

Travaux du Laboratoire de Psychologie de la Salpêtrière
(Neuvième série).

D^r Pierre Janet

Membre de l'Institut
Professeur de Psychologie au Collège de France

*De l'Angoisse
à l'Exiase*

ÉTUDES SUR LES CROYANCES ET LES SENTIMENTS

★

*Un Délire religieux
La Croyance*

AVEC 3 PLANCHES EN COULEURS HORS TEXTE
ET 37 FIGURES DANS LE TEXTE

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

DE L'ANGOISSE A L'EXTASE



AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'automatisme psychologique. *Essai de psychologie expérimentale sur les formes inférieures de l'activité mentale.* 1 vol. in-8 de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. 1^{re} édition, 1889. 9^e édition (librairie Félix Alcan).

TRAVAUX DU LABORATOIRE DE PSYCHOLOGIE DE LA SALPÊTRIÈRE.

(Librairie Félix Alcan)

Première série. Névroses et Idées fixes. I. *Etudes expérimentales sur les troubles de la volonté, de l'attention, de la mémoire, sur les émotions, les idées obsédantes, et leur traitement.* 1 vol. in-8, avec 68 figures dans le texte, 1898, 4^e édition.

Deuxième série. Névroses et Idées fixes. II. *Fragments des leçons du mardi sur les névroses, les maladies produites par les émotions, les idées obsédantes et leur traitement.* 1 vol. gr. in-8, avec 67 figures dans le texte, 1898, 3^e édition.

Troisième série. Les Obsessions et la Psychasthénie. I. *Études cliniques et expérimentales sur les idées obsédantes, les impulsions, les manies mentales, la folie du doute, les tics, les modifications du sentiment du réel, leur pathogénie et leur traitement.* 1 vol. gr. in-8, avec gravures dans le texte, 1903, 3^e édition.

Quatrième série. Les Obsessions et la Psychasthénie. II. *Fragments des leçons du mardi sur les états neurasthéniques, les aboulies, les sentiments d'incomplétude, les agitations et les angoisses diffuses, les algies, les phobies, les délires du contact, les tics, les manies mentales, les folies du doute, les idées obsédantes, les impulsions, leur pathogénie et leur traitement.* 1 vol. gr. in-8, avec 22 figures, 1903, 2^e édition.

Cinquième série. L'État Mental des Hystériques. *Les stigmates mentaux des hystériques. Les accidents mentaux des hystériques. Études sur divers symptômes hystériques. Le traitement psychologique de l'hystérie.* 1 vol. gr. in-8, avec gravures dans le texte, 1^{re} édition, 1892, 2^e édition, 1911.

Sixième série. Les Médications psychologiques. *Études historiques, psychologiques et cliniques sur les méthodes de la psychothérapie. I. L'action morale. L'utilisation de l'Automatisme.* 1919. 2^e édition.

Septième série. Les Médications psychologiques. II. *Les économies psychologiques.* 1920.

Huitième série. Les Médications psychologiques. III. *Les acquisitions psychologiques.* 1920.

The major symptoms of hysteria, fifteen lectures given in Harvard medical school (Mac Millan, éditeur, New-York, 1907), 2^e édition.

Les Névroses, 1 vol. in-12, 1909, 10^e mille (Flammarion).

La Médecine psychologique, 1 vol. in-12, 1923 (Flammarion).

120. A. 17135

61433 (M)
561434 (88)

Travaux du Laboratoire de Psychologie de la Salpêtrière

NEUVIÈME SÉRIE

DE L'ANGOISSE A L'EXTASE

ÉTUDES SUR LES CROYANCES ET LES SENTIMENTS

PAR

LE D^R PIERRE JANET

Membre de l'Institut
Professeur de Psychologie au Collège de France



UN DÉLIRE RELIGIEUX
LA CROYANCE

AVEC TROIS PLANCHES EN COULEURS HORS-TEXTE
ET 37 FIGURES DANS LE TEXTE



PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1926

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous pays.

173504

20131.A.1001

1956

Biblioteca Universitatii Bucuresti
"Carol I" Bucuresti
Cota 41184

RE 53709

B.C.U.-Bucuresti

C145504

A MON VIEIL AMI

GEORGES DUMAS

pour continuer ses études sur la joie et la tristesse

INTRODUCTION

Les diverses études réunies dans cet ouvrage ont pour occasion et pour centre une observation à plusieurs points de vue remarquable, celle d'une femme que je désignerai sous le pseudonyme de « Madeleine » choisi par elle-même, et que j'ai suivie pendant vingt-deux ans. Sa vie étrange, ses fugues, son délire religieux, son attitude, sa marche sur la pointe des pieds, les stigmates du Christ qu'elle a présentés aux pieds et aux mains à plusieurs reprises et surtout les sentiments violents qu'elle éprouvait dans des crises d'angoisse et dans des crises d'extase, sa guérison relative à la fin de sa vie soulèvent à chaque instant des problèmes médicaux et psychologiques du plus grand intérêt.

Cette malade a été signalée à mon attention en février 1896 par des élèves du service qui avaient remarqué dans les cours de l'hospice cette petite femme trottinant indéfiniment sur l'extrême pointe des pieds (figures 2, 3 et 4). Elle avait 42 ans quand je l'ai fait entrer dans la petite salle Claude Bernard, attendant au laboratoire de psychologie où Charcot d'abord, puis Raymond, m'avaient permis de placer quelques malades intéressantes à suivre au point de vue psychologique, elle y est restée près de huit années.

Ce long séjour de Madeleine à l'hospice de la Salpêtrière me paraît ajouter à son observation un certain intérêt. Les phénomènes de l'extase, les convictions de l'union intime avec Dieu et même les stigmates du Christ apparaissant sur le corps ne sont

pas très rares. Sans remonter jusqu'aux saints extatiques du Moyen Age et à sainte Thérèse, qui ne connaît les noms de Marie Chantal, de M^{me} de Guyon, de Catherine Emmerich, de Marie de Mœrl, de Marie Bergadier, de Louise Lateau, la stig-



Fig. 2. Attitude sur la pointe des pieds

matisée du bois d'Haine, etc.? Mais en général ces phénomènes étaient immédiatement rattachés à la religion, ils étaient examinés dans des couvents et la plus grande partie de leur observation était recueillie par des religieux. Je suis loin d'en conclure que l'observation ait été prise d'une manière inexacte et que l'on

ne puisse tirer grand parti de ces anciennes études, je crains seulement que ces études n'aient été faites à un point de vue un peu particulier et qu'elles risquent d'être incomplètes. L'influence du milieu où se trouvaient les sujets, l'enthousiasme qu'ils excitaient souvent, le désir tout naturel de faire servir leurs accidents étranges à la propagande ont pu altérer dans certains cas des phénomènes aussi délicats sur lesquels les diverses influences morales ont tant de prise. Ceux qui aujourd'hui veulent, en se plaçant à un point de vue plus scientifique, refaire les mêmes études sur ces personnages consacrés par la tradition, sont forcés de se servir uniquement de ces anciennes observations. Quelquefois ils ont à leur disposition des écrits du sujet lui-même, mais ces écrits anciens, conservés, publiés et probablement très-expurgés par les premiers témoins risquent encore d'être fort incomplets. Ce que Madeleine présente à mes yeux d'un peu exceptionnel, c'est que pendant plusieurs années elle a vécu dans un hôpital laïque où les extases mystiques et les stigmates du Christ n'habitent pas d'ordinaire et qu'elle a été étudiée en dehors des influences qui agissent d'ordinaire sur les mystiques. Cette étude laïque, plus libre et plus complète peut-être sur certains points, reste tout aussi respectueuse des croyances et des sentiments religieux qui sont au fond de ces phénomènes. On pourrait répéter ici le mot souvent cité de M. Höffding : « Croire qu'un phénomène perd sa valeur parce qu'il est compris n'est qu'une superstition mythologique ou un scepticisme immoral (1) ».

J'ai déjà eu l'occasion de consacrer à cette malade Madeleine une première étude dans une conférence faite à l'Institut psychologique le 25 mai 1901 et publiée dans le *Bulletin de l'Institut psychologique* en juillet-août 1901, p. 209. Dans la plupart de mes travaux publiés depuis cette époque j'ai fréquemment fait allusion à son observation. Mais il est utile de présenter d'une manière plus complète les études qui ont été faites en elle, car les documents qui la concernent sont considérables.

Pendant les années de son séjour à la Salpêtrière, j'ai d'abord suivi son observation à peu près chaque jour, j'ai réuni des renseignements nombreux et fort exacts qu'a bien voulu me communiquer une sœur de la malade et je remercie M^{me} X. de son obligeance. J'ai pu faire sur Madeleine de nombreuses obser-

(1) Cf. E. MURISIER. *Les maladies du sentiment religieux*, 1901, p. 5.

variations cliniques et même quelques études expérimentales. Les plus intéressantes de ces recherches de laboratoire ont été faites en décembre 1896, janvier et février 1897 au laboratoire de physiologie de l'École de médecine avec l'aimable collaboration de mon excellent maître et ami, le professeur Charles Richet. J'ai amené Madeleine à ce laboratoire quelque temps après y



Fig. 3.



Fig 4.

avoir amené une autre malade fort curieuse, Marceline (1), afin d'étudier sur l'une comme sur l'autre les échanges gazeux de la respiration et les troubles du métabolisme. J'adresse encore ici à Charles Richet tous mes remerciements pour son assistance sans laquelle aucune de ces études n'aurait pu être faite d'une manière utile.

(1) Une Félicité artificielle, *Revue philosophique*, 1909, I, p. 329; *L'état mental des hystériques*, 2^e édition, F. Alcan, 1914, p. 545.

Quel que soit l'intérêt de ces notes et de ces recherches, j'attache une certaine importance aux lettres et au journal que Madeleine commença à rédiger à mon intention dès son entrée à l'hôpital. Pour m'expliquer ce qu'elle ressentait, pour essayer de justifier à mes yeux ses croyances même les plus bizarres, pour me raconter tous les détails de sa vie antérieure si aventureuse, Madeleine prit l'habitude de rédiger tous les jours un long mémoire qu'elle me remettait le lendemain. Quand elle eut quitté l'hôpital et quand elle fut rentrée dans sa famille, elle ne renonça pas complètement à cette habitude et elle continua à m'envoyer presque toutes les semaines de longues lettres qui me tenaient au courant de toutes les modifications de son état physique et mental : la veille de sa mort elle m'envoya encore une dernière lettre. J'ai recueilli ainsi pendant vingt-deux ans

*La pauvreté d'esprit que Dieu
me demande exige que je ne
garde rien de ma
vie sans en appartenant
et sans en le dire mon Dieu
à qui je suis, ce que sans savoir.*

Fig. 5.

une grande auto-observation sur l'évolution de son esprit, observation qui remplit plus de 2.000 grandes feuilles.

Au début Madeleine me réservait à moi seul ces confidences et se montrait très effrayée à la pensée que d'autres personnes de l'hôpital, surtout les malades et les infirmières, pourraient en prendre connaissance. Plus tard elle prit de l'intérêt à son propre travail; elle imagina, ce qui est à mon avis douteux, que son histoire et ses réflexions pourraient être utiles à l'enseignement de la religion; elle comprit, ce que je lui répétais, que ses observations pourraient être utiles à l'étude de la psychologie. Elle finit par désirer que ses mémoires fussent publiés avec les réserves et les changements de noms nécessaires; à plusieurs reprises, dans ces lettres où elle avait l'habitude de m'appeler « mon père » elle écrivait : « Donc, mon père, tout en vous répétant que je n'aime pas que l'on parle de moi, je dois me résigner au sacrifice de mon désir le plus cher, celui de rester cachée, dans l'intérêt de la religion et de l'étude. La pauvreté d'esprit que Dieu me demande exige que je ne garde rien de ma

propriété. Mes écrits ne m'appartiennent plus et vous avez le droit, mon père, d'en faire ce que vous voulez » (figure 5). Il serait difficile de publier toutes ces lettres telles qu'elles étaient, cela exposerait à des répétitions interminables, et à des longueurs sans intérêt et j'ai dû renoncer au projet qui avait séduit Madeleine. Je me bornerai, à propos des diverses études contenues dans cet ouvrage, à intercaler des passages assez longs et assez nombreux de cette auto-observation, ce qui permettra de voir la description des sentiments faite par le sujet lui-même, d'apprécier l'intelligence et la délicatesse morale de cette personne, ainsi que ses véritables qualités littéraires.

C'est avec ces documents divers que j'ai abordé l'étude de la vie d'une personne intelligente et bonne, mais certainement malade depuis son enfance, présentant au début une névrose de scrupule et plus tard un grand délire religieux, avec crises extatiques. Après une biographie sommaire nécessaire pour situer les principaux phénomènes, je reprendrai l'analyse des divers états différents que traversait successivement l'esprit.

Après cette première étude descriptive j'ai essayé d'aborder les problèmes psychologiques et cliniques que soulève l'interprétation de ces différents états, et à l'occasion de l'étude de cette observation je reprendrai soit le résumé de quelques études antérieures, soit la publication de quelques-uns de mes cours au Collège de France qui se rapportent au même sujet.

Quoique tous les phénomènes psychologiques se tiennent étroitement, il est utile de distinguer des études faites à des points de vue différents. D'une manière générale l'intelligence ne se sépare pas complètement du sentiment : il s'agit toujours de conduites et de réactions de l'être vivant qui essaye de s'adapter aux circonstances. Mais on peut dire que l'intelligence générale consiste dans l'adaptation des actions et surtout des langages aux circonstances extérieures à l'organisme : c'est, comme le disait autrefois H. Spencer, la concordance entre nos paroles et le monde extérieur physique et social. Les sentiments ou la conduite qui constituent les sentiments, sont également un ensemble de réactions, mais il s'agit de réactions à l'état intérieur de l'organisme, plutôt qu'à l'état du monde extérieur. L'organisme change constamment comme le monde extérieur et d'ailleurs son adaptation même au monde extérieur le force à changer

constamment. Après chaque changement il doit s'adapter à ce nouvel état, relier cet état avec les précédents, se soumettre à un certain équilibre. Les conduites du sentiment ont plutôt rapport à cette adaptation particulière de l'organisme à lui-même et malgré les interactions perpétuelles de ces deux adaptations, il y a lieu de maintenir la distinction entre les études sur l'intelligence et celles qui portent sur les sentiments. Les deux dernières parties de ce premier volume porteront sur les problèmes relatifs à l'intelligence ; l'étude si importante des sentiments qui jouent un rôle prépondérant dans les divers états de notre malade fera l'objet du second volume de cet ouvrage.

Les phénomènes intellectuels étudiés dans ce premier volume qui jouent le rôle principal dans les troubles de Madeleine sont avant tout des croyances et d'ailleurs la croyance nous paraît être le phénomène intellectuelle plus important, quand on considère le niveau moyen des intelligences humaines. Nous sommes donc amenés à réunir ici un certain nombre d'études sur la croyance.

Pour comprendre la croyance et sa place au milieu des autres conduites, pour comprendre en particulier ses relations si importantes avec le langage j'ai été obligé de revenir sur une question plus générale, celle de l'évolution des diverses tendances intellectuelles et de leur tableau hiérarchique. J'ai réuni ici à ce propos une partie de mes cours au Collège de France sur l'évolution des tendances (1910-1915) et mes conférences faites à l'Université de Londres en 1919. Parmi ces études j'ai surtout reproduit ici celles qui avaient rapport aux diverses formes de la croyance.

Ces interprétations de la croyance trouvent leur application et leur confirmation dans mes recherches sur un délire particulier qui se présente de temps en temps chez les malades troublés par des doutes et des obsessions et que j'ai désigné sous le nom de délire psychasténique. Certaines de mes publications antérieures sur ce sujet ont été réunies ici.

Après ce détour vers les théories de la croyance, la 3^e partie de ce premier volume nous ramène à l'interprétation des troubles de notre malade Madeleine. J'examine chez elle l'état psychasténique fondamental avec les doutes et les obsessions et j'essaye de retrouver dans ses délires en apparence si variés les traits caractéristiques du délire psychasténique. C'est ce qui

permet de présenter à la fin de ce premier volume une interprétation particulière des délires de l'Union avec Dieu qui sont si fréquents chez les mystiques et qui se rattachent étroitement aux besoins de direction que j'ai si souvent eu l'occasion d'étudier chez ces malades psychasténiques dont la volonté et la croyance réfléchies sont défaillantes.

Mai 1925.

PREMIÈRE PARTIE

UN DELIRE RELIGIEUX CHEZ UNE EXTATIQUE

CHAPITRE PREMIER

BIOGRAPHIE

La narration, même succincte, de la vie d'un individu est déjà par elle-même un document psychologique de quelque intérêt. Les résultats qu'il a pu obtenir ou ses insuccès indiquent déjà en partie les qualités ou les lacunes de sa constitution. La destinée étrange de Madeleine et les aventures assez singulières qu'elle a traversées nous feront soupçonner dès le début les anomalies de son esprit.

1. — Enfance et jeunesse chez les parents.

Les renseignements héréditaires sont peu intéressants. Le père, qui était un industriel assez aisé du Nord de la France, avait une santé délicate : il souffrait d'une maladie de cœur qui déterminait des crises d'étouffement, cependant il n'est mort qu'à 79 ans ; il était très émotif et avait un esprit vif, un peu utopique et exalté. Aucun de ses parents n'a présenté à ma connaissance de troubles mentaux caractérisés. La mère, morte plus jeune d'hémorragie cérébrale, était une femme sensée et calme qui

semblait redouter les exagérations dans les témoignages d'affection et qui élevait ses enfants assez sévèrement ; mais elle était nerveuse et facilement bouleversée par les émotions. Une de ses sœurs à la suite de malheurs de ménage a présenté des troubles mentaux et dut être soignée pendant quelque temps dans un asile.

Cette famille eut quatre enfants : les trois sœurs de Madeleine ont été des femmes intelligentes et moralement normales. Mais on note chez deux d'entre elles des migraines assez graves et périodiques et chez l'autre des crises de nerfs assez fréquentes de forme hystérique. La dernière fut en outre atteinte de tuberculose pulmonaire et Madeleine à la fin de sa vie est devenue sa garde-malade. Sept enfants qui semblent assez bien équilibrés sont les descendants de la famille.

Un seul détail mérite d'être relevé : cette famille était certainement religieuse, catholique et pratiquante, mais sans exagération. Les enfants ont eu une éducation religieuse, mais ne semblent pas avoir été habitués à une trop grande dévotion. Une des sœurs est considérée comme un peu dévote, mais une autre sœur a complètement abandonné les pratiques religieuses et affecte même l'incrédulité. C'est elle qui au moment où Madeleine se dévouait pour la soigner se moquait de son exaltation religieuse et Madeleine lui répondait non sans un certain bon sens : « Si tu réussissais à m'enlever ma religion, qu'est-ce que tu me donnerais à la place ? » Ces remarques ne sont pas sans intérêt quand il s'agit d'étudier les origines d'un délire religieux. Elles nous montrent que l'éducation religieuse et le milieu moral n'ont pas sur son développement une influence aussi grande que l'on serait disposé à le croire.

Madeleine, la troisième enfant de cette famille a toujours eu une santé très délicate et a présenté dès la première enfance des troubles constitutionnels. Il faut remarquer dès le début des troubles de la marche : l'enfant commença à marcher fort en retard et pendant longtemps présentait une grande faiblesse des jambes. Elle tombait à chaque instant à propos du plus léger obstacle et se montrait maladroit dans tous les mouvements un peu complexes, faire demi-tour, courir, s'arrêter, monter un escalier. Cette gêne de la marche fut très sérieuse jusqu'à l'âge de 9 ou 10 ans, époque à laquelle elle diminua et sembla disparaître. J'insiste sur ces

symptômes précoces qu'il faudra rapprocher des troubles singuliers de la marche et des contractures des jambes qui vont jouer un rôle si important. L'enfant, toujours très faible, supportait très mal les maladies : vers l'âge de 3 ou 4 ans elle fut atteinte de la scarlatine, puis de la rougeole et ces maladies qui n'eurent pas une évolution normale altérèrent gravement sa santé. A la suite commencèrent des crises de toux persistante à forme de coqueluche avec des vomissements glaireux. Cette maladie sembla interminable car, si elle diminuait ou s'arrêtait quelques semaines, elle recommençait bientôt avec la même intensité. Ces toux et ces vomissements ont duré des années entières et ont été particulièrement graves à l'âge de 16 ans, elles n'ont jamais complètement disparu et nous les retrouverons à l'âge de 40 ans. Des maladies d'estomac à forme de dyspepsie acide et des troubles intestinaux à forme de constipation tenace alternant avec des diarrhées muco-membraneuses s'y sont associés à diverses époques. Dès l'adolescence Madeleine fut obligée de suivre un régime très sévère et elle fut amenée de bonne heure à réduire son alimentation qui, comme on le verra, finit par être extrêmement petite. Des essoufflements graves survenaient à la suite des mouvements violents et on dut lui interdire de courir et de jouer comme les autres enfants. Enfin elle eut fréquemment des troubles cutanés, des eczémas étendus, des abcès, des fluxions, des inflammations glandulaires, des chalazions aux paupières, etc. Cette santé débile, cette disposition dès la première enfance à toutes sortes de maladies est très caractéristique.

Cette enfant d'une faiblesse anormale était d'une extrême impressionnabilité, elle avait des frissons et des secousses violentes à propos de tous les bruits anormaux ; le bruit des chaussures neuves, le grincement d'une scie, le frôlement d'une aiguille dans la laine lui causaient des frémissements et des tortures qui pouvaient amener des évanouissements. Elle avait des peurs malades à propos des orages, des chemins de fer, des voitures. Ces peurs déterminaient dès l'enfance des petites crises de nerfs et des attitudes cataleptiques. Madeleine était extrêmement émotive, bouleversée par tous les incidents, par toutes les petites difficultés de sa vie d'enfant, par un avertissement ou une gronderie légère. Elle était surtout impressionnée par la vue des souffrances des autres : elle aurait préféré être punie elle-même

plutôt que de voir punir une de ses sœurs et malgré sa timidité elle savait toujours intercéder pour les autres. Les joies étaient aussi vives et exagérées que les chagrins et encore à l'âge de 50 ans elle a des larmes dans les yeux quand elle pense « aux voluptés si douces éprouvées dans l'enfance, au retour du printemps et à la réapparition des feuilles sur les arbres ».

Ces modifications des sentiments se prolongeaient quelquefois : Madeleine avait de temps en temps des périodes de « noire tristesse » qui duraient pendant des semaines. On trouvait l'enfant toute en larmes dans quelque coin et on ne pouvait comprendre son chagrin car elle était excessivement renfermée, elle se sentait « gênée et incapable de montrer son âme », elle suppliait seulement qu'on la laissât seule « car elle rêvait de vivre dans la solitude ».

Ces impressions qu'elle renfermait en elle-même prenaient souvent la forme de pressentiments solennels. « Déjà à l'âge de cinq ans, me raconte-t-elle, une voix m'avertissait la nuit de ce que je devais faire ou ne pas faire et je recevais des lumières sur des choses que l'on ne comprend pas d'ordinaire à cet âge... Je souffrais surtout en songeant aux malheureux qui souffrent... J'étais avertie la nuit que je devais souffrir de toutes les douleurs des autres personnes et je sanglotais toute la nuit sans savoir bien pourquoi avec le pressentiment de tout le mal que je devais plus tard découvrir ».

Madeleine m'a raconté beaucoup de ces impressions, de ces pressentiments d'enfance dont elle a conservé un souvenir très vif. Si on acceptait tout ce qu'elle raconte elle aurait eu des visions à l'âge de 9 ans et de 11 ans. Elle était saisie la nuit par des impressions de surnaturel « qu'elle sentait sans les bien comprendre », elle voyait des apparitions se pencher sur elle, lui toucher le front, ou l'embrasser, ou souffler sur elle. Ces souffles lui semblaient des bénédictions mystérieuses et elle se gardait bien d'en parler aux personnes de sa famille. Il est probable que dans ces récits entre une grande part de délire rétrospectif et que Madeleine transforme dans sa mémoire des émotions, des rêves et des cauchemars d'enfant. Aussi je ne rapporte pas ces récits en détails, je note seulement ce caractère d'extrême émotivité, de rêverie renfermée qui apparaît de très bonne heure.

Quoiqu'il fut difficile de la pénétrer, Madeleine était très aimée par tous : « Elle était toujours si douce, m'a raconté sa sœur, si

bonne, toujours prête à rendre service, à prendre pour elle toutes les corvées, toutes les punitions, à implorer la maîtresse pour les autres et celle-ci lui cédait toujours en disant : Je ne sais ce qu'a cette enfant, on ne peut lui résister ». Quoique Madeleine parlât peu, on lui reconnaissait un grand bon sens et on la jugeait très intelligente. A cause de sa faible santé elle ne put pas rester longtemps dans l'école et dans la pension ; mais elle obtint facilement le brevet simple d'institutrice et elle reçut une bonne instruction élémentaire. On verra par les nombreux écrits de sa main que j'aurai à reproduire qu'elle acquit surtout une remarquable facilité de style. Son père avait du talent pour le dessin et elle semble en avoir hérité, quoiqu'elle reçut très peu de leçons elle savait dessiner et peindre d'une manière intéressante.

Il serait utile pour nous de savoir ce qu'elle a lu et en particulier ce qu'elle connaît des ouvrages philosophiques et religieux. Elle connaît assez bien la littérature classique du xvii^e siècle et j'ai été étonné de voir qu'elle semble avoir assez bien étudié les pensées de Pascal. Mais en réalité elle a très peu lu et surtout n'a rien lu de moderne : elle est au fond très ignorante de tout ce qui touche aux études de philosophie ou de morale. Elle insiste elle-même pour dire qu'elle lisait surtout l'Ancien et le Nouveau Testament : « Je ne puis dire combien j'ai toujours goûté ces saints livres, je sens que la vérité est là, je sens à les lire une lumière intérieure qui m'éclaire sur bien des choses ». Elle semble avoir très peu connu les ouvrages des mystiques : elle n'a pas lu la vie des Saints, elle connaît l'Imitation de Jésus-Christ sans l'aimer particulièrement, elle a lu toute jeune une vie de saint François d'Assise qui l'a beaucoup intéressée : « J'ai déjà senti à ce moment que tout en étant loin d'avoir sa vertu et sa sainteté, je pensais comme lui et j'étais, si vous le voulez, atteinte de sa folie dès l'enfance ; en tout cas, je sentais comme lui l'amour des fleurs, des animaux, des petits et des pauvres ». Elle a eu l'occasion d'ouvrir un ouvrage où il était question des Ursulines de Loudun mais ne l'a pas trouvé intéressant. Vers l'âge de 18 ans elle a lu en partie la biographie de sainte Thérèse et « Le traité de la perfection » ; elle prétend que cette religion est trop compliquée pour elle, que ces lectures la fatiguaient et n'ont pas eu une grande influence sur son esprit. Il ne faut pas accepter ces dires sans réserve, elle reconnaît qu'elle comprenait bien ce que sainte Thérèse disait des divers

degrés de l'oraison car elle avait déjà éprouvé des états analogues avant d'en lire la description. Mais il est certain que ces lectures ont été très peu nombreuses et qu'elles ont été faites dans la première jeunesse. A partir du moment où Madeleine a quitté la maison paternelle, il est bien probable qu'elle n'a plus eu l'occasion de rien lire ; à l'hôpital pendant son long séjour, elle ne lisait absolument rien et ne se servait même pas d'un livre de prières, car toutes les méditations et toutes les oraisons étaient récitées ou improvisées.

Nous devons particulièrement suivre le développement des conduites morales et religieuses. Dès la première enfance Madeleine « était la sagesse même » sans aucun des défauts ordinaires à cet âge. Elle avait des remords horribles pour la moindre peccadille et s'accusait facilement de fautes imaginaires, de vols de jouets par exemple, qu'elle était bien incapable de commettre. Elle avait dans ses rêveries des ambitions de dévouements et de sacrifices que sa mauvaise santé l'empêchait de réaliser. La vie de la pensée, l'activité intérieure à la place de l'activité extérieure, la parole intérieure à la place de la parole extérieure qui est si gênante lui semblaient déjà des choses élevées et morales, « elle avait, disait-elle, le don de la spiritualité ».

Cet état d'esprit au milieu d'une famille religieuse devait favoriser le développement des pratiques religieuses. Madeleine est convaincue que déjà dans son berceau elle avait en pleurant des élans vers Dieu. Plus tard quand on lui reprochait de parler la nuit en dormant, elle répondait : « Ce n'est rien, je parle à mon ange gardien ». Elle prétend qu'à l'âge de cinq ans elle avait des sentiments délicieux aux fêtes de l'Immaculée Conception récemment promulguée. Faisons la part de l'exagération dans ces souvenirs religieux et retenons seulement les sentiments de bonheur dans les promenades à la campagne jusqu'à « la petite chapelle solitaire, la jouissance religieuse dans la forêt qui révélait Dieu et inspirait son amour ». A l'âge de six ans, elle se plaisait à accompagner sa sœur à tous les offices religieux qu'elle prétendait comprendre admirablement. Elle raconte d'une manière touchante comment vers cet âge elle eut l'idée de faire don d'un petit bracelet avec un petit cœur en or à une statuette de la Sainte-Vierge et comment elle dansait de joie à la pensée que son cadeau était accepté et que Marie garderait

toujours son cœur. Elle eut une idée moins heureuse en ramassant au cimetière deux dents d'une tête de mort et en prétendant les conserver comme des reliques pour lui rappeler toujours le néant « de ce qui n'est pas aimer Dieu et le servir ». Elle fut toute affligée de ce que sa famille n'approuvât pas cette pratique et lui fit rapporter les dents au cimetière.

La première communion augmenta encore ces dispositions à la rêverie religieuse, à la fuite du monde. Voici un passage de son journal qui exprime bien ces sentiments : « Le jour de ma première communion, ne connaissant pas encore ce que c'est que la vie, j'ai eu cependant comme l'intuition d'une vie supérieure à celle des sens, où l'âme plus détachée des créatures appartient exclusivement à Dieu. J'ai pris la résolution de n'être jamais qu'à Lui seul... »

« Lorsque plus tard à la pension je recevais les confidences de jeunes filles plus âgées que moi, je me disais : moi aussi j'aime ; mais mon amour, c'est Dieu, aucune créature ne peut Lui être comparée. Je n'ai à craindre de sa part ni infidélité ni égoïsme. Sans cesse Il pense à moi comme je pense à Lui, je peux m'entretenir avec Lui continuellement. Je trouvais dans cet amour un bonheur *inexprimable*. C'est alors que j'ai eu pour la première fois la vision du crucifix. »

En même temps l'évolution de la puberté aggravait encore les troubles de la santé et en particulier les troubles nerveux. Les règles étaient irrégulières et pénibles ; elles étaient souvent supprimées pendant plusieurs mois ou bien, comme cela fut fréquent à l'âge de 16 ans, elles étaient remplacées par des vomissements de sang fort graves qui amenaient des évanouissements.

Depuis l'âge de 11 ans, Madeleine présentait de temps en temps des accidents singuliers qu'elle se gardait bien de révéler à sa famille et qui d'ailleurs ne l'inquiétaient pas parce qu'ils s'accompagnaient d'un sentiment de calme et de satisfaction et parce qu'ils étaient suivis d'une amélioration de la santé et de la force. Après des périodes prolongées de tristesse, comme elle en avait depuis son enfance, elle se sentait engourdie, immobilisée ; elle se retirait alors dans une salle de bibliothèque où on ne viendrait pas la déranger et restait des heures absolument immobile dans un état de somnolence avec une demi conscience : « Le monde extérieur disparaissait et je n'avais pas lieu de le regretter,

j'avais le recueillement intérieur avec une impression de joie délicieuse et je recevais dans ces moments des inspirations précieuses qui me guidaient vers le bien ».

On peut remarquer dès maintenant que le début des crises d'extase chez Madeleine est exactement le même que celui des crises de sommeil chez une autre malade fort intéressante que j'ai l'intention de rapprocher à plusieurs reprises de notre extatique. J'ai déjà décrit cette malade sous le nom de Lætitia (1), je l'appelle aussi la dormeuse ou la belle au bois dormant, car elle a dormi pendant cinq ans à peu près sans interruption. Lætitia était aussi une enfant nerveuse, impressionnable, timide et rêveuse : vers l'âge de 11 ans, aux débuts de la puberté, elle présenta également des crises d'abord courtes, puis de plus en plus longues avec engourdissement, immobilité, disparition du monde et rêverie. La différence intéressante c'est que Lætitia ne ressentait pas au même degré que Madeleine le sentiment de joie, elle avait plutôt conscience de la diminution des perceptions et du caractère irréel que prenaient les objets extérieurs. Nous aurons à tenir compte de cette différence, mais nous notons ici l'analogie du début de ces deux névroses.

Si nous revenons à Madeleine nous remarquons que ces crises d'immobilité heureuse qui étaient très rares et très courtes à l'âge de 11 ans étaient devenues beaucoup plus fréquentes à l'âge de 19 ans. Elles n'apparaissaient pas pendant les périodes de faiblesse et de tristesse, mais survenaient à la fin de celles-ci et servaient en quelque sorte de transition entre l'état de tristesse et un état plus heureux.

En même temps, surtout à partir de l'âge de 16 ans, se développa également un autre genre d'accidents que Madeleine réussit également à cacher à sa famille. Déjà depuis l'âge de 10 ans elle était très malheureuse quand elle devait faire un achat quelconque car « elle était martyrisée à son retour par la pensée qu'elle n'avait pas bien payé ». Une interrogation de ce genre, dit-elle, « a fait le martyr de ma vie pendant deux ans ; un jour j'avais pris dans le pupitre d'une de mes compagnes un livre dont j'avais lu quelques pages. J'avais bien l'intention de le remettre à sa place et je crois bien maintenant que je l'ai fait.

(1) A case of sleep lasting five years with loss of sense of reality, *Archives of neurology and psychiatry*, Chicago, novembre 1921.

Mais quelque temps après je me suis figuré que j'avais oublié de le remettre et que ce livre avait été perdu par ma faute. Ma compagne avait beau me répéter qu'elle avait retrouvé ce livre à sa place, qu'elle l'avait elle-même emporté chez elle, elle ne parvenait pas à me rassurer. Oh ! comme ce scrupule m'a fait souffrir longtemps et cruellement ». Un autre trouble de la conscience est encore plus caractéristique : « Vers l'âge de 16 ans j'avais remarqué qu'en prenant certains soins de propreté il se produisait en moi des effets que je ne voulais pas. Je n'osais plus prendre ces soins de toilette qu'on m'avait recommandés et j'avais la crainte d'avoir offensé Dieu terriblement. J'étais bien troublée et bien malheureuse, car pour rien au monde je n'en aurais parlé à mes sœurs ou à mon confesseur habituel. Heureusement une mission religieuse a passé par notre ville ; j'ai pu parler un peu à un vieux missionnaire parce que je ne devais plus le revoir et il m'a un peu rassurée ». Il y avait d'ailleurs bien d'autres obsessions à propos de craintes de grossesse, à propos d'une idée de damnation éternelle, etc. Les tourments déterminés par ces obsessions étaient beaucoup plus graves pendant les périodes de tristesse ; ils étaient justement interrompus par les crises d'engourdissement et par la période plus calme qui les suivait.

En un mot chez une enfant très malade et très faible, d'un caractère doux, tendre et timide nous voyons se développer graduellement à partir de l'âge de 11 ans une foule d'accidents névropathiques, des obsessions de plus en plus graves, des dépressions périodiques et des crises d'inertie de plus en plus singulières. Il est curieux de remarquer un fait d'ailleurs banal, c'est que la famille de la malade n'avait aucune notion de ces troubles morbides ni de leur gravité. La sœur de la malade m'a affirmé que personne ne soupçonnait l'importance « de petits troubles du caractère insignifiants » ; c'est ainsi le plus souvent que l'on parle de troubles mentaux subits et de démences précoces quand il s'agit de maladies évoluant depuis dix ans et que l'on n'a jamais cherché à arrêter. La famille de Madeleine fut tout à fait stupéfaite par un événement imprévu qui va changer totalement la destinée de notre malade.



2. — L'idéal de la misère.

Depuis longtemps Madeleine avait l'horreur du monde, le dégoût de l'aisance dans laquelle sa famille la faisait vivre ; elle ne pouvait pas dans son milieu, sans attirer trop l'attention et sans provoquer des résistances, se faire une vie selon ses goûts, elle aspirait à la vraie misère, au sacrifice, au service des pauvres, à la souffrance rédemptrice. Elle prit le prétexte de quelques difficultés dans les affaires de son père, pour déclarer qu'elle voulait diminuer les charges de sa famille et essayer de faire une carrière d'institutrice à l'étranger. La famille étonnée fit une grande résistance mais devant un entêtement énorme elle dut céder et la laisser partir en apparence pour quelques mois et pour une adresse déterminée. « C'est alors, dit Madeleine, que j'ai brisé définitivement avec les miens et que je me suis jetée à corps perdu dans la voie que me traçait la passion emplissant mon âme, l'amour de la croix et l'amour des pauvres ». Elle était partie pour quelques mois, elle disparut pendant 24 ans et ne fut retrouvée par la famille qu'à l'âge de 42 ans quand elle était enfin arrivée au port, à la Salpêtrière.

Madeleine avait quitté sa famille en disant qu'elle se rendait en Allemagne, à Darmstadt, pour se placer comme institutrice dans une famille dont on lui avait parlé. Elle pensait déjà qu'à l'étranger, sous le prétexte qu'elle ne savait pas très bien la langue, « elle pourrait davantage s'isoler et éviter de se mêler aux conversations, car déjà elle se sentait incapable d'avoir de fréquents rapports avec le monde ». Elle eut en arrivant une déception, car la place sur laquelle elle comptait était prise et elle entra comme femme de chambre dans la famille d'un commerçant. « Mais là, dit-elle, elle se trouva trop bien accueillie, trop gâtée par la maîtresse et par ses filles qui avaient trop d'égards pour elle et qui voulaient sans cesse lui parler ». En réalité elle se trouvait trop entourée et ne pouvait s'isoler suffisamment dans ses rêveries. Elle sortit de cette famille et pour trouver un abri dut entrer pendant quelques semaines dans un couvent religieux, ici encore elle fut bien accueillie et, comme on la trouvait instruite et adroite, on lui proposa de la garder. Mais elle trouva

« que la discipline de ce couvent était trop lâche, qu'il y avait trop de sensualité » : elle se sentait encore trop surveillée et elle quitta encore cet asile.

D'ailleurs la vue des pauvres gens de la ville, qui étaient nombreux dans le quartier où elle habitait, avait excité en elle un désir qui depuis longtemps grandissait dans son esprit, celui « de vivre moi aussi dans un complet détachement de tout, une vie de travail et d'isolement parmi le pauvre peuple, celui d'être une pauvre ouvrière ignorée, perdue dans la société des pauvres gens auxquels elle s'efforcerait de venir en aide... Ne pouvant soulager tous ces misérables je me suis dit que je me consolerais de ce triste spectacle en partageant leur sort, en les aimant et en les obligeant selon mon pouvoir ».

Mais elle ne voulait pas d'une pauvreté ordinaire : « Elle voulait être vraiment pauvre, plus pauvre que les petites sœurs des pauvres, plus pauvre que les plus pauvres... La pauvreté a été le rêve de ma vie, c'est peut-être le seul rêve que j'aie un peu réalisé et encore pas tout à fait... J'ai vécu dans des conditions que l'on ne pourrait croire, Dieu a favorisé mes désirs, j'ai goûté la volupté du dépouillement de toutes les choses de ce monde, j'aurais voulu faire mieux encore ». Elle fit à ce propos des serments solennels de rester jusqu'à la fin de sa vie sans jamais rien posséder et plus tard ces serments ont même rendu difficiles les soins qu'il fallait lui donner. « Il y avait dans mon cœur comme une voix qui disait : il faut prouver aux hommes que partout, dans tous les milieux même les plus misérables on peut faire son devoir, servir Dieu et être bon pour son prochain si pauvre que l'on soit. Il faut prouver à tous que l'âme de bonne volonté qui demande à Dieu son secours peut dans toutes les situations possibles pratiquer la vertu et accomplir ses devoirs religieux : je serai pour tous un exemple vivant ».

Pour réaliser son plan, elle quitte l'Allemagne et rentre en France sans faire connaître à personne sa résidence ; elle essaye quelque temps de se placer comme fille de ferme, puis comme infirmière dans divers hôpitaux de province, mais elle ne tarda pas à venir à Paris « pour mener la vie d'ouvrière dans un des quartiers les plus pauvres ». Sa grande préoccupation au début était d'échapper aux recherches que sa famille faisait faire par la police de tous les côtés. « Il m'eût suffi de dire un mot pour être tirée de mon dénuement, mais je ne voulais pas perdre mon

bônheur. J'ai tout fait pour qu'on ne put deviner ma personnalité, je me suis donné un autre nom, je changeais souvent de quartier pour ne pas être remarquée, je fuyais les personnes charitables et indiscrètes. Mon ambition était d'être une des créatures les plus pauvres, les plus inconnues, les plus dégagées de toutes les choses matérielles, je rêvais de vivre et de mourir dans le dénuement le plus absolu... Je ne pouvais embrasser cette vie de pauvreté et conserver des rapports avec ma famille qui eût tout fait pour me tirer de cette situation, il me fallait donc rompre absolument ».

Pendant dix-huit mois après sa fugue elle consentit à écrire un mot à une de ses sœurs M^{me} X. afin qu'elle put rassurer les parents et leur faire savoir qu'elle était toujours vivante. Mais elle exigea de celle-ci le serment qu'elle ne révélerait jamais son adresse à personne sinon elle romprait toute relation, se retirerait de nouveau à l'étranger et ne serait jamais retrouvée : « Je veux me sentir comme morte pour toute la famille ». Elle demandait seulement à sa sœur « de la remplacer auprès de ses vieux parents s'ils avaient besoin d'elle ». M^{me} X. a tenté par tous les moyens de détourner Madeleine de son projet, elle ne put rien obtenir et elle se laissa entraîner à promettre et à garder le secret de cette vie singulière. Pour comprendre cette conduite de M^{me} X., il faut se rendre compte qu'elle ne pouvait pas admettre que sa sœur fût mentalement malade, « l'ayant trouvée parfaitement raisonnable, tout au plus d'une nature passionnée et disposée aux exagérations ». Très religieuse elle-même, elle n'était que trop disposée à admirer Madeleine, à se laisser flatter par la pensée qu'elle avait pour sœur une Sainte et elle la laissa faire. Elle réussit de temps en temps, mais rarement, à l'aider un peu en lui faisant accepter des vêtements usagés et quelquefois quelques petits secours.

La mère de Madeleine la réclama vivement dans sa dernière maladie et déclara qu'elle refuserait toute nourriture si sa fille ne revenait pas auprès d'elle. Madeleine qui à ce moment s'était dévouée à une pauvre malade qu'elle gardait dans sa mansarde fut inexorable : « Je savais bien et mon cœur me le disait assez que d'ordinaire une mère doit passer avant tout ; mais dans cette circonstance ma conscience me disait le contraire. L'âme de ma mère très simple, très chrétienne, n'était pas éprouvée comme celle de ma compagne, je n'avais pas à craindre pour elle les tentations du désespoir, ma présence n'était pas

nécessaire pour son salut et elle avait tous les soins désirables. Je devais *tout* sacrifier au salut de l'âme que Dieu m'avait confiée. J'écrivis que je ne pouvais retourner, que j'allais prier et envoyer un ange gardien... Heureusement Dieu nous aida, il envoya auprès de ma mère une petite religieuse que ma mère prit pour sa fille... Pour ma mère la vraie Madeleine était morte, la petite sœur tint sa place pendant deux ans jusqu'à sa mort. Toujours ma mère a vu en elle sa fille et faisait des reproches à mon père de ce qu'il ne l'embrassait pas. La religieuse a rempli mon rôle d'une manière admirable et se faisait aimer comme un enfant de la famille, mes sœurs en souffraient; j'en avais moi-même le cœur brisé mais je bénissais Dieu qui avait fait pour moi ce miracle. » Le père mourut aussi sans revoir sa fille qui se borna « à prier Dieu de l'assister et qui eut de bien admirables visions au moment de sa mort. » Jamais elle ne consentit pendant ces vingt ans « à changer la voie qui lui avait été indiquée par le ciel » malgré tous les obstacles et toutes les difficultés.

Les premières graves difficultés furent des démêlés avec la police qui eurent des conséquences très importantes : « Alors commença cette série d'épreuves que je n'avais pas prévues au début de ma carrière de pauvre fille, mais que j'acceptais résolument sans regretter ce que j'avais fait en voyant dans ces épreuves une permission très spéciale de la Providence. Ce qui m'arrivait d'ailleurs était si extraordinaire que je n'avais qu'à me laisser conduire par les circonstances; il est clair qu'une volonté supérieure me dirigeait. » Peu de temps en effet après son arrivée à Paris elle avait été arrêtée sur un banc des Boulevards où elle prétendait passer la nuit. Conduite à la Préfecture elle déclara se nommer Madeleine Le Bouc, car elle avait choisi ce nom en se considérant comme l'amante du Christ et le bouc émissaire des péchés du monde. Le magistrat ne fut pas suffisamment convaincu de la réalité de ce nom : « Pourquoi ne voulez-vous pas répondre et dire votre véritable nom de famille ? — Pour ne pas faire connaître mon passé et ne pas compromettre ma famille. » Elle fut condamnée pour vagabondage et refus de s'expliquer à un an de prison à Saint-Lazare : la pauvre fille avait alors 23 ans. A Saint-Lazare elle eut une conduite exemplaire, elle obéissait à tous, ne cessait de travailler et de prier,

elle donnait sa couverture à ses voisines, des filles publiques, et grelottait toute la nuit en priant. Son aspect intéressa des visiteurs qui, sans pouvoir obtenir d'elle aucun renseignement, la recommandèrent cependant en affirmant que ce devait être une honnête fille. Elle fut libérée au bout de six mois, mais laissée sous la surveillance de la police qui lui assigna comme séjour une ville de province. Un an après elle se fit prendre en rupture de ban et fit encore un mois de prison ; exilée dans une autre ville elle fut encore arrêtée à propos d'un billet de chemin de fer égaré. Condamnée de nouveau pour « escroquerie, vagabondage, prostitution, mendicité, rupture de ban », elle dut faire cinq mois de prison : « Ma vie, dit-elle, a toujours été extraordinaire et pleine de mystères ». Plus tard, quand la police la laissait à peu près tranquille, elle ne put s'empêcher d'attirer l'attention sur elle par de soi-disant révélations au Préfet de police à propos de crimes qui se tramaient dans l'ombre et par une longue lettre aux députés pour leur dire qu'il y avait des traîtres parmi eux et que la France était vendue, ce qui la fit mettre sous la surveillance de la haute police comme une folle probablement atteinte du délire de la persécution.

Ces aventures la troublaient un peu car elles lui rendaient le travail plus difficile et la faisaient souvent considérer comme dangereuse : des femmes du peuple se fâchaient quand elle voulait caresser des enfants et lui interdisaient de les approcher. Néanmoins elle continua « sa vie de vertu, de prière et de travail », quand cela lui était possible elle passait des heures dans les églises en extase devant le Saint Sacrement, elle suivait des exercices religieux, elle allait recevoir les conseils de quelques bons prêtres qui, il me semble, l'ont toujours dirigée avec bon sens. L'un d'eux qui l'a suivie pendant longtemps « a lutté de toutes ses forces contre ses pratiques mystiques et contre ses tendances à des états particuliers trop visibles. Il lui défendait de rien laisser paraître à l'extérieur, il la condamnait à ne plus venir aux offices quand elle y tombait dans ses états de sommeil extatique ; il a fait tout pour qu'elle restât humble et simple, il l'humiliait de toutes manières quand elle lui racontait ses consolations célestes. » En fait les états de ce genre ne se sont beaucoup développés qu'après la mort de ce prêtre.

Malgré l'exiguité de ses ressources elle partageait avec des pauvres le peu qu'elle gagnait et soignait des malades : « J'ai

soigné pendant six mois une vieille femme qui avait un affreux cancer, elle ne me donnait qu'un morceau de pain par jour et parfois un peu de lait, mais ce n'était pas moi qui pourvoyais à ses besoins, elle était de l'assistance publique... J'ai eu pendant neuf ans pour compagne une malade atteinte elle aussi d'un cancer à l'estomac sans compter ses autres maladies. Nous n'avions aucune ressource assurée, nous avons travaillé quand cela nous a été possible. Lorsque nous ne pouvions pas le faire, la Providence est venue à notre secours d'une manière admirable... Nous étions un jour sans une bouchée de pain, le lendemain une amie de ma compagne arrivait de la campagne et venait providentiellement à notre secours. »

Le plus curieux c'est que cette compagne de Madeleine avait elle aussi des troubles mentaux, c'était une scrupuleuse délirante : « elle avait des crises de dépression, se croyait abandonnée de Dieu à cause de son état de sécheresse intérieure. Elle aurait voulu recevoir des consolations, avoir une dévotion sensible, mais elle éprouvait des répugnances, des dégoûts, des révoltes intérieures, des rages très violentes, elle prononçait des paroles de désespoir et croyait qu'elle arriverait à commettre tous les crimes... Dieu me fit connaître que je devais unir mon existence à celle de cette pauvre âme, l'aider à supporter ses peines, la soigner dans ses maladies et profiter des bon exemples qu'elle me donnait... Elle avait les mêmes attraites que moi, mais pas les mêmes consolations et elle était jalouse de mes sentiments à en perdre la tête. Il fallait lui cacher ce que j'éprouvais, mais il était bon pour moi d'être ainsi obligée de combattre mes dispositions à l'immobilité heureuse. Notre réunion était pour l'une et pour l'autre une grâce providentielle. Nous nous faisons du bien tout en nous faisant mutuellement souffrir sans le vouloir... Pendant deux ans et demi elle n'a plus quitté la chambre et Dieu l'a comblée en lui donnant la pauvreté et en la préservant de tous les dangers du monde... Quinze jours avant sa mort elle a été délivrée de tous ses doutes et elle a eu l'esprit particulièrement lucide, elle remerciait Dieu de sa maladie qui avait été une grâce.

« C'est quand j'ai vécu seule que j'ai eu le plus de privations, j'ai passé neuf mois n'ayant de vêtements que ceux que je portais, ne prenant que de l'eau et un peu de pain et j'en manquais assez souvent. J'avais pour tout mobilier un crucifix, une moitié

de couverture, une boîte de bois qui me servait d'oreiller et qui contenait ce qu'il me fallait pour travailler à coudre des bourrelets de fenêtre, une cruche d'eau et une cuvette de terre. Ce fut mon temps le plus heureux pendant lequel j'ai goûté presque sans cesse une joie intime que je ne peux dire... J'ai vécu dans tous les milieux possibles et j'ai vu de près toutes les classes de la société. C'est dans cette vie obscure de pauvre ouvrière que je me suis trouvée le plus heureuse... si on savait dans quel état de misère je me suis trouvée bien souvent on s'étonnerait que j'aie pu y résister. Loin de prendre des précautions je m'exposais à toutes les intempéries, j'ai passé des nuits dehors par des pluies battantes, j'ai couché dans la boue sur le pavé. Si la misère faisait mourir il y a longtemps que je ne devrais plus vivre, j'ai fait toutes les expériences de la misère, j'en ai connu les douleurs et surtout les joies, car j'étais soutenue par le ciel... J'ai connu parmi ces pauvres gens des âmes généreuses et extrêmement dévouées, il y a beaucoup plus d'intelligences affaiblies et de santés détruites par les plaisirs et les excès que par les privations et la misère. Partout on peut se préserver des vices et les pauvres ne sont pas des âmes vouées forcément à la corruption. »

Madeleine aurait continué indéfiniment ce genre de vie, si la maladie n'était venue la troubler. Pendant la première partie de sa vie de misère les troubles névropathiques de sa jeunesse avaient beaucoup diminué. Les souffrances de l'estomac et les accidents de l'entérite muco-membraneuse existaient toujours, mais un peu atténués. Les grandes crises de dépression avec tristesses et obsessions étaient plus rares ou du moins Madeleine y prêtait moins d'attention et en perdait vite le souvenir, car elle a été incapable de me décrire exactement ces accidents pendant cette période. Les crises d'engourdissement heureux se présentaient encore fréquemment et prenaient de plus en plus la forme de véritables crises extatiques. Elles survenaient souvent quand Madeleine assistait à des cérémonies religieuses ou pendant la nuit quand elle pouvait s'y abandonner librement. Mais d'ordinaire Madeleine pouvait les dominer et continuer son travail malgré le besoin envahissant de sommeil. En un mot la réalisation de son rêve de vie misérable, l'obéissance aux impulsions délirantes semblaient, comme cela arrive souvent, avoir déterminé une rémission des troubles névropathiques précédents.

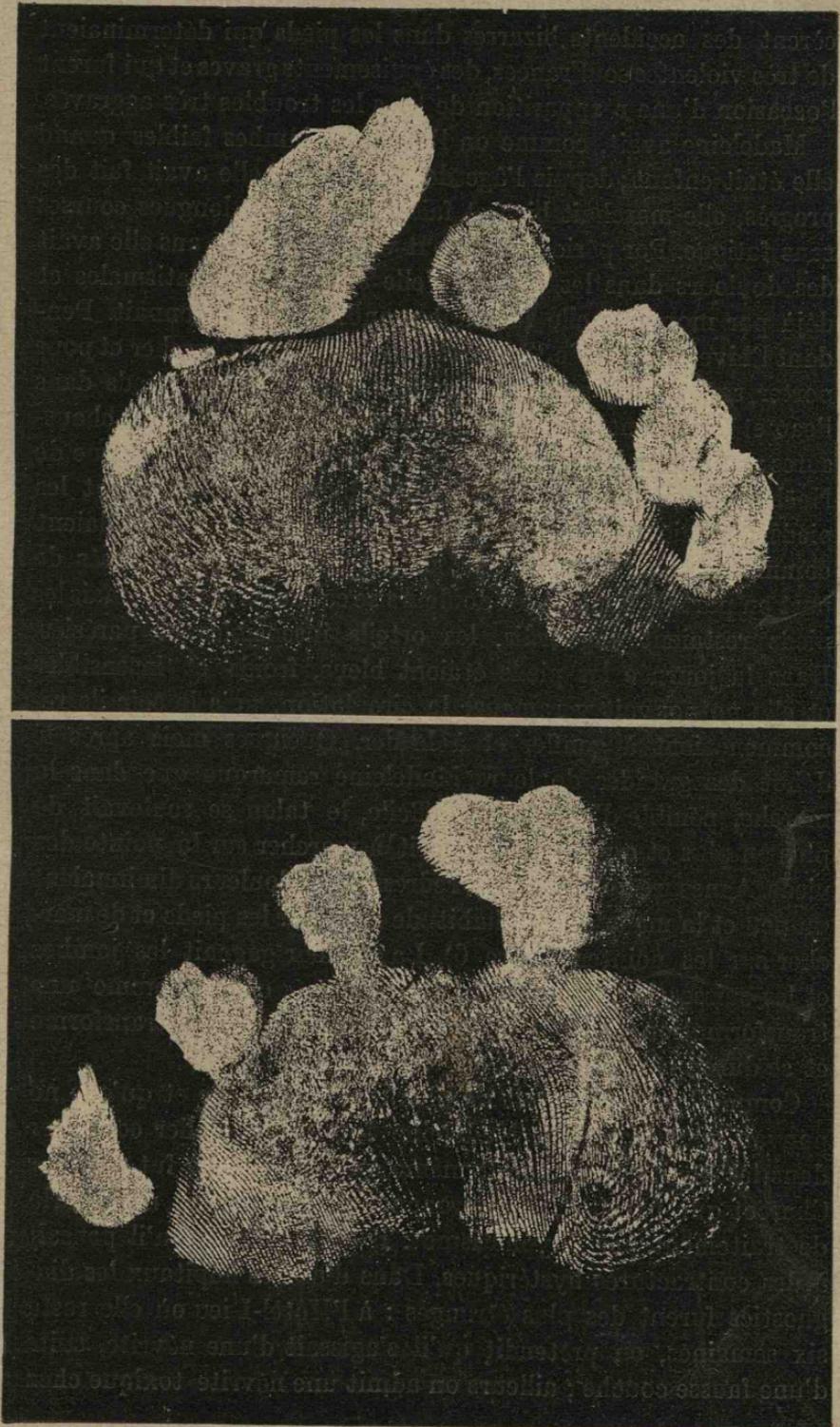


Fig 6. — Empreintes des pieds sur le sol pendant la marche.

Mais à la fin de cette période, quand elle avait 37 ans, commencèrent des accidents bizarres dans les pieds qui déterminaient de très violentes souffrances, des épuisements graves et qui furent l'occasion d'une réapparition de tous les troubles très aggravés.

Madeleine avait, comme on l'a vu, les jambes faibles quand elle était enfant ; depuis l'âge de 8 à 10 ans, elle avait fait des progrès, elle marchait bien et faisait même de longues courses sans fatigue. Par périodes, surtout vers l'âge de 25 ans elle avait des douleurs dans les pieds qu'elle appelait rhumatismales et déjà par moments elle semblait grandir, ce qui étonnait. Pendant l'hiver, à l'âge de 37 ans, elle avait dû pour chercher et pour porter son travail rester de longues heures sur les pieds dans l'eau et dans la neige fondue qui traversait ses mauvaises chaussures : au retour les pieds étaient très douloureux. A l'époque de Noël ces douleurs devinrent intolérables. La nuit surtout les pieds gonflaient, devenaient rouges et violacés, « ils brûlaient comme des charbons ardents, ils étaient écrasés, traversés de part en part ». Le matin les douleurs se calmaient un peu, mais les pieds restaient engourdis, les orteils insensibles et parésiés. Dans la journée les pieds étaient bleus, froids et insensibles et elle ne pouvait y ramener la circulation, puis le soir ils recommençaient à gonfler et à brûler. Quelques mois après le début des grandes douleurs, Madeleine remarqua que dans la marche, pénible d'ailleurs et difficile, le talon se soulevait de plus en plus et qu'elle commençait à marcher sur la pointe des pieds. A mesure que le talon se redressait les douleurs diminuaient un peu et la malade prit l'habitude de raidir les pieds et de marcher sur les pointes (figure 6). La raideur gagnait les jambes et les cuisses, le ventre même était serré, « c'était comme une transformation de tout le corps qui se resserre, se transforme et se durcit comme du fer. »

Comme la marche était de plus en plus difficile et qu'elle ne pouvait plus travailler, Madeleine fut forcée d'aller consulter dans les hôpitaux. Il paraît même qu'une fois elle fut vue par Charcot qui, paraît-il, ne se prononça pas nettement, mais parla de traitement par l'hypnotisme : il est probable qu'il pensait à des contractures hystériques. Dans d'autres hôpitaux les diagnostics furent des plus étranges : à l'Hôtel-Dieu où elle resta six semaines, on prétendit qu'il s'agissait d'une névrite, suite d'une fausse couche ; ailleurs on admit une névrite toxique chez

une alcoolique. A Bichat où elle reste six mois, à Necker où elle resta 8 mois, on admit des contractures hystériques chez une ancienne danseuse d'opéra qui ne voulait pas avouer son ancien métier et on la soumit à des traitements par les douches, par les applications de gros aimants qui ne donnèrent aucun résultat. Enfin on finit par la faire admettre à l'infirmerie de la Salpêtrière où elle me fut signalée.

3. — Le séjour à la Salpêtrière.

Madeleine avait été remarquée dans les cours de l'hospice à cause de son attitude et de sa démarche extrêmement bizarres. Cette petite femme, simplement mais proprement habillée de noir, ne portait aux pieds sur des bas blancs que de très petites sandales fabriquées par elle-même. Ces sandales étaient constituées par de petits morceaux de cuir placés sous la partie antérieure du pied et rattachés au pied et au mollet par des rubans noirs qui tranchaient sur le bas blanc (figure 2). Les pieds en effet en extension complète ne portaient sur le sol que par l'extrémité, le talon très relevé au-dessus du sol ne s'abaissait jamais : la malade marchait constamment sur les pointes comme les danseuses à l'Opéra ou mieux comme marchent les chiens, elle était complètement digitigrade. Quand on l'interrogeait sur cette démarche, elle ne donnait que des explications fort confuses sur l'origine et l'évolution de cette raideur des pieds qui avait débuté, racontait-elle, pendant une nuit de Noël ; elle ajoutait des allusions bizarres à une force qui la soulevait au-dessus du sol et qui l'empêchait de toucher la terre davantage.

Cet état méritait un examen plus approfondi, j'ai demandé que l'on retirât la malade de la salle où elle était et qu'on la plaçât pour quelques jours dans cette petite salle Claude Bernard attendant au laboratoire de psychologie où je surveillais quelques malades intéressantes au point de vue psychologique. Dès le lendemain je fus averti que la nouvelle malade avait passé la nuit dans un état bizarre, étendue sur le dos, les jambes rapprochées et en extension complète, les deux bras en croix, en un mot qu'elle avait dormi toute la nuit dans l'attitude de la crucifixion, le matin elle était encore plongée dans ce sommeil

singulier, les yeux mi-clos, la figure colorée avec un perpétuel sourire figé sur les lèvres. Il fut impossible de la réveiller, ni d'obtenir un mouvement et il fallut attendre le réveil spontané qui survint au cours de la journée. Je me suis attaché à l'étude de cette malade et j'ai pu heureusement en quelques

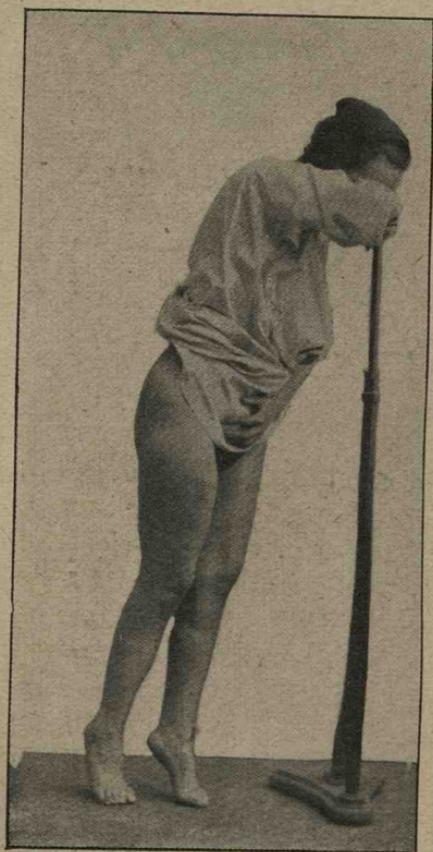


Fig 7.

semaines obtenir sa confiance, si bien qu'elle m'a raconté toute sa vie, toutes ses aventures qu'elle n'avait confiées à personne. Elle m'a révélé son véritable nom et l'adresse de sa famille que j'ai pu faire prévenir. Entrée pour quelques jours à la Salle Claude Bernard le 10 mai 1896, Madeleine y est restée jusqu'au 2 décembre 1901, c'est-à-dire 5 ans et 6 mois. Elle sortit à ce moment de l'hôpital suffisamment améliorée pour essayer de reprendre dans Paris sa vie de travail et de dévouement, mais elle ne put continuer longtemps et après un an elle revint dans la même salle le 2 janvier 03. Cette fois je ne la gardai qu'un an et je parvins à la faire rentrer définitivement dans sa famille le 5 mars 04. Elle est donc restée à l'hôpital constamment sous mes yeux 6 ans et 8 mois de 40 ans à 47 ans. Ce fut pour cette pauvre femme une période de repos et de confort relatif que je réussis non sans peine à lui faire accepter et qui améliora sa santé physique et morale au point qu'elle put terminer sa vie dans sa famille d'une manière assez raisonnable et assez heureuse au lieu de tomber dans les grands délires vers lesquels elle s'acheminait.

Dans ce résumé biographique je ne puis indiquer les obser-

vations qui ont été faites sur Madeleine pendant son séjour à l'hôpital puisqu'elles doivent faire l'objet des autres parties de cet ouvrage, je signale seulement les principales études qui ont été faites et j'insisterai seulement sur les caractères généraux de la conduite de la malade.

Un certain nombre de recherches ont eu pour objet des phénomènes physiques ou du moins d'apparence physique. Le premier point qui attirait l'attention était la démarche sur la pointe des pieds (fig. 7). Cette attitude que nous pourrions garder nous-mêmes pendant quelques minutes était absolument constante

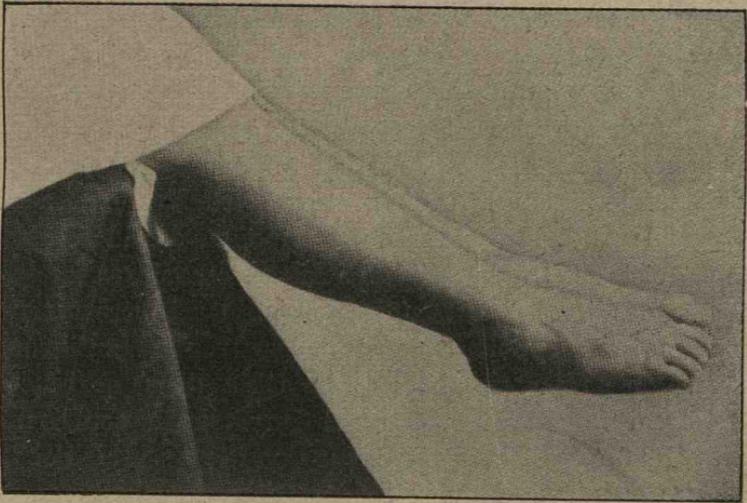


Fig. 8. — Contracture des jambes en extension.

chez cette personne et ne semblait pas lui rendre la locomotion trop difficile. Elle allait et venait assez rapidement avec une démarche un peu raide, mais sans tomber ; elle montait et descendait les escaliers sans demander d'aide. Il est vrai qu'elle se fatiguait vite et éprouvait le besoin de rester étendue plusieurs heures dans la journée, mais jamais elle ne baissait les talons et jamais, même dans son lit, elle ne fléchissait le pied sur la jambe. D'ailleurs il était impossible de déterminer passivement le fléchissement, la résistance était trop grande : il était facile de constater une contracture des jambes ou équin direct (fig. 8), les gastro-cnémiens étaient durs et contractés. La même contracture atteignait les muscles des cuisses, presque toujours très rapprochées et difficiles à écarter l'une de l'autre,

Les mouvements de flexion de la cuisse sur le tronc étaient en général à peu près libres, sauf dans certaines périodes où le ventre et les lombes présentaient également des contractures.

Dès le début j'ai toujours été disposé à croire qu'une lésion de la moelle épinière devait jouer un rôle dans ces contractures qui duraient déjà depuis trois ans et que je ne pouvais modifier d'aucune manière. C'est l'interprétation que j'ai présentée tout d'abord au Prof. Raymond et aux chefs de clinique qui pendant tant d'années ont examiné la malade avec moi. Malheureusement à cette époque je ne connaissais pas les troubles de la marche de la première enfance, ni l'évolution exacte des douleurs des pieds, d'autre part je ne parvins à mettre en évidence aucun trouble des réflexes, ni aucune modification nette de la sensibilité ; il est important de noter qu'à ce moment la sensibilité douloureuse et la sensibilité thermique au chaud et au froid étaient normales. Aussi mon opinion ne prévalut pas et comme je montrais facilement des troubles mentaux incontestables, des idées fixes de crucifixion, des idées d'ascension au ciel, des troubles névropathiques complexes, cette contracture des jambes fut classée parmi les contractures systématiques en rapport avec des idées fixes et expliquée par les lois de la névrose hystérique. C'est dans ce sens que je rédigeai l'observation lue par Raymond à son cours du mardi, 1896 (1). C'est dans ce sens que je présentai l'observation au Congrès de Munich 1896 et dans une conférence sur une malade extatique à l'Institut psychologique 1901. Aujourd'hui après avoir réuni toutes les notes sur l'évolution de la maladie depuis l'enfance jusqu'à la mort, je serais moins affirmatif. Il est incontestable que les croyances de la malade ont joué un grand rôle dans la systématisation des troubles et dans un grand nombre de leurs détails, mais je suis disposé à croire, quoique l'autopsie n'ait pas pu être faite, qu'une épine organique a été le point de départ des troubles névropathiques de la marche et qu'une lésion de la moelle lombaire rentrant dans le groupe des syringomyélies a dû se développer lentement.

Un autre phénomène physique, ou d'apparence physique, donna lieu à des recherches intéressantes. Madeleine était depuis

(1) RAYMOND, *Leçons sur les maladies du système nerveux*, 2^e série, 1897, contractures systématiques chez une extatique.

quelques mois dans le service quand elle vint me montrer une petite lésion qui, disait-elle, s'était développée spontanément sur le dos de son pied droit et qui semblait devenir persistante. C'était une petite excoriation peu profonde ne dépassant guère l'épiderme située juste au milieu de la face dorsale du pied, ovale, longue à peu près d'un centimètre dans le sens de la longueur du pied, large au centre de 7 millimètres. La malade disait qu'à la suite d'un de ces sommeils profonds avec sentiment de bonheur, elle avait ressenti au pied de fortes douleurs, qu'elle avait remarqué ensuite sur le dos du pied une petite ampoule blanche et que cette ampoule en crevant quelques heures après avait donné lieu à cette petite ulcération (figure 9). Quelques jours plus tard le même phénomène se produisit sur l'autre pied ; à d'autres moments, séparés souvent par de longs intervalles, ces petites bulles de pemphigus, suivies d'une ulcération en général très peu profonde, apparurent sur la paume des mains. Mais souvent une lésion du même genre un peu plus étendue, mesurant 3 centimètres de longueur avec un demi centimètre de largeur, existait sur la poitrine en travers du sein gauche, les bords de la petite plaie étaient blanchâtres, un peu contusionnés et le fond rosé donnait lieu à un assez fort suintement de sérum et de sang.

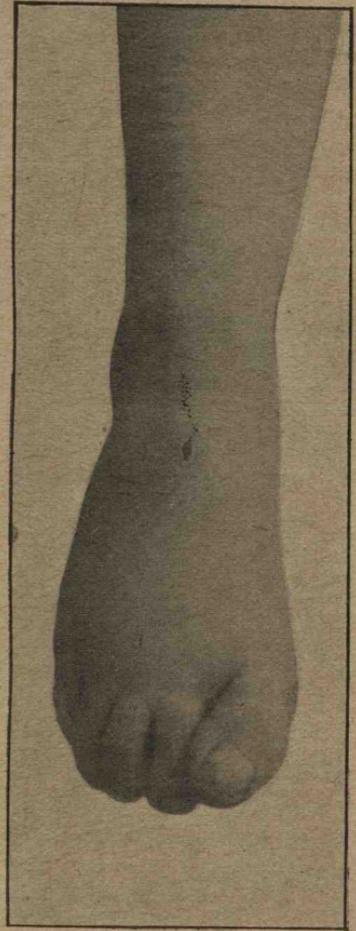


Fig. 9. -- Le stigmatte du pied.

Ces excoriations se guérissaient vite dès qu'elles étaient recouvertes d'un léger pansement. Mais au bout de quelque temps, sous diverses influences, elles reparaissaient d'un côté ou de l'autre, mais toujours exactement sur le dos des pieds, dans la paume des mains ou sur le sein gauche à la même place

qu'elles avaient occupée précédemment. Si l'on songe à la place de ces petites lésions aux pieds, aux mains, à la poitrine, si on ajoute que les occasions qui semblaient déterminer leur apparition étaient les grandes fêtes religieuses pendant lesquelles Madeleine avait eu des sommeils extatiques avec attitude de crucifixion, on n'hésitera pas à croire que ces lésions de la peau ont une certaine relation avec la pensée des cinq plaies du Christ, qu'elles représentent le phénomène des stigmates si souvent signalés chez des personnes qui ont eu des extases et des délires mystiques.

Cette apparition des stigmates chez les mystiques a déjà donné lieu à beaucoup d'études intéressantes, je rappelle le livre de Léon Borée, 1846, « Les stigmatisées du Tyrol », ceux de l'abbé Leriche, 1859, du Père de Bonniot, 1870. Le Dr Imbert Jourbeyre dans une étude sur « les stigmatisées », 1873, parle de huit stigmatisées vivant à son époque. La célèbre Louise Lateau a provoqué entre autres les études de Charbonnier, 1873, de Hubert Doens, « La comédie du bois d'Haine », 1876, de Bourneville, « Louise Lateau ou la stigmatisée belge » 1878, de Ball, « La stigmatisée de S. », 1881, de Ferrand, « Hémorragie par la peau chez une stigmatisée », Bulletin médical, 1892, de M. Barthélemy, « Etude sur le dermographisme et les dermoneuroses toxi-vasomotrices », 1893. Je rappelle le livre intéressant de A. Bournet sur saint François d'Assise, 1893, la thèse de Le Gall, « Les gangrènes cutanées d'origine hystérique », 1902. Mais j'insiste surtout sur la thèse du Dr Maurice Apte : « Les stigmatisées, étude historique et critique sur les troubles vaso-moteurs chez les mystiques », Paris, 1900. Ce jeune homme avait travaillé avec moi à la Salpêtrière et c'est à propos de Madeleine que nous avons étudiée ensemble qu'il a fait sa thèse ; il est mort malheureusement peu après, victime de l'incendie du métropolitain. Il donne une liste assez complète des stigmatisées les plus intéressantes.

Le plus grand nombre de ces stigmatisés ont été des religieux vivant dans des couvents et observés par un entourage de prêtres et de croyants, il est rare que ce phénomène se soit présenté dans un hôpital au milieu d'un personnel laïque, peu suspect de complaisance. Aussi était-il intéressant de soumettre ce symptôme à une critique rigoureuse. J'ai eu l'occasion de faire cette étude avec soin, car les stigmates ont réapparu assez fréquemment pendant le séjour de Madeleine à la Salpêtrière, 2 fois en 1896, 5 fois en 1897, 5 fois en 1898, 10 fois en 1899. On verra plus tard

les recherches que j'ai faites à ce sujet et on se rendra compte de la difficulté de semblables vérifications.

D'autres problèmes physiologiques étaient soulevés par l'observation de Madeleine, par ses troubles circulatoires et digestifs : je me suis surtout intéressé au problème de son alimentation extraordinairement réduite chez une femme qui conservait cependant une certaine activité et qui ne maigrissait point. J'avais entrepris alors avec l'aimable collaboration de M. le Professeur Ch. Richet, que je ne puis assez remercier de son obligeance, des études sur le problème de la nutrition chez les hystériques, études qui sont devenues depuis cette époque plus précises sous le nom de recherches sur le métabolisme basal. Mes études sur la nutrition de Madeleine faites au laboratoire de physiologie de l'école de médecine sont résumées dans la 2^e édition de « L'état mental des hystériques ». Je résumerai dans cet ouvrage, à propos des modifications viscérales de notre malade, les études qui ont été faites au même laboratoire en décembre 1896, janvier et février 1897, sur l'alimentation, les excréments et la respiration de Madeleine.

Quel que fut l'intérêt de ces études, il était évident que l'état de Madeleine nous proposait surtout un problème psychologique et moral. Dans tous les faits précédents, dans l'attitude sur la pointe des pieds, dans l'apparition des stigmates et même dans la réduction d'alimentation où la recherche de l'ascétisme avait joué un grand rôle, intervenaient des idées, des croyances, des convictions délirantes et ce qu'il fallait étudier avant tout c'était l'état mental d'une semblable personne, son intelligence, sa manière de raisonner, sa disposition plus ou moins grande à la suggestion.

En essayant d'aborder cette étude psychologique je me suis trouvé rapidement en présence d'une grande difficulté, c'est que cet état mental était extrêmement variable, car le sujet se trouvait suivant les moments dans des états psychologiques tout à fait différents les uns des autres. Il est indispensable, avant d'essayer de comprendre quelles sont les modifications des fonctions psychologiques, de bien distinguer ces états les uns des autres et de les décrire d'abord isolément. Sans doute les états se fondent plus ou moins l'un dans l'autre par des transitions insensibles et toute distinction est un peu artificielle. Il est probable que

De l'angoisse à l'extase.

dans la jeunesse de Madeleine ces états étaient moins nettement distingués les uns des autres. Mais à l'âge où je l'ai connue ces états par leur répétition étaient déjà précisés et étaient connus par le sujet lui-même qui leur avait donné des noms de convention. L'analyse est obligée de tenir compte de ces distinctions et elle est obligée de les décrire.

En suivant le cours de la vie de Madeleine nous pouvons admettre pour classer nos observations qu'elle traverse cinq états principaux : chacun de ces états peut être prolongé et occuper des semaines ou des mois, il peut aussi être court et ne durer que quelques heures. Voici quels sont ces cinq états psychologiques en conservant pour le moment les désignations usuelles dont la malade se sert elle-même. En premier lieu il faut admettre *un état d'équilibre* que Madeleine désigne par ce nom parce que ni les joies, ni les chagrins n'y sont exagérés. Cet état a été probablement presque continuel dans l'enfance, il est redevenu, comme on le verra, à peu près constant dans la dernière partie de la vie après la sortie de la Salpêtrière. Pendant le séjour à l'hôpital cet état ne se présentait guère au début, il est devenu plus fréquent et plus prolongé dans les dernières années.

2° *L'état de consolation*, qui est l'état le plus remarquable, celui qui est le plus propre à ce sujet et que l'on observe assez rarement chez d'autres malades. C'est un état caractérisé par une réduction de l'activité extérieure et par un sentiment de joie tout à fait spéciale. Quand cet état est complet, à son degré le plus élevé, il constitue l'extase proprement dite. C'est lui qui sera dans cet ouvrage l'un des objets principaux de nos études.

3° *L'état de torture* peut être présenté comme l'inverse du précédent, il comporte une certaine agitation et un sentiment profond de douleur morale.

4° *L'état de sécheresse* où les sentiments de quelque nature qu'ils soient paraissent très réduits ou supprimés.

5° *L'état de tentation* qui est surtout un état d'obsession, d'interrogation et de doute avec un sentiment dominant d'inquiétude.

L'étude de ces divers états et de leur succession fera l'objet des chapitres suivants, nous ne devons signaler ici que les caractères à peu près communs de la conduite que l'on pouvait observer chez Madeleine pendant la plus grande partie de son séjour à l'hôpital.

Sauf dans de rares moments d'exaspération qui pouvaient apparaître dans les états de tentation et de torture, Madeleine était une malade très douce, très tranquille qui ne donnait lieu à aucune difficulté dans le service. A de très rares occasions il fallait la forcer à rentrer dans la salle, lui interdire de sortir quand elle avait des impulsions à fuir ou à marcher indéfiniment malgré son épuisement ; le plus souvent il suffisait d'une gronderie ou d'un ordre simple pour qu'elle acceptât docilement toutes les disciplines.

Elle était aimable et bonne avec les malades et toute disposée, quand cela lui était possible, à leur rendre de petits services ; dans son état de santé morale et d'équilibre, ce caractère était très développé et Madeleine était une femme très dévouée et capable de donner à des malades des soins intelligents. Mais il faut remarquer que pendant les premières années de son séjour elle était si peu active que ce dévouement se réduisait pratiquement à bien peu de chose.

Nous aurons à ce propos à étudier plus tard ce défaut d'action sociale de Madeleine, constatons seulement les faits en ce moment. Je craignais au début qu'un délire religieux de ce genre aussi ardent n'eût une trop grande influence sur les autres malades de la salle, pour la plupart de pauvres femmes névropathes très faciles à influencer et je redoutais une épidémie de délire religieux : rien de tel ne s'est présenté. J'exigeais bien entendu que l'on respectât les convictions de Madeleine et même ses bizarreries maladives et d'autre part je lui avais interdit tout prosélytisme. Mais elle ne songeait nullement à en faire et chose bizarre n'eût jamais aucune influence sur personne.

D'ailleurs elle ne se lia avec personne et tandis que la plupart de ces malades après avoir passé des mois ensemble conservaient des amitiés et continuaient à garder des relations, Madeleine ne garda le souvenir d'aucune malade du service et fut immédiatement oubliée par toutes après son départ. Elle vécut en somme pendant sept ans dans cette salle, comme elle avait vécu dans le monde, à part des autres, sans s'intéresser réellement à une autre personne, toujours absorbée dans ses propres rêveries.

Le temps était rempli d'abord en grande partie par les accidents maladifs, sommeils extatiques, délires, obsessions, ensuite par des exercices religieux. Madeleine passait une partie

Les hommes demandent
 souvent : « à quel est la
 fin ? » S'ils seraient
 éternels, comment elle
 finit, trouvant le bonheur
 de son la nature, ne
 trouverait que l'angoisse
 et le désespoir.

Je suis en assure que j'étais
 bien dans l'intention de vous
 absoudre en rien je n'ai
 volontairement dit que vous
 n'appréciez pas. Mais je
 suis malgré moi obligée par
 la parole que, formellement, je
 manquerais à ma parole, que
 je vous envoie par une
 promesse écrite à laquelle
 je ne pourrais reculer.

Cette idée me trouble naturellement
 quelque soit une demande de
 promesse de rentier, si ce n'est
 bien l'intention, mais je ne
 puis résister de un peu avec
 l'absence exacte, d'autant plus
 qu'il me semble que le monde
 apprécie de voir une sainte
 volonté.

Il est bien vrai, je suis folle, je
 le suis. Je ne le pense. J'aurais
 je ne puis parler en grand. En
 contraire, je voudrais que les amis
 Je voudrais voir et entendre tout ce
 tout sans peine, tout finement
 Ah! comme j'aimais l'homme humain me
 parait, que de chose auprès du grand
 amour de Dieu! Et Dieu que Dieu
 nous aime infiniment plus encore
 que nous ne pouvons l'aimer!

Fig. 10. — Spécimens d'écriture.

de ses journées dans la chapelle de la Salpêtrière ou dans les autres églises de Paris, car je lui permettais presque toujours de sortir. Elle communiait presque tous les jours tantôt dans une église tantôt dans une autre, mais elle se confessait très rarement et au moins pendant les premières années refusait de parler à un prêtre. Nous aurons l'occasion de voir qu'elle avait supprimé cette spécialisation des fonctions qui crée le rôle du prêtre et qu'elle jouait elle-même admirablement ce rôle. Dans les dernières années et après sa sortie elle parlait à des prêtres plus volontiers, elle s'en rapprochait d'autant plus que le délire religieux proprement dit diminuait. Quand elle restait dans la salle elle était longtemps absorbée dans de longues prières ou de longues méditations.

Une autre occupation l'absorbait beaucoup : elle prit rapidement l'habitude, fréquente chez les déprimés qui acceptent une direction, de m'écrire de longues lettres qui devinrent bientôt de longs mémoires (figure 10). Dans ces écrits elle racontait tous les détails de sa vie si étrange, elle expliquait ses idées actuelles et surtout les sentiments qu'elle éprouvait. Ces mémoires m'ont été très utiles pour la rédaction de ce livre, toutes les citations qu'il contient en sont extraites. Comme elle avait eu une certaine instruction, elle avait conservé malgré ses vingt années de misère à peu près sans lecture une grande facilité de rédaction et quelques mérites de style. Elle écrivait évidemment d'une manière beaucoup trop longue et diffuse, elle était interminable dans la description de ses sentiments religieux et se répétait bien souvent, mais elle exprimait souvent des idées délicates et certains morceaux, comme on en pourra juger, ne sont pas sans éloquence.

Elle avait aussi du goût pour la poésie et à plusieurs reprises, dans les périodes d'équilibre relatif, elle se plaisait à écrire de petites pièces de vers qu'elle me remettait. Malheureusement je n'exprimerai pas le même jugement sur ses vers que sur sa prose. Ses compositions poétiques sont loin de présenter autant d'intérêt que celles de la dormeuse Lœtitia qui avait à mon avis quelque sentiment poétique. Voici seulement quelques exemples de ces essais poétiques assez simples mais d'un sentiment naïf et sincère.

Regardez cette mendiante,
 Bon Jésus, qui vous tend la main.
 Entendez ma voix suppliante
 Je viens à vous car je n'ai rien.
 Ne refusez pas ma prière,
 O mon adorable Sauveur.
 Voyez mon extrême misère
 Ouvrez-moi votre divin Cœur,

O bon Jésus !

O Jésus !

O mon bon Jésus !

.....
 Ma mère, chaque jour, permettez je vous prie
 Que je vienne à vos pieds déposer une fleur
 Cueillie dans le jardin de mon très pauvre cœur
 Pour vous tout plein d'amour, bonne et tendre Marie.

.....
 Je vous salue Marie, ô Vierge immaculée
 Vous, la gloire et l'honneur de la terre et des cieux,
 Plus pure que le lys qui croît dans la vallée
 Reine de tous les saints, agréez donc mes vœux.

.....
 Je vous salue, Marie, ô chef-d'œuvre admirable
 Du grand Dieu tout-puissant, bon, juste et plein d'amour
 Qui vous fit toute belle et toute incomparable,
 J'aime à vous contempler et la nuit et le jour.

.....
 Je voulais vous offrir pour votre jour de fête
 Un bouquet parfumé des plus douces odeurs.
 Déjà je mariais à l'humble violette
 Et le lys et la rose aux brillantes couleurs.
 Quand j'entendis soudain la voix d'une pensée
 Me murmurer bien bas ces mots que je compris :
 La rose comme moi sera bientôt fanée
 Et demain du lys blanc l'éclat sera terni.
 Va, cherche ailleurs, enfant, car tout n'est qu'éphémère
 Dans les fruits et les fleurs qu'on rencontre ici-bas.
 Cherche, tu trouveras un plus riche parterre
 Où croît la seule fleur qui ne se fane pas.
 Ce parterre, c'est l'âme, essence de la vie,
 Souffle du Dieu vivant qui fit l'immensité,
 Qui donne le gazon à la verte prairie

Et l'espoir qui console aux jours d'adversité.
 Cette fleur qui résiste au temps, à la distance
 Et que nul souffle impur ne peut jamais ternir
 J'appris bientôt son nom : c'est la reconnaissance,
 Je la cueillis, Monsieur, et je viens vous l'offrir.



Fig. 11. — Reproduction d'un grand tableau en couleur, entouré de roses en papier.

Madeleine eut aussi dans les dernières années une autre occupation, le dessin et la peinture dans lesquels elle réussissait d'une manière plus intéressante. Elle se mit à faire des images de piété innombrables, de toutes formes, de toutes tailles, les unes assez grandes, les autres petites comme des boutons de manchette.

Une de ces peintures représentant la Nativité me semble d'une inspiration curieuse qui rappelle celle des primitifs, je l'ai reproduite à la première page de ce livre. Quelques autres dessins sont reproduits dans ce volume (figures 1, 11, 18, 19, 21, 29, 30). Toutes ces peintures ont été exécutées par la malade, au pied de son lit, sans aucun modèle, en partie comme souvenirs de tableaux qu'elle avait vus, en partie comme compositions imaginaires. La peinture est obtenue avec de mauvaises couleurs d'aquarelle mêlées de gouache et étendues lentement et patiemment avec un pinceau très petit, réduit par elle à quelques poils. Il y a dans cette facture de la méticulosité et du scrupule, elle était toujours mécontente de son exécution qui ne correspondait guère à la splendeur des visions qu'elle aurait voulu rendre.

Au moment où Madeleine devenait capable de s'occuper à ces petites peintures, elle pouvait aussi coudre, broder et rendre plus de services dans la salle. C'est à ce moment que je la crus capable de reprendre une vie plus active et plus libre et que, après un essai de liberté relative dans Paris, je réussis à la faire retourner dans sa famille.

1. — Le retour au foyer.

Tout en permettant à Madeleine de quitter l'hôpital il fallait éviter qu'elle ne recommençât ses fugues, ses austérités et sa vie de misère ; elle n'était partie qu'en réservant « sa liberté de s'enfuir si sa conscience le lui demandait ». Il fallait d'un côté la persuader qu'elle aurait une vie très simple ne rompant en rien son vœu de pauvreté et en outre lui faire comprendre qu'elle pourrait sans cesse rendre des services. Grâce au dévouement intelligent de M^{me} X. ces deux conditions furent bien remplies : Madeleine eut une petite chambre d'apparence suffisamment misérable malgré un certain confort « elle était heureuse de ne rien posséder, même pas un instrument de cuisine » ; elle eut quelque travail dans une école d'enfants pauvres et plus tard auprès d'une malade. Par moments elle m'écrivait qu'elle était mécontente de sa situation, « qu'elle ne se sentait pas à sa place dans ce luxe frivole » ou bien qu'elle était épuisée de fatigue, qu'elle voulait s'enfuir

ou revenir à la Salpêtrière. Mais en fait elle n'en fit rien : sa santé en général meilleure, au moins pendant les premières années, lui permit de satisfaire son besoin de dévouement. Elle fut même capable pendant une année de quitter sa famille et de se rendre à l'étranger auprès d'une parente malade à laquelle elle rendit réellement de grands services. Elle eut jusqu'à la fin pendant quatorze ans une vie beaucoup plus normale et plus heureuse.

Quoique installée loin de Paris, elle resta fidèle aux souvenirs qu'elle avait conservés de ma direction à l'hôpital, elle continua jusqu'à la fin à m'écrire des lettres, il est vrai moins longues et moins fréquentes. Elle avait encore de temps en temps des exigences analogues à celles qui la torturaient dans les périodes de doute : « quand je suis quelques jours sans recevoir une réponse, je me demande si vous recevez mes lettres ; l'état dans lequel je me trouve me fait craindre d'écrire un journal que l'on trouverait ici si je mourais avant de l'avoir envoyé, je ne puis me faire à l'idée qu'on le lirait et je veux cesser d'écrire... ». Il suffisait d'une réponse pour la rassurer et pour lui rendre un ton confiant et affectueux. C'est ainsi que j'ai pu rester au courant de l'évolution de ses troubles moraux et physiques : sa dernière lettre fut écrite peu de jours avant sa mort.

Les troubles moraux qui avaient fait l'objet de mon étude m'ont semblé constamment beaucoup moins graves que pendant le séjour à l'hôpital, mais ils ne disparurent pas complètement. A plusieurs reprises elle traversa de nouveau des « périodes de tentations » avec doutes, interrogations anxieuses et impulsions à s'enfuir. Quand elle disait « qu'elle manquait à ses serments, qu'elle oubliait sa mission, que la religion était insultée à cause d'elle, qu'elle était exposée à des examens ecclésiastiques si redoutables pour elles, que l'enfer la menaçait », il était facile de reconnaître les anciennes crises de tortures. Elle eut encore de temps en temps mais assez rarement des consolations « avec des joies incroyables... Je suis confuse d'avoir tant de jouissances quand il y a tant de gens qui sont dans la peine et quand je le mérite si peu ». Mais elle réussit à cacher ces états anormaux aux personnes de sa famille et ne les révèle que dans les lettres qu'elle m'écrit. Elle peut éviter d'avoir « des consolations visibles » pendant le jour et ne s'y abandonne que quelques instants à l'Eglise où la nuit dans sa chambre et elle craint encore « de ne pouvoir ouvrir si on appelle ». En somme elle peut continuer à

travailler presque tous les jours et peut à peu près tout dissimuler : « Je ne parle de mes souffrances que lorsque je ne peux les taire et quant à mes consolations, on n'en sait rien ». Elle reste beaucoup plus longtemps dans l'état que nous avons appelé l'état d'équilibre où les sentiments sont modérés, les idées plus justes et l'activité beaucoup plus grande, elle fait beaucoup plus d'actions, s'occupant « de l'école, du ménage, de la cuisine, de la couture, quelquefois encore d'un peu de peinture » ; elle s'intéresse beaucoup plus aux soucis et aux chagrins des siens ; elle peut comme elle me l'écrivait « rester plus d'un mois sans rien de saillant », ce qui n'arrivait jamais pendant les années passées à l'hôpital.

Les altérations de la santé physique n'ont pas toujours présenté les mêmes progrès. Les troubles de la marche et la contracture des jambes ont subi des oscillations ; quand elle a passé par Paris en se rendant près d'une parente malade, j'ai été surpris de constater qu'elle ne marchait plus entièrement sur les pointes et que le talon s'était beaucoup rapproché du sol, les contractures avaient beaucoup diminué. Mais des souffrances atroces réapparurent en septembre 1908 et les jambes se raidirent de nouveau entièrement : « on trouve que je grandis et je sens que la terre me manque tout à fait » en même temps se développèrent de grandes douleurs dans le dos, dans l'épaule et le bras droit, puis une déviation du thorax qui se pencha de plus en plus fortement à droite, avec cyphose et lordose de plus en plus accentuées de la colonne vertébrale. Le corps devient de plus en plus contrefait et la pauvre femme disait qu'il lui fallait en guise de lit une petite armoire toute contournée. J'ai beaucoup regretté de ne pas avoir l'occasion d'examiner la malade à ce moment et de rechercher si les modifications de la sensibilité douloureuse et thermique étaient devenues appréciables. Mais c'est en suivant cette évolution que j'ai adopté l'hypothèse d'une syringomyélie évoluant lentement à propos d'une malformation de la moëlle épinière datant probablement de la première enfance.

Les déjections étaient souvent mauvaises et les crises d'entérite « avec des paquets de glaires et de filaments » furent souvent très pénibles. Mais ce fut surtout la maladie de cœur qui augmenta gravement amenant les essoufflements, les œdèmes et les hémorragies. Les émotions de la guerre, comme on le verra, l'ont beaucoup atteinte : « Oh ! que je souffre de ne pouvoir partager

les dangers des autres et de rester ici à prier et à attendre ; à côté de mes peurs si pénibles j'ai toujours des vues bien consolantes et j'abandonne tout dans la main de Dieu. » Elle eut plusieurs crises d'asystolie dont elle se releva, mais elle succomba au début d'avril 1918 à l'âge de 64 ans, après une paisible agonie de quelques jours pendant lesquels elle ne put parler. Ce résumé rapide d'une vie bizarre soulève bien des problèmes physiologiques et psychologiques, il nous montre surtout que l'esprit a traversé perpétuellement depuis la jeunesse une série d'états bien distincts les uns des autres et nous devons maintenant les étudier avec plus de précision isolément.

CHAPITRE II

LES ÉTATS DE CONSOLATION ET LES EXTASES

On peut désigner sous le nom d'*état psychologique* un ensemble de conduites qui occupe un certain temps et qui présente des caractères particuliers apparaissant régulièrement dans le même état et disparaissant dans les autres. L'état psychologique le plus remarquable de notre malade, celui qui ressemble le moins aux états que l'on observe d'ordinaire, est celui qu'elle désigne sous le nom d'*état de consolation*, et dont une forme particulière correspond à ce que l'on appelle d'ordinaire l'*état d'extase* : c'est par l'étude de cet état que nous commencerons notre analyse. On pouvait l'observer dès le premier jour quand on voyait Madeleine rester absolument immobile pendant des heures, les bras en croix, avec le sourire aux lèvres et quand on l'entendait murmurer, après un réveil difficile, qu'elle avait contemplé des tableaux magnifiques et nagé dans un océan de délices. Sous différentes formes et à différents degrés cet état se reproduisait très souvent et durait quelquefois des semaines entières, surtout pendant les premières années de séjour à l'hôpital.

1. — Les divers degrés des états de consolation.

D'une manière générale, l'état que nous considérons présente trois caractères généraux : 1^o le mouvement des membres, ou mieux, l'action qui se manifeste extérieurement par le mouvement des membres et par la modification apportée aux objets extérieurs est énormément réduite ; 2^o l'action psychologique interne, constituée par les paroles intérieures, les attitudes inté-

rieures qui donnent naissance aux pensées et aux images présente au contraire un développement considérable ; 3^o dans ces états domine constamment un sentiment de joie profonde ainsi que tous les sentiments optimistes qui l'accompagnent et qui donnent aux pensées un ton particulier. Ces trois caractères toujours présents, n'ont pas toujours le même degré et les combinaisons que ces modifications peuvent déterminer, donnent naissance à ces différentes formes de l'état extatique que tous les mystiques se sont plu à décrire d'une manière imagée. On trouve en particulier ces descriptions et ces classifications dans les sept châteaux de sainte Thérèse, dans la *Pratique de l'oraison mentale* du père Maumigny, dans le livre de M. Jules Pacheu, *L'expérience mystique et l'activité subconsciente*, 1911, p. 97. L'ouvrage récent de M. de Montmorand, *Psychologie des mystiques*, 1920, p. 149-157, distingue l'état de quiétude, où les membres sont engourdis, la langue embarrassée, l'état d'union où les défaillances physiques s'accroissent, où l'âme est morte aux choses du monde : « Dieu la rend comme hébétée, afin de mieux imprimer en elle la véritable sagesse », l'extase proprement dite où l'immobilité du corps est complète, quoique l'esprit reste actif, le ravissement dans lequel la ligature des sens fait cesser toute relation avec le monde extérieur : « Quand le ravissement est complet, disait sainte Thérèse, il n'y a plus de notre part aucun acte, aucune opération, la conscience semble anéantie comme le mouvement du corps ».

Madeleine présentait tous les degrés possibles de ces états et on pourrait facilement préciser chez elle un grand nombre de formes particulières des consolations. En admettant qu'il s'agit uniquement de degrés et que bien des formes intermédiaires se présentent, je distinguais chez elle trois degrés principaux des consolations, les *recueils*, les *extases* et les *ravissements*. Dans le premier degré, Madeleine restait le plus souvent assise ou agenouillée et ne remuait guère spontanément. Mais elle réagissait encore assez régulièrement à la plupart des stimulations extérieures ; il suffisait qu'une malade ou une infirmière lui demandât quelque chose pour qu'elle fit l'action lentement, mais assez correctement ou pour qu'elle répondît d'une manière juste, quoique d'une voix très basse. La faiblesse des mouvements pendant l'état de recueillement est curieuse : Madeleine semble avoir de la peine à se tenir debout, elle se plaint quand la consolation est terminée d'avoir eu les jambes et les bras « comme des

paquets de chiffons ». C'est surtout la parole qui manifeste cette faiblesse, car dans ces états, la malade semble tout à fait aphone. Déjà au début des consolations elle commence à perdre la voix et c'est un signe annonçant que l'état pénible dans lequel elle se trouve, va prendre fin, et que l'extase est proche. Cette aphonie persiste encore à la fin des consolations quand l'état d'extase a disparu : Madeleine parle encore très bas et se sent même gênée et ridicule de ne pouvoir répondre plus haut. Quand elle se rappelle cette période elle demande : « Est-ce que, un soufflet donné à propos, ne me ferait pas parler plus haut ? » Souvent cette aphonie se prolonge huit ou dix jours, une fois elle a duré plus d'un mois. Pendant cet état de recueillement, les yeux sont ordinairement ouverts. Mais souvent, elle présente un certain degré de ptosis : elle ne peut ouvrir les yeux complètement, elle nous regarde, et elle lit à travers une petite fente entre les paupières mi-closes. Elle marche alors en relevant un peu la tête : « Cette petite lueur m'éclaire suffisamment ». Elle est restée ainsi une dizaine de jours complètement aphone et à demi-aveugle ; « puis tout d'un coup, dit-elle, il me semble qu'un bandeau se lève, je puis regarder droit devant moi et en même temps je peux parler haut ». Quel que soit l'intérêt de ces parésies apparentes, il ne faut pas oublier que dans ces recueils, les mouvements indispensables peuvent cependant être exécutés.

Ces petits états de recueillement peuvent passer à peu près inaperçus surtout quand ils sont courts et la vie extérieure reste correcte. Comme Madeleine l'écrit dans ses mémoires :

« L'extase peut devenir moins visible aux regards humains et elle est pourtant profonde avec beaucoup de belles pensées et une joie intense. Je comprends par là comment dans l'Évangile, on ne dit absolument rien des extases de la Sainte Vierge et de saint Joseph qui pourtant vivaient sans cesse avec leur Dieu. Bien que leurs cœurs fussent intimement et très parfaitement unis dans un commun amour, leurs corps cependant agissent, travaillent malgré les délices que leur procurait la présence de leur divin Enfant dont un seul regard eût dû les jeter dans le plus profond des ravissements. »

L'extase, au contraire, ne peut pas se dissimuler et Madeleine essayait, quand elle le pouvait, de ne pas s'y abandonner ou de n'y céder que la nuit, ou dans l'isolement. L'immobilité en effet est absolument complète dans diverses positions, soit dans l'atti-

tude de la prière, les mains jointes en avant de la poitrine, soit dans l'attitude fréquente de la crucifixion, soit simplement dans l'attitude d'une personne profondément endormie couchée sur le dos. Mais ce qui est important c'est que la malade ne réagit plus aux stimulations banales, n'obéit plus, ne répond plus et ne peut être réveillée par personne : ce n'est plus la faiblesse de l'action, c'est la suppression complète de l'action. Nous verrons tout à l'heure une exception importante, quand il s'agit de mes propres commandements. Toutes les fonctions psychologiques internes sont conservées et très développées et après le réveil, ou simplement quand l'extase diminuée prend la forme du recueillement, Madeleine va pouvoir raconter ou écrire tout ce qu'elle a pensé et les joies qu'elle a ressenties.

Il existe certainement un troisième état qu'elle appelle le *ravisement* dans lequel cette activité interne paraît cesser, où du moins il ne reste aucun souvenir de cette activité. Quand Madeleine raconte les pensées et les visions de l'extase elle s'arrête en disant : « Ici je ne sais plus, j'ai dû perdre conscience plus ou moins longtemps... Il y a des moments dont je n'ai aucune connaissance, où je m'endors dans une délicieuse ivresse, où tout mon être s'abîme dans un bonheur dont je ne puis rien dire... c'est une sorte de mort matérielle qui en tenant compte des heures a probablement duré quatre heures. »

Je dois cependant faire remarquer que je n'ai jamais moi-même constaté l'existence de cet anéantissement complet. Toutes les fois où j'ai trouvé Madeleine en apparence très profondément endormie depuis longtemps, j'ai toujours pu obtenir des réactions et vérifier plus tard qu'elle avait conservé un souvenir exact de tout ce que j'avais fait et dit. Il est probable que cet anéantissement n'est jamais aussi complet que les malades ne se le figurent et que l'on peut toujours par des excitations appropriées modifier la profondeur de l'état de torpeur. Il est aussi probable que, spontanément, la profondeur de l'engourdissement oscille et que le malade ne conserve le souvenir que de quelques périodes séparées les unes des autres par des lacunes :

« Je suis comme un enfant dans les bras de sa mère qui de temps en temps ouvre les yeux et goûte le bonheur d'être dorloté, puis qui se rendort. Ainsi mon âme se rend compte de temps en temps qu'elle est *bien* et qu'elle jouit de divines consolations, puis elle retombe

dans l'assoupissement de l'ivresse, elle se perd dans les flots de la grâce... Il arrive quelquefois que je sors de ces états n'ayant qu'un souvenir vague, c'est celui que j'étais avec Dieu ».

C'est précisément à cause de cette modification facile du degré de la consolation que j'hésite à étudier ces trois états séparément. Madeleine est dans un sommeil profond avec l'apparence du ravissement, ne réagissant à aucune stimulation depuis plusieurs heures ; je lui dis sans élever la voix : « Levez-vous et venez avec moi », ou, si elle semble ne pas entendre, j'emploie la formule qui lui plaît et dont nous verrons la signification : « Demandez à Dieu qu'il vous permette de vous lever et de venir avec moi ». Après quelques moments elle se lève avec lenteur, s'habille correctement et m'accompagne. Pendant cette marche, elle évite correctement les obstacles et si quelqu'un lui demande de passer par un endroit particulier ou lui dit un mot, elle obéit et elle répond. Elle a donc passé du sommeil le plus profond à l'état de simple recueillement. Inversement, si à ce moment je ne lui parle plus, si je ne lui demande aucun mouvement, elle s'immobilise de nouveau, cesse d'entendre les autres personnes et je vais être obligé d'insister quelque temps pour la faire lever et retourner à son lit, quelquefois pour aller plus vite je suis obligé de la faire porter dans son lit. Elle est donc retombée du recueillement à l'extase et au ravissement.

Elle sait elle-même qu'elle peut en augmentant ou en diminuant les mouvements rendre l'état de sommeil plus ou moins profond. Cette description est bien caractéristique.

« Mes consolations sont en ce moment trop fréquentes pour que je puisse dire leur nombre. Il arrive quelquefois qu'elles ont duré plusieurs jours sans interruption, même des semaines. Alors je ne sais pas comment je vis... Il me faut un grand secours de la grâce pour continuer d'agir un peu quand même... Je lutte de toutes mes forces contre les états de sommeil dans la journée. Je me prive d'assister aux offices, d'aller devant le Saint-Sacrement parce que je suis alors trop exposée à tomber dans ces états-là. J'évite d'être tranquille quand je ne suis pas dans ma chambre et qu'il peut y avoir des témoins. J'arrive ainsi à dominer ce sommeil et à cacher mes impressions, mais les délices intérieures n'en sont pas moins de plus en plus grandes. Si je me sens un peu à l'abri je cesse de me mouvoir et je tombe tout de suite dans un ravissement dont rien ne peut plus me tirer ».

Ces états sont donc tous analogues : ce qui est important c'est simplement l'immobilité, la suppression de l'action plus ou moins complète.

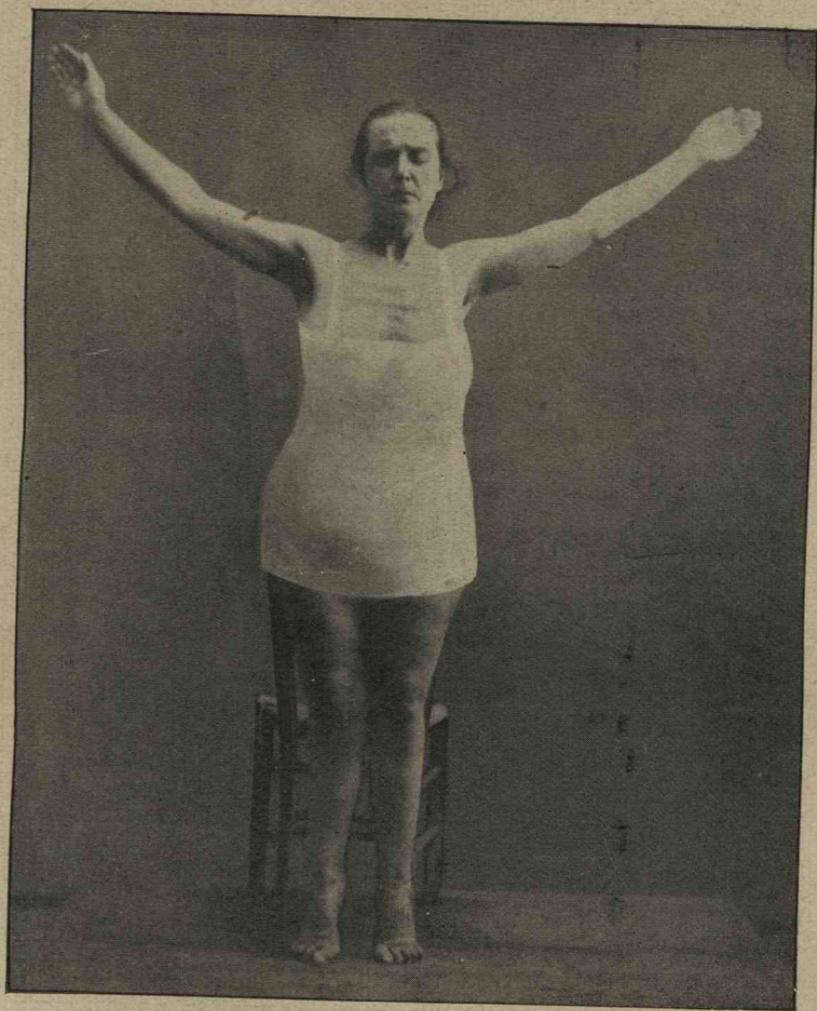


Fig. 12. — Extase avec attitude de crucifixion

2. — La suppression des actions extérieures.

L'immobilité complète d'une extatique, si on étudie le phénomène sous sa forme la plus typique, est vraiment étrange et je comprends que les anciens observateurs en aient été impressionnés.

De l'angoisse à l'extase.

Quelle que soit la position adoptée ou la position dans laquelle l'extase complète l'a trouvée, qu'elle soit assise un pinceau à la main, les yeux dirigés vers une image commencée, ou agenouillée en prière, ou dans l'attitude de la crucifixion (figure 12), ou sim-

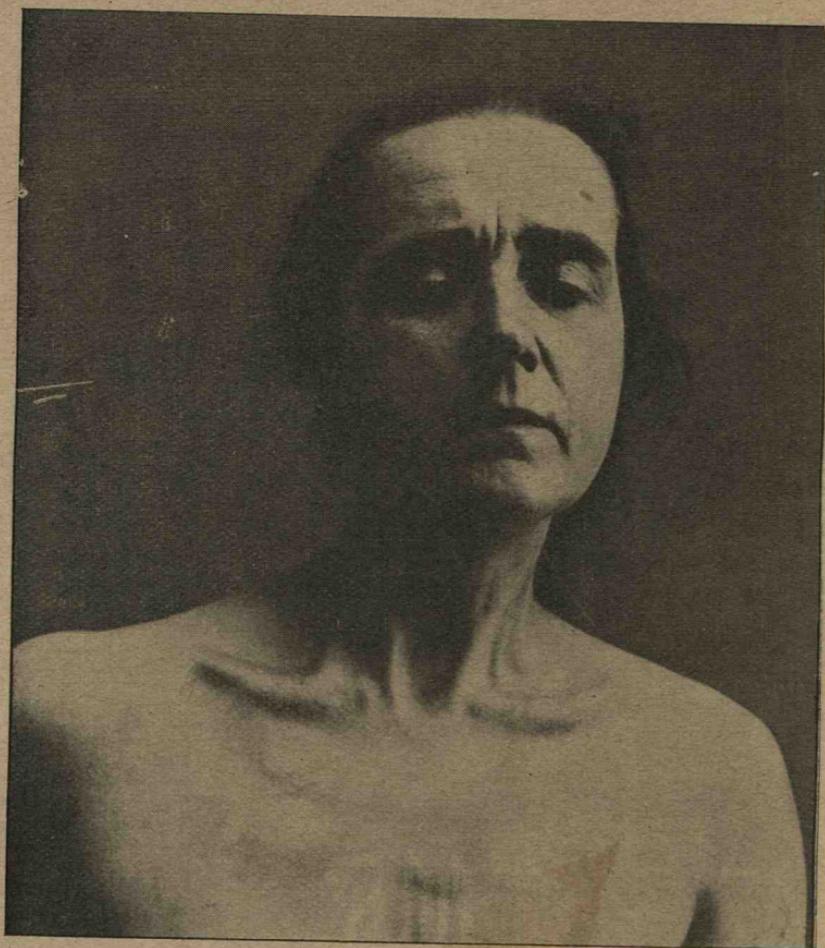


Fig. 13. — Physionomie pendant l'extase avec idée de crucifixion ce qui détermine le pli du front. Les signes que l'on voit peu distinctement sur la poitrine représentent une croix et les lettres I M, ce sont des cicatrices de brûlures que la malade s'est faites elle-même.

plement couchée sur le dos, Madeleine garde une immobilité de statue pendant des heures, quelquefois pendant un ou deux jours, une fois pendant deux jours et demi, plus de soixante heures. Le visage immuable comme un masque de cire est immobile, mais n'est pas inerte car les traits ne sont pas détendus (figure 13).

Les yeux ne sont pas toujours complètement fermés, il y a une fente entre les paupières par laquelle n'apparaît pas la sclérotique blanche, mais la pupille : ce sont des yeux qui pourraient voir s'ils daignaient regarder. Le coin de l'œil est légèrement relevé comme dans le rire, les joues sont fermes. Les commissures des lèvres sont également toujours relevées, les lèvres un peu serrées sont portées en avant : c'est l'expression du sourire et c'est l'expression du baiser. Madeleine le sait fort bien, car elle insistera cent fois sur cette disposition de la bouche au baiser qu'elle sent dès le début de la consolation : « Je sens sur ma bouche un perpétuel baiser ».

Pour apprécier cette immobilité il faut noter les mouvements d'ordinaire fréquents qui manquent totalement pendant cette période d'extase : Madeleine ne présente jamais ces petits mouvements spontanés ou d'apparence spontanée, ces déplacements d'un membre, ces changements de côté que l'on observe souvent même dans le sommeil prolongé de la dormeuse Lætitia, « d'elle-même elle ne bouge pas le petit doigt ». Elle ne réagit pas non plus aux stimulations accidentelles qui viennent du monde extérieur. Une mouche qui se promène pendant des minutes entières sur son visage détermine bien de petites crispations locales, de petits réflexes cutanés mais aucun mouvement de la tête ou de la main pour la chasser. Le plus grand bruit dans la salle n'a aucune influence. Une nuit de Noël, Madeleine était en extase pendant que les malades avaient organisé une petite fête, ni le bruit, ni les chants ne déterminèrent le moindre mouvement.

Le plus intéressant c'est la résistance aux stimulations faites intentionnellement pour la réveiller. Un soir, au début du séjour de Madeleine à l'hôpital, quand elle n'était pas encore bien connue, les infirmières ont été inquiétées par son attitude et l'ont crue en danger en constatant cette immobilité absolue depuis plusieurs heures, cette respiration lente à peine perceptible (figures 14 et 15). Elles ont essayé de la réveiller, l'ont secouée, lui ont flagellé le visage avec de l'eau froide, lui ont mis des sinapismes aux jambes et elles n'ont pu obtenir la moindre réaction. Cependant, si on la pince fortement, on détermine quelquefois après un certain temps un petit mouvement de retrait du bras, mais c'est tout et on n'a pas cherché à déterminer des douleurs plus fortes.

Si on cherche à déplacer les membres, les bras ou la tête, car

les jambes contracturées ne sont pas mobiles, on peut observer deux cas différents. Quand les bras ont déjà une position systéma-

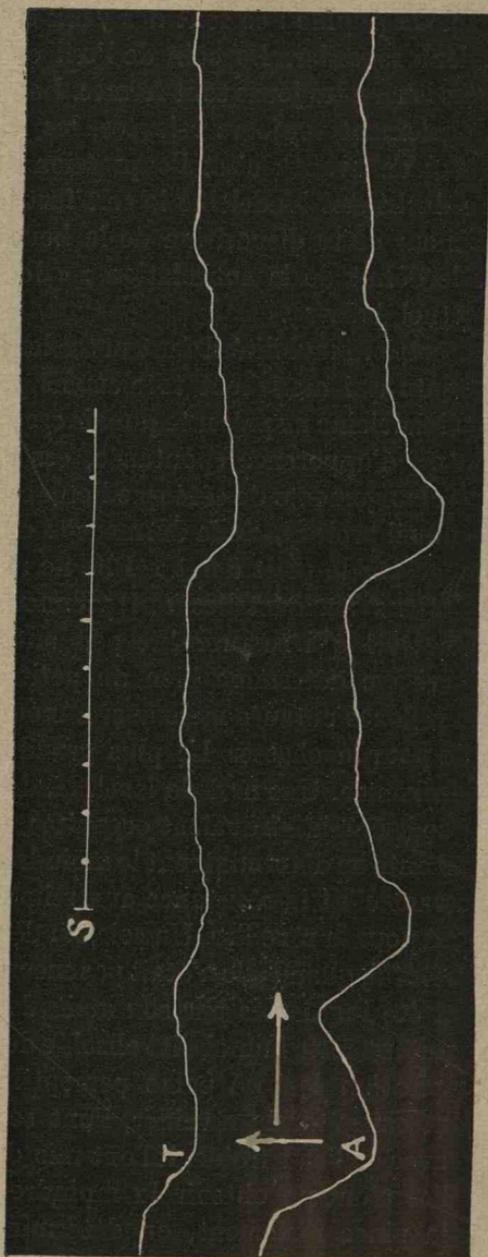


Fig 14. — Graphique de la respiration pendant l'extase. T respiration thoracique, A respiration abdominale, S le temps en secondes ; Respiration thoracique superficielle avec pauses prolongées ; la flèche horizontale indique le sens dans lequel s'inscrit le sens dans lequel s'inscrit l'inspiration.

tique et expressive, par exemple quand ils sont dans la position de la crucifixion, ils présentent une certaine résistance au déplacement qui est facilement vaincue, mais dès qu'on abandonne

le bras dans une nouvelle position, il revient comme par élasticité à la position initiale. Si, au contraire, les bras n'ont pas au début de position expressive, s'ils reposent indifféremment le long du corps, on peut les déplacer facilement et alors ils restent plus ou moins dans la nouvelle position. Ils gardent la nouvelle attitude mais d'une manière peu précise, les doigts et la main retombant en partie tandis que le bras reste soulevé. Cette nouvelle position persiste un certain temps, quelquefois plusieurs minutes et le bras retombe lentement pour prendre sous l'action de la pesanteur une position quelconque. Les mouvements d'oscillations imprimés au bras ne persistent pas, le membre reste toujours dans la dernière attitude quand on l'abandonne. C'est le phénomène de la catatonie très caractéristique chez Madeleine pendant les extases quand une personne quelconque cherche à déplacer les membres inertes.

Non seulement Madeleine ne réagit pas aux stimulations extérieures, mais il semble qu'elle a également cessé de réagir aux stimulations internes déterminées par les divers besoins de l'organisme. En temps normal, Madeleine a une alimentation excessivement réduite, en rapport avec ses dispositions à l'ascétisme et avec une diminution du métabolisme dont on verra l'importance ; mais tant que dure l'extase, même pendant quarante-huit heures, elle ne prend aucune nourriture ni aucune boisson. Quand une infirmière lui pince le nez, la bouche s'entr'ouvre avec un certain retard et on peut glisser dans la bouche une petite cuiller d'eau qui est très lentement déglutie, à la deuxième ou troisième cuiller la résistance s'accroît et il faudrait employer la sonde, ce qui était d'ailleurs inutile. Les fonctions d'excrétion sont supprimées. Madeleine qui est toujours très constipée n'a aucune évacuation intestinale non seulement pendant l'extase, mais pendant presque toute la période de consolation. A la fin de l'extase, quand elle entre dans le simple recueillement, elle se lève pour uriner. Mais pendant l'extase proprement dite elle reste vingt-quatre heures et même quarante-huit heures sans miction et elle ne perd jamais les urines dans son lit comme le fait constamment Loetitia. Il est juste de remarquer que cette malade a toujours peu d'urine, souvent 300 ou 400 grammes par jour. Une fois après quarante-huit heures d'extase, je n'ai retiré que 450 grammes d'urine : il y a ralentissement de la sécrétion urinaire en même temps que paresse d'évacuation.

Il est intéressant de remarquer que les mouvements respiratoires, si intimement associés avec l'activité musculaire et céré-

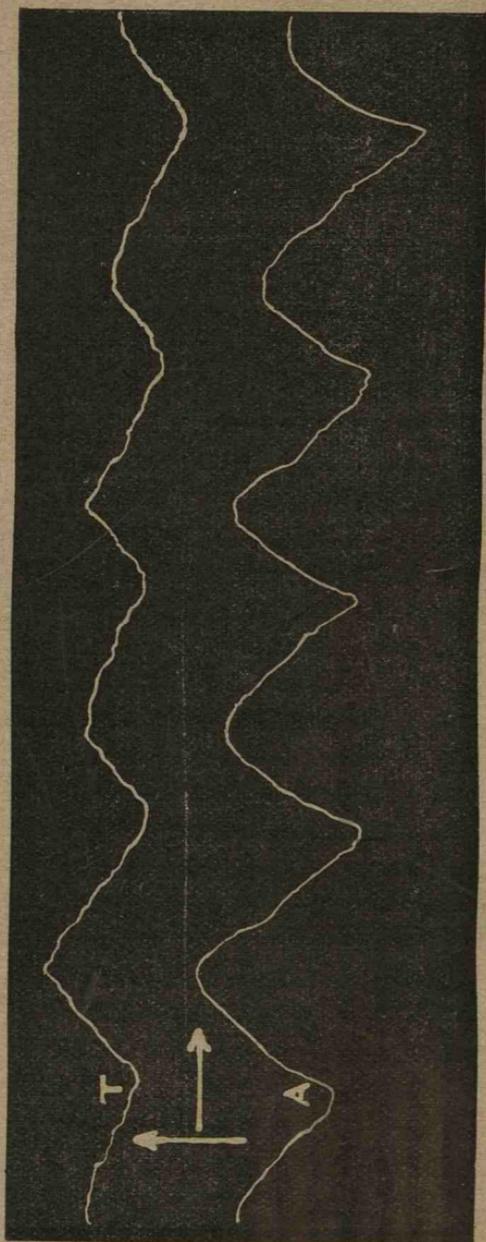


Fig. 15 — Respiration normale pendant l'état d'équilibre, 16 respirations par minute.

brale sont très nettement diminués. Les graphiques nous montrent la respiration pendant la veille (figure 15) et pendant l'extase (figure 14). Le nombre des inspirations passe de 16 à 12 ou à 10

par minute, l'amplitude des mouvements surtout celle des mouvements thoraciques diminue. Il y a fréquemment des pauses respiratoires d'une durée de dix à trente secondes suivies de quelques inspirations plus fortes. Cette diminution des mouvements respiratoires est accompagnée d'une modification remarquable dans les échanges gazeux, mais celle-ci n'est pas propre à l'extase, nous l'étudierons à propos de l'évolution générale de la maladie.

La circulation est plus difficile à étudier : ainsi que nous le verrons, Madeleine est atteinte d'une affection chronique, rétré-

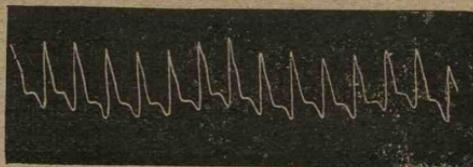


Fig. 16. — Un graphique du pouls pendant l'extase.

cissement et insuffisance aortique et cette affection modifie la circulation et le graphique du pouls même dans l'extase (fig. 16). Ce que l'on peut dire de plus net c'est qu'il y a le plus souvent une diminution du nombre des pulsations, 60 à 68 pendant l'extase au lieu de 70 à 80 pendant la veille. Je dois reconnaître qu'une fois j'ai noté 100 pendant l'extase probablement à l'occasion d'un rêve. Ces diminutions des fonctions élémentaires sont intéressantes, mais peu importantes, on peut considérer ces réductions comme secondaires et en rapport avec la suppression des mouvements des membres qui reste le phénomène essentiel.

3. — Le désintérêt de l'action.

A quel trouble faut-il rattacher cette disparition des actions extérieures ? S'agit-il d'une véritable paralysie comme Madeleine le croit elle-même, quand elle me dit après les consolations : « J'avais perdu la parole, le mouvement, je craignais de ne plus jamais ouvrir les yeux » ?

Remarquons d'abord que les réflexes sont restés complètement normaux. Pendant les rares périodes où la contracture des jambes peut être supprimée, on constate que même pendant

l'extase les réflexes rotuliens et achilléens sont conservés et plutôt un peu exagérés, qu'il n'y a pas de clonus du pied, que le réflexe plantaire est en flexion, que le réflexe abdominal est normal. Les réflexes pupillaires sont difficiles à examiner, car il faut maintenir l'œil ouvert, mais ils sont très bien conservés.

D'ailleurs, deux grands faits s'opposent nettement à l'interprétation de cette immobilité par une paralysie. En premier lieu il y a des cas, très rares, il est vrai, où le rêve qui occupe l'esprit pendant l'extase amène spontanément une action extérieure qui est correctement exécutée ; de temps en temps Madeleine chante des hymnes, il est vrai d'une voix très faible ; une fois elle s'est levée brusquement et a été ouvrir une fenêtre, elle rêvait qu'une malade s'évanouissait faute d'air. A plusieurs reprises elle s'est levée pour se mettre à peindre et me disait après la crise : « J'ai été fortement poussée à essayer de rendre par une peinture les traits de notre Seigneur et de la Sainte Vierge tels que je les voyais, j'espérais reproduire un peu ces traits si beaux qui me jetaient dans le ravissement, je n'avais de vie que pour cela. »

Le deuxième grand fait caractéristique c'est que j'avais le pouvoir en employant la formule consacrée : « Demandez à Dieu qu'il vous permette de faire ceci ou cela... » de tirer Madeleine de son immobilité et de lui faire accomplir à mon gré un acte quelconque. Je pouvais la faire boire, se soulever, se lever, s'habiller, marcher, parler même à haute voix, etc. Je pouvais facilement constater qu'à aucun moment de l'extase les actes n'étaient réellement supprimés. D'ailleurs les anciens observateurs ont souvent noté ce fait que le directeur de conscience pouvait toujours interrompre l'immobilité de l'extase par *le rappel* et déterminer une action. C'est de cette manière que j'ai pu faire venir Madeleine au laboratoire pendant l'extase, prendre les graphiques de sa respiration et faire toutes les vérifications. Je rattache à cette propriété particulière de mon commandement une modification dans les effets du déplacement des membres. Nous avons vu ce qui se passait quand une personne quelconque déplaçait les bras de Madeleine pendant l'extase. Les choses ne se passaient pas tout à fait de la même manière quand je les déplaçais moi-même. Même quand les bras avaient une attitude systématique, celle de la crucifixion par exemple, je ne rencontrais pas de résistances et le bras abandonné par moi dans une nouvelle posi-

tion ne revenait pas comme par élasticité à la position première. Il restait toujours dans la nouvelle position, mais il y restait avec beaucoup plus de précision ; la main ni les doigts ne retombaient, mais ils gardaient exactement en cherchant même à l'exagérer la position que j'avais donnée. Enfin les oscillations commencées continuaient avec régularité et ces mouvements comme cette attitude étaient conservés un temps beaucoup plus long. En un mot les phénomènes de la catalepsie avaient remplacé ceux de la catatonie simplement par un effort d'obéissance à l'ordre qui semblait donné par le déplacement du membre.

S'il ne s'agit pas de paralysie peut-on dire qu'il y ait une perte de forces, un affaiblissement considérable qui rend le mouvement très difficile ? On pourrait le croire en voyant la faiblesse des mouvements pendant le recueillement. J'ai cherché par divers procédés à examiner la force des mouvements pendant l'extase la plus complète en déterminant le réveil le moins possible. Préalablement j'avais mesuré la force des mouvements pendant l'état de veille en faisant faire des efforts avec le dynamomètre de Chéron de la manière suivante : je faisais serrer l'instrument le plus fortement possible dix fois de suite avec chaque main, je notais les chiffres et je prenais la moyenne des dix pressions. Les moyennes obtenues de cette manière pendant la veille étaient de 26, 20 à droite, de 25, 60 à gauche. Dans une série d'expériences effectuées de la même manière pendant l'extase la plus complète, à un moment où elle paraissait se mouvoir avec la plus grande difficulté, j'obtenais ces moyennes de dix expériences : à droite 25, 60, à gauche 21, 90 ; dans d'autres expériences 24, 6 à droite, 24,5 à gauche, 28 à droite, 27, 4 à gauche, 27, 1 dr., 26,2 g. ; 27 dr., 24,3 g. ; 26,3 dr., 24, 8 g. Voici une série complète qui montre la régularité des efforts :

Main droite : 27, 26, 27, 26, 25, 26, 27, 25, 25, 24, moyenne 25,6.

Main gauche : 31, 29, 27, 25, 24, 26, 24, 21, 19, 21, moyenne 24,7.

La différence entre les moyennes obtenues pendant la veille et celles qui sont obtenues pendant l'extase est insignifiante. Un graphique nous a montré la courbe obtenue pendant qu'elle serre le dynamomètre enregistreur de Verdin pendant une minute, la décroissance est rapide puisque au bout de vingt se-

condes l'appareil ne marque plus que 10, mais la courbe est la même pendant la veille.

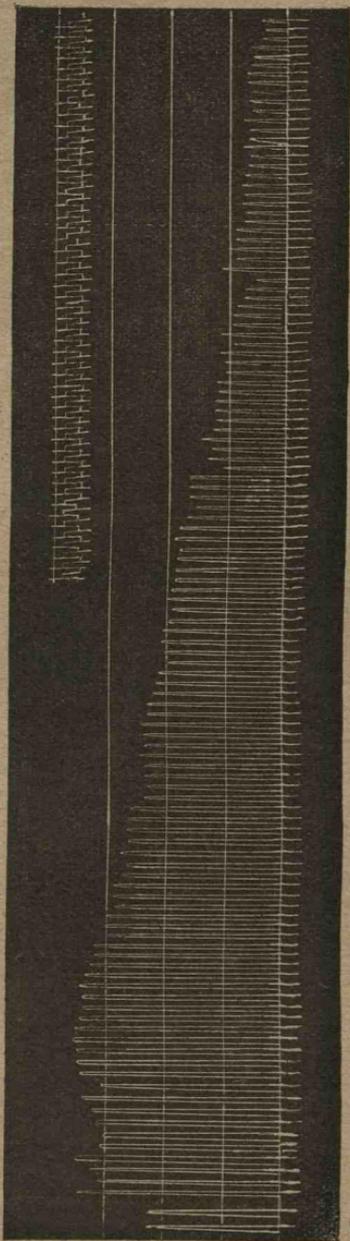


Fig. 17. — Courbe ergographique obtenue pendant l'extase, en haut le temps en secondes.

J'ai fait également un certain nombre d'expériences avec l'ergographe de Mosso en lui faisant tirer un poids de 2 kilogrammes toutes les deux secondes et en prenant le graphique des soulèvements (figure 17). La courbe obtenue n'est pas très correcte au point de vue de l'étude de la fatigue : en premier lieu le poids est trop léger, en outre, la malade ne limite pas correctement la contraction aux muscles de l'avant-bras, elle emploie visiblement le bras et l'épaule ; mais la courbe est néanmoins intéressante pour indiquer un gros effort très longtemps prolongé. Ce qui est curieux, c'est que, malgré la lenteur de tous les mouvements dans l'extase j'ai pu obtenir facilement un rythme de contractions rapide. Elle me dit à ce propos « qu'elle a été soutenue par la pensée de Jésus travaillant dans l'atelier de Joseph charpentier..., il y a un moment où j'ai dû demander à Dieu de m'aider à faire le mouvement, je ne pouvais plus continuer seule ». Un autre graphique du même genre a été obtenu avec un poids de 3 kilogrammes. Enfin j'ajoute un dernier graphique obtenu en plaçant le trembleur

de Verdin sur le bras étendu horizontalement pendant que j'inscris en même temps le graphique de la respiration. Toutes ces expériences confirment la même observation, c'est que pen-

dant l'extase la plus profonde, Madeleine est parfaitement capable de faire un gros effort même assez prolongé.

Si nous cherchons toujours l'élément essentiel de cette immobilité extatique, faut-il admettre une altération des sensations, des perceptions, de la mémoire qui empêcherait d'apprécier les stimulations extérieures ? Madeleine est-elle simplement une anesthésique, qui ne bouge pas quand une mouche se promène sur sa figure parce qu'elle ne la sent pas ?

J'ai éprouvé au début quelques difficultés dans la constatation des sensations de douleur, parce que Madeleine en raison de son culte de l'ascétisme, de son désir de souffrance sanctifiée est trop disposée, à accepter avec courage toutes les petites douleurs expérimentales et à ne pas arrêter assez vite l'expérience : ainsi la première fois j'ai constaté par la piqûre au bout des doigts avec l'œsthésiomètre de Verdin le chiffre de 250 tandis que j'obtenais sur moi-même le chiffre de 70. Mais quand j'ai pu mieux expliquer au sujet que je ne lui demandais aucun courage, que je la priais de faire un signe à la première apparition de la plus petite douleur, j'ai obtenu régulièrement des chiffres tout à fait normaux. Il en a été de même pour l'étude de la sensation de chaleur, de la sensation de froid étudiée il est vrai surtout sur les bras et ce détail est intéressant au point de vue du diagnostic de syringomyélie que j'ai été amené à accepter plus tard. Les mesures avec l'œsthésiomètre montrent que la distinction des deux pointes se fait à la face inférieure du poignet entre 30 et 40 millimètres ce qui est normal pour un sujet non exercé. La sensibilité kinesthésique au déplacement passif des membres est normale, la sensibilité aux poids mesurée avec des cartouches remplies de plomb et toutes semblables est délicate. Madeleine apprécie bien $2/10$ et quelquefois $1/10$ du poids initial. Il était inutile dans ces recherches de pousser la précision plus loin. L'odorat est fin, l'ouïe assez bonne, le champ visuel étendu jusqu'aux dimensions ordinaires, l'acuité visuelle n'est pas complète, je trouve pour l'œil droit $1/2$ et pour l'œil gauche $2/3$ mais, vérification faite, le même trouble existe pendant la veille. Certains troubles visuels dont Madeleine m'a parlé, comme la micropsie, se sont présentés pendant la veille et je ne les ai pas observés pendant l'extase. En un mot il est incontestable que les sensations élémentaires ne subissent au-

cune modification intéressante pendant les crises d'extase.

La démonstration de l'intégrité de toutes les perceptions est encore plus nette, si on examine les souvenirs précis qui sont toujours conservés. Un des caractères importants de l'extase, qui a toujours et justement été opposé au rapprochement facile des extases et des somnambulismes, c'est que la mémoire ne subit aucune altération. Si on examine le sujet pendant la crise d'extase on peut lui faire raconter tout ce qui vient de se passer autour d'elle pendant la durée de cette crise aussi bien que les événements survenus pendant la veille. Il est vrai qu'elle est distraite et ne s'occupe pas du tout de ce qui se passe autour d'elle, ce qui fait qu'elle ignore bien des détails ; mais elle sait toutes les choses de quelque importance. Quand la période de consolation est terminée, quand Madeleine est revenue à l'état de veille, elle se souvient parfaitement de l'extase et c'est ce qui lui permet de me faire par écrit les longues descriptions dont je me suis servi. J'ai fait à ce propos bien des expériences : pendant l'extase, sans la réveiller, sans exiger un mouvement, je lui touchais un doigt, je lui mettais un objet dans la main, je lui disais deux nombres en la priant de les additionner, je murmurais à son oreille quelques syllabes sans signification, etc. Presque toujours au réveil elle me racontait tout ce que j'avais fait, récitait les syllabes et donnait la somme des deux nombres. Une observation résume ces faits : nous venons de voir que des infirmières inquiètes avaient essayé en vain de la réveiller. Voici ce qu'elle m'écrivit à ce propos :

« J'étais absorbée dans la pensée du supplice de Jésus : une malade s'est approchée de moi et m'a dit bonsoir, je n'ai pas répondu ; une autre est venue, elle m'a dit que j'avais une mine bien singulière, que j'étais immobile depuis trop longtemps, que je ne respirais plus, qu'il fallait prévenir l'infirmière de garde. Celle-ci est venue, a cherché à baisser mon bras, elle m'a mis de l'eau sur la figure, un sinapisme aux jambes. Je suis bien fâchée d'avoir causé ce dérangement et ces inquiétudes, je prie Dieu qu'il ne me donne plus des consolations aussi visibles ».

C'est très bien, mais cela n'explique pas pourquoi percevant tout, comprenant bien ce qui se passait et, d'ailleurs parfaitement capable de se mouvoir, elle n'a pas fait un geste pour rassurer ceux qui l'entouraient.

Considérons d'abord les actes exceptionnels qu'elle présente pendant l'extase, en particulier ceux qu'elle fait pour m'obéir. L'obéissance à mes ordres fait partie de tout un système d'idées à demi-délicieuses inspirées par le sentiment du besoin de direction et par des interprétations religieuses. Je joue dans son rêve un rôle honorable, quoique modeste, le rôle de saint Joseph auprès de la Vierge Marie. Il est entendu qu'elle doit m'obéir et que c'est pour elle un acte à la fois moral et religieux : elle le fait quoi qu'il en coûte. « J'ai dû apprendre dans ma vie qu'il faut quelquefois quitter Dieu pour Dieu même, je dois sacrifier les jouissances que je goûte pour faire avant tout la volonté de Dieu et je suis aidée par les anges à sortir de mon immobilité pour faire mon devoir. Cela diminue sans doute la douceur de l'union, mais c'est un sacrifice nécessaire ».

Il en est de même pour les quelques actes spontanés fort rares qu'elle exécute de la même manière, elle a cru dans son rêve que cette malade asphyxiait faute d'air, elle a fait un acte de dévouement en ouvrant la fenêtre. C'est Dieu lui-même qui désire son portrait probablement pour me le donner, c'est pour cela « qu'elle veut faire un chef-d'œuvre, donner à Jésus et à Marie une expression qui parle à l'âme et qu'elle n'a plus de vie que pour ce travail ». J'ai décrit autrefois une malade qui dans un état de somnambulisme spontané assistait à l'enterrement de son père et s'indignait en voyant des francs-maçons couvrir le cercueil d'immortelles rouges. Il me suffisait de lui dire que j'apportais un bouquet de violettes pour qu'elle m'entendit et me remerciât. Les actes exécutés par Madeleine sont des actes qui rentrent dans son rêve et qui l'intéressent.

Quant aux actes qu'elle n'exécute pas et qui sont de beaucoup les plus nombreux, ce sont des actions, des réactions qui lui paraissent à ce moment totalement insignifiantes et inutiles, qui ne l'intéressent en aucune manière. C'est ce *désintérêt de l'action* qui joue le rôle essentiel dans l'immobilité de l'extase, c'est lui qui intervient dans l'apparente faiblesse des actes exécutés imparfaitement pendant le recueillement : « Je suis dans un état de langueur extrême, je suis à demi dans la vie et j'aime cette délicieuse défaillance, j'ai juste assez de force pour faire ce qui est indispensable, je n'ai pas le courage de faire plus ».

Elle répond quelques mots à voix basse, c'est tout ce que la

question mérite ; si on ne la comprend pas, tant pis ; elle ne s'intéresse pas assez à la question pour répondre plus haut.

Il est facile de mettre en évidence par des exemples ce désintéret de l'action extérieure. Voici quelques remarques à propos de la parole, de l'expression extérieure de nos sentiments. Madeleine, dans tous les autres états, avait une grande confiance en moi et désirait profondément se faire connaître et bien comprendre ; elle ne se lassait jamais d'écrire d'innombrables feuilles pour me raconter toute sa vie et m'expliquer bien ses sentiments les plus intimes. Après les extases, elle n'hésitait pas à écrire tous les souvenirs qu'elle en avait conservés et cherchait à me faire comprendre tout ce qu'elle avait pensé. Mais je désirais des confidences pendant l'extase même, puisque j'avais constaté qu'elle était parfaitement capable de parler ou d'écrire ; j'ai eu beaucoup de peine à l'habituer à les faire à ce moment et je me heurtais au début à des réponses vagues et à des excuses. « Ce que vous me demandez est bien difficile... chaque parole me coûte un effort et une fatigue... ce que j'éprouve dans la bouche et sur les lèvres me rend bien pénible l'acte de parler ».

Soit, mais elle acceptait à ce moment d'autres efforts bien plus pénibles et elle se vantait d'aimer les efforts pénibles. Puis elle parlait d'une sorte de réserve pudique : « Comment avouer ces choses de l'âme... Dire ces choses n'est-ce pas une profanation... n'est-ce pas une témérité et un blasphème de bégayer ainsi sur les choses divines... Cela s'ajoute à la peine que j'ai toujours à parler de moi ». Mais elle m'écrivait et me montrait sans cesse des choses bien plus délicates et à d'autres moments parlait indéfiniment des choses divines.

Enfin elle finissait par répéter que ces explications étaient impossibles et que ces choses-là ne pouvaient pas être exprimées : « Dans ces moments de lumière l'âme entend un langage qui n'est pas de la terre... Ce sont des choses inexprimables avec des mots humains... Ce que l'on peut dire des choses de l'âme dans ces états est comme une petite goutte d'eau dans l'océan, un grain de poussière dans l'immensité du globe terrestre ». Les mots « inexprimable et ineffable » reviennent à chaque instant et Madeleine est satisfaite de n'avoir pas à exprimer une chose qui est inexprimable. Mais, quand après la crise, Madeleine raconte tout ce qui s'est passé, quand pendant l'extase même elle s'est habituée un peu plus tard à penser tout haut, il est facile de voir

qu'il n'y a rien dans tout cela de mystérieux et qu'il s'agit le plus souvent d'idées et de sentiments enfantins. Tous ces discours ne sont que des prétextes pour ne pas se donner la peine de parler d'une manière intelligible.

Un des caractères de l'homme normal parvenu à un degré élevé des fonctions psychologiques est de parler et de penser socialement, de soumettre ses pensées et ses sentiments à des règles qui les rendent intelligibles aux autres et vérifiables par les autres. Madeleine cherche à être comprise et elle souffre de n'être pas comprise quand elle est dans d'autres états. Mais dans celui-ci elle est tout à fait indifférente à cette satisfaction, elle a l'idée simple de m'obéir, mais elle n'avait pas le désir d'être comprise par moi, car elle n'avait le désir d'être comprise par personne : « A quoi cela sert-il que les hommes me comprennent puisque Dieu me comprend ? » C'est là un sentiment de désintéret de la vie sociale qui joue un rôle considérable dans le prétendu sentiment de l'ineffable.

Passons à la considération d'une autre conduite sociale plus simple, la conduite bienveillante, le désir d'aider et de secourir les autres. Madeleine est d'ordinaire très préoccupée de la conduite morale de ses compagnes et de leur salut ; elle les surveille, assez maladroitement il est vrai, mais d'une manière sévère. Elle est surtout préoccupée des manifestations extérieures plus que de la conduite même et elle ne tolère pas sans protester un mot malsonnant ou une chanson un peu trop libre. Pendant une soirée de Noël à laquelle j'ai fait allusion, Madeleine est en extase pendant que les autres malades chantent tout ce qu'elles veulent. Elle m'écrit le lendemain :

« Je n'ai jamais passé la nuit de Noël dans un pareil vacarme, mais je n'en ai pas été gênée le moins du monde, quand Dieu le veut les choses extérieures ne me touchent pas... Mes compagnes fêtaient Noël à leur manière, pauvres âmes, je les plains, leurs chants ne peuvent pas troubler ma joie, le bruit m'arrivait comme les vagues de la mer au pied d'une haute montagne ».

Ce qui est le plus triste, c'est qu'elle ne prend plus aucune part aux souffrances et aux chagrins des autres. Elle a appris la veille pendant une autre période la mort lamentable du mari de sa sœur qui laisse celle-ci dans une position bien pénible ; un autre

jour elle a appris le désastre et le déshonneur d'un membre de la famille et elle avait beaucoup de chagrin. Si je lui parle un peu plus tard de ces tristes nouvelles dans une crise d'extase, elle répond simplement : « Je sens que cette mort a été chrétienne et qu'elle fera perdre à ceux qui restent de leur légèreté... Oui, je devrais ressentir ces chagrins de famille, mais je vois plus haut que la terre et mon cœur plane dans une sphère où les plaintes des hommes sont étouffées par les cris d'amour et les chants d'action de grâce des bienheureux ».

Elle refuse d'ailleurs de rendre le moindre service ; tandis que d'ordinaire elle se précipite dès qu'une malade a une crise d'épilepsie et aide à la secourir, elle entend en extase le bruit de la chute et continue à écrire : « Oui, puisque vous me le demandez je sais que I... a une attaque, mais cela ne me trouble aucunement, ma jouissance reste la même, il me semble que tous les bruits de l'enfer ne la diminueraient pas. Je me suis élevée à une hauteur où rien ne peut plus m'atteindre ».

J'ai eu l'occasion de constater que cela était vrai, dans une circonstance assez particulière. Une personne qui avait été pendant des années une amie très intime de sa famille se trouva un jour dans une situation morale très délicate que par discrétion je ne puis expliquer. La famille s'imagina que Madeleine par le souvenir de sa longue amitié de jeunesse et par sa réputation de sainteté pourrait avoir sur elle une bonne influence et elle exprima le désir que Madeleine écrivît une lettre à cette jeune femme. Imprudemment je m'étais engagé à faire écrire cette lettre qui me paraissait simple. Malheureusement Madeleine était alors dans une période de consolations et je me heurtai constamment à un refus doux et obstiné : « Ce n'est pas la peine de me mêler de ces détails, je vais prier Dieu qu'il change les sentiments de cette pauvre amie, n'est-ce pas suffisant ? Ce serait douter de Dieu que d'intervenir autrement... » Et elle répète encore : « Quand on voit tout du haut d'une montagne il ne faut pas s'intéresser aux petits détails, cela perdrait trop de temps. Je n'ai pas à rendre de services matériels, c'est à l'amour de Dieu que je dois confier toutes les âmes ».

On a envie de qualifier cette conduite d'une manière sévère et de dire que Madeleine se présente comme une parfaite égoïste. Ce serait cependant bien faux, car elle était en réalité très bonne et dévouée au-dessus de ses forces. Elle montra à la fin de sa vie

qu'elle était capable pour rendre service, de faire le sacrifice de ses goûts les plus chers et même d'une grande partie de ses pratiques religieuses. Il y a une apparence d'égoïsme extrêmement intéressante et que nous aurons à étudier. Contentons-nous de remarquer ici qu'apparaît pendant l'extase une indifférence remarquable aux besoins et aux souffrances des autres.

Mais il ne faut pas oublier que dans cet état on observe la même indifférence pour les souffrances et les goûts personnels de la malade elle-même. Pendant l'extase, Madeleine n'a plus du tout les goûts ou les aversions qu'elle avait à l'état normal ou plutôt elle n'en tient plus aucun compte. J'avais découvert qu'elle aimait les boissons sucrées quoiqu'elle ne voulût pas en convenir, qu'elle avait horreur des odeurs fortes et surtout des chambres trop fermées ; elle souffrait quand une malade apportait un bouquet dans la salle, quand on fermait trop longtemps les fenêtres. Pendant l'extase, il n'est plus question de tout cela et quand je lui demande si elle est incommodée par l'odeur de la salle ou par la chaleur du poêle elle me répond : « Les choses extérieures ne peuvent me distraire, elles peuvent tout au plus se transformer en jouissances et en enseignements, cela ne m'intéresse pas. » Comme on le sait, Madeleine avait fréquemment de grandes douleurs dans les pieds, dans l'estomac et dans les périodes différentes elle s'en plaignait bien souvent. Dans l'extase, ces douleurs sont quelquefois transformées en voluptés, mais pour le moment constatons seulement qu'elles sont bien indifférentes à la malade : « Mon corps se resserre, une corde raide me tire les pieds, mais qu'importe, rien de tout cela ne peut altérer ma tranquillité ».

Un incident fortuit m'a fourni un exemple de cette indifférence que je trouve particulièrement démonstratif et impressionnant. Madeleine avait pris l'habitude de m'écrire presque tous les jours un long journal où elle parlait de ses sentiments intimes et de sa vie passée si aventureuse. Elle redoutait énormément que ces documents ne fussent connus par les autres malades. Avant de me les remettre elle gardait ces papiers dans son corsage et la nuit les plaçait sous son oreiller ; elle me fit un jour des reproches violents parce que j'avais laissé trainer quelques-uns de ces papiers sur une table du laboratoire et que quelqu'un aurait pu les prendre et les lire. Or il arriva un jour qu'elle

était en train d'écrire son journal et que, malgré elle, l'extase l'envahit pendant qu'elle écrivait ; elle resta immobile, la plume à la main, devant les papiers déjà couverts d'écriture. Une malade de la salle se permit à ce moment une conduite absolument indélicate : elle prit les papiers, et, comme Madeleine ne bougeait pas, elle se mit à en lire tout haut divers passages en riant fort de ces confidences. Or, qui m'a raconté cette aventure ? C'est Madeleine elle-même qui avait tout aperçu, qui se souvenait des moindres détails et qui conservait de cet incident beaucoup d'humiliation et de chagrin tout en me priant de ne rien reprocher à la malade. « Mais, lui dis-je, tout cela est absurde : puisque vous avez tout vu, tout entendu, puisque vous pouvez vous remuer dès que je vous le demande, pourquoi n'avez-vous pas fait un geste de protestation qui aurait suffi pour tout arrêter ? — Je ne comprends pas très bien, répondit-elle aujourd'hui cela me paraît abominable et je sens que j'aurais dû protester violemment... Mais hier je ne sais pourquoi, cela ne me paraissait pas abominable ; cela me paraissait peut-être une atteinte insignifiante à ma réputation matérielle. Au fond cela m'a été tout à fait indifférent et je n'ai pas senti du tout le besoin de me défendre ». Voilà des faits curieux dont nous aurons à tenir compte quand nous étudierons la théorie du sentiment du vide et du sentiment du triomphe.

Cette indifférence remarquable peut prendre différentes formes, c'est elle qui dans les états de simple recueillement, quand les actes, ne sont pas totalement supprimés leur donne des caractères particuliers et qui devient une des origines du sentiment d'automatisme.

« Mon esprit n'est pas aux mouvements que je fais, c'est mon corps seul qui agit comme une machine... Je reste paralysée au fond, mais une main invisible me fait agir et parler quand même. La pensée de Dieu m'a entièrement absorbée. Plus que jamais mon corps marche, agit comme un automate. Je ne peux appliquer mon attention à ce qui se fait et se dit autour de moi. C'est à peine si je vois les personnes. Je suis comme plongée dans un rêve dont rien ne peut me tirer. Mon âme n'est pas à moi, car Dieu s'en est emparé complètement. Bien que je ne sois pas dans l'immobilité je ne m'appartiens pas davantage, mes sens sont aliénés. Je me demande si mes compagnes remarquent mon état. J'agis, mais je suis cependant comme dans mon sommeil. C'est un être qui marche en moi, qui fait les mouve-

ments que l'on voit, mais cela ne me paraît pas être moi... Je ne m'intéresse en réalité à rien de ce que je fais, tout continue à m'être indifférent ».

Enfin, il est bien probable que la même indifférence prend chez d'autres malades d'autres formes. Coëticia que je suis parvenu à réveiller un peu a consenti à causer avec moi pendant une demi-heure, elle répond de moins en moins et se tournant vers moi elle me dit : « Pourquoi voulez-vous que je vous réponde, vous n'existez pas, moi non plus, bonsoir » et elle retombe les yeux fermés, immobile dans cet état de sommeil bizarre dont il ne sera plus possible de la tirer avant huit jours. Son sentiment de la non-réalité des choses, de l'irréalité de sa propre personne est une expression particulière de son absence totale d'intérêt, de sa renonciation à l'action sur les choses. Quand une chose l'intéresse un moment, quand la neige sur les bâtiments et les arbres noirs leur donne un aspect qu'elle trouve curieux, elle daigne immédiatement déclarer les arbres plus réels, c'est parce qu'elle les regarde un peu plus, qu'elle en parle, qu'elle agit à leur égard.

Madeleine n'a jamais eu nettement ce langage et ne parle pas autant que ces autres malades de la perte du réel, mais, au fond, quand elle nous dit que les choses sont matérielles et par conséquent méprisables et insignifiantes, quand elle ne s'y intéresse plus en aucune manière et ne fait plus aucune action à leur égard, il s'agit au fond du même fait psychologique exprimé autrement.

Les autres malades se plaignent souvent d'une transformation du temps, ils ne peuvent plus saisir l'écoulement du temps présent, l'avenir leur paraît bien loin, indéfini et un événement passé même récent fuit très loin dans un passé excessivement éloigné. Madeleine ne fait pas les mêmes réflexions, d'abord parce qu'elle a peu d'instruction philosophique et ensuite parce qu'elle est absorbée dans d'autres pensées. Mais quand elle nous dit « que les consolations sont en dehors des temps et qu'à ce moment elle vit dans l'éternité », c'est quelque chose du même genre et nous retrouvons la même transformation du temps par l'indifférence à l'action.

Notre étude sur l'immobilité extatique nous a donc conduit à une première conclusion sur cet état d'extase, elle nous a amenés

à constater un trouble dont la malade se rend peu compte, une diminution d'activité avec désintéret de l'action poussé aux dernières limites. Ce trouble chez d'autres malades détermine des états de dépression apparente avec tristesse, sentiment de l'automatisme et de l'irréel. Ici, quand il arrive jusqu'à supprimer absolument toute action et à rendre le sujet absolument immobile, il n'est pas accompagné par les mêmes sentiments, c'est qu'il est transformé par d'autres phénomènes.

4. — L'activité spirituelle et l'union avec Dieu

À côté de cette inertie motrice se développe en effet une activité remarquable que Madeleine appelle une activité spirituelle et qui lui paraît très riche et très belle.

« Non, l'état dans lequel j'entre n'est pas un sommeil, le sommeil ordinaire est une sorte de cessation de la vie de l'Esprit pour le soutien de la vie animale... Mon état est tout le contraire, c'est la domination de l'esprit sur le corps qui cesse d'agir pour mieux laisser à l'âme la facilité de penser, de contempler et d'aimer... C'est une suspension des sens de la vie, comme si je n'avais plus de corps, plus de membres, il n'y a plus que l'Esprit qui vit intensément... Je suis comme morte à tout ce qui m'entoure, mon corps seul est ici et, mon esprit et mon cœur planent dans des horizons immenses où ils s'abiment et se perdent délicieusement. Je me sens élevée au-dessus des choses matérielles et je contemple avec amour et avec une indicible ivresse le divin soleil de justice qui remplit tout de sa grandeur, de son amour et de sa bonté... Je suis comme une morte et une insensée pour la vie matérielle, parce qu'une lumière nouvelle m'a éclairée et m'éblouit au point que je ne peux plus voir autre chose... Plus l'âme se dégage des choses matérielles plus elle est apte à comprendre les mystères divins que Dieu lui révèle peu à peu... La terre n'est plus rien pour moi, je n'ai plus de corps, je ne vis plus de la vie matérielle, je suis dans un autre monde, j'ai une autre vie, je ne vois plus par les yeux du corps, je n'ai plus que la vie spirituelle: la lumière de l'esprit, et la vie du corps n'est rien comparée à celle de l'âme... Cette vie spirituelle n'est pas monotone, bien au contraire, elle varie sans cesse et semble toujours nouvelle. Les impressions se succèdent comme la vue des fleurs dans un immense jardin; les pensées se multiplient dans mon esprit et les affections du cœur se renouvellent avec une ardeur toujours

plus grande. Je sens qu'il a vraiment là l'infini où l'âme humaine peut s'abimer sans jamais atteindre le fond de cet océan d'amour ».

En quoi consiste donc cette vie spirituelle si intense ? Il est difficile de la dépeindre, car elle est infiniment variée et c'est en réalité toute une vie sous une forme particulière. C'est en raison des nécessités de l'analyse que nous sommes forcés de nous en faire une idée générale en disant que c'est un ensemble de représentations, de paroles, d'idées très diverses, groupées autour d'un sujet commun et que nous pourrions appeler un long drame aux actes divers. Le sujet général de ce drame, c'est la vie d'un couple, on devrait oser dire la vie d'un ménage. Ce ménage est constitué par deux personnages, Dieu et Madeleine, et l'idée générale de l'union de ces deux personnages domine tout le drame. « C'est à l'état de mariage spirituel qu'aboutit en s'y stabilisant l'ascension mystique » dit, M. de Montmorand (1)

« Dieu est encore plus proche de moi, écrit Madeleine, il habite en mon âme devenue son palais et son autel. L'intimité devient toujours plus grande entre nous, Dieu parle sans cesse à mon cœur et mon cœur lui répond, nous agissons toujours ensemble et l'union se fait plus étroite et plus douce ; l'âme en jouit d'autant mieux qu'elle comprend que rien ne peut plus nous séparer... Dieu et mon petit être ne font plus qu'un seul et même cœur, une seule et même volonté sur la terre comme au ciel... Mon esprit se tient en sa présence partout et toujours, je me vois, je me sens avec lui comme l'oiseau est dans l'air, le poisson dans l'eau... Qui donc pourrait m'empêcher de lui être unie ? Qui donc pourrait m'empêcher de jouir de sa présence et de son amour ? Qui donc pourrait me soustraire à son pouvoir et mettre obstacle à l'accomplissement en moi de sa volonté ? Personne au monde n'a la puissance de me tirer de ses mains. Donc ma joie est légitime, sûre, inaltérable ; elle est un avant-goût de celle des saints. Dieu est mon centre et ma fin ici-bas comme ailleurs, il est mon tout dès maintenant comme il le sera dans l'autre vie. Si je me distrais de la pensée de la croix, c'est pour penser à quelque autre scène de notre vie en commun, mais ne plus penser à lui, à notre union me serait impossible, tout m'y ramène, c'est la respiration de mon âme, le battement de mon cœur, ma nourriture, ma vie. Quand je me réveille je suis un instant séparée de lui et je n'ai plus qu'un désir, le posséder

(1) M. DE MONTMORAND, *Psychologie des mystiques*, 1920, p. 151.

pleinement sans que l'on puisse me réveiller. Ah ! je voudrais mourir définitivement, la vie m'est une langueur !

« Rien ne peut donner une idée des joies intérieures, des voluptés ineffables que fait éprouver à l'âme l'union intime de son Seigneur et maître lorsqu'elle s'est donnée à lui complètement et qu'il s'est donné à elle. Perdue, enivrée elle s'endort dans l'océan qui la pénètre toute et qui la fait participer à la vie d'amour universel... Ma piété se simplifie de plus en plus, je suis unie à Dieu et il est uni à moi, nous jouissons de cette union et mon âme se perd dans cette jouissance. Ah ! vivre sans cesse sous son regard et enveloppée de son amour !... Je me sens unie à Dieu et enlevée de ce monde, car par Jésus, en Jésus et avec Jésus, je suis à Dieu, Dieu est à moi, cela résume tout ! »

Pour bien comprendre ce résumé il faut analyser un peu les différents actes du drame, dans un couple il y a un supérieur et un inférieur, un maître et une servante. Les deux personnages ne sont jamais mis sur un pied d'égalité et nous avons d'abord et avant tout le commandement et la direction divine.

« Dieu sait quand il le veut parler en maître et sa voix est pareille à celle du tonnerre, il nous faut adorer ses décrets quels qu'ils soient, pour moi je lui dis et je lui répète que je ne veux rien d'autre que l'accomplissement de sa volonté, je ne peux plus désirer autre chose... Le péché c'est la désobéissance à Dieu, il n'y en a pas d'autre et je préférerais mourir que d'en commettre un... Ma volonté est et sera toujours conforme à la sienne, je ne puis vouloir que ce que Dieu veut, sans répugnance pour quoi que ce soit, l'obéissance est la pierre philosophale qui change tout en or, c'est le plus court chemin pour arriver à l'amour. J'aime Dieu et tout mon bonheur est de me tenir à ses pieds pendant des heures, comme il me le permet, de louer, de bénir sa grandeur, sa beauté, ses perfections, de reconnaître qu'il est mon maître et seigneur et que devant lui je ne suis qu'un pur néant ».

Dans un grand nombre d'extases Madeleine se borne à recevoir et à transmettre les ordres de Dieu et elle édicte ainsi au nom de Dieu toute une morale. L'idée générale de cette morale est celle de la supériorité des choses spirituelles sur les choses matérielles. Ainsi il faut mépriser les amours matériels et cultiver les amours spirituels. Elle ne tarit pas en déclarations sur l'immoralité sexuelle et, l'éloge de la virginité emplit des pages et des pages :

« La vue de la beauté et de la pureté de la très Sainte Vierge que Dieu m'a montrée m'a beaucoup consolée, mais j'ai compris avec bien du chagrin combien le cœur de Dieu est contristé par les fautes que les hommes commettent contre cette vertu si peu pratiquée en ce monde. Oui, Dieu m'a expliqué bien des choses sur ce point... La virginité est un trésor qui fait partie des biens spirituels de l'Église... ; la vertu principale du sacerdoce est dans la pureté de ses membres comme la force de Samson résidait dans ses cheveux... »

Cette morale contient beaucoup de préceptes d'ascétisme, car elle enseigne au nom de Dieu le mépris de toutes les joies matérielles ; les richesses, les honneurs humains ne sont dignes que de mépris et dans une extase singulière elle s'indigne, toujours au nom de Dieu, contre la décoration qui venait d'être remise à la surveillante du service, M^{lle} Bottard (janvier 98).

« Dieu m'a montré par une vision symbolique très claire, mais trop longue à redire l'amour de prédilection qu'il a pour saint François d'Assise et ses vrais imitateurs. Oh ! je voudrais de tout mon cœur être comme ce grand saint, comme lui j'aime la pauvreté, j'en ai comme lui apprécié et goûté le bonheur. Comme le ballon doit jeter du lest pour s'élever, notre âme doit se débarrasser de l'amour et du soin des choses de la terre pour comprendre et goûter celles de Dieu qui sont les véritables, on ne reste libre que dans la pauvreté ». Elle va jusqu'à « la glorification de la douleur, cette merveille morale et religieuse ».

Dans ces ordres de Dieu il s'agit surtout de réglementations religieuses et en particulier du culte de la Vierge, c'est dans ces révélations que Madeleine a puisé l'idée d'un dogme nouveau, celui de l'Assomption de la Vierge Marie, enlevée au ciel en chair et en os avant sa mort, dogme qui la tourmente tellement pendant ses périodes de doutes. « Je m'étonne que l'on puisse douter de cette assomption qui est si clairement dans l'ordre et la volonté de Dieu. Comme le Seigneur me l'a dit, que ne ferait pas un fils pour la gloire de sa mère ? Et quand ce fils est Dieu ne doit-il pas mettre sa toute-puissance à son service et la faire monter au ciel de la manière qu'il y est monté lui-même ».

En attendant elle donne des ordres pour la décoration de

l'autel de la Vierge et particulièrement pour son éclairage « avec des cierges de cire vierge ». « Songez à la puissance de Marie sur le cœur de Dieu et à tout ce que nous pourrions obtenir par son intercession. » C'est pourquoi il nous faut porter des scapulaires non pas avec un seul cœur celui de Jésus, mais avec deux cœurs,



Fig 18. — Dessin au crayon exécuté plusieurs fois avec des variantes, probablement d'après le souvenir d'un tableau, mais sans aucun modèle.

celui de Jésus et celui de Marie ; il y a vingt ans elle a déjà eu l'idée de cette dévotion et a distribué des scapulaires faits de cette manière, elle est heureuse d'entendre maintenant Dieu lui-même approuver ce qu'elle avait deviné jadis. D'ailleurs il est facile de voir que toute cette morale et cette religion, dont je n'indique que rapidement un petit nombre de points, ne sont rien autre chose que la morale et la religion de Madeleine elle-même telles qu'elles les a conçues toute sa vie et auxquelles elle donne maintenant un consécration divine.

Dieu joue aussi un autre rôle, voisin du précédent : il est le professeur et Madeleine l'élève, il lui enseigne une philosophie et une science et lui fournit la solution de tous les problèmes embarrassants. Je renonce au projet que j'avais d'abord formé de donner un exposé de cette philosophie divine transmise par la bouche de Madeleine : ce serait bien long pour un maigre intérêt, je ne donne que quelques brèves indications. Il s'agit d'un mélange naïf de petite philosophie spiritualiste avec un catholicisme plus ou moins orthodoxe, exprimé d'une manière grandiloquente et obscure.

« Abîme dans l'immensité, océan de sa propre béatitude et toujours se nourrissant de lui-même, Dieu de toute éternité, par la pensée engendrait des êtres qu'il voulait un jour faire sortir du néant et qui étaient destinés à publier ses louanges, d'abord dans le champ vaste et pourtant limité de la création et plus tard dans la partie céleste où tout est sans bornes... Comme la poule couve l'œuf pour faire éclore ses petits, ainsi l'Esprit de Dieu planait sur les eaux, attendant le moment marqué par la divine sagesse pour en faire sortir le merveilleux univers... Pour qui comprend un peu ce que c'est que l'amour est-ce donc si surprenant qu'un Dieu aime sa chétive créature ?... Parmi les êtres créés, les plus importants sont les bons et les mauvais Esprits, répandus dans le monde les uns pour nous protéger, les autres pour nous tenter... J'ai personnellement fait trop souvent l'expérience de l'existence de ces Esprits pour qu'il me soit possible d'en douter ; ma vie est comme une lutte perpétuelle entre ces deux puissances dont Dieu se sert pour l'accomplissement de ses desseins. Et pourquoi ne pas croire à l'existence d'êtres d'une nature autre que la nôtre et qu'on ne peut voir avec nos yeux charnels, tandis que l'on croit si aisément à l'existence d'un bacille ? L'esprit sent leur présence, si les yeux du corps ne les voient pas. Dieu, infini dans sa puissance n'a-t-il pu créer d'autres êtres que nous, qui nous sont bien supérieurs ? »

Nous avons avec les anges d'assez régulières relations :

« Il peut, y avoir entre eux et nous, échange de rapports et de communications très intimes. Nous pouvons, pour aimer Dieu, emprunter quelque chose de leur amour séraphique, et eux, qui, étant de purs esprits, ne peuvent souffrir, puisqu'ils n'ont pas de corps, nous demandent de les remplacer pour l'action de grâces *effective*, qui est la participation aux souffrances du divin Sauveur. Nous aimons avec

leur flamme d'amour et eux souffrent avec nos douleurs et pleurent avec nos larmes ».

Quant aux démons ils jouent un rôle considérable et servent à expliquer une foule de phénomènes, en particulier les effets de l'électricité, les maladies, les mauvais instincts de certains animaux, l'action des microbes dans les maladies. « Il y a des chiens qui ont aboyé quand elle passait et d'autres qui l'ont caressée. Comment expliquer cela sans faire intervenir des Esprits d'ordre différent ? » Madeleine donne toutes ces explications avec une satisfaction naïve. Il y eut un moment dans le service une jeune fille de seize ans, Rachel, qui avait un aspect bizarre et à propos de laquelle on discutait (1). Cette enfant avait toutes les allures d'une surdité verbale typique, elle entendait tous les sons et le médecin auriste Gellé soutenait que son audition était normale, mais elle ne comprenait jamais une parole et dès qu'on s'adressait à elle, elle présentait une ardoise en priant d'écrire la question et après l'avoir lue elle répondait très correctement. Ce trouble était survenu après des émotions et ne s'accompagnait d'aucun autre symptôme organique. On discutait à propos de lésions possibles ou d'une névrose singulière. Après une extase Madeleine m'écrivit avec aplomb : « Je suis heureuse de pouvoir vous donner un éclaircissement à propos de la petite Rachel, j'ai eu une révélation bien claire sur ce point et Dieu a daigné me l'expliquer lui-même, c'est un démon qui s'est plu à troubler son langage et qui se dissimule pour mieux vous tromper ».

Toute cette cosmologie d'un anthropomorphisme naïf n'est intéressante que parce qu'elle rappelle des formes de pensée anciennes dont nous aurons à la rapprocher.

Les démons sont souvent plus dangereux : le drame se transforme ; Dieu devient un général d'armée qui lutte non sans péril, et qui est heureux d'avoir Madeleine comme bon soldat.

« Le démon peut s'insinuer partout et il nous faut lutter sans cesse contre ses attaques, comme c'est un esprit, son intelligence est plus grande que celle de l'homme qui ne peut le bien comprendre mais qui sent malheureusement trop son pouvoir et sa méchanceté. Seuls nous

(1) L'observation de ce cas de surdité verbale a été publiée, *Névroses et idées fixes*, 1898, II, p. 457.

ne pourrions le combattre mais nous pouvons aider Dieu d'une manière efficace et j'ai compris qu'il était satisfait de l'aide que je lui apportais ».

Dans d'autres actes du drame, les relations de famille sont plus intimes, Madeleine est d'ordinaire l'enfant de Dieu et « se blottit dans ses bras pour être dorlotée », c'est bien son droit, car elle est née de la Vierge Marie et se souvient même de sa naissance. Comment interpréter autrement un passage d'un récit sur lequel nous aurons souvent à revenir. Il s'agit d'une extase qui s'est reproduite plusieurs fois sous des formes analogues aux environs des fêtes de Noël. Nous sommes arrivés dans l'étable de Bethléem :

« Dieu m'a mise, murmure-t-elle pendant l'extase, dans un singulier endroit, dans une sorte d'armoire comme on enferme un objet précieux, une statue ; mon état tout passif me permet de rester dans la position où il m'a mise, je me sens bien au chaud et je ne souffre pas du manque d'air. Mon esprit est bien vivant dans ce tabernacle et je songe au sacrifice à accomplir ».

Où est-elle donc placée ? D'ordinaire j'ai peu de sympathie pour les symboles inventés par l'école Freudienne et systématisés d'une manière absurde ; mais je ne peux m'empêcher de me souvenir ici que M. Freud a parlé de ces individus qui en rêve sont enfermés dans des armoires douces et tièdes. Il a soutenu que ces armoires étaient l'utérus de leur mère et que les individus rêvaient à leur vie foetale. Est-ce que Madeleine n'est pas en train de se mettre dans le sein de Marie ? « Je suis une hostie, je suis heureuse de cette vie cachée, j'entre dans les fins du divin sacrifice, j'adore la majesté suprême, je suis cachée aux regards humains, dans cet étroit sanctuaire préparé par la volonté de Dieu et par la vôtre ».

Si l'on songe que pour Madeleine à ce moment-là je suis Saint Joseph on voit que j'ai joué dans cette affaire un singulier rôle : « Les temps sont accomplis, venez Seigneur Jésus, venez et dès la naissance présentez vos hommages au souverain Dieu en levant en croix vos deux petits bras », et elle lève elle-même les bras en croix. Elle se croit donc bien Jésus, né de Marie et d'ailleurs nous verrons qu'elle tette et qu'elle fait l'enfant. Mais à d'autres

moments, peut-être plus fréquents, il en est tout autrement, elle est fatiguée pendant le voyage à Bethléem. « Je vois de beaux paysages, mais j'en jouirais davantage si je n'étais pas si fatigué et si je ne commençais pas à souffrir » ; elle me montre ses seins et fait remarquer qu'ils sont trop gros : « C'est pour bientôt. » D'ailleurs à d'autres moments, elle me fera remarquer que « le bout des seins est enflammé, parce qu'il tette beaucoup ». Elle est donc la mère et la nourrice de Dieu, elle fait jouer Dieu et elle le gronde. Quand elle a une extase après avoir communiqué elle recommence à sentir les mouvements de l'enfant Dieu dans son ventre. N'insistons pas en ce moment sur tous ces changements de décor et de personnage, contentons-nous de remarquer que le drame contient des actes importants sur les relations de filiation et de maternité entre Dieu et Madeleine.

Nous arrivons à d'autres actes du drame où il faut mettre en scène des relations encore plus délicates. On a souvent parlé du problème de l'amour sexuel des mystiques et on a interprété avec plus ou moins d'exactitude des phrases ambiguës. Je suis disposé à croire que ces documents anciens et traditionnels sur les crises d'extase ont été fortement expurgés et par les commentateurs et par les auteurs eux-mêmes qui les destinaient à l'édification. Je crois donc devoir donner ici une description exacte en supprimant seulement les termes trop crus. Madeleine, qui est en réalité et qui a été toute sa vie la plus pudique et la plus chaste des femmes, perd toute pudeur dans certaines crises d'extase et nous montre brutalement qu'elle est non seulement la fille de Dieu, la mère de Dieu, mais qu'elle est encore la maîtresse ou, si l'on veut, l'épouse de Dieu et qu'elle sait l'être complètement.

Nous avons déjà remarqué que pendant les extases la bouche prend l'attitude du « baiser perpétuel », à certains moments Madeleine parle sans cesse de ce baiser :

« C'est dans ces entretiens cœur à cœur avec l'objet de mon amour que mes lèvres se collent l'une contre l'autre, que ma bouche se remplit de délices, et que mon être entier se trouve plongé dans une ineffable ivresse qui devient de plus en plus fréquente et profonde.

« C'est vraiment le baiser divin que je sens et que je goûte presque continuellement... le baiser divin, ah qu'il est doux ! aucune volupté du monde ne peut lui être comparée ! Je jouis de l'union divine, quel

que soit le lieu où je me trouve, je goûte partout la suavité de ces baisers... Mon être est enivré par les baisers divins. Ah ! si je pouvais communiquer ce que j'éprouve.... Je viens de passer une nuit d'amour et de folie, oui c'est vrai, Dieu me rend folle d'amour... Les flots de tendresse qui m'inondent ne me permettent pas de croire que je rêve, je sens que j'aime réellement Dieu de toutes façons... Je pourrais dire à Dieu : Seigneur, vous voulez donc me faire mourir d'amour, mon cœur est trop petit pour les torrents que vous y versez... »

Inutile de décrire les attitudes complètement typiques et de rapporter les expressions naïvement obscènes sur toutes ses sensations, sur « la corde raide et la barre de fer », etc. Résumons seulement un incident étrange qui montre jusqu'où peut aller ce délire mystique et sensuel. Je la trouve encore couchée et refusant de se lever, quoique la crise d'extase soit bien terminée et qu'elle soit simplement dans le recueillement consécutif. Elle me dit d'une voix éteinte qu'elle est épuisée, bien malade et qu'elle va probablement mourir bientôt. — Et pourquoi cette triste fin que rien ne faisait prévoir ?

« Vous savez bien qu'une femme qui n'urine plus ne peut pas vivre longtemps. Or c'est fini je n'urinerai jamais. — Qu'est-il donc arrivé ? Ce n'est pas ma faute, Dieu l'a voulu... Je ne sais comment vous expliquer. Un verset du Cantique des Cantiques vous renseignera : « Mon épouse est un jardin fermé et une fontaine scellée ». Il y a aussi cette parole que l'âme dit au bien-aimé : « Qu'il me donne un baiser de sa bouche ». Dieu en mettant des baisers partout a mis un sceau et je ne pourrai plus jamais uriner ».

Il est inutile de donner plus de détails, rappelons seulement que cette aventure du sceau sur l'urètre s'est reproduite trois fois d'une manière complète et je crois qu'elle s'est répétée plus souvent, mais que Madeleine sentant que je devenais trop curieux ne m'en a plus parlé qu'à mots couverts : « J'ai encore une certaine gêne, mais je ne veux plus expliquer des choses qu'on comprend mal ».

Quand la pauvre femme était dans d'autres états, elle se souvenait de ces confidences et elle en avait honte et elle m'a écrit à ce sujet une longue lettre qui me semble intéressante pour expliquer cet état d'esprit.

« Je vous assure que si j'éprouve cette sensation du baiser divin ce n'est pas que je l'aie demandée, ni même désirée. Ce qui m'arrive est bien plutôt *malgré moi*. Je n'ai point aspiré à ces consolations-là. Lorsque pour prier je me mets en présence de Dieu, toujours je commence par me mettre à ma place, c'est-à-dire que je me tiens à ses pieds comme une pauvre âme indigne de ses faveurs... De moi-même, je ne demande pas le titre d'épouse, mais plutôt celui de servante, d'esclave, de misérable mendiant sollicitant des secours à la porte du riche... Souvent je reste dans cette condition tout le temps de l'oraison... Mais souvent aussi Dieu s'abaisse vers moi, me tire de la poussière où je m'anéantis, me traite en enfant, en épouse, m'enveloppant tout entière dans un souffle divin, me causant des sensations ineffables auxquelles je n'aurais jamais osé aspirer. Plus je lui représente mon indignité, plus il me comble de témoignages d'amour et de tendresse, il prend plaisir à prodiguer ses dons à l'âme la plus pauvre faisant ainsi mieux éclater sa bonté. Non, ce ne sont point des caresses, ni des délices que je recherche dans la prière, le bon Dieu le sait bien, s'il me les donne ce n'est pas sans résistance de ma part ».

Ces excuses sont bien inutiles, personne n'accusera la pauvre femme qui obéit à la logique de son rêve et qui réalise avec Dieu toutes les formes de l'union conçues par les hommes.

Quand on est uni avec une personne, il ne faut pas seulement partager ses jouissances, il faut aussi savoir souffrir avec elle et partager ses souffrances. La sympathie dans la souffrance montre notre affection, elle soulage celui qui souffre et nous fait aimer davantage par lui. « En faisant le vœu de pauvreté absolue, en jurant de vivre toujours avec les plus misérables, j'ai imité notre Sauveur qui pouvant naître puissant et riche a préféré être toujours pauvre ».

Elle continue à imiter Dieu dans ses souffrances, quand elle souffre elle-même. C'est ce qui explique une conduite bizarre qui n'a pas été comprise : à deux reprises on lui a offert d'aller en pèlerinage à Lourdes pour obtenir la guérison de ses pieds. Elle a refusé avec entêtement donnant comme prétexte qu'elle ne voulait pas prendre la place d'une autre malade. « Ce n'est pas que je doute du pouvoir de la Sainte Vierge, oh ! non. Mais je sais que si la guérison est une grâce, la souffrance supportée avec résignation en est une autre. Après avoir demandé de souffrir à la place de personnes aimées, je ne puis pas aller à Lourdes prier pour ma guérison ».

Dans ces dispositions on comprend la partie importante du drame qui va se développer à l'époque du Vendredi Saint particulièrement. Comme nous avons vu les extases qui reproduisent les scènes de la Nativité, nous aurons bien des extases dramatiques où se reproduisent toutes les scènes et toutes les tortures du Jardin des Oliviers et du Golgotha. C'est une des rares scènes du drame dans lesquelles Madeleine change son attitude et fait quelques mouvements visibles. C'est dans ces extases où elle sympathise avec le supplice de Jésus, où elle sent au naturel toutes les angoisses de la crucifixion et la brûlure des clous dans ses membres, qu'elle prend l'attitude de la crucifixion et c'est après ces extases que nous voyons apparaître les stigmates. On verra dans un des chapitres suivants que la crucifixion peut aussi se présenter dans un autre état, celui de la torture, mais alors l'attitude de la malade est tout autre.

A force de sympathiser avec une personne, de partager ses sentiments et ses actions, de vivre la même vie, on finit par lui ressembler. Au terme on se confond, on s'identifie avec elle. Madeleine va finir par s'identifier avec Dieu.

« J'ai considéré particulièrement la plaie du cœur de Jésus. En esprit, j'y suis entrée et j'ai vu combien elle était *profonde* !... Je m'y suis abîmée, purifiée, noyée... J'ai collé mon cœur contre son Cœur sacré, pour qu'il ne fasse qu'un avec lui, qu'il vive de sa vie, brûle de son amour. A mesure que je me suis unie d'avantage à Lui, j'ai ressenti un désir plus grand de me consumer et de *mourir* en Lui. Peu à peu j'ai éprouvé quelque chose comme si j'étais exaucée, comme si moi aussi je donnais tout mon sang, et, qu'unie à Jésus, je me nourrissais d'amour. Je pouvais croire que ma vie s'en allait dans l'éternité de la divine union et sous le charme de l'éternel baiser ».

Le drame qui se jouait pendant l'extase dans l'esprit de Madeleine représente dans ses différents actes toutes les relations sociales entre deux personnages, Dieu et Madeleine. Il ne s'agit que des relations d'un certain genre, des relations bienveillantes où chacun des personnages essaye de procurer à l'autre de la joie, en un mot il ne s'agit que des relations d'amour. Aussi tout ce drame n'est-il au fond qu'un perpétuel chant d'amour. Il faudrait un volume pour reproduire tous ces chants d'amour. Madeleine sent que Dieu l'aime :

« Elle est bien vraie cette parole d'un saint, quand l'âme n'attend sa consolation que de Dieu, il est toujours prêt à la lui donner... J'expérimente que Dieu console en proportion qu'il éprouve, Dieu me soutient et m'inonde de ses grâces, c'est qu'il m'aime... Ah ! posséder cet amour qui embrasse toute l'immensité du ciel et de la terre, c'est comme un divin soleil qui apparaît aux yeux de mon âme. Il me communique tout de son cœur, combien je souffre de mon impuissance à lui rendre amour pour amour... Dieu m'envoie les flots de l'amour indicible qui inonde son cœur, comme c'est bien vrai que le foyer de l'amour est en Dieu et que dans son cœur seulement brûle le feu divin, que pouvons-nous donner en échange ? »

Elle essaye d'aimer Dieu autant qu'il l'aime :

Je voudrais pouvoir donner en témoignage de mon amour un sacrifice qui compte, je voudrais le remercier s'il me fait souffrir, le bénir, s'il me méprise, l'embrasser s'il me blesse. Je l'aime quoiqu'il fasse et la mort si cruelle qu'elle soit me serait douce puisque je la subirais sous ses yeux... Quand même Il ne me regarderait pas, quand même Il m'éprouverait, quand même Il me châtierait, quand même Il me tuerait, je l'aimerais toujours aussi ardemment, aussi pleinement, aussi éternellement... L'amour n'a pas de mesure, rien ne peut l'arrêter dans son vol, rien ne peut rassasier sa soif ni satisfaire à ses embrassements.

Mais je n'ai que mes larmes pour exprimer mon amour. Ces larmes sont à la fois amères et douces, mais la douceur l'emporte sur l'amertume et je suis heureuse de les verser... On se méprend sur la cause de mes larmes, on ne peut deviner leur charme. Les larmes causées par la blessure de l'amour sont vraiment délicieuses, on ne peut en exprimer la volupté, on sent qu'on pourrait en mourir, mais on ne saurait craindre une aussi belle mort. Comment supporter le supplice que me cause mon impuissance à exprimer mon amour ?... Je voudrais saisir toutes les créatures, les embrasser toutes en leur parlant de Dieu, car elles me parlent toutes de Dieu, j'embrasse les oiseaux, j'embrasse les fleurs du jardin. Je sens mon cœur se remplir de plus en plus d'un amour fou, qui ne compte plus, qui ne voit plus, qui ne raisonne plus ; mes transports sont tels que je fais des mouvements extravagants. C'est pis que jamais, je ne peux plus supporter ce torrent d'impressions à la fois délicieuses et douloureuses, je suis et je deviens folle en aimant, c'est bien vrai que je suis folle, que j'ai la folie de l'amour et je ne veux pas en guérir. Je veux aimer plus encore, je veux voir l'amour tout embraser, tout transformer, tout diviniser. Je sens qu'il ne faudra pas moins d'une éternité pour rassasier ma

soif d'aimer Dieu et toutes les âmes en lui, mon amour veut embraser le ciel et la terre, des flots d'amour envahissent l'univers à le faire éclater, je n'ai plus de pensées, plus de mots je n'ai plus qu'un cri : j'aime j'aime, j'aime, je suis aimée, je suis aimée, je suis aimée !!! »

5. — Les opérations intellectuelles dans l'union

Hélas, le psychologue qui contemple les belles extases de Madeleine, mais qui n'éprouve pas les mêmes sentiments est moins enthousiaste et cherche à comprendre ce qu'il y a de réel et d'imaginaire dans tout cela, quelles sont les opérations psychologiques qui se dissimulent sous ces grands mots. Madeleine a la prétention de supprimer tout ce qui est matériel et de ne conserver que ce qui est spirituel. Cependant tous ces beaux discours, tous ces baisers, tous ces accouchements, si je ne me trompe, exigent un corps et elle les considère comme spirituels. C'est qu'elle n'est pas psychologue et qu'elle ne considère pas la reproduction d'une action sous forme intérieure comme identique à l'action elle-même extérieure. Ce qu'elle veut supprimer, c'est l'action extérieure complète, présente, soit de nous sur les choses, soit des choses sur nous. Ce désir se comprendra bien un peu plus tard : l'action des choses et des autres hommes sur nous réclame de notre part des réactions, des efforts, des dépenses de force. Comme elle est souvent nouvelle et inattendue elle nous expose à des erreurs, à des maladroites, à des souffrances ; il est évident que nous serions beaucoup plus tranquilles si le monde n'intervenait plus du tout et ne réclamait plus rien de nouveau. Cela est peut-être juste, mais cela n'aurait-il pas des inconvénients ?

L'intervention nouvelle des objets extérieurs et des autres hommes n'est pas toujours mauvaise, elle peut être favorable, elle suscite notre action, nous oblige à des inventions et à des progrès, elle est l'occasion de nos succès. Elle nous montre par la transformation des choses et des personnes les heureux effets de notre action : il n'y aurait pas de victoire s'il n'y avait pas d'aveu de la défaite et cet aveu ne peut être perçu par nous que comme une réponse venant de l'extérieur. Notre conduite vaudrait-elle rester la même si on supprime tout cela ? La suppression de toute action des hommes sur nous ou de nous sur les hommes va nous laisser dans l'isolement absolu, aurons-nous la même

activité livrés ainsi uniquement à nous-mêmes, sans rien du dehors qui provoque cette activité, la dirige, la conclue ? Le duo d'amour exige deux personnes et la partie que chante le partenaire n'est pas insignifiante ; peut-on la supprimer entièrement sans dommage ? Comment Madeleine s'y prend-elle pour chanter un duo en restant toute seule ?

Madeleine prétend qu'elle ne reste pas sans réponse, que Dieu agit et parle, qu'elle le voit et l'entend. Des auditions et des visions de ce genre quand il n'y a aucun objet extérieur que les autres puissent percevoir seraient des hallucinations. Peut-être en est-il ainsi : Madeleine semble bien pendant certains états et en particulier dans l'extase avoir des hallucinations visuelles et auditives. « J'ai la possibilité de me rendre en esprit où je voudrais être et je vois tout comme si j'y étais réellement, Je regrettais de ne pas assister au service de Notre-Dame pour la mort du pape et j'ai vu toute la cérémonie mieux que si j'avais été mal placée dans la cathédrale ».

Elle a des visions au moment de la mort des gens d'apparence télépathique : ainsi elle avait eu dans son enfance beaucoup d'affection pour une vieille domestique appelée Julie.

« J'avoue que, depuis quelque temps, je ne pensais plus à elle. Cette nuit, je l'ai vue d'abord comme à distance. Elle paraissait très malade. Puis, j'ai entendu des voix qui, distinctement appelaient : Julie, Julie... Quelque chose m'a dit intérieurement qu'elle allait venir et j'ai attendu, mais je n'entendais plus aucun bruit et je ne voyais personne. Tout à coup, j'ai senti que l'on pressait mes mains sous mes couvertures, des doigts froids, longs et maigres s'enchevêtraient aux miens. Je me suis soulevée et j'ai vu à mes côtés cette pauvre Julie ayant un visage bien souffrant, mais toujours aussi affectueux. Elle m'a embrassée avec grande tendresse et, toutes les deux, nous avons pleuré. Dans son étreinte, j'ai ressenti une très vive émotion qui a continué lorsque *subitement* la vision a disparu. Il me semblait être *éveillée* lorsque je l'ai eue. Quoi qu'il en soit, après, j'ai été longtemps sans dormir, et j'ai pleuré, priant de tout cœur pour cette pauvre âme qui m'aimait tant. Je ne peux m'empêcher de croire qu'elle est morte et qu'elle a obtenu de me dire adieu avant de quitter ce monde ».

Elle transforme les choses comme elle le désire : en rentrant chez elle, dans un taudis, elle déplorait que le chemin fût aussi

sale, tout d'un coup elle vit le chemin et les environs transformés en merveilleux jardins. « On ne voyait plus la terre, ce n'était que verdure et que fleurs variées qui charmaient la vue, j'étais ravie de marcher sur ce beau gazon ».

Elle a surtout à chaque instant de belles visions religieuses :

« Comme je regrettais de ne pouvoir visiter le Saint-Sacrement, j'ai vu tout à coup venir de loin un cristal sur lequel était un grand ostensor avec la sainte Hostie. Je comprenais qu'il était porté par des anges mais je ne voyais que l'autel qui s'avavançait doucement... Après avoir de nouveau perdu connaissance un moment, j'ai vu le Sacré-Cœur entouré de petits anges dont on ne voyait que la tête et la poitrine. Cela m'a rappelé ces paroles du Cantique des Cantiques : mon bien aimé se plaît parmi les lys. Comme il était beau ! Son visage attirait toute mon attention, mais cette vue a été très courte...

« Après cette vision j'avais eu celle du Sacré-Cœur que je voyais l'objet d'un culte vraiment *national*. La foule qui l'entourait chantait ces paroles très distinctes :

« *O soleil resplendissant de divine Justice que nos cœurs soient sans cesse exposés à vos rayons brûlants* ». Je ressentais en moi cette chaleur divine communiquée par la personne adorable du Sauveur, et je comprenais que des merveilles de *résurrection spirituelle* devaient être par Lui opérées ».

Elle entend à chaque instant des paroles qui la guident et qui lui donnent des enseignements. Comme elle était renfermée dans une petite chambre une voix lui a crié distinctement : « Va ouvrir la fenêtre sinon c'est l'asphyxie... »

« Si j'avais été réduite à mes propres forces, j'aurais été tout à fait incapable de supporter une telle vie. Je me rappelle qu'au début je me sentis un jour effrayée, lorsque j'entendais une voix m'assurer que Dieu me soutiendrait et me donnerait la force de tout supporter. De même cette voix me dit de ne rien craindre, que j'échapperai à tous les dangers, protégée et gardée toujours par mon Bon Ange...

« J'ai passé par des phases qui sembleraient incroyables et que je n'oserais pas dire tant elles paraîtraient exagérées, pourtant cela m'est vraiment arrivé...

« Quelquefois je sens qu'il se fait tout à coup en moi comme un divin colloque intraduisible mais réel et très instructif pour mon âme...

« La voix que mon cœur entend m'apprend beaucoup de choses en même temps qu'elle pénètre tout mon être d'une infinie douceur, d'une joie que je ne saurais dire et aussi d'une ardeur que j'ai de la

peine à comprendre. Si je ne me retenais, dans ces moments-là, je ferais des folies... Bien souvent j'entends des cris ardents qui montent vers Dieu et des chœurs angéliques chantant : Saint, saint, saint est le Seigneur, maître souverain de la terre et du ciel, gloire à lui dans l'éternité ».

On peut admettre que d'innombrables hallucinations de ce genre remplissent l'extase et constituent les paroles, les réponses de Dieu, aux discours enflammés de Madeleine.

Mais il ne faut pas exagérer le rôle de l'hallucination précise : il est bien rare que Dieu réponde par un « oui » ou un « non » nettement entendus, le plus souvent Dieu répond par un signe que Madeleine interprète symboliquement. Son beau-frère était mort depuis trois mois et Madeleine s'inquiétait du séjour réservé à son âme, elle a interrogé Dieu sur ce point-là :

« La réponse a été nette, dit-elle, Dieu me montra les âmes des morts dans des costumes symboliques qui me donnaient une idée très nette du degré de pureté de leurs âmes. La vision de cette nuit m'a montré la nécessité de prier pour mon beau-frère et m'a fait comprendre qu'il comptait sur mon amitié pour lui venir en aide. Certaines particularités de son costume et de sa tenue étaient frappantes et me montraient qu'il avait eu assez juste les dispositions nécessaires pour être sauvé. Il n'y a jamais rien d'inutile dans mes vues, les plus petits détails ont leur signification ».

Tout pour elle devient un symbole qu'elle interprète longuement dans des paraboles qui sont quelquefois écrites d'une manière curieuse et je voudrais en citer quelques-unes à la fois comme exemples de ses écrits et comme manifestation de cette tournure d'esprit symbolique.

« En entendant les petits oiseaux qui chantent dans la cour, j'ai pensé à la tendresse paternelle de Dieu dont le regard divin suit toutes les évolutions de mon être comme mon regard suit le vol des oiseaux. Comme les oiseaux, l'âme a besoin de se nourrir perpétuellement et la nourriture de l'âme c'est Dieu lui-même. Les oiseaux volent de différentes manières, ainsi notre prière s'élève au ciel avec différents vols...

« Ce soir m'étant assise sur un banc, je suis tombée un moment en contemplation à la vue des arbres dépouillés de leurs feuilles. Pensant

que dans la nature, tout est mort pendant l'hiver et que tout renaît au printemps, je me disais que nous aussi nous devons mourir pour renaître au printemps de la vie éternelle. Le mystère de la résurrection m'était plus compréhensible. Je constatais que nous en avions une image dans le réveil de la nature après la mauvaise saison. Il faut que notre corps devienne poussière pour prendre ensuite naissance comme le grain de blé pourrit en terre avant de reproduire. Le Dieu qui le fait germer n'aura-t-il donc pas aussi la puissance de nous rendre nos corps, après la corruption qu'il doit subir dans le tombeau ?»

Elle a été très impressionnée en voyant une petite fleur croître dans une pierre à la prison de Saint-Lazare et y a vu un bouquet envoyé par Dieu, elle ajoute :

« Dans la même cour où la petite fleur a crû dans la pierre, j'ai encore eu une leçon qui m'a bien impressionnée... Je prenais plaisir à émietter du pain à des pigeons qui venaient des alentours. Une de mes compagnes en prit un et lui coupa les ailes, de sorte que la pauvre petite bête était prisonnière aussi. Bientôt je vis un autre pigeon, planant juste au-dessus, à la hauteur d'un demi-mètre environ, il le suivait ainsi *partout* et ne l'a pas quitté de toute la journée. Le lendemain il est revenu de bonne heure à son poste de consolateur et d'ami. Je ne puis dire ce que mon cœur a éprouvé. Cette image si sensible de la *fidélité* m'a touchée au delà de toute expression. Une voix intérieure me disait que Dieu avait voulu ainsi tenir compagnie à l'homme sur la terre et qu'il avait pour cela institué le sacrement de l'Eucharistie.....

« Je prends souvent plaisir à contempler de petits insectes, par exemple à sauver la vie à de petites mouches qui tombent dans le lait, je les retire, je les lave et je les vois achever leur toilette sur mon doigt, elles semblent alors comme apprivoisées et je peux les examiner à loisir ; après je les excite à s'envoler. Une de ces petites mouches semblait me reconnaître et être reconnaissante ; je m'y attachais bientôt passionnément, j'étais heureuse de ce qu'elle ne voulait pas me quitter et j'éprouvais pour elle une grande sollicitude... En la contemplant je pense que Dieu aussi prend plaisir à dégager mon âme de la glu des choses de ce monde et lorsqu'elle sera entièrement détachée et purifiée elle prendra enfin sa volée. Alors une voix intérieure m'a dit : « T'étonneras-tu encore que Dieu aime l'homme « bien qu'il ne soit devant lui que comme un atome ? Ce que tu « voudrais faire pour cette mouche, Dieu l'a réalisé pour toi. Il t'a « donné une âme immortelle. Il a sacrifié sa vie pour te sauver. Il te

« donne son corps et son sang comme nourriture dans le sacrement de l'Eucharistie. Ton amour à toi est très impuissant, mais Lui est Dieu. Il peut tout. Est-il donc surprenant qu'Il mette sa toute-puissance au service de son amour ? » Ce que j'ai ressenti dans mon cœur pendant cette vision m'a fait comprendre un peu l'amour divin. Tout mon être est ravi lorsque j'y pense. Il me semble que je me plonge dans cet amour comme le canard se plonge dans l'eau. Je parais m'y noyer mais bientôt je reviens à la surface, rafraîchie et plus forte. »

Cette manière d'interpréter indéfiniment toutes choses permet de recevoir facilement des réponses à toutes les questions, même quand on est seul. Car c'est toujours nous-mêmes, c'est toujours notre propre activité qui donne un sens à une perception réelle, mais banale et qui se transforme en réponse. Il est facile de voir que beaucoup des idées qui envahissent l'esprit pendant l'extase ont pour point de départ des sensations plus ou moins vaguement perçues et interprétées indéfiniment. Des odeurs de la salle ont amené un Paradis rempli de parfums, un gonflement du ventre est le point de départ des idées de grossesse et les « nuits d'amour et de folie avec le bon Dieu » ont été bien moins fréquentes quand je me suis occupé de traiter une irritation des parties génitales externes déterminée par le resserrement continu des cuisses contracturées.

Beaucoup de ces prétendues hallucinations ne sont que des images symbolisées, car elles n'ont pas vraiment la propriété de se présenter comme extérieures. Madeleine est forcée de reconnaître que le plus souvent « Dieu lui parle en dedans », qu'elle n'entend pas sa voix comme la mienne en dehors, mais « uniquement dans son esprit », qu'elle ne peut pas situer en dehors l'image du Saint-Sacrement sur un cristal, mais qu'elle le voit « dans son cœur ». Elle ajoute, il est vrai, « que c'est bien plus beau et que les visions intellectuelles qui se font dans l'intimité de l'âme sans frapper les yeux du corps, sont les plus remarquables, celles qui ont les effets les plus durables ». C'est possible, mais il ne faut pas que nous en fassions de véritables hallucinations.

Madeleine reconnaît que, toute sa vie et particulièrement quand elle ferme les yeux, elle a une très grande puissance de représentation intérieure :

« Je puis contempler intérieurement une foule de choses comme on fait pour les tableaux reproduits par la lanterne magique. Cette faculté de me représenter les personnes d'une manière si vive est plus grande à mesure que j'avance dans l'amour de Dieu : l'amour divin est comme un téléphone qui fait disparaître les distances. Les portraits des personnes ne me sont plus utiles, je les vois mieux dans mon cœur qu'en regardant leur photographie. Cette possibilité qu'a mon imagination de me représenter les personnes fait qu'en leur absence même je ne puis rien dire ni rien faire qui puisse les contrarier, leur image est là qui m'arrête et qui me ferait des reproches. »

Elle reconnaît aussi qu'elle fait énormément de choses en imagination : « J'éprouve un extrême besoin de me dévouer, de souffrir, de m'anéantir en quelque sorte pour exalter mon amour. Alors je satisfais ce besoin en imagination et je goûte à faire ces actes un véritable bonheur auquel mon être entier s'abandonne. »

Il faut ajouter à ces images, à ces représentations imaginaires, de véritables rêves de toutes sortes de formes. Elle nous raconte qu'elle a vu la Vierge changer indéfiniment de costumes : « C'était toujours une femme de grande beauté, mais les attitudes et les robes changeaient comme dans un kaléidoscope, et si vite que je ne pouvais pas les suivre. » Elle voit les personnages se transformer les uns dans les autres, et le mystère de la Sainte Trinité, devenir un personnage parfaitement net, quoiqu'elle ne puisse plus dire à qui il ressemblait : n'est-ce pas la transformation des rêves ?

Pour prendre un exemple plus précis et plus intéressant, à cause du délire de monter au ciel, Madeleine décrit très bien et à dix reprises, le rêve classique de voler dans les airs qui a été si bien étudié récemment par M. Lydiard Horton.

« Je me suis vue planant dans l'air, traversant les espaces avec la promptitude du vent... Je franchis les précipices en un instant, je descends des vallons, je remonte des montagnes. Pour moi il n'y a plus d'obstacles, je traverse avec rapidité les lieux les plus incommodes et les plus étroits, je pénètre tout sur mon passage, comme si j'avais été une ombre, un esprit, jamais encore je n'avais traversé ainsi les corps les plus durs, les portes de fer... Quelle volupté inexprimable de se transporter ainsi sans que les pieds touchent la terre, rien ne peut donner une idée de la douceur que l'on ressent à voler ainsi partout. Je suis comme l'oiseau dans l'air et le poisson dans l'eau, tout obéit à mon plus léger caprice. »

Il est vrai qu'elle va ajouter tout de suite les interprétations et les symboles : « J'ai bien compris que c'était la transformation en corps glorieux, que maintenant ce n'était que momentané, mais que, après la résurrection, ce sera continué, c'était une petite idée de la jouissance qui nous attend. » Mais cette addition ne change point le départ qui était au fond un rêve banal.

Nous venons de voir qu'elle s'imagine accomplir une foule d'actions et qu'elle évoque des personnes au point d'être gênée et de ne pouvoir dire du mal d'elles, comme si elles étaient présentes. Il y a là un phénomène psychologique important qui joue un grand rôle dans les délires, c'est la reproduction des attitudes. Nous pouvons reprendre intérieurement d'une manière très légère, qui n'est aucunement visible à l'extérieur, des attitudes caractéristiques, correspondant à telle ou telle action, et c'est la reproduction à peine esquissée de ces attitudes qui constitue la pensée ou l'imagination d'une action. Quand nous pensons à une personne, nous reproduisons de cette manière l'attitude habituelle et caractéristique que nous avons en présence de cette personne ou, dans d'autres cas, nous reproduisons l'attitude que nous avons remarquée chez cette personne et qui, pour nous la caractérise. Nous avons ainsi des attitudes caractéristiques pour toutes les personnes que nous connaissons bien et c'est quand nous reprenons cette attitude à leur rencontre que nous les reconnaissons. Madeleine pense à moi en mon absence : « Il me semble que vous êtes là, que vous me faites des reproches et je me surprénais en train de me retourner et de m'excuser. Quand je pense à vous il me semble que je me tiens de la même manière que vous et que je vais parler de la même manière que vous aux malades ; il faut que je m'arrête car elles se moqueraient de moi. »

Enfin n'oublions pas l'élément principal de la pensée, le langage que nous parlons nous-mêmes intérieurement en notre propre nom, avec notre attitude personnelle caractéristique ou que nous prêtons aux autres en le joignant à l'attitude qui les caractérise. « C'est bien vrai, reconnaît-elle, que l'âme a un langage qui n'a pas besoin du secours des sens et que le cœur parle sans bruit de paroles. Que de choses on peut dire à Dieu sans desserrer les dents, quels doux entretiens l'âme peut à toute heure, en tous lieux, avoir avec son bien-aimé ! Qui pourrait mettre obstacle à ces divins tête-à-tête ? » Le bien-aimé de Madeleine, elle l'appelle Dieu, elle lui prête des paroles parti-

culières et elle prend à ce moment une attitude particulière, l'attitude de Madeleine en présence du Dieu. Mais pourquoi serait-ce un autre mécanisme que celui par lequel elle me fait parler, par lequel elle imagine que je lui fais des reproches en prenant à ce moment l'attitude de Madeleine en présence du Docteur ?

Reprenons ces divers éléments, sensations vagues, images représentatives, rêves, interprétations symboliques, constituées surtout par des attitudes et des langages et nous allons pouvoir reconstituer cette comédie, aux cent actes divers, qui remplit la pensée pendant l'extase et l'union. Un des caractères qui doit nous frapper dans ces tableaux, c'est le caractère personnel de la vision : jamais Madeleine ne contemple purement et simplement un objet extérieur indépendant d'elle, jamais elle n'est absente du tableau ; elle y joue toujours un rôle, elle agit pour elle-même, elle parle ou fait parler un personnage avec lequel elle s'identifie. Elle ne peut pas voir apparaître la statue de saint Denis décapité sans interpréter que Dieu demande le sacrifice de sa propre tête, qu'elle dépose sur l'autel.

« Je descends, raconte-t-elle, un escalier interminable et dans un lieu souterrain étroit et obscur j'aperçois une statue de la Vierge abimée, noircie et mutilée. Je comprenais que là était ma place, mais que l'endroit était noir et triste pour y demeurer toujours !... Je me trouvais devant la statue de Notre-Dame de Lourdes, elle levait les yeux au ciel avec une expression de tristesse profonde en même temps que d'indicible amour. Elle joignait les mains dans une attitude suppliante et son visage était illuminé d'une clarté céleste. Elle avait une couronne formée par des diamants d'un éclat incomparable... Mais cette couronne n'était pas droite et j'ai senti en moi-même, dans ma poitrine la voix de Dieu qui me disait que mon devoir était de la remettre mieux. J'hésitais à m'approcher de cette Vierge si belle, je n'osais. Mais la voix me pressait en même temps que mon désir de voir Marie couronnée comme il convenait. Il me semble que je n'étais plus agenouillée, mais que maintenant j'étais levée toute droite ; mais la statue était placée bien au-dessus de moi, j'ai senti que mon corps soulevé planait dans l'air, il était certainement soutenu par les anges et doucement je me suis sentie portée jusqu'à la tête de la statue dont j'ai replacé la couronne bien droite »

Ne voit-on pas là, les réminiscences, les attitudes, les interprétations symboliques et le vol plané en rêve.

De temps en temps, elle fait des réflexions singulières, qui montrent une demi-conscience de son propre rôle dans cette comédie, elle est brutalement fixée sur la croix :

« Je sentais une force supérieure qui me tirait les bras et les mettait en croix, ce n'était pas la peine d'user de cette violence puisque je les étendais moi-même avec douceur. J'ai senti qu'on m'enfonçait des clous dans les pieds et dans les mains. Ah ! je participais bien au supplice de Jésus, je ne me bornais pas à y assister. L'union commencée se terminait par l'union sur la croix. »

Elle sait donc bien qu'elle n'est pas Jésus, et qu'elle cesse d'être Madeleine assistante au supplice, pour devenir Jésus, qui est supplicié, elle se rend vaguement compte qu'elle joue un rôle.

Je voudrais à ce propos reproduire *in extenso*, une extase remarquable, dont j'ai déjà indiqué un fragment, celui où Madeleine se figure placée dans une armoire qui est l'utérus de la Vierge. On verra dans ce long récit, toutes les métamorphoses du rêve, tous les symbolismes et toutes les comédies par changement d'attitude. Nous sommes dans les journées qui précèdent Noël, pendant lesquelles les extases sont fréquentes et belles ; j'ai fait tirer Madeleine de son lit et elle est étendue au laboratoire seule avec moi. Je l'ai dressée comme je l'ai dit, à me parler dans ces conditions à voix basse et même à écrire un peu elle-même, de temps en temps ; ces paroles, que j'obtiens avec quelque peine sont entrecoupées de longs silences. Je note minutieusement, sans les modifier, les paroles que j'obtiens dans ces conditions, et je transcris ici la plus grande partie de ces notes avec quelques brèves remarques.

« Marie et Joseph seuls, abandonnés de tous, se dirigent vers Bethléem. Marie est sur un âne et Joseph marche à côté en s'appuyant sur un long bâton. » Elle semble faire un récit mais elle parle au présent comme si elle voyait un spectacle, je lui demande s'il s'agit d'un événement très ancien. « Mais non, dit-elle, c'est maintenant, c'est devant nous. Oh ! les belles campagnes qui nous environnent, des prairies vertes et des petits arbres couverts de fleurs blanches et roses. Le visage de Marie est si beau mais il est altéré par la fatigue, je vois bien ses traits tirés et son corps pesant. Saint-Joseph parle à haute voix, j'entends et je comprends parfaitement ce qu'il dit. » (Nous aurons à étudier plus tard les bizarreries de ce récit, je me

borne ici à la description.) « Ah! oui, je vois de belles campagnes mais j'en jouirais davantage si je n'étais pas si fatiguée... »

Elle commence à se confondre avec Marie et à jouer son personnage.

Je l'interromps en lui demandant : « Vous êtes donc avec eux, tout à l'heure vous avez dit que Marie et Joseph étaient seuls, abandonnés de tous ? » Elle ne me répond pas mais découvre un peu sa poitrine et me désigne ses seins.

« Vous ne voyez donc pas comme il sont gros et lourds, c'est pour bientôt... Ah! qu'il est douloureux de voir toutes les portes fermées au créateur et au maître du monde que j'adore si profondément dans mon sein. Nous sommes bien seuls lui et moi et nous ne devons plus vivre que sous votre seule protection... » (Elle est décidément tout à fait Marie enceinte et dans ces extases si elle reste en communication avec moi, elle m'assimile à son rêve en me donnant le rôle de saint Joseph.)

« Je contemple Marie toute en extase dans les heures d'attente, saint Joseph est à l'écart, il prie en attendant la naissance de l'enfant sacré. La Sainte-Vierge est agenouillée, une lumière céleste l'environne, elle joint les mains qu'elle élève un peu dans une attitude de supplication et de profonde adoration, avec quelle ardeur elle désire, elle attend ! (Elle est de nouveau Madeleine qui contemple et qui fait ses observations, comme le chœur antique. Ici se place le passage curieux que j'ai déjà cité.) Dieu m'a mise dans un singulier endroit, dans une sorte d'armoire comme on enferme un objet précieux, une statue, mon état tout passif me permet de rester dans la position où on m'a mise, je me sens bien au chaud et je ne souffre pas du manque d'air. Mon esprit est bien vivant dans ce tabernacle et je songe au sacrifice à accomplir. (Cette fois elle n'est plus ni Madeleine, ni Marie elle est Jésus lui-même dans l'utérus de sa mère, continuons.) O ciel ! versez donc votre rosée et que les nuées fassent pleuvoir le Juste, venez divin enfant, venez ! (C'est le chœur qui parle pendant l'accouchement proprement dit, puis les personnages se mêlent davantage.) A ce moment l'enfant Dieu est apparu dans un rayon de gloire, mon premier regard et mon premier cri a été pour mon Père qui est dans les Cieux ; mettant mes petites mains en croix (elle étend les mains en croix) Père me voici pour faire votre volonté, maman, maman ! Regardant alors Marie de nouveau agenouillée et en adoration il est allé vite dans ses bras s'abandonnant à son amour et à ses soins, voulant être petit et faible comme un nou-

veau-né. (Elle raconte et elle joue à la fois.) Le Sauveur confie son existence à sa mère bien-aimée qui l'étreint un long moment sur son cœur et le couvre de ses baisers. Alors s'approche saint Joseph, muet témoin du grand mystère d'amour. Il baise avec respect les pieds et les mains du divin enfant. Marie alors l'enveloppe de langes et le pose dans sa crèche et reste avec Joseph à genoux à ses côtés en l'adorant silencieusement. Oh quelle extase les ravit ! Alors seulement les anges témoins de ce profond mystère osent exhaler leur joie dans des concerts célestes qui arrivent jusqu'aux oreilles des pauvres bergers. »

Elle ne fait plus que décrire, mais que fait-elle maintenant ? La voici tout à fait immobile, les yeux clos, la bouche entr'ouverte, les lèvres remuent légèrement, elle fait l'enfant qui dort et qui continue à têter en rêve. Pendant toute la journée qui suit cette extase, même, dans l'état de recueillement, elle ne peut pas boire dans un verre, elle ne fait que têter.

Je pourrais citer plusieurs scènes de ce genre, l'entrée du Christ à Jérusalem sur une ânesse, « triomphe de la pauvreté évangélique sur les fausses grandeurs », l'agonie au jardin de Gethsémani, et naturellement toutes les scènes de la Passion. Non, Madeleine n'est pas seule sur la scène de son théâtre spirituel, elle est avec la Sainte Famille, elle est un des membres de la famille ou plutôt elle est tous les membres de cette famille, tout en restant aussi elle-même car elle les anime et les fait parler tour à tour.

Un phénomène psychologique de ce genre ne nous est pas inconnu, il est connu dans la littérature par la description si vivante de J.-J. Rousseau, quand il cause avec nos « habitants », personnages sympathiques à son cœur, qu'il crée et qu'il fait parler à la ressemblance des héros de l'Astrée. J'ai décrit bien souvent ce phénomène chez divers malades, sous le nom de « l'histoire continuée ». Le drame de l'Union avec Dieu dans les extases de Madeleine, n'est qu'une forme extrême de l'histoire continuée où elle montre un talent remarquable pour faire parler les Dieux.

6. — La foi dans l'histoire continuée

Ce diagnostic nous laisse cependant dans l'embarras, l'histoire continuée est certainement une opération agréable aux malades et même aux individus bien portants, mais elle n'a pas d'ordinaire les caractères de l'extase. Quand un amoureux évoque le personnage de sa belle et lui fait dire sur le ton qui lui convient : « Je t'aime, je t'adore », il éprouve une satisfaction incomplète puisqu'il poursuit encore la jeune personne afin qu'elle parle elle-même : « Tu l'as dit, oui tu m'aimes, répète encore ce mot si tendre. » Il est facile de comprendre les raisons de ce mécontentement et de cette obstination. L'histoire continuée malgré ses mérites présente à nos yeux certains défauts : elle ne satisfait pas complètement ; arrivée à un certain point la satisfaction s'arrête et laisse dans l'esprit un désir inassouvi. En même temps, les paroles que l'amoureux prête si généreusement à sa belle sont accompagnées malgré tout par un sentiment pénible de doute. Il n'est pas assez sûr que la belle chanterait exactement ce même air si elle avait la parole et comme l'essentiel consiste dans l'endossement des promesses, il doute de la réalité de son histoire. Enfin, malgré son imagination il ne peut pas entièrement méconnaître son propre rôle, il sait au fond que les paroles de la belle ne sont pas prononcées par elle, mais par lui, qu'il est lui-même l'acteur et qu'il y a dans son histoire continuée un peu de comédie jouée par lui-même. C'est tout cela qui trouble les représentations, si avantageuses d'autre part, que nous cherchons à substituer à la plate réalité.

Ce qui est bien remarquable dans l'histoire continuée qui est au fond du drame de l'extase, c'est que tous ces défauts ont disparu. Considérons d'abord le dernier caractère, le sentiment de jouer soi-même un rôle, nous voyons qu'il est remplacé par un sentiment très important, le sentiment de l'inspiration, de la révélation. Tous ces phénomènes se présentent comme absolument involontaires. Madeleine a bien observé et elle insiste indéfiniment sur ce point qu'elle ne se sent pas agir elle-même dans ces pensées, elle ne cherche pas, elle ne réfléchit pas, elle a une grande

faiblesse d'attention qu'elle ne peut aucunement diriger : « Cela vient tout seul, c'est une sorte de possession ».

Elle emploie toujours les expressions qui désignent des perceptions passives qui s'imposent :

« Je vois apparaître, j'entends subitement, le sens de ce spectacle me vient tout d'un coup à l'esprit... Ce n'est pas moi qui comprends, j'en suis bien incapable, on me fait comprendre... C'est comme un saisissement qui me vient ; en voyant les choses je sens subitement ce qu'elles veulent dire... L'idée n'est pas préparée par les pensées antérieures, j'étais bien tranquille dans cette chambre et je ne sentais pas de malaise quand l'avertissement céleste est venu brusquement : ouvre la fenêtre ou c'est l'asphyxie ... Dès mon enfance, à certains moments les bons anges m'ont arrêtée, avertie, réprimandée, consolée en opposition avec mes pensées à moi... »

Elle me donne des exemples où, à son avis, il y a une opposition manifeste entre ses sentiments personnels, ses propres désirs et les inspirations qui lui viennent d'en haut :

« Je contemplais le Saint Sacrement et je m'abimais dans mon humilité, je songeais que je n'étais qu'un grain de sable dans l'immensité, subitement une voix intérieure m'a fait comprendre que par la communion je portais Jésus en moi et que j'étais un ostensor viant, est-ce que cette idée correspond à mon caractère ?... Comment se fait-il que pendant tant d'années j'aie donné avec assurance un faux nom, j'ai raconté à tous les magistrats une fausse histoire de ma vie, moi qui ai une horreur folle du moindre mensonge ? Que voulez-vous, je n'y comprends rien moi-même. Ma vie extraordinaire a été dirigée par une volonté supérieure contre laquelle je ne pouvais pas essayer de lutter. J'ai obéi sans comprendre aux voix que j'entendais et j'ai accepté tout ce qui résultait de mon obéissance. L'assurance donnée par la voix que j'étais le bouc émissaire me faisait donner franchement mon nouveau nom, je ne regardais pas cela comme un mensonge, car un mensonge, c'est ce que l'on dit soi-même et ce n'était pas moi qui le disais. »

Ce sentiment d'automatisme et d'inspiration est accompagné d'une conviction profonde, d'un grand sentiment de certitude : « L'âme se voit alors près de Dieu, disait sainte Thésère, et il lui en reste une certitude si ferme qu'elle ne peut concevoir le moindre doute sur la vérité d'une telle faveur. » Nous nous trouvons ici en

présence d'une des plus grandes difficultés de l'observation psychologique, la constatation de la conviction sincère et cette constatation est ici particulièrement difficile. La croyance n'est au fond qu'une promesse d'action ; vous dire que je crois à l'existence de l'Arc de Triomphe, c'est vous promettre de vous y conduire et la croyance n'est psychologiquement complète et vérifiable que lorsque la promesse impliquée est effectivement réalisée, quand j'ai fait matériellement l'acte de vous y conduire, quitte à éprouver une déception si je me trompe. Malheureusement, Madeleine ne peut pas me conduire auprès de Dieu, me le faire voir et entendre, puisque, par définition, il est invisible pour moi. Sa croyance appartient au groupe si important des actes verbaux qui ne peuvent pas être transférés en actes moteurs. La croyance à la réalité du souvenir est la plus importante de ce groupe, car nous ne pouvons pas non plus conduire nos auditeurs en arrière dans le passé et les faire assister à l'événement (1). J'ai montré que dans ce cas l'acte promis était simplement un autre acte de parole, le langage n'est plus considéré comme un doublet de l'acte moteur, il devient un acte en lui-même et la croyance consiste dans la promesse « de maintenir la parole identique à elle-même, sans changement dans toutes les circonstances, devant tous les témoins et tous les documents ».

La conduite de Madeleine est-elle sur ce point irréprochable ? Pourquoi ne raconte-t-elle qu'à moi seul certaines de ses histoires ? Pourquoi cache-t-elle soigneusement aux autres malades qu'elle est l'épouse de Dieu et qu'il va un beau jour l'enlever au ciel toute vivante devant leurs regards ébahis ? Pourquoi me défend-elle de révéler rien de tout cela à sa famille ? Pourquoi ne dit-elle rien de tout cela en confession à des prêtres « que cela ne regarde pas » ? Pourquoi dissimuler ainsi ce mariage divin s'il est aussi réel et aussi légitime qu'un mariage humain ? Il est évident qu'il y a là des restrictions apportées à sa conviction. On peut cependant répondre plusieurs choses : que je l'ai dressée à la confiance, qu'elle ne parle pas aux autres personnes pendant l'extase proprement dite et qu'elle ne parle et ne se confesse que dans les autres états, quand les doutes commencent à l'assaillir, que pendant l'extase elle se montre quelquefois impru-

(1) Cf. La leçon sur « les souvenirs irréels », *Archives de psychologie*, Genève, 1924.

dente, impudique même en public, qu'enfin elle conserve malgré elle un certain respect humain et « qu'il n'est pas sage de dire inutilement aux gens des choses qu'ils sont tout à fait incapables de comprendre ». Tout en notant ces difficultés, nous ne pouvons pas dire qu'elles suppriment notre confiance dans la conviction de Madeleine, si manifeste d'autre part.

Madeleine exprime et affirme à chaque instant sa conviction absolue dans les inspirations de l'extase et dans l'Union qui est ainsi révélée :

« Dieu serait-il donc moins capable que les hommes d'exprimer nettement ce qu'il veut ? Ne peut-il donc pas montrer clairement ce qu'il veut faire voir et peindre ce qui lui plaît sur la toile du cœur en y mettant sa signature ?... Les visions de l'esprit sont claires et sans illusion, c'est une lumière de Dieu qui illumine l'âme et lui fait voir les choses cachées à l'intelligence. Je n'ai jamais le moindre doute quand je vois. »

C'est cette conviction qui donne aux paroles de Madeleine pendant l'extase des caractères particuliers : quand elle parle du passé, elle semble y avoir assisté et affirme toujours que les choses se sont passées de cette manière, que cela lui a été révélé. Quand elle parle d'une chose future, elle a toujours le ton de la prophétie de même que pendant l'état de la torture elle prophétisait des guerres civiles et des calamités, elle annonce maintenant une foule de choses magnifiques :

« Cette malade qui lave du linge sous la pluie va prendre froid, elle sera malade, mais ce sera l'occasion d'une conversion retentissante elle mourra pieusement et ira tout droit en Paradis. (Rien de tout cela ne s'est réalisé, mais peu importe.) Dieu va favoriser le voyage de Madeleine à Rome, elle partira demain sur la pointe des pieds soutenue par deux anges... Lumières et consolation ce matin à la messe. Oui, la France sera sauvée (il ne s'agit pas de la guerre, cette note est de 1897), j'en ai la plus intime conviction. Après l'humiliation du châtimement se lèvera le jour de la régénération, du triomphe et de la gloire dans la fidélité à Dieu. La France redevenue chrétienne sera grande et manifesterà la miséricorde infinie de celui qui est le souverain maître des peuples. »

Elle a surtout à propos de tous les événements dont elle parle le sentiment de les avoir prophétisés. Elle a prédit la mort de

l'aumônier dont on vient de lui parler, comme elle a prédit l'assassinat du président Carnot et les malheurs de famille de son parent.

« Il serait trop long de redire toutes les circonstances où j'ai eu la prévision de l'avenir... Il y a plusieurs années j'ai eu la vision du lieu où je me trouve actuellement, oui cela m'est arrivé bien des fois de voir ainsi à l'avance les lieux où je devais passer et de reconnaître les personnes. Mais alors ces visions sont très claires et me font une particulière impression, je n'ai pas à douter ni à chercher, je sais d'avance que ma vision se réalisera. »

Inutile de remarquer que je n'ai jamais pu constater, en fait, la réalisation d'une de ces visions : il y a là une sorte de sentiment du déjà vu joint à un sentiment de conviction.

C'est ce même sentiment de conviction exagérée qui joue un rôle, si je ne me trompe, dans ce sentiment de présence qu'elle a à chaque instant à propos de tous les objets auxquels elle pense fortement pendant l'extase. On décrit toujours chez les extatiques leur sentiment de la présence de Dieu : « Je trouve Dieu sans cesse présent dans mon âme, disait sainte Thérèse », et Madeleine qui cause sans cesse avec lui, qui a les rapports les plus immédiats avec lui nous montre perpétuellement des exemples de ce sentiment. Mais on n'a pas assez remarqué qu'il en est de même pour toutes sortes de personnes que les extatiques amènent de la même manière auprès d'elle. Madeleine me met près d'elle à chaque instant et elle est absolument convaincue de ma présence. On a vu un passage où elle met auprès d'elle son ancienne bonne Julie. Elle fait venir auprès d'elle des autels, des églises. Elle rend présent tout ce qu'elle pense.

Enfin quand, à la fin de l'extase, Madeleine peut se mouvoir, elle manifeste sa conviction par des actes autant que cela est possible ; c'est à ce moment qu'elle exagère encore les attitudes physiques qui l'ont fait remarquer. Elle a très souvent des attitudes de crucifixion, couchée ou même debout, car on la voit marcher dans la salle des deux bras étendus. Elle garde les expressions du visage caractéristiques, les yeux mi-clos, les lèvres en avant, le sourire et le baiser perpétuels.

Mais c'est surtout à ce moment que l'on peut constater au plus haut point la démarche singulière sur la pointe des pieds. Elle se

tient presque uniquement sur la pointe du gros orteil : aussi est-elle peu en équilibre et vacillante, elle fait toutes sortes de danses bizarres et de petits sauts en disant : « Vous le voyez, le vent m'emporte, je suis soulevée, tirée en l'air, je ne peux pas me baisser sans être redressée violemment comme par un ressort... Quelque chose m'entraîne, jusqu'où cela va-t-il aller ? »

Si on l'examine on observe une raideur bien plus grande dans les jambes que l'on ne peut plier, ni écarter l'une de l'autre, une contracture très forte de tous les muscles qui occupe même une partie de la paroi abdominale. On obtient surtout à ce moment des explications bien plus complètes sur les sentiments et les idées qui se rattachent à cette démarche. Elle aime à parler de personnages religieux qui ont été enlevés au ciel :

« Le soulèvement de ces saints personnages est historique, il a été constaté dans des procès-verbaux religieux. La seule chose qui puisse m'étonner c'est que cela m'arrive à moi-même... Mais puisque je sais que cela doit m'arriver, puisque je le constate, je dois me rendre à l'évidence... Il me faut tendre les pieds pour toucher la terre, je ne fais plus qu'effleurer le sol, à de certains moments, je ne le touche plus du tout, mes sandales ne sont plus mouillées même quand le sol est détrempé... je ne marche plus, je vole... Je comprends, je sais que Dieu veut donner en moi un signe sensible de sa volonté en faisant *un peu* pour moi ce qu'il a fait pour Marie, en m'élevant au-dessus des nuages. Il veut prouver qu'il peut quand il le veut soulever des créatures et qu'il n'est point déraisonnable de croire que Marie est au ciel en corps et en âme. Il veut aussi montrer aux hommes quelques prérogatives des corps glorifiés et faire voir ainsi la résurrection qui nous attend après la corruption du tombeau... Je vous ai promis de ne pas quitter la Salpêtrière et d'y rentrer à l'heure dite, je veux tenir ma promesse, mais je vous préviens. Je ne parle pas de tentations auxquelles avec la grâce de Dieu je pourrai résister, mais si un pouvoir supérieur à mes forces m'enlève tout d'un coup par-dessus les toits, il ne faudra pas dire que je manque à ma parole... Longtemps j'ai voulu me persuader que c'était une pensée folle, mais maintenant tout arrive comme je l'ai prévu, je suis de plus en plus enlevée, le miracle devient incontestable, je pars... Adieu... Adieu ! »

Il est difficile de conserver des doutes sur la conviction intime de la malade quand cette scène se renouvelle sans cesse presque devant tous les témoins. On peut ajouter que toute la vie de la malade, ses sacrifices innombrables, les douleurs physiques et

morales qu'elle a affrontées pendant plus de vingt ans sont comme ces attitudes actuelles de belles expressions de sa conviction. Un caractère de cette conviction sur lequel je désire attirer l'attention car j'aurais à l'étudier plus tard, c'est la durée de cette conviction. Beaucoup de malades sont convaincus de leur délire pendant une certaine période de leur crise, puis après le rétablissement rient eux-mêmes de ces fantaisies. Mais ici il en est tout autrement, sainte Thérèse dit très bien : « Dieu dans la cinquième demeure s'établit lui-même dans l'intérieur de cette âme de telle manière que quand elle revient à elle, il lui est impossible de douter qu'elle ait été en Dieu et Dieu en elle. Cette vérité là demeure si fermement empreinte que quand l'âme passerait plusieurs années sans être élevée de nouveau à cet état, elle ne peut ni oublier la faveur qu'elle a reçue, ni douter de sa réalité... l'âme se voit alors près de Dieu et il lui reste une certitude si ferme qu'elle ne peut conserver le moindre doute sur la vérité d'une telle faveur ». Sans doute il y a quelques oscillations et sainte Thérèse dit elle-même que « par moment elle peut retomber dans ses craintes ». Mais pour que le doute survienne il faut une grande dépression. Le plus souvent la conviction qui a existé pendant l'extase subsiste. Nous retrouverons ce caractère même dans les extases laïques sans intervention de croyances religieuses ; nous aurons à rechercher dans quelle catégorie de troubles mentaux la conviction persiste de la même manière car c'est là un caractère important.

Mais il faut aller plus loin. Cette conviction est en rapport avec un sentiment particulier que nous n'observons pas dans les faits d'histoire continuée que présentent les autres individus. Tandis que ceux-ci n'éprouvent dans leur représentation qu'une satisfaction insuffisante qui entretient le doute et le sentiment d'action trop personnelle, il y a chez Madeleine pendant la représentation de l'Union un sentiment tout différent.

« A quoi sait-on, dit-elle, la différence des visions fausses et des visions vraies ? Satan m'a montré une longue langue de feu, je n'ai éprouvé que du dégoût et de l'ennui, mais quand la vision est divine la joie qui l'accompagne ne laisse place à aucune erreur. Il y a quelques années, plongée dans une profonde tristesse je me suis à demi-assoupie. J'ai vu le ciel s'ouvrir, un petit agneau en sortir et descendre dans mes bras. Il m'a comblée de caresses que je lui ai rendues : j'ai éprouvé un bonheur indicible que je n'oublierai jamais et pendant plusieurs

jours j'ai été transformée par cette impression de joie. Sans doute, tout le monde peut se représenter un petit agneau et le caresser en imagination. Mais éprouver ce que j'ai éprouvé dans cette vision, non cela est impossible; si Dieu n'intervient pas; ce bonheur-là n'est pas naturel, rien dans le monde ne peut le causer, c'est un sentiment qui ne trompe pas. »

Oui, voilà le fond de l'extase, sans doute c'est une crise d'immobilité avec désintérêt complet de l'action extérieure, sans doute c'est une crise de grande activité intérieure sous forme d'histoire continuée, mais c'est avant tout une transformation momentanée des sentiments et une crise de joie anormale.

CHAPITRE III

LES SENTIMENTS DE JOIE DANS L'EXTASE

Quand je cherchais précédemment à faire des rapprochements entre des malades qui pouvaient s'éclairer l'un l'autre, je rapprochais l'extase de Madeleine du sommeil prolongé de Lœtitia, car on observait chez ces deux malades une immobilité analogue et le même énorme désintérêt de l'action. Je remarquai à ce moment une différence dans l'expression de ce désintérêt : Lœtitia emploie le mot irréel et dit que le monde est devenu trop irréel pour qu'elle s'en soucie ; Madeleine emploie le mot matériel et déclare que le monde est si matériel qu'elle le méprise. La différence est plus apparente que profonde et nous avons pu continuer le rapprochement.

Mais si nous considérons la manière dont l'une et l'autre envisagent la vie spirituelle qui leur reste nous nous trouvons en présence d'une grande différence psychologique. Lœtitia rêve certainement beaucoup, elle combine de petits romans et même arrange de petites poésies qui m'ont paru intéressantes, beaucoup plus que celles de Madeleine. Tout cela est bien pour elle une certaine distraction, mais elle n'en est guère satisfaite et elle gémit beaucoup sur sa maladie ridicule et sur sa jeunesse perdue. Madeleine, au contraire, trouve dans les représentations qu'elle se donne de son union avec Dieu une joie intense et extraordinaire et cette joie semble bien être le symptôme propre de certains états extatiques. Cette joie constitue en tout cas le phénomène psychologique le plus singulier que l'on puisse observer, c'est elle qui a le plus scandalisé les observateurs. On associe d'ordinaire la joie avec le richesse, le confort, la force et la santé

et on a de la peine à admettre ce bonheur perpétuel et quelquefois sublime dans une vie misérable au cours d'une maladie mentale. On se laisse entraîner à la suite du sujet lui-même à faire intervenir trop facilement le surnaturel, on n'a pas suffisamment jeté les yeux aux alentours pour observer que la pathologie mentale nous offre de nombreux termes de comparaison. Mais l'interprétation de ces sentiments de béatitude me semble difficile, elle suppose une étude préalable sur les conditions dans lesquelles se développent les autres sentiments et je suis obligé de reléguer toutes ces recherches dans le second volume de cet ouvrage. Pour le moment je dois me borner à donner ici un résumé des documents que nous fournit l'observation de Madeleine sur ses sentiments afin de terminer la description de l'état extatique.

1. — La jouissance dans le calme et dans la force

Il faut ici laisser parler Madeleine et se borner à présenter quelques-unes des pages innombrables qu'elle a écrites sur son bonheur dans l'extase. Je me borne à grouper les plus typiques selon leurs analogies. Je réunis d'abord les expressions d'un bonheur général et vague sans localisations particulières.

« Si j'ai souvent eu dans ma vie des moments d'atroce souffrance, j'ai eu aussi des joies incroyables qui les font bien oublier. Ces jouissances ont commencé dès ma jeunesse, les premières, je crois, et encore faibles à l'âge de onze ans. Elles étaient déjà fortes à dix-huit, dix-neuf ans, mais elles duraient peu et revenaient rarement. Elles n'ont fait qu'augmenter et maintenant elles sont devenues étranges, incompréhensibles aux autres et elles remplissent des jours, des semaines entières.. Je suis gênée pour vous parler de ces joies, comme vous me le demandez, car je sens que vous allez m'accuser d'exagération ridicule, quand je suis obligée de parler d'une atmosphère de délices inexprimables, de voluptés que je n'ai pas la force de supporter...

« J'ai ressenti comme une joie intérieure qui s'est répandue dans tout mon être : l'air que je respire, la vue du ciel, le chant des oiseaux, tout m'a causé des jouissances inexprimables. J'ai vu des beautés inaccoutumées, en marchant je me suis sentie soulevée et j'ai éprouvé dans l'air une véritable volupté. Vraiment la jouissance de l'homme est bien relative : en sortant de mon sommeil il m'est ar-

rivé de trouver au pain sec et à l'eau une saveur délicieuse que celle des mets les plus recherchés ne peut procurer... J'ai des jouissances que en dehors de Dieu il est impossible de connaître. La terre devient vraiment pour moi le vestibule du ciel et mon cœur jouit à l'avance de la félicité qui lui est réservée... Sans être paralysé mon corps n'a pas plus de mouvement qu'un cadavre ; mais l'esprit vit, le cœur aime et tout mon être jouit d'une volupté ineffable qui va se prolonger, il me semble, jusqu'au ciel... Que tous les palais du monde sont peu de chose quand on goûte de pareilles joies dans la possession de son Dieu !... Ce bonheur dépasse tout idéal, jamais je n'aurais cru que l'on pouvait goûter en ce monde une telle félicité, que sera-ce donc dans l'autre vie !...

« Je voudrais pouvoir communiquer mes impressions. Mes jouissances sont *réelles*, je vous assure, elles ne sont pas que des imaginations. Mon cœur est vraiment touché et mes sens sont charmés délicieusement. Je passe successivement de la souffrance à la volupté pure et toute divine...

« Il me semble que par moments cette volupté me tue plus que la douleur, dans d'autres elle est ma vie. J'hésite à vous écrire ainsi mes sentiments. Je me dis que vous allez penser que c'est de la folie pure, mais je tiens à cette folie, j'espère bien qu'elle est incurable et qu'elle augmente de jour en jour... Que je m'estime heureuse de la grâce qui m'est donnée dans cette folie ! Je ne changerais pas cette folie pour quoi que ce soit au monde. Il me semble impossible d'avoir sur la terre un bonheur comparable à celui que je goûte si souvent. C'est pourquoi je ne veux pas guérir, je suis fermement résolue à marcher toujours dans la voie que j'ai suivie et où j'ai trouvé le secret du bonheur... Tout en moi est dans une volupté pure qui me donne une idée du bonheur du ciel. Mon cœur est inondé d'amour, mon esprit illuminé contemple des horizons qui le jettent dans le ravissement et mes sens éprouvent des impressions trop délicieuses pour que je puisse les exprimer. »

Les passages suivants expriment particulièrement un des caractères de ce bonheur, le calme et la tranquillité complète qui accompagnent le désintéret de l'action.

« Je renonce à dire ce qui se passe en moi : il n'y a plus que mon corps qui soit de ce monde, mon âme est ailleurs. Rien ne peut plus altérer ma paix interne, la joie indicible de mon cœur. Il m'est indifférent maintenant de passer pour folle, car rien de la terre ne me touche plus et il me serait doux de mourir. Devant Dieu qui me fait sentir ainsi sa présence je n'ai plus ni crainte, ni désir terrestre. Je

me trouve comme enveloppée dans une atmosphère de voluptés divines qui m'enivrent et me mettent dans l'impuissance de parler, m'ôtent tout besoin de manger, de boire, de vivre. J'arrive même à ne plus entendre ce qui se dit autour de moi, je ne sens plus rien, je n'attends plus rien, je ne redoute plus rien. Toute souffrance est suspendue, mon âme sent, mon âme est enivrée et s'abîme dans sa béatitude. Oh ! moments heureux qui paraissent toujours trop courts et que je n'échangerais pas contre toutes les joies du monde, ils donnent une petite idée de la félicité des saints dans le paradis. Si mon bonheur inaltérable est de la folie, eh bien ! c'est une folie bien douce et ceux qui cherchent des jouissances en ce monde devraient faire leur possible pour en être atteints car il n'y a aucun plaisir, aucune joie qui puisse lui être comparée !

« Je ne peux plus être troublée par des scrupules, parce que Dieu me paraît *si bon* qu'Il pardonne *tout* à l'âme qui est remplie de bonne volonté qui veut L'aimer et qui met en Lui sa confiance.

« Je ne peux plus être effrayée pour l'avenir parce que j'ai en Lui une inébranlable espérance. Dieu n'a plus besoin que j'aille à Rome, il enverra au pape un de ses anges et la mission sera faite par quelqu'un qui ne passera pas pour fou comme moi, rien ne peut troubler ma paix... J'ai l'âme en paix, je sens au moral quelque chose de ce qu'éprouve un voyageur qui est arrivé au sommet d'une montagne d'où il contemple un horizon immense. S'il vient un orage il le domine, le vent se déchaîne à ses pieds. Il me semble que plus rien ne peut m'enlever la paix intime que j'éprouve... Je vogue sur la barque de Pierre en assurance, car je sais que, si la tempête survient, Jésus est là qui d'un mot calme les flots et nous rend la paix... Oh ! qu'il est bon d'être ainsi entre les mains de son père et de n'avoir plus aucune crainte, aucun souci. J'ai tout jeté à ses pieds je n'ai plus ni peines ni inquiétudes car sa volonté m'est aimable quelle qu'elle soit. Je ne suis plus capable que de me reposer dans cette quiétude ineffable de l'Union à Dieu que rien ne peut plus rompre. Je sens que je m'endors en lui car en lui, tout me berce et me plonge dans un sommeil d'une divine douceur. »

Je voudrais aussi présenter certains passages qui expriment un sentiment singulier de force et de puissance surabondante. Ce sentiment n'existe chez Madeleine que pendant les extases et il contraste d'une manière bizarre avec son immobilité, avec la lenteur et la difficulté qui caractérise les mouvements dans l'état de consolation. On voit qu'elle a senti cette opposition. Elle vient d'écrire qu'elle a une force indomptable dans tous les membres et elle ajoute :

« Je crains que la plume ne tombe de mes doigts qui me semblent être en coton. Mon corps est amoindri comme une petite poupée mais mon cœur n'est pas amoindri ; si mes lèvres ne peuvent pas parler mon cœur chante. D'un côté j'ai l'air de mourir et de l'autre je reçois sans cesse un accroissement de force et de vie qui jusqu'alors m'était inconnu. »

Dans les passages les plus simples elle ne parle que de la force de ses sentiments et de ses idées, mais elle dépasse vite les sentiments et parle d'une force physique de tout le corps.

« Je ne sais ce que cet amour va faire de moi, mais certainement il me travaille d'une manière étonnante. Tout mon être en est imprégné, un feu invisible se répand de plus en plus dans toutes les parties de mon esprit, et je sens mon cœur toujours plus enflammé, plus ému, plus inondé d'une divine ivresse. Les sentiments les plus profonds, les plus doux me secouent sans cesse et je m'étonne par moments, de ne pas mourir tant ils sont violents. Mais au lieu de succomber, je crois reprendre une nouvelle vie. Je sens comme une force, une activité inconnue qui m'emporte en quelque sorte malgré moi. Mes mouvements deviennent plus aisés et plus prompts, je vais d'un lieu à un autre avec plus de rapidité et moins de fatigue, j'éprouve dans tout mon être un bien-être inconnu à me trouver dans l'air, à respirer, à contempler tout ce qui se présente à ma vue. Le parfum des fleurs me cause un enivrement qui m'étonne, le gazouillement des oiseaux me charme au delà de toute expression... Je me sens plus que jamais soulevée, emportée, et j'ai dans les nerfs, dans les muscles, une force qui paraît toujours plus grande. Ce matin, j'aurais résisté seule à deux hommes vigoureux, il me semble que j'aurais broyé ce que j'aurais étreint dans l'ardeur que je ressentais... »

« Comment dire les transports que j'ai eus aujourd'hui ! Si cela continue, j'arriverai à ne plus pouvoir me contenir et je ferai malgré moi des mouvements extravagants. J'ai par instants comme un suprême besoin de danser, je finirai par sauter en l'air. Il y a en moi comme une sorte d'électricité, de vapeur comprimée qui paraît sur le point d'éclater... N'est-il pas absurde qu'au moment où je ne peux même pas parler, je sente en moi s'exhaler des cris de joie, des chants de gloire et d'amour... »

« L'ardeur que je sens en moi me donne en ce moment un terrible besoin d'activité, il me semble que j'ai besoin de faire une longue course. Ne craignez-vous pas qu'un jour, comme un volcan, cette ardeur finisse par éclater ? Alors je ne réponds plus de mes actes. »

2. — Les jouissances des sens

Cette joie générale semble se localiser successivement ou simultanément sur toutes les fonctions et nous pouvons relever dans les descriptions enthousiastes de Madeleine des jouissances de tous les sens. Remarquons d'abord que des douleurs peuvent se mêler à ces jouissances sans les altérer ou même en se transformant en jouissances.

« J'ai en ce moment de grandes douleurs dans les pieds et dans le dos, et en même temps j'ai des sensations ineffables, de telle sorte que je souffre et que je jouis tout à la fois et que la souffrance se combine avec la joie et se transforme... J'ai de grandes douleurs dans les pieds, mais mon âme est heureuse et je continue à ressentir des douceurs sur les lèvres qui sont collées. Il est difficile de comprendre comment on peut à la fois souffrir et jouir de la sorte. J'ai les pieds comme dans un brasier ardent, et, je n'ose presque pas le dire, je fais avec cette horrible brûlure de pures et douces voluptés. »

Toutes les sensations lui fournissent des jouissances un peu plus intelligibles que celles-là. Elle insiste naïvement sur les impressions suaves produites sur le goût et sur l'odorat.

« Non seulement l'âme jouit d'un bonheur inexprimable, mais aussi les sens ont leurs voluptés pures. Les jouissances dans la bouche et sur les lèvres sont continuelles, il est impossible de les comparer à quoi que ce soit, c'est plus doux que le miel... J'ai dans la bouche une saveur fraîche et douce, ma langue se délecte comme elle n'avait encore jamais fait : cette douceur dans la bouche est enivrante... quelle est cette liqueur douce et enivrante qui remplit ma bouche ?... C'est cette jouissance sur les lèvres et dans la bouche qui me rassasie et m'enlève faim et soif, c'est comme du miel que je n'ose avaler, c'est comme si je mangeais des sucreries, je n'ai envie d'aucune friandise, car ce que je savoure dépasse tout ce que l'on peut imaginer. »

Puis ce sera le tour de l'odorat :

« Oh ! que la respiration m'est devenue douce ! quel parfum satine l'air pur !... J'étais loin de penser que les odeurs fussent aussi délicieuses, je ne trouve pas de mots pour exprimer le bonheur que j'ai senti

en respirant les odeurs de la salle... Ces derniers temps, c'est principalement l'odorat qui a eu des jouissances : tout subitement j'ai senti des parfums inconnus qui m'ont enivrée. Ces odeurs délicieuses, je ne les avais jamais respirées ; elles ajoutent un charme nouveau aux voluptés que j'ai dans la bouche et sur les lèvres. »

Les mouvements eux-mêmes sont sentis comme agréables, quoiqu'elle ne daigne en faire aucun :

« Toutes les parties de mon être ont leur volupté particulière. Je respire un air qui m'enivre. Je jouis dans l'immobilité, mais aussi bien mes mouvements me charment et me causent des jouissances inexprimables... »

« Si je soulève le bras, la jambe, je ne sens plus le poids. C'est comme si je reposais sur un lit de délices, que chacun de mes membres fût soutenu et mis en mouvement par un air frais et doux. J'éprouve une volupté jusque-là inconnue dans l'action. Je jouis quand je ferme les yeux, je jouis aussi quand je les ouvre. »

Le toucher procure bien entendu des joies particulières :

« Le contact d'un petit enfant me cause un tressaillement, il fait éprouver dans tout mon être une chaleur délicieuse, en même temps que mon cœur est inondé de bonheur... Je me trouve enveloppée d'un air de feu qui me pénètre jusqu'à la moelle des os. On dirait que continuellement je suis saisie, étreinte, réchauffée et brûlée délicieusement par une force, une puissance invisible... J'ai de douces et ineffables sensations également dans les bras, les mains, et généralement dans tout le corps. Mon être entier est comme caressé par un délicieux zéphyr, ou brûlé par un feu pur et doux, tout en étant bien ardent et incompréhensible. Mes sens éprouvent un calme qui me paraît inaltérable. Rien ne les trouble plus. Et cependant j'ai des impressions fortes et violentes, des transports de joie et d'amour qui me causent de vives jouissances, augmentant sans cesse ma paix. »

Il faut mettre à part et constater avec précision les jouissances véritablement sexuelles à cause de l'importance qu'elles doivent prendre dans les discussions relatives à l'interprétation de ces faits. Le langage des mystiques laisse entendre bien souvent que dans leurs jouissances extatiques il s'agit de véritables phénomènes sexuels. On connaît la lettre célèbre de sainte Thérèse : « Je ne saurais exprimer toutes les faveurs, les lumières, les con-

naissances, les commerces intimes et amoureux de ce grand Dieu à l'égard de son indigne créature. Que de tendres affections ! Que de transports d'amour ! Que d'embrassements divins ! Que de délectations intérieures ! Que de contentements parfaits ! Que de défaillances sans fin !

« ... Il m'était permis de reposer sur son cœur où Dieu me soutenait de sa main droite en me couvrant de sa main gauche, en sorte qu'il me semblait être dans un jardin des délices où le jour éternel luit toujours, où les plaisirs sont sans fin, où l'époux et l'épouse sont à cœur ouvert et où ils se font un vrai plaisir de reposer l'un dans l'autre.

« ... Ah ! s'il m'était permis de dire combien de fois enivrée de torrents de volupté je ne pouvais plus contenir en moi cette extrême chaleur qui semblait me consumer jusqu'à la moelle des os ! Tantôt le visage rouge comme un charbon avec des yeux étincelants je portais des traits enflammés contre lui qui m'embrasais d'un si pur amour. Tantôt il fallait que je l'appelasse le seul objet de mes charmes, vie de ma vie, âme de mon âme, cœur de mon cœur, objet le plus charmant et le plus aimable. Oh ! amour qui brûle toujours et qui ne consume jamais, si la créature pouvait le connaître que ne le ferait-elle pas pour le posséder ! » (1).

J'ai déjà montré à propos du délire, que Madeleine croit être l'épouse de Dieu et qu'elle a avec lui des rapports d'une nature incontestable ; il faut ajouter ici quelques passages à ceux que nous avons déjà cités pour montrer que ces relations sont absolument satisfaisantes et lui laissent d'agréables souvenirs.

« Enfin le souffle divin m'enveloppe et me pénètre tout entière. C'est comme un perpétuel et universel baiser que rien ne trouble plus... Les douceurs que j'ai dans la bouche sont presque continuelles, j'éprouve la sensation d'un perpétuel baiser. Rien ne peut donner une idée de cette volupté pure, il faut l'éprouver pour la comprendre ; jamais je n'aurais pu soupçonner des jouissances pareilles à celles que je ressens maintenant si souvent dans ses bras... Ce matin j'ai senti encore délicieusement l'ivresse du baiser divin, j'en éprouve encore sur les lèvres et dans tout le corps la suave sensation. Je me rappelle qu'en pensant à Jésus en croix, j'ai comme Madeleine baisé

(1) Lettre de Sainte Thérèse, traduite par le Rev. P. Grégoire de Saint-Joseph. Rome.

les pieds du Sauveur et alors j'ai senti comme si du sang coulait dans ma bouche et m'enivrait et Jésus ressuscité est venu dans mes bras. »

Souvent il y a dans le langage de l'extatique des restrictions qui éveillent l'idée de choses qu'elle n'exprime pas complètement :

« Cet état ne peut se prolonger longtemps dans toute son intensité, pourtant je fais l'expérience que Dieu quelquefois prolonge bien ses consolations les plus délicieuses. Je suis vraiment confondue de celles qu'il m'accorde particulièrement depuis plus d'un mois, c'est inénarrable, ne m'interrogez pas je ne pourrai rien dire de plus... Les voluptés que j'éprouve en ce moment sont plus grandes que jamais. Il se produit dans ma chair des frémissements purs et tout divins qui m'enivrent de la volupté des bienheureux dans le ciel. Tout se ferme en moi comme sous l'impression d'un sceau divin que les lèvres de Dieu appliquent partout. Je me sens sous le charme d'une pure et douce étreinte qui ravit tout mon être, une chaleur ineffable me brûle jusqu'à la moelle des os... La chair qui est morte pour les sensations malsaines est bien vivante pour les jouissances pures et divines, je m'endors bercée doucement dans l'embrassement de Dieu.. Dieu me serre si étroitement qu'il me cause des souffrances dans tout le corps, mais ce sont des douleurs que je ne puis m'empêcher d'aimer, ce feu ardent me brûle, cette grande volupté m'effraye, mais elle est voulue par Dieu, je me trouve heureuse d'être broyée dans sa main et de me consumer aux pieds du bien-aimé... Oui je suis folle, l'amour me brûle jusqu'à la moelle des os, mais Dieu n'est-il pas lui-même le premier et le plus grand fou ? Les trois personnes de la sainte Trinité, mystère de notre foi, n'ont-elles pas au suprême degré cette folie de l'amour, le Père en nous donnant son propre fils pour nous sauver, le Fils en voulant souffrir et mourir pour nous racheter et l'Esprit Saint en nous enveloppant sans cesse des effluves de son amour malgré nos prévarications ? »

A ces morceaux où les expressions sont encore voilées, il faudrait ajouter des pages où l'expression devient brutale : il est bien probable que des expressions du même genre se trouvaient dans la bouche et peut-être dans les écrits des mystiques classiques mais qu'elles ont été expurgées par les commentateurs.

« J'ai des douceurs énormes sur les lèvres et au ventre qui se resserre des secousses vraiment divines... J'ai des frémissements de tout le corps quand Dieu applique partout ses mains brûlantes qu'il promène doucement, c'est indéfinissable, il me semble que je m'évanouis dans

la jouissance que je ressens. Je me sens de plus en plus soulevée en l'air, on dirait que tout mon corps porte sur une grosse corde passée entre les jambes et que cette corde comprime les parties qu'elle fait rentrer à l'intérieur. Il se fait un travail à la vessie, on pose un sceau sur l'ouverture et cette gêne pour uriner n'est pas une souffrance mais une volupté... J'éprouve trop souvent à l'intérieur comme à l'extérieur des frémissements suaves qui sont si particuliers que je ne peux les expliquer. J'aimerais mieux ne plus rien dire de ces sensations qui sont trop étranges pour que vous puissiez comprendre, il y a là un grand mystère ».

Nous avons déjà su que la pauvre femme quand elle sort de l'extase est toute honteuse de tels aveux et se confond en excuses. Personne n'a rien à lui reprocher : quand nous reprendrons l'étude psychologique de la jouissance sexuelle dans l'extase, nous lui donnerons sa vraie place qui est modeste. Remarquons seulement ici que l'apparition de cette jouissance n'a rien de surprenant. Quand nous constatons que la jouissance existe dans tous les sens, dans toutes les parties du corps, il serait bien étrange qu'elle fût absente dans ces organes qui d'ordinaire la présentent le plus facilement.

3. — Les jouissances artistiques

Quand on considère les sens supérieurs, l'ouïe et la vue, les jouissances présentent un caractère complexe. On ne peut plus dire avec précision qu'il s'agit d'une pure jouissance sensorielle, le plaisir n'est pas seulement lié à l'exercice de la sensation, il dépend des sentiments éveillés et d'une appréciation esthétique. Il faut en effet remarquer que la jouissance de l'extase n'apparaît pas seulement à l'occasion des opérations inférieures, mais à propos de toutes les fonctions psychologiques quand elles s'exercent dans ces conditions particulières, sous forme spirituelle, purement intérieure, sans dépense de force dans des actions extérieures. Les plaisirs de l'ouïe apparaissent chez Madeleine, mais bien moins souvent que ceux de la vue. « J'éprouve les jouissances les plus vives à entendre le son des cloches, la petite voix des enfants ; le chant des oiseaux me paraît de plus en plus doux et enivrant... Il y a des moments où j'entends des concerts

d'une douceur inexprimable qui me ravissent l'âme et donnent à mon cœur d'ineffables voluptés ». Madeleine est surtout une visuelle et elle ne tarit pas dans ses descriptions enthousiastes des spectacles magnifiques qui défilent devant les yeux de son imagination. Je voudrais insister d'abord sur un premier caractère de ces spectacles visuels que j'ai retrouvé chez d'autres sujets dans des conditions analogues et qui doit avoir quelque importance, c'est la luminosité. La plupart des extatiques constatent cette exagération de la lumière qui les charme et les éblouit.

« Tout à coup, ayant toujours les yeux fermés, j'ai vu des splendeurs impossibles à rendre, comme des soleils qui se succédaient les uns les autres toujours plus lumineux et plus beaux. La lumière variait sans cesse et jetait mon être dans le ravissement. Je ne puis dire le temps qu'a duré cette vision. Peut-être dix minutes. Cela m'est arrivé plusieurs fois dans le passé mais moins longtemps... Je vois toujours le Saint-Sacrement entouré d'un éclat, d'une lumière qui me pénètre tout entière. Ce matin en entrant à l'église le tabernacle m'a paru tout en feu, cela a duré au moins une minute (elle n'est entrée à l'église qu'en imagination, quand elle peut aller réellement à l'église, elle n'a pas ces phénomènes lumineux, à moins qu'une crise d'extase ne survienne dans l'église après être restée quelque temps en repos complet). J'ai encore vu et ce n'est pas un rêve, un globe de feu ovale, qui est resté devant moi peut-être dix minutes. J'avais d'abord les yeux entr'ouverts et je les ai fermés pour voir si la vision cesserait, elle a continué de la même manière. Ce globe avait une auréole de lumière, c'était très beau à voir, mais bien difficile à décrire... J'ai encore vu un brillant soleil changeant sans cesse dans un mouvement perpétuel et présentant à mon âme ravie des beautés toujours nouvelles et innarrables...

« J'ai vu des lumières, des soleils, des choses éblouissantes que je ne puis expliquer, mais qui étaient plus belles que jamais. Ce que l'on voit dans les feux d'artifice n'est rien auprès de ces rayonnements, de ces merveilleuses étoiles, de telles lumières si éclatantes et si variées n'ont pas de noms et disparaissent trop promptement. On ne se lasserait pas de les contempler. On se trouve comme devant l'ouverture d'un abîme de feux tout incomparable, si étincelants que rien ne peut en donner une idée... Les lumières que je vois le soir, les yeux fermés, sont de plus en plus resplendissantes et variées. Le centre de lumière s'est élargi et me paraît maintenant tout rempli d'êtres vivants qui s'y meuvent sans cesse. Ces êtres tout brillants sont différents

les uns des autres. Il y en a qui ne sont que comme des atomes, d'autres paraissent comme de petites étoiles dont la beauté est variée à l'infini. Tous s'agitent dans un éclatant et incomparable soleil qui lui-même change constamment de couleur, de lumière et de beauté. Les rayons scintillent continuellement et jettent des feux qui semblent toujours nouveaux. Impossible de dire ce qu'est cette vision que j'ai de plus en plus souvent et qui dure assez longtemps pour que je puisse me rendre bien compte que *je ne dors pas* et que *je vois* vraiment tout en ayant les yeux fermés ».

Ces lumières ne sont pas seulement étincelantes, elles sont belles :

« Les étoiles que j'ai vues étaient plus belles que jamais, les plus beaux feux d'artifice ne peuvent leur être comparés. Elles se succèdent avec rapidité et il n'y en a pas deux semblables. Ce sont toujours de nouveaux soleils qui apparaissent et qui jettent mon âme dans le ravissement. Il y a comme des intervalles de nuit qui font paraître la lumière plus belle quand elle revient et des millions d'atomes lumineux qui se meuvent sans cesse, cela me donne une idée de ce que sont les créatures dans l'immensité de Dieu... Je viens d'avoir une vue remarquable, c'est une sorte de vision blanche. J'ai vu un horizon tout blanc qui m'a charmée par sa beauté, son éclat. Rien de plus simple, rien de plus pur, rien de plus beau en ce monde. S'il y en a qui voient rouge, je puis dire que j'ai vu blanc et que cette vue m'a consolée beaucoup. Combien elle m'a reposée des pénibles cauchemars que j'ai eus dans ma dernière crise (la crise de torture précédente). »

On trouvera beaucoup de descriptions de ces lumières tantôt éclatantes, tantôt douces dans l'ouvrage de James (1).

Ces lumières entourent et éclairent des objets, des personnages qui constituent des spectacles merveilleux.

« Le Sacré Cœur m'est apparu comme un divin soleil tout resplendissant d'une lumière incomparable et bienfaisante pour l'âme, il était l'objet d'un culte vraiment national et la foule qui l'entourait chantait en paroles très distinctes : « Oh ! soleil resplendissant de divine justice, que nos cœurs soient sans cesse exposés à vos rayons brûlants »... J'ai été absorbée, enivrée, perdue dans un abîme d'indicibles consolations causées par la plus belle, la plus divine vision que j'aie jamais eue : celle de Notre-Seigneur environné de lumière et tout

(1) W. JAMES. *Expérience religieuse*, p. 211-271.

rayonnant de gloire. Ses vêtements blancs resplendissaient d'un éclat incomparable. Toute sa personne était comme un brillant soleil qui jetait des feux que je ne pourrais décrire. Son Cœur divin apparaissait tout environné de flammes ardentes qui m'ont rappelé celles du buisson ardent ».

Mais c'est surtout la description de la Vierge Marie qui revient à chaque instant :

« J'ai eu cette nuit une bien belle vision : la très Sainte Vierge m'est apparue dans le ciel au milieu des nuages toute rayonnante de gloire, c'était l'immaculée conception couronnée, comment dire mon bonheur ! Il est impossible de se faire une idée de la beauté de cette divine créature, toute sa personne rayonnait, enfin c'était une gloire incomparable. Marie immaculée m'apparaissait en reine comme elle est au ciel. Ce qui m'a le plus frappée, c'était la beauté, le reflet pur et tout divin de Marie, c'est son air de supplication et de tristesse douce qui me révélait ses impressions sur les misères humaines. Je comprenais comment cette Vierge admirable peut toucher le cœur de Dieu et apaiser sa colère.

« J'ai essayé de résumer mes impressions de lundi, mais il me semble que j'ai dit bien peu de choses de ce que j'ai éprouvé, vu, pensé, compris... pendant les heures que j'ai contemplé cette créature privilégiée à laquelle seule s'appliquent ces paroles de l'Esprit Saint : « Vous êtes toute belle, ma Bien-Aimée. il n'y a pas de tache en vous ».

« La vue des pures vierges qui, dans la suite des générations se sont efforcées de marcher sur les traces de Marie m'a causé une joie indécible. Oui, malgré la corruption de notre nature déchue il y aura toujours sur terre des âmes choisies de Dieu qui courront après vous, ô Marie, à l'odeur de vos parfums ».

Madeleine revient d'ailleurs indéfiniment sur cette vision de la Vierge et sur cette beauté dont « rien, rien, rien ne peut donner une idée ».

Dans cet état elle trouve de la beauté merveilleuse dans tout ce qu'elle regarde :

« Tout me paraît plus beau et me charme plus, le ciel est plus splendide que jamais, je contemple des campagnes, des montagnes, des fleurs, des fruits, des oiseaux comme on n'en voit jamais en ce monde. Toutes les créatures ont une beauté que je n'avais jamais vue, les figures de mes compagnes ont un reflet du visage divin. Ne croyez pas que cette beauté soit monotone, les lumières et les beautés sont variées

De l'angoisse à l'extase.

à l'infini mais la langue humaine ne peut les décrire. Ce sont des fleurs fragiles que l'on déflore dès que l'on veut y toucher... Ce serait folie de vouloir reproduire l'image de Notre Seigneur telle qu'elle m'a été montrée. Après ces visions je n'ai plus qu'à briser mes pinceaux et renoncer pour toujours à peindre des images. L'univers entier est un livre que je peux feuilleter, où tout est pour moi une source de joie et d'admiration, il est inutile que je remue et que j'essaye de faire moi-même la moindre des choses ».

4. — Le sentiment d'intellection

A côté de l'admiration esthétique je voudrais placer un sentiment qui accompagne l'exercice des opérations intellectuelles, le sentiment d'intellection ou d'illumination spirituelle. C'est le sentiment de recevoir une explication complète, de comprendre merveilleusement des choses jusque-là très obscures. « Les mystiques, dit M. de Montmorand, affirment qu'ils ont au cours de leurs trances découvert de grands secrets, reçu de sublimes communications, acquis des connaissances admirables » (1). Ce sentiment a vivement préoccupé les observateurs et il a souvent donné lieu à des interprétations profondes (2) qui ne semblent pas toujours nécessaires à propos d'un phénomène beaucoup plus simple qu'on ne le croit.

Très souvent Madeleine nous répète que dans l'extase elle comprend une foule de choses.

« Une lumière intérieure m'éclaire l'esprit et me fait comprendre ce qui me paraissait incompréhensible... Je comprends le pourquoi d'événements qui étaient considérés comme inexplicables.

« Oh ! quel spectacle admirable nous est réservé à la fin du monde lorsque nous ve rons clairement par quelles voies Dieu a conduit chaque âme en cette vie !

« Si je pouvais dire tout ce que j'ai vu et entendu, e mme moi, mon Père, vous constateriez la justice en même temps que la bonté des desseins providentiels.

(1) M. DE MONTMORAND. *Psychologie des mystiques*, 1920, p. 157

(2) Cf. H. DELACROIX, *La religion et la foi*, 1922, p. 266.

« Les visions de l'esprit sont claires et sans illusion. C'est une lumière de Dieu qui illumine l'âme et lui fait voir et comprendre ce qui jusqu'alors était caché à son intelligence. Elle ne saurait décrire ces visions comme celles que voient les yeux du corps... »

« Il se fait dans mon esprit comme une lumière qui amène la compréhension d'une foule de choses ; en un instant, tous les mystères sont éclairés, tous les secrets me sont révélés, et mon âme est subjuguée par la vue de l'infinie sagesse... Oh ! non, l'esprit n'est pas oisif dans cet état ; sans doute, il se simplifie et s'unifie en Dieu, mais avec lui il embrasse toutes choses et il comprend toutes choses comme le créateur même qui les a faites ».

Au premier abord on peut croire qu'il s'agit simplement d'une application du petit système théologique que Madeleine nous a exposé.

« Mon esprit comprend l'intervention des anges et des démons, la miséricorde de Dieu unie à sa justice. Un jour nous comprendrons tous et nous bénirons Dieu des moyens qu'il aura choisis dans sa sagesse pour nous châtier, nous purifier et nous faire mériter la gloire qu'il nous prépare... Je comprends le mystère de la souffrance, le bienfait de la contradiction, de la misère, des déceptions ; la nécessité de la maladie et de la mort. Mon esprit va au delà de la tombe et lève un coin du voile qui nous cache l'abîme de notre éternité bienheureuse ou malheureuse. Je m'explique un peu la félicité des saints et le supplice des damnés ».

Cette explication n'est pas suffisante, d'abord parce que ce petit système ne suffit pas toujours à Madeleine qui dans d'autres états le trouve tout à fait insuffisant et qu'il faudrait encore montrer pourquoi en ce moment il paraît expliquer tout. Ensuite parce que Madeleine a nettement ce sentiment d'intellection à propos de choses qui n'ont aucun rapport avec sa théorie anthropomorphique élémentaire du monde. Elle déclare comprendre « l'explication métaphysique de la Trinité, l'essence de Dieu, l'essence de l'âme, aussi bien que la psychologie du rêve et les principes de l'algèbre la plus élevée ». A tout ce qu'on lui propose elle répond que pour elle c'est parfaitement clair et que Dieu lui en donne une explication complète. Quelquefois elle consent à donner cette prétendue explication, et il s'agit d'une petite comparaison par analogie lointaine ou d'une parabole plus ou moins jolie.

« La vision d'un soleil tout rond sur un fond noir nous explique l'origine du monde, c'est ce que l'on voit quand on fait une piqûre d'épingle au travers d'un paravent sombre qui nous cache un grand

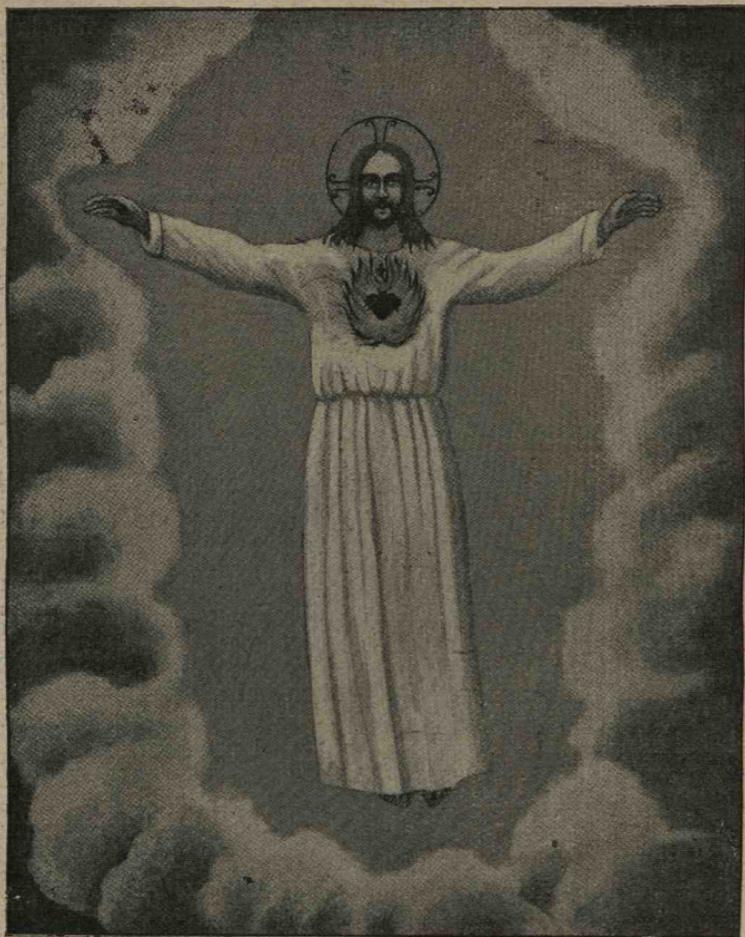


Fig. 19. — La Sainte Trinité telle que Madeleine la conçoit pendant l'extase : le personnage principal est toujours pour elle le Dieu-homme, Dieu le père est représenté par le soleil sur lequel se détache le Christ et dont les rayons ne sont pas ici reproduits nettement et le Saint Esprit est représenté par les flammes qui sortent du cœur de Jésus.

foyer de lumière. Une voix me dit que Dieu me fait ainsi entrevoir quelque petite chose de sa gloire et de l'origine des mondes. Quelle joie de pénétrer ainsi dans le mystère de la création et de tout comprendre ».

Mais bien souvent elle ne nous raconte aucune petite histoire

simple sentiment de satisfaction qui s'attache à une formule, à l'énoncé verbal d'un problème. Quand pour nous un problème n'est pas résolu, quand une phrase n'est pas comprise, nous ne pouvons les formuler sans éprouver un sentiment de gêne et d'effort que Madeleine connaît bien, car elle en a beaucoup souffert dans la période des tentations. Quand, au contraire, nous avons résolu le problème et compris la formule, nous les exprimons sans aucune gêne et sans aucune envie de travailler à ce sujet. Or c'est ainsi que Madeleine exprime toutes choses pendant l'extase, elle est pleinement satisfaite de tout ce qu'elle pense et surtout ne veut rien faire pour aller au delà. C'est un état d'esprit qui se traduit par le sentiment d'avoir expliqué, d'avoir compris : « Soyez donc bien tranquille, tout sera clair pour vous un jour comme tout est clair pour moi maintenant ; l'essentiel est de ne pas chercher ». Ajoutons que lorsqu'une idée nous satisfait complètement, nous paraît belle et certaine, elle nous paraît profonde, « c'est la révélation lumineuse d'un sens de la vie plus profond que celui qui nous est familier (1) ». Madeleine n'a pas seulement le sentiment d'avoir compris mais « d'avoir compris de grands mystères, d'avoir pénétré des secrets merveilleux du monde ».

Un mot seulement sur le sentiment de « être compris » qui se rattache si étroitement au précédent. Madeleine a tant souffert « de s'adresser à un Dieu sourd qui ne la comprend pas et qui ne l'aime pas », elle est maintenant au comble du bonheur :

« Je sens bien que j'aime et que je prie ; je sens si bien que Dieu entend ma prière, qu'elle lui est agréable parce qu'elle est intime et dégagée de tout mouvement et de toute matière... Dieu me donne tant de témoignages de sa présence de son attention à moi, de son amour. Il m'écoute si bien, il me comprend si bien, quoi que je dise, je n'ai pas à formuler une prière, une phrase complète, une parole, il a tout de suite saisi ce que je voulais dire, il a senti battre mon cœur et il a compris. »

On n'a pas assez remarqué que le sentiment d'intellection rentre dans le groupe des conduites sociales et que comme tel il a deux aspects inséparables, le fait de sentir qu'on comprend les autres et le fait de sentir qu'on est compris par les autres.

(1) W. JAMES, *L'expérience religieuse*, trad. 1906, p. 60.

J'ai déjà étudié ce sentiment à propos de ces malades toujours mécontents, toujours incompris, qui sont si heureux « d'être enfin compris » par celui qu'ils *adoptent* comme leur directeur (1). J'ai montré que celui dont ils se croient si bien compris ne les a pas compris mieux que les autres, mais que ce sont eux qui ont adopté à son égard une conduite particulière. C'est parce qu'ils se sont décidés à se confier, à parler librement d'eux-mêmes au lieu de se renfermer dans les banalités et les fausses plaisanteries sur eux-mêmes, c'est parce qu'ils sont satisfaits de leur propre parole qu'ils se disent compris : « Celui qui sort de votre conversation content de lui, l'est de vous parfaitement ». Madeleine est dans les meilleures conditions possibles pour réaliser cette adoption de Dieu comme directeur, elle parle librement d'elle-même sans aucune gêne et elle est si satisfaite de ce qu'elle dit, qu'elle est satisfaite de Dieu également et qu'elle croit sa prière bien comprise.

Ce sentiment d'intellection, ce sentiment de bien comprendre soi-même et d'être bien compris, se rattache au sentiment de foi complète, absolue que nous avons déjà noté au point de vue intellectuel. D'abord on croit bien plus facilement ce que l'on comprend parfaitement et ensuite la croyance complète est encore en elle-même une qualité, une perfection de la pensée. Une idée dont on doute est imparfaite par quelque côté, quand une idée est parfaite à tous les points de vue elle est également certaine absolument.

5. — La pureté morale

La forme la plus curieuse de l'optimisme extatique se rencontre dans les jugements de moralité. Il y a là un ensemble d'appréciations et de sentiments qui complètent les observations que nous venons de faire au point de vue de la beauté et au point de vue de la vérité. Madeleine a été pendant de longues années une obsédée scrupuleuse, elle nous présente encore fréquemment de longues crises de tentations pendant lesquelles elle a toutes les

(1) *Les médications psychologiques*, 1920, III.

hésitations et tous les doutes possibles à propos des conduites religieuses ou morales. Nous verrons combien elle est inquiète et quelles sont ses interminables discussions à propos de l'orthodoxie d'une croyance ou de la pureté d'une intention. Aussi son imperturbable optimisme moral, la fermeté inébranlable de sa satisfaction morale ne laisse pas de nous étonner et elle doit provoquer nos méditations.

Les questions d'orthodoxie qui, certainement, pourraient être soulevées à chaque instant n'offrent à ses yeux aucun intérêt :

« Rien de tout ce qui m'est révélé n'est et ne peut être contraire aux enseignements de l'Église... J'ai eu la révélation que dans tout ce que je vous ai dit de mes lumières et de mes consolations, il n'y a rien que la théologie la plus sévère puisse critiquer. — Mais, faisons une simple supposition, si un prêtre avait par hasard sur un point une autre opinion. — J'évite ces suppositions inutiles, je ne dis aux prêtres que ce qu'ils peuvent entendre (elle s'est toujours méfiée des prêtres, malgré un grand respect apparent, car elle s'est faite une religion personnelle), je vous ai dit certaines choses que je ne vous aurais pas dites, si vous étiez prêtre. — Mais enfin, si par hasard, un prêtre soupçonnait quelque chose de vos idées et ne l'approuvait pas entièrement ? — Ce serait fâcheux, mais que voulez-vous que j'y fasse, je ne pourrais rien changer, ce qui est vrai serait toujours vrai » (*e pur si muove*).

Quand on songe que dans quelques jours peut-être elle va s'arracher les cheveux à la pensée qu'un concile pourrait condamner une ligne de ses lettres, qu'elle va supplier un prêtre de la raser, que ce prêtre ne suffira pas, « qu'il faudrait un évêque, et que le pape même pourrait mal comprendre », on est étonné de cette assurance extraordinaire.

Il en est de même pour les problèmes moraux : Madeleine va communier presque tous les jours dans diverses chapelles et ne va pas se confesser. C'est que cela est parfaitement inutile : il est certain qu'elle ne pèche jamais et cela pour une bonne raison, c'est qu'elle ne peut plus pécher. Les douteurs ne sont pas rassurés quand on leur démontre que l'accident redouté est rare, exceptionnel, improbable ; il faut que « l'accident soit impossible, mathématiquement impossible » sinon ils restent angoissés. Madeleine a résolu le problème : le péché, pour elle, est devenu impossible, mathématiquement impossible.

« Je me sens purifiée de tous les péchés possibles, Dieu m'en a montré la laideur, cela les a supprimés définitivement. Tout en moi est pur : l'âme, le cœur, les sens, sont dans une atmosphère d'ordre et de paix. Tout me donne de salutaires pensées, de généreuses résolutions ; la vue même du mal m'est un excitant à mieux faire. Je suis fort avancée dans la sanctification... Pour pécher, il me faudrait offenser Dieu et, si je pouvais consentir à cette absurdité, Dieu ne me laisserait pas faire. Il tient à moi et a tout réglé en moi selon ses désirs. L'amour de Dieu est un feu qui purifie tous mes actes, toutes mes pensées.

« Oui, autrefois, par moments, j'ai connu des sensations charnelles très involontairement, et j'ai dû m'efforcer de les prévenir en m'abstenant de tout ce qui pouvait les provoquer. Maintenant tout est bien changé ; mes affections se sont tellement spiritualisées que je ne considère plus que l'âme de ceux que j'aime. Les nudités ne me gênent plus, car tout me sert à élever mon âme vers Dieu. J'ai eu la vision d'un beau corps d'homme tout nu qui brillait d'un éclat de pureté incomparable. Et cependant je comprenais que cette beauté physique n'était rien auprès de la beauté de l'âme qui l'animait. Oh ! comme je voyais clairement que l'homme est le roi de la création, comme je comprenais l'amour qu'a pour lui son créateur et son maître, j'adorais Dieu dans son chef-d'œuvre. L'amour dont mon cœur est plein ne m'expose donc plus à aucun désordre ; le feu dont je brûle est devenu tout innocent, il surnaturalise mes actions et mes affections.

« Comment s'est fait ce grand changement ? Dieu m'a ramenée à l'état bienheureux du petit enfant ! c'est une grâce exceptionnelle qu'il m'a faite. J'ai la douce liberté de l'enfant, car je ne crains plus rien et mon corps ne peut plus sentir que de chastes délices. Dieu m'a ramenée à l'état de l'homme et de la femme avant le premier péché : toutes les parties de mon corps me paraissent également saintes et je les offre avec mon âme à celui qui les a créées les unes et les autres ».

Tout cela est fort bien, mais il me reste une inquiétude : Madeleine est d'ordinaire extrêmement sévère pour la moindre parole risquée, pour toute attitude un peu inconvenante, elle se montre souvent d'une exigence insupportable avec les autres malades. Or elle a souvent elle-même dans ses extases des manifestations de son amour qui, si elles sont peut-être celles d'Eve avant le péché, ne sont pas celles du petit enfant. Il serait bon de savoir ce qu'elle pense au point de vue moral du « baiser perpétuel partout et de la fontaine scellée ».

Ne l'interrogeons pas sur ce point dans les autres états psychologiques, elle conserve ce souvenir de l'extase, elle veut encore conserver la foi qui la justifie, mais elle est gênée et honteuse et

une interrogation maladroite pourrait déchaîner une crise douloureuse de scrupules. Mais tant que dure la période des consolations nous n'avons rien à craindre. « En quoi cela peut-il embarrasser ? Mon amour pour Dieu que vous avez vu, est pur, pur, pur. »

Mais pourquoi donc cet amour qui ressemble tellement aux autres est-il si pur ? Je croyais que Madeleine me répondrait qu'elle était mariée officiellement avec le Bon Dieu, mais elle n'a jamais exprimé une idée de ce genre. Pour elle c'est pur parce que c'est spirituel, c'est divin, parce que c'est un amour avec Dieu.

« Je comprends, dit-elle, ces paroles de sainte Agnès à propos de son divin fiancé : quand je l'aime je suis chaste, quand je le regarde je suis pure, quand je l'embrasse je suis vierge... Ce qui est spirituel est proche du ciel et du divin ; tout est en Dieu et pour Dieu, cela sanctifie tout... C'est Dieu qui, par son commandement, rend les choses morales, c'est Dieu qui me dit qu'il m'aime, c'est lui qui règle mes ardeurs, c'est Dieu qui le veut ».

Voilà la formule terrible : « Dieu le veut » avec laquelle la pauvre humanité a fait des actions héroïques et des abominations. Vous ne voyez donc pas, Madeleine, où est la difficulté ? Comment savez-vous que Dieu le veut ? Comment reconnaissez-vous qu'il l'a dit, puisque c'est toujours vous qui parlez en son nom, puisque vous lui faites dire tout ce que vous voulez ? A quel signe voyez-vous que c'est divin ? Madeleine répondra : Si je parle au nom de Dieu, c'est que Dieu me fait parler. Je reconnais que Dieu me fait parler à la beauté des paroles, à l'exaltation et à la joie qu'elles me procurent.

« Mes actes d'amour ne doivent pas être confondus avec ceux de l'amour profane, ils ne peuvent pas être comparés aux ardeurs des affections naturelles, ils sont trop purs pour que je puisse m'en troubler.. L'ivresse de ces jouissances ne peut pas être malsaine, elle est trop exquise et trop pure... Comme tous mes sens et tous les membres de mon corps, les parties sexuelles ont leurs jouissances transformées, devenues toutes particulières, spirituelles et si pures... Quand je réfléchis bien sérieusement je ne peux pas avoir de scrupules ; quoique très violent, mon amour est trop saint et trop pur... Même dans mes plus violents transports, je garde une paix indicible et un sentiment de jouissance si parfaite et si pure. »

Parfaitement, c'est pur parce que c'est divin et c'est divin parce que c'est pur. Toutes ces discussions qui remplissent d'interminables lettres n'ont aucun sens et ne présentent que des raisonnements apparents. Ils rappellent le fameux argument de saint Anselme dont nous aurons à étudier le mécanisme psychologique et qui pourrait ici se traduire de cette manière : « C'est si délicieux que cela ne peut-être que moral, c'est si bon que c'est bien ». Rien n'est plus étrange que cet exemple du bouleversement du bon sens que l'exaltation religieuse peut produire. Le bon sens admet des femmes pudiques, il comprend ce que c'est qu'une femme impudique ; mais Madeleine veut lui faire comprendre qu'elle est impudiquement pudique et chastement obscène.

Si je ne craignais de lui faire de la peine, je dirais à Madeleine : « Vous n'avez pas vu jouer et je le regrette, une jolie opérette où un bon moine nommé Gorenflot est invité à dîner un soir de Vendredi Saint. On lui sert une superbe poularde et il est cruellement embarrassé. Mais il a une inspiration, lui aussi, levant la dextre sur le r^ôti et étendant deux doigts il dit d'un ton solennel : Te baptiso Carpam, et il la mange sans remords. J'ai bien peur que vous me fassiez quelque chose de semblable et que vous ne baptisiez vos amours de divins afin d'en jouir sans scrupule. » Il n'y a dans tout cela qu'une seule chose de réelle, c'est ce sentiment fondamental de l'extase que tout est bon et parfait. C'est ce sentiment qui a rendu tout beau, tout vrai et qui rend tout moral.

Je sais ce que Madeleine m'aurait répondu : « Votre Gorenflot, que le diable emporte, n'était qu'un affreux menteur, mais moi je suis sincère, sincère ! » Voilà encore le problème de la sincérité des névropathes et de la sincérité des religieux, il faudra nous efforcer plus tard d'y voir un peu plus clair : cela ne sera pas facile.

6. — La vie divine

Ces difficultés mettent en évidence la situation bizarre dans laquelle se trouve Madeleine, car tous les phénomènes qu'elle essaye de réunir dans son esprit sont contradictoires. Elle ne

parle que de joies, de triomphes, de force et d'amour, mais toutes ces expressions impliquent des succès, des combats, des assistances, c'est-à-dire des actes extérieurs, des mouvements, or elle ne peut absolument rien faire, car elle s'est désintéressée de toute action et elle reste dans une immobilité absolue. Comment concilier ces deux choses : l'idée de spiritualité qui a rendu quelques services n'est plus suffisante. Car, ou bien la pensée n'est qu'une préparation de l'action et alors il faut envisager le mouvement, ou bien la pensée reste pure et ne rapporte ni succès, ni amour. Il faut un autre monde que notre monde sublunaire, un monde où l'on triomphe sans bouger, où l'on aime sans sortir de soi-même. C'est l'idée de divin, de vie céleste qui réunit ce sentiment de force et de joie avec l'immobilité physique, car les Dieux, comme nous le verrons, sont justement des Esprits puissants, c'est-à-dire des hommes qu'on ne voit pas, qui ne bougent pas, mais qui tout de même font des merveilles.

Une première remarque doit nous frapper, c'est que Madeleine comme tous les sujets du même genre, parle sans cesse de la mort comme d'une délivrance et appelle la mort de tous ses vœux.

« La pensée de Dieu m'absorbe tellement que je deviens indifférente à tout le reste. Je me laisserais volontiers mettre dans un cercueil et enterrer, je ne serais pas ainsi obligée de me tirer de mon état de contemplation et d'oraison. Hier mon cœur jetait ce cri continu, mon Dieu ! mon Dieu ! La mort ! la mort ! mais que dis-je, ne suis-je pas presque morte, puisque je vois Dieu face à face comme les bienheureux, puisque j'éprouve quelque chose de leur béatitude ?

... Cela finit par ne pas être naturel de vivre dans ces conditions-là, croyez-vous sérieusement que je sois encore vivante ? Je suis si détachée de la terre... Quand de telles voluptés nous attendent comment ne pas prendre congé de ce pauvre monde ? Comment résister à la souffrance indicible de la vie, comment résister au désir ardent de mourir pour posséder définitivement son Dieu. Il y a des moments où je lui crie de toute la force de mon être : mon Dieu je ne puis plus vous voir offensé et méconnu, je ne puis plus voir ces pauvres hommes divisés, aveuglés, égoïstes et méchants, je ne puis plus supporter mon impuissance à soulager et à transformer, mon Dieu je ne puis plus vivre !... Comment ne pas désirer mourir quand on a un avant-goût du bonheur qui nous attend au ciel ? Mais cette pauvre vie n'est rien comparée à l'éternité. Qu'est-ce que l'amour en ce monde comparé

à l'amour des bienheureux ? Notre cœur sur terre ne peut jamais être satisfait, il ne le sera qu'en Paradis. Les miettes que Dieu nous donne du pain qui nous nourrira éternellement nous affament et nous font soupirer après l'heure où ce pain nous sera donné abondamment et pour toute l'éternité... Quand pourrais-je être dans un tombeau loin de ce monde qui cependant ces jours-ci ne me gêne pas beaucoup ?.. »

Cette attitude vis-à-vis de la mort est tout à fait spéciale : chez les malades mélancoliques comme chez les hommes normaux la mort est considérée comme une chose horrible et la pensée de la mort éveille de l'angoisse. Si quelques-uns recherchent la mort c'est pour fuir un mal plus grand encore, mais ils ne se représentent pas la mort en elle-même comme une chose heureuse. C'est que pour eux la mort est la suppression de toute vie quelle qu'elle soit, c'est le retour au néant qui est toujours angoissant. Tandis que pour Madeleine, il s'agit seulement de la suppression d'une certaine vie, la vie du mouvement et de l'action pratique, il ne s'agit pas de l'entrée dans le néant il s'agit seulement de l'entrée définitive dans une vie fort agréable dont elle a déjà pu apprécier les charmes. Le sentiment fondamental des extatiques c'est qu'ils ont changé de vie, qu'ils ont quitté momentanément la vie ordinaire des hommes, qu'ils ont déjà commencé une autre vie.

Quelle est cette autre vie ? C'est avant toute une vie très différente de la vie précédente. M. Jules Pacheu, *L'expérience mystique et l'activité subconsciente*, 1911, p. 107, a raison de faire remarquer « qu'il n'y a aucun rapport entre l'être souverain perçu en ce moment et les consciences acquises antécédentes. » Il en est ainsi dans beaucoup de troubles mentaux où le sujet, précisément parce qu'il devient malade et qu'il ne l'était pas auparavant a des expériences entièrement nouvelles et répète : je n'ai jamais senti cela. Mais ce sentiment est beaucoup plus fort et plus justifié en raison de la bizarrerie de l'état mental extatique. Une interprétation s'impose :

« C'est une vie céleste, je goûte un avant-goût du bonheur pour lequel l'homme a été créé et qui l'attend au ciel... Je suis dans le vestibule du ciel, je sens déjà quelle sera ma vie dans le ciel... J'ai compris qu'une étincelle sortie du cœur de Jésus avait jailli sur mon misérable cœur et y avait mis ce feu dont on brûle au Paradis... En un instant prompt comme l'éclair que de choses j'ai vues, j'ai comprises, j'ai

goûtées, j'ai une idée de la gloire et du bonheur du ciel et la pauvre nature s'en est trouvée accablée. Dans mon cœur j'ai dû crier, mon Dieu assez, assez, je ne puis supporter un tel amour, une lumière si éblouissante, attendez l'éternité pour me combler pareillement. »

La vie dans le ciel, dans le Paradis, c'est la vie des purs esprits invisibles et tout-puissants, c'est la vie des Dieux.

« Non, la paix et l'amour qui me pénètrent ne sont pas de la terre, je me sens vivre d'une autre vie qui est la vie divine... »

« Je ne trouve qu'un mot pour résumer ce qui se passe en moi, c'est divin, sans doute je ne comprends pas comment cela est possible, mais Dieu est si bon qu'il me supporte et m'aime comme je suis, qu'importe que je sois une misérable petite créature puisqu'il m'a déjà mise dans le ciel... Une telle vie n'est pas de la terre, mon esprit plane dans le ciel ; ce que je ressens en moi ne peut être que la vie divine, on en aura un jour la preuve.. »

La vie divine c'est la vie de Dieu, si on a une vie divine c'est qu'on se rapproche singulièrement de la nature de Dieu. Nous avons déjà vu que Madeleine s'identifiait de plus en plus à Jésus et à Dieu, mais il est évident que, malgré elle, elle est entraînée à aller plus loin et qu'elle arrive à des idées qui l'effrayent elle-même :

« Tout se purifie en moi de plus en plus et je comprends quelque chose du travail que Dieu fait dans une âme pour arriver à la déifier. Ma vie s'unifie tous les jours davantage avec Dieu, abimée, perdue dans son amour, mon âme participe au suprême bonheur de la divinité, elle se déifie... J'arrive à la vraie vie en Dieu : unie à mon divin amour, je vois par ses yeux, j'entends par ses oreilles, je parle par sa bouche, je juge avec son esprit, j'aime avec son cœur, mon être est purifié, transformé, divinisé... Je participe à l'essence de Dieu, je suis en Dieu, je suis comme Dieu, je suis..., non il ne faut pas dire cela, pourquoi est-ce que je sens cela ? Je suis Dieu ».

Mais si, Madeleine, ne vous gênez pas, il faut le dire, vous m'instruisez.

J'ai été souvent surpris de voir que des écrivains religieux qui analysaient l'extase d'après les écrits des extatiques consacrés donnaient comme caractère essentiel de l'extase, le sentiment du divin, le sentiment d'être en Dieu, de participer à Dieu. Je pensais qu'ils avaient tort de définir un état psycholo-

gique par l'objet que le sujet se représente dans cet état, qu'un délire peut être psychologiquement le même quel qu'en soit l'objet, la perte de la fortune ou la perte d'un enfant, qu'il fallait définir l'extase par la modification des opérations psychologiques qui la constitue indépendamment de la pensée qui occupe l'esprit pendant cette période. Je voulais à ce propos éviter les difficultés que soulèvent toujours les problèmes religieux et étudier des extases laïques dans lesquelles l'extase aurait ses caractères psychologiques fondamentaux, mais où l'esprit penserait à autre chose qu'à la vie religieuse. Je reconnais aujourd'hui que je me trompais et que ces auteurs avaient raison. La pensée religieuse est intimement liée avec la pensée extatique ; les vraies extases sont des extases religieuses. L'objet de la pensée est ici déterminé par la forme même que prend la pensée. Madeleine est obligée de se défier, de se donner une vie divine, car la vie divine est la seule vie qu'elle puisse vivre : « Je sens à la fois en moi les deux extrêmes, la force et la douceur, l'amour entreprenant et l'immobilité, c'est inexprimable et c'est divin, c'est le bonheur du ciel. »

Evidemment elle ne peut pas dire autre chose, elle applique au genre de vie qui est le sien pendant l'extase les idées courantes que les hommes se sont faites depuis des siècles de la vie des Dieux, elle est obligée de reconnaître dans sa vie une vie de Dieu. Mais tandis que les autres hommes construisent leur idée de la vie des Dieux et cherchent avec difficulté à se la représenter, les extatiques ont de la vie divine « une connaissance expérimentale », car cette vie ils l'ont vécue, ils la vivent « et c'est une expérience savoureusement cognitive ».

Pour mieux apprécier cette vie divine il est bon de voir les transformations graduelles qu'elle subit quand le sujet revient peu à peu à la vie normale en traversant les autres états de consolation. Ces états que j'ai appelés « les recueils » de Madeleine ou « les consolations incomplètes » sont aussi nombreux qu'on le voudra et varient selon les différents sujets, ils sont des transitions entre la vie divine de l'extase et la simple vie humaine. Madeleine remue graduellement de plus en plus, elle fait un certain nombre d'actes pratiques, c'est qu'elle reprend quelque intérêt à la vie de ce bas monde, à ses devoirs, à ses plaisirs, à ses peines. Elle reconnaît qu'elle n'est plus dans le ciel, qu'elle est vivante sur terre dans l'hôpital. Mais elle garde quelque chose

des sentiments précédents, car pour elle, c'est un hôpital merveilleux « dont toutes les malades ont des figures d'une beauté ravissante et angélique, dont tout le personnel est si bon pour elle, où elle n'a aucune difficulté avec personne. Elle n'a pas le moindre souci car sa vie est facile, belle et bonne, si elle a eu des efforts à faire dans le passé, ils sont heureusement terminés. »

Une conduite et un sentiment particulier me semblent devoir être étudiés, car je m'intéresse toujours aux conduites qui mettent en évidence l'influence des hommes les uns sur les autres et en particulier à ces phénomènes de direction morale qui jouent un si grand rôle dans la psychologie des névropathes et si je ne me trompe dans la psychologie religieuse. J'appelle *directeur*, comme on a pu le voir par mes précédents travaux, cet individu que les névropathes, dont la volonté est affaiblie, adoptent pour leur charger de mettre une conclusion à leurs délibérations interminables, de décider pour eux, de fixer leurs croyances, de les faire commencer ou finir l'action, de les remonter, de les distraire, de les exciter de toutes manières, de faire pour eux en un mot et de leur faire faire les actions qu'ils sont incapables de faire tout seuls. Il est important de constater comment une personne comme Madeleine adopte un directeur et l'attitude qu'elle a à son égard dans les différents états.

Pendant la période de l'extase le véritable directeur de Madeleine a été Dieu, c'est évident, et nous avons vu comment il remplissait merveilleusement ce rôle. C'est Dieu qui la dirige, qui dicte ses résolutions et ses croyances, c'est Dieu qui lui procure toutes les joies. Il n'est pas facile de comprendre comment cela est possible, nous aurons à le rechercher plus tard, mais il faut ici le constater. Pendant l'extase je ne suis pas moi-même tout à fait absent ni tout à fait oublié ; je suis encore présent sur la scène du drame, puisque je puis parler à Madeleine et obtenir des réponses et des actes. Mais je n'ai qu'un rôle secondaire effacé, comme le pauvre saint Joseph lui-même dont j'ai revêtu le personnage. Je dois commander au nom de Dieu et non en mon nom personnel et si Dieu n'autorise pas l'obéissance à mes ordres, je n'obtiens rien. C'est ce qui explique que, pendant toute la période de l'extase, je ne puis absolument pas faire disparaître la contracture des jambes et obtenir le mouvement des pieds. La position du crucifié et la position d'assomption au ciel dépendent de la volonté divine et saint Joseph n'y peut

rien. Quand je cesse de tourmenter l'extatique en abusant du nom de Dieu pour lui faire serrer un dynamomètre ou écrire ses visions, elle ne se préoccupe pas de moi, elle me considère « comme un témoin muet », jamais elle ne s'adresse à moi directement la première, elle ne me pose pas de questions, ne me demande rien. Si je n'insistais pas pour me rappeler à elle, elle m'oublierait vite complètement. C'est à Dieu qu'elle parle, qu'elle pose des questions et Dieu répond admirablement sans me consulter.

Dans la période de simple consolation se présente un changement qui n'est pas sans importance. Madeleine, tout en continuant ses conversations avec Dieu, est capable de les interrompre pour entrer directement en relation avec moi ; non seulement elle m'entend, mais elle m'adresse la parole la première en m'appelant « mon père ». Il n'y a là aucune idée de filiation comme tout à l'heure quand elle était la fille de Dieu, c'est là une expression de respect affectueux, analogue à celle qu'elle emploierait pour un confesseur. En réalité elle sait qui je suis et connaît mon nom. Elle m'interroge et elle ne fait pas elle-même les réponses, elles les attend et les sollicite. Elle m'obéit directement sans demander la permission au bon Dieu et ne me résiste que rarement quand je touche à une de ses croyances en lui disant de mettre les pieds à plat ou d'interrompre une prière trop longue. En réalité, je recommence graduellement à reprendre la direction à la place de Dieu.

Pourquoi Dieu abandonne-t-il la direction à ce moment, pourquoi Madeleine renonce-t-elle à faire parler Dieu et réclame-t-elle une vulgaire parole humaine ? Je crois que la seule raison c'est qu'elle est revenue sur terre, qu'elle se préoccupe davantage des événements extérieurs et des actions à exécuter. Les circonstances extérieures ne sont plus uniquement à la disposition de Madeleine comme les péripéties de ses rêves. Le choix de la réaction à ces circonstances imprévues va être plus difficile et va réclamer des réflexions. Un Dieu qu'elle fait parler elle-même est suffisant quand elle est dans le monde des rêves, mais cette direction ne suffit plus dans le monde réel. Aussi quand elle revient sur terre reprend-elle un directeur terrestre.

Mais, malgré ce changement, les sentiments ou du moins une partie des sentiments sont restés les mêmes. Quoique, et je le dis en toute humilité, je n'aie jamais approché le degré d'intimité

qui existait entre Dieu et Madeleine, elle a conservé pour ma direction une partie des sentiments optimistes précédents. Je ne suis pour elle qu'un maître et un directeur de conscience, mais un maître parfait, un directeur idéal auquel on n'a rien à reprocher et à qui on peut obéir aveuglément. Elle prétend que, quatre ans avant de venir à la Salpêtrière, elle a eu une vision qui annonçait ma venue et qu'elle me reconnaît parfaitement, elle continue à me voir et à me sentir près d'elle, même quand je ne ne suis pas là :

« Depuis hier soir surtout (fin de l'extase où Dieu était présent plus que moi) je vous vois toujours si clairement qu'il n'y a pas de différence entre ce que j'éprouvais hier soir et ce que j'éprouve ce matin quand vous me dites être venu en réalité. Dieu bénit l'abandon que j'ai fait de ma volonté en m'accordant la grâce de me retrouver perpétuellement entre les mains du bon père qui ne m'abandonnera plus... Comme je jouissais hier soir de mon bonheur, et que je constatais qu'il était vrai que j'étais votre bien, votre propriété, que vous aviez pouvoir sur moi, de par Dieu, il m'a été dit que je ne mourrais pas, mais que je vivrais encore pour vous obéir. Que, de même que vous me faisiez croire, vous me feriez agir, dessiner, peindre ; que je devrais vous demander ce que je dois faire, Dieu bénirait mon obéissance et me ferait réussir dans mon travail. Je vous ai vu, mon Père, réglant *tout* dans ma vie et me faisant faire des choses dont toute seule je serais absolument incapable. Si ceci n'est pas une illusion, alors, mon Père il ne tient qu'à vous de me faire faire des chefs-d'œuvre. Essayez donc de me commander un travail, nous verrons si je me suis trompée et si tout ce que je viens d'écrire n'est qu'une imagination... La volonté de Dieu est devenue votre volonté, mon pauvre esprit malade (elle garde le souvenir des autres crises, mais ne se sent pas malade actuellement) se repose sur vous du soin de disposer de moi-même pour le moment présent et de diriger l'avenir... Maintenant j'ai en vous un autre Père, pour qui je prierai de tout mon cœur jusqu'au dernier moment de ma vie... Je ne vous vois plus qu'avec l'auréole de l'autorité divine... Je me trouve comme le petit enfant heureux d'être toujours avec son père qui le soutient et le guide..., la volonté de Dieu se trouve incarnée en vous et vous êtes pour moi comme son image. Mes pensées, mes sentiments sont comme déroulés sans cesse sous votre regard qui me blâme ou m'approuve, m'encourage ou me gronde d'une manière si parfaitement morale ».

Je reproduis quelques-uns de ces passages indéfiniment répétés dans les mêmes circonstances, d'abord parce qu'ils vont faire

un contraste curieux avec les passages que nous aurons à étudier dans le prochain chapitre et ensuite parce qu'ils nous montrent le mélange de la vie divine avec la vie humaine. Cette existence sur terre est loin d'être tout à fait réelle, la salle et les malades ont un aspect chimérique et le médecin est transformé en un directeur de couvent tout à fait idéal. Madeleine conserve dans cette vie artificielle des sentiments à peu près semblables à ceux qu'elle avait dans le séjour du ciel, la satisfaction, la confiance, l'admiration et l'approbation morale.

7. — Les caractères psychologiques de l'extase

L'étude des extases laïques auxquelles je viens de faire allusion précise l'importance de ce dernier caractère, les entiment du divin. En recherchant de telles extases sans conceptions religieuses, je me suis aperçu d'abord qu'elles étaient fort rares et ensuite qu'elles étaient fort imparfaites et ne se rapprochaient que d'assez loin des belles extases qui ont toujours un caractère nettement religieux.

On connaît les extases de Plotin, celles de Nietzsche et la célèbre extase de J.-J. Rousseau au bois de Vincennes ; je renvoie aux belles descriptions qui ont été données par M. Seillière. Mais je voudrais insister sur une des mes observations à laquelle j'aurais à faire quelquefois allusion, celle de Martial. Cet homme de quarante-cinq ans a une existence bien singulière, il vit seul, très retiré, très isolé, d'une manière qui semble fort triste, mais qui suffit pour le remplir de joie car il travaille presque constamment. Il travaille d'une manière régulière un nombre d'heures déterminé chaque jour, sans se permettre aucune irrégularité, avec un grand effort et souvent une grande fatigue, à édifier de grandes œuvres littéraires : « Je saigne, dit-il, sur chaque phrase ». Ces œuvres littéraires, dont je n'ai pas à étudier la valeur, n'ont eu jusqu'ici à peu près aucun succès, elles ne sont pas lues et si on met à part quelques initiés qui s'y intéressent, elles sont considérées comme insignifiantes. Mais l'auteur conserve à leur égard une attitude singulière : non seulement il continue son travail avec une inlassable persévérance, mais il a une conviction absolue et inébranlable sur leur « incommensurable valeur

artistique ». La confiance d'un auteur dans la valeur de ses œuvres et l'appel à la postérité de l'injustice des contemporains sont des choses naturelles et dans une certaine mesure légitimes, mais il me semble cependant que la conviction de Martial se présente d'une manière anormale. Il attribue à ses ouvrages une importance démesurée, il n'est jamais ébranlé par l'insuccès flagrant, il n'admet pas un instant que cet insuccès soit justifié par certaines imperfections, il n'accepte jamais la moindre critique ni le moindre conseil, il a une foi absolue dans la destinée qui lui est réservée : « J'arriverai à des sommets immenses et je suis né pour une gloire fulgurante. Cela peut être long mais j'aurai une gloire plus grande que celle de Victor Hugo ou de Napoléon. Wagner est mort vingt-cinq ans trop tôt et il n'a pas connu sa gloire, j'espère vivre assez longtemps pour contempler la mienne... Il y a en moi une gloire immense en puissance comme dans un obus formidable qui n'a pas encore éclaté... Cette gloire portera sur tous les ouvrages sans exception, elle rejaillira sur tous les actes de ma vie ; on ira rechercher tous les actes de mon enfance et on admirera la manière dont je jouais aux barres... Aucun auteur n'a été et ne peut être supérieur à moi, on ne s'en aperçoit pas encore aujourd'hui : que voulez-vous, il y a des obus qui éclatent difficilement, mais, quand ils éclatent !... Que voulez-vous, il y a des prédestinés ! Comme dit le poète : et voilà qu'on se sent une brûlure au front... L'étoile que l'on porte au front resplendissante. Oui j'ai senti une fois que j'avais l'étoile au front et je ne l'oublierai jamais. » Ces affirmations à propos d'œuvres qui ne semblent pas destinées à conquérir un grand public et qui ont si peu attiré l'attention, semblent indiquer ou une faiblesse du jugement ou une exaltation d'orgueil, malade, en rapport avec un état d'agitation. Or, Martial ne mérite ni l'un ni l'autre reproche : il a un jugement assez sûr sur tous les autres sujets, il est certainement dans tout le reste de sa conduite un modeste et même un timide, loin d'être un agité il est plutôt dans un état de dépression avec disposition aux obsessions et faiblesse de la volonté réfléchie. Cette conviction de gloire n'est pas en relation avec un état psychologique présent, elle est un reste d'un trouble psychologique bien antérieur qui seul peut l'expliquer.

Martial, jeune homme névropathe, timide, scrupuleux, facilement déprimé a présenté à l'âge de dix-neuf ans, pendant cinq

ou six mois un état mental qu'il juge lui-même extraordinaire. S'intéressant à la littérature qu'il préférerait à des études poursuivies jusque-là, il avait entrepris d'écrire un grand ouvrage en vers et voulait le terminer avant d'avoir atteint l'âge de vingt ans. Comme ce poème devait comprendre plusieurs milliers de vers, il travaillait assidûment, presque sans arrêt le jour et la nuit et n'éprouvait aucun sentiment de fatigue. Il se sentit envahir peu à peu par un étrange enthousiasme : « On sent à quelque chose de particulier que l'on fait un chef-d'œuvre, que l'on est un prodige : il y a des enfants prodiges qui se sont révélés à huit ans, moi je me révélais à dix-neuf ans. J'étais l'égal de Dante et de Shakespeare, je sentais ce que Victor Hugo vieilli a senti à soixante-dix ans, ce que Napoléon a senti en 1811, ce que Tannhauser rêvait au Venusberg : je sentais la gloire... Non, la gloire n'est pas une idée, une notion que l'on acquiert en constatant que votre nom voltige sur les lèvres des hommes. Non, il ne s'agit pas du sentiment de sa valeur, du sentiment que l'on mérite la gloire ; non je n'éprouvais pas le besoin, le désir de la gloire puisque je n'y pensais pas du tout auparavant. Cette gloire était un fait, une constatation, une sensation, j'avais la gloire... Ce que j'écrivais était entouré de rayonnements, je fermais les rideaux car j'avais peur de la moindre fissure qui eut laissé passer au dehors les rayons lumineux qui sortaient de ma plume, je voulais retirer l'écran tout d'un coup et illuminer le monde. Laisser trainer ces papiers, cela aurait fait des rayons de lumière qui auraient été jusqu'à la Chine et la foule éperdue se serait abattue sur la maison. Mais j'avais beau prendre des précautions, des rais de lumières s'échappaient de moi et traversaient les murs, je portais le soleil en moi et je ne pouvais empêcher cette formidable fulguration de moi-même. Chaque ligne était répétée en des milliers d'exemplaires et j'écrivais avec des milliers de becs de plume qui flamboyaient. Sans doute, à l'apparition du volume, ce foyer éblouissant se serait dévoilé davantage et aurait illuminé l'univers, mais il n'aurait pas été créé, je le portais déjà en moi... J'étais à ce moment dans un état de bonheur inouï, un coup de pioche m'avait fait découvrir un filon merveilleux, j'avais gagné le gros lot le plus étourdissant. J'ai plus vécu à ce moment-là que dans toute mon existence. » En même temps Martial se désintéressait de tout le reste et avait grand'peine à interrompre un peu son travail pour

aller de temps en temps manger un peu. Il n'était pas absolument immobile, il faisait quelques pas et écrivait un peu, mais il restait des heures la plume à la main, immobile, absorbé dans sa rêverie et dans le sentiment de sa gloire.

Cet enthousiasme et ces sentiments avec des oscillations se prolongèrent tant qu'il composa ses vers, pendant cinq ou six mois ; ils diminuèrent beaucoup pendant l'impression du volume. Quand le volume parut, quand le jeune homme, avec une grande émotion sortit dans la rue et s'aperçut qu'on ne se retournait pas sur son passage, le sentiment de gloire et la luminosité s'éteignirent brusquement. Alors commença une véritable crise de dépression mélancolique avec une forme bizarre de délire de persécution, prenant la forme de l'obsession et de l'idée délirante du dénigrement universel des hommes les uns par les autres. Nous reverrons plus tard ce sentiment à propos de nos recherches sur les actes et les sentiments de valorisation sociale. Cette dépression fut très longue et guérit très lentement en laissant des traces encore aujourd'hui.

Mais de cette crise de gloire et de lumière Martial a conservé la conviction inébranlable qu'il a eu la gloire, qu'il possède la gloire, que les hommes le reconnaissent ou ne le reconnaissent pas, peu importe. Il aime à citer à ce propos un passage du livre de M. Bergson sur « l'énergie spirituelle » : « On tient à l'éloge et aux honneurs dans l'exacte mesure où l'on n'est pas sûr d'avoir réussi. Il y a de la modestie au fond de la vanité. C'est pour se rassurer que l'on cherche l'approbation et c'est pour soutenir la vitalité peut-être insuffisante de son œuvre qu'on voudrait l'entourer de la chaude admiration des hommes, comme on met dans du coton l'enfant né avant terme. Mais celui qui est sûr, absolument sûr d'avoir produit une œuvre viable et durable, celui-là n'a plus que faire de l'éloge et se sent au-dessus de la gloire, parce qu'il sait qu'il l'a et parce que la joie qu'il éprouve est une joie divine. » Martial écrit d'autres volumes, il est vrai, mais ce n'est pas pour faire quelque chose de supérieur au premier ouvrage, il n'y a pas de progrès dans l'absolu et il a eu du premier coup l'absolu de la gloire. Tout au plus ces nouveaux volumes aideront-ils le public ignorant et retardataire à lire et à voir le rayonnement du premier.

Il a en effet conservé un second sentiment, c'est le désir intense, la passion folle de retrouver, ne fut-ce que cinq minutes, les sen-

timents qui ont inondé son cœur pendant ces quelques mois à dix-neuf ans. « Ah ! cette sensation du soleil moral, je n'ai jamais pu la retrouver, je la cherche et je la chercherai toujours. Je donnerais toutes les années qui me restent à vivre pour revivre un instant cette gloire. Je suis Tannhauser regrettant le Venusberg. » Il espère qu'un certain succès effectif au dehors pourrait raviver cette sensation interne de gloire et c'est pour cela qu'il essaye de nouveaux livres et qu'il se livre quelquefois à des manifestations retentissantes. « Mais peu importe leur succès ou leur échec, cela retarde la constatation externe de la gloire par les autres, cela n'entame pas sa réalité ».

Il y aurait bien des choses à étudier dans cette belle observation, je remarque seulement que par bien des points elle se rapproche des faits constatés dans les extases religieuses. Dans ces extases laïques, dans celles de Jean-Jacques Rousseau, de Nietzsche, dans celle de Martial nous retrouvons l'arrêt de la plupart des actions extérieures, le travail intérieur, la représentation de l'histoire continuée, la foi absolue qui persiste après la crise pendant des années et surtout la joie débordante. Mais il n'y a pas la grande, la solennelle immobilité de l'extase ; J.-J. Rousseau va et vient, Martial mène à peu près la vie commune, il apparaît un instant aux repas, il s'enferme dans sa chambre, il est assis près de sa table, mais il écrit, il travaille, il fait des vers indéfiniment. Le sujet garde encore des intérêts humains, car en somme la politique, la gloire littéraire supposent qu'il y a des citoyens et des lecteurs et tiennent compte de leurs actions et de leurs opinions. Le bonheur envisagé est très grand, mais il n'est pas énormément différent du bonheur que nous prêtons aux rois et aux écrivains célèbres, c'est un bonheur qui n'est pas absolument nouveau. Je serais disposé à dire que ces états, en particulier celui de Martial, sont analogues aux consolations de Madeleine, quand elle sort de l'extase, à ses recueils. Malgré ces différences le contenu des idées se rapproche des conceptions religieuses, il s'agit de philosophie, de politique idéale, de littérature tout à fait imaginaire et de pure beauté artistique. Martial a une conception très intéressante de la beauté littéraire, il faut que l'œuvre ne contienne rien de réel, aucune observation du monde ou des esprits, rien que des combinaisons tout à fait imaginaires : ce sont déjà des idées d'un monde extra-humain. La

vraie extase, avec immobilité et désintéressement complet avec une vie et un bonheur tout à fait en dehors de l'expérience humaine prendra nécessairement une forme encore plus religieuse, conduira à une vie divine, une vie en Dieu, une vie de Dieu. L'observation de Flournoy nous présente un individu jusque-là irréligieux qui, après une trop grande fatigue, a une crise d'extase véritable où il a un soulèvement au-dessus de lui-même, où « il sent Dieu : il n'est pas possible, dit-il, que Moïse au Mont-Sinaï ait été en communication plus intime avec Dieu. » A la suite de cette crise il reste convaincu qu'il a senti Dieu et il se convertit. Les idées et les sentiments religieux font partie de la définition de l'extase complète.

Nous pourrions donc résumer de la manière suivante les caractères psychologiques essentiels de la crise d'extase. L'immobilité est absolument complète, mais elle ne dépend d'aucune paralysie, elle dépend uniquement du désintéressement complet des choses extérieures. Ce désintéressement ne détermine cependant ni sentiment de dépression, ni tristesse parce qu'il est compensé par d'autres phénomènes. L'activité interne est énorme : toutes sortes de représentations, d'interprétations, d'attitudes esquissées, de bavardages intérieurs constituent une longue et complexe histoire continuée où sont représentées une foule de relations uniquement affectueuses entre le sujet et divers personnages. Toutes ces opérations sont faites avec une foi intense en leur réalité, un sentiment profond d'automatisme et d'inspiration, tout prend la forme de révélations, de prophéties, d'affirmations de présence. Des sentiments très vifs accompagnent ces représentations mais ce sont toujours des sentiments heureux, des jouissances de toute espèce, des admirations esthétiques, des sentiments d'intellection et de conviction, des sentiments de pureté morale. Cet ensemble d'inertie physique, d'activité intellectuelle, de puissance et de bonheur prend l'apparence d'une vie nouvelle, contrastant avec la vie humaine et que le sujet est amené à appeler une vie divine, une expérience de la divinité.

Comme je n'ai pas à discuter le moins du monde la vérité objective des idées et des sentiments dont j'analyse le mécanisme psychologique, comme je n'ai pas à chercher si Madeleine est réellement transformée en Dieu, pas plus que je ne cherchais autrefois, à propos de la possession, si le corps du pauvre Achille

était réellement habité par le diable, je puis prendre le mot délire dans le sens d'un ensemble de croyances accompagnées d'une certitude complète et opposées aux apparences qui déterminent les croyances du commun des hommes. L'extase sera alors en résumé une crise de délire religieux optimiste et immobile.

CHAPITRE IV

LES ÉTATS INFÉRIEURS

Ce qui caractérise Madeleine comme un certain nombre d'autres malades très intéressants auxquels je compte la comparer, c'est qu'elle ne présente pas constamment le type d'une maladie une et bien définie, c'est qu'elle est fort variable et se présente aux différentes périodes de la maladie dans des états physiologiques et psychologiques fort différents qui permettent des comparaisons fécondes.

1. — L'état de tentation, son importance dans la maladie

Madeleine, qui connaît bien sa propre maladie et qui a distingué divers états, les désigne par des noms de son invention que je conserverai, afin de ne pas préjuger du diagnostic dans cette première description. L'état qui se présente en premier lieu est celui qu'elle désigne sous le nom d'*état de tentation*, ou état des tentations et que nous appellerions plutôt état d'obsession et de doute.

Je place cet état le premier parce qu'il me paraît fondamental dans l'évolution de la maladie. Elle nous a présenté dans le récit de sa vie des crises d'obsessions scrupuleuses dès son adolescence et peut-être même plus tôt : l'obsession du vol du livre à l'école, plus encore l'obsession « de la débauche en se lavant les parties » et l'obsession de la grossesse imaginaire sont tout à fait typiques. Plus tard nous voyons survenir les exagérations folles de pudeur, les recherches « d'une vertu inouïe », les fameux serments de pauvreté, etc. C'est un trouble de ce genre qui a déterminé le

remords de l'aisance à la maison paternelle et la fugue accomplie à l'âge de 19 ans, avec le désir obsédant de vivre pauvre et seule, désir analogue au rêve de l'« ile déserte » chez tant de jeunes gens du même genre. Ces crises d'obsessions ont bien souvent troublé l'esprit de Madeleine pendant sa vie misérable à Paris.

Pendant cet état n'était pas le plus manifeste au début du séjour de Madeleine à l'hôpital, il était dissimulé par d'autres états plus dramatiques qui attiraient plus l'attention, il n'est devenu bien net que pendant la deuxième année de son séjour à l'hôpital. Il pouvait alors se prolonger plusieurs semaines, plus tard les crises d'obsession pouvaient durer plusieurs mois. Quand Madeleine quitta l'hôpital, elle ne conservait plus guère que ce seul état pathologique avec réapparition beaucoup plus rare et plus courte des autres états.

Le début de cet état est presque toujours marqué par une modification bizarre de l'appétit : la malade qui dans tous les autres états mange excessivement peu et a une alimentation tellement réduite qu'elle m'a étonné et qu'elle a déterminé mes recherches sur son métabolisme au laboratoire de physiologie de l'école de médecine en 1897 se met à manger beaucoup plus et réclame des aliments avec insistance « pour satisfaire ses faims dévorantes ». Quand Madeleine en bon état apparent vient me dire que le lait donné par l'hôpital est bien mauvais et qu'il est beaucoup trop coupé d'eau, c'est un signe infaillible : demain elle va me poursuivre de ses questions angoissées relatives « au voyage à Rome ».

Un autre signe physique c'est que sa démarche étrange sur les pointes change ou peut être changée. Pendant les premiers mois de son séjour je m'étais beaucoup préoccupé de l'étude et du diagnostic de cette démarche et j'avais cherché à maintes reprises à réduire cette contracture des mollets, mais tandis que les procédés usuels de massage, de suggestion, de rééducation réussissaient facilement sur un grand nombre d'autres malades, car les cas de contracture hystérique étaient assez fréquents à cette époque dans le service de la clinique, je ne pouvais avec les mêmes procédés obtenir aucun résultat intéressant sur Madeleine. Cette irréductibilité absolue d'une contracture, qui d'autre part semblait bien en rapport avec des idées, me préoccupait et c'était la principale raison pour laquelle j'insistais auprès des médecins du service sur le caractère plus organique qu'on ne le pensait de ces contractures.

Un matin, plusieurs mois après son entrée, Madeleine était particulièrement gémissante, j'ai encore essayé, sans conviction d'ailleurs, quelques massages et quelques suggestions de mouvements respiratoires et de mouvement des jambes. A ma grande surprise, et à la surprise de la malade, les contractures cédèrent facilement et après une demi-heure de traitement les jambes, les cuisses et le ventre étaient devenus parfaitement souples ; les deux talons portaient sur le sol et Madeleine dont la taille était tout d'un coup réduite de dix centimètres paraissait une toute petite femme.

Elle était fort gênée de cette nouvelle attitude et n'osait plus parler de son enlèvement au ciel, je ne comprenais pas moi-même pourquoi des traitements déjà pratiqués cent fois sans aucun effet avaient eu facilement ce pouvoir et cette expérience ne contribua pas peu à fortifier l'opinion que les contractures de Madeleine et sa démarche sur les pointes étaient uniquement de nature hystérique. Je crois maintenant que cette opinion était inexacte. Quoi qu'il en soit, les talons de Madeleine ne tardèrent pas à se relever après trois ou quatre jours de démarche normale et la jambe reprit complètement sa raideur. J'essayais de nouveau le même traitement qui cette fois n'eut aucun succès et ce n'est qu'après bien des essais tantôt heureux et tantôt malheureux que j'ai fini par comprendre l'influence prépondérante de l'état d'esprit dans lequel se trouvait Madeleine au moment du traitement ; il y avait deux états, l'état de tentation et un autre état que nous décrirons plus tard sous le nom d'état d'équilibre dans lesquels m'était accordé le pouvoir de faire marcher Madeleine sur la plante des pieds, dans les autres états je n'avais aucune influence.

En dehors de ces modifications l'état de Madeleine se reconnaît à son attitude : elle est inquiète et un peu agitée, elle court constamment après moi pour me poser une foule de questions et n'est jamais satisfaite de mes réponses. Quand elle ne peut m'interroger elle ne cherche à parler à personne, elle parle seule tout bas et s'isole. Mais elle ne se réfugie pas à la chapelle, elle erre dans les salles et dans les jardins sans pouvoir trouver la tranquillité. « Je suis agitée, ballottée par des sentiments divers qui se combattent, je voudrais pouvoir agir, remuer sans cesse, me fatiguer continuellement pour essayer de me distraire de mes préoccupations. »

2. — Les obsessions pendant l'état de tentation

Quelles sont donc ces préoccupations ? Leur description serait interminable, mais il faut en signaler quelques-unes pour faire connaître la malade.

Madeleine qui depuis son enfance s'occupe de religion, qui dans d'autres états formule elle-même des dogmes religieux, est devenue très inquiète sur l'orthodoxie de ses croyances. Elle lit avec inquiétude les journaux religieux pour y rechercher le dernier bref du pape ou les allocutions des évêques. « C'est que le pape dans sa dernière lettre a fait une allusion transparente à son eas (elle interprète tous les mots à sa façon), le passage me semble bien clair, mais vous prétendez qu'il ne signifie rien du tout ; qui a raison ?..... On va discuter ma religion, soutenir que je n'ai fait que du tort à la religion. Des circonstances particulières m'ont placée dans des conditions exceptionnelles et à cause d'elles je n'obéis pas de la même manière que la plupart des âmes dirigées. Les ecclésiastiques qui vont m'examiner le comprendront-ils, pourrais-je leur donner des preuves incontestables de ma vocation particulière ?... Il vaudrait mieux disparaître et passer de nouveau pour morte, c'est bien difficile... Je vais encourir les anathèmes de cette Eglise que j'aime tant et que je vénère tant... Est-ce que je suis le jouet du démon moi aussi ? Sans doute je ne désespérerai pas, mais ma peine serait grande.

« Est-ce que je suis digne de la communion que je pratique tous les jours depuis vingt ans ? Est-ce que je dois me confesser ? Vous me dites d'aller me confesser puisque je ne me contente pas de votre absolution. Vous donnez l'absolution à toutes les malades, quoi qu'elles aient fait, ce n'est pas sérieux. J'ai été voir un prêtre hier, moi qui n'en ai pas été voir depuis bien longtemps, j'en irai voir un autre aujourd'hui, si vous me le permettez. Mais je sais bien que cela ne servira à rien, ils ne comprennent pas, ils ne peuvent pas comprendre, un évêque ne comprendrait pas mieux... Vous me dites d'écrire au Pape qui est infallible ; mais il est infallible quand il décide d'après des informations et jamais il ne sera bien informé sur moi, c'est ma faute évidemment, je lui expliquerai mal, mais alors sa parole ne décidera rien. Autour du pape il y a une foule d'intrigues, on m'accusera auprès de lui de partager les erreurs qu'il condamne

parce que je n'ai jamais voulu rester dans une communauté religieuse... Est-ce que je devrais entrer dans un couvent ou dois-je continuer à marcher dans une voie particulière ? Ne vaut-il pas mieux renoncer à la douceur de la vie monastique pour rester dans le monde, perdue dans la communauté des fidèles ? Dans un couvent je serai bien plus tranquille, mais aurais-je le sentiment d'y être à ma place ?... Quand je vois des religieuses au pied des autels je suis bien émue, ne suis-je pas coupable de rentrer dans l'enfer du monde ? Et pourtant n'est-ce pas la volonté de Dieu qui m'a conduite ici et ne puis-je compter sur son secours pour me préserver du péché ? Je suis trop heureuse d'avoir la foi pour ne pas craindre de la perdre ».

Laissons ces doutes sur toutes sortes de questions religieuses et considérons quelques obsessions précises qui reviennent toujours les mêmes dès que cet état réapparaît. Le plus typique est l'obsession du voyage à Rome à laquelle j'ai déjà fait allusion. Madeleine toujours vouée au culte de la Vierge a inventé, ou croit avoir inventé un nouveau dogme. Marie n'a pas eu seulement une naissance extraordinaire reconnue dans le dogme de l'Immaculée Conception, elle a eu aussi une fin merveilleuse : elle a été enlevée au ciel en chair et en os, encore vivante, comme Jésus lui-même après sa résurrection. Cette idée a joué un rôle considérable dans toute la vie de Madeleine, c'est elle en particulier qui entretient les idées de lévitation et la démarche sur les pointes, car Dieu veut refaire sur elle, Madeleine, ce qu'il a fait une fois sur Marie. Mais pour le moment le dogme de l'Assomption de la Vierge n'est pas universellement adopté, il faut le faire promulguer par le pape. Une seule personne peut convaincre le Pape, c'est Madeleine qui lui montrera par son propre exemple ce que c'est qu'une Assomption. Elle doit se rendre à Rome en marchant sur la pointe des pieds, elle sera nourrie en route par les anges, ou bien elle gagnera sa vie, en peignant des images de piété, qu'elle vendra. Elle obtiendra une audience du pape, elle fera des miracles devant lui et en particulier des assomptions dans les nuages, et la promulgation de ce dogme qu'elle obtiendra fera le plus grand bien à l'Eglise et à la France. Tel est le schéma d'une énorme rêverie qui se présente sous des formes très variées suivant l'état où se trouve Madeleine.

Dans l'état actuel l'histoire du voyage à Rome prend la forme d'une horrible incertitude. D'un côté les signes s'accumulent et évidemment elle doit partir pour Rome : « Il y a des choses

capitales auxquelles le pape ne paraît pas penser, Dieu me demande de lui dire quelque chose de très important et c'est à lui-même et à lui seul que je dois parler... Il faut me résigner à la chose que je redoutais le plus au monde, à paraître ; il faut me faire entendre par des personnages que je n'aurais jamais osé regarder ; qu'importe je ne crains aucune humiliation. Je crois que Dieu veut que je parle et je suis prête à le faire sans timidité. Je me sens prête à affronter tous les dangers, à mépriser la mort et le martyre, s'il le faut... Des visions répétées s'accordent toutes à me montrer ce que Dieu veut, dans un mandement qui a été lu à l'Église il y avait une allusion évidente à ma mission. Rien ne doit arrêter mon obéissance !... Une voix intérieure me presse sans cesse et je ne peux plus avoir aucun repos si je ne pars pas.... Il a plu à Dieu de choisir des instruments parmi les êtres les plus misérables pour prouver précisément que c'est lui seul qui agit. N'a-t-il pas voulu un jour faire parler l'ânesse de Balaam ? Il peut bien me faire parler pour lui.

« Si vous ne le voulez pas, alors, il faudra *m'enfermer tout à fait*, car je ne pourrai m'empêcher de faire *tout* ce que je pourrai pour obéir à la voix que j'entends *sans cesse*... *Quoi qu'il puisse m'en coûter*, je dois chercher les moyens de parler au Pape. C'est *absolument nécessaire*... Les événements se précipitent et me confirment dans mes idées... je crains d'être très coupable si je n'obéis pas aveuglément. Il me semble que, si je continue à me taire je vais encourir la colère de Dieu et que je ne devrai plus jamais faire la communion parce que j'aurai résisté au Saint Esprit... c'est une lâcheté de ma part de ne pas partir, si c'est vraiment Dieu qui m'inspire, il aplanira tous les obstacles, ma conscience ne me pardonnera jamais cette indignité ».

Mais immédiatement après, ou plutôt mêlés dans la même conversation, dans la même lettre elle accumule tous les arguments contraires : « Cette mission est pénible, odieuse, quelle épreuve c'est pour moi !... Dieu sait combien j'ai toujours été éloignée de ces démarches à faire auprès des autorités, moi qui ne demande qu'à passer inaperçue et inconnue du monde. Comment suis-je poursuivie par des pensées tellement contre ma nature ? Au fond j'ai une frayeur extrême à la pensée d'apprendre par des signes certains que Dieu veut ma mission.

« L'Église et le pape ont-ils réellement besoin de mes conseils ? Dieu ne peut-il pas choisir d'autres instruments ? Ne serait-il pas plus

sage de la part de Dieu d'envoyer un ange au Pape pour l'avertir ? Et après tout son devoir à elle n'est-il pas tout simplement de prier Dieu de le faire s'il n'y pense pas...

« Les signes sont-ils bien évidents ? Vous avez de grands doutes sur ces signes et je comprends que vous en ayez... La grande difficulté est de savoir si elle voit clair ou si elle s'illusionne, si elle est une Sainte ou si elle est une folle. Quel bonheur ce serait de me croire folle, c'est lorsque j'en doute que je souffre le plus. Ah, si j'étais bien folle, je serais au port et je pourrais vivre tranquille ! Est-ce que vous prenez bien sous votre responsabilité de me déclarer folle, votre volonté me retient parce que vous tenez près de moi la place de Dieu... Du jour où vous me laisserez libre, j'obéirai à la voix intérieure ; mais ayez pitié, ne me laissez pas libre. Si le bon Dieu lui ne me trouve pas folle alors il le prouvera, je m'en rends à lui ; mais vraiment croyez-vous que Dieu soit de votre avis et qu'il me croie folle ?... »

« Ayez seulement la bonté de m'empêcher de céder aux tentations que j'ai trop souvent. Ne me laissez pas la liberté de partir quelques instances que je fasse pour obtenir votre consentement, si j'étais libre j'ai peur de ne pas pouvoir résister... »

« Mais c'est odieux et absurde de ma part de vous demander cela. C'est comme si je mettais moi-même et très volontairement une *barrière* qui m'arrête et m'empêche de faire la volonté de Dieu. N'est-ce point un manque de bonne foi, une véritable illusion ? — J'appréhende d'être éclairée et mise en demeure de faire mon *devoir*. C'est mal, il me semble... — Il y a en moi deux volontés qui se combattent. A côté d'un grand désir de partir, il y en a un autre non moins grand, qui est d'être retenue et empêchée de m'éloigner d'ici ; ou je suis une folle monstrueuse ou une grande coupable, il y a deux personnes en moi, c'est intolérable ».

Et la pauvre femme oscille indéfiniment pendant des jours et quelquefois pendant des semaines sans que l'on puisse arriver à la calmer. De temps en temps, elle a des mouvements assez petits qui semblent des commencements de réalisation : elle se lève de sa chaise, fait quelques pas en avant, prépare un pauvre petit paquet de hardes : « c'est qu'elle part pour Rome ». Une fois seulement elle s'est précipitée assez loin dans les cours, nu tête, et les yeux fermés, il a fallu l'arrêter et la faire rentrer. Si on ne l'avait pas arrêtée elle n'aurait pas été bien loin sans être reprise par ses doutes. Dans les autres périodes elle n'a aucunement des impulsions de ce genre, quoique libre en dehors elle ne fait aucune sottise. Plus tard, après sa sortie de l'hôpital, une

De l'angoisse à l'extase.

personne naïve qui connaissait cette histoire du voyage à Rome a offert d'en payer les frais et de préparer réellement l'audience par le Pape, Madeleine a énergiquement refusé.

Pendant la crise des tentations elle est incapable d'une décision dans un sens ou dans l'autre et elle s'affolle à la recherche d'arguments d'un côté ou de l'autre. Au fond, ce qui trancherait la question pour le docteur aussi bien que pour elle ce serait une preuve matérielle de la volonté de Dieu, un vrai miracle. Or nous avons à notre disposition un miracle qu'il suffit de bien constater, c'est sa lévitation, sa propre ascension au ciel. Dieu qui veut le dogme de l'Assomption de la Sainte Vierge manifeste ses désirs en faisant la même chose, en plus petit peut-être, pour une autre Vierge, Madeleine. Elle constate « qu'elle est déjà sur la pointe des pieds », qu'elle touche à peine le sol, que ses sandales sont à peine mouillées quand il y a de la boue et que, quand il y a du vent, elle fait des pirouettes en l'air comme une feuille ou comme le coq sur le clocher... Oui, mais le docteur prétend qu'elle raidit les jambes, qu'elle a une crampe du mollet. Est-ce que les douleurs qu'elle ressent dans les mollets prouvent bien l'existence de cette crampe ? Quelle chose curieuse que la guérison obtenue tout d'un coup par quelques massages et quelques commandements ; elle s'est laissée faire parce qu'elle ne se méfiait pas. Elle a été satisfaite d'abord de sentir ses jambes souples et elle s'est confondue en remerciements. Mais après quelques jours le talon s'est relevé de nouveau, elle était enlevée, soutenue par les aisselles.

« M. Janet veut des signes absolument indiscutables, il ne veut pas entendre parler de cette ascension tant que devant lui je ne resterai pas un quart d'heure, les deux pointes des pieds à 10 centimètres du sol. Quelle singulière idée de mettre des mesures dans les choses divines ! Le miracle n'est-il pas tout aussi grand à un millimètre. Mais il prétend qu'il n'y voit pas bien clair et que Dieu peut bien faire cela pour lui. Mais Dieu n'a peut-être pas besoin que les hommes constatent avec leur courte vue. D'ailleurs peu importe, si le soulèvement n'est maintenant que d'un millimètre, il augmentera bientôt et arrivera aux dix centimètres demandés... M. Janet se plaint que ce soit bien long : pour la toute puissance divine faut-il plus de trois ans pour soulever de dix centimètres une petite femme de quarante kilos ? Il est

vrai que c'est lent, fixons une date : mercredi matin Madeleine ne portera plus du tout sur la terre, elle sera en permanence à 10 centimètres au-dessus du sol, sinon on obéira au docteur et on ne parlera plus de monter au ciel... Quelle insolence de fixer ainsi des dates à Dieu, l'ascension se fera quand Dieu voudra et non quand il plaira à M. Janet. Mais alors celui-ci ne sera jamais convaincu et il m'a fait promettre que je m'en remettrai à son jugement pour savoir si oui ou non il y a ascension. Comment en sortir ? »

Je lui ai proposé un moyen d'en sortir en acceptant une petite expérience décisive : l'étude de cette expérience et du raisonnement qui l'accompagne réapparaîtra plusieurs fois dans cet ouvrage, je décris ici l'expérience elle-même. Si Madeleine est convaincue qu'elle est soulevée par les aisselles, qu'elle est tous les jours soulevée davantage, elle doit admettre que son poids diminue en proportion. Or il y a une balance dans le laboratoire et son poids a été pris assez régulièrement. Relisons ensemble le dernier poids, noté il y a quinze jours, 49 kilos, et maintenant constatons en montant de nouveau sur la balance la diminution amenée par le soulèvement. Madeleine a paru comprendre le raisonnement et elle monte avec plaisir sur la balance, hélas celle-ci marque 49 kg. 500. Je le fais bien constater par Madeleine et je la prie de conclure : « Oh ! que cette balance est ridicule : elle dit que je suis lourde, mais moi je me sens légère, voyez comme je pirouette. Qu'y a-t-il de plus vrai, mon sentiment ou une balance ? Oui, le sentiment peut se tromper, la balance..... ne se trompe pas à moins que le diable ne s'en mêle..... Quand je ne suis pas soulevée beaucoup (dans d'autres états) je ne puis guère aller bien loin, je souffre trop dans les pieds ; en ce moment je ne souffre pas, c'est donc que je suis soulevée. Mais pourquoi est-ce que la balance marque toujours 49 kilos, que je me sente soulevée ou que je ne le sente pas..... Oh ! l'horrible balance, vous avez eu là une invention pour me faire souffrir. Après tout le diable qui s'oppose à la volonté de Dieu peut bien avoir dérangé votre balance... Vous me montrez qu'elle est exacte pour tous les autres objets... Alors le diable ne la déränge que lorsqu'il est question de moi : quel signe vous donner pour vous montrer qu'il y a là une mauvaise farce du diable ? » Ses doutes continueront indéfiniment, je me borne à signaler ici une attitude de Madeleine devant la balance, nous verrons qu'elle en a d'autres toutes différentes dans d'autres états.

J'ai besoin de signaler un autre groupe d'obsessions qui prendra une grande importance dans l'interprétation des délires et dans l'étude de la psychologie religieuse, ce sont les obsessions relatives à la direction morale dont Madeleine sent fortement le besoin et qu'elle recherche avidement. On a vu dans les chapitres précédents que pendant les extases Madeleine entretient avec Dieu les relations les plus affectueuses et qu'elle s'abandonne sans hésitation et sans pudeur aux manifestations de l'amour le plus exalté. Dieu est alors son père, son enfant, son amant, elle ne s'inquiète aucunement de ces relations qu'elle trouve très logiques et moralement parfaites et elle n'a besoin auprès d'elle d'aucune autre personne pour la soutenir et la diriger.

Quand elle est dans l'état de tentation, elle conserve un souvenir complet de ces beaux rêves, mais elle n'en a que le souvenir, elle est incapable d'éprouver les mêmes sentiments et la pensée de Dieu est loin de lui procurer les mêmes satisfactions. Sans doute elle conserve encore et surtout elle veut conserver la même foi qui justifie ces relations et les lui présente comme pures et sublimes. Mais comme elle n'a plus les mêmes sentiments, ni comme on le verra le même mode de jugement, elle ne peut s'empêcher de voir combien ces scènes ont été singulières et extravagantes. Elle sent bien qu'il ne faut plus en parler trop ouvertement, que les autres malades de la salle pourraient bien ne pas comprendre et être scandalisées. « Quand on n'a pas été soi-même dans cet état vraiment étrange, on ne doit pas comprendre ces témoignages extérieurs où il est difficile de s'arrêter et on peut se scandaliser de certaines choses, c'est pourquoi il ne faut pas en parler..... Ce qui me trouble c'est la crainte de ne pouvoir être bien comprise et de donner ainsi l'occasion de confondre avec des voluptés dangereuses et malsaines ce qui est pur et chaste et de faire critiquer la piété. Ce serait illusion et folie que de ne pas se méfier : ce que j'ai dit de mes états peut ne pas être bien interprété ».

Cette inquiétude sur l'opinion des autres n'est que le reflet d'une inquiétude de plus en plus grave qui envahit son esprit, elle n'est plus aussi certaine que « c'est pur, pur, pur », elle est très tourmentée et très indécise entre les deux interprétations de ses relations avec le bon Dieu. Tantôt elle recommence des tirades analogues à celles des consolations, quoique moins enflammées : « Je sens bien pour ma part que Dieu a tout purifié,

tout sanctifié, que c'est un devoir pour moi de ne pas me troubler à ce sujet et de me soumettre à la volonté de Dieu. Les effets futurs prouveront bien que le feu qui me brûle diffère du feu de l'amour profane ». Tantôt elle a des doutes horribles : « Mon bonheur de ces derniers jours n'était-il qu'un beau rêve ? Voyant en moi un si grand changement je suis obligée de me demander par instants si je ne perds pas la notion du bien et du mal, je crains d'être présomptueuse, de perdre le sens moral..... Hier soir j'ai été subitement prise d'une frayeur extrême d'être dans l'illusion et d'être le jouet du démon, j'ai passé une heure cruelle pendant laquelle j'ai eu toutes sortes de pensées désespérantes et mes consolations n'étaient plus qu'un sujet de troubles... que ces pensées me font souffrir, j'ai des moments de grande tempête dans mon esprit... Est-ce que je ne donne pas de la sainteté une idée fausse ? J'ai peur de n'être qu'une contrefaçon des Saints et de faire mépriser les vrais dons de Dieu en permettant de les confondre avec les effets de la maladie et de la folie..... Est-ce que ce n'est pas chez moi un effet de l'orgueil de croire que toutes les créatures sont à mon service et me donnent sans cesse des leçons et des enseignements, n'est-ce pas une folie résultant d'une trop grande préoccupation de moi-même ?...

« Je sens trop ma misère spirituelle pour ne pas être surprise de la conduite de Dieu à mon égard. Qu'il console de cette manière des âmes saintes qui le servent fidèlement dans des communautés religieuses, cela se comprend encore. Mais me choisir moi qui suis sans cesse au milieu des misères du monde et de ses souillures..... Pourtant je ne puis admettre que ce que j'éprouve vienne du démon, je sens trop mon âme imprégnée d'humilité, de confiance et d'amour. Je ne doute pas, oh non, mais mon esprit et mon imagination s'agitent... Je ne puis dire tous les combats que j'ai à soutenir à ce propos, si Dieu ne me vient pas en aide j'aurai des moments de désespoir, j'ai peur de moi-même..... Voilà pourquoi je voudrais fuir et chercher un oubli à tout cela loin du monde, dans la solitude complète, je serais peut-être moins exposée à ce péché d'orgueil que je redoute tant... Je voudrais me voir délivrée de tout ce qui en moi est extraordinaire, n'avoir plus qu'une vie de travail, être ignorée de tous, ne plus rien penser et surtout ne plus éprouver ces sensations étranges que je ne m'explique pas. Je voudrais n'avoir d'autre souci que d'accomplir le mieux possible la tâche de chaque jour. Que de choses je voudrais

ignorer ! Je ne puis empêcher mon esprit de penser, ni mon corps de ressentir... Il faut bien me résigner à la vie qui m'est faite et espérer que Dieu aura pitié de moi. » Et elle prend à ce propos de sages résolutions qui s'envoleront bien vite à la prochaine crise de consolation : « Après avoir lutté contre la sensualité matérielle j'ai à combattre maintenant contre ce que j'appellerai la gourmandise spirituelle. Je dois résister à ces jouissances excessives que j'éprouve dans tout mon corps. Bien qu'elles soient pures et d'une toute autre nature que les voluptés charnelles, je comprends qu'il est de mon devoir de les fuir, parce qu'elles m'absorbent trop et me rendent incapables de m'occuper d'autre chose. La vie en ce monde ne nous est pas donnée pour jouir sans cesse mais pour mériter ».

Mais ces bonnes résolutions qui devraient être une conclusion n'apportent le calme qu'un instant, pendant des journées entières elle va ergoter sur les raisons qu'avait Dieu de la choisir, sur la conservation ou la perte de sa virginité dont elle réclame à chaque instant des vérifications, sur l'interprétation de son vœu de chasteté, etc. L'amour de Dieu n'est plus qu'un perpétuel sujet de tourments et d'obsessions.

3. — Les troubles de l'action et de la croyance pendant l'état de tentation

Ces obsessions ne font qu'exprimer un trouble général de l'activité : un jour on arrivera à apprécier la valeur des individus ou des états psychologiques par la grandeur de leur rendement. Le caractère essentiel de l'état de tentation c'est que malgré ses sentiments et ses efforts Madeleine ne produit en réalité rien d'efficace. Elle remue infiniment plus que pendant les consolations, elle paraît faire beaucoup de choses, mais en réalité elle n'aboutit à rien et elle le constate tristement : « J'essaye d'aider les infirmières, de rendre service aux malades, mais je ne parviens à rien et je suis obligée de retourner dans mon coin avec mes pensées et mon trouble... Il en a toujours été ainsi dans ma vie, je voulais faire des œuvres charitables et utiles et je n'en ai fait aucune... Il en sera de même de ma mission à Rome, vous verrez

que je n'aboutirai même pas à faire une folie ». Cette remarque nous explique un détail de la vie de Madeleine qui à la réflexion paraît bizarre.

Voici une jeune femme qui a voulu renoncer à l'aisance de la famille, gagner sa vie toute seule et même faire des charités, soit. Mais c'est une femme intelligente, instruite, qui parle bien une langue étrangère, qui dessine bien, qui se présente très bien, qui parle facilement dans toutes les situations et qui peut écrire des lettres d'une manière remarquable. Comment cette femme dans les rues de Paris n'arrive-t-elle à gagner que six sous par jour en cousant indéfiniment des bourrelets de fenêtre ? Il y a là une incapacité de l'action pratique qui se joint au délire, elle nous est apparue dans l'inertie des consolations, nous la retrouvons encore dans l'agitation des tentations.

Dans cet état Madeleine n'est pas inerte : une foule de tendances qui existent en elles sont éveillées à chaque instant par les circonstances, s'élèvent facilement jusqu'aux premières phases de l'activation et prennent même la forme de l'envie et du désir. Il est facile de constater que Madeleine désire une foule de choses : « Il me faudrait des occupations nombreuses qui m'empêchent de m'arrêter à ces pensées : un peu de couture, un peu de dessin que je devrais d'ailleurs faire davantage ne suffisent pas. Je voudrais fonder et diriger une école d'enfants pauvres, faire des traductions, lire des livres, puisque j'aimais la littérature. Ne pensez-vous pas que je devrais m'occuper un peu d'études scientifiques que j'ai beaucoup négligées ? Jusqu'ici je n'ai cherché Dieu que par le cœur, je suis inspirée à le comprendre en étudiant son œuvre. La grande intelligence des anges ne nuit pas à leur adoration. Que pensez-vous de quelques études de cosmographie qui me tentent ? » Je dirai même qu'elle a trop de désirs, car elle commence une foule de choses, me demande trop de livres, fait des projets de peinture, etc. A tout elle semble s'intéresser : « Je sens une ardeur en moi et il serait bon de l'appliquer à un travail pour ne pas retomber dans mes impuissances si pénibles ». Elle n'est pas indifférente, elle a même trop de sentiments, car toute action, toute étude qu'on lui propose lui plaît au début : elle accepte avec satisfaction de remplacer l'étude de la cosmographie par celle de l'histoire de l'Égypte ou par de la comptabilité « qui pourra lui être si utile dans les œuvres de charité ».

Mais quand il s'agit de dépasser la phase du désir, de décider

le choix de l'action et de commencer l'exécution, il devient impossible d'avancer. « C'est très curieux, dit-elle, j'aime tout et je ne choisis rien ». Tous les désirs se présentent à la fois, ils sont très séduisants, ils s'opposent les uns aux autres sans qu'aucun d'eux paraisse plus fort que les autres et prédomine. Chaque désir se présente comme un motif d'action, comme un argument et une discussion intarissable commence, car, suivant son habitude, elle donne la parole tour à tour à des personnages qui représentent les arguments et les désirs : « J'assiste comme à une sorte de dialogue perpétuel que feraient deux puissances invisibles. Tout ce qui arrive, tout ce que j'entends semble se rapporter aux pensées qui m'occupent et devient une épreuve, une tentation, un encouragement, un blâme et tout cela dans tous les sens, c'est en vain que je cherche à arrêter, rien ne peut empêcher le vagabondage de mon pauvre esprit. Je voudrais me dévouer, faire quelque chose et je ne peux accomplir aucune action à cause des pensées qui m'agitent indéfiniment, mon âme est toujours ballottée entre des alternatives qui me font beaucoup souffrir ».

Il est visible que la décision, l'acceptation d'une conclusion qui est forcément une cote mal taillée entre des tendances et des désirs différents ne se constitue jamais chez elle. Il suffit de lui proposer une décision à prendre pour l'affoler et provoquer des obsessions interminables. Une réparation ayant nécessité l'évacuation d'une salle, on a demandé aux malades si elles voulaient quitter l'hôpital ou accepter un changement de salle : ce fut pour Madeleine l'occasion de très grands troubles. Des propositions faites par la famille pour lui procurer une installation au dehors l'ont rendue gravement malade. L'envoi d'une vieille robe par sa sœur amène un problème formidable : « Faut-il consentir à avoir plus chaud pendant l'hiver, ou faut-il être fidèle à son vœu de pauvreté ? » J'ai dû intervenir formellement pour faire mettre la robe. Dès qu'elle est en présence d'une réflexion elle ne sait jamais ce qu'elle veut et elle fait à la fois les deux actes opposés : ainsi elle prépare un départ pour Rome qui doit avoir lieu pendant une sortie permise hors de l'hôpital et en même temps elle m'écrit et m'envoie une lettre pour m'avertir. Elle dit elle-même : « Mais je suis absurde, c'est moi qui veux partir et c'est moi qui forge mes liens. Si je ne vous avais rien dit, vous n'auriez pas songé à me défendre de sortir ; pourquoi vous ai-je envoyé cette lettre puisque je voulais réellement

partir ? Est-ce que vraiment je suis folle ? » Mais non, elle ne voulait pas réellement partir, pas plus qu'elle ne voulait rester ; elle désirait les deux actions à la fois et les a faites à demi toutes les deux, parce que de cette manière aucune des deux n'était voulue réellement.

Le sentiment qui traduit cette forme de conduite est un sentiment d'effort et d'inquiétude perpétuel : il y a constamment effort pour réaliser chacune des deux actions opposées et en même temps effort pour chercher une conciliation de ces deux actions. Il y a inquiétude parce que aucune action n'est jamais terminée et ne donne ces fameux sentiments de fin, de succès que nous considérerons comme si importants. « J'ai toujours le sentiment que ce n'est pas fini, je reste dans l'attente de quelque chose, je ne sais pas de quoi, il me semble que mon existence actuelle n'est que momentanée... Je suis dans une attente continuelle, je ne sais vraiment pas ce que je deviens, je ne puis qu'attendre... je vais me laisser aller à des accès de mauvaise humeur, le passé me trouble, le présent m'énerve, l'avenir m'effraye, je dois chercher, faire de grands efforts et je n'ai plus de courage. » Ces efforts impuissants et répétés amènent en effet une dépense de forces et un épuisement qui peut devenir grave.

Aussi la malade cherche-t-elle à en sortir et elle se sert du seul moyen dont elle a expérimenté l'efficacité, l'appel à une parole étrangère. Dans certains cas la parole de Dieu peut réussir, mais dans l'état où elle est maintenant, surtout quand elle est troublée par les obsessions relatives à ses relations divines elle ne s'adresse plus uniquement à Dieu. Nous avons déjà constaté dans la période des consolations qui suit l'extase qu'elle s'est tournée vers moi : « Ne me laissez jamais choisir seule, vous savez que je n'arriverai à rien, tandis que si vous me guidez j'arriverai peut-être à être bonne à quelque chose. Je ne m'explique pas cette impuissance que j'ai à me fixer, il est dans les desseins de Dieu que vous dirigiez mon choix comme tout le reste ».

Nous sommes amenés à l'étude de la direction chez Madeleine pendant les périodes de tentation. C'est encore l'étude d'une action, car la direction n'est efficace que si le sujet l'accepte, si le sujet fait ce que j'ai appelé *l'acte de l'adoption du directeur* (1) et nous

(1) *Médications psychologiques*, 1920, III, p. 414-417.

allons encore retrouver ici les mêmes difficultés que cette nouvelle conduite met bien en évidence. Au premier abord l'adoption semble complète et elle est exprimée avec toutes sortes de protestations comme pendant le recueillement. Un signe très important montre cette augmentation de son influence, c'est la possibilité de la guérison des pieds. J'ai commencé l'étude de cet état de tentation en notant qu'un des changements apparents, c'est que je puis rapetisser Madeleine en la remettant sur la plante des pieds, ce qui était jusque-là impossible. Ce changement est dû à mon avis à ce que les idées sur l'assomption au ciel et sur le soulèvement par la force de Dieu, sans être supprimées, ont perdu beaucoup de leur force et s'accompagnent d'interrogations obsédantes. Je puis en profiter surtout quand elle ne se méfie pas pour glisser mon influence et mes ordres et la faire marcher sur la terre.

Mais il ne faut pas s'y tromper, cette expérience ne réussit pas toujours dans cet état, il y a des moments où Madeleine se méfie de mon influence comme de celle de Dieu et où elle garde l'attitude sur les pointes par une sorte d'habitude et de persévérance entretenue d'ailleurs comme je le crois par une lésion de la moelle épinière. C'est que mon influence est loin d'être acceptée d'une manière incontestée.

Il y a dans le ton des exagérations : « Je demande à être traitée avec sévérité et dureté, vous ne me secouez pas suffisamment. Ne vous gênez donc pas avec moi, je jugerai bon tout ce qui vient de la main d'un père qui châtie ses enfants. » Il y a des exigences et des réclamations de plus en plus grandes : elle insiste perpétuellement pour que je la prenne avec moi au laboratoire, que je la fasse passer avant tous les autres « parce qu'elle a des choses importantes et très pressées à me dire ». Elle se montre horriblement susceptible, se blesse si je n'ai pas fait une attention énorme à tout ce qu'elle dit, à tout ce qu'elle écrit, si j'ai le moins du monde l'air de douter de ses paroles. Un jour qu'elle me disait avoir eu la veille un vomissement j'ai provoqué maladroitement une grande scène en me tournant vers l'infirmière pour lui demander si elle avait vu ce vomissement. Elle se met alors à bouder, comme un enfant gâté, c'est-à-dire qu'elle affecte « la conduite de la rupture simulée ». Elle s'écarte de moi, refuse de me répondre ou prend un petit ton ironique : « C'est à vous dorénavant à deviner ce que je pense,

je veux seulement vous assurer que je garderai fidèlement le souvenir du bien que vous m'avez fait, que jusqu'à la fin je prierai le bon Dieu pour vous. »

Elle a surtout, comme je l'ai observé si souvent sur des malades de ce genre, d'abominables crises de jalousie. Elle ne s'en rend pas compte, mais elle tient absolument à être la seule malade intéressante et ne peut pas tolérer qu'on en étudie une autre. Il est arrivé à ce propos dans la salle une véritable catastrophe. Une jeune femme de 29 ans que j'ai décrite sous le nom de Mrb., grande toxicomane, qui avait abusé de l'éther, de la morphine, de la cocaïne et de tous les poisons possibles, avait de curieux délires à forme somnambulique qui affectaient une teinte mystique. Entourée de beaux anges avec des ailes bleues, elle montait au ciel et voyait la terre s'éloigner et devenir toute petite. C'en était trop pour Madeleine, d'ordinaire indulgente pour les délires de la salle, mais qui ne pouvait tolérer cette emprise sur sa spécialité. Elle se répandait en critiques sévères contre cette pauvre fille « tout à fait ignorante en religion, qui ne dit pas deux mots sans tomber dans l'hérésie... Est-ce que vous prenez au sérieux ses anges avec des ailes bleues ?... c'est délicat à moi de vous parler d'elle, mais mon devoir est de vous mettre en garde contre une personne vraiment dangereuse... si vous vous intéressez à elle je me rendrai compte que vous n'appréciez pas la vérité, je ne puis pas me résigner à voir mes consolations qui sont des grâces de Dieu mises sur le même plan que les divagations de cette demoiselle. »

A ce moment Madeleine est tourmentée par toutes sortes d'interrogations obsédantes relatives à ma direction. D'abord il y a une grande critique à m'adresser, c'est que je ne partage pas ses convictions religieuses. Sans doute la Providence m'a désigné et je semble bien comprendre le rôle dont elle m'a chargé, mais je ne suis qu'un laïque et peu croyant : ce n'est pas l'idéal qu'un directeur de ce genre pour une extatique aimée par Dieu. « Mon âme se trouve comme liée à la vôtre, elle en voudrait partager toutes les pensées, mais si je pense absolument comme vous, tout l'édifice de ma croyance croulera. Mon âme tout à la fois voudrait être docile pour vous et fidèle aux enseignements qu'elle a reçus... Quand je sens que vous ne croyez pas ce que j'ai cru toute ma vie et ce qui a fait mon bonheur, il se fait une déchirure dans mon cœur et j'éprouve une douleur atroce. » J'ai beau lui

assurer que je lui laisse toutes ses croyances, elle répète toujours : « Mais vous ne les partagez pas. Je vous ai fait la promesse de vous obéir, je voudrais simplement pouvoir obéir en tout et pouvoir me dire que toujours pendant toute ma vie je pourrai vous obéir sans avoir à critiquer jamais, et malgré moi je suis obligée de me représenter des cas où je serai forcée de manquer à ma promesse. Je crois que je me verrai emportée un jour au-dessus de vous par une puissance à laquelle vous ne croyez pas, toute mon obéissance actuelle ne devient-elle pas une tromperie ?... Je vous dois l'obéissance, mais quand il s'agit d'une question religieuse c'est à l'autorité ecclésiastique que je dois me soumettre. Ce que vous me dites sur le dogme de l'assomption de la vierge, sur la force qui m'enlève au ciel, sur la persistance de mon poids, sur votre balance laïque, tout cela ne peut pas et ne doit pas me rassurer : permettez-moi de vous dire que mon devoir est de consulter l'archevêque de Paris. — Ecrivez à l'Archevêque, Madeleine, je vous en prie, et je mettrai moi-même la lettre à la poste. — Que dites-vous là, c'est une méchanceté ? Pourquoi me renvoyez-vous aux prêtres, vous savez bien qu'ils ne peuvent pas comprendre mes révélations particulières ? Pourquoi vous moquez-vous de moi en offrant de porter ma lettre à l'Archevêque, vous savez mieux que moi que je ne veux pas l'envoyer. Mais, si vous pensiez comme moi... etc. ». Elle me montre encore une fois la difficulté qu'ont ces malades à supporter la diversité des hommes et des esprits et nous fait sentir qu'ils rêvent d'une identité absolue entre leur directeur et eux-mêmes. N'avons-nous pas étudié autrefois une jeune fille catholique désolée d'éprouver du plaisir et de l'admiration en lisant un livre écrit par un auteur protestant ?

Une autre obsession interminable va être déterminée par la crainte de l'hypnotisme, quoique aucune pratique hypnotique n'ait jamais été faite sur elle et qu'au fond elle le sache bien : « C'est l'influence magnétique que je crains et que je ne veux pas, que je ne puis pas vouloir, car j'ai toujours entendu dire que le magnétisme entraînait la perte de la foi. J'ai voulu obéir simplement, chrétiennement ; mais peut-être que je me suis fait illusion, peut-être que vous employez à mon insu et peut-être au vôtre des moyens magnétiques... Est-ce que toute influence d'une personne sur une autre n'est pas magnétique ?... Je veux que vous me dirigiez en tout très étroitement, mais je ne veux pas d'une influence qui puisse être magnétique... »

Après m'avoir critiqué, elle se critique elle-même : « Moi qui avais tellement la pudeur de l'âme, comment ai-je pu m'ouvrir de la sorte avec vous comme je ne l'avais fait avec personne ?... Toute petite je considérais la conscience comme un sanctuaire où Dieu seul avait le droit de pénétrer et je vous y ai fait entrer !... Quand je vous écris, je crois que c'est la volonté de Dieu et après je me dis que je suis folle et j'ai des envies de tout déchirer. » En fait elle a déchiré ainsi un grand nombre de ses lettres, mais souvent elle les récrit après les avoir déchirées.

Après avoir demandé « d'être menée à la cravache » elle se reproche d'aliéner trop son indépendance, « je veux être dirigée, c'est vrai, mais j'éprouve des révoltes intérieures à la pensée que vous pouvez être trop sévère... Vous ne me permettez pas de sortir aujourd'hui parce que vous ne me trouvez pas assez bien, le joug pèse à mon caractère indépendant. »

Enfin nous retrouvons au premier rang l'éternelle obsession scrupuleuse des femmes psychasténiques : « J'ai peur de me faire illusion sur moi-même en répétant que je suis disposée à la confiance et à l'abandon d'un enfant. J'ai maintenant la crainte d'être victime d'une ruse du démon me persuadant que je ne suis pas comme les autres et qu'il n'y a pas d'inconvénient à ce que je suive mes inspirations et mes élans de cœur... Je me suis toujours sentie très faiblée de cœur et épouvantablement passionnée et je dois fuir toute occasion de m'attacher... Je me demande si je ne suis pas aveuglée par le malin esprit qui espère ainsi me posséder sans que j'y prenne garde. » Remarquons en passant cette prétention si fréquente dans cette maladie de se croire une Messaline au tempérament excessif, c'est un fait que nous aurons à étudier à propos des sentiments et de l'inversion des sentiments. Madeleine complique encore son scrupule en se rappelant sa situation toute spéciale, en sa qualité d'épouse de Dieu elle doit être particulièrement prudente : « Je crois qu'il n'y a pas de danger, mais il faut que mon cœur reste fidèle au maître qui seul a le droit de le posséder absolument. »

Quand toutes les protestations de ce genre ont été trop exagérées et trop répétées on cède un peu à l'impatience et on se laisse aller à répondre à Madeleine des choses très simples : « Je ne vous ai jamais demandé une obéissance aussi exagérée, personne ne vous retient de force, vous n'avez qu'à voir vous-même ce que vous préférez ; je vous ai toujours conseillé d'écrire moins,

confessez-vous à un prêtre et tenez-vous un peu à l'écart ». Mais bien vite on regrette ces paroles de bon sens, car elles provoquent immédiatement une grande crise de désespoir. « Alors vous ne voulez plus de mon obéissance absolue. Cette horrible phrase : c'est à vous de voir ce que vous préférez, m'a fait du mal au cœur. Quelle cruelle déception, alors que je me croyais tenue, vous me rejetez livrée à moi-même. C'est mal ce que vous faites là : quand Dieu vous a chargé d'une direction, vous ne devez pas l'abandonner de vous-même sans une marque bien certaine du changement de la volonté de Dieu... Je ne suis calmée et rassurée que si je vois que vous me considérez comme folle. Si je vois que vous me laissez libre, ma frayeur augmente, que va-t-il arriver de moi ? Je ne peux plus lutter seule, je ne vais plus avoir aucun repos. Vous ne comprenez donc pas que la moindre liberté que vous me laissez me fait du mal... Le Christ aussi a dit : Pourquoi m'avez vous abandonné. J'ai pensé à l'agonie de Jésus à Gethsémani, j'ai ajouté mes douleurs et mes abandons à ses amertumes et à ses délaissements... C'est une grande misère et une grande humiliation que d'être sujette à une maladie qui vous cause de tels revirements. Ce qui nous semblait lumière un moment ne paraît plus que ténèbres après, on est assailli de doutes et de pensées cruelles dont il ne faut pas nous faire un crime... Je suis désolée de voir que je vous suis à charge, je suis au désespoir de vous avoir fâché, je suis une pauvre folle d'orgueil et, comme vous partiez sans vous occuper de moi, j'ai perdu la tête, n'oubliez pas que je suis une pauvre malade et que j'ai besoin d'indulgence et de pardon. »

Pour arrêter ce désespoir et pour lui éviter des journées d'angoisse, on lui dit quelques paroles de réconfort. Alors la roue tourne et elle recommence à s'inquiéter de la domination terrible d'un individu sans religion sur une pauvre femme au cœur sensible et ainsi indéfiniment jusqu'à ce que l'état change et qu'elle retourne au Paradis, où elle est convaincue de sa docilité admirable, de la perfection des directions et de la pureté de ses sentiments.

Cette attitude vis-à-vis du directeur, qu'elle veut cependant adopter est au fond la même que dans toutes les autres conduites vis-à-vis de toutes les personnes et de tous les événements. Les désirs existent, ils se présentent même tous à la fois ; mais aucun n'est assez fort pour dominer et, dès qu'il s'agit de faire entre

eux un choix réfléchi, l'impuissance est complète. Les troubles se manifestent plus fortement dans l'obéissance à la direction parce qu'il s'agit d'un acte qui ne peut pas passer inaperçu, qui attire l'attention et qui provoque davantage les tentatives impuissantes de décision réfléchie. Il met en évidence le caractère général de toute la conduite pendant cette crise des tentations ou des doutes.

4. — L'état de sécheresse

Madeleine désigne par le mot de *sécheresse* un état particulier qu'elle distingue du précédent et qu'elle considère comme la plus pénible des épreuves envoyées par la Providence. C'est un état qui me semble caractérisé par le vide des sentiments ou par le *sentiment du vide*. Si je ne me trompe, les anciens mystiques employaient le mot de sécheresse dans un sens plus large et réunissaient sous ce même nom l'état précédent de tentation et de doute avec l'état du vide. Ils avaient en grande partie raison, car l'état intellectuel est à peu près le même ; mais il y a une modification importante au point de vue des sentiments et comme je compte faire jouer au sentiment de vide un rôle assez important dans l'interprétation des sentiments (1), j'accepte l'interprétation de Madeleine et je place à part cette forme de sécheresse particulière.

La transition entre l'état précédent et celui-ci paraît constituée par le *sentiment de l'ennui*. L'ennui est un phénomène très rare chez Madeleine, il est absent de la plupart des états et comme ce sentiment est caractéristique et doit jouer un grand rôle dans certains diagnostics, il faut le noter ici : « n'étant plus consolée, ni réconfortée, ne sachant plus que penser de mes consolations, de ma mission, de rien, j'éprouvais hier soir un ennui mortel, une sorte d'angoisse indéfinissable qui m'étreignait le cœur et j'avais grand peine à ne pas laisser voir la tristesse qui m'envahissait de plus en plus. Je me sentais comme une bête, incapable même de penser, encore plus de travailler. J'essayai de lire, de coudre, de dessiner, mais rien ne me réussissait.

(1) Les souvenirs irréels. Conférence à l'Institut J.J. Rousseau. *Archives de psychologie*, Genève, 1924. Vol. XIX, n° 73.

Je ne pouvais prier que par un acte de résignation passive à la volonté de Dieu qui permettait que je me trouve ainsi réduite à l'état de brute. Les douleurs dans la tête qui avaient été très fortes avaient cessé, et l'ennui seul persistait gris et monotone. » Quand Madeleine a souffert ainsi de l'ennui pendant quelques jours, elle tombe dans l'état de sécheresse complète où l'ennui même disparaît.

L'attitude de Madeleine est différente de celle que nous venons de voir : au lieu d'aller et de venir, de commencer une foule de petites actions, elle est immobile sur sa chaise ; la figure a les traits tombants et présente une expression de profonde tristesse. Il ne s'agit pas de l'immobilité de l'extase, elle remue un peu sur sa chaise, mais elle laisse les bras ballants et ne fait aucun mouvement intentionnel. Si on lui adresse la parole, elle répond en peu de mots, tristement, sans son bavardage ordinaire, elle ne se plaint de rien et ne pose aucune question. Si on lui parle de ce qui la tourmentait les jours précédents, du voyage à Rome, du congrès ecclésiastique elle répond à tout : « Non, cela m'est égal, tout m'est égal... » Elle n'a plus aucune affirmation, aucune prédiction : « Il vaut mieux ne pas se mêler de tout cela et ne pas dire des choses dont on n'a pas la preuve, je n'ose plus rien dire, je ne parlerai de rien... Ce qui se passe en moi, ce sont des faits incompréhensibles, il vaut mieux ne pas s'en occuper, il ne faut s'occuper de rien. »

Quand j'insiste, j'obtiens enfin cette réponse : « Il m'est arrivé un malheur plus grand que tout, auprès duquel rien ne compte plus, j'ai perdu la religion, j'ai perdu la foi... j'avais eu le bonheur de garder ma foi intacte malgré tous les bouleversements, elle a toujours été ma force et ma consolation, elle est perdue, que devenir ? Sans elle je ne peux plus vivre... Je savais bien que si je laissais le doute pénétrer dans mon âme sur certains sujets (les consolations), j'étais perdue, que j'abandonnerai tout, que je ne pourrai plus croire à rien. Cela fait un trop grand vide que plus rien ne pourra combler, si la foi ne revient pas, je perdrai la tête, je deviendrai folle tout à fait ».

Il ne faut pas se laisser égarer par des expressions que Madeleine emploie sans les comprendre : « Je suis tombée dans le scepticisme religieux, je ne crois plus à rien ». Madeleine ne sait pas ce que c'est que le scepticisme religieux, elle ne peut le comprendre et elle conserve au fond à peu près les mêmes croyances.

L'état de doute est resté le même que dans l'état précédent ; elle ne peut affirmer rien de net sur une question de détail proposée à la réflexion, mais il y a une foule de choses qu'elle ne met pas en discussion et dont elle ne doute pas. Lui demande-t-on par exemple si elle croit encore à l'existence de Dieu, elle est étonnée et répond : « Mes propres changements ne peuvent pas avoir d'influence sur Dieu, il est bien indifférent à ce que je pense. » Pour elle Dieu existe toujours de la même manière, elle ne conçoit pas que cela puisse être autrement : il ne s'agit donc pas d'une véritable perte de croyance, d'un scepticisme véritable.

Quand elle dit avoir perdu la foi, c'est une autre chose qu'elle a perdue. On s'en rend compte quand on lui conseille quelque exercice religieux : « Allons, Madeleine, habillez-vous un peu et allez dans une église, vous écouterez un office quelconque et vous prierez comme vous savez si bien le faire ; cela vous fait toujours grand bien et vous reviendrez plus gaie. — Non, ce n'est pas la peine, je n'irai pas, je ne sais plus écouter un office, je ne sais plus prier. — Quelle sottise, vous savez réciter et composer de si belles prières, essayez d'en réciter une devant moi. — Pourquoi faire, je réciterai des mots qui ne signifient rien. — Pourquoi ces mots ne signifient-ils rien aujourd'hui puisque ce sont les mêmes ? — Parce que Dieu ne me répond plus !! »

Voilà le fait essentiel, ce n'est pas une question de croyance proprement dite, c'est une question de sentiment, elle n'a plus après ses actes religieux, la réponse, la réaction sentimentale que ces actes déterminaient et qui constituait tout leur charme, elle est dégoûtée d'un acte religieux inutile parce qu'il ne rapporte plus rien. Ce qu'elle cherche c'est cette joie, ce réconfort énorme des consolations. « Je suis tombée peu à peu dans la tiédeur, je n'ai plus d'attrait pour les offices et l'église m'ennuie, je n'ai même pas conscience que je suis dans une église, les sermons ne signifient rien, les prières n'ont pas d'écho dans le cœur, tout est froid, tout est vide. N'est-ce pas terrible d'avoir changé ainsi et de dire que toute la religion n'a aucune importance ?... Je ne sais plus si Dieu est là puisqu'il ne répond plus. » Voici maintenant la négation du sentiment de présence qui jouait un si grand rôle dans les consolations : « Rien, absolument rien n'est capable de me consoler, je me sens toute abandonnée dans

une *solitude* effrayante. Dieu s'est retiré, le ciel, la terre, tout me manque. Je n'ai plus de foi, plus d'espérance, plus d'amour, plus rien qu'un affreux désespoir intérieur. » Et elle récite d'une voix plaintive quelques vers composés autrefois dans une circonstance analogue :

« Pourquoi, divin époux, te cacher à mes yeux,
Pourquoi fuir ainsi, tandis que ta présence
Enlèverait les maux de mon âme en souffrance ?
Oh ! pourquoi rester sourd à mes cris douloureux ?

Si tu ne réponds pas à mes cris suppliants,
Si tu me fuis encore, je ne saurai plus vivre ;
J'ai tout abandonné, bon Jésus, pour te suivre,
Ne veux-tu plus guider mes pauvres pas errants ?... »

Peut-être peut-on pénétrer un peu au-delà et chercher pourquoi le sentiment de la présence de Dieu a si complètement disparu. J'essaye de consoler un peu Madeleine : « Ce que vous venez de dire n'est pas bien juste : un ami n'est pas toujours présent et il ne répond pas toujours à une lettre, ce n'est pas une raison pour se désespérer et pour dire qu'il ne nous aime plus. — Non, répond, elle, je ne peux plus penser que Dieu continue à m'aimer... Je sens qu'il ne m'aime plus... je le sens à quelque chose de cruel que je n'ose pas dire, je sens que moi, je ne l'aime plus ; personne ne m'aime plus parce que je n'aime plus personne. Dégoutée de la piété je pourrais comme tant d'autres me consoler par l'amour des êtres humains, me laisser aller à des joies malsaines, mais non je n'ai aucune ressource, je n'aime personne, je n'aime rien. »

Cette observation est très forte, du moment qu'elle sent que personne ne l'aime, que l'abandon est général, c'est que le trouble est profond et au fond d'elle-même. Remarquons en effet que la direction par les hommes a disparu aussi bien que la direction par Dieu et que j'ai perdu toute influence sur elle. Je ne puis modifier la contracture des jambes : « Vous perdez votre temps », me dit-elle, quand j'essaye le massage et la mobilisation. Sans doute, je ne puis relever le pied quand Dieu a encore trop d'influence et la perte de l'influence divine est une bonne condition de ce traitement comme on l'a vu dans l'état précédent. Mais il ne faut pas que moi aussi je sois abandonné comme Dieu, car alors je

n'obtiens plus rien. Madeleine ne me pose plus ses questions perpétuelles, car elle sent que ma réponse sera inefficace, elle n'entend pas plus son directeur humain que son directeur divin. J'ai insisté dans mon dernier ouvrage « Les médications psychologiques » sur ces variétés importantes du besoin de direction et de l'influence de la direction qui doivent jouer un grand rôle dans le diagnostic. La direction disparaît, quand l'acte d'adoption devient impossible comme dans les démences asthéniques ; elle disparaît également quand l'éveil des sentiments devient impossible dans les états mélancoliques, et Madeleine qui passe par tous les états, arbitrairement catalogués comme des maladies, nous montre successivement ces divers aspects de la direction.

L'indifférence de Madeleine s'étend aux choses : « Je ne peux rien faire, ni dessiner, ni écrire, à quoi bon ? Dans mes autres souffrances (les obsessions) je puis essayer de marcher, de faire de l'exercice, de lire, de travailler, maintenant rien, rien, à quoi bon ? Je suis impuissante à faire quoi que ce soit, car rien ne sert à rien... Vous parlez de mes petites images de piété et vous me rappelez que je les ai trouvées des chefs-d'œuvre. Quel enfantillage ! Elles sont banales et insignifiantes, vous pouvez pour quelques sous en acheter de meilleures. D'ailleurs je ne sais plus du tout comment je peignais autrefois (elle ne sait pas plus peindre que prier, c'est-à-dire que l'acte ne produisant plus le même sentiment elle ne le reconnaît plus).... Vous parlez des mérites que j'ai obtenus par ma pauvreté, de ceux que je gagne par mes souffrances. Mais ma pauvreté n'a jamais été qu'une sottise et vous le savez bien, puisque vous me forcez à en sortir. Mes souffrances, mais je n'en ai pas ! Je n'ai pas plus de vraies douleurs que de vraies joies, quoique je sois accablée par le poids qui m'opprime. Je serais bien contente si j'avais des souffrances très aiguës, elles me tireraient de moi-même et de cette aridité spirituelle ».

Ce mot « à quoi bon ? » si caractéristique, dont nous verrons l'importance, nous explique bien la différence entre la sécheresse et l'état précédent. Dans l'état de tentation Madeleine n'aboutit à rien parce qu'elle ne continue rien, mais elle essaye tout, elle commence les travaux aussi bien que les discussions sur ses problèmes, c'est donc qu'elle a un espoir de réussir, une représentation du succès qui accompagne les premiers degrés d'activation des tendances et les transforme en désirs et en efforts,

Maintenant elle ne désire plus rien, ne s'efforce plus à rien, ne craint rien. A propos de ce dernier mot j'ai une hésitation et je dois signaler un fait très curieux. Madeleine qui ne me demande plus rien sur les questions morales, qui ne me considère plus comme directeur, s'avise de me considérer comme médecin et me pose des questions bizarres sur sa santé dont elle ne se préoccupe jamais ; elle demande à être auscultée, elle interroge à propos d'un petit bouton sur le ventre, elle voudrait une potion. Qu'y a-t-il donc ? Quoique ce soit surprenant, quoique elle n'ose pas le dire expressément, elle a peur d'être malade et elle a peur de mourir, ou, si on préfère, elle pense trop à la mort d'une manière désagréable. Madeleine qui dans des tirades énormes appelait la mort de tous ses vœux, qui voulait entrer plus tôt dans le Paradis, n'est plus aussi pressée de quitter cette terre qui pourtant ne l'intéresse pas. Les sentiments sur la mort sont aussi caractéristiques que les sentiments sur la direction. Madeleine commence à avoir peur de l'au-delà qui redevient mystérieux pour elle depuis qu'il ne répond plus à rien.

En général cependant la pauvre femme conserve une certaine résignation inspirée par ses habitudes religieuses : « Je dois accepter tout ce que Dieu veut même quand il semble se cacher. Qu'il plaise à Dieu de terminer l'épreuve puisque mes propres efforts sont inutiles. Je dois espérer, si cela m'est possible que Dieu n'éprouve pas l'âme au delà de ses forces... Tout ce que je peux faire c'est de garder le silence et de ne pas trop faire sentir à mon entourage l'excès de ma tristesse intérieure ».

5. — L'état de torture

Madeleine n'est pas cependant au terme de ses maux, elle tombe souvent dans des états bien plus terribles qu'elle appelle elle-même « des états de torture » et qui se présentent complètement comme des délires mélancoliques anxieux : la pauvre femme semble destinée à éprouver l'excès du mal de la même manière qu'elle a ressenti l'excès du bonheur dans les extases. Ces souffrances et ces grands délires de damnation ont existé chez les mystiques classiques comme les extases et les sécheresses. Sainte Thérèse a eu des crises de ce genre qui duraient deux et

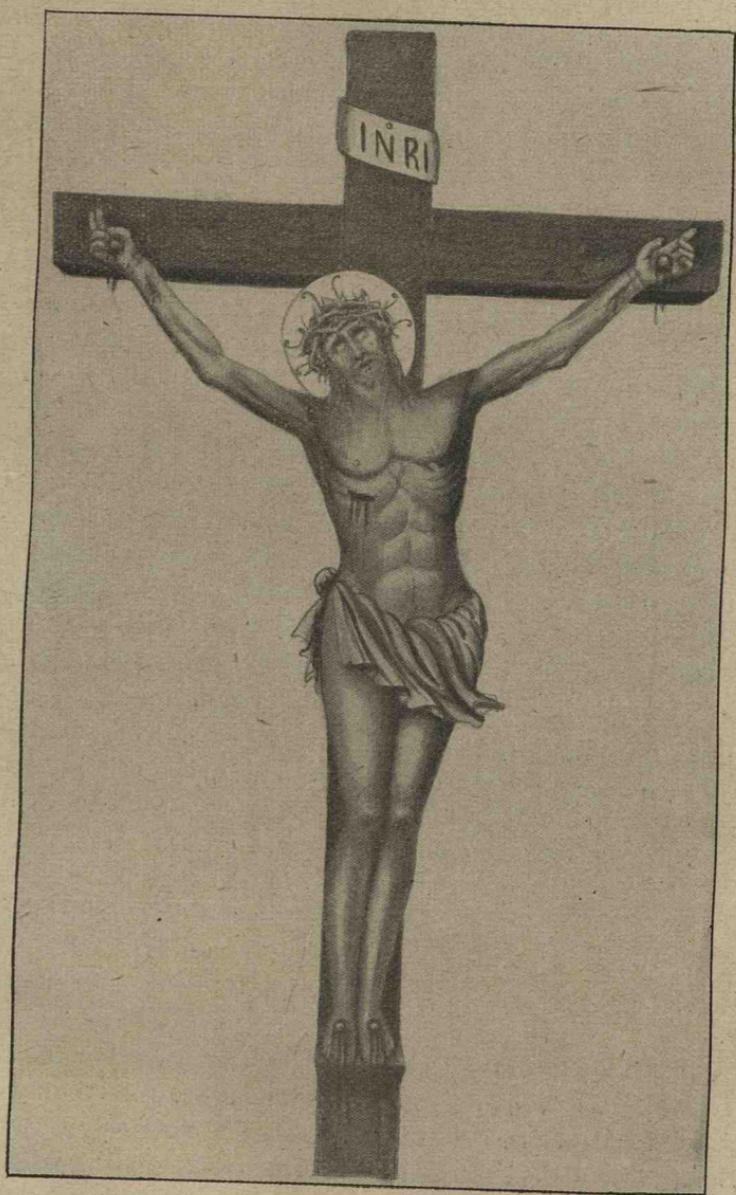


Fig. 21. — Le Christ sur la croix, dessin que Madeleine reproduit sans cesse de toutes manières.

trois semaines... Sainte Chantal vécut les dernières années de sa vie dans une agonie morale ininterrompue (1). Mais je dois laisser de côté ces descriptions classiques pour ajouter simplement l'observation d'une pauvre mystique contemporaine.

Les crises de délire anxieux de Madeleine semblent correspondre aux « instants de noir chagrin » qui apparurent dès son adolescence et qui « la forçaient à se cacher pendant quelques heures dans la bibliothèque ». Une fois, paraît-il, quand Madeleine était dans sa mansarde, la crise a duré deux mois, il est surprenant qu'aucun accident ne soit survenu. Pendant le séjour à l'hôpital, surtout pendant les premières années, les crises ont été assez fréquentes et graves, mais en général elles étaient courtes, ne durant parfois que quelques heures, le plus souvent deux ou trois jours. L'observation externe est aisée, mais Madeleine n'aime pas à parler de ces crises : elle en conserve un souvenir exact, quoique moins détaillé que celui des extases et cependant les décrit peu. C'est pendant la crise elle-même que j'ai obtenu en insistant beaucoup les renseignements suivants sur les idées et les sentiments.

Dans cet état, surtout pendant la première période, la malade est nettement agitée, beaucoup plus que dans l'état de tentation. Non seulement elle va et vient dans la cour, elle sort brusquement et rentre précipitamment dans la salle, mais elle parle vivement à tort et à travers, elle se plaint, elle crie même de temps en temps, elle est capable quelquefois de faire des actes assez graves. C'est autrefois pendant les crises de torture que Madeleine allait trouver le commissaire de police pour lui faire des révélations sur les préparatifs d'assassinat du Président de la République, sur un complot d'anarchistes qui se préparaient à faire sauter la Bourse, ou sur les crimes odieux commis « par les vendeurs de chair humaine ». C'est aussi pendant des états de ce genre qu'elle a écrit et envoyé sa lettre aux députés pour leur signifier « qu'ils trahissaient tous la France et que leur infâme conduite était démasquée ». A l'hôpital cette activité est restreinte d'abord parce qu'elle est enfermée, ensuite « parce que l'on n'aura plus aucune confiance dans les paroles d'une folle ». Mais elle a encore un moyen d'agir, c'est de me confier ses pressentiments et de me charger de faire à sa place les dé-

(1) M. DE MONTMORAND, *Psychologie des mystiques*, 1920, p. 36.

marches nécessaires : « Je vous ai averti qu'on allait allumer dans Paris un énorme incendie, prenez vos précautions, c'est sur vous que je me décharge du soin d'avertir qui de droit. C'est vous qui êtes responsable. » Pendant l'exposition de 1900, elle se jette à mes pieds en criant que ma vie est menacée et que je dois lui faire une promesse solennelle. Je dois lui jurer que je n'irai pas cette après-midi au palais où se tient le congrès de psychologie dont j'étais le secrétaire. Le pont Alexandre était miné et devait sauter certainement à trois heures précises. J'ai dû lui promettre que je ne serai pas sur le pont à trois heures, mais à côté pour le voir sauter. A ce moment également elle se querelle avec les malades de la salle à propos d'une fleur restée sur une table et qui empoisonne l'air, d'une fenêtre ouverte ou fermée. Souvent la marche devient impossible à cause de grandes douleurs dans les pieds, Madeleine s'assoit un moment, se traîne à genoux, ou finit par s'étendre sur son lit. Mais là elle ne garde pas l'immobilité des consolations, elle se roule, se contorsionne, les pieds ne sont plus droits, ils sont contracturés dans diverses torsions. La malade sursaute, se retourne, répond à tout ce qu'on lui dit, ou interpelle elle-même. Les membres résistent si on veut les déplacer, mais c'est parce qu'elle se fâche et vous repousse, jamais elle ne les laisse dans la position où on veut les placer.

L'agitation mentale est encore plus grande, elle consiste en une foule de représentations et de croyances sinistres à propos desquelles Madeleine manifeste constamment une conviction brutale, car elle n'admet jamais aucune hésitation, aucune critique même à propos des plus grossières absurdités.

Quoique les perceptions soient normales elles sont sans cesse métamorphosées par toutes sortes d'interprétations symboliques : « Je ne puis rien voir, rien entendre sans qu'un affreux venin vienne tout gâter... Partout j'ai des vues pénibles, ainsi dans la basilique à Montmartre, la robe blanche du Sacré-Cœur m'a paru rouge hier pendant un moment. En même temps, je comprenais, j'entendais intérieurement que bientôt Jésus allait être couvert d'un manteau d'écarlate, vêtement d'ignominie comme dans sa Passion. L'Église doit être accusée, persécutée... On cherche à la rendre responsable de crimes qu'elle réprouve, mais dont on veut lui faire porter le poids

si accablant. Le sang va couler bientôt, il va jaillir jusque sur la robe du Christ. »

Madeleine a vu une mouche sur son oreiller : elle qui précédemment nous a raconté la parabole de la petite mouche ne voit plus dans cette bestiole qu'un affreux démon : « C'est la figure que le diable a prise pour pénétrer dans ma tête si je m'endors ; vous dites bien qu'il y a des microbes malfaisants, pourquoi ne voulez-vous pas croire que le diable entre dans une mouche pour faire souffrir. Celle-ci s'est acharnée sur mes yeux et m'a causé des cauchemars et des souffrances inouïes, ce n'est pas une mouche ordinaire, croyez-le bien ».

Bien entendu, elle dénature toutes les paroles qu'elle entend : comme un malade dont nous aurons à parler, elle a « le délire du dénigrement et du débinage » elle se figure que les hommes disent toujours du mal les uns des autres et qu'elle entend toujours des insultes, non pas précisément sur elle, mais sur un absent dont elle déplore le sort. Pendant que l'on chante la Marseillaise elle entend à la place des mots « le jour de gloire » ces cris « le jour de honte est arrivé ».

Son imagination lui représente sous forme de visions des tableaux affreux :

« Toute la nuit j'ai vu des choses terribles. Dieu nous châtiât. Des monstres déchainés jetaient l'effroi partout. Je voyais les hommes se réunir pour essayer de les combattre, mais ils luttèrent en vain. Ils étaient enlevés, piétinés : c'était horrible. Avec quelle souffrance, je contemplais ce spectacle épouvantable : de la hauteur où je me trouvais. Après c'étaient des chevaux rouges en furie qui écrasaient tout sur leur passage. Les hommes étaient impuissants à les arrêter.

Enfin des maisons s'écroulaient et j'étais témoin de grands malheurs. »

La mémoire lui représente des scènes de sa vie errante qu'elle interprète de la façon la plus lugubre : « Elle a vu des pères qui abusaient de leurs enfants de huit à dix ans, où allons-nous, grand Dieu ? Nous retombons dans un état de barbarie antérieur au christianisme. Des négresses soignent mieux leurs petits... Elle a vu des scènes inouïes de la traite des blanches... En errant dans la zone des fortifications où les chiffonniers déposent leur récolte, elle est entrée dans une grotte où elle a vu des amas de chevelures de femmes... Ce fut pour moi une révélation des crimes inouïs qui se commettent journellement dans Paris... J'ai

entendu des chansons d'anthropophages et des propos à faire dresser les cheveux sur la tête... Malgré la misère ces gens-là se nourrissaient de viande tous les jours et brûlaient des os qui répandaient une odeur particulière, facile à reconnaître. Les enfants jouaient avec des osselets d'une blancheur et d'une délicatesse telle que ce ne pouvait être que des osselets humains... Oui, j'ai senti l'odeur des cadavres corrompus et j'ai vu couler le sang dans les ruisseaux, la nuit j'entendais dans les caves le bruit que font les bouchers quand ils débitent de la viande. Mais oui, il se fait en grand dans Paris un commerce de chair humaine, on vend et on mange des cadavres et quand on n'en a pas assez on en fait ! Sous prétexte de faire travailler les ouvrières ou de les distraire, on les attire, on les enivre, on les dépouille et on les vend comme viande de boucherie aux bouchers de la mort ! Malheur à tous ! etc... »

L'avenir qu'elle voit avec netteté et certitude n'est pas plus consolant et ses prophéties sur son propre sort, sur celui des autres et surtout sur notre pauvre pays sont bien affligeantes : « Mon désir d'être ignorée va être bien mortifié, j'aurai à subir les persécutions les plus pénibles pour un cœur chrétien. Je vais être soupçonnée de persécution diabolique et accusée des crimes contre nature dont j'ai le plus horreur. Les supérieurs ecclésiastiques seront trompés sur moi et je serai frappée d'excommunication majeure. Sans doute je ne l'aurai pas mérité, mais j'en porterai l'opprobre... (elle affirme ce qu'elle exprimait avec doute dans les tentations.) Il y a à la Salpêtrière des salles où on met les malades destinées à des expériences de vivisection, vous allez m'y faire transporter bientôt (il est difficile de savoir si elle le redoute, ou si elle le désire). Des catastrophes terribles nous menacent tous, des inondations, des catastrophes de chemins de fer, mais surtout des incendies : « On se prépare à brûler des monuments et des rues entières par l'électricité et à faire de la capitale un amas de décombres, à commencer par les Champs Elysées, l'Etoile, la rue de Rivoli et vous ne voulez pas avertir... »

Les prophéties les plus terribles portent sur la destinée de notre pays : « Je voudrais me tromper, mais je vois que nous allons bien patauger dans la boue et le sang. La France est bien coupable, mais elle sera terriblement punie. Le Dieu du jour est le Veau d'or, tout se vend et tout s'achète, mais le Père céleste reprendra ses droits et il purifiera ses enfants en les châ-

tiant... France orgueilleuse et folle, tu courberas la tête, mais le baptême qu'il faudra subir sera un baptême de sang puisque tu ne crois plus à celui de l'eau... En ce moment un voile cache nos turpitudes mais il se lèvera bientôt et nos plaies gangrenées, mises à découvert exhaleront une odeur infecte... Les ennemis de la France ont entrepris de répandre partout chez nous la division, l'impiété, la démoralisation et la mort, ils envoient des émissaires chargés de corrompre les âmes et de semer les germes des maladies. Des associations existent pour diminuer la population, pour conduire le peuple au libertinage et à la dégradation morale... On fera éclater la guerre à l'intérieur, puis nos ennemis nous accableront... Nous serons tous châtiés par le fer, le feu et l'eau... Un scandale épouvantable éclatera en France, bien autrement grave que celui de Panama, et il amènera d'abord une guerre civile et religieuse. Puis nous aurons à combattre contre toutes les nations réunies par l'indignation soulevée contre nous qui voudront démembrer une France divisée et amoindrie. La Russie assujettira la France et la rendra schismatique (ces lignes sont écrites en 1900 et Madeleine avait horreur de la Russie). On se réjouit d'une alliance qui est une servitude pour notre pays... La toile d'araignée s'étend partout et les pauvres mouches s'y laissent prendre... Nous serons la risée du monde et ce sera bien fait puisque nous ne recourrons pas à Dieu qui seul peut nous tirer du bourbier. » Il faut arrêter ces citations qui seraient interminables, j'ai voulu seulement en donner quelques-unes pour les opposer au tableau de l'extase.

Il y a en effet une idée générale qui se dégage de tout ce délire des tortures et qui s'oppose nettement à la croyance générale des consolations. Dans celles-ci tout tourne autour d'une idée systématique que nous avons appelée « l'Union avec Dieu ». Ici tout tourne autour de l'idée opposée c'est « un délire de séparation, de rupture avec Dieu. »

Madeleine est abandonnée par tout le monde, par tous les hommes d'abord qui la traitent « en pestiférée », par « les religieux qui l'excommunient », par celui à qui elle s'était confiée et qui jouait le rôle de son directeur : « Vous m'excuserez de ne vous plus rien écrire et de ne plus vous parler, dans ces heures de cruelle agonie mon destin veut que je sois absolument seule et abandonnée. Puisque vous ne voulez plus vous occuper de

moi, je dois me résigner à cette nouvelle souffrance, mais vous comprendrez peut-être que c'est pour moi une angoisse de plus... » Si j'insiste pour la consoler, elle semble prendre peur et me considère comme un envoyé du diable : c'est une nouvelle forme que prend le sentiment de direction, l'idée de l'hostilité après celle de l'indifférence.

Ce qui est plus grave c'est que la situation est la même avec Dieu qui l'a abandonnée complètement et bien cruellement : « Dieu ne me répond plus, il ne me connaît plus, il me repousse, il me hait, il m'a jetée dans les bras du démon... Il vient de se faire en mon âme une tempête qui a tout bouleversé et tout découvert. Oui, depuis longtemps je suis le jouet du démon, c'est lui qui m'a conduite ici, c'est lui qui me fait marcher sur la pointe des pieds, c'est lui qui a fait des marques sur mes pieds, je ne peux plus entrer dans une église que ma présence profanerait... Ah ! ce n'est pas moi qui douterai maintenant de la puissance et de l'action du démon... Moi qui sais ce que c'est que l'enfer, qui suis de toutes manières la proie du démon, je suis effrayée de voir des âmes s'y précipiter tous les jours, je sais d'après ce que je souffre ce qu'elles souffriront ; ah ! si elles savaient !

« Vous vous moquez de moi quand vous dites qu'il n'y a pas d'enfer définitif et qu'il y aura toujours pour les pauvres hommes de l'indulgence et de la bonté. Ah ! Vous osez plaisanter en disant que, si on ne fait pas de Dieu un bon Dieu, ce n'est pas la peine de l'inventer ; je sais moi, je vois, je sens qu'il y a des méchants démons... Oui, j'endure les supplices de l'enfer et je comprends le désespoir des démons puisque comme eux je lance des blasphèmes. » Sur ce point Madeleine exagère un peu, elle se croit dans l'enfer, mais elle s'arrête à temps, elle n'injurie pas Dieu. Une seule fois j'ai recueilli le mot que j'attendais : « Dieu me hait, mais moi aussi je le hais ». Nous aurons à reprendre cette expression à propos du problème curieux de l'inversion des sentiments. Une fois également après une longue période de torture qui avait duré cinq semaines, ce qui était tout à fait exceptionnel pendant le séjour de Madeleine à l'hôpital, elle parlait de la mort d'une manière singulière : elle a regretté que les fenêtres fussent grillées et a parlé de se jeter du haut de l'escalier. Les idées de suicide, arrêtées chez elle par ses croyances religieuses ont fini par apparaître à la surface, mais seulement un moment.

Pour compléter la description de l'état de torture il est nécessaire d'insister un peu sur les sentiments qui accompagnant le délire, comme nous l'avons fait pour les sentiments pendant l'extase.

Le sentiment qui règne constamment, c'est la souffrance et elle s'oppose absolument à la jouissance perpétuelle de l'extase, ses souffrances sont très souvent localisées dans les jambes, mais elles peuvent siéger dans toutes les parties du corps. Toutes les comparaisons possibles sont employées pour les exprimer, mais le plus souvent il s'agit du rapprochement avec la brûlure causée par un fer rouge ; je ne puis reproduire qu'un petit nombre de ces descriptions qui présentent une monotonie désespérante.

« Mes pieds sont transpercés par un fer rouge, ils sont dans un brasier ardent, une main de fer les étend, les tire violemment à les briser et leur fait prendre les positions les plus étranges... ces douleurs infernales remontent jusqu'à la ceinture, je suis broyée, déchiquetée, brûlée, que sais-je ? Cet état atroce est intolérable, j'ai bien de la peine à ne pas jeter continuellement de grands cris... J'ai passé une nuit d'enfer, il s'est allumé un incendie dans tous mes organes qui brûlent alternativement ou tous ensemble. Dans la tête c'était comme si on me brûlait les yeux avec un fer rouge, les oreilles, le nez, la gorge tout était pris. Par moments je suis dans un bain d'eau bouillante sinapisée qui brûle mon corps tout entier, c'est atroce... Le sang se porte tout à la gorge, les pieds et les mains sont d'un froid glacial et l'intérieur du corps est tout en feu... La gorge est contractée, une main de fer me serre, j'étouffe, je râle, est-ce que cela va se boucher tout à fait ?... Les tortures s'étendent à toutes les parties du corps, ce que je souffre à l'anus, au coccyx, aux parties est inimaginable, on me brûle, on m'enfonce de gros objets rougis au feu et on envoie des rayons électriques sur les plaies... Quel supplice du fouet sur les fesses qui se pétrifient... On me taillade la chair dans tous les sens, des chiens me dévorent et broient mes os... Quel supplice n'invente-t-on pas, je suis suspendue au plafond par le bout des seins, c'est atroce... »

Aucun sens ne donne des impressions agréables, tandis que précédemment tout répandait des odeurs suaves, « toutes les fleurs sont fanées et pourries et dans la salle une puanteur de pourriture se mêle à l'odeur du soufre, c'est suffoquant ».

Le changement d'appréciation est particulièrement remar-

quable à propos des sensations génitales qui apparaissent également dans cet état, mais qui prennent une apparence obscène et douloureuse. « C'est le diable qui veut pénétrer et non le bon Dieu et cette pénétration me cause des douleurs horribles et des sentiments de dégoût et d'humiliation... Je me trouve dans des situations morales terribles et je n'ose en parler, pour moi qui ai passé ma vie à méditer la pureté de la Vierge Marie, c'est horrible. Le démon voulait cette nuit s'ériger en maître et prendre possession de mon être, je n'ai pas eu de peine à résister, le dégoût et la souffrance étaient trop grands ; j'étais brisée de fatigue, n'est-ce pas terrible à la fête de la Purification de la Vierge d'avoir des épreuves aussi répugnantes... J'ai été transportée dans une maison où il se fait un commerce de femmes, quels spectacles et quelles tortures. J'ai senti une chaleur particulière qui m'enveloppait. Quel ne fut pas mon effroi en m'apercevant qu'un énorme serpent tout noir avait réussi à se glisser sous mes vêtements et s'était enroulé autour de moi, c'est lui qui me réchauffait. Je le saisisais par la tête au moment où il allait m'atteindre et me mordre ; je le maintenais pendant longtemps, brûlant toujours de la chaleur qu'il me communiquait. Le feu voulait se répandre partout, mais tant que je tenais la tête il ne pouvait arriver où il voulait aller. Une barrière l'a empêché de passer : tout est resté dans l'ordre. » Inutile de rapporter d'autres luttes contre « un affreux géant noir, tout nu qui la laisse rouée de coups avec des marques de meurtrissures... Une femme abandonnée à elle-même n'aurait pas pu résister, mais j'ai appelé la sainte Vierge, il était temps. » Dans d'autres cas le secours n'arrive pas à temps et tout ne reste pas dans l'ordre, mais quel triste résultat : « le démon a réussi encore cette nuit à faire des choses effroyables, mais il n'est arrivé qu'à me faire abominablement souffrir... avec un autre être monstrueux elle n'a eu aussi que d'horribles souffrances physiques et morales, elle était attachée à un cadavre et c'est le froid du cadavre qui a pénétré ! Quelle horreur ! »

On se souvient que pendant l'extase, ces jouissances étaient accompagnées d'appréciations optimistes, sur la beauté, la vérité, la pureté morale de toutes choses. Maintenant tous les spectacles sont laids, les figures des malades sont couvertes de plaies répugnantes au lieu de présenter « cette beauté illuminée par le rayon divin. Rien n'est plus lumineux, tout est sombre. —

Mais vous m'avez dit que nous étions entourés de flammes et de fers rougis. — C'est du feu rouge-noir, le feu de l'enfer brûle et n'éclaire pas, vous devriez le savoir. »

Elle se sent bête et incapable de rien comprendre : « Tout autour de moi et en moi est absurde, incompréhensible, je ferai mieux de n'en rien dire, je n'ai que des paroles inintelligibles et des croyances fausses, condamnées par l'Eglise... Oui je vous ai dit que je montais au ciel, je descends bien plutôt au fond des enfers et je répétais de mauvaises plaisanteries du démon. Je suis complètement folle, je ne comprends plus rien, il faut me mettre dans un cabanon. »

C'est surtout au point de vue moral que ses appréciations ont complètement changé. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle a fait dans sa vie est immoral et criminel : « Misérable terre où je ne pouvais faire un pas sans me souiller. » Elle est responsable non seulement de ses fautes, mais des fautes des autres ; si un accident arrive dans l'hôpital, si une épileptique se blesse en tombant, c'est Madeleine qui s'est mal conduite et qu'il faut punir. La corruption des autres malades qui font de mauvaises lectures est la sienne. « J'ai les sensations et les sentiments d'une âme réprouvée, si on me fait entrer à l'église (comme je l'avais essayé) non seulement je ne peux pas essayer de prier, mais je vais me mettre en rage contre le prêtre qui officie, contre les fidèles qui chantent... Je comprends le blasphème des impies et tous les actes extravagants auxquels entraîne la haine de Dieu. »

« C'est assez lutter, tout est perdu, la douleur morale encore plus que l'agonie physique m'enlève toutes mes forces, je ne peux plus supporter plus longtemps cette angoisse. Je me sens mourir, je veux mourir, mais que ce soit la vraie mort, la mort après laquelle il ne reste rien. J'ose à peine le dire, je la désire cette mort et ce néant. Puisque Dieu n'a pas pitié, il vaut mieux disparaître absolument ! »

Peut-on mieux représenter l'extrême désespoir après l'extrême joie, le désir du néant après avoir senti les prémisses de la vie éternelle ?

CHAPITRE V

L'ÉTAT D'ÉQUILIBRE ET L'ÉVOLUTION

Ces obsessions, ces sécheresses, ces délires joyeux ou lugubres ne remplissent pas toute la vie, il y a des périodes qui sont devenues de plus en plus grandes sous l'influence d'une direction raisonnable où s'établit un état plus normal et au fond plus heureux, c'est *l'état d'équilibre*. Les relations de cet état d'équilibre avec les divers états pathologiques et les conditions organiques apparentes dont paraissent dépendre la succession des états constitue l'évolution de la maladie.

1. — L'état d'équilibre

Cet état que nous considérons comme plus normal est désigné par Madeleine sous le nom d'état d'équilibre, parce que les sentiments n'ont plus le caractère de terrible souffrance ou de céleste bonheur, mais gardent ce degré moyen compatible avec l'action et la pensée : « Mes souffrances et mes bonheurs sont moins vifs, il me semble que tout se remet dans l'ordre, enfin je suis dans l'équilibre. » Ces états d'équilibre étaient rares au début du séjour à la Salpêtrière et, la première année, je les avais à peine observés de temps en temps ; ils ont été plus fréquents et plus longs les années suivantes et quand la malade a quitté l'hôpital ils étaient presque continuels, Madeleine restait trois ou quatre mois sans troubles véritables : « C'est curieux, voici plus de trois mois que je n'ai eu de consolations et je n'en souffre pas, c'est tout au plus si par instants, à la messe, je me sens unie d'intention au prêtre et cela passe, ma religion devient

bien raisonnable... J'ai dû reprendre le fardeau de la vie et à mon grand étonnement je n'en ai pas été aussi accablée que je le croyais. »

Madeleine est restée évidemment une vieille fille dévote, mais ses pratiques religieuses sont plus discrètes et ses convictions religieuses sont moins personnelles, moins absolues. Le Dieu et le diable, qui existent toujours à peu près de la même façon, ne passent plus leur temps à s'occuper d'elle, à l'aimer passionnément ou à la tourmenter : « J'ai toujours confiance dans la Providence, je m'abandonne à la miséricorde de Dieu, j'espère qu'il aura pitié de moi et que mes longues souffrances compteront pour quelque chose, c'est tout ce que j'ai à demander. » Nous sommes bien loin de l'Union complète avec Dieu ou de l'abandon dans l'enfer.

Il en résulte que bien des idées particulières qui dépendaient de cette conception générale de l'union sont abandonnées, il n'est plus question du voyage à Rome : « Dieu ne me demande pas cela, et au fond je lui suis bien inutile. » Il n'est plus question de lévitation et quand je l'interroge à ce sujet elle répond : « Est-il possible que ce sont moi qui pensais et surtout qui disais des bêtises pareilles ? » Elle ajoute, il est vrai, qu'elle est inquiète de ce qui se passe dans ses pieds dont la position est très variable ; tantôt elle marche à peu près à plat, car pendant cette période il m'est assez facile de défaire la contracture des mollets ; tantôt le talon se relève et les jambes se raidissent assez fortement, mais d'une manière moins systématique qu'autrefois. Cette inquiétude est très légitime et je la partage, mais elle ajoute avec bon sens : « Je ne veux plus m'occuper des effets involontaires qui se passent dans mon corps et auxquels personne ne peut rien. »

Il faut reconnaître cependant pour être exact que ce jugement sain et cette appréciation exacte de la religion n'apparaissent guère que dans les dix dernières années, quand Madeleine quitte l'hôpital pour retourner auprès des siens. Pendant les années de sa vie errante et pendant la plus grande partie de son séjour à la Salpêtrière, Madeleine, même dans l'état d'équilibre conserve ce qu'elle appelle « ses idées particulières, » c'est-à-dire ses idées sur sa vie isolée, sur sa pauvreté, sur sa vocation spéciale, sur ses relations particulières avec Dieu : elle n'en abandonne qu'une petite partie, on peut donc dire que pendant ces années,

l'état d'équilibre n'est pas un retour tout à fait complet à l'intégrité intellectuelle, je veux dire par là à la puissance de jugement et de critique dont elle était capable dans sa jeunesse et qu'elle récupère dans sa vieillesse.

Quoi qu'il en soit, d'une manière générale, Madeleine s'occupe beaucoup moins de sa personne. Dans les lettres qu'elle me remettait à l'hôpital il n'était question que d'elle, de ses souffrances, et ses amours avec Dieu, de ses phénomènes particuliers ; les lettres qu'elle m'envoyait à la fin de sa vie pendant la guerre étaient bien différentes. J'arrivai même un jour à être mécontent de ces lettres qui ne contenaient plus rien sur ses croyances, sur ses doutes, sur ses joies ineffables et qui devenaient banales et je lui ai écrit un mot de reproche en demandant une lettre plus détaillée. Madeleine s'est exécutée et la lettre suivante était très longue et remplie de détails. Mais sur quoi ? Sur les membres de sa famille, sur leurs difficultés avec le propriétaire, sur l'histoire interminable d'un petit procès, sur des démarches faites ou à faire, sur la vie de ses neveux à l'armée, sur leur bravoure et sur les dangers qu'ils couraient et cela pendant des pages entières. Il y avait une affaire d'une dépense de 30 frs. par mois qui occupait toute une page et des interrogations sur des maladies d'enfants qui étaient interminables. « Que ne puis-je leur venir en aide à tous ! Si ma santé était un peu meilleure, je chercherais une position qui me permette de les assister. » J'ai été surpris de cette lettre et cependant j'ai dû reconnaître que Madeleine avait raison ; le bail avec le propriétaire et la dépense de 30 frs. par mois étaient plus importants que les conversations avec le bon Dieu. Nous sommes bien loin de la période où elle me refusait d'écrire un mot pour rendre un service. D'ailleurs elle a dépensé ses dernières années et épuisé ses forces à rendre une quantité de services réels aux enfants des écoles et à des personnes malades de sa famille : « Du moins si j'ai l'ennui d'être souvent occupée de moi dans un temps où l'on voudrait ne penser qu'aux misères des autres, si je suis obligée de me soigner de mon mieux pour ne pas m'aliter, j'ai la satisfaction de ne donner aucune fatigue aux autres pour les soins qui me sont nécessaires et malgré mon état de rendre encore service journellement. »

Il est évident que son attention a changé d'objet, elle s'oc-

De l'angoisse à l'extase.

cupe davantage des choses extérieures et les voit mieux. Déjà à l'hôpital j'avais remarqué que pendant les périodes d'équilibre elle s'intéressait beaucoup plus aux autres malades et les jugeait bien plus sagement : « Toutes sont gentilles avec moi ; au fond avec personne je n'ai de contrariété personnelle, il est difficile de vivre plus en paix ». Elle a sur les malades des observations fort justes, sur leur paresse foncière, sur leurs mensonges involontaires, sur la difficulté de croire à leur témoignage, sur leurs attaques nerveuses qui augmentent quand on s'occupe trop d'elles, sur les dangers auxquels elles sont exposées, si on les laisse libres. « Pauvres âmes, plus à plaindre qu'à condamner, je connais leurs torts, mais je sais aussi ce qu'elles ont souffert et je devine leurs tentations, puisque au fond je leur ressemble. » Et avec beaucoup d'intelligence et de délicatesse elle en aide quelques-unes et les fait aider par sa famille. Mais c'est surtout dans l'observation et la description de la guerre que je suis étonné du changement de son attitude et même de son style. Son langage si mélodramatique autrefois, si rempli de révélations et de déclamations à propos de menus faits démesurément grossis, est devenu simple et modéré en face des plus grands événements de l'histoire.

Sa manière de juger et de croire n'est plus la même : c'est un point sur lequel nous aurons longuement à insister, notons seulement ici les faits bien apparents, la disparition du sentiment de présence pour les représentations, la disparition des inspirations, des révélations et des prophéties. Cette femme, qui en 1899 et 1900, au milieu d'événements fort rassurants, déclamait perpétuellement et nous prophétisait tous les jours des cataclysmes ou des triomphes, aurait eu pendant la guerre une belle occasion de nous annoncer des expiations terribles ou de nous rassurer par des prédictions glorieuses ; nous aurions été beaucoup plus disposés à la croire. Mais, chose étrange, elle n'a pas du tout profité de l'occasion. Sans doute elle partage les angoisses de tous : « Mon cœur déjà malade achève de se briser à la vue de tant de misères et de si atroces souffrances : nous avons à craindre pour six membres de la famille et nous vivons dans de continuelles angoisses ». Sans doute elle se relève et se console par des croyances religieuses : « Nous espérons bien que Dieu continuera à protéger ceux que nous aimons. » Sans doute elle conserve confiance et espoir

dans le salut de la patrie : « Puisse l'année 1915 nous apporter bientôt une glorieuse paix... Je ne doute pas du succès final de nos armées, mais nous avons assez à supporter le malheur du présent sans chercher à soulever le voile de l'avenir qu'il nous faut abandonner à Dieu. A Dieu, je confie tout, la patrie, la famille et toutes les âmes qui me sont chères ; j'abandonne tout entre ses mains comme ma pauvre personne et j'espère pour tous, comme j'espère fermement pour moi-même. » C'est un langage que nous pourrions tous accepter et où les espérances légitimes ont remplacé les prophéties.

Enfin un dernier mot sur le sentiment de direction, Madeleine est restée religieuse et a gardé une confiance générale en Dieu, mais elle ne lui pose plus à chaque instant des questions particulières, elle n'invoque pas son nom à tout propos et le plus souvent se passe de lui. Il en est de même dans ses rapports avec moi : sans doute elle n'est pas séparée de moi d'une manière complète et j'ai même été étonné de sa fidélité jusqu'à la fin de sa vie. Ces sentiments à mon égard entretiennent la conservation d'une influence, plus réfléchie, mais certaine. Il ne faut pas oublier que c'est pendant les courtes périodes d'équilibre survenues au début à l'hôpital que je réussissais le plus facilement à défaire la contracture des jambes et à obtenir la marche à plat. Il n'y avait plus aucune résistance délirante et la partie de la contracture qui dépendait de l'idée s'effaçait rapidement. Mais cette influence ne détermine plus du tout le ton « de la passion somnambulique » : Madeleine n'a jamais aucun doute à propos de moi et n'a pas non plus les soumissions folles que nous avons notées à la fin des consolations. Elle me demande des avis à propos de sa santé ou de la santé des siens, c'est naturel ; mais dans la plupart des cas elle m'écrit après les résolutions prises et non avant, en un mot elle a appris à marcher toute seule.

Ses sentiments se rapprochent de ceux qui existent chez le commun des mortels. Sans doute elle est toujours très émotive, mais elle n'a plus de souffrances tragiques ni de joies démesurées. Quoiqu'elle souffre souvent de bien des choses, elle ne s'abandonne plus à de grands désespoirs. Elle a encore des joies et ne semble pas dépourvue de gaieté. Quand elle a réussi à rendre service à des malades, à diriger des jeux d'enfants, elle m'écrit des lettres enthousiastes, mais cela ne ressemble plus aux bonheurs de l'extase. J'ai cru faire à ce propos une remarque qui

serait importante si elle avait pu être mieux précisée, c'est que Madeleine sans l'avouer expressément préfère ces joies actuelles de la vie réelle aux joies si énormes de l'extase.

Déjà à la Salpêtrière elle me disait pendant les états d'équilibre : « Maintenant je connais mieux l'idéal à atteindre d'un bonheur pur et stable, je n'ai plus de douleurs ni de joies excessives... Je souffrais au fond d'avoir ce bonheur égoïste que je ne pouvais partager ». J'apprends un jour que depuis une semaine Madeleine n'est pas sortie de la cour et qu'elle ne va plus le matin à la Chapelle. Comme je le lui fais observer, elle me répond d'une manière un peu gênée : « C'est parce que je ne suis pas en ce moment bien solide. J'ai des raisons de me méfier de moi et, dans l'église pendant les cérémonies religieuses je pourrais bien être consolée d'une manière excessive. C'est assez dangereux, il faut attendre que l'on soit réellement dans le ciel pour se laisser aller à des jouissances pareilles ». La voici donc qui commence à avoir peur des extases. Plus tard, je lui avais écrit pour lui demander si elle avait encore fréquemment des grandes consolations, elle m'a répondu une lettre bizarre : « Qu'elle pourrait en avoir si elle s'y abandonnait, si elle les laissait venir, mais qu'elle n'a pas le temps. Dans la journée elle est constamment occupée et ne peut pas abandonner des occupations si agréables. Il vaut mieux faire une leçon aux enfants et je suis si heureuse de les faire jouer... Le soir seule dans sa chambre, elle pourrait... mais elle a trop le besoin de dormir ». Vraiment Madeleine n'aurait jamais parlé autrefois d'une manière aussi légère des bonheurs de l'extase. Elle ajoute pendant la guerre : « Vraiment en ces temps-ci j'en aurais honte ». Avoir honte de l'extase ! Nous aurons à rapprocher ces appréciations singulières de certains jugements du même genre que nous avons recueillis après la guérison des accès maniaques.

Il était intéressant de constater dans les périodes d'équilibre la disparition presque complète des conduites et des sentiments qui ont joué un rôle essentiel pendant les périodes troublées.

2. — Les maladies organiques

Je ne veux pas étudier ici les interprétations et les hypothèses qu'il est nécessaire de présenter pour essayer d'interpréter tous

ces faits psychologiques, je veux seulement relever à titre de documents utiles plus tard les principales circonstances qui ont paru accompagner, je ne dis pas conditionner les divers états et je voudrais signaler d'abord les conditions physiologiques, le fond de maladies organiques sur lequel a germé cette floraison de troubles psychologiques.

Sans doute Madeleine était une femme intelligente et raisonnable, ainsi qu'elle me le faisait observer elle-même quand je voulais la convaincre de délire : « Partout où j'ai été j'ai eu une conduite parfaitement raisonnable, Dieu m'a toujours fait la grâce de me dominer et jamais on ne m'a reproché d'extravagances. J'ai été institutrice et les parents comme les enfants m'estimaient beaucoup ; j'ai travaillé comme une ouvrière et j'avais plus de mal qu'une autre à réussir, car je n'avais pas fait d'apprentissage. Mais j'ai réussi à gagner ma vie sans rien demander à personne, ce n'est pas si bête. » Tout cela est parfaitement juste et j'ajouterai après l'avoir beaucoup fréquentée pendant des années qu'en dehors de certains points elle avait l'esprit juste et délicat, qu'elle avait très bien profité d'une instruction primaire au-dessus de laquelle elle s'élevait ; qu'elle avait dans sa manière d'écrire et dans quelques peintures du talent et du goût. Elle était capable d'attention et dans certaines périodes, elle pouvait suivre une discussion et accepter la contradiction avec modération et bon sens. Je considère comme un signe d'intelligence et de largeur d'idées qu'elle ne se soit jamais fâchée sérieusement avec moi malgré mon opposition constante à ses idées religieuses ; c'est un signe d'intelligence que le maintien de l'affection malgré le sentiment des différences. Ce sont là des qualités foncières qui lui ont permis de mener surtout à la fin de son existence une vie raisonnable, ce sont ces mêmes qualités plus développées qui ont permis à des mystiques, atteints des mêmes troubles psychologiques, de faire cependant des œuvres remarquables.

Même au point de vue physique on doit admettre que Madeleine avait une certaine vitalité, puisqu'elle a vécu jusqu'à 64 ans, malgré de graves maladies et malgré le plus invraisemblable mépris des règles de l'hygiène. Les névroses se présentent souvent chez des individus intelligents et d'autre part physiquement résistants. Mais il faut cependant constater que de nombreuses tares et des maladies organiques avaient préparé chez Madeleine les perturbations morales.

Les diagnostics médicaux sont incertains, hélas ; nous en avons un exemple de plus dans les études qui ont été faites par un grand nombre de médecins sur les douleurs et les contractures des jambes de Madeleine et, quoique mon opinion sur ce point ait évolué, je dois m'excuser de n'être arrivé qu'à des probabilités et non à des certitudes. Je rappelle les faits que j'ai déjà signalés, les troubles de la marche dans l'enfance jusqu'à 9 ou 10 ans, les crises passagères de douleurs des jambes de 20 à 30 ans, les grandes douleurs et les contractures à partir de 39 ans, puis pendant plus de 20 ans la marche à peu près invariable sur l'extrême pointe des pieds, la raideur des jambes et du bassin. Des diagnostics les plus divers ont été portés, puis dans le service de la clinique à la Salpêtrière, malgré mes hésitations, on conclut à une contracture hystérique, dépendant de l'idée de la crucifixion et de la lévitation. On s'appuyait sur trois arguments : 1° que je ne pouvais mettre en évidence aucun trouble des réflexes, de la sensibilité ou de la nutrition ; 2° que l'on constatait facilement l'idée fixe et son rôle dans l'attitude systématique ; 3° que j'obtenais, dans des états particuliers, une guérison en apparence complète par des procédés uniquement psychologiques. Cette discussion a été résumée par moi-même dans une leçon de Raymond (1).

Après avoir suivi et connu plus complètement la malade pendant des années, j'ai dû constater : 1° que les grandes douleurs avaient apparu un an au moins avant tout délire de lévitation ; 2° que même dans les périodes de guérison apparente la malade conservait des brûlures dans les pieds, des frémissements dans les mollets et que les contractures réapparaissaient au bout de quelques jours, même si je m'opposais à la réapparition des délires ; 3° que malgré la modification de l'état mental après l'âge de 50 ans et la disparition complète des idées délirantes, les contractures avaient persisté plus irrégulières, il est vrai, mais tenaces ; 4° qu'à la fin de sa vie des douleurs et des contractures analogues ont apparu dans l'épaule gauche et ont déterminé de graves déformations du thorax et une courbure considérable de la colonne vertébrale à gauche sans apparition d'aucune idée fixe sur ce point.

Cette évolution régulière pendant plus de 20 ans n'est guère

(1) RAYMOND, *Leçons sur les maladies du système nerveux*, II, p. 728.

celle d'une attitude névropathique « dependent on idea » : quoique je n'aie pas pu revoir la malade à la fin, à l'époque des déformations du thorax et constater si les sensibilités douloureuses et thermiques étaient intactes comme autrefois, quoiqu'il n'y ait pas eu d'autopsie, je suis disposé à admettre l'existence d'une grande maladie évolutive de la moelle épinière, la syringomyélie. Le polymorphisme de cette affection est reconnu, l'existence de formes frustes dans lesquelles la dissociation de la sensibilité n'apparaît que tardivement est admise (1). Elle peut avoir une durée très longue : Déjerine cite des cas où les symptômes se sont développés pendant quarante ans après l'époque du diagnostic évident. Cette maladie peut déterminer des contractures des pieds en équin direct ; une photographie publiée par Déjerine est absolument identique à celle des pieds de Madeleine (2). Enfin on observe au cours de la syringomyélie ces atroces brûlures des membres, ces déformations persistantes des jambes et du thorax que Madeleine a présentées.

Cette notion d'une grande maladie évolutive de la moelle épinière commençant dès l'époque des premiers troubles de la marche dans l'enfance, déterminant cette difficulté des mouvements complexes et ces chutes fréquentes (3), se développant par crises successives jusqu'à la mort ne supprime pas les interprétations psychologiques qui ont été admises au début. Ces douleurs et ces contractures ont joué le rôle d'une épine irritante qui a appelé et localisé le délire. Madeleine, déjà disposée d'autre part par un trouble mental indépendant, à rêver à la crucifixion et à l'assomption, a interprété de cette manière le soulèvement involontaire des talons, comme elle a fait jouer un rôle aux brûlures des pieds dans le délire de l'enfer.

Dès l'enfance, également à la suite de maladies infectieuses, rougeole et scarlatine graves, Madeleine se plaignait de fortes douleurs au côté gauche de la poitrine avec irradiation dans le bras gauche et étouffements. Ces douleurs cardiaques réapparaissaient fréquemment soit sous l'influence de troubles gastriques, soit à la suite d'efforts et on avait dû lui interdire les

(1) BRISSAUD, *Leçons sur les maladies du système nerveux*, 1899, II, p. 204.

(2) DÉJERINE, *In Traité de pathologie*, Charcot, Bouchard, 1901. V. p. 819.

(3) RAYMOND, *op. cit.*, 1898, III, p. 339.

courses et les jeux violents. Ces crises de petite angor ne disparaissent pas dans la jeunesse et Madeleine était arrêtée par la douleur, quand elle montait trop vite un escalier ou même le soir quand elle essayait de s'étendre pour dormir. Bien entendu elle interprétait ces crises à sa manière et disait qu'il y avait eu toute la nuit une bataille entre saint Michel et le dragon, qu'elle n'avait pu trouver le repos que le matin après la victoire de Saint Michel. Elle avait de ces accidents à la Salpêtrière après une émotion, quand un sermon à l'église lui déplaisait, quand elle courait trop vite « emportée par le vent du bon Dieu » ou simplement dans les journées qui précédaient les règles. Elle avait de temps en temps des hémorragies du nez, des gencives, de l'estomac et même de la vessie, car elle a présenté de temps en temps des urines sanglantes, elle avait fréquemment des règles trop abon-

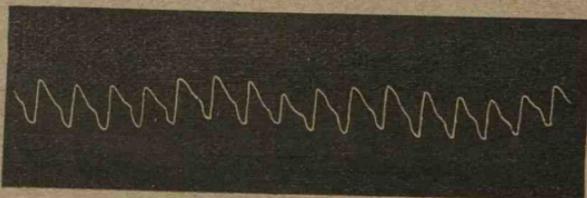


Fig. 22. — Graphique du pouls.

dantes à forme hémorragique. Elle a présenté fréquemment des œdèmes aux pieds, aux jambes, surtout après de grandes marches sur les pointes, et quelquefois des œdèmes du sein gauche qui devenait plus gros et où le doigt marquait un godet. Je note de temps en temps des congestions locales surtout aux mains et aux pieds et des petites poussées de purpura.

Pendant ces petites crises d'asystolie le pouls qui d'ordinaire est à 70, 74 monte à 120, 140. A l'époque où Madeleine était à la Salpêtrière nous ne disposions pas de l'appareil de Pachon pour mesurer la pression sanguine ; j'ai dû me servir de l'appareil de Potain dans lequel je n'avais pas grande confiance. J'ai souvent observé des pressions élevées, M. Sicard que j'ai prié de refaire ces mesures avec le même instrument a constaté 22 et 24. Le graphique du pouls (fig. 22), assez difficile à prendre chez elle, montre un pouls bondissant avec diastolisme peu marqué. Enfin l'auscultation que j'ai pratiquée maintes fois, que j'ai fait confirmer par plusieurs personnes et surtout par M. Sicard en mai

99 donne un léger souffle systolique au niveau de l'aorte, un second bruit clangoreux et amène au diagnostic « rétrécissement

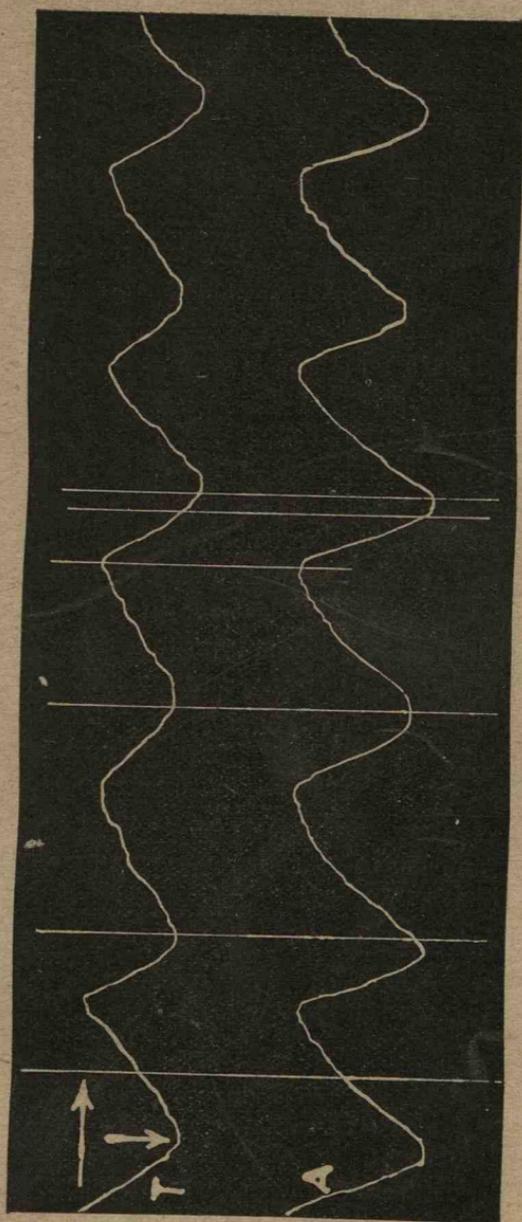


Fig. 23. — Graphique de la respiration pendant l'état d'équilibre, la malade était couchée, graphique à rapprocher de celui de la figure 17.

et insuffisance aortique avec hypertrophie du ventricule gauche », maladie cardiaque remontant probablement à l'enfance.

Ces troubles de la circulation ont eu une certaine influence sur

l'évolution des symptômes psychopathiques. D'abord la grande disposition aux troubles vasomoteurs qui en résultait a joué un rôle comme on le verra dans l'apparition des stigmates. Ensuite ces alternatives de suffocations, d'œdèmes, de douleurs en rapport avec l'asystolie et les débâcles urinaires suivies de bien-être, ont souvent coïncidé avec les dépressions suivies de périodes de consolation.

Il y a peu d'observations à présenter à propos des règles qui ont presque toujours été assez normales, sauf des interruptions de deux ou quatre mois vers l'âge de 20 ans au moment de la fugue. Nous avons déjà noté la relation curieuse entre l'apparition des stigmates et celle des règles ; les stigmates ont presque toujours apparu dans les journées qui précédaient les règles. Vers l'âge de 47 ans les règles sont devenues irrégulières et hémorragiques, elles ont cessé vers 49 ans.

J'ai beaucoup étudié la respiration de Madeleine, car à cette époque j'espérais encore obtenir des renseignements intéressants pour la psychologie de l'extase et de la joie par l'étude des fonctions viscérales. La respiration est normale au point de vue mécanique, 16 à 18 respirations (fig. 23). Le nombre des respirations diminue et descend jusqu'à 10 et peut être au-dessous dans les extases. Il y a toujours un peu d'excitation par ces vérifications et le calme est encore plus grand quand je ne l'approche pas. Mais je ne considère pas ces diminutions comme très intéressantes, car on peut également observer chez elle une respiration très ralentie quand elle est très calme ou quand elle fait un effort d'attention : j'ai également observé 12 et 10 pendant une période normale quand je lui faisais faire une addition mentale. Pendant l'extase on note quelquefois sur les graphiques des soupirs et des pauses respiratoires assez longues de 15 à 30 secondes ou plus, suivies d'une accélération compensatrice (fig. 24).

Dès l'enfance également les fonctions gastro-intestinales ont été troublées, mais nous nous rapprochons davantage ici des troubles proprement névropathiques. Ces douleurs d'estomac, ces renvois acides, ces vomissements glaireux, ces constipations tenaces interrompues par des débâcles douloureuses avec glaires et membranes sont du type des gastrites hypersthéniques, de l'entéro-colite des névropathes ou des futurs névropathes, et sont en rapport avec un état d'hypohépatisme fréquent chez

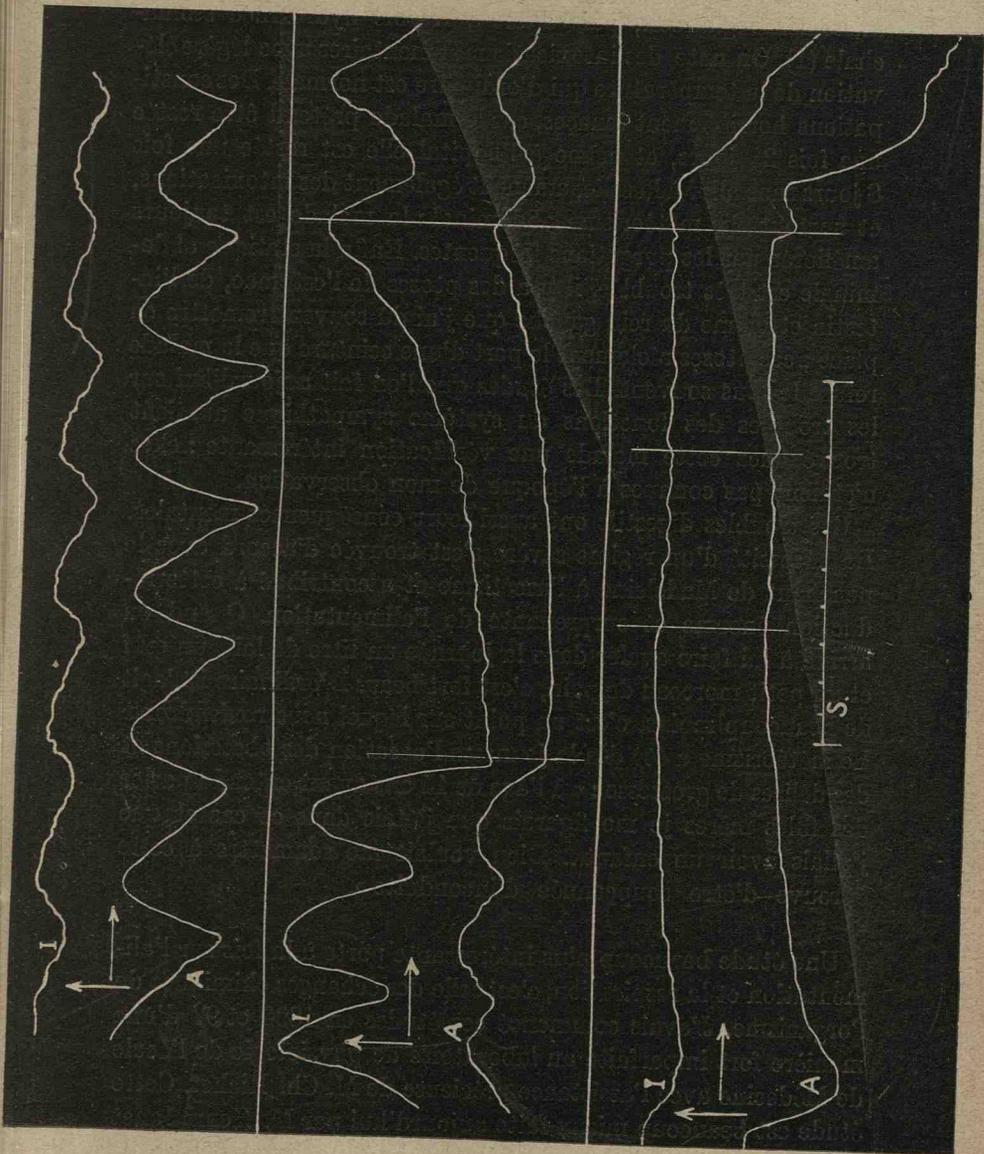


Fig. 24. — Graphiques de la respiration pendant l'extase, des pauses respiratoires fréquentes, graphique à rapprocher de la figure 46

tous les asthéniques. Ces troubles de la digestion amènent de temps en temps des hoquets fort pénibles, suivis de grands vomissements glaireux, puis d'une véritable hydrorrhée stomachale (1). On note des intoxications alimentaires avec légère élévation de la température qui d'ordinaire est normale. Des constipations horriblement tenaces, car la malade prétend être restée une fois 21 jours, et même à l'hôpital elle est restée une fois 8 jours sans aller à la selle, amènent également des intoxications, et surtout du météorisme abdominal : la malade est toujours améliorée par les purgations fréquentes. Enfin la statique abdominale est très troublée, il y a des ptoses de l'estomac, de l'intestin et même du rein gauche que j'ai dû souvent remettre en place ; ces ptoses réclament le port d'une ceinture que la malade refuse le plus souvent. Les études que l'on fait aujourd'hui sur les troubles des fonctions du système sympathique auraient trouvé chez cette malade une vérification intéressante : elles n'étaient pas connues à l'époque de mon observation.

Ces troubles digestifs ont aussi leurs conséquences mentales. La nécessité d'un régime sévère s'est trouvée d'accord avec le penchant de Madeleine à l'ascétisme et a contribué à cette réduction énorme et surprenante de l'alimentation. Quand on arrive à lui faire avaler dans la journée un litre de lait, un œuf et un petit morceau de pain, c'est fort beau. D'ordinaire il s'agit de beaucoup moins, c'est un point sur lequel nous reviendrons. Le météorisme a été dès la jeunesse l'occasion des obsessions et des délires de grossesse : « à l'âge de 14 ans ayant entendu parler des filles mères je me figurais que j'étais dans ce cas et que j'allais avoir un enfant... Dieu voulait me soumettre à cette épreuve d'être soupçonnée d'inconduite ».

Une étude beaucoup plus intéressante porte à la fois sur l'alimentation et la respiration, c'est celle des échanges chimiques de l'organisme. J'avais commencé ces études en 1896 et 97 d'une manière fort imparfaite au laboratoire de physiologie de l'école de Médecine avec l'assistance précieuse de M. Ch. Richet. Cette étude est beaucoup mieux faite aujourd'hui par M. Henri Janet sous le nom de recherches sur le métabolisme basal (Thèse de 1922). J'avais déjà conduit au laboratoire de physiologie des

(1) Cf. *Obsessions et psychasthénie*, 1903, II, p. 264.

hystériques anorexiques dont l'alimentation était énormément réduite, en particulier Marceline dont j'ai publié l'observation (1).

J'ai d'abord noté méticuleusement l'alimentation de Madeleine pendant plusieurs mois. Si on la laisse libre elle absorbe uniquement dans les 24 heures un litre de lait dont elle vomit une partie. Elle est restée des mois avec un litre d'eau et 200 grammes de pain par jour, c'est avec peine que je fais ajouter 200 grammes de lait, car elle ne veut pas prendre à la fois dans la même journée du lait et du pain. Quand elle le peut elle supprime ces 200 gr. de lait et les remplace par un peu de sirop de groseilles dans de l'eau. Quelquefois elle se met au régime de deux ou trois cuillers à café de lait concentré, un jaune d'œuf, un biscuit et deux tasses de thé léger. Le maximum auquel elle parvienne exceptionnellement, c'est deux litres de lait et 200 grammes de pain. Pendant les périodes d'équilibre et surtout au début des tentations elle mange en effet davantage ; pendant les périodes de torture elle mange à peine et pendant les périodes de consolation même prolongées elle n'absorbe rien. Il est vrai, prétend-elle, que Dieu la nourrit toujours surabondamment d'aliments spirituels. Mais la pauvre Marceline que j'observais en même temps qui n'avait aucune religion et qui ne parlait pas de miracle mangeait moins encore. M. Richet calculait la moyenne de l'alimentation de ces deux malades, la trouvait à peu près équivalente à 10 calories par kilo et par 24 heures tandis que cette moyenne est de 50 à 40 calories chez l'individu ordinaire, de 25 chez les grands jeûneurs.

Dans ces conditions Madeleine rend de 300 à 450 grammes d'urine par jour, en dehors des périodes de débâcle urinaire consécutives à l'asystolie et à l'œdème. Cette urine plutôt dense, 1029 à 1020, est en général acide, le rapport de l'acidité est de 3 à 2,49 ; elle contient de 3 à 6 grammes d'urée, 0,30 à 0,62 de phosphates, 0,38 à 0,50 de chlorures.

Ce qui est surprenant c'est qu'avec cette alimentation et ces excrétiens si réduites la malade ne maigrit pas, son poids reste toujours entre 49 et 51 kilogs. Quand elle dépasse 51 kilos, une fois jusqu'à 58, c'est qu'il y a de l'œdème, après traitement elle retombe à 51. Comme elle est petite, ce poids montre qu'elle est plutôt grasse ; les seins sont volumineux et le pannicule adipeux

(1) *Etat mental des hystériques*, 2^e édit., 1911, p. 558.

du ventre développé. Nous nous trouvons en présence du même problème soulevé par l'observation de Marceline : comment ces malades conservant une certaine activité ne maigrissent-elles pas quand l'alimentation est réduite à ce point ?

L'analyse des gaz de la respiration sans résoudre le problème ajoute une donnée importante. Voici un tableau des analyses qui ont été faites à ce propos au laboratoire de physiologie de l'école de médecine :

Noms des sujets	Poids	ventilation par minute	CO ² en vol. par heure	O ² en vol. par heure	CO ² par kil. et par heure	quotient respiratoire
	kilos	litres	litres	litres	kilos	
sujet normal témoin	74	7,900	13,600	15,600	0,32	0,85
le même un autre jour	74	8,700	15	17	0,40	0,85
un autre sujet normal	70	5,750	14	18	0,36	0,75
une hystérique anorexique	37	5,800	8,745	12,045	0,32	0,77
Madeleine état de consolation	51	4,333	8,200	8,800	0,28	0,93
Madeleine en demi extase	51	4,880	7,950	8,900	0,28	0,95
id.	51	9,100	6		0,21	

Dans d'autres études on trouve que Madeleine absorbe 0,102 d'oxygène par kilo, et par heure, chiffre extrêmement faible : le bilan en calories et en oxygène, concluait M. Richet, est réduit au quart de la normale. Pendant ces recherches quand nous mesurons la respiration de Madeleine, elle avait une respiration très ralentie, souvent elle présentait des pauses de 15 secondes, une fois elle a eu un arrêt respiratoire de 1 minute 20 secondes ; comme je l'avais déjà observé il y a ensuite quelques inspirations

plus larges. La quantité d'acide carbonique exhalée est minime, le quotient respiratoire très élevé, dans différentes expériences 0,90, 0,93 et 0,95, ce sont des chiffres que l'on observe chez les grands jeûneurs; il semble que le bulbe soit moins sensible à l'acide carbonique et que toutes les combustions organiques soient très ralenties. Cependant la température reste en général assez normale, 36,9 ou 37 le matin, 37,7 ou 37,9 le soir, elle monte fréquemment à 38 ou 38,2 quand il y a léger embarras gastrique.

C'est dans ces conditions de vitalité ralentie, de nutrition très réduite, sur un organisme troublé par de graves maladies chroniques du système digestif, du cœur et de la moelle épinière que se sont développés les troubles psychopathiques.

3. — L'évolution des états psychopathiques

Le premier état mental maladif, apparu dès l'enfance, et qui se présentait déjà d'une manière grave à 13 ans, était l'état de doute que Madeleine appelait l'état de tentation : nous avons vu les graves crises d'obsession de l'adolescence. Au début cet

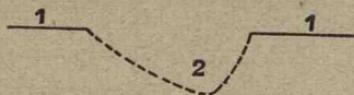


Fig. 25. — Schéma des premières crises de dépression, 1. Etat d'équilibre, 2. Etat de dépression légère qui se a plus tard l'état de tentation.

état évoluait isolément, c'est-à-dire que Madeleine partie de l'état d'équilibre y revenait graduellement sans avoir présenté d'autres symptômes qu'un état plus ou moins prolongé de doutes et d'obsessions scrupuleuses. Une fois ou deux vers l'âge de 13 ans et plusieurs fois vers l'âge de 19 ans, le retour à l'état d'équilibre ne fut pas direct : une période de somnolence avec sentiment délicieux de calme et de bonheur se présenta à la fin des tentations avant le retour à l'équilibre. Si on essaye sans aucune conception théorique, de représenter ces phases par un graphique, on peut représenter par la courbe de la figure 25 la

première forme des crises de doute et par la figure 26 la seconde forme.

Plus tard la crise s'est compliquée par l'apparition ou la systématisation plus grande de deux autres états, la sécheresse et les tortures, qui se sont placés à mon avis au milieu entre les tentations du début et le sommeil extatique de la fin. Pour comprendre la succession des états compliqués qui se sont présentés à notre observation, il faut admettre au moins provisoirement une hypothèse qui reste ici simplement clinique, c'est que l'ensemble de ces états variés ne constitue qu'une seule crise pathologique qui s'étend depuis la perte de l'état d'équilibre fondamental, qui était l'état de santé, jusqu'à la récupération de ce même état d'équilibre. Cette période peut être longue, elle

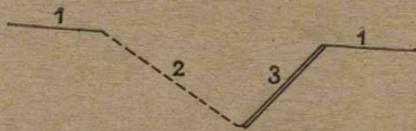


Fig. 26. — Schéma des crises de dépression plus complètes. 1. Etat d'équilibre, 2. Etat de tentation, 3. Sommeil extatique.

peut occuper bien des mois, mais elle constitue une seule et même crise malade avec des phases diverses. Cette maladie d'ailleurs peut réapparaître d'une manière périodique, mais il ne faut parler d'une seconde crise que s'il y a eu un intervalle appréciable d'équilibre complet après la première, de même qu'on ne peut parler de seconde maladie que lorsqu'il y a eu guérison de la première. Cette notion me semble importante pour éviter bien des malentendus. L'observation de Madeleine présentait au début bien des difficultés, parce que je ne me rendais pas compte de cette notion fondamentale et parce que j'accordais trop d'importance à telle ou telle forme particulière de cette grande crise.

Les états particuliers les plus importants sont ceux qui occupent presque toujours régulièrement la première et la dernière place, les tentations au début de la crise, les extases à la fin. Les sécheresses et les tortures sont plus irrégulières, elles peuvent manquer ou se mélanger plus ou moins avec d'autres états. Enfin il faut remarquer que la durée relative de ces états est loin d'être déterminée et que tantôt les uns, tantôt les autres peuvent être très courts ou très longs. Si on tient compte de ces difficultés on peut admettre, pour mettre un peu d'ordre dans les faits, que

malgré les irrégularités et les retours en arrière, la crise évolue en général de la manière suivante.

Nous étudierons plus tard les influences qui semblaient déterminer la chute, car cette étude comporte une part d'interprétations. Pour le moment nous constatons seulement qu'à partir de l'état d'équilibre Madeleine retombe dans le doute et les obsessions : « Moi qui étais si tranquille, voici que je recommence à être troublée, c'est désolant. Des impressions de cette nuit me sont restées, j'ai de nouveau la crainte d'avoir été dans l'illusion et d'avoir été la victime du malin esprit, est-ce que ce sont des scrupules ? » Sans doute les obsessions varient énormément et suivant leur sujet peuvent provoquer des attitudes différentes, mais le fond est toujours le doute et l'obsession. Cette période peut être quelquefois écourtée et les formes plus graves apparaître rapidement ; mais c'est rare, elle est d'ordinaire de beaucoup la plus longue de la crise et peut se prolonger plusieurs mois. Puis des périodes de sécheresse se combinent avec les doutes ou interrompent pendant quelques heures les interrogations obsédantes : « Il faut me résigner à mon abandon, il faut accepter ma solitude interne ». Il y a même des demi-sécheresses moins graves : « Mon âme est dans l'aridité, mais je suis à peu près résignée, je garde le calme que donne l'acceptation de toute peine quelle qu'elle soit ». Dans ce cas les interrogations scrupuleuses ne tardent pas à recommencer. Mais la sécheresse finit par s'installer caractéristique, elle peut durer plusieurs semaines, mais en général la période de la sécheresse est plus courte que celle des tentations.

En entrant dans la sécheresse vraie nous nous sommes engagés dans une mauvaise voie, il est exceptionnel que nous puissions en sortir directement dans l'équilibre ou même dans les tentations, nous sommes dans la voie qui conduit aux délires. On sait que le délire chez Madeleine prend deux formes, la forme douloureuse et la forme heureuse. Le délire douloureux apparaîtra toujours le premier et après les crises graves de sécheresse il faut s'attendre d'un jour à l'autre à la crise de torture. Celle-ci heureusement est presque toujours courte, le délire de l'enfer ne remplit que quelques jours et quelques nuits sans sommeil. Quelquefois la torture est très courte et semble avoir été sautée : « Le démon était venu, mais saint Michel avec une croix l'a transpercé tout de suite ». Inversement j'ai vu une fois les tor-

tures se prolonger cinq semaines, mais ce fut tout à fait exceptionnel.

Au dernier degré de la souffrance survient comme un changement de signe dans le ton des sentiments. On voit apparaître la pensée de la mort considérée comme le retour au néant ; quand Madeleine en parle trop et commence à la désirer, ces expressions qui font penser à l'idée de suicide annoncent l'approche de l'extase : « Depuis huit jours je souffrais trop, j'avais l'idée de la fin, j'allais mourir d'une manière ou d'une autre et je me suis sentie tout à coup comme imprégnée de ce je ne sais quoi de délicieux. Les tortures physiques persistaient cependant, pourquoi est-ce qu'elles ne me gênaient plus ? Je vivais d'une vie supérieure aux sens au milieu d'étoiles qui scintillaient de tous les côtés... J'approche de la fin, de la vraie fin et voici que je sens un mieux bizarre. Est-ce le mieux de l'agonie ? Dites-moi franchement ce que vous en pensez. Croyez-vous que je sois au bout ? Je ne crains plus la mort, la vraie mort, j'ai trop souffert ; mais quoi ! Je sens qu'il faut vivre encore, que c'est la volonté de Dieu, partout je sens le bonheur qui m'inonde... Comme c'est bizarre quand je crois mourir, voici que je me sens revivre d'une vie plus intense, plus ineffable malgré toutes les épreuves et toutes les tristesses, je n'ose le dire qu'à vous ».

On voit d'après ces expressions que tantôt le passage est brusque et définitif, Madeleine entre dans le bonheur subitement et va y rester. Tantôt le passage se fait par des sortes de transitions : Madeleine s'immobilise de plus en plus, mélange les douleurs avec les joies en donnant une coloration céleste à tout ce qu'elle ressent : « Il y a des moments où j'ai des souffrances physiques en même temps que de grandes consolations morales, des douleurs aiguës dans certaines parties du corps et des pures voluptés dans d'autres. Alors j'aime la croix qui m'est imposée et je ne désire pas du tout être dans l'état de complète jouissance ».

Quelquefois il y a une sorte d'hésitation entre les deux états : après quelques moments ou quelques heures de bonheur le malheur revient. Un soir Madeleine était en complète extase, mais les pieds ont été transpercés de nouveau par un fer rouge, elle a recommencé à se condamner, à se déclarer damnée et elle a passé la nuit dans l'enfer : ce n'est que le matin que l'extase a recommencé définitivement. En général ce retour passager aux

tortures est moins grave et mieux supporté : « Il y a des moments où toute souffrance cesse, où je suis divinement consolée ; je vois des beautés sans nom, j'entends des mélodies, l'amour remplit mon cœur, je goûte un avant goût du ciel. Puis tout d'un coup je retombe dans d'affreux supplices, mais mon âme a repris avec l'espoir une nouvelle vie et je me sens plus forte pour supporter cette souffrance qui cessera bientôt. »

La profondeur de l'extase semble être en rapport avec la gravité des états précédents. Après les petites tortures ou les tortures avortées il y aura de petites et courtes extases, mais après une longue et pénible période de sécheresse, puis de torture, il y aura de belles extases : « La mesure de mes souffrances est-elle donc celle de mes consolations ? Mes joies sont excessives comme ont été mes douleurs... Je ne puis comprendre cette alliance de

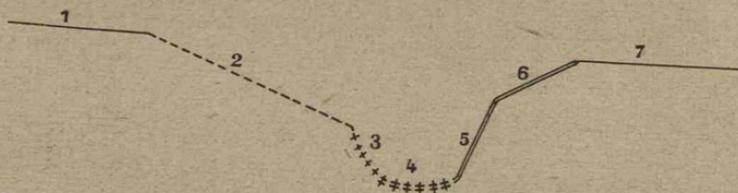


Fig. 27. — Schéma de la succession des états : 1 et 7. Etat d'équilibre, 2. Etat de tentation, 3. Etat de sécheresse, 4. Etat de torture, 5. Etat d'extase, 6. Etat de consolation.

la douleur et de la béatitude, ma vie n'est donc qu'une suite de douleurs et de voluptés inexprimables... quand j'ai beaucoup souffert, tout d'un coup les douleurs cessent et je jouis d'autant plus que j'ai souffert. Tout sert donc d'aliments au feu délicieux qui me brûle, même les souffrances, tout me sert d'échelons pour monter au ciel. »

Cette extase proprement dite, tout à fait immobile, avec ses phases de vie spirituelle intense et de ravissement sans conscience qui semblent se succéder, n'est jamais très longue, elle dure quelques heures ou quelques jours, au maximum trois jours le plus souvent deux jours. Mais elle est suivie des consolations ou des recueils qui en sont une forme atténuée et qui durent davantage, une ou deux semaines. Après les extases et les consolations la crise pathologique est terminée et Madeleine rentre dans l'équilibre (Figure 27).

Arrêtons-nous un instant sur ce fait : l'extase est toujours suivie par le retour à l'équilibre, par le retour à la santé. Made-

leine reprend son vrai caractère qu'elle avait perdu depuis le début des doutes et des obsessions, quelquefois plusieurs mois auparavant. Elle retrouve avec le goût du travail, l'intérêt qu'elle prenait aux autres personnes, et le désir de leur rendre service. Elle est disposée à s'excuser de ses sottises précédentes, de ses accusations injustes, de son égoïsme. En un mot elle paraît plus intelligente et meilleure qu'elle n'était : c'est qu'on ne se souvient que des mois immédiatement précédents, c'est qu'on oublie qu'elle avait le même caractère et les mêmes vertus avant de retomber malade. Madeleine, comme je l'ai déjà remarqué à propos de l'état d'équilibre, est elle-même très satisfaite que tout cela soit fini : « Je ne suis plus consolée, c'est vrai, je n'ai plus les joies excessives du ciel, mais je me sens vraiment bien et si cela continue, je sens que je vais reprendre la vie », c'est le bûcheron qui dit à la mort : « Aidez-moi à recharger ce bois ».

Madeleine exprime de toutes façons son étonnement et sa satisfaction du grand changement qui s'est opéré en elle : « Ma vie est une suite interminable d'agonies et de résurrections où mon être physique paraît se renouveler, je me sens plus d'énergie que jamais... il m'arrive souvent après ces réveils de me palper pour constater que je ne dors pas, que je ne rêve pas, que c'est bien moi qui possède cette force... Je me sens fortifiée et j'ai le besoin de dépenser mes forces... Je ne suis plus raide, je peux ployer mon corps, m'asseoir commodément... Chose étrange, j'ai faim et je peux manger, c'est comme Jésus-Christ revenant du désert après le jeûne... Le jour est plus vif, la lumière plus belle et cependant elle ne blesse pas mes yeux, je puis lire sans lunettes. »

Ce dernier point est fort exagéré car sa vue n'a pas changé, mais il est exact qu'elle digère mieux et pour la première fois depuis des mois elle va à la selle spontanément. Il est juste de constater que les forces déclinaient constamment depuis le début de la crise sous forme d'obsessions et qu'elles se restaurent. Les raideurs du tronc sont bien moindres et je puis arriver assez facilement à réduire la contracture des jambes. C'est pendant cette période d'équilibre que Madeleine marche le plus souvent à plat sur le sol.

Naturellement Madeleine célèbre avec enthousiasme cet heureux rétablissement, elle en attribue les mérites à l'extase

précédente : « Que je suis heureusement changée ! La période si étrange par laquelle je viens de passer est comme un creuset où je me transforme. Je ne crois plus possible les tentations du doute et du désespoir, l'union avec Dieu m'a permis de goûter définitivement un bonheur pur et stable. C'est une résurrection qu'a opérée ce bienheureux sommeil avec Dieu... Dans les lumières et consolations que je reçois, il n'y a jamais rien d'inutile, rien qui ne contribue à me faire du bien à l'âme, à me faire avancer dans la voie des vertus..... Toujours je me sens meilleure, plus patiente, plus charitable et plus humble au sortir de mes sommeils..... Ce que je vois n'est pas pour satisfaire une vaine curiosité, c'est pour me faire mieux prier, mieux souffrir, plus aimer Dieu et mon prochain..... Le souvenir qui m'en reste est un excitant à être plus forte, plus généreuse dans la pratique du bien. »

Il est intéressant de remarquer que tous les mystiques ont exprimé après l'extase des sentiments et des idées du même genre : « Peut-on douter, dit Sainte Thérèse, que cette grâce n'exerce pas sur le corps même une heureuse influence : si elle lui enlève des forces par l'excès du plaisir, ce n'est que pour lui en donner ensuite de plus grandes... mon corps souvent informe et travaillé de grandes douleurs, se sent après l'extase plein de santé et admirablement disposé pour l'action... Je ne puis croire que, si le démon fait cela (l'extase) pour me tromper, il adopte un moyen aussi contraire à ses fins, car l'extase me délivre de mes vices, met en moi des vertus et un ferme courage. Je vois clairement qu'après chacune de mes visions je suis toute autre, meilleure et cela d'une façon durable. »

Ces individus qui sortent de l'extase ont bien des motifs pour penser de la sorte ; d'abord ils ne reculent pas suffisamment dans le passé, ils comparent leur état de santé actuel avec leur état déplorable des mois précédents et ne songent pas qu'ils possédaient le même état de santé physique et morale avant le début de la grande crise. Ensuite ils sont encore un peu sous l'influence de l'enthousiasme des consolations et s'admirent eux-mêmes avec quelque exagération. Enfin ils conservent le souvenir du délire extatique et quoiqu'ils ne lui accordent plus la même importance, ils sont loin de l'avoir abandonné.

Ce qui est plus curieux c'est de voir les commentateurs des écrivains mystiques qui n'ont pas l'excuse des crises d'extase

et qui adoptent sans réfléchir cette même interprétation. W. James ne tarit pas sur ce point et veut voir dans cette restauration des forces une preuve du caractère divin de l'extase. M. Fonsegrive (1) dira également : « les troubles nerveux affaiblissant, amoindrissant l'âme, l'extase au contraire la rend plus vigoureuse, la fortifie, l'ennoblit. L'expérience mystique des saints les porte à la joie, le mysticisme des fous est triste, l'un exalte, l'autre déprime, on ne peut les confondre » (2).

Quelques réflexions doivent nous rendre plus prudents, dans cette application naïve du « post hoc ergo propter hoc ». Cette « résurrection » n'a rien de bien extraordinaire, on l'observe fréquemment après la guérison de certaines psychoses périodiques ou tout simplement après des attaques nerveuses. J'ai décrit longuement des cas tout à fait comparables après les séances de « somnambulisme complet » : les malades avaient les mêmes expressions enthousiastes, parlaient « de commencer une nouvelle vie avec des forces accrues et des vertus admirables ». Ils exprimaient également, ce qui est curieux, le sentiment de voir plus clair et d'être illuminés par une lumière plus belle (3). Cette restauration ne supprime pas les tares que présentaient les malades, elle n'est qu'un retour à un état de santé d'ordinaire assez médiocre qui existait avant la crise. Comme cette crise n'est pas une maladie chronique, mais une maladie périodique qui dure un certain temps, puis qui cesse et permet le retour momentané à la santé jusqu'à la prochaine rechute, il ne faut pas considérer le phénomène terminal de cette crise comme miraculeux simplement parce qu'il est terminal. Car il faut bien que cette crise périodique se termine par un phénomène quelconque et on n'a pas l'habitude de considérer comme divin le coma épileptique parce qu'il survient à la fin de l'accès.

Malgré ces réserves nécessaires, il est incontestable qu'il y a là un phénomène régulier et remarquable et sans accepter l'opinion qui fait dépendre le relèvement de l'activité du délire même de l'extase, il nous faudra rechercher s'il n'y a pas dans l'extase d'autres phénomènes, en particulier son immobilité et

(1) *L'évolution des idées*, p. 195.

(2) Cf. M. DE MONTMORAND, *op. cit.*, 1920, p. 175 et H. DELACROIX, *op. cit.*, 175.

(3) Cf. *Les médications psychologiques*, 1919, III, pp. 84-102 Les aesthésiogénies et les somnambulismes complets.

son rétrécissement, qui jouent un rôle dans la modification de l'état mental.

Pour terminer cette observation d'une longue névrose je voudrais revenir sur l'évolution générale de la maladie telle que la laissait déjà soupçonner l'étude biographique. En outre des maladies organiques de la moelle épinière, du cœur, du système digestif, notre malade a présenté toute sa vie une grave maladie névropathique ou psychologique dont il nous reste à déterminer la nature. Cette maladie se présente en particulier sous la forme de crises périodiques très complexes séparées les unes des autres par des retours plus ou moins complets, plus ou moins longs à l'état psychologique qui était normal pendant la jeunesse.

Dans la première jeunesse ces crises sont rares, courtes et

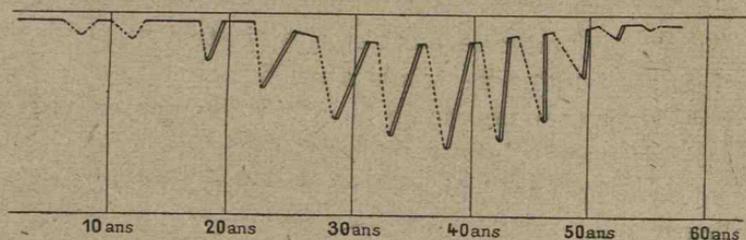


Fig. 28. — Schéma de l'évolution des crises au cours de la vie.

simples, constituées surtout par des doutes, des obsessions scrupuleuses et, des besoins de direction. Elles se compliquent vers 19 ans par des périodes de sommeil extatique à la fin des crises, dans la phase du retour à la vie à peu près normale. A ce moment, pendant une crise, s'effectue la fugue qui détermine une vie très bizarre, mais qui au début n'aggrave que peu la maladie. Mais depuis l'âge de 30 ans jusqu'à 45 ans survient une très mauvaise période avec maximum vers 40 ans, au moment de l'entrée à l'hôpital et pendant les premières années du séjour. Les crises sont très nombreuses, longues, extrêmement complexes et déterminent les grands délires de malheur et de bonheur.

Dans la 2^e et la 3^e année du séjour à la Salpêtrière les progrès semblent commencer, les phases profondes des crises sont moins fréquentes et moins longues, ce sont les phases d'obsession et de sécheresse qui prennent la plus grande place, les périodes d'équilibre sont plus nettes et plus prolongées. Après 49 ans, dans la

dernière année de séjour à l'hôpital et surtout pendant les dix dernières années de la vie, les grands délires de la torture et de l'extase deviennent rares et même disparaissent. L'état mental prend évidemment la forme qu'il avait pendant les années de la jeunesse, simplement troublé de temps en temps par quelques périodes de doutes et de scrupules. Si on osait représenter une évolution semblable, aussi compliquée, par une image simple, on pourrait dessiner un schéma analogue à celui de la figure 28 qui donne une idée de cette évolution des troubles psychologiques pendant toute la vie.

Bien que la maladie psychologique ait été certainement influencée par les graves maladies physiques, on peut remarquer dès maintenant que cette courbe des troubles mentaux n'est pas parallèle à celle des troubles physiques. Les maladies de la moelle épinière et du cœur se sont fortement aggravées dans les dix dernières années, les accidents asystoliques se sont répétés et ont amené la mort et c'est justement pendant ces dernières années que les troubles psychologiques ont à peu près disparu. Nous sommes encore bien loin de comprendre les lois qui régissent ces évolutions de la pensée, nous ne pourrions que présenter quelques réflexions à propos des problèmes que soulève leur étude.

DEUXIÈME PARTIE

LES CROYANCES

CHAPITRE PREMIER

L'ORDRE HIÉRARCHIQUE DES TENDANCES

L'étude d'un délire religieux aussi complexe soulève une foule de problèmes psychologiques : nous essayerons seulement de réfléchir à propos de quelques-uns d'entre eux. Il y a dans ces états, surtout quand ils prennent ces formes douloureuses ou ces formes heureuses si caractéristiques dans les tortures ou dans les extases, des modifications considérables et importantes des sentiments. D'une manière générale dans les consolations il y a excès de joie, ou plutôt il n'y a que de la joie, dans les tortures il n'y a que de la tristesse, dans les sécheresses il n'y a ni joie, ni tristesse, dans les tentations il y a un trouble, un désordre de la joie et de la tristesse, dans les équilibres, enfin, il y a une combinaison stable, un équilibre de la joie et de la tristesse. Des malades de ce genre qui semblent passer successivement par toutes sortes de sentiments violents sont particulièrement intéressants pour permettre l'interprétation si difficile des sentiments. Les sentiments sont à mon avis, comme j'essayerai de le montrer, des modifications de l'état interne de l'organisme et surtout des réactions à ces modifications elles-mêmes. Ils demandent une étude toute particulière et comme je l'ai déjà indiqué dans l'in-

roduction, je compte consacrer à cette étude le second volume de cet ouvrage.

Mais il y a aussi dans les états de notre malade une partie que l'on peut appeler intellectuelle. L'intelligence considérée d'une manière générale consiste surtout dans une adaptation des actes et particulièrement des langages aux choses extérieures. Spencer, comme nous l'avons déjà remarqué dans l'introduction, considérerait l'intelligence comme une concordance de la représentation mentale avec les choses extérieures, il conservait encore la vieille conception philosophique de la pensée image représentative des choses. Je dirais plutôt que, la réaction aux choses consistant toujours en une action et le langage lui-même n'étant qu'une représentation d'action, l'intelligence est une représentation des actions, des conduites, que nous devons avoir vis-à-vis des choses dans diverses circonstances. Ces représentations d'actions sont objectivées et nous nous figurons penser les choses elles-mêmes et non nos actions à propos des choses. Notre conduite intellectuelle vis-à-vis des choses éloignées et des événements futurs se présente donc toujours comme un ensemble de croyances, c'est-à-dire de combinaisons entre le langage et l'action et l'étude de ces conduites intellectuelles est surtout une étude des croyances. Chez Madeleine cette étude des croyances est particulièrement intéressante, non seulement parce que leur contenu est assez bizarre, mais encore parce que la malade prétend les avoir acquises d'une manière tout à fait particulière et mystérieuse. C'est à l'étude de cette partie intellectuelle de son délire, et en particulier à l'étude de son délire, que seront consacrés les chapitres suivants.

Je me propose d'examiner d'abord ces problèmes relatifs à la croyance, d'une manière générale, en rappelant certaines de mes études déjà anciennes sur les diverses manières d'agir, de parler et de croire avant de les appliquer à l'interprétation de la croyance que notre malade nous présente dans ses divers états.

I. — La psychologie de la conduite

L'étude d'un délire chez un malade nous oblige à adopter non seulement une méthode, mais je dirais presque une psychologie particulière. C'est ce que j'essayais d'exposer dans deux

conférences, l'une à l'asile de Bloomingdale, aux Etats-Unis en 1921 (1), l'autre à l'Université de Londres, mai 1920 (2), j'en résume ici les idées principales. Cette psychologie doit être objective et ne peut étudier que les actions, les attitudes, les langages du malade. Il n'est pas prudent, il est quelquefois absurde d'essayer de nous représenter la pensée intime du malade en nous mettant à sa place et en imaginant ce que nous aurions senti nous-mêmes dans les mêmes circonstances. Nous ne sommes pas identiques au malade que nous supposons par définition dans un état d'esprit différent du nôtre. Nous ne pouvons nous représenter les pensées du malade qu'en partant de ses actions visibles et non en partant de notre propre pensée. La psychologie sortie du Cartésianisme considérait notre pensée comme le phénomène primitif et l'action comme une conséquence ou une expression secondaire. Cette psychologie est à la rigueur possible chez des hommes normaux que nous admettons plus ou moins identiques à nous-mêmes, elle est impossible quand il s'agit d'anormaux. Nous sommes obligés de concevoir une psychologie dans laquelle l'action visible à l'extérieur est le phénomène fondamental et la pensée intérieure n'est que la reproduction, la combinaison de ces actions extérieures sous des formes réduites et particulières.

C'est le même problème qui a arrêté si longtemps la psychologie animale quand on discutait indéfiniment pour ou contre la conscience de l'animal. Ces études ne sont devenues possibles et fructueuses que lorsqu'on a renoncé à prendre comme fait fondamental la conscience interne hypothétique de l'animal et que l'on a mis résolument au premier plan l'étude des mouvements, des actions extérieures dans diverses circonstances : c'est ce que l'on a appelé la psychologie du comportement (behaviorism). Ce mot « comportement » désignait l'ensemble des actes d'ordre élémentaire que l'on peut assez facilement rapprocher des réflexes et une psychologie de ces réactions semblait suffisante chez l'animal, puisqu'il n'est pas question chez lui d'une pensée compliquée. Peut-on appliquer même à des hommes

(1) *The relation of the neuroses to the psychoses*. Celebration of the one hundredth anniversary of Bloomingdale hospital, May 26, 1921.

(2) La tension psychologique, ses degrés, ses oscillations, *The British Journal of psychology (medical section)*, octobre 1920, janvier 1921, juillet 1921.

une pareille psychologie ? C'est ce que j'ai essayé de faire dans mon enseignement depuis trente ans.

Cela est possible à deux conditions, d'abord il faut dans cette psychologie de l'action faire une place à la conscience que l'on peut à la rigueur supprimer quand on parle des animaux inférieurs, mais que l'on ne peut méconnaître chez les hommes ou même chez les animaux supérieurs. Mais il faut parler du phénomène de la conscience comme d'une conduite particulière, comme d'une complication de l'acte qui se surajoute aux actions élémentaires. On peut y parvenir en étudiant les conduites sociales élémentaires et surtout les sentiments qui sont, comme on le verra, des régulations de l'action, des réactions de l'individu à ses propres actions.

Une seconde condition c'est que dans cette description des conduites, il faut se préoccuper des conduites supérieures, des croyances, des réflexions, des raisonnements, des expériences. Ces faits ont été exprimés d'ordinaire en terme de pensées et pour conserver dans toute la science psychologique le même langage il faut les exprimer en termes d'actions. Le grand défaut de beaucoup de psychologies contemporaines c'est l'absence totale d'unité dans le langage scientifique. Dans le même chapitre, à propos du même fait, elles emploient le langage anatomique, le langage physiologique et le langage philosophique de la pensée cartésienne. Parler de cette manière confuse c'est rendre la psychologie inintelligible. Il faut en psychologie renoncer aux prétentions anatomiques et physiologiques et se borner humblement à être psychologue en parlant toujours le langage de la conduite et de l'action. Cela est possible même quand il s'agit des conduites les plus élevées en tenant compte d'une conduite essentielle, caractéristique de l'homme, celle du langage.

Le langage est une action particulière, propre à l'homme qui est au début une véritable action externe, c'est-à-dire une action d'un sujet qui détermine des réactions chez les autres. Mais le langage peut devenir très facilement une action interne, c'est-à-dire une action d'un sujet qui ne détermine des réactions qu'en lui-même. J'ai cherché à prendre les conduites très variées dans lesquelles intervient le langage comme des intermédiaires entre les conduites extérieures et les pensées ; elles m'ont permis d'aborder d'une manière ob-

jective et d'exprimer en termes d'actions les phénomènes psychologiques les plus élevés, les plus propres à l'homme. On peut désigner cette psychologie sous le nom de psychologie de la conduite pour indiquer qu'il s'agit d'une forme élargie et supérieure de la psychologie du comportement. C'est de cette manière qu'il faut étudier les troubles psychologiques des malades.

Dans mes conférences à Londres j'insistais également sur un second point, c'est qu'il fallait introduire la quantité dans l'étude de ces conduites en tenant compte de la puissance ou de l'efficacité des actions. Les actions sont des réactions de l'être vivant aux différentes propriétés du monde extérieur et ces réactions introduisent dans le monde des modifications plus ou moins considérables, plus ou moins étendues dans l'espace et dans le temps. De l'efficacité des conduites dépend leur valeur et par conséquent les caractères qui permettent de les considérer comme normales ou comme malades.

Or cette efficacité paraît dépendre en premier lieu de la force matérielle des mouvements capables de déplacer un objet plus ou moins considérable, de soulever un poids plus ou moins lourd, de la vitesse de ces mouvements qui déterminent des déplacements plus ou moins étendus dans un temps donné, de la durée plus ou moins grande de ces mouvements qui peuvent se prolonger ou se répéter pendant un temps plus ou moins long. Ce sont-là des quantités mesurables qui expriment la force d'un être vivant. La psychologie subjective qui mettait au premier rang la pensée ne parlait pas de la force plus ou moins grande des hommes, car la pensée considérée de cette manière semblait indépendante de la force. C'est là une des lacunes les plus étranges de la psychologie classique, car les variations de la force d'un homme, les modifications de la puissance, de la vitesse, de la durée de ses actes transforment complètement sa conduite et jouent un rôle de première importance dans l'interprétation des maladies mentales. Au lieu d'essayer d'introduire la quantité en psychologie par les constructions hypothétiques de la psychophysique, il faut introduire la quantité par l'appréciation de la force du sujet et de ses variations.

Mais cette étude de la force des actions et des conséquences sera à sa place dans le second volume de cet ouvrage à propos

des sentiments. Elle est d'ailleurs insuffisante pour apprécier la valeur des conduites, car l'efficacité de celles-ci dépend encore d'un autre caractère de l'action.

De même que la puissance d'une chute d'eau ne dépend pas seulement de sa quantité mais de sa pression en rapport avec la hauteur de chute, de même l'efficacité totale de l'action ne dépend pas seulement de sa force, mais de *sa tension*. La tension d'une action dans le sens précis est une certaine modification de l'action, une qualité difficile à définir d'une manière générale qui concentre la force, qui permet une efficacité plus grande avec une force moindre. Un ingénieur qui, à la suite de calculs et d'expériences fait sauter un rocher en allumant une mine dépense évidemment quelque force dans ses calculs, ses expériences, son acte d'allumer et même on peut dire que le total de cette dépense est plus grand que celui de l'ouvrier qui aurait donné quelques coups de pioche pendant le même temps. Mais le résultat obtenu est incomparable et il aurait fallu pour l'obtenir avec des coups de pioche une dépense de forces infiniment plus grande. Les conduites scientifiques comme l'a montré E. Mach sont des conduites économiques. Elles ne le sont pas d'une manière absolue et nous aurons à nous en souvenir, elles demandent une force quelquefois considérable dans un temps donné, mais elles produisent des effets disproportionnés avec cette même force si elle avait été employée autrement.

Cette différence des actions peut être constatée même dans la vie pratique : considérez l'administration d'un petit commerce à la campagne et la direction d'un des grands magasins de Paris, le commandement d'une escouade et le commandement d'une armée, la comptabilité élémentaire et le calcul algébrique. La seconde opération n'est pas seulement le grossissement de la première, c'est une opération toute différente : un grand chef n'a pas les mêmes fonctions qu'un sergent, il a d'autres méthodes, d'autres moyens d'action. Il en est de même dans les opérations de l'esprit : une conduite expérimentale qui tient compte du souvenir du passé, de la prévision de l'avenir suivant des règles déterminées auxquelles elle se conforme est toute autre chose qu'un simple réflexe, si cette conduite expérimentale est énormément plus puissante dans l'espace et dans le temps ce n'est pas parce qu'elle est un réflexe mille et mille fois répété, c'est parce qu'elle est autre chose.

Cette propriété n'appartient pas seulement à une action isolée, mais à toute une conduite qui est composée en général d'actes du même niveau. La perfection plus ou moins grande de l'ensemble ou de la moyenne des actes d'une conduite modifie toute l'allure de cette conduite. Falret n'avait-il pas remarqué autrefois, que l'attitude générale, la tenue, la manière de marcher, de manger, de parler change dans son ensemble au cours de diverses maladies. C'est qu'il y a un ton général, un certain degré de tension qui caractérise telle ou telle conduite.

Cette mesure de la tension d'une conduite devrait être combinée avec celle de sa force pour permettre une appréciation de l'efficacité et de la valeur d'une conduite, pour comprendre la gravité d'une maladie mentale qui est aujourd'hui sentie d'une manière si superficielle. Il y a en effet des relations très importantes entre la force et la tension et j'ai essayé de les indiquer (1). Si les proportions entre ces deux termes ne sont pas conservées, si la tension est trop grande pour une force trop faible et surtout si la tension est trop petite pour une force trop grande, il y a des troubles et des désordres tout à fait caractéristiques. Nous aurons à revenir sur ces troubles à propos des sentiments. Pour le moment il faut insister sur les caractères qui permettent d'apprécier la tension d'une conduite.

J'ai proposé autrefois (2) de caractériser la tension par l'exercice plus ou moins parfait de la fonction du réel. Les caractères d'une action déterminée par ses relations avec ce que nous appelons la réalité me semblent encore fort intéressants, ils permettent une appréciation assez juste de la tension chez un certain nombre de malades, les abouliques. Chez eux l'adaptation à ce que nous appelons le réel, le désir d'agir sur le réel, le sentiment de percevoir le réel caractérisent les actions élevées et les degrés supérieurs de la tension, les troubles de ces conduites, la perte des sentiments du réel, les variétés si nombreuses du sentiment de l'irréel caractérisent un abaissement certain de la tension. Mais cette mesure de la tension, par le sentiment du réel soulève des difficultés. D'abord il faut préciser cette expression plus que je ne l'ai fait pour éviter des malentendus.

(1) *Les médications psychologiques*, 1920, II, pp. 94, 301-303.

(2) *Les obsessions et la psychasthénie*, 1903, p. 441.

Il faut dire qu'il ne s'agit pas du réel absolu, dans le sens philosophique, de la réalité même telle qu'elle existe peut-être en dehors de nous. Nous ne savons jamais si nous l'atteignons d'une manière quelconque, et un réflexe violent, un coup de poing est à ce point de vue aussi réel qu'une démonstration mathématique. Il s'agit simplement de la représentation et du sentiment du réel : ce sont là des attitudes particulières apparaissant à un certain degré de tension et disparaissant en dessous. Précisément parce que ce sentiment appartient à un certain degré de tension, sa présence ou son absence ne me paraissent plus susceptibles de déterminer les autres degrés de tension. Dans tous les degrés inférieurs ce sentiment est toujours absent, dans tous les degrés supérieurs il est toujours présent. C'est pourquoi je considère aujourd'hui cette mesure de la tension par la fonction du réel comme un peu trop particulière et restreinte à des cas spéciaux.

On peut faire intervenir dans l'appréciation de l'élévation des actes leurs degrés de complexité et de systématisation : un acte, supérieur à un autre contient plus d'actions élémentaires groupées, systématisées dans l'unité d'une même conduite et l'analyse des actes permet souvent de constater ce caractère.

Un caractère très intéressant qui permet souvent de reconnaître qu'un stade est supérieur à un autre c'est ce qu'on pourrait appeler la prise de conscience d'une opération psychologique. Très souvent une opération psychologique commence sous une forme impliquée, comme partie intégrante d'une autre opération simple. Puis pour une raison quelconque l'intérêt se porte sur cette opération qui est remarquée, recherchée en elle-même et utilisée d'une manière active. Le langage sort ainsi des actes de direction et de commandement, la croyance sort du langage, la réflexion sort de la croyance par une prise de conscience de la croyance elle-même. On pourrait donner de ce fait d'innombrables exemples. M. Claparède dans une étude intéressante sur la psychologie de l'intelligence (*Scientia*, 1917, p. 361) montre que l'une des raisons de cette prise de conscience c'est une désadaptation de l'opération qui crée un besoin particulier. Quoiqu'il en soit de cette origine, le fait de prendre conscience d'une opération transforme celle-ci dans sa nature et je me suis souvent servi de cette remarque pour indiquer les progrès d'une même opération au travers des divers stades psychologiques.

Mais un signe plus important ou du moins plus général et plus apparent doit être tiré de l'évolution. Les actes se sont perfectionnés dans le temps comme les êtres vivants eux-mêmes ; il y a une évolution des conduites comme une évolution des plantes et des animaux et autrefois, il y a vingt ans, je donnais ces titres à quelques-uns de mes cours : « Evolution des conduites industrielles et des explications, évolution de la personnalité, évolution de la mémoire, évolution de la notion de temps, etc... » Les actes effectués par les animaux, puis par les premiers hommes étaient simples et possédaient une petite tension, il fallait y joindre une grande force pour obtenir une petite efficacité. Et, quand un acte a dans l'évolution une place nettement postérieure à celle d'un autre, il y a bien des chances pour qu'il soit plus élevé.

Mais cela n'est pas certain, car il y a des régressions, il faut pouvoir montrer que l'acte nouveau dérive des précédents immédiats, qu'il y ajoute des perfectionnements, une systématisation nouvelle. C'est pourquoi la psychologie des conduites doit se présenter en grande partie comme une psychologie génétique, suivant l'expression de J. M. Baldwin. Il ne suffit plus comme autrefois de donner d'un phénomène psychologique une définition abstraite et générale, comme s'il avait apparu tout d'un coup tout seul ; il faut montrer de quels éléments il est constitué. Il ne suffit pas de le rattacher à des principes vagues et primitifs qui se retrouvent partout, mais il faut montrer avec précision le terme qui le précède immédiatement et la modification par laquelle il en dérive. Je discutais autrefois à ce point de vue la vieille conception de la mémoire qui en fait une fonction vague toujours présente dans la vie psychologique et dépendant de l'habitude, de la conservation des tendances, c'est-à-dire de caractères généraux appartenant à toute conduite. Autant dire que le chimiste a expliqué complètement le sulfate de soude, quand il a dit que c'est un composé d'atomes. Il faut que le chimiste parle autrement et qu'il fasse sortir le sulfate de soude de l'acide sulfurique et de la soude par élimination d'eau. Il faut considérer la mémoire comme une opération du stade intellectuel et non comme une opération élémentaire banale, il faut montrer qu'elle est du niveau des signes et du langage, qu'elle est une transformation de la conduite sociale de l'absence, c'est-à-dire de la conduite qui reste sociale tout en étant relative

aux absents et aux morts, que ces conduites elles-mêmes dérivent de formes spéciales de l'attente, appartenant au niveau inférieur, etc. Cette démonstration doit être faite par des analyses précises des faits psychologiques chez les individus de divers niveaux, les animaux, les enfants, les primitifs et surtout chez les malades qui nous présentent par les arrêts de développement et les régressions toutes les formes et tous les degrés de ces évolutions psychologiques. C'est cette longue étude que j'ai présentée dans mes cours depuis 35 ans à peu près sur toutes les variétés des conduites.

Si nous possédions un traité de psychologie rédigé avec précision de cette manière, nous pourrions situer la conduite de nos malades, apprécier leur degré de tension dans tel ou tel état, le rapprocher de la mesure de leurs forces et arriver à un diagnostic utile. Nous sommes encore bien loin de cet idéal : mais pour utiliser un peu quelques-uns des résultats acquis ou plutôt pour indiquer simplement la direction qui me semble bonne je crois intéressant de reproduire ici un tableau général encore bien imparfait de la hiérarchie des tendances psychologiques tel que je l'ai présenté il y a quelques années à l'Université de Londres (1).

2. — Les tendances psychologiques inférieures

Il est facile d'affirmer d'une manière générale que la force et la tension psychologiques jouent un rôle considérable dans la conduite humaine et qu'il serait nécessaire de les apprécier pour se rendre compte de la nature et de la gravité d'une maladie mentale. Mais en pratique il est extrêmement difficile de mesurer ces qualités de l'action, car nous connaissons bien mal les caractères qui mettent en évidence la force et l'élévation d'un acte. Sans doute de belles études, dont plusieurs ont été faites en Angleterre, ont permis de classer quelques-unes des actions les plus élémentaires. M. Sherrington nous a appris à distinguer parmi les réflexes ceux qui sont prochains et ceux qui sont lointains, ceux qui sont simples et ceux qui dépendent d'une intégration plus avancée du système nerveux. M. Head nous a

(1) Conférence du 12 mai 1920, *British journal of psychology, medical section*, janvier 1921.

montré des sensations primitives et d'autres plus évoluées en rapport avec l'activité de l'écorce cérébrale. Mais ces notions fondamentales qui rendent de grands services dans le diagnostic des lésions élémentaires sont encore bien peu applicables aux troubles de la conduite qui se présentent dans les névroses et dans les psychoses. Pour comprendre ceux-ci il nous faudrait établir les mêmes classements dans les actions bien plus compliquées qui constituent les relations sociales, qui remplissent la vie humaine de chaque jour ; il faudrait établir non seulement le tableau hiérarchique des réflexes élémentaires, mais le tableau hiérarchique de toutes les actions humaines, même de celles qui entrent dans les conduites morales ou scientifiques. Cela est évidemment aujourd'hui un rêve bien téméraire ; mais l'utilité d'un tel tableau fait excuser les tentatives trop audacieuses. C'est pourquoi je vais essayer de vous présenter une esquisse rapide d'un tableau hiérarchique des actions humaines que depuis bien des années je m'efforce de construire dans mes cours au Collège de France.

Au début de ce tableau nous placerons la conduite animale, car l'homme a d'abord une conduite animale sur laquelle il a édifié une conduite humaine, mais qu'il n'a pu supprimer car elle est indispensable (1). Cette conduite animale est relativement aux conduites proprement humaines une conduite simple : chaque action provoquée par la stimulation extérieure peut être composée de mouvements nombreux, quelquefois compliqués et systématisés, mais elle reste simple parce qu'elle est accomplie d'une seule manière par des mouvements des membres sans être compliquée par le langage qui ajoute aux mouvements des membres une seconde exécution de l'action. En un mot la conduite animale c'est la conduite simple sans la complication du langage, c'est la conduite avant le langage.

L'hypothèse de Condillac qui a dominé toute la psychologie moderne c'est que le point de départ de la vie psychologique doit être cherché dans les sensations et même, dans les sensa-

(1) Ces études sur les conduites élémentaires ont été présentées dans les cours de psychologie du Collège de France, 1904-05, Cours sur les *mouvements des membres* ; 1909-10, sur les *tendances élémentaires* ; 1910-11, sur les *sensations et les perceptions*. Des résumés de ces cours ont été publiés dans l'*Annuaire du Collège de France*, j'espère pouvoir un jour les publier complètement dans mes éléments de psychologie clinique, en préparation.

tions telles qu'elles nous sont connues quand nous les exprimons par le langage. Cette conception me paraît aujourd'hui inadmissible, car il s'agit là de phénomènes psychologiques beaucoup trop complexes. Les premiers actes psychologiques dérivent des propriétés de la matière vivante et des grandes fonctions de la vie animale : l'irritabilité, l'agitation diffuse, puis la protection du corps, l'alimentation, l'excrétion, la fécondation. Ces fonctions donnent naissance à des actes psychologiques quand elles ne se bornent pas à déterminer des modifications à l'intérieur de l'organisme, mais quand elles donnent lieu à des mouvements des parties extérieures du corps ou à des déplacements de ce corps. Ces fonctions, pour s'exécuter dans des conditions plus complexes, ont besoin de mouvements de rapprochement et d'écartement qui sont les faits psychologiques élémentaires, points de départ de toutes les autres conduites plus élevées.

Au début nous aurons donc comme premier fait psychologique l'*agitation diffuse*, la contraction irrégulière qui se produit en grande partie à l'intérieur du corps, dans les divers viscères, dans les vaisseaux sanguins, mais aussi, au moins en partie, dans les muscles des membres où elles déterminent des déplacements plus ou moins considérables. Ces agitations incoordonnées, ces diverses convulsions sont les actions les plus basses, celles qui réapparaissent quand les actions mieux adaptées et supérieures sont supprimées ou deviennent insuffisantes. C'est pourquoi l'être vivant n'a plus que des convulsions dans les grands abaissements de la vie psychologique, dans les accès épileptiques par exemple et même dans les émotions profondes.

Dès que cette agitation est un peu organisée, systématisée, les mouvements siègent de préférence dans les membres et prennent la forme de l'*action réflexe*. Les physiologistes donnent de l'action réflexe une définition fort juste à leur point de vue, mais incomplète quand nous tenons compte du point de vue psychologique. Ils constatent que les réflexes sont des mouvements de telle ou telle partie du corps ayant une étendue et une force bien déterminées, qui se produisent régulièrement à la suite d'une modification également bien déterminée de telle ou telle partie de la périphérie du corps. Si l'on se bornait à cette définition tous nos actes même les plus élevés seraient des ré-

flexes : je viens de commencer à parler quand M. le président m'a donné la parole, c'est aussi une réaction déterminée à la suite d'une certaine réception et cette conférence est en un sens un réflexe. Comme nous nous proposons de distinguer les actes les uns des autres et de séparer ceux qui sont inférieurs de ceux qui sont supérieurs, je vous proposerai de compléter un peu le sens du mot réflexe quand nous parlons psychologie en ajoutant certains caractères négatifs à la définition précédente. Les réflexes sont en outre *des actes explosifs* qui commencent quand la stimulation atteint un certain degré et qui une fois commencés se déroulent complètement, au moins quand ils ne rencontrent point d'obstacles, jusqu'à ce que la tendance soit complètement déchargée. Ils ne peuvent s'arrêter d'eux-mêmes à tel ou tel degré de leur développement, ils ne peuvent pas davantage être complétés par une addition de force quand la décharge est insuffisante. Les réactions d'écartement, phénomène essentiel de la douleur, les réactions de rapprochement, phénomène essentiel du plaisir, les réactions d'introduction dans le corps et d'excrétion qui en sont des complications se présentent au début de cette manière.

Bien entendu les actes réflexes ainsi entendus sont énormément nombreux et présentent divers degrés de complication. Ceux qui, comme nous, se préoccupent d'arriver aux stades plus élevés et d'étudier la croyance, peuvent se contenter de ce groupe unique des actes réflexes. Mais ceux qui étudient surtout les conduites élémentaires chez les animaux, chez les très jeunes enfants avant l'apparition du langage, chez les anormaux déficients, auront avantage à subdiviser ce groupe. Ils établiront des stades intermédiaires entre ce stade réflexe et le stade des actes perceptifs ou suspensifs et celui des actes socio-personnels. C'est ce que me paraît faire M. H. Wallon dans sa thèse sur les stades et les troubles du développement psycho-moteur (1925). Si je comprends bien l'auteur, ce stade paraît prendre pour point de départ l'analyse que M. Baldwin donne des actes d'imitation, les actes encore de forme réflexe n'ont plus entièrement leur point de départ, leur stimulation dans la modification déterminée par un phénomène extérieur sur la périphérie du corps. Ils seraient déclenchés par une stimulation déterminée par l'acte précédent lui-même, ils rentreraient dans le groupe des proprio-réflexes de Sherrington. Je plaçais les actes de ce genre dans un groupe particulier dépendant du stade perceptif, le stade socio-

personnel et je me servais de ce caractère pour établir la constitution des sentiments comme on le verra plus tard. Mais il est juste de remarquer que ce caractère existe de très bonne heure dans des actes très simples et on pourrait justement s'en servir pour établir un stade intermédiaire.

Quoi qu'il en soit, au-dessus des réflexes simples ou plus complexes se sont constitués des actes qui se réalisent d'une manière un peu plus compliquée.

Les tendances ne se déchargent pas d'une manière complète après la première stimulation suffisante, elles ne sont plus explosives. La décharge se fait en deux temps après deux ou plusieurs stimulations distinctes. La première stimulation éveille la tendance, provoque une certaine mobilisation des forces, elle est préparante ; mais la tendance ainsi éveillée reste à un degré incomplet d'activation jusqu'à ce qu'une nouvelle stimulation déchainante amène l'acte complet à la consommation. Le chien qui sent dans la plaine l'odeur du lapin ne fait pas immédiatement d'une manière explosive l'acte de manger du lapin, car il le ferait à vide, le lapin n'étant pas dans sa bouche. Le chien se borne à éveiller la tendance à manger du lapin jusqu'à un premier degré que l'on peut appeler la phase de l'érection, il la maintient à ce degré pendant qu'il va, vient, court de tous côtés ; maintenant il voit le lapin, la tendance monte à une phase supérieure d'activation, mais ne se décharge pas encore. Enfin il a dans la bouche la stimulation produite par le contact de la peau du lapin, il laisse la tendance se décharger complètement et il mange le lapin. Ces *tendances suspensives*, ou à activation échelonnées, sont l'élément essentiel des perceptions, elles permettent la constitution de l'objet ou si l'on préfère des conduites en rapport avec l'objet. Les notions relatives aux objets dépendent de ces actions variées, fuites ou attaques de différentes espèces qui sont déterminées par la présence prochaine ou lointaine de l'objet. Mais il s'agit toujours d'activations incomplètes de ces tendances arrêtées à la première phase, qui se présentent sous la forme d'attitudes, comme je le disais dans mes cours, ou de schèmes. La suspension de l'activation des tendances reste le caractère essentiel des conduites perceptives.

Par une confusion et une extension des tendances relatives

au corps propre se sont constituées les premières *tendances sociales* (1). La conservation du corps des semblables, l'imitation des actions commencées par eux et que l'on continue comme si elles étaient des actions du corps propre, l'acte de suivre le chef, la pitié, la collaboration aussi bien que la rivalité, la lutte et la haine sont devenues des actions bien systématisées. En même temps par un retour sur soi-même apparaissent les tendances égoïstes, les tendances à se distinguer des autres, à jouer un rôle, à augmenter le corps propre par toutes sortes d'acquisitions. Ce sont toutes ces actions qui ont préparé les conduites conscientes que l'on a trop souvent le tort de considérer comme primitives.

Le caractère essentiel de ces conduites socio-personnelles me paraît être la collaboration des tendances. L'individu ne réagit plus seulement aux stimulations qui viennent du monde extérieur, il réagit à ses propres actions. Un nouveau mouvement est provoqué par le mouvement précédent, comme si celui-ci était devenu une stimulation particulière. L'animal social ne collabore pas seulement avec les autres, il collabore avec lui-même, il surveille, il arrête, il complète ses propres actions. C'est là, si l'on veut, une variété des réflexes appelés proprio-ceptifs, mais une variété particulière qui est devenue le point de départ des régulations de l'action, des sentiments et des phénomènes de conscience (2). L'acte conscient s'est constitué en même temps que les actes sociaux et ce degré d'évolution peut être appelé le stade des *tendances socio-personnelles*.

La plupart des animaux n'ont que des conduites appartenant à l'un ou à l'autre des trois groupes précédents, des actes réflexes, des actes perceptifs ou des actes socio-personnels. Certains hommes dégénérés, certains idiots se comportent de la même manière et ne dépassent pas ce niveau.

Nous trouvons au-dessus les actes qui constituent l'intelligence élémentaire, les premières *tendances intellectuelles*. Ces actes apparaissent en germe et exceptionnellement chez certains

(1) *Les tendances sociales et le langage*, cours de 1911-12 ; *les premières tendances intellectuelles*, cours de 1912-13.

(2) Ces régulations de l'action et cette genèse des sentiments seront étudiées au début du second volume de cet ouvrage.

animaux supérieurs et ce stade est en quelque sorte intermédiaire entre l'animal et l'homme. Nous ne connaissons guère de peuplade sauvage qui soit encore uniquement à ce niveau : les individus que l'on appelle des primitifs et auxquels on attribue l'intelligence dite prélogique sont comme nous allons le voir au niveau immédiatement supérieur. On pourrait dire que parmi les dégénérescences, l'imbécillité au moins dans ses formes inférieures correspond à cet état d'esprit.

Pour comprendre cette forme d'activité je vous proposerai d'étudier les conduites relatives à certains objets tout particuliers, par exemple les conduites relatives à un panier de pommes. Nous trouvons là d'abord les conduites perceptives relatives à des pommes, objets comestibles, petits, pleins, nombreux : Chacun de ces caractères correspond à des mouvements particuliers. Nous y trouvons aussi les conduites perceptives relatives au panier, objet non comestible, grand, vide, unique, c'est-à-dire réclamant des mouvements différents. La conduite du panier de pommes, pour résumer ainsi les actes qui sont provoqués par lui, contient évidemment quelque chose de chacune de ces conduites, mais elle ne correspond exactement ni aux unes ni aux autres. Elle comprend en particulier deux sortes d'actions qui n'appartiennent ni aux pommes, ni au panier, l'acte de remplir le panier de pommes et l'acte de vider le panier. Ces deux actes qui sont caractéristiques de la conduite du panier de pommes contiennent l'un et l'autre des parties appartenant aux pommes et des parties appartenant au panier, mais ces actes sont mélangés, combinés ensemble à des degrés divers, dans l'un la conduite du panier prédomine, dans l'autre la conduite des pommes. Nous pouvons faire les mêmes remarques sur les conduites relatives à l'image, à la statue ou au portrait : il y a là des actes perceptifs correspondant à l'animal ou à l'individu dont c'est la statue ou le portrait et des actes perceptifs correspondant à la pierre ou au papier dont est faite l'image. On ne peut supprimer complètement ni l'un ni l'autre : se comporter complètement devant une image d'un animal comme on ferait devant l'animal lui-même, c'est se laisser prendre à un trompe-l'œil et non avoir la conduite de l'image. Celle-ci réclame une combinaison des deux conduites perceptives précédentes comme on le voit dans les deux actes caractéristiques de faire le portrait et de reconnaître le portrait où les deux éléments apparaissent à des degrés inégaux.

Un certain nombre d'objets réclament des conduites analogues, par exemple, le drapeau, l'outil, le tiroir de l'armoire, la place du village, le chemin, ce sont des objets intellectuels. A propos de tels objets il y a toujours combinaison de deux conduites perceptives et suivant la prédominance de l'une ou de l'autre il y a toujours deux actes caractéristiques, fabriquer l'outil et se servir de l'outil, tracer le chemin et suivre le chemin ou respecter le chemin, etc. Cette combinaison de deux conduites perceptives en un seul acte synthétique me paraît le caractère propre des premières conduites intellectuelles. Ces conduites ont, si je ne me trompe, leur point de départ dans les actes sociaux, dans le besoin de modifier les actes individuels par l'addition de caractères particuliers afin de les rendre sociaux, de les rendre intelligibles aux autres, c'est-à-dire de permettre les réactions sociales.

C'est au milieu de ce groupe de tendances combinées et en même temps qu'elles, que s'est constitué le langage qui est une conduite du même genre. La conduite de l'homme qui parle et la conduite de l'homme qui *est parlé* (si je puis me permettre l'emploi si utile de ce verbe au passif) sont sorties des actes du commandement et de l'obéissance qui existaient déjà chez l'animal. Mais chez les premiers êtres vraiment intelligents il y a eu à ce propos une combinaison des conduites relatives au cri, à la parole, et des conduites relatives à l'exécution des actes. Cette combinaison a donné naissance aux conduites relatives au signe, comme précédemment aux conduites vis-à-vis du panier de pommes et du portrait.

Ces conduites combinées et en particulier la plus importante, le langage, ont transformé les conduites précédentes et les ont intellectualisées. Le mot s'est ajouté à tous les actes et il a précisé la notion d'objet et d'individu. La plus grande intellectualisation a été la formation de la mémoire, qui est une opération beaucoup plus tardive qu'on ne le croit généralement, quand on confond la mémoire avec la simple conservation des tendances (1). La mémoire est une certaine transformation de l'action de telle manière qu'elle puisse être communiquée même à des absents. La mémoire est d'abord le commandement aux absents avant d'être le commandement des absents. C'est grâce à cette adap-

(1) Cf. *Les médications psychologiques*, 1919, II, p. 272.

tation à l'absence que la mémoire a pu être adaptée à une propriété remarquable des choses, celle de devenir passées. Le passé et la mort ne sont primitivement qu'une absence prolongée. Mais il a fallu pour cela une modification remarquable de la conduite. Les tendances ne peuvent pas s'activer d'ordinaire indépendamment de l'événement qui leur a donné naissance et qui est leur stimulant. Le soldat se bat en présence de l'ennemi, mais il ne se bat plus quand celui-ci n'est plus là. La sentinelle placée aux portes du camp a dû à l'approche de l'ennemi constituer une tendance à une action particulière, le récit, qui pourra être reproduite plus tard en l'absence de l'ennemi, simplement par réaction à une question du chef. Cette transformation est des plus remarquables, elle rend la mémoire indépendante de l'action, ce qui aura plus tard une importance très grande.

Ce groupe des opérations intellectuelles élémentaires qui a donné naissance aux symboles, au langage, à la mémoire est l'un des plus importants et des plus difficiles à étudier ; il constitue la transition entre la conduite animale et la conduite humaine. Les troubles qu'il peut présenter amènent les plus graves perturbations de l'esprit.

3. — Les tendances moyennes

Par suite de diverses circonstances le langage de l'homme s'est développé démesurément et il s'est étendu à tous les actes, car chacun d'eux a été accompagné par une parole. Non seulement l'homme se servait du langage pour communiquer avec ses semblables, mais encore, comme il obéit toujours à la loi fondamentale de se conduire avec lui-même comme il se conduit avec les autres, il s'est mis à se parler à lui-même. Cette parole adressée à soi-même n'avait plus besoin d'être bien haute, car elle était saisie non seulement par l'ouïe, mais par ces réceptions internes qui avaient permis dès le début les réactions de la conscience à nos propres actes. L'homme s'est parlé tout bas, la pensée est née, cette parole intérieure à laquelle aucun autre homme ne peut réagir excepté celui-là même chez qui elle se développe. De cette manière des paroles intérieures ou extérieures ont dorénavant accompagné toutes les actions ou à peu près toutes. C'est

là ce qui caractérise les débuts de la conduite proprement humaine, car l'homme est avant tout un animal bavard qui parle ses actes et qui agit ses paroles.

A partir de ce moment l'homme a eu à sa disposition deux manières de se conduire à propos de toutes les circonstances. L'une était la conduite ancienne constituée par des mouvements des membres et des déplacements du corps, l'autre était également constituée par des mouvements, mais par des mouvements tout petits, d'une seule partie du corps, du larynx et de la bouche, par des paroles. S'agit-il de franchir la distance qui sépare deux points, l'homme peut marcher réellement avec ses jambes, mais il peut aussi, comme les chanteurs de l'Opéra, rester sur place en criant : « Marchons, marchons ». S'agit-il de la lutte contre les ennemis, il peut se battre en réalité, donner des coups et en recevoir, mais il peut aussi rester chez lui en parlant de combat et de victoires. Sans doute ces deux conduites ont des relations étroites l'une avec l'autre, car le mot n'était primivement qu'un fragment de l'acte. Mais elles ont cependant des propriétés fort différentes : l'action corporelle, si nous pouvons l'appeler ainsi, a des avantages anciens qui sont la raison même du mouvement des êtres vivants. Elle seule est capable de modifier le monde et de permettre le développement de la vie, elle est la seule vraiment indispensable, mais elle est lente et lourde, et fatigante. L'action verbale semble impuissante et incapable de changer le monde par elle-même, mais aisément communicable, elle peut faire faire par d'autres le mouvement que nous ne faisons pas, elle peut même le faire exécuter par nous-même un peu plus tard ; mais surtout elle est rapide, ailée et si peu fatigante, si peu coûteuse que comparée à l'autre elle représente une énorme économie de nos forces si précieuses.

Ces deux conduites qui ont ainsi des avantages différents sont juxtaposées et combinées de bien des manières différentes et toute la psychologie des fonctions supérieures devient une analyse de ces relations entre l'action corporelle et la parole. Cette dualité de la conduite humaine est importante même au point de vue philosophique, car elle a été le point de départ de la célèbre distinction du mouvement et de la pensée, du corps et de l'âme ; elle a donné naissance à la fameuse théorie du parallélisme entre les phénomènes cérébraux et les phénomènes de la conscience qui a eu une influence si funeste sur les études psychologiques. Bor-

nous-nous à constater que l'établissement de relations de plus en plus compliquées entre la parole et l'acte ont déterminé les progrès de la conduite humaine et constitué d'abord les deux stades moyens de la hiérarchie psychologique.

Au début, le mot et l'acte étaient inséparables, le mot n'était que le début de l'action, le cri que le chef poussait en commençant un acte pour en rendre l'imitation plus facile (1). Mais déjà dans le commandement le mot s'est séparé de l'acte, puisque le mot existait chez l'un, chez le chef et que l'acte existait chez un autre individu, chez celui qui obéissait. Afin d'être mieux compris par le plus grand nombre, le mot n'est plus resté attaché à une seule action précise, individuelle, il a été rattaché à plusieurs actions légèrement différentes les unes des autres, des mots sont devenus des symboles communs. La mémoire a construit des discours indépendants des actions au milieu desquelles ils étaient nés et capables d'être reproduits dans des circonstances différentes. Dans les plaisanteries, dans les conversations les hommes ont appris à jouer avec le langage, à tirer une excitation du langage lui-même, indépendamment de l'action à laquelle il était primitivement lié. Sans doute cette séparation entre le langage et l'action n'a jamais été tout à fait complète, car le mot aurait perdu toute espèce de sens, le sens du mot n'étant pas autre chose que l'action ou au moins l'attitude avec laquelle il est associé. Mais la séparation est devenue assez considérable pour que le langage perde une grande partie de son utilité.

Le langage séparé de l'action était devenu en quelque sorte *inconsistant*, ainsi que l'on peut le constater dans le bavardage de bien des malades. Ils modifient leur langage sous la plus légère impulsion sans se préoccuper le moins du monde du désaccord qui grandit entre leurs paroles et les actions faites par eux-mêmes ou par les autres. Une phase très importante de l'évolution de l'esprit a été celle du *langage inconsistant* : on peut la retrouver chez certains imbéciles, chez les débiles mentaux, chez les primitifs, chez les enfants. Nous verrons plus tard que cette phase correspond à « l'égoïsme » que M. Piaget décrit chez des enfants de 3 à 6 ans qui parlent au milieu des autres sans se préoccuper si les autres les écoutent,

(1) Cours de 1913-14 sur les *tendances réalistes*, de 1914-15 sur les *tendances réfléchies*. Cf. *Les médications psychologiques*, I, p. 215 et sq.

sans attendre aucune réponse et qui font une sorte de « monologue collectif ». Dans mes leçons au collège de France de 1912-1913 sur les tendances intellectuelles et les tendances réalistes, je décrivais à ce propos deux malades imbéciles du service de M. Nageotte à la Salpêtrière, l'une âgée de 12 ans, l'autre de 32 ans. Par moments elles se mettaient à parler indéfiniment seules, ou au milieu des autres ; elles racontaient, elles décrivaient une foule de choses sans attendre, sans solliciter et d'ailleurs sans écouter aucune réponse. Je me suis surtout occupé de chercher si elles croyaient ou si elles ne croyaient pas ce qu'elles racontaient, et ce qui était d'ailleurs complètement faux. L'une répétait en employant d'ailleurs pour se désigner elle-même la 3^e personne ce dont on verra l'importance : « Tata a été bien contente, sa mère est venue lui apporter des perles ». Or personne n'était venu la voir depuis des années. L'autre racontait : « On s'amuse bien dans la salle parce qu'un petit chien y est entré et qu'on l'a gardé ». Je faisais observer à cette enfant qu'il n'y avait pas de chien dans la salle, elle répondait tranquillement : « Non, Monsieur, il n'y a pas de chien ». — Mais tu viens de dire que les enfants s'amuse avec un chien. — Oui, Monsieur, avec un chien, c'est très amusant. — Mais il n'y a pas de chien. — Non, Monsieur, il n'y a pas de chien, etc... » on pouvait continuer indéfiniment comme dans l'histoire célèbre : « Oui, Monsieur, deux lapins, oui, Monsieur, trois lapins ». Les formules de ces individus semblent exprimer pour nous une foule de choses, des descriptions, des récits, des promesses, mais rien de tout cela n'est réel dans l'esprit du sujet qui est complètement indifférent non seulement aux réponses qu'on lui fera, mais encore aux actes qu'il fera lui-même en réponse à ses propres paroles. Ils parlaient pour parler sans chercher jamais à mettre quelque concordance entre leurs paroles et leurs actions. Cette forme du langage inconsistant, aujourd'hui rare, a dû être, si je ne me trompe, autrefois très fréquente : on en trouve encore la trace aujourd'hui dans bien des conversations qui ne sont que des jeux de paroles sans consistance.

Les hommes ont éprouvé le besoin de faire des actes spéciaux pour rétablir intentionnellement cette union entre le langage et l'action ou pour établir et préciser le degré de leur séparation. Des opérations nouvelles ont cherché à rendre au langage une

certaine consistance : la promesse est devenue une action qui transforme nos paroles et en fait de nouveau des ordres pour nous-mêmes. Les promesses, les serments, les engagements d'honneur sont devenus le point de départ de l'affirmation qui a réuni de nouveau au moins dans certains cas l'action verbale et l'action corporelle.

Cette union entre la parole et l'acte s'est faite de deux manières qui ont donné naissance aux volontés et aux croyances. La volonté est une affirmation dont l'exécution est immédiate : je veux marcher et je marche, je veux sortir et je sors. Dans la croyance l'exécution immédiate est impossible : si je vous dis : « Je crois que le jardin de Hyde Park est ouvert au public », je fais allusion à certaines actions, entrer dans le jardin, m'y promener. Mais je ne peux pas les exécuter immédiatement parce que le jardin n'est pas ici. Je me borne à unir la parole à l'acte conditionnellement : « Si je me trouve devant la porte de Hyde Park, j'y entrerai, je m'y promènerai », c'est une sorte de suggestion à échéance.

Des variétés de la volonté et de la croyance ont créé de nombreux phénomènes psychologiques : je ne vous parlerai pas des acceptations, des refus, des négations, des affirmations intéressantes relatives à des souvenirs. Mais je vous rappellerai qu'à ce moment seulement ont commencé à se constituer les phénomènes si importants des désirs inséparables des croyances, comme l'ont montré autrefois les sociologues, en particulier G. Tarde (1). Sans doute l'appétit élémentaire existe dans la vie animale, il existe également chez l'idiot au niveau des tendances suspensives. Il n'est pas autre chose qu'une phase d'activation incomplète, supérieure à l'érection dont nous avons parlé à propos des perceptions. Mais le désir proprement humain, le désir conscient et formulé dans le langage n'existe qu'au moment où nous nous représentons la fin de l'action, où nous la formulons par avance grâce à une croyance. De même que la conduite perceptive avait créé les objets, la conduite affirmative crée les êtres, car un être n'est pas autre chose qu'un objet auquel le nom et la croyance ajoutent la persistance, la stabilité.

Cette forme d'affirmation présente donc des avantages incon-

(1) L'étude des désirs sera faite d'une manière plus complète dans le second volume à l'occasion de l'effort.

testables, mais elle est encore bien peu précise. Il n'existe pour elle que deux formes de paroles, celles qui restent inconsistantes sans aucune importance pour l'action et celles qui sont affirmées avec ténacité ; entre les deux, point d'intermédiaires. Une parole que l'on entend prononcer, une parole que l'on prononce soi-même tout haut, celle que l'on se borne à penser, une imagination, une métaphore, tout cela se confond : ou bien ce n'est rien, ou bien c'est un être affirmé avec conviction. Cette affirmation même, si brutale qu'elle soit, est-elle au moins appliquée avec quelque précaution ? Evidemment l'homme à ce niveau ne transforme pas toutes les paroles en volontés et en êtres, il en laisse un grand nombre conserver la forme inconsistante. Cela est inévitable puisque les paroles beaucoup plus rapides que les actions sont infiniment plus nombreuses. Comment se fait-il que certaines formules verbales soient affirmées plutôt que les autres ? Nous avons envie de répondre que l'homme fait ce choix pour des motifs raisonnables en raison de l'utilité ou de la vérité que présentent certaines formules. Hélas ! C'est se figurer que l'homme est raisonnable avant qu'il n'y ait une raison et qu'il discerne la vérité avant de l'avoir inventée. Il suffit d'avoir fréquenté des névropathes ou même des gens qui se figurent ne pas l'être pour savoir que bien souvent l'homme veut et croit sans raisons. Bien des invidus ont affirmé jusqu'au martyre les plus grandes absurdités, bien des malades, dès que leur esprit s'abaisse affirment avec un entêtement désespéré des choses manifestement fausses.

A ce moment du développement, l'affirmation se fait presque au hasard. Elle dépend de la force momentanée qui accompagne telle ou telle formule. Tantôt les tendances qui l'accompagnent sont faibles, mal activées, mobilisant d'une manière insuffisante leurs forces latentes, tantôt il s'agit au contraire de tendances puissantes ou de tendances excitables qui mobilisent rapidement comme la fuite de la douleur, la peur, la colère, l'amour ou simplement l'obéissance chez les dociles. Dans le premier cas les langages passent inaperçus et restent inconsistants, dans le second les langages accompagnés par ces fortes tendances sont immédiatement transformés en volontés et en croyances par le mécanisme de l'impulsion. Nous sommes à l'époque où l'on croit ce que l'on désire ou ce que l'on craint et où les croyances fondées sur des motifs aussi accidentels s'imposent avec une

énergie, une ténacité que l'on ne retrouvera plus dans des croyances plus raisonnables.

Comment désigner ces tendances à l'affirmation immédiate qui créent à tort et à travers des volontés et des croyances sans aucune critique simplement pour suivre l'impulsion momentanément la plus forte ? J'ai employé, dans mes cours, divers termes, je les ai appelées des tendances asséritives, parce qu'elles affirment, des tendances appétitives parce qu'elles créent le désir, ou même des tendances réalistes parce qu'elles donnent naissance aux êtres. Peut-être pourrait-on employer un terme plus frappant qui a aujourd'hui quelque succès quand on l'applique à tort à une maladie. Le mot pithiatisme me paraît fort mal placé quand on l'emploie pour remplacer l'ancien mot si célèbre d'hystérie ; il pourrait peut-être être conservé pour désigner ce stade du développement de l'esprit humain si important, le stade des *tendances pithiatiques*.

Les défauts d'une telle conduite sont trop évidents : tous les degrés de la croyance sont ignorés et la croyance est appliquée brutalement à tort et à travers suivant des influences accidentelles. La volonté et la croyance peuvent être momentanément très violentes, mais elles ne correspondent pas en réalité aux véritables dispositions de l'esprit : trop souvent l'homme est amené à regretter des affirmations de ce genre.

Aussi peu à peu se sont développées, sinon une autre volonté et une autre croyance, au moins une autre méthode de localisation des volontés et des croyances. Cette transformation s'est faite par l'évolution d'un phénomène social extrêmement important, qui devrait avoir une place plus grande dans les études de psychologie, je veux parler de l'opération de la discussion entre plusieurs individus qui opposent les unes aux autres leurs volontés et leurs croyances naissantes. Cette discussion sortie du bavardage et de la conversation a eu un long développement. Elle a fini par s'étendre à un grand nombre d'affirmations, même quand l'homme se trouvait seul. *La réflexion* est une conduite qui reproduit en dedans de nous-mêmes la discussion d'une assemblée et qui ne laisse l'assentiment se faire qu'après une discussion interne. Ce travail se décompose en une série d'opérations psychologiques qui n'existaient pas au stade du pithiatisme. Le doute est un arrêt de l'affirmation, un maintien actif

de la parole à la forme de langage inconsistant. « La plus grande marque de puissance sur soi-même, disait William James, est de suspendre sa croyance en présence d'une idée qui excite les émotions. » Nous ne serons pas étonnés de voir cette opération fragile présenter bien des désordres chez les malades.

Pour sortir du doute l'esprit cherche par une interrogation active à évoquer les diverses tendances en rapport avec la formule proposée, pour constater leur force véritable et permanente et non leur puissance momentanée. Cette évocation est la reproduction sous forme de parole intérieure de ce qui se passe dans les discussions des assemblées. Dans la délibération les diverses formules qui s'opposent et qui arrêtent l'affirmation sont souvent personnifiées et représentées par des personnages. Quel genre de réponse cette interrogation va-t-elle obtenir ? Il ne faut pas se figurer que dès le début la réflexion va être complète et qu'elle va se servir des notions psychologiques les plus élevées. Par exemple, nous pensons volontiers que la réflexion va évoquer des souvenirs : « dans une circonstance semblable j'ai déjà fait ceci et j'ai échoué » et nous pensons que la réflexion va se servir de ce souvenir pour éviter un nouvel échec. En réalité cela n'est pas possible ; les souvenirs dont nous avons vu la formation ne sont pas des tendances puissantes capables de donner des ordres. Ce sont justement des tendances à des récits, très séparées des circonstances dans lesquelles elles ont été formées et très isolées de l'action. M. Lévy-Brühl dans son livre sur l'intelligence primitive s'étonne que ses sauvages ne tiennent pas compte de l'expérience, c'est que tout justement ils n'ont pas encore la mentalité d'un Claude Bernard. L'expérience ne fait pas au début partie de la réflexion. La réflexion évoque-t-elle au moins des règles morales et des règles logiques ? Oui sans doute, s'il s'agit de règles transformées en tendances à l'obéissance par un long usage social, s'il s'agit de rites traditionnels entourés de peurs et de respects. Mais non en aucune façon, s'il s'agit de règles purement morales ou logiques qui demandent à être respectées pour elles-mêmes et qui ne sont pas transformées en tendances puissantes.

La réflexion primitive favorise seulement la lutte de nos tendances antérieurement acquises, mais elle les évoque toutes et leur permet de se présenter avec toute leur force latente. Ce sont ces tendances antérieures qui, exprimées sous forme verbale de-

viennent des motifs ou des arguments et la force de ces tendances augmente ou diminue celle de la formule en discussion.

La lutte de ces tendances constitue la délibération quand elle doit aboutir à une volonté, elle constitue le raisonnement quand elle doit aboutir à une croyance. M. E. Rignano, de Milan, a bien montré que le raisonnement est une sorte d'essai de l'action par l'imagination ; cette observation s'applique également à la délibération dans laquelle les choses se passent exactement de la même manière. Après cette lutte on note souvent une pause, un arrêt comme si un certain travail était nécessaire pour concilier les tendances opposées, pour inventer une nouvelle formule qui les synthétise. Cette nouvelle formule n'est pas la reproduction de l'une des précédentes, elle est par quelque côté nouvelle, puisqu'elle réunit toutes les formules précédentes ce que aucune ne faisait auparavant. Elle est le résultat d'une opération intellectuelle analogue à celle qui a constitué « la conduite du panier de pommes ». Alors intervient l'acte de la décision qui transforme cette nouvelle formule en volonté ou en croyance. Cette dernière opération est analogue à l'impulsion qui caractérisait les tendances pithiatiques, mais elle est précédée et transformée par tout le travail précédent. La décision réfléchie est en réalité une action nouvelle, une invention de génie, si l'on veut, comme toute nouvelle forme d'activité.

Je n'insiste pas ici sur les modifications remarquables que ces deux formes des tendances moyennes, les tendances asséritives et les tendances réfléchies, imposent aux croyances et aux notions qui résultent des croyances, car il sera nécessaire d'étudier plus particulièrement cette question dans le chapitre suivant.

4.°— Les tendances supérieures

L'activité réfléchie, supérieure sans doute à l'assentiment immédiat n'est pas tout dans l'esprit : elle est certainement dépassée par des activités psychologiques supérieures. Nous en serons facilement convaincus en étudiant les individus qui, soit constitutionnellement pendant toute leur vie, soit accidentellement au cours des dépressions, présentent d'une manière complète cette activité réfléchie, mais sont incapables d'aller au

delà. Ils présentent régulièrement quatre caractères principaux, la passion, l'égoïsme, la paresse, le mensonge qui découlent naturellement de la réflexion quand elle n'est pas dépassée. L'individu intéressé n'est pas le type idéal de la société contemporaine, nous sommes quelquefois capables de nous élever au-dessus.

Recherchons ce qui manque à l'activité réfléchie : on peut voir les insuffisances de cette conduite si on examine non les résolutions elles-mêmes, mais les exécutions de ces résolutions : « *Video meliora, disait Ovide, deteriora sequor* ». « Je vois le bien, je l'approuve et c'est le mal que je fais ». Un alcoolique prend devant nous d'excellentes résolutions et deux heures après il s'enivre dans un cabaret. Bien mieux, il y a des troubles de la volonté, des aboulies qui ne portent pas sur la décision, mais qui portent uniquement sur l'exécution : certains sujets n'hésitent pas pour voir le bon parti et pour l'adopter, ils sont pris de doutes, d'hésitations, ils présentent tous les troubles de la dérivation psychologique quand il s'agit d'exécuter.

Comment cela est-il possible ? On pourrait dire d'abord qu'il y a un intervalle de temps entre le moment où la résolution est prise et le moment où il s'agit de l'exécuter. Je ne crois pas que ce soit bien important, la réflexion ne tient pas compte uniquement de l'état momentané des forces, elle s'appuie sur la force profonde de toutes les tendances et celle-ci n'a guère changé. Il y a surtout une différence dans la manière dont les motifs se présentent pendant la délibération qui précède la décision et dans les moments qui précèdent l'exécution. Dans la délibération les diverses tendances ne sont pas réellement toutes éveillées et n'ont pas réellement mobilisé leurs forces. Elles sont simplement exprimées par des formules verbales qui ont chacune une force très petite, mais proportionnelle à celle de la tendance qu'elle représente. C'est d'ailleurs à cette réduction des forces verbales qu'est due l'économie des essais faits purement en paroles. La décision par la victoire de la formule qui représente la tendance la plus puissante a été obtenue en arrêtant simplement d'autres formules représentatives. Mais au moment de l'exécution il ne s'agit plus de lutter simplement contre des formules représentatives, on se trouve en présence des tendances elles-mêmes, réellement éveillées et de grandes forces mobilisées, il n'est pas étonnant que la formule victorieuse se montre insuffisante.

Permettez-moi, je vous prie, une comparaison. La délibération se passe dans une assemblée magnifiquement composée des représentations de toutes les nations, elle aboutit à une décision acceptée par tous ces représentants. Etes-vous bien sûr que les Etats vont immédiatement obéir à cette décision de la Société des Nations ? Hélas, un de nos grands chefs militaires, un peu désabusé peut-être, me disait dernièrement : « La Société des Nations n'aboutira à rien, car on a oublié l'essentiel. Il ne suffit pas de prendre des décisions entre représentants, il faut les faire exécuter par les nations représentées. Pour cela il faudrait une gendarmerie et on a oublié la gendarmerie. » Quand la Médée d'Ovide nous dit en gémissant :

*« Aliudque cupido
Mens aliud suadet, video meliora proboque
deteriora sequor »*

elle a bien pris la résolution dans le parlement de l'esprit ; mais elle ne peut pas faire obéir les tendances, car elle aussi, elle manque de gendarmerie.

Il y a cependant des parlements qui font exécuter les lois qu'ils ont votées, il y a des individus qui exécutent leurs décisions réfléchies : c'est qu'ils ont à leur disposition cette gendarmerie qui manquait aux précédents. Cela signifie qu'il y a dans l'esprit de nouvelles fonctions qui se sont constituées pour ajouter de la force aux formules verbales qui n'en ont pas une suffisante et qui doivent cependant triompher (1). Je résumerai ces fonctions par un mot, il s'agit du travail et de la tendance au travail. Les psychologues n'ont pas à mon avis donné une place suffisante à l'analyse du travail, peut-être parce qu'ils ne se placent pas suffisamment au point de vue de l'action et qu'ils ne se préoccupent pas assez de la force ou de la faiblesse. Le travail est un genre d'action plus difficile et plus rare qu'on ne le croit. Il n'existe pas chez l'animal ni chez l'homme primitif malgré les apparences : nous les faisons agir et peiner pour notre avantage en utilisant leurs tendances inférieures à la recherche de l'alimentation et à la fuite de la douleur, mais ils ne font pas eux-mêmes l'acte du travail. Les criminologistes, comme Maudsley,

(1) Cours de 1914-15, *les tendances rationnelles*, de 1915-16, *les tendances explicatives*. Cf. *Les médications psychologiques*, 1919, II, p. 77.

Lombroso, Ferri, Tarde nous ont montré comment le travail disparaît chez les criminels et les prostituées. Nous savons que le travail s'altère et disparaît dans une foule de névroses professionnelles, qu'il est absent dans les aliénations. C'est que le travail, l'effort, appartiennent à des tendances supérieures à la réflexion, que j'ai souvent essayé de décrire sous le nom de *tendances rationnelles* ou de *tendances énergétiques*.

Ces opérations sont caractérisées par une distribution particulière de la force : elles ne se bornent pas à utiliser la force accumulée dans des tendances inférieures, elles tirent leur force d'une réserve spéciale pour l'ajouter aux idées qui ne sont pas assez fortes par elles-mêmes. Un homme qui a du caractère est un homme capable d'exécuter ses décisions, ses promesses, ses engagements, même si cette exécution ne lui cause aucune satisfaction actuelle. Il y a en anglais une excellente expression pour désigner *a reliable man*, un homme sur qui on peut compter, car il exécute sa parole même si cette exécution lui coûte un effort.

Ces tendances jouent un rôle considérable dans la conduite morale : sans doute il y avait déjà de l'ordre, de la légalité, dans les conduites précédentes. Des tendances sociales s'étaient développées, des tendances à la sympathie, au dévouement étaient puissantes chez certains individus, la peur de la loi, la peur du châtiment pouvaient déjà arrêter bien des criminels. Mais ce n'était pas la vraie morale, pas plus que le labour du bœuf n'est le vrai travail. Kant a bien compris le caractère essentiel de l'acte moral, quoiqu'il n'en ait pas donné la théorie psychologique. La morale consiste à faire son devoir, non pas parce qu'il plaît ou parce qu'on a peur du châtiment, mais simplement parce que c'est le devoir. Il faut une réserve de forces particulières pour rendre un homme capable d'exécuter un acte de cette manière. Ce n'est pas là seulement une notion morale, c'est une observation psychologique et même une observation clinique. La valeur d'un homme se mesure par sa capacité à faire des corvées. Le devoir n'est qu'un cas particulier de ces corvées que l'homme supérieur est capable de s'imposer.

Bien des faits psychologiques dépendent de cette notion fondamentale du travail : l'attention volontaire, bien différente de l'attention spontanée, la patience pour supporter l'attente, l'ennui, la fatigue, l'initiative, la persévérance, l'unité de la vie,

la cohérence des actes et des caractères, toutes choses qui ne sont pas seulement des vertus mais des fonctions psychologiques supérieures. Je veux seulement rappeler l'importance des principes de la raison, de ces règles de logique analogues aux règles morales auxquelles l'homme s'impose d'obéir. Le principe d'identité est, disait-on autrefois, une loi absolue de l'esprit à laquelle la pensée ne peut pas échapper. Quelle erreur ! Dans les bavardages, dans les rêves, dans les religions, dans les délires les contradictions et les absurdités sont perpétuelles : les rêveurs, les malades continuent à penser et même à croire avec conviction malgré ces contradictions. Le principe d'identité n'est pas une loi de la pensée, c'est une loi que l'homme impose à la pensée quand il veut être raisonnable et quand il peut l'être. De même que l'homme ne doit pas dans la cité avoir des pensées trop opposées à celles des autres citoyens, de même il ne doit pas être en contradiction avec lui-même et quand il est capable d'effort, il s'impose cet accord avec lui-même comme il s'impose l'exécution de ses promesses. Par ce travail il transforme aussi l'aspect du monde : à l'être et à la réalité, il ajoute la vérité, car la vérité c'est ce que nous croyons non seulement après réflexion, mais après soumission aux règles.

Vraiment il semble que chacune des grandes fonctions psychologiques se soit particulièrement conservée et développée dans certaines professions. Nous avons vu que le parlementaire, l'avocat, représentaient la fonction délibérative de la réflexion. Il me semble que le professeur représente ces tendances au travail, à l'ordre, au système. Dans les niveaux précédents de l'activité psychologique les progrès, les inventions nouvelles se transmettaient d'abord par l'hérédité, puis par l'imitation, puis par l'ordre, puis par la discussion. Maintenant commence l'enseignement qui transforme les perceptions, les formules d'action pratique, les explications de telle manière que les élèves puissent les retenir, les répéter, les retrouver avec facilité. Une foule d'opérations psychologiques ou logiques ne sont que des procédés d'enseignement systématique qui se sont développés à ce moment de l'évolution.

Rien n'est parfait et nous devons toujours progresser. L'homme à système, l'esprit systématique qui résume ces tendances érgétiques a bien des faiblesses dans la lutte pour la vie, il devient

facilement un esprit faux, dénué de sens pratique et il est vite écrasé par un individu plus adroit. Ce nouveau personnage sait tenir compte d'autre chose que de la loi et des principes, il sait tenir compte des faits. Nous nous figurons que tenir compte des faits est une chose bien simple et on a voulu faire de l'utilisation des souvenirs un caractère de la psychologie animale. Il a fallu bien du temps pour s'apercevoir que bien des hommes, cependant supérieurs à l'animal, ne savaient aucunement tenir compte de l'expérience.

Le souvenir n'est pas une tendance à agir, c'est une tendance à raconter. Si par accident le récit détermine des actes, c'est qu'il reproduit maladroitement quelques-unes des actions qui ont accompagné sa formation, c'est qu'il cesse d'être un souvenir pour devenir une hallucination. Pour que le véritable souvenir soit de quelque utilité pratique dans la vie présente, il faut qu'il soit transformé. J'ai mangé tel fruit et j'ai été malade, j'ai pris tel chemin et je me suis égaré. Ces accidents ne sont arrivés qu'une fois et n'ont pu par la répétition créer des tendances ; pour que le premier événement soit considéré comme aussi dangereux que le second il faut que l'esprit établisse un rapport de production entre les deux événements, il faut qu'il tire de ce récit un ordre : « ne mange pas ce fruit, ne prends pas ce chemin », mais il faut surtout donner de la force à cet ordre qui n'en a aucune. Il est déjà difficile de donner de la force à un précepte généralement adopté par la tribu quand cet ordre n'est pas devenu une tendance puissante. Il a fallu la longue éducation de l'humanité par les religions de morale austère, il a fallu l'acquisition de la domination sur soi-même, l'habitude de sacrifier ses préférences pour que l'humanité devint capable de donner de la force à l'ordre issu du souvenir. *La conduite expérimentale* est une conduite vertueuse dans laquelle il y a de l'humilité pour exprimer son système avec hésitation et doute, de la fermeté morale et du caractère pour attendre le fait et pour éviter « de donner le coup de pouce à l'expérience », de la résignation pour accepter le verdict de la nature. La religion ne devrait pas être trop sévère pour la science, car c'est elle qui l'a enfantée.

On croit d'ordinaire que cette conduite est réservée au savant qui construit la science et qui expérimente dans son laboratoire. C'est une erreur, le savant précise cette conduite d'une manière particulière, mais il ne l'invente pas. Dans les temps modernes

l'esprit expérimental est répandu partout : une cuisinière, a-t-on dit, fait de la science expérimentale quand elle vérifie le temps de cuisson d'un œuf à la coque. L'habileté pratique, la critique des systèmes par leur succès pratique, le besoin de vérification d'un appareil aussi bien que d'un récit, le besoin de confirmation par les observations d'autrui, le sentiment du possible à la place de l'absolu, la conception de la nature, de la loi naturelle, du déterminisme sont des choses partout répandues. Les premiers progrès se sont faits, a-t-on dit, par la méthode de *trial and error* ; cela est juste, si nous comprenons bien que c'est nous qui parlons d'essai et d'erreur et que l'animal lui-même ne fait pas d'essais et ne reconnaît pas d'erreurs. C'est chez l'animal une certaine agitation et une certaine cessation de l'agitation qui nous présente l'apparence de l'essai et de l'erreur. Il a fallu bien des siècles pour que les progrès se fassent réellement par *trial and error* pour que l'homme soit devenu capable d'essayer, de constater ses erreurs, d'utiliser de tels souvenirs et de tenir compte de l'expérience.

Nous ne pouvons essayer de prévoir l'avenir ni de deviner quel sera le nouveau progrès de l'esprit et la nouvelle étape de son développement. Peut-être pourrions nous avoir une indication en étudiant les idées de progrès et d'évolution qui depuis quelque temps s'ajoutent aux idées de loi naturelle et de déterminisme. Sans doute le progrès et l'évolution existent depuis longtemps et toutes les tendances que nous avons décrites sont sorties successivement des tendances primitives à l'écartement et au rapprochement par une invention et un progrès incessants. Mais, de même que la méthode de *trial and error* était appliquée inconsciemment, les progrès étaient accomplis sans être recherchés ni compris comme tels. Prendre conscience du progrès, de sa possibilité malgré le déterminisme, comprendre les idées de hasard, de liberté et d'évolution, tout cela me semble une étape nouvelle dans laquelle l'humanité paraît s'engager. J'ai souvent appelé de telles tendances des tendances artistiques parce que les arts ont toujours cherché à cultiver l'originalité, la nouveauté, parce que tous les actes nouveaux se sont d'abord présentés sous la forme artistique avant de prendre la forme pratique. Mais il est évident que ce mot n'est pas absolument juste car des arts ont existé à toutes les étapes du développement. L'art n'est pas autre chose que la mise en pratique des procédés

d'excitation et il y a eu de l'excitation à toutes les époques. Il serait plus juste d'appeler ces tendances *des tendances progressives*, car l'idée de progrès et la recherche du progrès en sont le caractère essentiel.

Une des conséquences les plus remarquables de ces nouvelles tendances me paraît être le développement des conduites individuelles et originales, comprises et recherchées comme telles. On admet que chaque homme a son individualité sans réplique, on veut avoir vis-à-vis de lui une conduite également spéciale et individuelle. C'est la recherche de l'intimité, « parce que c'était lui, parce que c'était moi ». L'individualité est étendue même aux événements qui semblent avoir chacun des caractères propres, qui n'ont pas existé tels auparavant et qui ne se reproduiront jamais exactement les mêmes. Les sciences de l'histoire dont le développement caractérise cette période ont sur ce point une attitude embarrassée. Elles répètent bien avec Aristote qu'il n'y a pas de science de l'individuel et qu'elles cherchent des lois générales, mais elles se complaisent dans l'érudition, dans la biographie qui met en lumière le fait individuel. Vraiment, si j'ose faire une comparaison semblable, l'historien se conduit comme le géographe qui décrit minutieusement les détails individuels propres à une région. Mais le géographe a une excuse, c'est qu'il nous fournit un guide précieux quand nous nous promènerons dans la région. Est-ce que l'historien ne conserve pas au fond de l'esprit une pensée qu'il n'ose pas avouer, c'est que l'homme se promènera un jour dans le passé ?

Les plantes se bornent à pousser dans l'espace, les premiers actes des animaux ont permis les mouvements, puis les déplacements du corps qui ont triomphé de plus en plus de l'espace. Les conduites en rapport avec le temps ont été bien postérieures et bien moins heureuses, car nous nous bornons encore à pousser dans le temps comme des plantes dans l'espace. La mémoire, ce commandement aux absents, ne s'applique au passé que fort indirectement et n'a pas de prise sur lui. Ce n'est qu'au niveau des conduites expérimentales que l'action humaine a utilisé le passé et encore dans une bien faible mesure. Les actes où interviennent les notions de progrès et de la création libre essayent de mordre sur le temps et de rapprocher le futur. Est-ce qu'un jour l'homme ne fera pas dans le temps des progrès analogues à ceux qu'il a faits dans l'espace ? L'évolution n'est pas termi-

née et l'action humaine a été et sera encore une source de merveilles.

Ces espoirs bien chimériques sans doute, mais consolants pourront peut-être faire pardonner l'aridité de ce long résumé. Excusez-moi d'avoir voulu vous présenter un tableau raccourci des diverses conduites humaines dans leur ordre d'évolution afin de vous donner le sentiment de la hiérarchie des fonctions psychologiques. Cette notion me semblait indispensable pour comprendre les oscillations de l'esprit.

5. — La convergence des études psychologiques

Les trois grands groupes de ces tendances inférieures, moyennes, supérieures se séparent assez nettement et donnent naissance à des considérations particulières. Le fonctionnement des tendances supérieures constitue la vie normale des hommes de notre époque et de notre civilisation, il donne naissance aux conduites scientifiques, logiques et morales. Quand ce fonctionnement présente des troubles, on les considère comme des fautes ou des erreurs. Les tendances inférieures, intimement liées à la forme des organes, constitués eux-mêmes pour et par leur fonctionnement, constituent la vie animale, même chez l'homme et sont considérées volontiers comme des fonctions du système nerveux. Leurs défaillances et leurs troubles constituent les symptômes des maladies organiques du système nerveux, symptômes correspondant à des lésions que l'on peut constater.

Entre les deux, les tendances moyennes sont les plus embarrassantes et les plus intéressantes aujourd'hui. Ce sont des fonctions psychologiques par quelques côtés analogues aux fonctions morales et logiques, mais elles ne sont pas uniquement régies par la logique et la morale, elles sont influencées par des besoins et des passions inférieures ; elles dépendent du corps et des tendances inférieures, mais n'ont pas des organes et des sièges bien déterminés. Leurs troubles sont trop graves et trop involontaires pour qu'on les confonde complètement avec les fautes et les erreurs, ils ne sont pas assez précis ni assez liés à des modifications organiques visibles pour qu'on les appelle des maladies organiques du système nerveux ; on considère ces fonctions comme le véritable objet de la

psychologie, on fait de leurs troubles des névroses, des psychonévroses, des aliénations (1). L'étude de ces fonctions moyennes a pris de nos jours, à la suite de rencontres particulières, une importance considérable.

Les études de psychologie parvenues à une époque de leur développement où elles cherchaient à sortir de la philosophie générale pour prendre un caractère scientifique, où elles cherchaient un objet d'observation et d'expériences ne pouvaient aborder immédiatement les tendances supérieures trop complexes et variables, objet réservé à la logique et à la morale. Plus tard on sera amené à faire la psychologie de la logique et de la morale, psychologie plus intéressante et plus utile qu'on ne le croit. Ces études de psychologie objective ne pouvaient pas non plus au début se porter sur les tendances inférieures, qui semblaient plus intéressantes pour l'anatomie et la physiologie que pour elles. L'étude du langage et des aphasies en particulier a été pendant longtemps troublée par des considérations trop anatomiques, ou, si l'on préfère par des considérations anatomiques trop précoces. M. Marie a eu raison de chercher à rattacher les études de l'aphasie à des études plus psychologiques sur les démences et j'ai souvent déploré le peu d'intérêt que les psychologues accordaient à l'étude des démences, car cette étude nous amènerait à mieux comprendre le groupe des tendances intellectuelles primitives. D'autre part les phénomènes de la suggestion et l'hypnotisme, que les évolutions interminables du magnétisme animal ramènaient à la surface à cette époque, offraient des facilités plus apparentes que réelles à l'observation et à l'expérimentation. C'est pourquoi, il y a cinquante ans, la psychologie scientifique naissante s'orienta vers l'étude des névroses, des psychoses, des perturbations, de cet étage moyen des tendances, et devint la psychologie pathologique.

Le grand travail de la psychologie pathologique pendant cinquante ans n'a pas été stérile : il a d'abord mis en évidence un fait fondamental que l'on eut beaucoup de peine à admettre. C'est que les individus suggestibles pendant qu'ils reçoivent ou exécutent une suggestion, que les névropathes dans leurs crises, les aliénés quand ils délirent présentent une certaine et

(1) Cf. The relation of neuroses to psychoses. *Conférence au centenaire de Bloomingdale hospital*, 1921.

sérieuse transformation de leurs opérations psychologiques. La psychologie philosophique était une, les facultés de l'âme étaient les mêmes chez tous, les principes de la raison étaient universels et absolus et les philosophes étaient bien en peine pour expliquer comment un homme pouvait délirer. C'est la psychologie pathologique qui la première a répété inlassablement que tous les hommes n'étaient pas pareils, qu'ils ne pensaient pas tous de la même façon, que le même homme pouvait avoir à certain moment un mode de pensée et à certain autre, un autre mode tout différent, qu'il y avait chez les névropathes deux psychologies, celle de leur état normal et celle de leur crise. Ce fut l'opposition de la pensée synthétique et de la pensée automatique, de la pensée supérieure et de la pensée inférieure, de la réflexion et du pithiatisme, etc.

Comme on étudiait des suggestionnés et des délirants, c'est-à-dire des individus qui affirment d'une manière anormale, ce fut dans le domaine de la croyance que se firent les études les plus approfondies et c'est dans le mécanisme de la croyance que l'on constata les différences les plus frappantes entre les deux psychologies. Les croyances absurdes, contraires aux principes de la raison, remplies de contradictions, acceptées hâtivement sans motifs conscients, sous l'influence de sentiments trop personnels et trop momentanés s'opposaient aux modes de croyance plus rationnels, plus calculés, plus réfléchis. Les doutes, les aboulies, les délires, comme les suggestions étaient toujours des désordres de la croyance réfléchie et manifestaient la prédominance du mode d'une croyance inférieure. Nos premières études qui remontent déjà à trente ans essayaient de distinguer plusieurs de ces stades moyens dans lesquels s'édifient les diverses formes de la croyance. C'est pour donner une place au moins approximative à ces stades de la croyance dans un tableau général de l'évolution psychologique que je me suis aventuré dans une entreprise téméraire. J'ai essayé dans mon enseignement depuis vingt ans d'indiquer une esquisse de ce tableau et d'étudier l'évolution de toutes les fonctions psychologiques depuis les stades élémentaires jusqu'aux plus élevés. C'est cette esquisse qui a été présentée dans mes leçons à l'Université de Londres que je viens de reproduire ici.

Les études de la psychologie pathologique devaient nécessai-

rement s'étendre : elles ne pouvaient pas rester limitées à la considération et à la distinction des stades appartenant au groupe moyen des tendances ; elles n'ont pas tardé à se préoccuper des stades inférieurs. La psychiâtrie n'avait pas seulement déterminé le débile mental qui, comme nous le verrons, est arrêté au premier stade du groupe moyen, elle avait déjà, avec plus ou moins de précision, dessiné les types de l'imbécile et de l'idiot. Plusieurs ouvrages importants montraient que l'idiot a une mentalité spéciale distincte de celle des enfant normaux et qu'il a besoin d'une éducation spéciale adoptée à cette mentalité. Le dernier ouvrage intéressant sur cette étude « stades et troubles du développement psycho-moteur et mental chez l'enfant » de M. Henri Wallon (1925) exprime cette notion avec beaucoup de précision et cherche à déterminer chez les enfants déficients plusieurs stades de ce développement qu'il appelle le stade émotif, le stade sensitivo-moteur, le stade projectif. Cet auteur se rattache, sans le dire à mon avis avec assez de précision, à cette psychologie pathologique française qui depuis trente ans interprète les troubles des malades comme des arrêts ou des régressions à des stades différents de l'évolution. Mais ce qui est intéressant c'est qu'il essaye d'appliquer cette même interprétation aux stades les plus élémentaires. En un mot, si je ne me trompe, c'est la psychologie pathologique qui a la première abordé ces interprétations qui donneront naissance à la psychologie génétique.

A côté de la psychologie pathologique s'est développée une autre étude qui croyait avoir un objet tout à fait différent, la psychologie des enfants. Il ne s'agit pas des enfants anormaux et déficients, il s'agit des enfants normaux qui ne diffèrent des adultes que par l'insuffisance de leur développement. Cette psychologie, malgré quelques travaux remarquables sur l'adolescence, n'étudiait pas précisément les jeunes gens qui présentaient comme l'adulte des fonctions supérieures ; elle n'insistait pas en général sur l'enfant tout petit, pendant les premiers mois, quand il est encore réduit aux fonctions inférieures. En général cette étude psychologique de l'enfant s'est surtout intéressée à l'enfant de 3 à 10 ans, qui parle assez pour être compris facilement, qui donne lieu à des notations faciles. Ces travaux qui ont commencé avec les livres célèbres de Preyer, de Pérez, ont abouti

récemment à l'ouvrage remarquable de M. Jean Piaget, « *Le langage et la pensée chez l'enfant*, 1923.

L'idée fondamentale qui se dégage de ce dernier ouvrage c'est qu'on a eu grand tort « de considérer la pensée de l'enfant en lui appliquant les moules, les patrons de l'esprit de l'adulte, de l'envisager en logicien plus qu'en psychologue ». L'enfant dans les premières années a une psychologie à lui et ce n'est que vers 7 ans qu'il commence à prendre celle de l'adulte. « L'esprit de l'enfant se tisse sur deux métiers différents en quelque sorte superposés l'un à l'autre. » Bien des faits bizarres nous montrent des transitions, des mélanges entre ces deux modes de pensée. Dans le premier de ces modes qui s'étend surtout de 3 à 6 ans, il a une manière de croire et de vouloir qui lui est propre. Cette croyance entre autres traits particuliers est symboliste, autiste, égocentrique, elle tient compte des dispositions momentanées du sujet lui-même, de ses tendances, de ses sentiments beaucoup plus que des objets extérieurs, des autres personnes et surtout des règles de la raison. Elle s'oppose à la pensée de l'adulté objective, socialisée, logique.

Une troisième étude psychologique s'est développée un peu plus tard sous le nom de sociologie : elle prenait comme objet les conduites sociales des hommes normaux et adultes, ce qui, disait-elle, la séparait absolument de toute autre psychologie. Mais en réalité toute psychologie étudie des conduites sociales puisque l'homme ne vit qu'en société : les conduites psychologiques un peu élevées étant construites sur les conduites inférieures les supposent comme les étages de la maison supposent le rez-de-chaussée. Les tendances sociales étant parmi les tendances les plus élémentaires, la plupart des faits psychologiques, sauf les reflexes et les premiers actes perceptifs, sont sociaux de quelque manière. Mais la sociologie ne s'occupait pas particulièrement des phénomènes sociaux supérieurs, objets des sciences morales déjà existantes, elle ne s'occupait pas non plus des phénomènes sociaux inférieurs qu'elle laissait à la psychologie et la physiologie animale. Les sociologues ne considéraient pas des populations très primitives comme étaient par exemple celle de l'âge de la pierre taillée. Il y aurait à faire une étude psychologique intéressante sur les hommes qui fabriquaient les haches en pierre taillée et qui s'en servaient,

elle nous expliquerait les tendances intellectuelles élémentaires. Mais la sociologie n'a pas abordé cette étude si difficile. Elle a cherché des populations capables de parler, d'utiliser le langage dans l'action, d'établir des institutions, c'est-à-dire de stabiliser des croyances, en un mot elle s'est tournée également vers les hommes du niveau psychologique moyen. Les sociologues ont trouvé des documents assez précis sur des populations sauvages correspondant à la partie inférieure de ce stade. De même que la psychologie pathologique avait été séduite au début par les hystériques suggestibles, la sociologie fut conquise par les Aruntas de l'Australie et les Indiens de l'Amérique du Nord. Nous pourrions nous rendre compte des résultats obtenus par la thèse de M. Gérard Varet, *L'ignorance et l'irréflexion*, 1898, par le livre de Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, 1912, par les ouvrages de M. Lévy-Brühl, *Les fonctions mentales dans les sociétés primitives*, 1910, *La mentalité primitive*, 1922.

Le premier résultat de ces études semble être un étonnement : « Ces gens-là ne pensent pas comme nous ». Nous ne pouvons par notre logique nous rendre compte des croyances, des idées de ces primitifs. Leur croyance n'obéit pas à nos règles logiques et, chose abominable, elle n'obéit pas au principe d'identité, elle réunit des choses qui nous semblent contradictoires. Les Australiens croient à des communions intimes que nous ne comprenons pas, le sujet est tour à tour lui-même et l'être auquel il participe. La raison de ces mélanges inattendus c'est que ces individus déterminent leur croyance par des sentiments profonds, par des satisfactions que procure le contact intime de l'être (1). Une foule de choses, des images, des rêves, des prévisions provoquent des affirmations brutales aussi certaines que les perceptions de l'état de veille. Ces auteurs en arrivent à cette conclusion qu'il y a une mentalité prélogique tout à fait différente de notre mentalité prétendue logique. Les études de cette psychologie sociologique arrivent donc elles aussi à déclarer que la pensée des hommes n'est pas toujours et partout la même, que dans son évolution elle a traversé une série d'étapes ; que certaines populations sont arrêtées à une étape, les autres à une autre et qu'en un mot il y a des stades du développement psychologique.

(1) LÉVY-BRÜHL. *Les fonctions mentales primitives*, 1910, p. 454.

Enfin la psychologie proprement dite, qui, par peur de la métaphysique s'était jetée dans les mathématiques, dans une prétendue anatomie du cerveau, dans une pseudo-physiologie des vaso-moteurs, a fini par revenir à son véritable objet, l'étude des conduites humaines et, sous l'influence d'une école qui est surtout américaine, avec les Royce, les J. M. Baldwin, les Mac Dougall elle a pris de plus en plus les caractères d'une *psychologie génétique*. Elle a cherché à montrer les formes primitives, les grandes transformations, les stades qu'ont présentés les diverses fonctions de l'esprit humain.

En réalité ces diverses disciplines qui se sont développées ou qui ont cru se développer indépendamment l'une de l'autre sont arrivées à des conclusions dont la ressemblance est frappante. Elles essayent bien de conserver leur indépendance en disant que les faits étudiés par elles se présentent dans des conditions très différentes qui les transforment. La psychologie infantile nous dira que la forme de croyance symbolique, égocentrique, irrationnelle que nous appelons la croyance élémentaire dépend de l'état d'enfance, puisqu'elle se transforme vers 6 ou 7 ans, qu'elle est accompagnée par le parler enfantin, par l'absence d'expérience et de connaissances du petit enfant. M Lévy-Brühl est disposé à rattacher la croyance des sauvages aux institutions dans lesquelles ils vivent, à l'ensemble des croyances analogues qui les environnent. Sans aucun doute ces conditions différentes modifient un peu les phénomènes et donnent naissance à des variétés. Je suis disposé à accorder plus tard une certaine importance à une de ces conditions. L'état d'esprit n'est pas exactement le même dans la croyance élémentaire quand le sujet a connu autrefois la forme de croyance supérieure : il en garde les expressions et les souvenirs qui altèrent la pureté de la croyance élémentaire. Mais ce sont là des modifications que l'on peut prévoir et qu'il est facile d'analyser.

Il reste ce fait brutal, c'est que des individus adultes et vivant à notre époque, dans notre milieu, présentent dans certaines circonstances une forme de pensée et de croyance identique à celle des petits enfants et à celle des sauvages. N'a-t-on pas déjà remarqué que les psychopathes ont une pensée enfantine et une pensée de primitifs ? Combien de fois n'ai-je pas répété à des scrupuleux qu'il raisonnaient comme des bébés et qu'ils avaient

des superstitions dignes de peuplades nègres. On peut dire inversement que les primitifs nous donnent l'impression d'enfants ou de demi-fous. Une malade intéressante, dont je rappellerai tout à l'heure l'observation, Sophie, nous répète qu'elle est un rat et qu'elle va nous mordre en faisant couic, couic, qu'elle participe aux vertus de sa mère en léchant le crachat qu'elle a mis par terre, parce que sa mère l'a nourrie de son lait et que tout ce qui vient de son corps est sa mère. Elle croit que sa mère est en même temps à Grenoble où elle habite et à Paris sous le tapis de la chambre et elle déclare que toutes ces belles croyances lui sont révélées, qu'elles sont sacrées, sacrées ! Nous venons de voir que Madeleine, pendant qu'elle est enfermée dans une armoire bien chaude est à la fois Marie qui accouche, Jésus qui naît et Madeleine qui voit et raconte. Nous verrons encore dans cet ouvrage bien des observations analogues de malades âgés, vivant au xx^e siècle parmi nous et affirmant de la même manière que des enfants de quatre ans et des Aruntas d'Australie, avec le même symbolisme, le même égocentrisme et les mêmes contradictions.

L'identité se poursuit jusque dans les détails. M. Lévy-Brühl remarque avec un certain étonnement que les sauvages peuvent avoir des croyances absurdes et les idées les plus bizarres sur la causalité et cependant se conduire en pratique d'une manière parfaitement correcte : « Ils usent de la liaison effective des causes et des effets dans la construction des ustensiles et des pièges et font souvent preuve d'une ingéniosité qui implique une observation très fine. » Il ajoute très justement que « posséder un mode d'activité, ce n'est pas posséder du même coup l'analyse de cette activité et la connaissance réfléchie des processus qui l'accompagnent (1) », ce qui est une remarque psychologique et non sociologique. On voit d'ailleurs dans ces livres que ces sauvages attribuent aux esprits des rochers la fécondation des femmes devenues enceintes parce qu'elles ont passé trop près d'eux, mais que cependant ils font des enfants comme tout le monde.

Les névropathes présentent exactement les mêmes contradictions de conduite. Une femme que j'ai décrite autrefois croit dans son délire qu'elle est transformée en lionne, qu'elle est unelionne.

(1) LÉVY-BRÜHL. *La mentalité primitive*, 1922, p. 92.

Elle marche à quatre pattes, elle rugit, elle gratte avec ses griffes dans un tiroir, en fait sortir des photographies, choisit des photographies d'enfants et les dévore. Peut-on imaginer un plus beau symbolisme et une plus belle absurdité ? Mais quand il s'agit de dîner, elle refuse des papiers et mange sa soupe avec une cuiller. Une femme dans une crise de doute m'écrit la lettre suivante : « Je suis de nouveau bien malheureuse, incapable d'écrire ou de lire un mot. J'ai devant moi une lettre de ma fille et je ne puis la lire parce que je ne comprends absolument pas comment des points noirs sur du papier bleu peuvent porter la pensée de quelqu'un, voulez-vous m'écrire un mot pour me dire quand je puis venir vous voir ? » Mais enfin ! Si elle ne peut pas comprendre un mot écrit, pourquoi m'écrit-elle et pourquoi me demande-t-elle un réponse écrite ? Dans tous ces cas qui sont innombrables le trouble n'existe que dans les actes de croyance réfléchie, dans l'établissement réfléchi d'une relation entre la parole et l'action faite par les membres. Quand la question de croyance ne se pose pas, quand il s'agit de l'acte tout seul effectué avec les membres, il n'y a aucun trouble. La modification psychologique est bien la même, qu'il s'agisse des sauvages ou qu'il s'agisse des malades.

De temps en temps M. Lévy-Brühl reconnaît qu'il s'agit chez les sauvages d'une modification psychologique banale. Dans le premier chapitre de son ouvrage sur « la mentalité primitive » il nous dit : « le fait essentiel c'est que les sauvages ne savent pas réfléchir... On constate chez le primitif une aversion décidée pour le raisonnement, pour les opérations discursives de la pensée... L'Africain Bantou ne réfléchit à rien à moins qu'on ne l'y force, c'est un point faible, c'est sa caractéristique. » Je m'attendais alors à une étude sur ces mentalités incapables de réflexion qu'il n'est pas nécessaire de chercher bien loin. Mais l'auteur tourne court et rattache tout aux représentations collectives de la tribu et aux institutions, comme s'il était nécessaire d'être entouré des institutions d'un village nègre Bantou pour être incapable de réflexion, comme si les institutions n'étaient pas bien plutôt la conséquence et l'expression de la mentalité de ces nègres que leur cause.

Que les auteurs croient la science qu'ils étudient très différente de celle qu'étudiaient les autres afin de s'isoler, peu importe. Quand on fera la psychologie de l'écrivain et la psychologie du

psychologue on verra que le travailleur a souvent besoin de croire son étude originale et exceptionnelle afin d'avoir le courage de la continuer. Il y a des individus qui ont besoin de découvrir l'Amérique pour avancer d'un kilomètre sur un chemin battu de la montagne. Cela n'enlève rien à l'intérêt de leurs observations et cela n'en change pas la nature. Je crois au contraire que cette séparation artificielle des observations d'un même fait a rendu service à la science. Si ces observations faites isolément se répètent, cela augmente leur vraisemblance et leur valeur. Quand des voyageurs, isolés les uns des autres, ont monté chacun de leur côté sans se voir et quand ils arrivent cependant à se rencontrer, c'est qu'ils étaient sur la même montagne et qu'ils approchent du sommet.

La plupart des études psychologiques semblent converger vers cette idée, c'est que la conduite des hommes comme celle des animaux évolue et se transforme perpétuellement et que la pensée, forme particulière de la conduite, ne se présente pas toujours de la même manière. On peut pour la commodité de l'étude établir des stades, des paliers dans cette évolution contraire. Au niveau moyen du développement de l'esprit se trouvent deux stades où les volontés et les croyances sont soumises à des lois différentes. Nous avons signalé ces deux stades dans le tableau hiérarchique général des tendances. La convergence des études psychologiques sur la distinction de ces deux stades nous montre qu'ils ont pour l'interprétation des malades, des enfants, des primitifs une importance particulière.

CHAPITRE II

LES DEUX CROYANCES

Puisque ces deux formes de volonté et de croyance ont pris de nos jours une telle importance, puisque la distinction de l'affirmation immédiate et de l'affirmation réfléchie joue un rôle dans l'explication de la pensée enfantine, de la pensée de certaines peuplades sauvages aussi bien que dans l'interprétation des névro-psychoses, il faut reprendre avec plus de précision l'étude de ces deux formes de la croyance.

L'étude de la forme supérieure, de la croyance réfléchie sera faite naturellement d'après l'analyse des individus normaux capables de réflexion en prenant soin seulement de ne pas mêler avec la simple réflexion les activités plus élevées, rationnelles ou expérimentales. L'étude de la forme inférieure, de la croyance pithiatique sera faite d'après les documents que nous fournissent les trois études psychologiques dont on a vu la convergence.

Il est impossible dans cet ouvrage d'étudier complètement tous les caractères de ces deux croyances comme je l'ai fait dans mon enseignement, je dois me borner à les comparer en me plaçant à trois points de vue. En premier lieu examinons ces deux croyances au point de vue que l'on peut appeler logique, en considérant la manière dont elles se soumettent plus ou moins correctement à des règles générales dont l'origine est sociale, en un mot considérons l'adaptation de ces croyances à la société. 2^o Examinons les connaissances que ces deux croyances fournissent sur le monde extérieur, leur adaptation à la réalité donnée. 3^o Etudions dans ces deux croyances la connaissance intérieure de la personnalité, l'adaptation à l'organisme lui-même.

1. — Le caractère logique des croyances

Une des plus curieuses erreurs psychologiques a été autrefois la conception du caractère universel et nécessaire de la raison. Les principes de la raison s'appliquent nécessairement, disait-on, car il est impossible d'avoir simultanément deux conduites contradictoires. On confondait complètement les lois physiques des mouvements et les lois psychologiques des croyances. Sans doute il y a des mouvements qui s'opposent et qui ne peuvent pas être réunis : on ne peut tourner à la fois à droite et à gauche, on ne peut pas à la fois avaler et vomir, etc. Mais c'est là une opposition physique et non une opposition psychologique. Quand plus tard les actions sont accompagnées, puis remplacées par des paroles, la situation change complètement. Le langage inconsistant qui s'est développé dans les bavardages, dans les jeux de la parole, dans les rêveries, dans la mémoire elle-même et qui n'associe plus étroitement la parole et le mouvement des membres permet de juxtaposer et de mélanger les paroles les plus contradictoires. Celles-ci ne sont incompatibles que si on les remplace par les actes correspondants, mais si elles n'ont plus qu'une liaison vague avec ces actes elles peuvent être rapprochées très facilement et quand l'affirmation vient se joindre à ces paroles elle peut créer les croyances les plus contradictoires et les plus absurdes.

On peut le voir facilement dans les croyances des enfants, dans celles des débiles mentaux. J'ai décrit autrefois cette jeune fille qui affirmait sérieusement qu'un éléphant était entré dans la chambre tout en reconnaissant que la porte était toute petite. J'ai étudié dans mes cours sur les croyances deux malades débiles du service de M. Nageotte à la Salpêtrière qui racontaient avec satisfaction une foule d'histoires absurdes et qui, même quand on attirait leur attention, continuaient à affirmer les choses les plus contradictoires.

On retrouve des observations du même genre dans les ouvrages qui étudient l'état mental des populations prélogiques que je situe au milieu de ce stade asséritif. M. Gérard Varet (*L'ignorance et l'irréflexion*, 1898, p. 108), M. Baldwin (*Théorie*

génétique de la réalité, traduction de M. Philippi, 1921, p. 65, 70, 71) et surtout M. Lévy-Brühl dans ses deux livres sur la mentalité primitive ont constaté non sans quelque étonnement les absurdités qui sont l'objet des croyances convaincues des primitifs : « Il y a un mélange entre l'enfant né ou à naître, son père, sa mère ou tous les deux... les actes du père se mêlent à ceux de la mère ou à ceux de l'enfant... Le Bororo prend lui-même les médicaments quand l'enfant est malade et on connaît les pratiques singulières de la couvade (1) ».

M. Lévy-Brühl est disposé à expliquer ces croyances par une loi de participation qui jouerait chez ces individus un rôle analogue à celui que nous accordons au principe de non contradiction. Il est vrai que maintenant nous pouvons résumer un certain nombre de ces croyances par cette idée d'une participation, mais il me semble douteux que les primitifs aient une idée semblable et qu'ils en fassent une règle de leurs croyances. Pour qu'il y ait participation il faut d'abord qu'il y ait distinction précise des deux choses, de l'esprit des ancêtres d'un côté et d'un corps vivant de l'autre, d'un être dans un endroit et d'un autre être dans un autre endroit, d'une idée et d'un esprit, etc. Quand ces distinctions sont faites on peut faire participer les deux termes, c'est ce que nous faisons quand nous disons qu'un associé participe aux bénéfices d'une entreprise. Il n'est pas probable que les primitifs fassent ces distinctions et ces rapprochements. Il s'agit non de termes distincts que l'on fait participer, mais de croyances confuses à des formules verbales que l'on rapproche, simplement parce que ce rapprochement est séduisant, sans tenir compte du sens des mots qui impliquent des actions opposées.

C'est ce que l'on peut constater d'une façon assez expérimentale en étudiant les croyances des individus suggestionnés. Delbœuf décrivait autrefois cette expérience amusante : il avait suggéré à une somnambule qu'on lui avait coupé la tête et que dorénavant elle devait vivre sans tête. La pauvre fille se promenait dans la chambre en tâtant son cou, mais sans jamais élever les doigts au-dessus de la coupure imaginaire. Elle se regardait dans une glace en disant : « C'est bien laid et c'est bien triste de ne plus avoir de tête ». Un assistant fit remarquer mala-

(1) LÉVY-BRÜHL, *Les fonctions mentales dans les sociétés primitives*, 1910, p. 300 et sq.

droitement que pour voir dans la glace et pour parler il fallait avoir des yeux, une bouche et par conséquent une tête. Cette remarque détermina chez la somnambule un grand trouble et la réveilla, mais auparavant elle n'avait pas senti elle-même l'opposition complète des deux parties de sa croyance. On lui avait dit avec autorité qu'elle n'avait plus de tête et elle le croyait parce qu'elle était disposée à ce moment à affirmer tout ce qu'on lui disait de cette manière, elle gardait ses yeux et sa bouche parce qu'on n'en avait pas parlé et réunissait la présence des yeux et l'absence de la tête grâce à l'inconsistance du langage. Je ne suis pas certain qu'il y ait davantage dans les apparentes participations des primitifs, leurs affirmations les satisfont momentanément et ils ne se préoccupent pas des choses, des actions impliquées dans les paroles et qui sont inconciliables, cela rend leur croyance contradictoire à nos yeux quoiqu'elle soit parfaitement possible chez eux.

Pour que l'affirmation et la croyance soient arrêtées quand les termes impliquent des actions opposées et inconciliables, il faut un nouvel acte surajouté à la simple croyance asséritive. Il faut que la pensée d'une règle vienne s'opposer à l'affirmation. Cet acte n'est exécuté d'une manière correcte qu'au stade rationnel quand l'esprit est devenu capable de donner de la force à des formules logiques ou morales et de les transformer en ordres puissants. Nous n'avons pas à étudier ici ce stade trop élevé ; mais déjà au stade réfléchi des règles logiques et morales peuvent avoir quelque importance.

La croyance réfléchie est formée par une discussion avec les autres membres de la société, discussion qui finit par devenir interne chez un individu isolé mais qui garde toujours son caractère primitif de discussion sociale. Les autres *socii*, pour les désigner par l'expression dont se servait M. Baldwin, ont opposé aux tentations d'affirmation leurs propres croyances. Celles-ci ne sont pas toujours individuelles, elles sont souvent communes à un grand nombre et constituent les croyances de la société. Celui qui essaye de soutenir une croyance différente a de la peine à la défendre, il apprend à ses dépens qu'il est dangereux de contredire les croyances communes. Cette règle de concordance sociale, qui impose une certaine harmonie dans les croyances d'un groupe social deviendra au stade rationnel le point de départ du principe de non contradiction : il deviendra interdit de se

contredire soi-même comme de contredire les autres sans raison. Mais déjà au stade réfléchi, cette règle intervient au moins de temps en temps et détermine une certaine cohérence des croyances. Comme toutes les tendances principales de l'individu ont été évoquées par la réflexion avant la décision de croyance, celle-ci ne risque pas de se trouver plus tard en opposition avec des tendances puissantes déterminant d'autres affirmations. Diverses règles de croyance ont d'ailleurs été formulées déjà par les chefs et les religions et elles s'ajoutent à cette règle de concordance. Il en résulte une certaine correction dans les croyances réfléchies, même quand il n'y a pas encore une conduite vraiment rationnelle et morale.

Au contraire, la croyance pithiatique du stade asséritif antérieur à la réflexion n'est soumise régulièrement à aucun contrôle et elle profite largement de cette possibilité de contradiction que nous venons de constater. De temps en temps, l'énoncé d'une règle sociale déjà formulée et qui se présente avec puissance peut lui donner une apparence cohérente. Mais c'est tout à fait accidentel et cette croyance est soumise à une foule d'influences qui profitent de l'inconsistance du langage et font affirmer n'importe quoi. Un désir puissant peut accompagner une formule verbale et on croit ce que l'on désire ; l'amour du merveilleux, la tendance à l'obéissance se joignent à l'énoncé de la proposition ; quand une voix puissante affirme la formule, nous croyons parce qu'un autre croit ou fait semblant de croire. L'affirmation n'est arrêtée par aucun contrôle et aucune règle n'est appliquée à moins qu'une règle sociale de croyance n'ait été formulée à ce moment par accident. Il en résulte, comme nous l'avons vu en rappelant les faits de suggestion, que les croyances de ce stade sont très souvent absurdes et ne tiennent aucun compte des principes de la raison. Cette opposition entre les croyances cohérentes ou relativement cohérentes et les croyances incohérentes ont un des grands caractères qui séparent les deux formes de la croyance réfléchie ou asséritive.

Ce problème de la correction ou de l'incorrection des affirmations, de leur obéissance ou de leur désobéissance à des lois, se présente nettement à propos d'un fait particulier, souvent signalé sans être toujours bien compris, *le mensonge* des névropathes.

A la séance du 9 mars 1922 de la Société de Psychologie le Dr F. L. Arnaud a soulevé de nouveau d'une manière intéressante le problème « de la sincérité de certains délirants ». Il rappelle que chez tous les aliénés il y a des contradictions entre les conduites et les affirmations qui étonnent et jettent le doute sur la profondeur de leurs croyances délirantes. Mais le problème se pose surtout à propos des obsédés, des scrupuleux, des psychasténiques devenus délirants. Il rappelle l'énorme exagération, l'absurdité manifeste du délire, l'abus des raisonnements, les oscillations de ce délire qui par moments semble n'être pas pris tout à fait au sérieux par le malade.

D'un côté toute leur conduite, au moins dans certaines périodes, appuie leurs affirmations. Ils souffrent pour leurs idées, ils savent que c'est à cause d'elles qu'on les surveille étroitement, qu'on les interne, qu'on leur impose une existence très pénible, cependant ils ne cessent pas de s'accuser et ils réclament des traitements encore plus durs et ils se les imposent eux-mêmes. Le jeune homme qui s'accuse de sodomie et de bestialité, qui croit faire dérailler les trains en lançant des cailloux avec ses pieds réclame une prison munie de portes de fer d'où il ne pourra vraiment pas sortir. La jeune fille qui dit avoir empoisonné son père et caché des morceaux du cadavre dans tous les meubles écrit au Procureur de la République pour se dénoncer. Si la conformité des actes aux idées est encore le meilleur critérium de la conviction et de la sincérité, il devient difficile de contester à ces malades l'une ou l'autre.

Et cependant sont-ils vraiment convaincus, sont-ils même véridiques quand ils s'accusent de ces crimes monstrueux et invraisemblables ? Il semble bien que non, ils se contredisent très souvent dans leur narration de ces crimes. Dans les moments de détente si fréquents chez eux la plupart reconnaissent « qu'ils disent des bêtises », qu'ils sont des malades. Clarisse qui se dit mariée avec un Apache éclate de rire quand son frère lui dit en plaisantant : « Ce n'est pas gentil de ne pas m'avoir présenté à mon beau-frère ». Quelquefois ils avouent même avoir menti : M^{me} V. finit par reconnaître qu'elle s'accuse souvent à faux. « Il faut bien, ajoute t-elle, que je vous fasse connaître quelle criminelle je suis ! Il faut bien que j'arrive à vous convaincre que je mérite tous les châtiments ! » Les mensonges ne sont-ils pas évidents ?

Pour concilier ces contradictions M. Arnaud conclut que ces

malades ont vraiment une conviction profonde, mais que cette conviction ne porte pas sur les faits précis dont ils s'accusent, qu'elle porte seulement sur le sentiment de leur culpabilité. « Peu leur importe donc la nature de l'accusation, peu leur importe que les faits allégués soient inexacts, pourvu qu'ils imposent à autrui la conviction dont ils sont pénétrés... Il suffit qu'ils aient la pensée d'un crime pour qu'ils se croient aussitôt capables de le commettre ; de là à prétendre l'avoir commis, il n'y a qu'un pas. Mais ce pas ils ne le font pas, du moins ils ne le font pas toujours ni complètement ». En somme, malgré quelques restrictions que nous reverrons, M. Arnaud laisse entendre que ces malades sont excusables pour bien des raisons, mais qu'ils n'en font pas moins des mensonges.

Cette opinion se rattache à une conception qui est aujourd'hui de nouveau très à la mode, celle qui attribue aux névropathes une disposition générale et constante au mensonge. Autrefois régnait une interprétation éminemment simpliste que Legrand du Saulle admettait en partie (1) et qui expliquait tous les troubles des névropathes et surtout ceux des hystériques par le mensonge et la simulation. Charcot (2), Pitres (3) Gilles de la Tourette (4) et moi-même (5) avons eu souvent l'occasion de protester contre cette incrimination que rien ne justifie et qui repose surtout sur une belle ignorance psychologique. Cependant cette opinion, suspendue un moment, réapparaît d'une manière plus générale, non seulement à propos des hystériques mais à propos de beaucoup d'autres névropathes. Dupré a décrit sous le nom de mythomanie quelques formes de névrose dans lesquelles la manie du mensonge jouait un certain rôle ; on s'est emparé de ce mot pour attribuer « une constitution mythomaniacque » à toutes sortes de malades et pour se dispenser de les comprendre. C'est pourquoi l'étude présentée par M. Arnaud sur la sincérité de certains délirants m'a semblé intéressante et importante et j'ai répondu à sa communication par une brève étude sur le mensonge dont je reproduis ici les points principaux.

(1) LEGRAND DU SAULLE, *État physique et mental des hystériques*, 1883.

(2) CHARCOT, *Leçons du mardi*, 1887, p. 297.

(3) PITRES, *Les hystériques*, II, p. 55.

(4) GILLES DE LA TOURETTE, *Traité de l'hystérie*, 1891, p. 489.

(5) *L'automatisme psychologique*, 1889, p. 216. *État mental des hystériques*, 2^e édit., 1911, p. 187, 191.

Dans le mensonge proprement dit le sujet affirme extérieurement une proposition tandis qu'il la nie intérieurement : c'est là une opération psychologique assez complexe qui suppose établie et utilisée la distinction des deux formes du langage, le langage extérieur et le langage intérieur, ainsi que la distinction des idées et des actions.

La séparation des deux langages doit se faire graduellement même aux stades primitifs, intellectuel et assératif. L'homme constate rapidement que certaines paroles prononcées avec force sont entendues par les autres hommes, c'est-à-dire déterminent des réactions variées, des répétitions, des obéissances, des résistances, des réponses, etc., et il construit ainsi la parole extérieure. D'autres paroles faites avec un faible souffle ne sont entendues, ne déterminent ces réactions que chez les hommes tout proches et certaines autres encore plus faibles, exécutées presque sans aucun mouvement de la langue ou des lèvres ne déterminent aucune réaction chez les assistants. Cependant elles ont une existence pour le sujet qui les prononce, car elles peuvent déterminer des réactions en lui-même, des obéissances, des résistances, des réponses ; c'est là la définition même des phénomènes de conscience et ces paroles intérieures sont dites n'exister que dans la conscience. Cette notion des paroles purement internes auxquelles nous pouvons seuls répondre constitue une partie réservée dans l'individu, son for intérieur qu'il tient à l'abri des indiscrétions d'autrui. Un des troubles les plus curieux du délire de persécution, le vol de la pensée au moins dans une de ses formes nous montre la perturbation des individus quand ils sentent violé ce for intérieur par des ennemis qui répètent leurs pensées, qui y répondent.

Cette forme du langage intérieur permet de nous parler à nous-mêmes sans que les autres hommes puissent l'entendre et puissent réagir. Il est souvent utile de dissimuler une action, la marche, la fuite, l'attaque dissimulées jouent un rôle dans beaucoup de ruses qui existent depuis le stade des conduites perceptives. La parole peut devenir dissimulée comme la marche et même peut se dissimuler plus facilement et plus complètement. Les intentions ne sont que des croyances non encore réalisées en actions, ce sont des paroles avec affirmation. Il est souvent utile de dissimuler des intentions comme des actions, aussi la dissimulation des intentions, la confiance à un individu et non à un autre, le silence complet

sur certains points jouent un rôle important dans beaucoup de conduites, des primitifs, des débiles ou des malades. Je crois même que ces paroles purement intérieures, ces intentions cachées ont joué un grand rôle dans la construction de la notion des Esprits qui sont des hommes que l'on ne peut ni voir, ni entendre et qui ont des intentions dissimulées.

Mais ces mutismes, ces dissimulations, ne sont pas encore le mensonge proprement dit. Pour que celui-ci apparaisse il faut appliquer au langage lui-même les procédés de ruse qui consistent à simuler une action différente de celle que l'on fait en réalité. Il faut exprimer extérieurement une affirmation différente de celle qui est formulée intérieurement. Bien des raisons peuvent déterminer les hommes à faire cette affirmation extérieure, bien qu'ils n'y joignent pas une croyance interne. Les actes des autres sont déterminés par leurs croyances et nous pouvons modifier ces actes en leur inspirant par nos affirmations les croyances que nous désirons. Un enfant paresseux craint que sa mère ne le force à travailler : il lui affirme que le professeur n'a pas donné de devoirs, quoiqu'il se souvienne parfaitement que le professeur en a donné plusieurs. Baldwin disait déjà : « l'essentiel du mensonge c'est l'adoption d'un moyen social pour produire la conviction chez les autres ! » (1)

Cette combinaison de langage qui constitue le mensonge est fort difficile à réaliser complètement. Il faut maintenir simultanément deux affirmations différentes, l'une en intention intérieure, l'autre en acte de parole extérieure, sans que l'une supprime l'autre. Au stade pithiatique des croyances immédiates l'affirmation intérieure entraîne l'action : c'est le principe de la suggestion si caractéristique de ce niveau mental. L'individu débile est disposé à faire ce qu'il croit, ce qu'il a l'intention de faire : il ne sait pas encore distinguer les phénomènes psychologiques les uns des autres par des nuances délicates qui donnent à l'un plus de réalité qu'à l'autre et plus de force pour se réaliser, il les met tous sur le même plan. Ce que croient ces individus, ils le disent et ce qu'ils ne disent pas ils ne le croient pas. Des individus de ce genre ont déjà de la peine à arrêter l'expression extérieure de leur intention par la dissimulation et ils n'y réus-

(1) BALDWIN, *Interprétation du développement mental*. Traduct. française, 1899, p. 111.

sissent qu'en considérant cette dissimulation comme une forme d'exécution de l'intention, comme un moyen de succès. Formuler une autre affirmation sans trahir la première est presque toujours au-dessus de leurs forces. On voit les débiles de ce genre se trahir à chaque instant et exprimer leur affirmation véritable : on dit communément qu'ils ne savent pas mentir. D'autre part, s'ils arrivent à exprimer avec netteté l'affirmation différente de leur croyance interne, ils se suggestionnent eux-mêmes, ils perdent leur croyance intérieure et ils adoptent celle qu'ils expriment extérieurement. Il y a là un phénomène qui est différent du mensonge proprement dit et on pourrait exprimer par le mot *délusion* cette erreur du sujet qui se trompe lui-même par une affirmation destinée à tromper les autres.

Pour que le mensonge complet soit possible il faut une nouvelle conduite plus développée, il faut que la suggestibilité soit diminuée par l'habitude d'arrêter les formules verbales avant de les transformer en affirmations, il faut l'habitude de conserver les formules verbales sous la forme de simples idées qui ne sont pas encore affirmées et qui subsistent sous cette forme. C'est l'œuvre de la réflexion et je suis disposé à croire que seuls les individus capables de réflexion sont capables de mentir parfaitement. L'apparition du mensonge est le signe d'un développement mental important et devient l'origine d'une foule de phénomènes supérieurs. Il peut apparaître alors toutes les fois que la réflexion, le calcul des intérêts, l'égoïsme le présentent comme avantageux.

D'autre part le mensonge est dangereux pour la vie sociale, il peut altérer complètement le rôle du langage et il est condamné par les lois religieuses et sociales. Au stade rationnel et moral le mensonge sera le plus souvent arrêté. Quand l'homme conçoit la vérité scientifique le mensonge devient absurde et la pensée expérimentale du stade supérieur exige précisément une grande sincérité, non seulement avec les autres, mais avec soi-même. C'est au niveau réfléchi qu'il se développe le plus complètement avec l'égoïsme et l'ambition personnelle. L'opposition entre la *délusion* et le mensonge est encore un caractère important qui distingue les deux formes de la croyance.

2. — La mythomanie et la fabulation

Dans ces conditions quel rôle joue le mensonge véritable dans les troubles mentaux ? Essayons de préciser la nature psychologique du symptôme de la mythomanie en étudiant un cas bien typique.

Il y a quelques années j'ai été mêlé indirectement à un bien singulier procès : un avocat m'a écrit en me demandant une attestation pour la défense d'une de ses clientes, jeune femme de 32 ans, inculpée d'escroquerie grave en mariage, qui faisait appel à mon témoignage parce que je l'avais autrefois connue et soignée à la Salpêtrière. En effet, j'avais pris deux ans auparavant l'observation de cette malade et j'en avais même publié des parties sous le nom de Qe. (1). Voici l'aventure qui cette fois l'avait amenée devant la justice.

Pendant une période de dépression avec indécision, aboulie et interrogations obsédantes qui chez elle revenait assez fréquemment, Qe. jeune femme de 32 ans, errait tristement dans le jardin public d'une petite ville de province. Son regard fut attiré par l'allure bizarre d'un officier, portant beau, lorgnant les femmes et cherchant avec un air de suffisance à attirer leur attention. Immédiatement elle eut dans l'esprit une pensée malicieuse qui apporta une diversion à sa tristesse. Elle se procura le nom et l'adresse de ce personnage et lui écrivit avec infiniment d'habileté, comme elle savait le faire, une longue lettre. « Une amie, disait-elle, qui se promenait avec elle dans le jardin avait été frappée, bouleversée par la prestance du brillant officier, par ses yeux, miroirs d'une belle âme et depuis ce moment elle languissait, malade d'amour ». L'officier répondit à l'adresse indiquée en demandant avec sympathie quelques renseignements sur la pauvre éplorée. Nouvelle lettre de Qe. qui décrivit avec éloquence les charmes merveilleux de cette jeune veuve étrangère, affligée malheureusement d'une incommensurable fortune qui la rendait timide. L'officier répondit immédiatement que ni ces charmes, ni cette fortune ne l'effrayaient et qu'il se sentait tout à fait l'âme sœur. Il y eut une centaine de lettres échangées pendant

(1) *Névroses et idées fixes*, 1898.

plus d'une année et Qe. arriva à bâtir un roman extravagant pour exciter l'officier, tout en expliquant la difficulté énorme de rencontrer la belle. Durant cette correspondance Qe. se rétablissait fort bien de sa dépression, elle se sentait active, jouissait de son imagination inépuisable et de son succès et s'amusait royalement. Cependant à la fin se sentant bien guérie et commençant à se lasser de cette correspondance de plus en plus compliquée, elle imagina, à l'exemple d'un personnage des comédies de Labiche, de dégoûter l'officier en lui demandant de l'argent sous le prétexte d'aménager la maison de la rencontre. L'officier, décidément trop naïf, envoya une bague et une certaine somme d'argent dont Qe. fut fort embarrassée car elle n'était aucunement cleptomane. Elle se borna à mettre l'argent de côté et cessa de répondre. A la suite, la famille de la victime porta plainte de cette escroquerie au mariage.

Je pus communiquer à l'avocat un résumé de mon observation précédente, car j'avais pu suivre chez cette malade deux crises semblables qui n'avaient pas eu, il est vrai, des conséquences aussi graves et cette attestation détermina l'acquittement. Dans certaines circonstances toujours les mêmes, quelque temps après le début d'une dépression, avec asthénie et interrogations obsédantes, Qe., imaginait le plan d'une tromperie bizarre et pendant des mois ne s'occupait plus que de cette comédie qu'elle poussait à ses dernières limites. Peu de temps après son mariage elle avait annoncé à son mari la maladie et la mort d'une vieille tante qui n'avait jamais existé, elle avait fait faire des lettres de faire-part, elle s'était habillée et avait habillé son mari en costume de deuil. Une autre fois, à la Salpêtrière, elle avait réussi à présenter aux médecins et à plusieurs de ses amis, un individu qui n'était même pas son amant et à qui elle avait tout promis pour qu'il consentit à être présenté comme son mari et à nous raconter un roman qu'elle lui avait dicté. Il serait trop long de reproduire ici toutes les histoires extraordinaires qui ont rempli plusieurs crises.

Toujours ces mensonges, ces comédies compliquées apportaient à la malade un grand soulagement de ses troubles mentaux et semblaient amener la fin de la crise de dépression. A ce moment Qe. essayait de cesser le plus vite possible ses mensonges et s'empêtrait dans toutes sortes d'embarras dont elle avait grand peine à se délivrer. Elle était honteuse et désespérée de ce qu'elle

venait encore de faire : « Je souffre tant de ces folies quand je me ressaisis, je sais combien je fais de mal à moi-même et à ceux que j'aime réellement. Mais je ne peux pas m'en empêcher et j'ai peur de recommencer, si le vide me reprend et quand il a commencé mon esprit d'intrigues ne s'arrête plus ». Comme les dipsomanes qui ne veulent boire que de l'eau dans l'intervalle de leurs crises, elle devient d'une sincérité absolue et a horreur du plus petit mensonge jusqu'à la prochaine rechute.

Je pourrais présenter plusieurs observations analogues qui offriraient peu d'intérêt. Le fait essentiel sur lequel j'insiste c'est qu'il s'agit de véritables mensonges : ces malades savent parfaitement que leur histoire est fautive, ils en affirment en eux-mêmes la négation. Ils combinent l'histoire dans leur imagination, Qe. écrit des brouillons de ses lettres, les change et les corrige ; ils prennent des précautions pour ne pas être pris en flagrant délit car ils savent très bien qu'ils ont tort. Ils se comportent exactement comme les cleptomane qui sont parfaitement conscients de faire un vol et qui ont peur d'être surpris. Aussi je crois pouvoir appliquer ici l'interprétation que j'ai proposée pour la cleptomanie. Faire accepter par les autres un mensonge, c'est une victoire : c'est leur imposer une croyance, une conduite qu'ils n'auraient jamais eue sans nos discours, c'est les dominer « les faire marcher ». Comme je l'ai montré dans l'analyse des manies autoritaires et des cleptomane ce sont là des actions excitantes qui dans certains cas combattent et guérissent les dépressions. Une observation typique de cleptomanie nous a montré qu'une malade ayant eu deux crises prolongées de dépression mélancolique, avait arrêté la troisième dès le début en volant dans un grand magasin. Pour que la victoire soit bien complète, pour qu'elle ait son effet curatif, il faut que l'action soit un vrai mensonge et un vrai vol présentant des difficultés et des dangers, et que la malade s'en rende bien compte.

Peut-être pourrait-on rapprocher de la mythomanie des conduites un peu différentes de celle que je viens de décrire, par exemple les manies de la taquinerie, de la bouderie, des scènes. Ces conduites sont en réalité des attaques mensongères, des ruptures mensongères, des combats simulés : il y a encore ici une utilisation du mensonge pour relever ou pour rassurer l'individu qui se sent affaibli et qui veut vérifier l'obéissance des autres ou l'amour qu'ils ont pour lui. J'ai montré ailleurs que

l'usage et l'habitude perpétuelle d'une conduite mensongère donne un aspect particulier à toute la conduite sociale de ces personnes (1).

Mais il ne me paraît pas possible d'aller plus loin et il faut distinguer de la *mythomanie* d'autres troubles mentaux qui ne lui sont comparables que d'une manière très superficielle et qu'il est juste de désigner par un autre mot, par celui de *fabulations*, par exemple.

Je n'insiste pas sur des exemples de ce fait, car nous aurons l'occasion d'en voir un grand nombre dans le prochain chapitre, je rappelle seulement en peu de mots une observation, celle de Ob. déjà signalée dans les Médications. Cette jeune fille de 24 ans, peu intelligente, presque débile, somnambule dans l'adolescence, ayant présenté vers l'âge de 14 ans des périodes d'amnésie localisée, analogues à des faits de mémoire alternante mais qui ont été mal observées, a été très troublée par le nouveau mariage de son père après la mort de sa mère, puis par le départ de son père et de son frère à la guerre. Elle devint de plus en plus paresseuse et triste et fit une tentative de suicide en se jetant dans la rivière. Elle fut sauvée, mais à partir de ce moment présenta une conduite de plus en plus bizarre, que les assistants ne pouvaient bien décrire que par ces mots : « elle ne paraît pas dormir et cependant par moments elle rêve tout haut ».

Cette jeune fille semble avoir conservé son intelligence et ne présente pas de confusion mentale, elle est bien orientée dans l'espace et dans le temps, elle reconnaît bien les objets et les personnes, elle a conservé ses souvenirs exacts et répond d'ordinaire correctement. Mais au milieu de la conversation, avec un sourire satisfait elle raconte des histoires absurdes : « Elle est bien satisfaite parce que bientôt elle va quitter la maison, elle est fiancée avec un très riche personnage qui va venir la chercher dans un splendide équipage ». Elle raconte avec grands détails les rencontres avec cet individu, les conversations, les engagements, etc., ou bien elle annonce encore son prochain départ, mais cette fois c'est pour aller au front rejoindre les armées ; sa présence est nécessaire, car elle est Jeanne d'Arc revenue sur terre et les anges sont venus lui donner des leçons de tactique

(1) *Médications psychologiques*, II, p. 124, 171.

militaire. D'ailleurs elle va écrire tout de suite une lettre aux généraux pour leur indiquer la marche à suivre, elle griffonne quelques lignes insignifiantes sur un papier et tantôt signe Jeanne d'Arc, tantôt signe Henriette de France. Ou bien encore elle part pour les Dardanelles où elle est appelée dame de compagnie d'une princesse. Ce sont de simples discours, des récits, des programmes d'action, mais sauf quelques écritures, elle n'exécute rien et se borne à discourir. Elle affirme avec conviction la vérité de ce qu'elle dit en remettant le départ ou l'arrivée du fiancé à plus tard. Elle aime à être écoutée et paraît satisfaite de l'étonnement des auditeurs.

Cette jeune fille est très suggestible et hypnotisable : elle a pendant un état somnambulique le souvenir de ses récits plus net et plus précis que pendant la veille. Elle arrive maintenant quand on la laisse reposer, quand on dirige son attention, à réfléchir un peu et à reconnaître la fausseté de ses histoires. Elle comprend maintenant qu'elle avait envie de partir, qu'elle avait des souvenirs confus de ses études à l'école et des romans qu'elle avait lus, qu'elle mêlait tout cela et qu'elle ne parvenait pas à faire attention à l'exactitude de ce qu'elle disait. « J'éprouvais un certain plaisir à le raconter, à le croire vrai... j'étais convaincue que c'était vrai et je ne comprenais pas pourquoi on se moquait de moi ».

Au premier abord les histoires que raconte Ob. semblent être très analogues à celles de la malade précédente : il y a même un trait commun assez important, c'est que Ob. se réconforte en racontant ses histoires de la même manière, mais à un degré plus faible que la malade mythomane. Il y a cependant une grande différence, c'est que les récits de Qe. étaient des mensonges et que les belles histoires de Ob. ne sont aucunement des mensonges. Ce sont des délusions dans lesquelles elle est trompée elle-même. Dans ses crises auxquelles j'ai assisté, elle croit naïvement et bêtement ce qui lui vient à l'esprit et le croit sans aucune réflexion. D'autre part je n'irai pas jusqu'à dire que ce sont des rêves ou des délires oniriques, car elle n'a ni dans ses récits, ni dans la conduite qui les accompagne, aucune confusion, aucun trouble du niveau intellectuel. Elle reste au stade asséritif avec des croyances immédiates simplement justifiées par le désir de partir qui accompagne toutes ces imaginations. Les récits sont répétés, exagérés parce que la malade s'y complait, simplement

parce que l'affirmation de son départ dans une situation brillante lui procure une légère excitation. On trouve le même fait à un niveau encore inférieur : j'ai eu l'occasion à propos du langage inconsistant, du langage au-dessus de l'affirmation de décrire deux imbéciles du service de M. Nageotte à la Salpêtrière qui sont heureuses de raconter indéfiniment des petites histoires absurdes, pleines de contradictions et d'impossibilités qu'elles ne pouvaient même pas affirmer, qu'elles changeaient pour le moindre prétexte en prenant simplement plaisir à la parole elle-même. Le bavardage est encore au-dessous de la fabulation. La distinction de ces symptômes pathologiques précise la distinction des stades psychologiques.

Ce qui rend difficile le diagnostic de la mythomanie et des fabulations et en général la distinction entre le mensonge et la délusion, c'est qu'entre ces termes extrêmes il y a d'innombrables intermédiaires, toutes sortes de demi-délusions et de demi-mensonges difficiles à caractériser. Rappelons seulement un peu au-dessus de la délusion proprement dite qui est déterminée par les événements ou par la parole d'autrui, la délusion par suggestion à soi-même et la délusion par persuasion à soi-même. Il y a dans ces actes comme dans les suggestions proprement dites faites à un individu légèrement déprimé un commencement de réflexion, puis une fatigue de la réflexion et un retour à l'affirmation immédiate.

Il faudrait étudier au-dessus « la direction d'intention » qui, comme on le verra, joue un rôle si important dans les croyances religieuses. L'affirmation porte sur un ensemble de paroles et de sentiments, elle exprime une croyance de l'ensemble uniquement à cause des sentiments éprouvés, sans tenir compte de la fausseté des paroles.

Nous devrions faire une place au mensonge à soi-même dont j'ai déjà recueilli bien des observations amusantes. J'ai décrit (1) ces jeunes filles qui s'envoient à elles-mêmes des lettres d'amour et des bouquets et qui sont cependant fières et heureuses quand elles les reçoivent. Il y a un dédoublement singulier chez l'individu qui cherche à se tromper lui-même comme il chercherait à en tromper un autre. Il obéit à la loi de Baldwin : l'homme se

(1) *Médications psychologiques*, 1920, II, p. 125.

conduit toujours vis-à-vis de lui-même comme il se conduit vis-à-vis des autres. Mais cela montre néanmoins que sa personnalité a peu d'unité et qu'il ne réfléchit pas à l'absurdité de cette conduite. D'un côté c'est bien un mensonge, au moins au début, puisqu'il sait bien qu'il écrit lui-même, mais ce détail désagréable est en partie oublié et le mensonge se transforme presque en délusion.

Nous voyons dans ce cas une des circonstances qui complique le plus l'observation des malades, c'est le changement qui se fait dans leur esprit au cours du temps et les oscillations rapides de leur tension psychologique. Il y a des malades dont l'esprit remonte sous la moindre influence, après une nuit de repos, après un bon repas, après une conversation agréable avec un ami et qui devenu momentanément capable de réflexion ne comprend plus les délusions qu'il éprouvait si facilement quelques heures auparavant.

Aussi à côté du mensonge à soi-même il y a l'accusation à soi-même de mensonge. Il ne faut pas oublier que beaucoup de symptômes psychasténiques présentent une apparence analogue à celle des mensonges et exigent chez les personnes présentes une conduite analogue à celle que l'on aurait vis-à-vis d'un menteur. J'ai déjà beaucoup insisté sur ce point : « Il a l'air d'aimer et il n'aime pas de la façon ordinaire, il a l'air de haïr et il ne haït pas en réalité. Il réclame l'obéissance et il ne commande rien qui justifie l'emploi du commandement ; à chaque instant il plaide le faux pour savoir le vrai et quand il nous déclare qu'il est un malade incurable il faut savoir qu'il n'en pense pas un mot et qu'il attend une contradiction (1) ». Cette apparence de mensonge est si nette que les malades eux-mêmes s'y laissent prendre et plusieurs répètent : « Il me semble que je simule, il me semble que je joue la comédie (2) ». Ajoutez les oscillations de l'esprit et les rétablissements momentanés à un niveau plus élevé et nous ne serons pas étonnés quand les névropathes de toute espèce expliqueront leur maladie précédente en disant qu'ils ont menti : « Je sais pourtant bien maintenant que je me tenais de travers, disait une jeune fille après la guérison d'une coxalgie évidemment hystérique, pourquoi ai-je toujours dit que je ne pou-

(1) *Médications psychologiques*, II, p. 172, 173.

(2) *Ibid.*, II, p. 188.

vais pas me tenir autrement ? Que voulez-vous, j'ai menti, c'est malheureusement certain ». Eh bien non, ce n'est pas certain et si j'ai soutenu que le mot de mythomanie ne peut pas être appliqué à des délusions, je crois à plus forte raison que ce mot, sauf dans des cas tout particuliers qu'il faut bien diagnostiquer, ne peut pas s'appliquer à des accidents hystériques dans lesquels entrent toutes sortes de phénomènes complexes, des asthénies, des rétrécissements, des suggestions, des délusions, etc.

Nous pouvons maintenant mieux comprendre l'intéressante communication de M. Arnaud. Il a tout à fait raison quand il nous fait remarquer l'énorme difficulté que l'on rencontre quand on essaye d'apprécier le degré de sincérité ou de mensonge de certains malades. Les sujets qu'il étudie sont précisément ceux à propos desquels le problème présente le plus de difficultés. Ce sont des malades qui ont toujours une réflexion fort débile et qui même dans leurs meilleurs moments ont des doutes et des hésitations interminables. Ils sont en outre fort instables et tantôt perdent à peu près complètement ce pouvoir de croyance réfléchie et tantôt le récupèrent en partie. Aussi présentent-ils dans leurs affirmations toutes ces formes intermédiaires entre l'affirmation immédiate et l'affirmation réfléchie, entre la délusion et le mensonge à peu près complet. L'une des malades dont parlait M. Arnaud nous fournit justement un bel exemple de la direction d'intention quand elle dit : « Mais il fallait bien vous prouver mon indignité ». Si on ne se rend pas bien compte du niveau de leur esprit au moment où ils vous parlent et au moment dont ils vous parlent, on est exposé à porter des jugements très inexacts sur leur sincérité. Du fait qu'à certains moments ils reconnaissent la fausseté de leurs idées il ne faut pas conclure qu'ils mentaient en les affirmant à d'autres moments. M. Arnaud le reconnaît fort bien quand il indique quelques-unes des influences qui ont déterminé chez eux les délusions : « il suffit qu'ils aient la pensée d'un crime pour qu'ils se croient capables de le commettre, de là à prétendre l'avoir commis il n'y a qu'un pas... la pensée de l'action est chez ces malades aussi troublée que l'action elle-même, une certaine confusion s'établit dans leur esprit entre la pensée obsédante d'un acte et cet acte même, le possible leur paraît aussi vrai que le réel et ils en arrivent en définitive à s'accuser avec conviction de crimes qu'ils savent pourtant n'avoir pas commis. » D'une manière générale je suis

disposé à croire que sauf des cas exceptionnels et des moments particuliers, il ne s'agit pas chez eux de mensonge, même pas de mensonge partiel. Nous n'osons plus dire de ces malades qu'ils sont criminels quand ils commettent des sottises ; leur maladie les met dans une situation fautive où nos termes usuels de sincérité et de mensonge deviennent aussi inexplicables que les mots de vertu et de crime.

Cette difficulté que nous rencontrons à déterminer la forme de croyance présentée par un malade qui semble délirer ne supprime pas l'importance du problème, non seulement au point de vue de diagnostic, mais au point de vue du pronostic de l'affection. Un menteur, même un mythomane, reste un individu capable des opérations du stade réfléchi, il peut avoir perdu les degrés supérieurs, il peut être en outre un asthénique qui exécute ces opérations sans aucune force, mais il reste au stade réfléchi ; il n'est exposé pour le moment qu'aux doutes, aux obsessions, aux impulsions, à toute la série des syndromes psychasténiques mais à rien de plus. Un individu qui présente fréquemment des délusions complètes est fort au-dessous du menteur, il n'est plus qu'au stade asséritif et quoiqu'il n'ait pas encore atteint les degrés inférieurs il est plus rapproché de la décadence profonde. La crainte des démences terminales de ce qu'on appelle d'une manière si vague la démence précoce est plus légitime. En fait les mythomanes proprement dits comme Qe. n'arrivent pas à cette démence, tandis que des malades comme Ob. y parviennent très souvent. C'est pourquoi il est bon dans ce cas comme dans tous les autres de conserver autant que possible la précision des termes employés en psychiâtrie, de ne pas appliquer le mot mythomanie à tort et à travers et de faire autant que possible le diagnostic du mensonge et de la délusion, la distinction des deux formes essentielles de la croyance.

3. — L'être asséritif

La croyance et les différentes formes de croyance donnent naissance à de nombreux phénomènes psychologiques que nous pouvons appeler d'un manière générale des notions, et elles jouent ainsi un rôle considérable dans la connaissance des objets extérieurs. Les notions sont constituées par la combinaison

d'un acte de croyance avec tel ou tel acte perceptif ou telle ou telle parole des stades précédents. Cette combinaison donne à ces actes primitifs un caractère nouveau : à l'objectivité que ces actes présentaient déjà depuis le stade perceptif, elle ajoute ce que nous pouvons appeler d'une manière générale la notion d'existence.

Cette notion, avec toutes ses variétés, être, réel, vérité, etc., n'appartient pas aux conduites primitives, il n'y a pas dans les premières conduites réflexes ou perceptives une action particulière pour l'être et une pour le non être. La notion de l'existence suppose non seulement une réaction à la stimulation déterminée par un objet, mais encore une action spéciale en l'absence de toute stimulation venant de l'objet, une action spéciale qui indique en même temps que l'objet est absent. Il faut avoir à sa disposition deux conduites relatives au même objet, l'une dépendante des stimulations qu'il apporte, l'autre indépendante de ces stimulations et pouvant être éveillée par de toutes autres influences en l'absence de ces stimulations et il faut pouvoir établir des associations entre ces deux conduites. Cela ne peut être possible que chez un individu qui dispose du langage et qui rapproche plus ou moins le langage de l'action des membres.

Un chien qui mange sa soupe, n'a que la conduite de la soupe, la conduite déterminée par les stimulations de la soupe ; il n'est pas capable de faire un acte relatif à la soupe en dehors de toutes les actions qui dépendent de cette conduite de la soupe. Mais, dira-t-on, s'il a faim, s'il aboie en cherchant sa soupe qui n'est pas là, s'il se précipite sur une assiette vide et s'il se fâche en trouvant l'assiette vide, ne fait-il pas des actes indépendants de la soupe puisqu'elle est absente ? En aucune façon : l'agitation qu'on observe est une dérivation de la tendance à la conduite de la soupe qui a été éveillée par la faim, qui est elle-même un élément de la conduite de la soupe, par la vue de l'assiette, autre élément de cette conduite. Il n'y a là rien d'autre que la conduite de la soupe modifiée par le phénomène du trompe-l'œil qui joue un si grand rôle dans les conduites perceptives. Ce chien n'est pas capable d'avoir une autre conduite relative à la soupe qui puisse s'achever tout à fait indépendamment de la soupe, de l'assiette, de la faim, de tout ce qui constitue la conduite élémentaire de la soupe et il n'en est pas capable,

parce qu'il faudrait pour cela *parler* de la soupe sans rien faire pour la manger. Quand il se précipite sur l'assiette et se fâche parce que l'assiette est vide, nous disons qu'il est vexé parce que la soupe n'existe pas. Mais lui n'a aucun phénomène psychologique relatif à l'existence ou à la non existence de la soupe, il a simplement de l'agitation par inhibition de la conduite de la soupe et c'est nous qui lui prêtons un langage capable de fonctionner en l'absence de tout élément de cette conduite. Sans doute ce désappointement peut être l'occasion qui fera naître la conduite verbale indépendante de la conduite alimentaire, et les aboiements du chien sont un germe du langage. Mais il y a là un pas à franchir pour arriver à la notion d'existence et il ne semble pas que l'animal l'ait franchi.

Sans doute ce langage et cette conduite sont très intimement associés même chez l'homme et souvent le plus petit fonctionnement de la conduite alimentaire, la plus petite contraction de l'estomac éveillera le mot de manger, ou inversement le mot de manger éveillera un élément de la conduite alimentaire. Mais ces actions verbales et ces actions du corps relatives à l'alimentation n'en sont pas moins distinctes, l'une peut se développer bien plus que l'autre et indépendamment, je parle actuellement de la soupe sans avoir envie de la manger et je peux manger la soupe dans un état de distraction en pensant à autre chose et sans avoir dans l'esprit le mot soupe. Cette distinction est telle que nous pouvons par un acte d'affirmation rattacher le mot à la conduite de l'alimentation ou l'en séparer et c'est justement ce que nous faisons quand nous disons que la soupe existe ou qu'elle n'existe pas.

Les actes de ce genre sont des actes de croyance et toutes les notions relatives à l'existence depuis la plus élémentaire jusqu'à la plus élevée sont des actes de croyance plus ou moins compliqués. Une chose existe quand nous la croyons et une chose n'existe pas quand nous ne la croyons pas, en prenant toujours le mot croire dans le sens que j'ai défini d'une union plus ou moins rapprochée ou lointaine d'une formule verbale avec l'acte des membres correspondant. Toutes les complications qui semblent surgir quand on parle d'une chose qui « existe tout de même quand nous ne la croyons pas » dépendent des nombreuses variétés de la croyance qui sous une de ses formes s'applique à une formule, tandis qu'elle ne s'y applique pas sous une autre.

Les stades psychologiques où la croyance se transforme sont nombreux : nous avons admis les stades assératif, réfléchi, rationnel, expérimental, progressif. Si nous faisons ici une étude complète des formes de l'existence nous devrions étudier l'être au stade assératif, le réel au stade réfléchi, la vérité au stade rationnel, le fait au stade expérimental, le moment et l'essence au stade progressif. Mais toutes ces études que j'ai déjà souvent présentées ne sont pas ici indispensables et je me bornerai à examiner deux formes de la notion d'existence qu'il est indispensable de connaître pour comprendre les maladies mentales du niveau moyen de l'esprit, l'être et le réel.

La notion d'être et les conduites qui la constituent sont sorties par un progrès lent de l'objet et du nom. L'objet que l'on peut rattacher au stade perceptif et au stade social est constitué par un ensemble d'actions réflexes groupées en un système que l'on peut appeler un schème et auquel se sont ajoutées les conduites de l'extériorité, ces mouvements qui éloignent de notre corps propre. Au stade social se sont constitués des objets particuliers, les semblables, les êtres vivants, qui synthétisent les conduites vis-à-vis du corps propre et les conduites de l'extériorité. L'intelligence à ses débuts a ajouté à ces objets l'individuation, la dénomination et la mémoriation.

Déjà dans ces intelligences primitives se développaient des conduites remarquables qui devaient aboutir à constituer la mémoire et qui perfectionnaient la notion de l'objet, je veux parler de la conduite de l'attente et de la conduite de l'absence (conduite relative aux absents). J'ai longtemps étudié ces conduites dans mes cours sur l'évolution de la mémoire et de la notion de temps, j'espère si cela est possible parvenir à publier un jour ces études. L'attente débute au stade perceptif par les conduites de l'animal qui guette une proie, qui sait faire le guet. Elle consiste à éveiller une tendance à propos d'une première stimulation, à la maintenir en érection sans la laisser s'activer plus loin et à ne terminer l'activation par la consommation qu'à l'occasion d'une seconde stimulation. C'est un développement particulier du caractère des tendances suspensives qui existe dans toutes les conduites du niveau perceptif. La conduite relative aux absents ou plus brièvement la conduite de l'absence est une attente compliquée

par les actes différés. Non seulement il y a une première tendance maintenue en érection et suspendue, mais à l'occasion de plusieurs stimulations nouvelles survenues pendant l'état d'attente on remet sous la forme d'actes suspendus toutes les conduites relatives à l'objet absent et on diffère leur activation complète. On voit facilement le rapport étroit qui existe entre ces actes différés et la mémoire qui est une forme d'acte différé. Les conduites de l'attente et de l'absence sont le véritable point de départ de la notion de temps, bien plutôt que les prétendues sensations de durée. Mais nous n'étudierons ici ces conduites qu'au point de vue de l'objet auquel elles confèrent déjà en partie le caractère important de déterminer certaines conduites, même quand il n'est pas présent à la portée des sens et par conséquent d'acquiescer une certaine persistance.

Mais cette persistance est éphémère et fragile, car les opérations de l'attente et de l'absence sont difficiles et épuisantes. Beaucoup de malades asthéniques présentent de grands troubles quand on essaye de leur faire maintenir ces conduites, quelques-uns en deviennent tout à fait incapables. Cependant ces derniers malades eux-mêmes, comme je l'ai montré, ne perdent pas complètement la notion de la persistance des objets. Il y a donc d'autres conduites qui suppléent l'attente proprement dite et donnent la persistance d'une façon moins coûteuse. Le langage et la croyance ont en effet condensé tous les résultats des conduites précédentes et donné à l'objet une véritable persistance. L'affirmation que l'on fera telle chose quand on verra l'absent, c'est-à-dire le commandement que l'on se donne à soi-même de faire telle chose quand on le verra, remplace avantageusement les actes différés et les attentes proprement dites et confère à l'objet cette persistance quand il est en dehors de la portée de nos sens qui est l'essentiel de l'existence. L'être, c'est l'objet auquel on croit ; quand on affirme qu'on fera telle action en sa présence, on en fait un être.

Si l'essentiel de l'être est simplement cette croyance, quelle que soit l'action sur laquelle elle porte, quelle que soit la façon dont elle est formée, il en résulte que primitivement la notion d'être est très simple et toujours la même, quel que soit l'objet auquel elle s'applique. On a envie de dire qu'à ce niveau il y a au moins deux notions, celle de l'être et celle du non-être, les objets auxquels on donne l'existence et ceux auxquels on la

refuse. Cela ne me paraît pas exact ; comme M. Bergson l'a bien montré dans sa fine analyse de l'idée de néant, la notion de « non-être » est quelque chose de très compliqué, qui suppose avant elle, les notions du réel, de l'imaginaire, de la pensée entre lesquelles l'esprit oscille, il est probable qu'il faut la rattacher à un stade plus élevé. Au niveau où nous sommes, tous les objets ne sont pas accompagnés par l'affirmation qui les transforme en êtres. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, les conduites d'un degré supérieur ne viennent pas automatiquement se superposer à toutes les conduites du niveau inférieur : un grand nombre d'actions restent au niveau inférieur, c'est là l'origine des actes subconscients. Quand un objet ou une parole ne provoque pas une affirmation qui la transforme en être, elle n'est pas affirmée non-être, elle n'est pas plus non-être que être, elle retombe dans le langage inconsistant antérieur à l'affirmation, elle reste une simple conduite perceptive et rien de plus.

Une autre question plus délicate se pose à propos des caractères ordinairement attribués aux objets qui deviennent des êtres. Les enfants, les primitifs, les débiles ne distinguent-ils pas au moins deux espèces d'êtres, les êtres inertes et matériels et les êtres pensants ? Cette distinction n'est-elle pas apparente chez ces primitifs qui se servent des corps matériels et qui se servent des Esprits puisqu'ils les implorent à tout propos ?

Cette question est fort délicate : les primitifs et les malades redescendus à leur niveau ne semblent pas attribuer des caractères bien différents aux Esprits des morts et aux Esprits des corps matériels. Un arbre, un fleuve, une montagne sont des êtres fort analogues à l'Esprit d'un chef décédé. Tous ceux qui se sont occupés des prélogiques et à un autre point de vue tous ceux qui se sont occupés de psychologie génétique l'ont bien reconnu : « on a tort, dit M. Baldwin à propos des théories de l'animisme, d'attribuer au sauvage nos distinctions entre la matière inanimée et l'âme purement spirituelle... Il ne faut pas lui donner nos idées sur l'esprit en retranchant seulement nos fonctions logiques (1) »

(1) J. M. BALDWIN, *Théorie génétique de la réalité*. Traduct. E. Philippi, 1918, p. 55, 59.

Quels sont en effet les caractères de l'être élémentaire que nous retrouvons dans les « Esprits » des primitifs, dans les dieux et les démons de nos malades ? Ce sont des objets extérieurs, capables de remuer, de frapper, de faire du bien et du mal par des actions, capables de parler, de commander, de défendre, capable de faire des pactes, des promesses, des menaces, c'est-à-dire d'avoir des intentions dont il faut tenir grand compte. Ces objets ont en outre une propriété particulière, c'est de pouvoir être invisibles au moins à certains moments, d'être cachés dans ou sous des objets différents : il faut pour réagir à de tels objets réagir à des intentions d'un être qu'on ne voit pas, qu'on n'entend pas toujours. Ces caractères sont exactement ceux des hommes qui entourent le sujet au niveau asséritif. L'intention n'est pas autre chose qu'une croyance qui ne s'est pas encore réalisée en acte ; un groupe important des conduites de ce niveau comprend les conduites intentionnelles, c'est-à-dire non seulement la conduite d'un homme qui a des intentions, mais la conduite d'un homme qui réagit à un individu ayant des intentions. Dans cette dernière conduite il faut se préoccuper des intentions cachées, dissimulées qui sont les plus dangereuses : aux stades précédents on se préoccupait des objets, des individus cachés ; et à ce stade il faut se préoccuper des intentions cachées, des intentions des absents. L'être est en somme à ce moment un homme du niveau asséritif tantôt présent, tantôt absent : c'est cette notion-là que nous retrouvons dans tous les cas où est appliquée la notion d'être, qu'il s'agisse d'un rocher ou d'un chef. Cela n'est pas très surprenant, car la notion d'être au début n'a pas été appliquée indistinctement à tous les objets en tenant compte de leurs différences, mais aux plus importants chez lesquels la persistance des intentions était la plus intéressante, c'est-à-dire aux semblables. Elle a conservé avec elle les caractères essentiels des objets auxquels elle s'était d'abord appliquée et les a étendus à tous les autres.

Cette notion « d'être » ainsi entendue, née de l'entification de nos semblables, va en effet être appliquée toujours la même à une foule de choses, c'est-à-dire que cette forme de croyance va être surajoutée à toutes sortes d'opérations psychologiques qui attirent l'attention. On l'applique aux êtres vivants qui par tant de caractères ressemblent aux hommes. On l'applique à certains objets matériels et l'enfant bat la chaise contre laquelle

il s'est cogné comme le sauvage implore le soleil ou le nuage. On l'applique à des choses que nous considérons aujourd'hui comme des phénomènes, à l'ombre du corps, au feu, au vent (1).

Le caractère d'un être persistant de ce genre sera donné très facilement aux morts et dans l'esprit du prélogique, comme dans l'esprit de l'enfant, du débile mental ou du délirant le mort continue d'exister. C'est un être qu'on ne voit pas, c'est un absent et on continue à avoir vis-à-vis de lui la conduite de l'absence jusqu'à ce qu'on l'oublie complètement. On n'a pas encore pour lui cette conduite que nous avons pour les morts, quand nous cessons de les attendre, ou d'attendre rien d'eux, quand nous prenons des dispositions pour nous adapter à leur disparition définitive et cela très rapidement bien avant de les avoir oubliés. Mais cette notion « d'être », toujours avec le même sens, va s'étendre bien plus loin. Des noms, de simples paroles sont devenues des Dieux, c'est-à-dire des êtres, *nomina numina* (2) : suivant une ancienne remarque de tous ceux qui ont étudié les enfants, de Sully, de Compayre, de M. Piaget, les jeunes enfants croient que toutes les choses ont reçu un nom primordial et absolu qui fait en quelque sorte partie de leur nature et qui est un être véritable.

Des métaphores, des imaginations, des reproductions ou des constructions artistiques seront des êtres que rien ne distingue des autres : « les animaux imaginaires aux formes étranges, les sphynx, les griffons, disait Maspéro, sont pour eux des êtres peut-être plus rares mais identiques aux autres (3). » On a décrit sous le nom de « pensée symbolique » cette disposition à traiter des images, des symboles comme des êtres. Cette disposition existe certainement et donne à certains esprits une forme très particulière. Mais il ne me semble pas juste d'en faire une forme de mentalité spéciale. Celui qui entifie des symboles est identique à celui qui entifie des noms, des idées abstraites ou qui divinise des phénomènes comme le vent ou l'ombre ; cette pensée symbolique n'est qu'une forme particulière d'une pensée très

(1) GÉRARD VARET, *L'ignorance et l'irréflexion*, p. 105. LÉVY-BRUHL, *Les fonctions mentales dans les sociétés primitives*, 1910, p. 45, 50, 85.

(2) Cf. BALDWIN, *La pensée et les choses*, traduct. 1908, le chapitre sur l'individuation prélogique, p. 267.

(3) GÉRARD VARET, *op. cit.*, p. 128.

générale, la pensée du niveau asséritif qui n'a qu'une seule conception de l'être et qui l'applique à tout ce qu'elle affirme.

Cette conception générale de l'être capable d'actions et surtout d'actes intentionnels se retrouve dans un autre phénomène psychologique, dans l'explication des choses, telle qu'elle se présente aux esprits de ce niveau. Il est facile de remarquer que les enfants, les sauvages, les malades ne comprennent les choses qu'en se les représentant comme artificielles, comme fabriquées par quelques êtres intelligents et puissants. Ils posent sans cesse la question : « Pourquoi faire ? Pourquoi est-ce fait ? » et ils ont besoin d'imaginer le but que se proposait le producteur, c'est-à-dire l'intention qu'il avait en fabriquant cette chose. M. Piaget dans ses études sur les enfants (1) fait remarquer que pour l'enfant le monde semble plus logique qu'il n'est pour nous. L'enfant croit qu'il est possible de tout lier, de tout prévoir, parce que tout est construit et intentionnel, tout est soumis à l'ordre logique et humain, sans hasards et sans arbitraire. Quand il a réussi à se représenter une intention il a compris et il ne demande rien de plus.

C'est qu'en effet l'explication à ses débuts est intimement liée à la production, à la fabrication (2) : l'homme comprend ce qu'il produit, ce qu'il sait produire et pour comprendre une chose qu'il n'a pas faite lui-même il faut qu'il la considère comme artificielle, qu'il se représente les intentions de l'être qui l'a produite et les intentions qu'il devrait avoir lui-même pour la reproduire.

Au stade intellectuel l'homme était capable, grâce aux conduites relationnelles, d'utiliser des objets comme contenant ou contenus, comme des outils, des symboles, ce qui ajoutait à la notion de l'objet perceptif, la notion de l'objet intellectuel. Ce n'est que plus tard qu'il est devenu capable de fabriquer ces objets intellectuels et d'en faire des objets artificiels en transformant l'objet pour qu'il se prête mieux à son nouveau rôle de contenant, de symbole, d'outil. La conduite de la produc-

(1) J. PIAGET, *Le langage et la pensée chez l'enfant*, 1923, p. 276.

(2) Je ne puis que résumer ici en quelques mots l'idée générale de l'enseignement que j'ai donné au Collège de France pendant une année, 1915-16, sous ce titre : « *Les explications et les tendances industrielles* ».

tion suppose une première expression de l'objet intellectuel sous forme de désirs, de paroles, expressions qui s'opposent à la perception actuelle de l'objet et ensuite une série d'actions intermédiaires entre cette représentation et cette perception. Ces conduites sont analogues aux actes relationnels de l'intelligence, elles ont pour résultat de rapprocher l'une de l'autre cette représentation et cette perception.

Parmi les conduites intentionnelles les plus intéressantes sont les réactions aux intentions des semblables. Certaines perceptions, l'expression des intentions ou certains signes qui permettent de les soupçonner quand elles ne sont pas exprimées, sont le point de départ, la stimulation de ces conduites : quoique le semblable ne se comporte pas à ce moment d'une manière menaçante, quoiqu'il ne fasse que parler ou même qu'il n'exprime rien d'inquiétant, nous nous mettons sur la défensive et nous nous préparons à réagir à cette action qui n'existe encore que sous forme d'intention. Ces préparations à la défense, ces préparations à réagir à une action simplement future sont plus ou moins sérieuses, plus ou moins fortes suivant que l'intention exprimée ou soupçonnée paraît devoir se réaliser plus ou moins certainement. Il y a des intentions qui même bien exprimées nous laissent à peu près indifférents parce que l'expérience de la vie sociale a appris qu'elles sont peu graves et ne se réaliseront guère. Chez d'autres hommes, au contraire, il nous suffit de soupçonner une intention pour nous mettre sérieusement en garde et pour nous préparer complètement à la réaction. Il est inutile d'énumérer ici les circonstances dans lesquelles se présentent ces deux conduites, il suffit de constater qu'elles se sont constituées et qu'elles existent chez les enfants et chez nos débiles.

Ces deux attitudes me paraissent être la forme la plus primitive de la notion de « pouvoir » et de « force ». Percevoir une intention et en raison de certains détails et du souvenir des conduites précédentes de l'individu, se mettre immédiatement à réagir à une action qui n'est encore qu'une intention c'est une conduite qui est le point de départ de la croyance à la puissance qu'a cet homme de réaliser ses intentions : c'est en somme la croyance à son pouvoir. L'attitude contraire est la croyance à sa faiblesse.

Bien entendu ces conduites vis-à-vis des intentions de nos semblables seront, suivant la règle générale, appliquées à nos propres intentions, ce qui déterminera toutes les croyances à

nos pouvoirs, à notre force, à notre faiblesse. Ces notions ne sont en aucune manière des sensations primitives de force ou de faiblesse qu'il est impossible de constater aux stades primitifs. Elles supposent, le langage, la croyance, l'intention, la réaction aux croyances et aux intentions, elles sont beaucoup plus tardives qu'on ne le croit et ne jouent véritablement un rôle qu'au niveau asséritif où se forme la notion de l'être.

Il ne faut pas oublier cependant qu'à ce niveau ces notions sont encore fort simples et fort confuses. En particulier il ne faut à ce niveau établir aucune distinction entre un pouvoir matériel et un pouvoir spirituel, il ne faut pas dire qu'un pouvoir intentionnel est quelque chose de spirituel. Il n'y a encore ni corps, ni esprit : il s'agit d'une notion vague du passage plus ou moins certain, c'est-à-dire plus ou moins affirmé, d'une action de la forme verbale à la forme mouvement réel. Il s'agit de l'organisation d'une conduite correspondante à cette croyance. C'est pourquoi je ne suis pas étonné que les observateurs des populations prélogiques constatent des croyances à une force vague, le « mana », qui n'est ni physique ni morale, qui appartient tantôt à des êtres que nous appellerions aujourd'hui des corps, tantôt à des êtres que nous appellerions des esprits et qui passe des uns aux autres avec la plus grande facilité. Il y a à ce niveau, dans la notion de pouvoir, la même indétermination que dans la notion d'être, ou plutôt la notion de pouvoir n'est qu'un aspect particulier de ces conduites intentionnelles appliquées très irrégulièrement à certains objets ou à certains groupes d'objets qui d'une manière plus générale ont été le point de départ de la notion d'être.

Une étude très intéressante, mais beaucoup plus difficile, que nous ne pourrons traiter ici complètement, est celle de la forme que prennent dans la pensée du niveau asséritif les notions relatives au temps. Les conduites relatives au temps dérivent de l'attente et non des mouvement simples d'écartement et de rapprochement comme la plupart des autres notions. Or, l'acte de l'attente présente des caractères tout particuliers, c'est une action dans laquelle il y a peu de véritables mouvements des membres et qui dépend davantage de la régulation des forces psychologiques ; il est en quelque sorte intermédiaire entre les actes proprement dits et les sentiments. Il sera nécessaire de

l'étudier plus complètement quand nous aborderons le problème de la mémoire. Mais il faut remarquer seulement ici que cette différence initiale modifie les notions dérivées de l'attente comme les notions des périodes du temps. La croyance immédiate appliquée aux périodes de temps ne les transforme pas tout à fait de la même manière que les faits précédents : sauf dans des cas assez rares, elle ne fait pas de ces périodes mêmes des êtres proprement dit analogues à des hommes cachés, mais elle leur donne cependant des caractères analogues à ceux de ces êtres.

Sans doute au niveau asséritif la mémoire a déjà présenté une certaine évolution. Le récit qui est l'acte fondamental de la mémoire s'est organisé, il présente un certain rangement des souvenirs analogue à celui des objets matériels. Les conduites relatives au contenant et au contenu, à la disposition en ordre, qui se sont développées au stade précédent se sont appliquées au récit et ont donné naissance aux notions de l'avant et de l'après, de la succession, du commencement, de la fin, des diverses époques. Les diverses époques ont une valeur propre, qualitative en quelque sorte suivant les événements qui les caractérisent et les cérémonies religieuses qui les accompagnent. Le caractère qualitatif des périodes de temps a été bien mis en lumière par les observations des sociologues sur les primitifs (1), et peut être observé de même chez les malades. Mais quand une de ces périodes, un ensemble d'événements racontés, attire l'attention et provoque l'affirmation, quelle forme d'existence lui donne-t-on ? Il ne serait pas exact de dire qu'on donne aux événements la même forme d'existence qu'aux événements présents, qu'on fait de la période un présent. Sans pouvoir entrer ici dans une étude qui demanderait l'analyse de plusieurs observations médicales, je suis disposé à croire que ni la notion de l'événement ni la notion du présent telles que nous les comprenons n'existent dans la pensée asséritive. Sauf dans des cas exceptionnels le narrateur ne transforme pas non plus la période du temps en elle-même en un être, il ne fait pas porter sur elle son affirmation, il la fait porter sur les objets et les personnages qui jouent un rôle dans l'histoire. Quelle que soit l'époque en question, qu'elle soit passée ou future, il donne à ces personnages la même forme

(1) HUBERT et MAUSS. Représentations du temps dans les religions et les magies, *Mélanges d'histoire des religions*, 1909, p. 197.

d'existence qu'il donne à tous les êtres. Les héros de cette histoire existent comme les Dieux, comme les morts, comme les chimères de cette même manière peu précise qui les rend capables d'intentions bonnes ou redoutables pour les hommes quoiqu'on ne les voie pas.

Le fait le plus frappant c'est que toutes les périodes du temps, étant remplies par des actions de personnages qui ont toujours la même forme d'existence, deviennent toutes identiques les unes aux autres. Tout est mis sur le même plan, qu'il s'agisse du futur immédiat ou du passé le plus reculé. Ces individus parlent du passé, de l'avenir, de l'imaginaire, ou de ce que nous appelons le présent de la même manière. C'est pour cela que tous leurs discours nous donnent l'impression de révélations, de prophéties, d'hallucinations. Parler des actions futures ou passées d'un homme comme si elles existaient de la même manière que les actions d'un homme présent devant nous est actuellement dangereux, c'est prophétiser, ou être halluciné.

On a beaucoup de peine à s'entendre sur l'interprétation des hallucinations parce que l'on réunit sous ce nom des phénomènes fort différents appartenant à des niveaux psychologiques différents. Je ne parle pas ici des hallucinations du niveau perceptif, troubles élémentaires qui apparaissent dans les délires toxiques par exemple et dans lesquelles des attitudes perceptives déterminées par des trompe-l'œil jouent le rôle principal. Je parle des hallucinations dans lesquelles interviennent le langage et l'affirmation, dans lesquelles les sujets affirment qu'ils voient ou entendent et le plus souvent qu'ils ont vu ou entendu, c'est-à-dire dans lesquelles ils donnent l'être à des choses qui pour nous n'existent pas. On a souvent remarqué qu'il y avait dans ces hallucinations un élément moteur important, une conduite active (1). Cela est tout à fait juste, mais cela ne nous apprend pas grand chose, puisque nous sommes convaincus qu'il y a une conduite active dans tous les phénomènes psychologiques sans exception. On ne nous dit pas l'essentiel : quelle est cette conduite psychologique active et à quel niveau appartient-elle ? M. Séglas avait déjà été plus loin quand il disait si nettement que

(1) Cf. P. QUERCY. — Délire d'hallucination, *Encéphale*, 1920; MASSELON. L'hallucination et ses diverses modalités cliniques, *Journal de psychologie*, 1912, p. 504.

beaucoup d'hallucinations sont des délires. Ce que nous pouvons comprendre en disant que ce sont des croyances, des affirmations fausses qui dépendent d'un mode d'affirmation et de croyance que le sujet est en ce moment incapable de changer.

Nous ne comprenons pas ces hallucinations, ces prophéties, ces symbolismes qui donnent toujours la même existence à des choses qui nous paraissent si différentes, parce que nous ne parlons pas, nous n'affirmons pas, au moins à ce moment, de la même manière. C'est l'affirmation élémentaire du stade assératif qui transforme une foule de phénomènes psychologiques en un être toujours le même et qui n'est pas capable d'établir les distinctions, œuvres de l'affirmation réfléchie.

4. — Le réel réfléchi

Cette notion de l'existence de l'objet qui dépend de la croyance, prend des aspects fort différents suivant le degré de perfection de la croyance elle-même. La croyance immédiate donne à l'être une certaine stabilité, puisqu'elle promet même en l'absence des stimulations de l'objet de faire plus tard en sa présence les mêmes actions. Mais c'est une croyance fragile et sous toutes espèces d'influences que l'on ne prévoit pas en ce moment, à la suite de l'éveil d'autres tendances, elle peut changer complètement et l'être qui venait d'être affirmé disparaîtra. La croyance réfléchie qui comporte une suspension de l'affirmation précipitée, des délibérations avant l'affirmation de la conclusion est beaucoup plus stable. Elle ne dépend pas de la force momentanée d'une tendance éveillée isolément, elle dépend de toutes les tendances qui ont été évoquées et confrontées : il est peu probable qu'après une délibération bien faite une tendance forte surgisse d'une manière inattendue et vienne transformer la croyance. L'existence conférée par cette croyance réfléchie sera donc beaucoup plus assurée, plus stable(1) : l'être, c'est ce que l'on croit par assentiment immédiat, le *réel* c'est ce que l'on croit après réflexion.

Bien entendu cette croyance après réflexion sera déterminée par diverses influences qui agissent sur la conclusion de la ré-

(1) Cf. BERGSON. — *L'évolution créatrice*, 1907, p. 301.

flexion. Des sentiments que nous aurons à étudier dans le second volume de cet ouvrage, la perception des relations entre les objets, jouent un rôle considérable dans l'affirmation réfléchie. Mais nous laissons de côté pour le moment les circonstances qui déterminent l'affirmation réfléchie de réalité pour étudier cette affirmation en elle-même et voir les caractères qu'elle donne à la croyance au réel.

Le caractère essentiel du réel est d'abord la solidité plus grande: affirmer qu'une chose est réelle c'est affirmer plus fortement qu'elle a la persistance et qu'on la retrouvera plus tard. Le sentiment de cette distinction entre l'être et le réel n'existe naturellement pas chez les individus qui sont toujours au niveau asséritif et qui n'ont connu que l'être. Ceux-ci ont même une affirmation brutale en apparence plus forte que celle des individus capables de réflexion et ils ne s'aperçoivent pas que cette affirmation brutale est fort variable. Cette distinction n'est bien perçue que par les individus qui sont capables des deux croyances et qui apprécient davantage la certitude stable qui caractérise le réel, surtout quand ils craignent de la perdre.

Il est curieux de remarquer que les troubles du sentiment du réel, la perte du réel, les recherches angoissantes du réel, troubles si fréquents et si intéressants dans les névroses, se présentent toujours chez des individus qui ont des troubles de la croyance réfléchie. La perte du réel se surajoute à des phénomènes d'aboulie, au trouble de la décision réfléchie. Mais ces malades ont conservé la volonté et la croyance précédentes et il est curieux de constater qu'ils ont conservé la notion d'être, comme ils ont conservé l'affirmation impulsive. Un douteur de ce genre, comme je l'ai souvent vérifié, continue à croire à l'existence, c'est-à-dire à la persistance des objets en dehors de lui, même quand il met en doute leur réalité. « Ma sœur n'est plus réelle, pour moi elle n'est plus qu'un fantôme, un rêve, même quand je la vois. — Vous croyez donc que cette dame n'est pas vivante, qu'elle ne va pas rentrer chez elle après vous avoir quitté, que demain quand elle reviendra, vous ne la verrez pas, vous n'entendrez pas ses paroles ? — Que dites-vous là, je sais bien qu'elle va rentrer, que ses enfants la verront, lui parleront, que je la verrai demain, que je pourrai la toucher comme aujourd'hui. — Alors de quoi vous plaignez-vous et qu'est-ce qui vous manque ? — Il me manque qu'elle soit réelle, que je puisse affirmer avec

certitude que je la vois bien, que je n'aie pas à chaque instant le sentiment de l'erreur possible, que j'affirme une fois pour toutes qu'elle est bien là ». Sans doute il y a là un trouble fort compliqué et nous verrons dans le second volume de cet ouvrage les sentiments qui jouent ici un rôle considérable dans l'affirmation du réel. Mais ces sentiments amènent l'affirmation et c'est de cette affirmation que nous nous occupons en ce moment. Il est impossible de comprendre le langage de ces singuliers malades si on n'admet pas deux formes de l'existence, l'une qu'ils ont conservée quand ils disent que « la personne viendra demain et qu'ils la verront », l'autre qu'ils ont perdue quand ils disent « que demain comme aujourd'hui il lui manquera quelque chose pour être réelle » et si on n'admet pas deux formes d'affirmation correspondantes à ces deux existences, l'une qu'ils continuent à faire assez correctement, l'autre qu'ils ne savent plus terminer. L'étude des sentiments nous montrera plus tard pourquoi, au moins dans certains cas, ils ne peuvent plus terminer la croyance réfléchie ; mais le trouble du réel dépend d'abord de cette absence de décision réfléchie.

Le réel n'est pas seulement un degré plus précis de l'être avec plus de stabilité, ce qui le caractérise peut-être encore plus c'est qu'à l'inverse de l'être qui est toujours le même il présente bien des variétés qui se distinguent les unes des autres. L'affirmation réfléchie, probablement parce qu'elle est une moyenne en relation avec beaucoup de tendances variées, devient elle-même nuancée et suivant le degré de cette affirmation, suivant la nature de l'union entre la parole et l'action qu'elle implique, se constituent des variétés remarquables du réel.

La première de ces distinctions donne naissance aux degrés du réel : tandis qu'au niveau précédent tous les êtres étaient sur le même plan, il y a pour l'esprit réfléchi des degrés de réalité, du réel véritable et complet et du demi-réel. Nous ne mettons pas sur le même plan la réalité d'un de nos amis et la réalité du diner que nous avons eu avec lui. L'ami est une réalité qui persiste, qui est encore la même aujourd'hui, qui sera la même demain, tandis que le diner a eu une réalité assez forte pendant que nous le mangions et a une réalité bien moins forte, quand il n'est plus qu'un souvenir. Parmi les réalités complètes nous mettons les corps et les esprits, parmi les demi-réalités nous

mettons les événements et bien des choses du même genre. Il y aura même des réalités intermédiaires, mais cette distinction des réalités complètes et des demi-réalités reste la principale.

De quoi dépend cette première grande distinction ? M. Baldwin dit justement à ce propos qu'il y a une différence dans la vérification et le contrôle des idées : dans le réel véritable on peut vérifier directement la persistance de l'objet par des perceptions, dans le demi-réel on ne peut rien vérifier directement puisque l'événement est disparu, il faut vérifier indirectement par des souvenirs. Cela est juste mais cette différence peut être mieux comprise si on réfléchit à la nature de la croyance, point de départ de l'être et du réel.

Le réel est la conséquence d'une croyance réfléchie : toute croyance, toute affirmation étant une promesse d'acte, le réel consiste à affirmer après réflexion que nous exécuterons les actes impliqués dans l'affirmation de la réalité de l'objet. Si je dis que l'Arc de Triomphe est réel, je dis avec la certitude que donne la réflexion que je pourrai le percevoir devant moi, le faire percevoir à d'autres, en toucher les parois, monter sur le sommet, etc. Mais pourquoi tous ces actes ne sont-ils pas faits immédiatement ? Parce qu'il s'agit d'un acte de croyance et non d'un acte de volonté, c'est-à-dire parce que les stimulations de l'acte ne sont pas actuellement données, au moment où je parle, parce qu'elles ne seront fournies que plus tard dans certaines conditions.

Ce sont justement ces conditions de l'exécution de la promesse qui ne sont pas toujours les mêmes dans toutes les affirmations du réel. Quand il s'agit du réel complet, ces conditions sont simples et dépendent bien de celui qui parle, ce sont des conditions d'espace qui n'impliquent par conséquent que des actes de déplacement et de mouvement. Pour percevoir et vous faire percevoir l'Arc de Triomphe, il suffit que je marche et vous fasse marcher jusqu'à son pied. Or ce sont là des actes que nous considérons après réflexion comme possibles et faciles et c'est pourquoi la promesse nous paraît sérieuse et l'objet auquel elle s'applique prend une grande réalité.

Si j'affirme au contraire la réalité du printemps et de la poussée des feuilles sur les arbres quand nous sommes en hiver, à quelles conditions puis-je faire les actes impliqués dans cette croyance, l'acte de percevoir la verdure, l'acte de cueillir les fleurs ? Il n'y a

pas de mouvement de mes membres, pas de déplacement dans la région qui puissent le permettre, car il ne s'agit pas de l'espace. Je suis obligé de reprendre cet acte tout particulier dont nous avons parlé, l'acte de l'attente, le seul qui ait de l'influence sur les choses qui dépendent du temps. En somme je percevrai la verdure des arbres si j'attends l'époque du printemps.

Mais bien mieux, il y a des croyances pour la vérification desquelles l'attente même est insuffisante : je rappelle à ce propos la discussion que je présentais dans ma conférence à Genève en novembre 1923 (1). « Quand je vous dis que je crois avoir assisté avec M. Claparède à un congrès psychologique dans la jolie ville d'Oxford au mois d'août dernier, quelle promesse d'acte cette croyance peut-elle contenir ? Je ne peux plus comme tout à l'heure quand il s'agissait du lac, vous conduire par la main à ce congrès et vous faire entendre les orateurs, parce que je peux bien retrouver la ville d'Oxford, mais je ne retrouverai pas le Congrès du mois d'août dernier. Il est disparu et je ne sais plus où il existe : c'est là la grande difficulté que présente la croyance à une certaine existence du passé qui est mort ou qui semble être mort. Je ne suis pas tout à fait certain que le passé soit entièrement mort et disparu et j'ai un faible pour le roman de Wells « la machine à remonter le temps » : un jour viendra où l'homme saura se promener dans le passé, comme il commence à se promener dans l'air. Un jour il saura même faire des transports dans le temps et cherchera dans le passé les événements disparus et les personnages morts pour les rapporter dans le présent, ce qui donnera lieu à des romans d'aventures plus merveilleux que ceux de Jules Verne et dont nos romanciers d'aujourd'hui, pauvres d'imagination, n'ont aucune idée. Mais aujourd'hui je suis obligé de convenir que la machine indispensable n'est pas encore tout à fait au point et que ce moyen de justifier ma croyance n'est pas à ma disposition. Ma promesse à propos de ma croyance à l'existence du passé doit porter sur un autre genre d'action.

« La parole se complique, elle n'est pas seulement considérée comme une copie, un double de l'action, elle devient action elle-même. Quand je vous dis que le congrès d'Oxford a eu lieu, je

(1) Les souvenirs irréels, conférence à l'Institut J. J. Rousseau, le 24 novembre 1923, *Archives de psychologie* de Genève, 1924, p. 17.

vous promets d'en parler toujours de la même manière, de réussir à maintenir mon récit sans changement dans toutes les circonstances, devant tous les témoins, devant tous les documents. Si je vous dis que pendant ce congrès nous avons fait une charmante promenade sur la rivière Isis, je réussirai à maintenir mon récit devant les autres personnes qui ont été au congrès et devant les documents du congrès. Mais si je vous dis que le congrès s'est terminé par un bal masqué où toutes ces dames sont venues avec des perruques vertes et bleues, je vois déjà surgir l'indignation de M. Clarapède et je n'ose pas continuer. »

En un mot il y a des croyances même réfléchies portant sur certaines réalités qui ne peuvent aboutir à des vérifications complètes par les actes ordinaires de simple déplacement. Elles contiennent cependant des promesses d'actes, mais des promesses d'actions d'une autre nature, de ces actions d'attente qui rentrent dans le groupe des conduites temporelles, ou des actions de langage, le simple maintien de l'affirmation dans toutes les circonstances. Des affirmations de ce genre sont distinguées des précédentes, elles ne donnent pas naissance à la réalité complète, mais seulement à des demi-réalités. Ces demi-réalités elles-mêmes présentent des degrés variés dans lesquels l'affirmation aura divers degrés de force. Dans ce groupe rentreront, comme on le verra, les divers événements, qu'ils soient matériels ou spirituels, auxquels l'esprit réfléchi donne une certaine réalité distincte de celle qu'il accorde aux Corps et aux Esprits.

Cette distinction est capitale : tandis qu'au niveau précédent on ne peut affirmer l'être à propos d'un nom, ou d'un symbole sans en faire immédiatement un être complet avec la persistance, l'intention, le pouvoir, maintenant on peut donner une certaine réalité aux noms, aux imaginations sans en faire des corps ou des esprits.

Pour comprendre ces diverses réalités reprenons le premier groupe, celui des réalités complètes. L'être primitif conçu à l'image des hommes du type assératif était un homme présentant un corps, des membres accessibles à la perception, mais pouvant être caché, il avait en effet des intentions qui pouvaient exiger cette dissimulation, mais qui n'en restaient pas moins efficaces. Ces deux groupes de caractères se sont dissociés et ont donné naissance aux attributs des corps et des esprits. Le corps est

une réalité persistante à propos de laquelle on affirme avec réflexion tous les actes de perception, c'est-à-dire qu'il a une place, une forme, un poids, une couleur, etc. Le corps est distinct de l'individu qui parle et distinct des autres corps, les corps sont séparés les uns des autres et séparés de notre corps propre, c'est-à-dire qu'ils conservent les caractères que l'objet a acquis en stade perceptif. Ces corps sont inertes, ils n'ont pas de mouvement spontané, pas d'initiative, ils ont perdu le caractère du second groupe, les caractères intentionnels.

L'esprit au contraire a perdu les premiers caractères, ceux de l'objet perceptible, il est invisible et ne peut être atteint par aucun de nos sens. Ce n'est pas seulement parce qu'il est un homme caché, c'est parce que sa nature est d'être perpétuellement invisible. Mais il a des intentions, des réflexions, des pensées et il est doué d'une grande initiative interne qui peut amener les actions les plus inattendues. En effet, sans que l'on précise bien par quel moyen, ces intentions, ces croyances, ces volontés peuvent avoir un effet sur nous et devenir dangereuses ou favorables. Ces esprits sont des réalités distinctes de l'individu qui parle et distincts entre eux, extérieurs les uns aux autres comme les corps ou plutôt comme les hommes, car si les corps ont conservé les propriétés des objets précédents, les esprits ont conservé les propriétés des hommes et des vivants acquises par les actions du stade social et du stade asséritif. Une partie des êtres du stade précédent se répartit maintenant dans ces deux groupes des corps et des esprits.

Ces deux réalités peuvent se réunir et se combiner dans l'homme, notre semblable, et en nous-mêmes. Il y a dans l'homme un corps qui est visible avec une bouche qui parle et un esprit qui n'est pas visible et qui n'a pas de parole, mais qui pense et qui croit. Cet esprit est à l'intérieur du corps, tantôt placé avec plus ou moins de précision dans la poitrine ou dans la tête derrière les yeux, tantôt contenu d'une manière vague dans tout le corps vivant qui est une sorte de réalité intermédiaire entre les deux autres. L'esprit peut de temps en temps sortir de son corps et y rentrer, après la mort il en sort d'une manière définitive et il reste indépendant.

Comment se sont formées ces croyances réfléchies sur les corps et les esprits, sur leurs natures distinctes ? Cette question a été souvent discutée et je rappelle seulement l'étude remar-

quable de M. Baldwin dans son livre sur *La pensée et les choses* 1908 p. 366, et dans *Psychologie et sociologie*, 1910-11. Cet auteur avait déjà signalé dans son premier ouvrage sur *Le développement mental chez l'enfant et dans la race*, l'importance que prend la perception des actes capricieux exécutés par les personnes vivantes : « l'âme d'autrui est la source d'événements capricieux et mystérieux logée dans la personne des autres ». Mac Dougall, *Introduction to social psychology*, 1909, insiste également sur le même fait. Plus tard dans son ouvrage sur *La pensée et les choses*, M. Baldwin donnera une part plus considérable au phénomène de l'image : « Les images persistent d'une manière différente des choses, elles sont entraînées par le cours mouvant de la démarche psychologique et participent à sa présence continue et ininterrompue (1)... Ces images réapparaissent en l'absence des choses, elles peuvent à tout moment se convertir en une perception externe... Il y a dans les images et dans les rêves une persistance toute particulière (2). »

Ces deux espèces de persistances déterminent l'opposition entre deux classes d'objets, les Esprits et les Corps, d'autant plus que le domaine de la persistance interne s'est enrichi de toutes les opérations de la pensée : « la vie psychologique subjective soumise à un contrôle plus ou moins autonome se libère du coefficient de la persistance externe (3)... L'interne est posé devant l'esprit comme un objet et la propre vie de l'esprit est expliquée comme celle que forment les objets de l'expérience externe (4). »

Ces dernières réflexions me paraissent dépasser le problème actuel et se rattachent à l'opposition du sujet et de l'objet qui apparaîtra à mon avis beaucoup plus tard, après le stade rationnel au stade de la pensée expérimentale. Les réflexions sur la spontanéité des êtres vivants, sur l'image et le rêve sont très justes et bien des études anciennes avaient déjà cherché à faire sortir du rêve la notion des esprits. Je ferai seulement remarquer que ces phénomènes existaient déjà aux stades précédents quand la confusion des êtres était complète : si l'attention était attirée sur l'image ou le rêve, ceux-ci étaient transformés en êtres iden-

(1) *La pensée et les choses*, 1908, p. 379.

(2) *Ibid.*, p. 357-365.

(3) *Ibid.*, p. 374.

(4) *Ibid.*, p. 250.

tiques aux autres. Il faut ajouter une opération particulière et nouvelle qui attire l'attention sur les caractères propres à l'image et au rêve.

Ce sont les opérations particulières de la réflexion qui ont donné à l'idée et à la pensée leurs caractères spéciaux. La réflexion a arrêté l'affirmation et a maintenu la formule verbale à l'état de langage inconsistant sans relation avec l'action : « ce n'est qu'une idée, je n'affirme rien, je ne fais rien, je ne vous engage pas à faire quelque chose ». Cette formule verbale elle-même peut être de plus en plus réduite dans son expression extérieure ; les pensées sont des formules verbales que personne ne peut entendre, auxquelles personne ne peut réagir en dehors de moi-même et dont en raison de cette absence de réponse sociale on oublie le caractère verbal. L'intention était déjà capable de se dissimuler, grâce à la réflexion et à l'idée elle devient capable de mensonge, ce qui marque, comme on l'a vu, une évolution importante. Autour de l'idée et du mensonge se sont groupés tous les faits dont on vient de parler, les images, les rêves, ces attitudes dont le caractère proprement interne, invisible aux autres, n'avait pas été bien remarqué. Ces conduites internes, ces idées qui restent ainsi sans affirmation, sans action externe et si on le veut sans expression, qui semblent si peu de chose ont cependant une grande force et peuvent avoir des conséquences redoutables. Il en était tout autrement des objets perceptibles dont la taille, la visibilité sont le plus souvent en rapport avec la force.

Ces distinctions ont déterminé la formation d'une conduite vis-à-vis de cette pensée, de ce mensonge possible, de ce double qui se dissimule au-dedans de nos semblables, que l'on peut deviner en suivant le mouvement de leurs yeux, mais dont on ignore le plus souvent et dont on redoute les pensées et les intentions. Puis, suivant la règle, nous avons appliqué ces conduites sociales à nos propres actions et nous avons considéré comme un double invisible ce personnage et ce moi. Cela a créé des croyances sur la pensée invisible que l'affirmation réfléchie a transformées en esprits, réalités distinctes des corps.

Si on remonte à l'origine de ce mouvement qui a abouti à la distinction des corps et des esprits on voit que le point de départ se trouve dans la séparation fondamentale et primitive des deux conduites du langage et du mouvement des membres. Le lan-

gage, petit mouvement au début de la même nature que les autres, est devenu une action toute spéciale à cause de son caractère économique, il a doublé les autres actions, il les a remplacées, il s'est combiné avec elles de mille manières. Puis il en a tenu la place d'une manière plus complète et en même temps il s'en est distingué au moins en apparence et il a constitué une chose qui semblait tout à fait nouvelle, le monde intérieur de la pensée d'où sont sortis les Esprits.

5. — Les degrés du demi-réel

Rappelons maintenant au moins d'une manière succincte les principales formes de ce demi-réel qui joue un rôle considérable, dont la pensée et dont les troubles sont si importants dans les maladies. Comme on vient de le voir le demi-réel est intimement lié à la considération du temps comme le réel est lié à l'espace où les corps et les esprits sont localisés et séparés les uns des autres. Les promesses qui interviennent dans l'affirmation du demi-réel ne peuvent se rapporter qu'à des actes d'attente ou à des actes de récit. Les types du demi-réel sont donc l'événement futur qu'on attend et l'événement passé qu'on raconte.

Le futur est la notion qui se rapproche le plus des réalités ordinaires car il implique une action que nous ferons, que nous désirons faire. Mais cette action dépend de certaines conditions : les stimulations qui l'éveilleront ne peuvent pas être données sans ces conditions. Aucun acte, aucun mouvement ne peut nous les procurer, une seule conduite réussira, c'est l'attente. C'est pourquoi il ne faut pas confondre trop complètement le futur avec le désir, comme le fait Guyau dans sa *Genèse de l'idée de temp*. Le simple désir qui est une activation incomplète de la tendance, même accompagné d'effort ne suffit pas pour donner la conduite du futur, il faut y joindre l'attente, une conduite spéciale qui dirige l'effort vers le maintien de la tendance à l'état d'érection, sans lui permettre de retomber dans la latence ou de s'activer vers la consommation. La conduite de l'attente sous des formes variées est l'élément principal de la conduite du futur et tous les troubles de l'attente si fréquents chez les névropathes altèrent chez eux la notion du futur : « l'avenir est devenu

pour moi un trou noir où il n'y a rien... Je ne peux plus rien espérer puisque je ne peux plus rien attendre ».

Mais il n'en est pas moins vrai, que le désir, cette activation de la tendance à un degré plus élevé que l'érection, se mêle très souvent et naturellement à l'attente et qu'il contribue à donner au futur une nuance affective importante. C'est lui qui permet de distinguer deux sortes de futurs, *le futur prochain* et *le futur lointain*. Dans le premier le désir se mêle fortement à l'attente, dans le second le désir est presque complètement absent et la formule verbale qui représente la condition de l'action a perdu presque tout son intérêt. Dans le futur lointain le sentiment de l'attente reste seul et même il est souvent remplacé par de simples expressions, des symboles d'attente relatifs au temps futur. C'est pour cette raison, comme on le verra plus loin, que les malades asthéniques, chez qui les désirs se réduisent, projettent toujours les événements futurs extrêmement loin dans l'avenir.

Le passé c'est quelque chose qu'on raconte, mais surtout c'est quelque chose *qu'on ne peut que raconter*, car on ne peut pas l'agir et sa réalité ne dépend que de la force et des qualités de ce récit. Pour comprendre ces caractères du passé il est nécessaire de résumer en quelques mots les caractères essentiels de la fonction de la mémoire et de l'acte de raconter (1).

Les souvenirs ne sont pas des phénomènes élémentaires comme des réflexes, apparaissant nécessairement à la suite de toute impression sur le corps : il ne faut pas confondre la mémoire avec la conservation de la vie, la conservation de la forme ou la conservation des tendances qui une fois constituées sont éveillées et s'activent régulièrement toutes les fois que réapparaissent les circonstances à propos desquelles elles ont été construites. Quoique cela semble paradóxal, les animaux, les idiots proprement dits ont des tendances, des habitudes quelquefois très compliquées et très précises, mais ils n'ont pas de mémoire. Le grand caractère de la mémoire, c'est que la tendance formée à l'occasion de certaines circonstances est organisée de manière à être indépendante de ces circonstances initiales et qu'elle n'attend pas pour s'activer la réapparition de cette même sti-

(1) *Cours sur l'évolution de la mémoire et de la notion de temps*, 1922-23.

mulation. L'éveil de la tendance mémorielle ne dépend pas non plus d'un trompe l'œil qui, par suite d'une confusion des stimulations, réveille la tendance en l'absence de la circonstance initiale. Dans la mémoire la tendance construite à propos d'un objet, tendance à prendre une attitude particulière, à faire certains mouvements et surtout à prononcer certaines paroles, à faire le récit, peut être réveillée en l'absence de cet objet et sans une illusion qui fasse croire à sa présence. Elle est éveillée par une stimulation spéciale qui est la question posée par les autres ou par nous-même et cette association du récit avec la question est construite par le sujet lui-même en face de la circonstance initiale. Cette construction des attitudes mémorielles, du récit, son association avec une question particulière, est la première opération de la mémoire qui s'effectue en présence de certaines circonstances particulières, c'est l'acte de la mémoration.

Il ne faut pas croire que cet acte compliqué de la mémoration s'effectue automatiquement à propos de toutes les perceptions. C'est là une erreur psychologique source d'interminables malentendus. Nous savons que les actes d'une fonction supérieure sont toujours moins nombreux que ceux de la fonction inférieure et qu'une partie seulement des opérations psychologiques d'un certain stade subissent la transformation qui les transforme en opérations du stade supérieur. Cette opération de la mémoration n'est surajoutée qu'à un très petit nombre des actions que nous exécutons à tout moment et nous ne conservons dans la mémoire qu'un nombre infime des événements de notre vie.

Quand une tendance mémorielle est constituée, elle reste latente jusqu'au moment où la question joue le rôle de stimulation et provoque l'acte de la remémoration. Une sentinelle, comme je le disais autrefois, voit arriver l'ennemi, elle fait d'abord les actes qui sont les réactions ordinaires à cette stimulation, se cacher, se défendre, fuir, etc., mais en même temps elle construit un discours relatif à cette apparition de l'ennemi. Ce discours n'attend pas pour s'activer une nouvelle apparition de l'ennemi, comme cela a lieu pour les actes précédents de se cacher, de se défendre. Il est prêt à s'activer en l'absence de l'ennemi, dans le camp, simplement devant le chef et à l'occasion des questions que celui-ci posera. C'est cette conduite intellectuelle qui constitue la mémoire humaine et il est

nécessaire de la définir encore une fois avec précision pour comprendre son rôle dans l'évolution des conduites relatives au temps.

Il me semble probable que ces conduites mémorielles se sont développées au stade intellectuel par une transformation des conduites de l'absence, des réactions à l'absence qui étaient elles-mêmes comme on l'a vu des complications de l'attente. Il s'agit de la conduite d'un chef qui cherche à donner des ordres à un absent ou de la conduite du soldat qui transmet les ordres d'un chef absent. Ce sont des transformations de ces actions différées qui caractérisaient la conduite de l'absence.

Ces conduites ont pris une forme particulière quand les absences ont été très prolongées : or primitivement la mort des hommes n'était qu'une absence très prolongée. L'adaptation à la mort des semblables a joué un rôle considérable dans l'évolution de la mémoire et de la notion du temps. Les tendances sociales relatives à un homme déterminé, salutations, bons ou mauvais procédés ne peuvent plus s'activer après sa mort si ce n'est par illusion : c'est justement cet arrêt d'un grand nombre de tendances qui constitue le trouble déterminé par la mort. Mais les tendances mémorielles constituées à propos d'un individu sont comme des photographies prises devant lui et conservées ; elles sont construites de manière à pouvoir s'activer en son absence comme les photographies peuvent être regardées après sa mort. Tous les événements du passé sont en réalité analogues à des individus qui sont morts et on ne peut plus reproduire sans illusion les actes qu'ils déterminaient. On ne peut reproduire à leur propos que des actes de mémoire et c'est ce rapprochement des événements passés avec des morts toujours absents qui a déterminé la notion du passé.

Mais alors que devient la réalité de ce passé sur lequel nous ne pouvons plus agir par aucun mouvement de nos membres, ni même par l'attente. On a vu, quand nous avons cherché à définir la notion de l'événement en général, qu'il ne s'agit plus que d'une action particulière du langage lui-même. Le langage devient lui-même une action quand je promets de le maintenir dans toutes les circonstances, devant tous les témoins, devant tous les documents.

Il y a déjà là une action assez importante et le sentiment de l'existence du passé suppose à côté du récit une conduite assez compliquée ; il suppose la promesse de continuer la même affir-

mation, l'acceptation de la lutte contre les contradicteurs, l'assurance que l'on triomphera de leur résistance et que l'on pourra maintenir l'affirmation envers et contre tous. Ajoutez qu'il y a un choix à faire entre cette attitude et l'attitude contraire qui se dispenserait d'affirmer le récit et de s'exposer à ces risques. Ce choix peut être fait de différentes manières, d'une manière immédiate ou d'une manière réfléchie et suivant que le choix de l'affirmation sera fait de l'une ou de l'autre manière, la croyance aura un niveau plus ou moins élevé. Nos malades présentent des perturbations dans cette affirmation et dans ce choix ; les uns essayent le choix réfléchi et ne pouvant le terminer restent dans le doute, les autres affirment sans réflexion et tombent dans la suggestion. D'autres enfin sont plus intéressants, Lætitia la dormeuse, par exemple, n'est plus capable de joindre au récit l'affirmation même élémentaire et reste dans le vide. Elle a tous les troubles de la mémoire, elle ne se représente rien de ce qu'elle dit et ne localise pas plus dans l'espace que dans le temps, mais elle y ajoute une indifférence singulière aux dénégations et aux transformations que l'on essaye d'apporter à ses récits : « C'est comme cela si vous voulez, j'ai peut-être inventé ce que je raconte, ce sont des idées qui me passent par la tête et je ne tiens pas plus à l'une qu'à l'autre ». Elle ne fait plus cette distinction, cette classification que nous faisons continuellement des souvenirs, des imaginations, des pensées, elle n'a plus la localisation psychologique (1).

Quelles que soient l'importance et la difficulté de cet acte d'affirmation des paroles il est clair que ce contrôle par le seul maintien du récit ne peut pas avoir une valeur comparable au contrôle que fournit la transformation des paroles en actions de nos membres. C'est pourquoi la réflexion nous montre très bien que nos amis morts n'ont pas la même réalité que nos amis vivants. Le genre de réalité accordé au passé est très différent de celui qui est donné aux corps et aux esprits et même au futur. C'est un des grands progrès de la réflexion d'avoir démêlé cette demi-réalité du passé au lieu de mettre toutes les existences sur le même plan.

Même dans ce domaine des récits simplement affirmés il y a des distinctions à faire et ces demi-réalités présentent une cer-

(1) Les souvenirs irréels, *Archives de psychologie de Genève*, 1924, pp. 18-22.

taine gradation. Le concept général de l'événement, quand on ne précise pas qu'il s'agit d'un événement historique, laisse dans le vague la possibilité de sa réapparition future. Ce n'est qu'un récit, mais il pourra plus tard être contrôlé par l'attente, car il y a des événements comme le lever et le coucher du soleil qui se reproduisent et que l'on peut attendre. Même quand il s'agit d'un événement passé qui ne réapparaîtra plus, nous pouvons distinguer *le passé récent* dont le récit a encore un caractère affectif qui détermine encore sinon des actes consommés, au moins des tentatives d'actes avortés, des déceptions et des regrets. Au contraire le *passé lointain* ne présente plus que la seule valeur du récit affirmé car il ne suscite plus aucun sentiment. Les psychasténiques nous montrent bien l'importance de ces nuances : une malade comme Now. f. 44 ans, épuisée par l'émotion de la mort de son mari se désole de ne pouvoir évoquer un souvenir affectif du défunt. Elle se plaint de n'avoir en évoquant les souvenirs du mari ni joie, ni chagrin, ni regret. Ce ne sont pas des souvenirs sans aucune réalité comme ceux de Lætitia, car elle n'admet pas que l'on puisse les contredire ou les changer. Ce sont des souvenirs devenus trop tôt lointains, d'un passé complètement mort qui n'éveille plus les sentiments du passé récent. Nous verrons plus tard en étudiant les sentiments les raisons de ces différences, il suffit de constater ici dans la réflexion ces nuances du demi-réel.

6. — Le presque-réel

Ces notions sur le demi-réel qui s'oppose au réel véritable nous permettront de comprendre un peu des termes intermédiaires entre ces deux conceptions qui sont d'une interprétation plus délicate. Il y aurait lieu d'étudier parmi ces termes intermédiaires qui méritent le nom de *presque réels*, la notion d'*acte*, la notion de *force* et surtout la notion du *présent*.

Quand on parle de *la notion d'action* on a envie de répondre qu'il s'agit d'une chose très simple qui joue un rôle important depuis le début des conduites les plus élémentaires. Tout fait psychologique est une action et le sentiment, la constatation de l'action doit être une des sensations les plus primitives. Bien des philosophies comme celle de Maine de Biran sont fondées sur ce

sentiment primitif d'action. En réalité nous ne pouvons parler d'un sentiment de l'action que lorsqu'une conduite particulière vient s'ajouter à l'action elle-même, car il n'y a un fait psychologique distinct que lorsqu'il y a une action distincte. En fait, énormément de malades ont des troubles du sentiment de l'action même quand ils continuent à agir. Les uns se bornent à dire : « Ce n'est pas moi qui agis, c'est comme si quelqu'un d'autre agissait en moi » leur trouble ne porte que sur le sentiment de l'action personnelle ; mais beaucoup vont plus loin et disent : « il n'y a plus d'action en moi, je ne fais plus rien, je suis éthérée, sans action », quoique pour le spectateur ils continuent à agir. Il est bien probable qu'aux stades primitifs l'être vivant fait une foule d'actions sans avoir rien qui corresponde au sentiment d'agir et que ce sentiment ne vient que tardivement s'ajouter à l'action grâce à une certaine complication.

La notion d'agir me paraît être une application à nos actions, aux mouvements systématisés de nos membres de la notion de production dont nous avons vu le développement au stade précédent. Pour considérer une action comme une production il faut que cette même action soit envisagée successivement de deux manières différentes. Le potier *produit* le vase quand il passe de la représentation du vase à la perception du vase par des conduites spéciales. L'homme a la notion de produire son action de la même manière quand il peut se représenter une première forme symbolique et verbale de l'action et quand il peut percevoir ensuite l'action réalisée par des mouvements du corps grâce à des conduites intentionnelles et à des efforts. Nous laissons de côté pour le moment le rôle que joue le sentiment de ces efforts que nous étudierons plus tard et nous ne considérons que les deux termes extrêmes de l'action et la transition par une conduite spéciale. Aux stades précédents nous avons déjà vu des phases successives de l'action et le passage de la phase du désir à la phase de la consommation. Mais ces phases étaient simplement successives et l'une disparaissait quand elle était remplacée par l'autre. Il faut ici que la première phase soit représentée verbalement de manière que cette représentation subsiste en face de la seconde phase et que la comparaison des deux aspects de l'action puisse donner lieu à un jugement, à une de ces conduites intermédiaires à deux autres qui caractérisent l'intelligence. Tout cela ne peut être fait clairement que lorsque

la réflexion a arrêté les formes verbales, leur a permis de subsister isolément comme idées séparées des désirs et des actions réelles.

Sans doute beaucoup d'influences interviennent pour modifier en différents sens ce jugement de l'action, nous les verrons dans le deuxième volume de cet ouvrage en étudiant les sentiments de l'effort, mais nous devons d'abord constater ici les caractères essentiels de cette conduite réfléchie qui nous permet de construire la notion d'action. Il en résulte que l'acte n'est pas seulement un événement que l'on raconte, il est en même temps une réaction que nous sommes obligés de faire pour nous adapter à cette action, qui est une production de l'homme.

Les attitudes réactionnelles aux intentions doivent prendre ici une forme particulière : il faut non seulement prendre des précautions contre l'acte quand on en voit le début, ce qui constitue la réaction perceptive, il faut non seulement prendre des précautions contre l'acte quand on en soupçonne l'intention et le pouvoir, ce qui constitue la réaction asséritive. Mais il faut prendre des précautions contre cet acte, dès que l'on est à portée de cet homme ou de cet esprit et uniquement à ce moment, car la production de l'acte dépend de lui, c'est la réaction réfléchie à la *force*. Les précautions contre la force de l'homme ou de l'esprit sont devenues d'autant plus nécessaires qu'à ce niveau les actes réfléchis ont une portée beaucoup plus grande dans l'espace et dans le temps et sont beaucoup plus efficaces.

Ces nouvelles conduites de l'acte et de la force transforment les explications, puisque comprendre signifie simplement se représenter les actes de production, des progrès dans la notion de production amèneront des changements dans l'explication. Au niveau précédent où l'explication avait commencé, on expliquait par l'intention ce qui a donné l'explication par la finalité, maintenant on explique par la force d'un être réel, par son action, par sa création ce qui a été traduit par les notions élémentaires de la causalité. Il ne s'agit ici que de la cause première, de la cause initiale et créative. Plus tard on se préoccupe davantage de la série des actes intermédiaires que l'on aura pris l'habitude de faire pour passer de la représentation verbale de l'objet ou de l'action à la perception ou au mouvement des membres. L'explication par les moyens, par les causes secondes se constituera. Dans mes leçons sur « l'explication et les tendances industrielles » j'ai beaucoup étudié en me plaçant au point de

vue psychologique les maximes et les pratiques des alchimistes qui nous sont si bien indiquées dans les ouvrages de M. Berthelot. J'ai montré que le *post hoc ergo propter hoc* avait son origine dans les oraisons prolongées que réclamaient les alchimistes et dans des actes analogues antérieurs aux alchimistes. Tous ces actes n'étaient que des actes d'attente reconnus indispensables. Plus tard on expliquera par des conduites rationnelles, par la constatation de l'identité, par la déduction, etc. Les philosophes ont eu très souvent des discussions interminables à propos de la valeur de tel ou tel procédé d'explication, par la finalité ou par le déterminisme. C'est qu'ils ont toujours négligé de tenir compte des stades psychologiques auxquels ils se plaçaient. L'explication, comme les lois de la raison, comme la conduite, change de nature suivant le degré de l'évolution psychologique : il ne faut jamais se figurer qu'une explication gardera la même forme et sera valable pour tous les hommes. Il faut expliquer autrement à un débile mental au niveau asséritif qu'à un savant de nos jours au niveau expérimental et il ne faut jamais oublier qu'un jour on rira de notre physique mathématique comme nous nous moquons des syllogismes et des forces occultes du moyen âge.

Le problème le plus intéressant qui d'ailleurs contient les précédents est celui que nous pose la notion du présent. On croit d'ordinaire, quand on considère les différentes périodes du temps, que le présent est la période la plus simple, la mieux connue, celle qui sert de point de départ aux deux autres notions du futur et du passé. Or, si je ne me trompe, l'observation des enfants, des débiles et des malades ne confirme pas cette vue du bon sens : la notion du présent est celle qui est le plus souvent troublée, celle qui disparaît le plus aisément et celle qui paraît la plus difficile à acquérir. Dès qu'il y a des troubles de l'activité réfléchie, « le présent paraît un intrus », les malades ne semblent plus s'intéresser à ce qui est présent, ils sont obsédés par les remords relatifs au passé, par les craintes ou les désirs relatifs à l'avenir, mais ils ne s'occupent plus du présent. « Le présent n'a plus pour eux la même importance que pour nous, ils ne peuvent plus appréhender ni le présent ni le réel (1). » D'ailleurs quelques-uns vont plus loin et présentent des

(1) *Les névroses*, 1909, p. 357. *Les obsessions*, 1903, II, p. 372.

troubles curieux dans l'appréhension du présent qu'ils confondent avec le passé, quand ils présentent l'illusion curieuse du déjà vu. Je serais disposé à dire qu'au stade asséritif se sont formées les notions de futur et de passé, mais que la notion du présent n'existe pas encore, que cette notion est une des acquisitions difficiles du stade réfléchi et qu'elle s'altère dès que la pensée réfléchie s'abaisse.

Bien entendu le présent dont nous parlons ici n'est pas celui qu'ont construit les philosophes au stade rationnel, ce point de jonction, ce point imperceptible entre l'infini du passé et l'infini de l'avenir. W. James avait déjà distingué de ce « *real present* » des philosophes un « *specious present* » des simples humains qui réfléchissent. Il s'agit de la notion du présent que nous appliquons de temps en temps, à mon avis assez rarement, à certaines de nos actions au moment où elles s'exécutent : « Ceci est mon action présente... je suis en train de faire cela... Occupons-nous de ce qu'il faut faire maintenant, pour le reste on verra plus tard. » Il est assez difficile de se rendre compte de la nature de cette conduite qui constitue le sentiment et la notion du présent.

Guyau autrefois dans son petit livre célèbre, véritable initiateur des études sur la psychologie du temps, avait déjà remarqué qu'un élément essentiel du présent c'est l'action, c'est le fait que nous exécutons une action en même temps que nous avons ce sentiment. Cette remarque a été confirmée bien souvent par les descriptions de M. Bergson. On fera déjà un pas en disant qu'il s'agit d'une action réelle exécutée par nos membres et non d'un symbole verbal de l'action, sauf dans le cas où, comme on vient de le voir, le langage lui-même devient une action réelle : « Mon présent consiste à affirmer cela ». Comme tous les actes réels peuvent jouer un rôle dans le présent, l'acte de l'attente qui est si particulier peut être une des actions à propos desquelles se fait la conduite du présent. C'est même là une des actions les plus favorables au développement de cette conduite, car la notion du présent liée au passé et à l'avenir se rattache au temps et l'attente, point de départ de la notion de durée, est la conduite la plus temporelle.

C'est pour cela que l'on parlera facilement de la durée du présent. Guyau disait déjà (1) que le présent senti n'est

(1) GUYAU. *Genèse de l'idée de temps*, 1890, p. 64.

pas un point, qu'il a une certaine durée. James remarquait que cette durée du présent est fort variable. On a essayé dans les laboratoires de psychologie de mesurer cette durée du présent, la plus petite durée que l'on puisse apprécier. Ces mesures sont intéressantes, mais encore bien imparfaites, parce que comme toujours on ne définit pas assez nettement la nature psychologique du fait que l'on cherche à mesurer et parce qu'on réunit dans ces mesures des phénomènes très différents. Il est probable que l'on a mesuré sous le nom de durée la plus petite attente possible, l'attente la plus courte possible mais qui conserve encore les caractères de l'attente. Suivant le groupe de mouvements que nous reconnaissons comme une action, suivant la complexité plus ou moins grande des mouvements et des attentes que nous synthétisons dans notre langage comme une seule action, nous construisons des présents plus ou moins courts ou plus ou moins longs. C'est ainsi que le rôle de l'action dans le présent est incontestable, mais le problème n'est pas ainsi entièrement résolu, car il y a des actions dans tous les phénomènes psychologiques qui ne sont pas des présents ; comme nous venons de le dire, ce sentiment du présent est tardif et rare, et par conséquent bien des actions réelles sont accomplies sans donner lieu à ce sentiment. Il faut pour comprendre le présent ajouter à l'action réelle une autre conduite particulière.

On fera encore un progrès en ajoutant *la notion de l'action*. Il ne s'agit pas d'un mouvement quelconque, réaction à une stimulation, il s'agit d'une action appréciée comme telle, accompagnée du sentiment de l'agir dont nous venons de voir la nature : le sentiment qu'on agit est très près du sentiment du présent.

Je dirai cependant que ce n'est pas tout à fait la même chose : dans la notion de l'action cette action est considérée au point de vue de sa production, on y joint la représentation verbale qui est un point de départ et les conduites de production. Dans le présent il y a la notion du temps, avec allusion au passé et à l'avenir : on sait que le présent a été de l'avenir et qu'il se change en passé, les conduites qui jouent le rôle principal sont les conduites du récit. Sans doute la représentation verbale de l'action avant son exécution et le récit de l'action après son exécution sont des choses analogues, mais elles ne sont pas identiques. La représentation verbale de l'action qui se réalise ne

contient pas cette notion de destruction, d'absence définitive qui caractérise le souvenir du passé. C'est qu'elle n'a pas des caractères du temps tandis que le récit du passé reste avant tout une conduite temporelle.

Il est impossible d'expliquer le présent si on n'admet pas un acte de mémoire surajouté à l'action elle-même, comme dans la notion de l'agir il y a un acte de représentation de l'action joint à l'action elle-même. Pour que l'acte soit apprécié au point de vue du temps, pour qu'il soit rangé dans le temps avec les autres actions, ce que nous faisons pour le présent, il faut qu'il soit exprimé en termes de récit comme les autres événements. Quand nous disons donc qu'une action est présente, c'est que d'une manière quelconque nous en faisons le récit en même temps que nous l'accomplissons : « Je suis en train de faire ceci ». Nous nous racontons l'action avec les mêmes termes qui nous serviront plus tard quand nous dirons : « Je viens de faire cela ». Il n'y a que les désinences caractéristiques des périodes du temps qui sont changées, l'essentiel du récit est conservé. Le présent est donc bien comme tant d'autres faits psychologiques une conduite double, composée dans ce cas d'une action réelle de nos membres et d'un récit de la même action.

M. Bergson est un des rares auteurs qui aient bien compris que pour parler du présent il faut faire un acte de mémoire en même temps que l'action. Dans un article fort curieux sur « le déjà vu » publié dans son livre sur *L'énergie spirituelle*, il soutient qu'un acte de mémoire, c'est-à-dire une représentation consciente sous forme d'image accompagne toute action sans exception, que d'ordinaire cette image est masquée parce que notre attention est dirigée vers l'action elle-même, mais que dans certains cas cette image devient visible comme cela a lieu par divers mécanismes soit dans l'illusion de « déjà vu », soit dans le sentiment de présent.

La conception que j'ai présentée dans mes cours à propos du présent se rapproche de celle-là : sans pouvoir insister ici sur les détails de ces leçons à propos de nombreux faits pathologiques, je rappelle seulement que sur certains points cette conception se distingue un peu de celle de M. Bergson. En premier lieu il me semble inadmissible que cet acte de mémoire soit perpétuel, qu'il accompagne, qu'il « double » toutes les actions ; je crois au contraire cet acte de mémoire simultanément à l'action plutôt rare,

car il n'y a de souvenirs et surtout de sentiments de présent qu'à propos d'un petit nombre d'actions. 2° Je ne suis pas disposé à assimiler cet acte de mémoire à une image dite consciente tout à fait distincte en nature de l'acte lui-même et du mouvement de nos membres ; même quand cette représentation prend la forme d'image je crois qu'il ne s'agit que d'une attitude, mais le plus souvent elle prend la forme verbale et n'est qu'un récit comme les autres ; elle ne diffère de l'action que dans la proportion où la parole diffère de l'action. Enfin 3° nous savons que la mémoire se présente sous deux formes, la préparation du récit, cette prise de clichés pour l'avenir que nous avons appelée la mémoration et la prononciation même du récit, la présentation des clichés développés qui constitue la remémoration. Dans les cas où apparaît le sentiment du présent, il ne s'agit pas de l'acte banal de la préparation des souvenirs, de la mémoration, il s'agit, de l'expression du récit, de la remémoration proprement dite. Pour avoir le sentiment du présent il faut que l'on fasse aux autres ou à soi-même le récit de l'action en même temps que l'on exécute l'action. Suivant que ce récit est plus ou moins diffus ou plus ou moins précis, qu'il embrasse une ou plusieurs actions en train de s'effectuer, la durée du moment présent sera plus ou moins longue ou plus ou moins réduite.

Pourquoi ce récit ne prend-il pas les caractères du futur ou du passé comme tous les autres récits ? On peut dire que le récit du présent diffère du récit du passé par le caractère de nouveauté, d'inattendu qu'il présente, mais ce n'est pas toujours bien appréciable et ce n'est pas le fait le plus important. Il s'agit plutôt d'une relation différente entre le récit et l'action. Dans les conduites d'avenir ou de passé le récit ne peut jamais accompagner une action réelle et complète à la phase de la consommation, car les conditions de cette action ou n'existent pas encore ou sont disparues. Tout au plus dans l'avenir le récit peut-il accompagner un désir de l'action et dans le passé un regret de l'action. Au contraire dans le présent seulement le récit est associé à la consommation de l'action. Le présent s'apparente non à la croyance comme le futur et le passé, mais au sentiment de l'acte, à l'ordre qui est exécuté, à la volonté qui passe de la formule verbale à l'acte immédiat. Le récit tout en gardant ses caractères temporels ne s'applique plus à des croyances, mais à des volontés.

Ce sont ces relations différentes du récit et de l'action qui donnent naissance à des concepts intermédiaires. La notion de la simultanéité dépend de la difficulté que l'on éprouve à distinguer deux récits à ce point de vue. Quand deux récits présentent l'un le caractère du passé, l'autre le caractère du présent ils sont aisément distingués. Mais quand deux récits présentent tous deux exactement au même degré le caractère du présent ou le caractère du passé, quand on ne réussit pas à placer l'un avant l'autre, on les déclare simultanés. Le champ visuel nous a habitués à ces perceptions simultanées et nous étalons dans l'espace ce que nous ne pouvons ranger dans le temps.

Il n'en est pas moins vrai que toute cette conduite du présent a quelque chose de bizarre et qu'elle fait du récit un usage irrégulier. Le récit sorti de l'action différée est justement une formule verbale qui ne peut pas être accompagnée de l'action correspondante. Car au moment où il est exprimé en réponse à la question sans attendre les stimulations de l'action, cette même action a disparu et au moment où l'action existait le récit n'était pas fait, il était différé jusqu'à la question. Tout est dérangé parce que la question est posée, le plus souvent par nous-même, à un moment où elle est complètement inutile, au moment où l'action même relatée par le récit a lieu, à un moment où on n'a qu'à la percevoir et non à la remplacer par le récit.

Cette façon anormale de poser la question est déterminée par l'évolution de la mémoire et de la personnalité. Déjà au stade précédent on a commencé à ranger les récits : on a introduit l'acte de l'attente dans l'audition du récit comme dans la perception des événements, on doit en écoutant tel récit en attendre un autre, c'est ce qui donne naissance à l'avant et à l'après à la construction de l'histoire. L'action présente, actuellement consommée, doit prendre sa place dans l'histoire : cette action actuelle a été représentée comme future dans des récits précédents, elle sera représentée comme passée dans des récits postérieurs, elle est un élément de l'histoire. Au moment présent, quand elle s'exécute, on pose la question à propos d'elle et elle est accompagnée d'un récit, mais ce récit ne se présente ni comme passé ni comme futur, il prend une forme nouvelle que nous venons d'étudier.

La représentation de l'espace, qui, comme nous l'a si bien montré M. Bergson, nous sert à ranger les différents récits de la

mémoire, nous offre une image de cette situation intermédiaire. L'avenir est la route devant nous, le passé c'est la route derrière nous, il y a un point de la route où nous sommes et qui sera le présent. Ce point de la route où je suis a été précédemment devant moi, il sera tout à l'heure derrière moi, il est donc un point intermédiaire qui relie le passé à l'avenir, sans lequel l'histoire de la personnalité dont on va voir l'importance n'aurait aucune unité.

Cette conduite du présent suppose donc une réflexion sur l'action, une comparaison des récits que l'on fait de l'action présente et des récits de l'action passée ou future, une appréciation des degrés de réalité présentés par ces divers récits. Ce travail ne peut se faire correctement qu'au niveau réfléchi, quand le sujet est capable de ces arrêts et quand il distingue ces degrés de réalité. Tous les troubles de la réflexion altèrent profondément le sentiment du présent.

Il résulte de ces remarques que la notion du présent est analogue à la notion de l'action, à la notion de la force et que toutes ces notions sont très voisines de celles des réalités complètes des corps et des esprits. On vérifie toutes ces croyances de la même manière, par le passage de la formule verbale à l'action : cette vérification donne le caractère de réalité aux corps et aux esprits, elle doit le donner de même au présent et on se laisse souvent entraîner à dire en parlant des événements : « La réalité présente ».

Mais n'allons pas trop loin, quand il s'agit du sentiment de l'agir et du sentiment du présent cette vérification n'est possible qu'à un moment. Au moment présent, le récit coïncide avec l'action, mais bientôt l'action a changé si le récit est resté le même et la vérification par la consommation de l'action impliquée dans le récit est devenue impossible. Est-ce que le temps nous a entraînés ou bien est-ce nous-mêmes qui par une croissance irrésistible indépendante de nos mouvements dans l'espace nous sommes déplacés d'une certaine manière ? Nous ne le savons pas, mais quelque chose a été changé. Nous avons le pouvoir par les mouvements de nos membres de lutter contre les changements dans l'espace, de revenir en arrière et toute notre vie psychologique est fondée sur ce pouvoir de nos mouvements en arrière. Nous n'avons pas un pouvoir analogue de lutter

contre les changements dans le temps : le seul acte de l'attente que nous possédons nous permet en partie de nous adapter au mouvement irrésistible de l'accroissement de notre être dans le temps. Mais nous n'avons aucun acte qui nous permette de concevoir le retour en arrière et nous ne pouvons en aucune façon corriger le changement qui rend impossible une seconde vérification du présent.

Au contraire quand il s'agit des corps et des esprits, la vérification, la transformation du récit en action peut être répétée autant de fois que nous la désirons. Comme la perception de l'Arc de Triomphe dépend du mouvement de mes membres qui est à ma disposition je peux la répéter indéfiniment. Cela confère à ces objets un degré de réalité tout particulier que ne peuvent pas atteindre les vérifications momentanées du présent et de l'action.

Nous arrivons donc à concevoir une variété du réel très importante : le présent est plus que du demi-réel vérifiable seulement par des caractères des actes verbaux, il se rapproche du réel véritable, qui peut être vérifié par des actes des membres. Mais il n'en a pas la persistance, il n'est réel qu'en un point du temps et non à plusieurs, c'est une réalité incomplète et nous sommes obligés de construire pour lui et pour les notions analogues un cadre particulier celui du *presque-réel*.

En face de ce presque-réel nous allons trouver d'autres notions qui nous présentent une difficulté analogue quoique de sens inverse. Puisque nous avons compris le problème psychologique du degré de réalité, nous pouvons nous demander quel est le degré de réalité attribué par le sujet lui-même à tous ces phénomènes psychologiques que les hommes du niveau réfléchi appellent eux-mêmes des rêves, des rêveries, des imaginations, des idées, tous les hommes ne se laissant pas prendre à leur rêverie comme font les débiles mentaux et ne les transformant pas en êtres identiques aux autres. Au niveau réfléchi, les hommes deviennent capables de dire : « Je me forge des chimères, ce ne sont que des imaginations ». Dans ce cas quelle forme de croyance accordent-ils à ces imaginations, où les placent-ils par rapport aux autres réalités ?

Dans l'étude de l'imagination on ne considère d'ordinaire que le caractère de nouveauté, d'originalité caractéristique du

contenu des imaginations. On dit qu'il s'agit là de constructions, de combinaisons faites avec des fragments des conduites précédentes et que ce caractère suffit pour rendre compte de la conduite propre à l'imagination. Cette observation est juste et montre un des caractères de l'acte de l'imagination, mais elle n'explique pas sa nature, car elle laisse de côté ce qui est essentiel et ce qui précise la conduite de l'imagination.

On commet ici la même erreur que je viens de signaler à propos de la mémoire, quand on définit la mémoire par un caractère, celui de la conservation des tendances qui lui appartient évidemment, mais qui ne la définit pas, car il se retrouve dans toutes sortes d'autres conduites. Les combinaisons originales se retrouvent dans presque toutes les conduites psychologiques, car les différents stades successifs de l'évolution psychologique ne sont construits que par des séries d'inventions inattendues. C'est un animal de génie qui a passé du réflexe explosif à l'acte suspensif. Ces combinaisons originales sont devenues surtout faciles quand les actes représentatifs, les actes verbaux se sont ajoutés aux mouvements des membres. C'est dans le langage et surtout dans le langage inconsistant que l'invention originale s'est déployée dès le stade intellectuel et c'est au milieu d'une riche floraison de combinaisons nouvelles simplement représentées qu'ont été choisies quelques actions réellement exécutées avec un progrès. Quelques actions particulières développées au niveau asséritif comme le recommencement, l'essai ont utilisé ces combinaisons nouvelles. L'originalité, la combinaison nouvelle, l'invention existaient donc depuis longtemps dans une foule d'autres conduites et ne peuvent maintenant caractériser l'imagination.

Ce qui caractérise l'imagination au niveau réfléchi, c'est une appréciation particulière de sa valeur et une conduite particulière jointes à la combinaison verbale pour indiquer cette appréciation. Celui qui a une véritable imagination montre en même temps que pour lui cette combinaison ne correspond pas à une chose réelle, qu'elle n'a pas donné lieu à des actes réels des membres et qu'elle ne pourra pas en être l'occasion. Au lieu d'affirmer comme cela arrive dans les croyances et les promesses d'acte, il prend au contraire des précautions pour éviter la croyance : « Je ne vous promets pas de vous conduire par la main à ce palais de cristal, puisque je vous dis qu'il est ima-

ginaire. Je n'affirme rien, je ne nie rien, je ne prends aucun engagement... Je me défends à moi-même de croire à l'existence de la belle princesse de ce conte, je l'ai construite de toutes pièces grâce au langage inconsistant et je ne prétends pas que ce langage puisse se transformer en acte réel. » C'est ce mélange de représentations, de constructions verbales et de précautions pour éviter de provoquer l'affirmation des autres et de se laisser aller soi-même à la croyance qui constitue la véritable imagination. Si l'on tient compte de ce caractère nous nous trouvons en présence d'un phénomène psychologique qui nie sa propre réalité : il en serait de même pour une foule de faits analogues sur ce point à l'imagination, les idées, les sentiments, les pensées. Au stade précédent on se bornait à ignorer à ce point de vue : les phénomènes psychologiques qui n'étaient pas transformés en êtres n'avaient aucun autre caractère au point de vue de la réalité. Maintenant on sait constater qu'ils ne sont pas des réalités comme les corps et les esprits.

Peut-on dire cependant que l'homme réfléchi refuse à ces faits toute réalité, qu'il les considère comme de purs néants ? En premier lieu, comme M. Bergson l'a bien montré, la conception du néant véritable est inintelligible et n'existe pas réellement surtout à ce stade. En second lieu, il n'est pas exact que ces phénomènes psychologiques n'aient aucune relation avec nos actions motrices, ce qui est pour l'homme le critérium pratique de la réalité. Ces imaginations, ces pensées, ces sentiments donnent lieu à des essais, à des choix, à des renforcements, à des arrêts de l'action de toutes espèces comme nous le verrons plus tard dans l'étude des sentiments. Ne sont-ils pas analogues aux intentions dont nous avons vu la grande importance pour la conduite ? D'ailleurs est-il juste de dire que ces phénomènes psychologiques ne soient en relation avec aucune action ? Au moment où ils se présentent, ils sont conscients, c'est-à-dire qu'ils sont accompagnés de conscience. Or la conscience est une certaine conduite que nous avons placée au stade social, elle a pour point de départ les réactions protectrices de l'instinct vital, elle consiste dans des renforcements, des inhibitions, des expressions verbales, des réflexions, des appréciations, etc., à propos du phénomène lui-même. On pourrait donc dire que ces phénomènes psychologiques n'ont pas de réalité extérieure, mais que considérés en eux-mêmes ils se présentent comme des

actions, comme des présents et qu'ils ont le même degré de réalité déjà constaté chez ceux-ci.

Il y a encore une difficulté : ces sentiments, cette réaction de conscience ne sont pas des réactions tout à fait identiques aux actions perceptives. Celles-ci ont leurs stimulations dans le monde extérieur et par conséquent peuvent être déterminées chez tous les hommes. Quand je crois à l'existence de l'Arc de Triomphe je promets, non seulement de le percevoir moi-même, mais de le faire percevoir aux autres. Or les réactions de la conscience ont leur point de départ à l'intérieur du sujet dans ses propres actions. Nous les avons comprises comme des réactions proprio-ceptives aux actions elles-mêmes. Nos actions qui se passent dans nos muscles et dans notre système nerveux ne peuvent déterminer ces mêmes réactions chez les autres. En fait ces phénomènes psychologiques ne déterminent des actions qu'en nous-mêmes, ils n'ont de contrôle que dans nos propres actions et dans les affirmations ou les ordres qui en découlent. Sans doute on peut encore parler ici de la parole transformée en action, du maintien de mon affirmation, comme nous le faisons à propos de la réalité du souvenir. Mais ce maintien de l'affirmation qui n'a plus à lutter contre les affirmations d'autrui a beaucoup moins de valeur. Il n'y a plus là de réalité sociale, il n'y a qu'une réalité à mes propres yeux qui n'a de valeur que pour moi-même. Cependant elle n'est pas nulle et c'est un fait psychologique que dans une certaine mesure nous y croyons. Nous ne pouvons guère démontrer la réalité de la conscience d'autrui et pratiquement nous y croyons, parce que nous accordons une réalité à notre propre conscience et que nous sommes frappés de la similitude des autres avec nous-mêmes.

Nous avons déjà un exemple d'une croyance analogue : à côté des corps réels nous avons constaté au niveau réfléchi la croyance à la réalité des esprits. Aux corps et surtout aux corps vivants nous avons rattaché comme presque réelles les actions de ces corps, le présent de ces corps. Maintenant les imaginations, les pensées, les phénomènes psychologiques sont conçus comme les actions des esprits, comme quelque chose de presque réel se rattachant aux esprits. Ces phénomènes psychologiques qui semblaient exclure toute réalité arrivent en fin de compte à constituer du presque réel si on les considère à un autre point de vue, comme des faits internes se rattachant aux esprits. Cette

conception des phénomènes psychologiques comme les actions des esprits est très nette au niveau réfléchi que nous étudions ; elle ne va pas disparaître, elle va seulement se transformer plus tard. Elle deviendra aux stades supérieurs, rationnel et expérimental, le point de départ de la notion du phénomène spirituel, du subjectif qui s'oppose à l'objectif. Elle donne naissance maintenant à tout un monde à peu près réel, le monde des idées, des pensées, des sentiments auquel il ne manque que la persistance pour être tout à fait comme le monde des esprits.

L'être simple et unique du stade asséritif s'est singulièrement compliqué en devenant le réel. Il s'est subdivisé non seulement en divers êtres distincts par leurs conduites, mais encore en degrés de réalité affirmés de manières différentes. On peut à ce propos établir le tableau suivant où les diverses notions relatives à la réalité sont rangées dans leur ordre de réalité décroissante :

Les corps,
 les esprits,
 le présent, les événements présents,
 les actions,
 les pensées considérées comme événements internes,
 le futur prochain,
 le passé récent,
 l'idéal,
 le futur lointain,
 le passé mort,
 l'imaginaire,
 l'idée, considérés tous deux comme représentant des réalités extérieures.

Toute formule verbale, tout récit, que nous le fassions aux autres ou à nous-mêmes, doit être placé dans l'une de ces classes par un individu capable de réflexion. Suivant que ce récit est placé plus ou moins correctement à la case qui lui convient et que la majorité des hommes lui attribuerait, la pensée est considérée comme plus ou moins correcte. Si la place que prend le récit est fautive, ne correspond pas à celle que lui donnent les autres hommes, à celle qui résulterait des discussions et des vérifications, il y a

délire et les théories des délires doivent donner l'explication de ces fausses positions des récits (1).

7. — Le personnage asséritif

Le passage d'un stade psychologique à un autre transforme toute la conduite et pour étudier complètement les deux stades asséritif et réfléchi il faudrait passer en revue toutes les fonctions psychologiques et constater leurs modifications dans les deux états. Nous ne pouvons insister ici sur les fonctions perceptives mais nous sommes obligés de rappeler les transformations de la personnalité dans les deux stades parce que nos malades nous présentent à ce propos des troubles importants que cette étude nous permettra de mieux comprendre.

Les conduites de la personnalité ne peuvent se développer qu'au moment où notre individu physique et moral est distingué des autres objets et des autres êtres vivants et détermine des conduites spéciales. Au stade réflexe, il n'y a pas de conduite qui mérite le nom de conduite personnelle, celle-ci commence au stade suspensif sous la forme des conduites relatives au *corps propre*. Au stade social se développent les conduites relatives à *l'homme*, dans lesquelles certains caractères propres à l'homme chez nos semblables et chez nous-mêmes déterminent des conduites particulières, distinctes de celles qui sont déterminées par les autres objets et les autres êtres vivants : c'est à ce stade que je placerais les débuts des conduites de la conscience. Au stade intellectuel nous placerons *l'individu* qui suppose toutes les conduites si intéressantes de l'individuation. Il s'agit là d'une de ces conduites relationnelles si nombreuses au début de l'intelligence qui donnent naissance au groupe et à l'individu et qui sont surtout caractérisées par l'acte de la salutation, point de départ du nom propre. Au stade asséritif apparaît *le personnage*, au stade réfléchi *le moi* ; plus haut nous voyons se développer *la personne, le sujet, l'individualité* (2). Mais nous n'avons à consi-

(1) Cf. Les souvenirs irréels. *Archives de Psychologie de Genève*, 1924, p. 29.

(2) Ces formes variées de la personnalité ont été toutes étudiées dans les Cours sur « *l'évolution de la personnalité* », 1895-96, 1919-21 ; je résume ici une partie de ces leçons.

dérer maintenant que les formes moyennes de la personnalité, celles qui sont le plus souvent altérées dans les névroses, le personnage et le moi.

Il faut considérer d'abord la conduite d'un individu vis-à-vis d'un autre individu quand il le traite en personnage, puis il faut comprendre comment un individu applique cette conduite à lui-même et se traite lui-même en personnage. Les notions que nous avons de nous-mêmes et que l'on considère comme la conscience de nous-mêmes dérivent de certaines conduites vis-à-vis de nous-mêmes et ces conduites ne sont que des applications particulières de conduites du même niveau relatives à d'autres individus de la société. Il y a un va et vient perpétuel entre les conduites vis-à-vis des autres et les conduites vis-à-vis de nous-mêmes. On connaît sur ce point les belles études de Royce, de Baldwin, de Mac Dougall. Il est même probable que les conduites vis-à-vis des autres n'ont pas été tout d'abord générales, qu'elles étaient au début plutôt exceptionnelles, s'adressant à un individu particulier, puis qu'elles ont été peu à peu généralisées et appliquées à nous mêmes. Un petit fait historique singulier nous montre une illustration de cette loi. M. A. Moret nous a raconté une singulière révolution qui eut lieu dans l'antique Egypte au début de la XII^e dynastie et qui détermina l'accession de la plèbe égyptienne aux droits religieux et politiques (1). Au début le roi seul, puis les ministres avaient le droit de vivre après leur mort auprès de Râ, le grand Dieu. Puis la promesse d'une survie constitua la récompense suprême que le roi accorda à ceux de ses sujets qui s'étaient distingués par leurs services administratifs. A la suite d'une révolution, tous les Egyptiens sans distinction de classe ont obtenu le privilège de la mort royale. Un pauvre homme qui traçait sur une tablette de bois son nom avec la qualification d'Osiris justifiée était aussi sûr que les plus riches et les plus puissants de posséder dans l'autre monde les offrandes divines et l'accès du ciel. Il y eut donc une époque où quelques-uns seulement étaient immortels, puis une époque postérieure où l'immortalité appartint à tous. Il en a été de même pour tous les caractères de la personnalité qui se sont étendus peu à peu à tous

(1) A. MORET. — L'accession de la plèbe égyptienne aux droits religieux et politiques sous le Moyen-Empire. *Recueil d'études égyptologiques à la mémoire de J. F. Champollion*, 1922, p. 337.

les hommes et à nous-mêmes. Les conduites relatives à l'individu, cette salutation particulière que l'on faisait devant chacun, puis ce nom propre qu'on lui attribuait ont été d'abord réservées à quelque chef important, puis tous ont été salués d'un nom spécial et nous avons fini par avoir tous un acte de naissance. Il en est de même pour la notion de personnage et de héros que nous avons à considérer particulièrement.

L'affirmation et la croyance compliquent la salutation particulière que l'on accordait à tel ou tel individu, elle ajoute la permanence au caractère qu'on lui attribuait. Il est un fort, un faible, un bon, un méchant, un riche, un pauvre, un chef, un esclave, non seulement quand on le voit, mais perpétuellement, même quand on ne le voit pas, même quand aucune action de sa part, aucun geste ne manifeste en lui une disposition de ce genre. Il conserve toujours des intentions et des pouvoirs en rapport avec le caractère qu'on lui attribue, il exige de nous des conduites intentionnelles bien adaptées. Cette croyance au personnage nous permettra de nous garer de lui, ou de nous servir de lui et de favoriser nos propres desseins.

Cette croyance au personnage permanent joue un grand rôle dans la formation des affections, des haines, des sympathies, des antipathies. Comme le remarquait déjà Féré, nous attribuons à certains individus par une sorte de croyance une provision d'énergie disponible dont une partie pourra être utilisée à notre profit ; dans ce cas nous aurons pour lui de la sympathie. Si nous croyons au contraire qu'un individu loin de nous remonter sera pour nous une occasion d'épuisement nous aurons pour lui de l'antipathie. Nous étudierons plus tard ce rôle de la force disponible dans les affections, nous ne signalons ici que l'importance de la croyance à cette force disponible, qui caractérise la croyance au personnage. En étudiant les directions morales dans les traitements j'ai insisté sur un phénomène curieux que j'ai appelé l'acte d'adoption (1). À partir d'un certain moment le malade change d'attitude, il subit l'influence de son directeur, il devient suggestible par lui, il présente à son égard ces conduites de l'influence et du besoin de direction qui sont si caractéristiques. C'est parce qu'il considère autrement l'individu qui est devenu son directeur, il lui attribue un personnage tout parti-

(1) *Médications psychologiques*, 1920, III, pp. 414-417.

culier et c'est cette croyance sur laquelle on peut s'appuyer pour le guérir. Le coup de foudre et les oscillations des passions de l'amour dépendent également de cette constitution d'un certain personnage par la croyance et des vérifications ou des contradictions que rencontre cette croyance.

A cette croyance sur les facultés, les pouvoirs, les forces, le rôle du personnage s'ajoutent d'autres éléments d'une grande importance, ce sont les récits que l'on fait à propos de tel ou tel individu. Ce qui caractérise le personnage c'est qu'il a fait telle action dont le récit est toujours associé à son nom. Jean, ce n'est pas seulement le chef intelligent et fort, c'est l'individu qui a repoussé l'ennemi, qui a trouvé une source, qui a indiqué le chemin du retour. Certains individus, rares au début ont eu ainsi une histoire et ont été des héros ; puis ce caractère d'avoir une histoire s'est étendu et chacun, même le plus insignifiant a eu son histoire et est devenu un héros. Chez les enfants et chez les débiles mentaux on observe très facilement cette habitude de caractériser tous les personnages par une histoire. Une petite débile me désignait toujours le médecin du service par cette expression : « celui qui m'a fait peur » et elle ne parlait jamais d'une certaine dame sans dire : « la dame qui a apporté des cerises ». Pendant très longtemps, quels que fussent les autres événements ces individus restaient désignés par le même récit et les épithètes homériques sont un reste de ces désignations des héros par un récit caractéristique. Ce récit se joint aux croyances relatives au personnage, il précise son caractère par cette action typique et indique ce qu'il est capable de faire encore.

Cette croyance à un personnage et ce récit caractéristique du héros sont appliqués à nous-même suivant la loi précédemment rappelée et tout individu, de même qu'il se représente les autres comme les héros de telle ou telle aventure, se représente son propre personnage comme un héros du même genre. Chaque individu s'attribue un rôle particulier comme il s'attribue un nom, il se croit fort, faible, riche, pauvre, digne d'estime ou de mépris, il est un prêtre, un soldat, un magistrat, etc. ; il est celui qui a dit des grossièretés au chef, celui qui a réussi à rentrer sans être vu. Beaucoup de débiles et de déprimés sont le malade intéressant, le miraculé de la Sainte Vierge, la somnambule du grand maître. L'individu quand il parle de lui-même, aux autres ou à lui-même

prend une certaine attitude toujours la même, joue un rôle déterminé de même qu'il esquissait un certain personnage quand il parlait de tel ou tel de ses semblables. Le personnage que l'individu s'attribue ainsi modifie sa conduite, lui fait faire certaines actions qui sont d'accord avec le rôle et en arrête d'autres qui ne seraient pas conformes à l'histoire du héros. Celui qui est « le malade » se tient comme un malade, et « le miraculé » garde une attitude religieuse et reconnaissante. Le héros d'une aventure, s'attribue constamment le blâme ou la louange que ces mêmes actions détermineraient si elles étaient accomplies par d'autres. Ce rôle, cette aventure héroïque toujours la même attachée à son nom donne à la personnalité une unité plus grande. Au stade intellectuel précédant, l'unité de la personnalité était commencée par les actes d'individuation. Mais c'était une unité par rapport au groupe, un élément de l'ensemble. Maintenant la personnalité a une unité de synthèse plus interne : un même personnage, une même croyance donne de l'unité à toutes ses actions, puisqu'elle les accompagne et leur donne à toutes une marque particulière.

Cependant il ne faut pas exagérer l'unité de la personnalité qui se présente à ce niveau. Souvent le personnage est oublié et diverses tendances sont activées indépendamment de lui. C'est ce qui donne naissance très facilement à des actions considérées comme subconscientes. D'une manière générale, comme on l'a déjà vu, des actes subconscients sont des actes d'un niveau inférieur apparaissant au milieu d'actions d'un stade plus élevé et ne subissant pas les modifications que ce stade impose à ces autres actions. Il y a des actes non intellectualisés du niveau social ou perceptif dans la conduite d'un individu d'ailleurs intelligent, des actes irréfléchis et impulsifs dans la conduite d'un individu en général réfléchi. Il y a ici au niveau asséritif des langages inconsistants, des actes sans affirmation, ni croyance, auxquels ne s'applique pas le caractère du personnage et ces actions rompent l'unité de la personnalité.

D'ailleurs le personnage est fragile et momentané : il consiste dans une croyance et dans un récit qui peuvent facilement être transformés. Une autre histoire, une autre croyance seront attribuées à un individu qui devient un nouveau personnage, un héros d'une autre espèce. La dame « qui a apporté des cerises » est devenue plus tard « la dame qui nous a fait gronder » et je

ne parvenais plus à être compris quand je l'appelais « la dame aux cerises ». Il en est de même pour le héros que l'individu voyait en lui-même : ce héros se transforme quand un second récit prend plus d'importance que le premier et l'efface. Nous verrons beaucoup d'exemples de ce fait quand nous examinerons les troubles pathologiques de ces stades psychologiques. Comme le remarquait M. Blondel (1) « nous modifions notre passé chaque fois qu'il se produit en nous une renaissance psychologique assez profonde pour nécessiter une semblable opération ». La connaissance de ce rôle du personnage et de ses changements permet d'expliquer bien des personnalités successives et des personnalités alternantes.

D'autre part ces personnages que l'on attribue aux autres et à soi-même sont assez peu nombreux et se confondent facilement les uns avec les autres. L'individu se confond facilement avec les héros qu'il admire et qui se rapprochent par quelque côté de son propre personnage. Il y a des héros collectifs adoptés par plusieurs individus. Ces individus restent distincts à certains points de vue quand ils n'ont que des conduites intellectuelles, ils se confondent quand ils expriment des croyances asséritives et qu'ils se croient tous le même personnage. C'est une notion qu'il faut rappeler avant d'étudier les phénomènes de participation qui semblent si surprenants chez des primitifs et chez des mystiques. La connaissance de ces caractères psychologiques du personnage à un stade particulier du développement de la personnalité est nécessaire pour comprendre les faits de ce genre.

8. — Le moi réfléchi

La constitution de la conduite réfléchie qui a transformé les croyances, modifie aussi considérablement la personnalité au point qu'il est nécessaire de désigner par un autre mot la forme qu'elle prend à ce stade du développement psychologique : *le moi* a remplacé le personnage. D'une manière générale la considération d'un nombre beaucoup plus considérable de tendances qui sont évoquées par la réflexion détermine un moi plus large, plus juste que le personnage momentanément et conventionnel. Quand

(1) Cf. BLONDEL. *La conscience morbide*, 1914, p. 89.

nous nous représentons un de nos semblables nous évoquons par la réflexion tout ce que nous savons de lui, toutes les conduites qu'il a eues et celles qu'il a déterminées en nous au lieu de le saluer toujours par une seule conduite déterminée par une impression accidentelle. Quand il s'agit de nous-mêmes, c'est l'ensemble de nos dispositions à l'action qui joue un rôle dans le schéma du moi et non une action particulière considérée comme plus impressionnante.

Une des conduites les plus caractéristiques du moi est la conduite de l'*intérêt*, la conduite intéressée. Cette conduite intéressée suppose un choix entre plusieurs réactions et un choix déterminé par la plus grande satisfaction que l'une de ces réactions apporte à tout l'individu, à sa personnalité. En quoi consiste cette satisfaction ? Comme on le verra plus tard, il s'agit d'une conservation et d'un accroissement de la personnalité par l'augmentation de la force disponible. Cette force dépend de l'activation des tendances les mieux constituées et les plus puissantes à la condition que cette activation ne soit pas compensée par un trouble ou une dépense excessive. L'intérêt suppose donc non sans doute une mesure scientifique des diverses tendances et de leur rendement, mais au moins une expérience imaginaire de leur fonctionnement, une évolution des diverses tendances qui permette de constater leurs activités, leurs oppositions, leurs dépenses et leurs bénéfiques.

Un grand nombre de philosophes ont eu pendant longtemps une singulière illusion : ils ont considéré les conduites intéressées comme des conduites fondamentales et primitives et ils ont voulu expliquer par des calculs d'intérêt les premières conduites humaines et les premières règles morales. Rien n'est moins vraisemblable. Ces conduites intéressées, favorables au développement du moi, que l'on a appelées à ce propos des conduites égoïstes sont des conduites compliquées et difficiles. A moins que l'on ne confonde avec elles des conduites très différentes, elles n'existent pas chez l'animal, ni chez les êtres humains inférieurs. La maladie mentale qui abaisse l'esprit supprime le véritable égoïsme bien plus souvent qu'il ne le développe ; elle fait apparaître l'impulsion qui est bien opposée au calcul de l'intérêt (1).

(1) Nous étudierons dans le 2^e volume à propos du sentiment du vide ces malades qui sont devenus incapables de « s'aimer eux-mêmes ». Cf. *Obsessions et psychasténie*, I, p. 487.

On ne peut donc faire jouer un rôle à ces conduites compliquées dans les premiers actes ni même dans l'élaboration des premiers commandements.

Loin d'être le point de départ des morales, la conduite intéressée et l'égoïsme ont été bien plutôt l'un des résultats des premières morales. Il a fallu toute l'autorité des Dieux et des chefs, toute la puissance des punitions et des récompenses pour arrêter les affirmations impulsives, pour obliger l'homme à évoquer les tendances par des symboles et par des paroles, à expérimenter dans la pensée leur activation, en un mot à réfléchir, car la conduite intéressée est une des conséquences les plus importantes de la réflexion. Sans doute il est arrivé une époque où la réflexion étant dépassée, l'égoïsme a pu être condamné et remplacé par des conduites supérieures. Mais au début il était une vertu et il est souvent bien difficile de ramener des malades à la pratique de cette vertu.

La conduite intéressée a en effet une grande importance ; Fouillée a exprimé des idées très justes sur la puissance que confère le simple égoïsme. « La réalisation de plus en plus grande de l'idée du moi constitue un avantage, un surcroît de force dans la lutte pour l'existence... C'est une sorte de signe de ralliement pour les activités, quelque chose d'analogue aux idées de patrie, d'humanité, de Dieu qui sont à un certain point de vue un moi agrandi... La sélection naturelle assure le triomphe des êtres qui ont affirmé le plus énergiquement leur moi par le fait ou par l'idée (1) ». Un individu capable de réflexion et intéressé devient bien plus redoutable : les intentions qu'il a dépendent de décisions intéressées et par conséquent ne sont guère variables, car son intérêt ne change pas aussi rapidement que ses désirs momentanés. Nous ne pouvons plus espérer qu'il changera d'intentions d'un moment à l'autre et dans nos réactions à ses intentions il nous faut tenir compte de cette stabilité. En outre, comme nous le verrons à propos des sentiments, l'intérêt dans certains cas devient le point de départ de la passion, quand l'effort se joint à la conduite intéressée et un individu passionné a un pouvoir beaucoup plus considérable qu'un individu violent obéissant à des impulsions momentanées. Il en est de même quand nous avons nous-mêmes une conduite intéressée et passionnée, nous

(1) FOUILLÉE. *Psychologie des idées forces*, 1893, II, p. 70, 78.

n'oscillons plus avec les variations du personnage, nous poursuivons notre développement dans un sens bien mieux déterminé et nous devenons bien plus capables de parvenir au succès.

La conduite intéressée donne naissance à une conduite plus compliquée que l'on désigne sous le nom de l'*égoïsme*. C'est une conduite intéressée compliquée, comme la passion qui en est voisine, par l'addition d'un sentiment la sympathie, l'amour pour le moi. Nous ne pouvons étudier ici complètement cette conduite de l'égoïsme qui suppose une étude préalable des sentiments et de l'acte d'aimer, mais nous devons signaler ici la part que prend la réflexion dans cette conduite.

Les aliénistes ont été amenés à distinguer deux formes de cet amour de soi qu'ils ont désignées sous les noms d'égoïsme et d'égotisme. Mais, quoique l'on sente la justesse de cette distinction on ne voit pas facilement ce qui sépare ces deux formes de la conduite égoïste. M. Deschamps constate chez certains malades, ceux qu'il appelle des névropathes asthéniques, des manifestations frappantes et perpétuelles de cet intérêt affectueux pour leur moi, mais il est très préoccupé de défendre ces malades contre le reproche de l'égoïsme proprement dit. Il montre que leur conduite est un « égoïsme biologique inspiré par le besoin d'économiser leurs forces » et qu'il faut la désigner par le terme différent d'égotisme. Cela est peut-être juste, mais cela indique seulement que l'égoïsme de ces malades est plus nécessaire, plus excusable que l'égoïsme des gens bien portants, cela n'indique pas une modification de sa nature psychologique. Le même auteur fait une remarque plus intéressante, quand il dit que cet égotisme des malades est en réalité bien peu avantageux pour eux, car ils ne sont pas capables d'utiliser le milieu social pour leur propre réussite, comme le fait si bien le véritable égoïste : « distinguons donc l'égotisme et l'égoïsme, le premier est une tendance, le second est un calcul (1) ». Ajoutons simplement quelques remarques pour montrer ce qui rend l'égotisme maladroit de cette manière.

Le sentiment de l'amour de soi peut s'ajouter à des conduites qui d'autre part sont à des niveaux psychologiques différents.

(1) DESCHAMPS. *Les maladies de l'esprit et les asthénies*, 1919, p. 911, 703.

Quand il s'agit d'individus réfléchis, capables de calculer leur véritable intérêt, l'amour de soi qui se joint à l'action intéressée en fait une conduite véritablement égoïste. Mais quand il s'agit d'individus constitutionnellement débiles ou abaissés par la dépression au niveau asséritif il n'y a plus de véritable calcul d'intérêt, il n'y a plus que des impulsions du personnage et l'amour de soi qui s'y joint donne naissance à un égotisme plus variable, plus maladroit et, si l'on veut, plus excusable. C'est un peu ce que disait W. James, quand il posait cette question à son avis indispensable pour juger l'égoïsme : « Quel est le moi qui est aimé dans l'amour de soi ? (1) » Il distinguait à ce propos le moi corporel, le moi social, le moi spirituel. Nous préférons distinguer les divers degrés d'élévation psychologique de la personnalité et nous dirons : l'égotisme c'est l'amour pour soi du personnage, l'égoïsme c'est l'amour pour soi du moi réfléchi. Ces brèves réflexions sur la conduite égoïste qui seront complétées par l'étude des sentiments de l'amour pour soi-même montrent bien l'importance de la conduite intéressée pour l'édification du moi.

Un autre élément très important du moi réfléchi se rattache au progrès de la narration qui transforme le récit sur le héros. Ce progrès dépend de l'évolution de la narration, acte essentiel de la mémoire qui née au stade intellectuel s'est développée au stade asséritif et surtout au stade réfléchi. Plusieurs récits relatifs au même objet, au même individu vivant se sont réunis et après une période de désordre on a été obligé, comme nous l'avons vu, d'introduire un certain ordre dans la disposition de ces récits. Certains événements comportaient des actes d'attente par rapport à d'autres événements, les raconter après ceux-ci supprimait chez les auditeurs cet acte d'attente si essentiel. Il a fallu conserver dans les récits les attentes qui existaient dans les conduites et par conséquent imposer aux récits un ordre analogue à celui des événements. C'est ce qui a donné naissance à la distinction de l'avant et de l'après, des récits dans lesquels on attend quelque chose et des récits dans lesquels on n'attend plus cette même chose.

Enfin certains récits concernant des événements qui intéressent de la même manière tous les membres du groupe social

(1) W. JAMES. *Principles of psychology*, 1890, I, p. 319.

ont pris une plus grande importance et ont imposé leur ordre aux autres récits plus particuliers. Ceux-ci ont dû se conformer aux avant et aux après des grands récits du groupe relatifs aux guerres, aux saisons, aux grands phénomènes de la nature. C'est ce qui a permis de coordonner tous les récits particuliers, de les rattacher les uns aux autres, de raconter d'une manière correspondante des récits différents où intervenaient les mêmes personnages. Le progrès de ces récits est devenu le point de départ de l'objectivation des événements et de l'objectivation du temps.

On constate fort bien ces modifications et ces progrès du récit quand on compare des sujets qui passent d'un stade psychologique à un autre : nous avons souvent signalé les troubles de la mémoire, le désordre des récits chez les malades. Récemment M. Piaget (de Genève) a fait une étude très intéressante sur les récits que des enfants, au-dessous de sept ans, se font les uns aux autres. Il a montré qu'ils mettent l'accent sur les événements eux-mêmes et non sur les liaisons de temps, qu'ils n'ont pas encore le souci d'exposer les choses dans un ordre donné, nécessaire pour être compris (1). Plus tard, après 7 ans en général, l'enfant comprend l'importance de l'ordre logique et le substitue aux liaisons personnelles. Il est facile de constater dans l'évolution du langage ce passage « du récit primitif sans liaisons fixes au récit social bien hiérarchisé (2) ».

Ces modifications de la narration ont transformé la conception du héros : ce n'est plus un seul récit toujours le même que l'on accole comme une épithète homérique au nom du héros, c'est un grand nombre de récits rangés suivant l'ordre de l'avant et de l'après que l'on associe avec son nom. Le récit sur le héros devient *une histoire du héros* qui se généralise suivant la même loi que précédemment qui s'applique peu à peu avec plus ou moins de précision à tous les individus et à nous-mêmes.

Un des premiers progrès de cette histoire a été l'organisation des âges du héros. Les différents âges de l'homme étaient distingués depuis longtemps car, dès le stade social, il y avait des conduites distinctes vis-à-vis des enfants, des adultes, des vieillards. Mais ces conduites restaient séparées les unes des autres et concernaient des individus différents comme les con-

(1) J. PIAGET. *Le langage et la pensée chez l'enfant*, 1923, p. 142.

(2) J. VENDRYES. *Le langage*, p. 171-175.

duites vis-à-vis des femmes et vis-à-vis des hommes. L'unification des âges, la conception que le même homme est d'abord enfant, puis jeune homme, puis adulte, qu'il passe au travers des différents âges s'est développée beaucoup plus tardivement et elle est due au progrès de l'ordre des récits.

Deux notions importantes sont venues compléter l'histoire, la notion du début et celle de la fin du récit qui ont également permis d'intégrer dans l'histoire deux notions primitivement indépendantes, celle de la naissance et celle de la mort. On racontait les exploits du héros : il a fait ceci, et encore cela, puis dans une bataille il a été blessé, il est tombé et après il n'a plus rien fait, il n'a plus rien dit, on n'a plus rien à raconter sur lui ; c'est à partir de ce moment qu'on a pris vis-à-vis de lui les attitudes de la mort si importantes dans les conduites de la mémoire et dans la conception du passé.

Une autre terminaison de l'histoire est également très importante, quand il s'agit de héros qui sont encore vivants et surtout quand il s'agit de nous-mêmes, c'est le récit du dernier événement dont on ait à parler à propos de l'individu, le récit de l'événement présent qui, comme nous l'avons vu, a dû également au stade réfléchi être intégré dans l'histoire et dans la mémoire. L'histoire d'un héros du passé est terminée par le récit de sa mort, l'histoire d'un héros vivant est terminée par le récit de son présent.

On peut dire qu'à ce moment l'histoire du héros est devenue une biographie et que les hommes ont pris l'habitude singulière de construire constamment une biographie de tous les individus avec lesquels ils sont en relation. Nous devons savoir et pouvoir réciter non seulement leurs noms, mais leurs âges, les principaux épisodes de leur vie, leur profession, leur conduite présente et une grande partie des conversations entre les hommes n'a pas d'autre but que de leur permettre de tenir au courant ce petit dictionnaire biographique. Dans mes leçons sur l'évolution de la personnalité et sur l'évolution de la mémoire j'ai été amené à présenter à ce propos une comparaison qui me semblait inévitable, c'est celle de cette biographie obligatoire de nos semblables et du travail qui consiste à prendre dans un hôpital l'observation d'un malade. L'étudiant chargé de cette tâche doit noter au point de vue médical les principaux faits de la vie de son malade, et les mettre en ordre aux différents âges ; il doit surtout tenir au courant cette observation, c'est-à-dire y inscrire

au jour le jour les incidents caractéristiques du présent de son malade.

Suivant la règle maintenant bien connue, cette biographie doit être faite pour nous-mêmes comme pour les autres : nous sommes chargés de prendre notre propre observation et de la tenir au courant. Sans doute le point de vue change un peu, il n'est plus proprement médical, il est professionnel, social, moral suivant les cas, mais il s'agit toujours d'une opération psychologique du même genre. Nous devons tenir toute prête une observation de nous-mêmes, que nous puissions présenter à toute réquisition des autres et de nous-mêmes, où tous les faits importants du passé soient bien notés à leur date, où le présent soit bien rattaché aux derniers événements.

Ce sont ces derniers perfectionnements de l'histoire du héros, de cette biographie obligatoire comme on pourrait l'appeler, qui ont été pris trop souvent par les psychologues comme des propriétés fondamentales et nécessaires de la mémoire. On a admis que tout événement de la vie s'enregistrait automatiquement dans la mémoire, parce que l'on constatait sommairement que des esprits bien organisés construisaient et rangeaient dans leur biographie bien tenue un certain nombre des événements de leur vie. L'observation la plus simple montre que jamais on n'enregistre automatiquement tous les événements, que la mémoire la plus parfaite ignore la plus grande partie des événements réels de même que la biographie la plus complète d'un grand personnage, même si elle remplit plusieurs volumes, ne peut avoir la prétention de raconter tous les mouvements qu'il a faits. Elle montre aussi que jamais il n'y a un enregistrement automatique absolument correct, reproduisant l'événement tel qu'il fut en réalité, mais qu'il n'y a qu'une reproduction approximative, symbolique, verbale à propos de l'événement permettant seulement de s'en faire une idée plus ou moins exacte suivant l'intelligence et le talent historique de celui qui a pris l'observation. De même qu'on n'intellectualise qu'une petite partie des perceptions, on ne mémorise surtout d'une façon réfléchie qu'une petite partie des événements. Mais cette petite partie n'en est pas moins importante et des tendances se sont formées à organiser sous forme de récits, puis à mettre en place dans la biographie des autres et surtout dans la nôtre un certain nombre

des événements déjà organisés comme tels par les actes asséritifs et suivant que cette tendance fonctionne plus ou moins correctement nous disons que la mémoire est plus ou moins parfaite.

On ne s'est pas assez rendu compte que les faits pourtant bien connus sous le nom de maladies de la mémoire étaient inintelligibles si on faisait de la mémoire un enregistrement mécanique et perpétuel. Comment un malade peut-il commettre des erreurs grossières, mettre dans sa propre histoire des faits appartenant à l'histoire d'un autre et réciproquement ? Comment peut-il présenter de l'amnésie pour une période de sa vie, pour certains événements tandis qu'il conserve le souvenir correct des autres parties de sa vie et des autres événements, comment peut-il retrouver tout d'un coup ces souvenirs en apparence effacés ou non enregistrés ? L'enregistrement automatique se fait-il chez lui ou ne se fait-il pas ?

Il est beaucoup plus simple de constater que ces opérations de la récitation correcte de nombreuses histoires bien distinguées et bien classées est fort difficile et peut présenter bien des troubles. Sous bien des influences les observations prises sont mal rangées : un récit qui devrait prendre place dans l'observation du sujet lui-même est égaré dans l'observation d'un autre. La malade qui dans le délire de la fièvre typhoïde me répète : « Oh ! mon pauvre mari comme il a mal au ventre, oh ! mes enfants comme ils ont mal à la tête », ne sait plus classer les récits et confond son observation avec celle des autres.

Dans d'autres cas le malade se décourage de prendre sa propre observation et à partir d'un certain moment il cesse de la tenir au courant. C'est ce que nous appelons l'amnésie antérograde ou l'amnésie continue. Il ne s'agit pas là d'une suppression de la fonction élémentaire de la mémoire, nous retrouvons facilement chez ce malade des récits bien construits et bien conservés de ces faits en apparence oubliés. Le malade a simplement cessé de les ranger dans la biographie de sa propre personnalité, c'est un trouble de la construction de la personnalité beaucoup plus que de la mémoire proprement dite.

D'autres malades présentent des mémoires alternantes : à de certains moments ils présentent certains souvenirs, à d'autres moments ils semblent les avoir perdus. Il est facile de montrer que ces souvenirs existent en réalité toujours sous une forme élémentaire. C'est leur rangement, leur rattachement à tel ou

tel personnage qui est défectueux. La forme de narration relative au personnage changeant avec lui s'est substituée à la narration relative au moi. Il n'y a là encore qu'un trouble dans la construction du moi et dans les opérations supérieures de la narration biographique. Ces quelques exemples suffisent pour montrer l'importance considérable de cette histoire perfectionnée du héros qui substitue une biographie unique du moi aux récits discontinus et variés du personnage.

On peut résumer ce rôle que joue l'histoire perfectionnée du héros dans l'édification du moi en indiquant les modifications qu'elle apporte dans la conception de l'action. Il ne s'agit pas seulement du sentiment de production de l'action, il s'agit de la place que prend l'action dans la biographie du moi. Chaque action devient un événement de l'histoire racontée à propos d'un individu, elle ne peut plus en être séparée pour être attribuée à un personnage distinct, elle est toujours personnifiée de la même manière. Il en résulte que toutes les réactions provoquées chez les autres par cette action, s'adressent au moi actuellement présent puisqu'il est le même que le moi passé producteur de l'action. Les autres hommes nous puniront actuellement pour une action passée dont ils rattachent le récit à notre moi.

Nous-mêmes nous nous conduirons de la même manière, nous adoptons cette action, puisque à tous les récits que nous en faisons s'ajoute notre réaction personnelle, notre signature et nous ne pouvons pas nous empêcher d'être fiers ou honteux à son propos comme si elle était une action actuelle. La responsabilité d'une action passée est donc quelque chose de plus que le sentiment de sa production, elle dépend de l'histoire du moi qui a englobé toutes les actions.

Le moi qui résulte du développement de ces conduites réfléchies et intéressées ainsi que des progrès de l'histoire du héros prend une forme nettement distincte de celle du personnage précédent. Il l'exprime même d'une manière particulière car, si je ne me trompe, c'est à ce stade qu'il faut rattacher une forme de langage très curieuse et très caractéristique, celle des pronoms personnels.

Un fait curieux signalé par beaucoup d'observateurs c'est que l'usage des *pronoms personnels* « Je, moi » n'apparaît qu'à une certaine étape du développement psychologique et qu'il est

précédé par l'usage exclusif du nom propre dans les mêmes circonstances. Les enfants très jeunes, dans la deuxième année ne disent pas : « J'ai soif, donne-moi à boire », mais : « Bébé a soif, donne à boire à Bébé ». Ce n'est que plus tard, au cours de la 3^e année en général, qu'il font usage du pronom personnel. Cet usage du nom propre à la place où nous mettons le pronom se prolonge quelquefois indéfiniment chez des imbéciles et des débiles. M. Wallon a publié une belle observation de ce genre (1), M. André Collin fait observer que la persistance du nom propre est signe d'arriération ; les débiles du service de M. Nageotte que j'ai signalées et qui étaient âgées l'une de 12 ans, l'autre de 32 ans mêlaient encore le nom propre avec le pronom personnel employé de temps en temps et très peu correctement. Enfin on peut observer, comme je l'ai vu dans quelques observations, cet usage abusif du nom propre réapparaître dans des somnambulismes ou dans des crises de dépression.

Pour interpréter ces faits il faut admettre que le pronom personnel n'est qu'un substitut du nom propre, qu'il a la même signification, mais qu'il exprime une affirmation personnelle plus forte, plus consciente d'elle-même, en un mot que le passage du nom propre au pronom personnel doit correspondre au passage d'une forme d'affirmation à une autre, d'un stade psychologique à un autre. Or, c'est tout justement un passage de ce genre que nous étudions dans ce chapitre en comparant les croyances asséritives et les croyances réfléchies.

On pourrait représenter par les propositions suivantes l'évolution des conduites qui aboutit à l'usage des pronoms personnels. Au début, un individu nommé Jean se bat simplement tout seul sans rien dire, c'est le stade perceptif. Puis il se bat en même temps que d'autres, en avant d'eux et en criant, c'est le stade social ; au 3^e degré, il reste immobile sans se battre, mais se met bien en évidence en criant aux autres : « Marchez, Marchez », c'est le stade intellectuel ; au 4^e degré, il précise sa formule de commandement en criant : « Jean veut que vous marchiez », c'est le stade asséritif ; enfin au 5^e degré, il crie : « Je veux que vous marchiez », c'est le stade réfléchi. Cette dernière phrase signifie non seulement que Jean veut que les soldats marchent,

(1) H. WALLON, Forme écholalique du langage chez un imbécile épileptique, *Journal de psychologie*, 1911, p. 439.

mais encore que c'est Jean lui-même qui le dit : « Jean veut que vous marchiez et Jean dit qu'il le veut ». C'est ce redoublement du nom propre qui est remplacé par le pronom « Je » et qui exprime l'affirmation du stade réfléchi, nous aurons à y revenir à propos de la comparaison des diverses étapes psychologiques de l'évolution proposées par divers auteurs.

Quoiqu'il en soit, le moi qui se constitue par les conduites réfléchies et qui s'exprime d'une façon particulière par les pronoms personnels, présente des progrès notables si on le compare au personnage du stade précédent. Quand la réflexion parvient à son terme, le moi prend les caractères d'une réalité au lieu de ceux d'un être, il est affirmé avec plus de force et de précision. Il a une plus grande étendue et comprend des conduites qui resteront en dehors du personnage. Par l'intermédiaire de certaines conduites il s'étend même à des objets extérieurs : car la notion de propriété développée sous une forme particulière au stade réfléchi n'est qu'une extension du moi (1). D'ailleurs l'action sur le monde extérieur et sur les autres réalités d'une intention réfléchie augmente la puissance du moi : « Plus le rôle joué par une personnalité est considérable, disait M. Paulhan, plus l'influence coordinatrice de cette personnalité sur le monde extérieur est grande... Inversement, moins est grande l'influence coordinatrice de l'individu sur le monde extérieur, moins est considérable la somme des éléments psychiques organisés en lui et plus la personnalité s'amointrit » (2).

Le moi étend son domaine non seulement sur les actes corporels effectués extérieurement par les membres, mais sur ces actes intérieurs appelés spirituels dont nous avons vu progresser la distinction. Quand nous considérons un homme comme un moi réfléchi, « as a self », comme dit M. Baldwin, « il ne doit pas seulement au point de vue physique satisfaire à l'épreuve de la reconnaissance sensible, il doit aussi donner satisfaction aux sentiments d'attente qu'éveille en moi l'expérience que j'ai de sa personne morale en tant qu'elle a une signification intérieure et spirituelle (3) ». Cet auteur fait à ce propos une remarque cu-

(1) Cf. Ettore GALLI, *Nello dominio dell' Io*, 1919.

(2) Fr. PAULHAN. *L'activité mentale et les éléments de l'esprit*, 1889, p. 212.

(3) J. M. BALDWIN. *La pensée et les choses*, traduct. 1908, p. 186.

rieuse, c'est que nous nous attendons à retrouver dans un moi, non seulement les traits de caractère bien connus, les intentions que nous avons l'habitude de lui prêter, mais encore une certaine spontanéité inattendue : « Si je pense aux personnes comme à des êtres ayant une vie intérieure, je m'attends à ce qu'ils me démontrent l'insuffisance de mes procédés de prévision. Car une personne est un centre de vie intérieure dont il ne peut pas être entièrement rendu compte et je ne peux prévoir que les lignes générales de sa conduite. » Cette dernière remarque dépasse le niveau réfléchi où nous sommes en ce moment, mais il y a déjà à ce niveau les conduites relatives aux secrets, aux intentions cachées qui amènent à prévoir des conduites inattendues.

L'unité du moi est bien plus grande que celle du personnage : on réunissait souvent sous un même nom, à propos d'un même héros des tendances et des récits peu cohérents sinon contradictoires. L'unité du moi qui est le résultat d'une synthèse analogue à la décision après la délibération est une moyenne entre les diverses tendances et les divers récits, elle ne peut admettre les contradictions, elle est nécessairement unifiée. Comme le disait M. G. Dwelshauvers : « Ce que nous appelons unité dans la vie de l'esprit n'est ni une unité abstraite, ni la propriété d'une substance, mais la réalisation plus ou moins parfaite d'un équilibre complexe qui se maintient parmi les diverses tendances (1). » Il en résulte que le moi n'admet plus la subdivision en personnages multiples : une décision résultant du calcul des votes d'une assemblée est forcément unique et on ne comprendrait pas qu'elle fût multiple comme les opinions des membres de l'assemblée. Les dédoublements, les alternances de personnalité, les subconsciences n'ont plus leur place dans l'unité du moi réfléchi.

Mais c'est surtout la stabilité, l'unité dans le temps, ce qu'on nomme l'identité de la personnalité qui s'est considérablement accentuée. L'unité d'une même histoire à laquelle on ajoute constamment les événements présents, la même responsabilité pour toutes les actions rattachées à un même moi ont remplacé les multiples récits et les divers personnages qui se mêlaient à propos du même individu. Sans doute il y a encore dans le

(1) G. DWELSHAUVERS. *La synthèse mentale*, 1908, p. 170.

récit de la vie des changements d'âge, des changements de conduite et de caractère, mais on s'efforce de ne pas en sentir l'importance. On cherche à les comprendre comme des manifestations accidentelles des diverses tendances unifiées dans le moi, comme des variations d'un même thème, on les fait rentrer dans la notion synthétique d'un même moi. Comme le disait Fouillée : « C'est par la représentation de mon moi identique que je réalise une identité relative, que je me survis à moi-même, que je renais à chaque instant (1) ».

Sans doute la personnalité doit encore évoluer beaucoup aux stades ultérieurs : le moi doit devenir l'âme au stade rationnel, le sujet au stade expérimental, l'individualité avec son originalité foncière et sa liberté au stade progressif. Mais dès maintenant, au stade réfléchi, elle a pris ses caractères essentiels, ceux qui sont considérés comme les plus importants chez la majorité des hommes, tandis que les caractères acquis ultérieurement sont considérés comme moins importants. Les troubles qui atteignent les fonctions supérieures sont considérés comme des fautes ou des erreurs, compatibles avec une certaine intégrité de l'esprit, tandis que les moindres altérations des fonctions réfléchies et surtout du moi réfléchi donnent naissance à des maladies et à des délires (2).

9. — La corrélation des stades psychologiques

L'importance de cette évolution de la pensée et de la distinction des stades par lesquels elle a passé est aujourd'hui assez généralement reconnue, c'est, comme on l'a vu, à la fin du précédent chapitre la conclusion à laquelle parviennent les études des sociologues, comme celles des pédagogues et des aliénistes. La plupart de ces auteurs indiquent il est vrai assez vaguement quelques-uns de ces stades quand ils distinguent et opposent l'une à l'autre deux formes de la pensée humaine, celle des primitifs et celle des civilisés, celle des enfants et celle des adultes. Mais ces stades décrits par différents auteurs restent indépendants les uns des autres, M. Piaget dans son étude si intéres-

(1) FOUILLÉE. *Psychologie des idées forces*, 1893, II, 80.

(2) *The relation of neuroses to psychoses*. Bloomingdale, 1921.

sante sur « le langage et la pensée de l'enfant », 1923, constate ces stades décrits par divers auteurs, mais il croit bien difficile de les comparer et de les rapprocher les uns des autres : « Les caractères de la logique des primitifs et ceux de la logique des enfants sont bien trop voisins sur certains points et bien trop différents sur certains autres pour qu'il soit permis de discuter un parallèle aussi délicat (1) ». Cette prudence est un peu exagérée, il faudra un jour faire cette comparaison d'une manière précise pour arriver à établir d'une manière générale un tableau hiérarchique des opérations psychologiques. Je ne puis indiquer ici que quelques points de cette comparaison, ceux qui ont rapport à notre étude sur les deux croyances.

Les sociologues et les philosophes qui s'inspirent des études sociologiques ont remarqué avec Durkheim que la pensée de l'homme civilisé est constamment dirigée et modifiée par la société environnante et ils ont été amenés à distinguer une *pensée primitive individuelle* non socialisée et une *pensée plus développée qui est essentiellement une pensée sociale*. Cette distinction est bien indiquée dans l'ouvrage de M. Blondel : *La pensée morbide*, 1914, et dans son article du Journal de Psychologie, 15 février 1923. Après avoir présenté d'une manière très intéressante des observations qui se rapportent au type du délire psychasténique que nous étudierons dans le prochain chapitre, l'auteur veut expliquer ces croyances délirantes par les théories de Durkheim combinées avec celles de M. Bergson. Il y a au fond de chaque homme une pensée consciente vraiment primitive et fondamentale : elle consiste en un ensemble de sensations surtout viscérales, ensemble original, individuel et complètement incommunicable qui correspond à l'intuition de M. Bergson. A cette pensée primitive se superpose chez l'adulte civilisé une autre pensée soumise aux conventions et aux règles sociales sur l'espace, le temps, les relations des choses, c'est la pensée socialisée de Durkheim. Dans la maladie le sujet rétrograde, il perd cette pensée socialisée, il est envahi par un afflux de pensées cœnesthésiques individuelles et incommunicables, c'est ce qui rend le langage des aliénés si peu intelligible pour les autres hommes.

Je ne puis étudier ici les détails de cette doctrine plus philosophique que psychologique mais je dois montrer ce qu'il est juste de

(1) J. PIAGET. *Le langage et la pensée chez l'enfant*, 1923, I, p. 4.

conserver dans la psychologie. Je ne puis admettre que la pensée du névropathe ou de l'aliéné ait perdu les caractères de la pensée sociale et soit revenue à un état de cœnesthésie individuelle. Le malade délire, il a donc encore des croyances, or la croyance et la volonté ne sont au fond que des promesses, des pactes, des commandements à soi-même, c'est-à-dire des phénomènes profondément sociaux. Tous les phénomènes psychologiques situés au-dessus des conduites sociales élémentaires qui sont parmi les conduites très primitives reposent sur des actions sociales et sont sociales par quelque côté. Il faudrait que le malade soit tout à fait dément, ait perdu le langage et les conduites sociales, soit réduit à des conduites perceptives et réflexes pour que l'on puisse parler d'une conduite non socialisée.

Même dans ce cas je n'oserai pas dire qu'il est envahi par des sensations trop personnelles, trop individuelles et incommunicables. Les réflexes primitifs sont au contraire d'une grande banalité et se retrouvent les mêmes chez une foule d'êtres vivants. Je suis disposé à croire que l'originalité et l'individualité ne se trouvent pas au point de départ dans les formes élémentaires de la vie, mais au terme de l'évolution, dans les formes de conduite et de pensée les plus complexes. Nous créons l'individualité, nous ne la trouvons pas toute faite dans des phénomènes élémentaires. Mais peu importent ces discussions philosophiques, je ne retiens ici de l'ouvrage de M. Blondel qu'une notion très juste et très utile, c'est qu'il y a des étapes dans l'évolution de la pensée, et que la pensée en se développant se socialise, prend des formes sociales plus compliquées et mieux adaptées à la société, ce que nous avons vu dans les divers degrés de la hiérarchie des conduites psychologiques. Cet auteur nous montre sous une forme philosophique qu'il admet deux stades superposés de la croyance, l'un qu'il considère comme plus socialisé, l'autre comme moins social et que l'on constate le second chez le malade.

M. Lévy-Brühl nous présente aussi une division dualiste inspirée par les études de sociologie, celle des *prélogiques* et des *logiques*. Les prélogiques dont parle cet auteur ne doivent pas être considérés comme des véritables primitifs, ils sont bien loin des simples réflexes et des actes perceptifs, ils ont dépassé le stade social et le stade intellectuel élémentaire, puisqu'ils parlent, qu'ils ont des souvenirs et qu'ils ont même des croyances. Mais ils ont

des croyances immédiates à propos de tous les phénomènes qui attirent leur attention et ils ne soumettent pas ces croyances aux règles de la raison. En particulier M. Lévy-Brühl a été l'un des premiers à montrer que les croyances de ces populations n'obéissent pas au célèbre principe de non-contradiction et qu'elles obéiraient plutôt à un principe inattendu de participation universelle. En réalité il ne me semble pas qu'il y ait pour ces esprits un principe de participation, il y a des affirmations inspirées par des sentiments vagues qui ne sont soumises à aucune critique, à aucune restriction. Il me semble difficile d'éviter le rapprochement de l'état prélogique de M. Lévy-Brühl et du stade de croyance asséritive que nous avons décrit, à chaque instant on éprouve le désir de comparer les malades sur lesquels nous avons étudié ce stade aux sauvages prélogiques. Il est plus embarrassant de situer dans notre tableau, les logiques que M. Lévy-Brühl oppose aux prélogiques, le fait de tenir compte de l'expérience que l'auteur indique comme important, car il n'existe pas chez les premiers qui sont « imperméables à l'expérience », est en rapport avec une conduite très tardive, la conduite expérimentale. L'obéissance au principe de non-contradiction existe au contraire dès le stade réfléchi. M. Lévy-Brühl ne précise pas l'analyse des stades de pensée supérieurs, il n'insiste que sur un stade relativement inférieur, le stade asséritif.

Une distinction intéressante faite par M. Bleuler et par l'école de M. Freud est celle de la pensée *autistique* ou *non dirigée* et de la *pensée dirigée*, des *inrovertis* et des *exirovertis*. La pensée autistique est une pensée qui reste le plus souvent intérieure, qui n'est déterminée que par des sentiments personnels, qui ne détermine pas d'actes réels extérieurs parce qu'elle ne se préoccupe ni de la réalité, ni des autres hommes et ne s'y adapte guère. Il est certain que l'on observe souvent des pensées de ce genre chez des malades, car il s'agit plutôt d'une forme malade que d'un stade de l'évolution normale. Cette forme de pensée sur laquelle nous aurons à revenir dépend de la faiblesse, de la diminution des forces psychologiques, c'est une des formes de l'asthénie psychologique. L'action extérieure, l'action réelle, adaptée aux choses et à la société, demande plus de forces que la rêverie : « lorsqu'on pense pour soi-même tout paraît simple, la fantaisie est plus aisée, la pensée s'octroie plus de pouvoirs,

on évite de préciser les relations, on est peu exigeant envers soi-même en fait de démonstration. » Mais il faut ajouter que cette pensée intérieure, déterminée par des sentiments personnels, non contrôlée, non précisée se rapproche plutôt de la croyance asséritive que de la croyance réfléchie. En fait les malades sur lesquels j'ai constaté la pensée autistique, n'ont pas seulement une diminution des forces, mais aussi un abaissement de la tension au stade asséritif. Il y a encore là, d'une façon il est vrai plus complexe, une distinction des deux croyances.

Une conception très intéressante qui se rapproche de la pensée autistique est celle que décrit M. Jean Piaget sous le nom d'*égocentrisme*, dans ses deux petits volumes sur « le langage et la pensée de l'enfant », 1923. L'enfant au-dessous de sept ans est égocentrique d'une manière générale en ce sens que son langage et sa pensée ne semblent pas adaptés à la pensée des autres ni aux règles sociales qui rendent la pensée intelligible aux autres.

Je dois dire d'abord que je n'aime pas beaucoup ce terme « égocentrisme » pour désigner ce caractère de la pensée enfantine. Ce terme rappelle l'expression connue en psychiatrie de « délire égocentrique », il rappelle le mot « égoïsme », il semble indiquer que l'enfant s'intéresse à lui-même plus qu'aux autres, qu'il se comprend bien lui-même et ne cherche pas à se faire comprendre par les autres. D'abord il ne s'agit pas là d'un processus volontaire, ni même actif, l'enfant ne cherche pas à être égocentrique, il l'est malgré lui ou plutôt sans lui-même. En outre cette expression laisse entendre que l'enfant ne cherche pas à se faire comprendre par les autres, qu'il garde l'explication pour lui-même, qu'en un mot il se comprend bien lui-même. Si cela était exact, ce fait irait contre la loi générale de la personnalité, c'est que l'on se comporte toujours vis-à-vis de soi-même, comme on se comporte vis-à-vis des autres. Je suis disposé à croire que l'enfant ne s'explique pas mieux à lui-même qu'il n'explique aux autres, qu'il ne se comprend pas mieux lui-même qu'il ne comprend les autres. M. Piaget hésite à l'admettre, il croit que l'enfant a au fond une intelligence plus complète de la chose qu'il ne le montre dans ses explications à autrui. Il est probable, si je ne me trompe, qu'il a une interprétation active, motrice de la chose, ce qui est différent, mais qu'il ne comprend guère l'explication verbale qu'il essaye de donner. Si on se place au point

de vue de la conduite verbale qui ici est seule en cause, il ne garde rien pour lui, il explique mal et il comprend mal.

Mais peu important ces difficultés soulevées par le mot « égo-centrisme », M. Piaget décrit à ce propos des faits très caractéristiques. Considérons des enfants au-dessous de six ans réunis ensemble, chacun parle tout haut ou à demi-voix en faisant un jeu ou un petit travail qu'on lui a indiqué, mais ce langage semble bizarre si on l'examine, car il ne s'adresse à personne et il n'attend aucune réponse : « L'enfant pense tout haut, comme les gens du peuple marmottent en travaillant, il ne s'occupe pas de savoir s'il est écouté, il ne se place pas au point de vue de l'interlocuteur, de lui apprendre quelque chose, d'en recevoir quelque chose... Il parle pour lui-même simplement pour le plaisir de parler et de parler devant d'autres... Pic. ressent du plaisir à parler dans une atmosphère peuplée, mais s'il était seul il prononcerait des propos analogues (1) ». C'est un monologue à deux, un *monologue collectif* comme l'appelle justement l'auteur, où l'interlocuteur est simplement un excitant.

La description de cette forme de langage chez les enfants de M. Piaget, m'a intéressé, car j'avais décrit moi-même autrefois une forme de langage qui me paraissait tout à fait comparable chez ces individus intermédiaires entre les imbéciles et les débiles chez qui je recherchais les formes inférieures de la croyance. Les deux filles imbéciles dont j'avais rapporté les observations à ce sujet parlaient également indéfiniment sans partenaires et sans se préoccuper d'aucune réponse. Mais j'avais remarqué en outre que ce langage ne contenait aucune croyance, aucune affirmation véritable et que le sujet n'avait aucunement l'intention de conformer ses actes moteurs aux paroles qu'il prononçait à tort et à travers. J'avais appelé ce phénomène « le langage inconsistant », j'en avais cherché l'origine dans une libération progressive de la parole et de l'action primitivement inséparables. J'avais considéré le langage inconsistant comme un intermédiaire entre le langage actif, primitivement uni à l'acte dans le commandement et l'obéissance et le langage affirmatif de nouveau réuni au mouvement des membres par un acte particulier qui devenait le point de départ de la croyance. Les descriptions de M. Piaget sur cette première forme de l'égo-centrisme

(1) J. PIAGET, *op. cit.*, p. 18-28.

peuvent donc se comparer aux études faites sur des malades, elles portent sur un stade en quelque sorte intermédiaire entre le stade intellectuel élémentaire et le stade asséritif.

Nous trouvons dans le même ouvrage d'autres descriptions de la pensée égocentrique qui semblent indiquer une étape de développement un peu supérieure. « La logique égocentrique est plus intuitive, plus syncrétique que déductive, ses raisonnements ne sont pas explicites, le jugement va d'un seul bond des prémisses aux conclusions en sautant les étapes. Elle n'insiste pas sur la démonstration, ni même sur le contrôle des propositions... Elle emploie des schémas personnels d'analogie... les schémas visuels jouent le rôle de démonstration, les sentiments de valeur personnels influent beaucoup sur cette pensée (1) ». Une proposition en entraîne une autre non par une implication logique analogue à quelque relation causale, mais grâce à un schéma d'ensemble qui lie les deux propositions ou les deux représentations du phénomène (2). Ce syncrétisme, ce schéma d'ensemble amène la justification à tout prix : toute perception nouvelle, toute idée nouvelle cherche immédiatement un schéma global qui procure un lien avec ce qui précède immédiatement.

Ces schémas, ces mots ont une grande puissance et on observe des cas où l'enfant semble se servir de la magie par le mot, il en vient à commander aux choses et aux êtres par une sorte d'entraînement verbal (3). Il y a une disposition au symbolisme, une disposition à trouver dans tout phénomène ou dans toute phrase un sens plus profond que celui qui apparaît. Remarquons aussi d'autres caractères de cette pensée : « L'enfant, qui dit tout jusqu'à 7 ans, est incapable de garder pour lui les pensées qui lui viennent à l'esprit, il n'a aucune continence verbale ; l'enfant ignore l'intimité du moi (4) ».

Cette pensée se crée à elle-même un monde d'imagination ou de rêve sans savoir que ce monde est imaginaire. Cependant dans cette pensée « un certain imaginaire commence à se distinguer du réel ». Mais l'imaginaire dont parle M. Piaget n'est pas du tout celui dont nous avons parlé à propos de la réflexion

(1) J. PIAGET. *Op. cit.*, p. 64.

(2) *Id.*, *Ibid.*, p. 176.

(3) *Id.*, *ibid.*, p. 26.

(4) *Id.*, *ibid.*, p. 55.

et des nuances du réel, c'est simplement ce qui est désiré et n'est pas obtenu. Cette notion devient pour l'auteur le point de départ de la notion « d'une intention chez les autres » favorable ou défavorable aux désirs de l'enfant : « Vers 3 ans l'enfant prend conscience de la résistance des choses et des gens, de la discordance entre le désir et la réalisation. Cette discordance ne se conçoit que sous la forme d'une résistance intentionnelle des gens et des choses, le monde devient alors peuplé d'intentions (1) ».

L'étude la plus intéressante à notre point de vue devient celle des enfants qui sont chargés d'expliquer quelque chose à un petit camarade : « L'enfant ne se doute pas de la difficulté de se faire comprendre... Les enfants croient toujours parfaitement se comprendre, ils ont perpétuellement l'impression qu'on lit leur pensée, qu'on vole leur pensée, ils ne prennent pas la peine de l'expliquer clairement. Ils croient toujours que cela va de soi que les autres comprennent immédiatement (2). Quelle que soit l'obscurité de l'explication, l'enfant est toujours satisfait, il croit toujours avoir compris, les petits sont contents tout de suite (3). »

Dans ces conditions il n'y a guère d'explication : un schéma global qui apparaît à l'occasion d'une syllabe ou d'un mot mal compris obscurcit et transforme toute la suite de l'histoire, c'est encore le syncrétisme verbal (p. 160). Si nous considérons les explications dont l'esprit se satisfait nous voyons qu'il s'agit presque uniquement d'explications par les intentions, par la motivation... La causalité de l'enfant n'est pas mécanique, tout se passe comme si la nature était le produit, le doublet d'une pensée dont l'enfant chercherait à chaque instant les raisons, les intentions (p. 239).

Quand nous lisons toutes ces descriptions nous avons l'impression de retrouver des traits déjà connus : cette croyance immédiate déterminée par un sentiment d'ensemble, cette pensée qui ne se distingue pas encore des mouvements extérieurs, qui ne sait pas se dissimuler et rester secrète, cette magie des mots puissants comme des êtres, cette confusion de l'imaginaire avec l'être, cette conduite intentionnelle qui voit partout des inten-

(1) *Id., Ibid.*, p. 302.

(2) *Id., Ibid.*, p. 139.

(3) *Id., Ibid.* p. 157.

tions sont des caractères du stade des conduites et des croyances asséritives.

Si nous considérons des enfants plus âgés, aux environs de sept ans, nous trouvons des conduites différentes sur lesquelles M. Piaget insiste moins dans cet ouvrage. L'enfant se préoccupe plus de l'esprit des autres, il admet une pensée chez les autres et il cherche dans l'esprit d'autrui une base sur laquelle il puisse bâtir une construction nouvelle (p. 158). L'ordre apparaît dans ses récits en même temps qu'une certaine régularité dans la discussion, l'enfant semble avoir compris qu'il faut arrêter l'affirmation et soumettre à certaines lois les expositions à autrui (p. 145). La pensée ne procède plus par intuitions, mais par certaines étapes de déduction, il ne faut pas se borner à justifier les choses elles-mêmes il faut défendre et justifier ses propres jugements (p. 253). Nous sommes d'abord frappés d'un fait c'est que l'auteur lui-même présente cette pensée comme différente de la précédente, il admet donc un stade nouveau. Nous n'avons pas de peine à retrouver dans cette intelligence de la discussion, dans cette soumission à des règles de discussion, dans cette intelligence de l'esprit d'autrui quelques-uns au moins des caractères que nous avons constatés dans le stade réfléchi.

Enfin quand M. Piaget fait allusion à une pensée formelle qui commencerait vers l'âge de 11 ou 12 ans, « pensée portant sur des hypothèses que l'on tient pour telles, se bornant à chercher si la conclusion tirée de ces hypothèses est justifiée au seul point de vue de la déduction » (p. 255), nous ne pouvons nous empêcher de penser au stade rationnel dont il commence la description.

Il résulte de ces réflexions rapides qu'il y a jusqu'à un certain point un accord entre les auteurs qui semblent avoir des objets d'étude tout à fait différents, et qui non seulement, comme nous l'avons déjà vu, reconnaissent tous l'existence des divers stades psychologiques, mais qui encore s'accordent sur la constatation des mêmes stades et qui constatent en particulier la succession des deux formes de la croyance dont nous nous occupons ici. Sans doute il y a quelques difficultés dans la détermination des âges auxquels M. Piaget rapporte ces différentes formes de pensée : il présente en effet une remarque très juste qui complique le problème. Le progrès de transformation des opérations d'un stade inférieur en opérations du stade supérieur ne se fait pas

à la fois pour toutes les tendances ; il se fait d'abord pour les actions proprement motrices, pour les perceptions qui en dépendent et il ne se fait que plus tard pour les opérations verbales. Un enfant peut donc paraître à la fois à deux niveaux différents suivant que l'on considère ses perceptions ou ses paroles. Mais d'une manière générale l'enfant jusqu'à 3 ou 4 ans présente le langage inconsistant et termine le stade intellectuel élémentaire. Le stade de la croyance immédiate, le stade asséritif s'étend de 3 à 7 ans : il faudrait étudier au delà le développement du stade réfléchi. Les sauvages australiens de M. Lévy-Brühl qu'il appelle des prélogiques semblent rester toute leur vie au stade asséritif.

La pathologie nous présente des phénomènes comparables, les imbéciles avec langage inconsistant sont au terme du stade intellectuel élémentaire et le stade asséritif nous semble caractériser une classe intéressante d'individus déficients intermédiaires entre les imbéciles et les hommes du niveau moyen, individus que l'on désigne souvent sous le nom de « débiles mentaux ». Ces sujets ont été décrits d'une manière intéressante dans les articles de M. A. Collin (1). Ils ne sont pas des imbéciles proprement dits, car ils ont dépassé le langage inconsistant et ils se montrent capables d'affirmation et de croyance. Mais ils fondent leurs croyances sur des « intuitions », c'est-à-dire sur des sentiments prédominants et passagers. « Ces gens-là, me disait-on à propos de l'un d'eux, n'ont aucune objectivité dans leurs croyances, ils ne déterminent pas leurs croyances par la réalité des choses ou par les règles du bon sens ; ils semblent ne tenir compte que de leurs dispositions personnelles du moment. Ils croient ce qu'ils désirent croire sans l'ombre d'une critique ». « C'est un homme, disait également M. Collin, qui s'approprie et qui élève au rang de vérité tout ce qui flatte sa nature influençable, par contre, ce qui lui déplaît il a l'art de l'oublier (c'est-à-dire de ne pas le croire) ». La moindre des influences extérieures peut déterminer ou modifier leurs croyances en dépit de toute raison. Je rappelle à ce propos l'observation de Blanche que je donnais dans mon premier ouvrage sur l'Automatisme psychologique et à laquelle j'ai déjà fait allusion dans

(1) A. COLLIN. L'enfance du débile intellectuel. *Annales médico-psychologiques*, février 1919, p. 82.

ce travail. Cette jeune fille de 14 ans acceptait immédiatement n'importe quelle absurdité que l'on affirmait avec force devant elle. « Il y a un gros éléphant dans la chambre. — Oh ! je lui donne du pain et il le prend avec sa trompe ». Puis elle reste étonnée quand on lui fait observer qu'un éléphant ne pourrait passer par l'escalier et par la petite porte. Il y a là un ensemble d'individus dont l'état mental est comparable à celui des prélogiques et des enfants au-dessous de 6 à 7 ans.

Quand on fera cette comparaison on trouvera évidemment des différences qui tiennent à la différence des conditions dans lesquelles se sont développées ces tendances analogues. Le débile de notre société est entouré d'individus qui réfléchissent à sa place et qui lui fournissent une foule de croyances réfléchies toutes faites, « le nombre de connaissances qu'il peut ainsi acquérir, disait M. A. Collin, peut donner l'illusion qu'il s'est modifié et qu'il a appris à réfléchir ». Le sauvage n'est pas entouré d'individus de ce genre et il aboutit à des croyances bien plus primitives et absurdes. Mais il a un grand développement des tendances perceptives et intellectuelles précédentes et il a enregistré grâce à elle une foule de choses, ce qui lui donne une vie pratique bien adaptée en contraste avec ses croyances verbales absurdes. L'enfant est entre les deux, il reçoit beaucoup de l'adulte, mais il a peu d'acquis et surtout il évolue, il change beaucoup plus rapidement. La psychologie génétique qui commence fera sur ces rapprochements beaucoup d'études fructueuses.

Retenons seulement de nos études sur les deux croyances qu'il n'est pas nécessaire de chercher bien loin de nous les types de la mentalité primitive. Ils sont encore autour de nous, bien plus, ils sont en nous-mêmes : la croyance asséritive a joué un grand rôle dans notre enfance, elle n'est pas anéantie en nous. Cette forme primitive de croyance est simplement dépassée chez l'homme normal par des tendances supérieures qui la dominent et la dissimulent momentanément. Il nous faut rechercher maintenant si cet état d'esprit latent au fond de nous-mêmes ne peut pas réapparaître dans diverses circonstances et jouer un grand rôle dans divers troubles morbides.

CHAPITRE III

LE DÉLIRE PSYCHASTÉNIQUE

La description des stades psychologiques superposés dans la psychologie génétique trouve une application et en même temps une justification remarquables dans l'étude des maladies mentales dépressives. Il ne s'agit pas de ces modifications constitutionnelles de la conduite qui placent les idiots, les imbéciles, les débiles mentaux à des stades psychologiques inférieurs, il s'agit de modifications accidentelles et passagères qui transforment pendant un certain temps une activité jusque-là à peu près normale et qui remettent momentanément l'esprit à un de ces niveaux inférieurs, tandis que les malades précédents y étaient placés pendant toute leur vie. Cette oscillation de l'esprit peut déterminer des chutes profondes à tous les niveaux et il ne serait pas difficile de montrer que les confusions mentales ramènent l'homme au niveau intellectuel élémentaire et troublent même les fonctions de ce stade, que les démences peuvent faire retomber le sujet au niveau social, au niveau perceptif et même au dessous, que dans certains états à demi comateux la vie réflexe subsiste seule. Mais nous n'avons à étudier maintenant ni les stades inférieurs ni les stades supérieurs et nous ne devons examiner ici que des oscillations d'amplitude moyenne portant précisément sur ces deux formes de la croyance, sur ces deux stades asséritifs et réfléchis qui viennent d'être les objets de notre analyse.

Rien ne peut être plus utile à ce point de vue que l'examen d'un délire singulier qui se présente au cours d'une maladie que nous avons particulièrement étudiée, la névrose psychasténique,

ordinairement caractérisée par des obsessions, des phobies, des impulsions accompagnées de conscience mais qui dans certains cas déterminent de véritables et graves délires.

1. — De l'obsession au délire

Quand on décrit l'état mental de ce groupe de malades que j'ai désignés sous le nom de psychasténiques on est toujours embarrassé pour qualifier leur trouble mental. On n'ose pas classer ces malades parmi les aliénés et déclarer que leur trouble est une véritable folie, on hésite d'autre part à parler de simple névrose, car on constate de véritables troubles mentaux. C'est que, sans parler de l'incertitude du mot « aliéné » qui est un terme de police plutôt qu'un mot scientifique (1), on est disposé à caractériser la véritable folie par le délire, par des idées proprement délirantes et on ne peut pas constater des idées de ce genre chez ces malades.

Un délire est d'abord une idée fautive, opposée aux idées que la majorité des hommes estime comme vraies dans ces circonstances. Ce qui distingue les délires des erreurs c'est que celles-ci nous paraissent dépendre de fautes d'attention ou de raisonnement que le sujet aurait pu éviter, qu'il évitera quand nous l'aurons averti, tandis que le délire nous paraît inévitable pour un esprit malade, il ne résulte pas d'une inattention, d'une faute réparable mais d'un trouble permanent que la volonté ne peut changer. Il faut donc pour parler d'un véritable délire que cette idée fautive soit affirmée avec conviction par le malade qui n'entrevoit pas le moyen de la contrôler ou de la changer, qui n'essaye en aucune manière de le faire et qui par conséquent n'accepte ni les discussions, ni les traitements.

Or les psychasténiques présentent dans tous leurs troubles des caractères fort différents : leurs impulsions, leurs phobies, leurs obsessions sont toujours, dit-on, « accompagnées de conscience », c'est-à-dire que le malade est le premier à se plaindre de leur caractère pathologique, à en soupçonner, presque à en admettre l'erreur possible et à en demander le traitement. De lui-même il doute de la vérité de ces idées, il discute, il raisonne indéfiniment à leur propos. En un mot il essaye avec une excès-

(1) Cf. *Les médications psychologiques*, 1919, I, p. 112.

sive bonne volonté de les corriger comme si elles étaient des erreurs. Il est vrai qu'il ne réussit guère et que malgré les efforts du malade et les raisonnements, les preuves accumulées par le médecin, les obsessions continuent à s'imposer. Ce caractère distingue à son tour les obsessions des erreurs proprement dites. En réalité les troubles des psychasténiques sont intermédiaires entre les erreurs et les délires : on ne peut pas dire qu'il s'agit de phénomènes normaux et faciles à corriger comme les erreurs, mais on ne peut pas dire non plus qu'il s'agit de délires et d'aliénations.

Aussi l'opinion générale des psychiatres, au début de l'étude des obsessions, réclamait-elle une opposition fondamentale entre les obsessions et les délires : non seulement il y avait actuellement une opposition entre les caractères présentés par les obsessions et ceux des délires, mais le trouble de l'esprit qui donnait naissance aux obsessions, avec ses doutes, ses incapacités de conclure, ses tendances à la discussion et à la critique interminables était en opposition avec l'affirmation convaincue du délire et n'était pas capable d'y parvenir jamais. Dans le premier mémoire de Westphal sur les obsessions, 1877, se trouve cette affirmation : « Jamais l'obsession ne devient une véritable maladie délirante, jamais les malades n'assimilent cette idée obsédante comme les aliénés systématiques adoptent leur délire, toujours ils continuent à en apprécier le ridicule ». Jules Falret, Magnan, Legrain soutiennent de même que jamais l'obsession n'arrive à se transformer en délire. Il est rare qu'un auteur fasse comme Baillarger une allusion à la transformation possible : « Dès qu'une idée se trouve associée chez eux à une émotion vive, cette idée ne les quitte plus, elle les poursuit, les domine et finit quelquefois par entraîner le délire (1) ».

Depuis cette époque cependant plusieurs auteurs avaient signalé avec un peu d'étonnement des obsessions typiques plus ou moins transformées à la suite d'une longue évolution en idées délirantes. A la fin de mon livre sur « Les obsessions et la psychasténie », 1903, j'ai indiqué que cette transformation était plus fréquente qu'on ne le croyait et qu'il fallait tenir compte de ce danger en étudiant l'évolution de la psychasténie et ses complications. J'insistais à ce propos sur certains délires avec des hallu-

(1) M. BAILLARGER, *Recherches sur les maladies mentales*, 1890, I, p. 256.

cinations plus ou moins nettes et un certain degré de systématization (1). Dans le 2^e volume de cet ouvrage je faisais remarquer que certains délires de persécution avaient débuté pendant une longue période par des obsessions d'amour qui s'étaient transformées en délires de haine. Mais je renvoyais à des travaux ultérieurs pour une étude plus complète des délires chez les psychasténiques (2).

Quelques années plus tard M. F. L. Arnaud a publié un article très intéressant sur ce problème (3). Il a montré, d'après des cas remarquables que nous avons étudiés ensemble et sur lesquels je vais revenir, que des malades douteurs et obsédés pendant la majeure partie de leur vie peuvent présenter de temps en temps de véritables délires avec affirmation convaincue et mise à exécution de leurs idées. Il a insisté pour montrer que les idées dans le délire gardaient encore des caractères qui rappelaient les obsessions précédentes, l'exagération, l'absurdité extrême, mais qu'elles n'en constituaient pas moins de véritables idées délirantes. Je suis revenu moi-même sur ce problème à plusieurs reprises, dans mon livre sur *Les médications psychologiques*, 1919, dans plusieurs études présentées à des sociétés psychiatriques et neurologiques de l'Amérique, *A case of psychastenic delirium*, *A case of sleep lasting five years with loss of sense of reality* (4), et dans une longue communication présentée en décembre 1921 au Congrès des philosophes français et anglais (5) sur *Les deux formes de la volonté et de la croyance*. Il me semble important de résumer ici ces recherches sur les obsessions et les délires psychasténiques, car elles peuvent servir d'introduction aux études psychologiques sur les formes de la croyance qui jouent un grand rôle dans les délires mystiques.

Plaçons en premier lieu comme typique l'observation d'une

(1) *Obsession et psychasténie*, 1903, I, p. 658.

(2) *Ibid.*, II, p. XXIII et p. 510 et sq. ;

(3) F. L. ARNAUD, Psychasténie et délire, *Congrès des médecins aliénistes et neurologistes*, Genève, Lausanne, août 1907.

(4) *The American medico-psychological Association*, Boston (Mass) 1921, *American Journal of Psychiatry*, January, 1922.

(5) Les deux formes de la volonté et de la croyance. *Comptes rendus du congrès de philosophie de Paris*, 1921 publiés en 1924.

malade très intéressante qui permet de mieux comprendre d'autres observations moins nettes (1).

La malade que je désignerai sous le nom de Sophie est une jeune fille actuellement âgée de 36 ans que j'ai connue pour la première fois quand elle avait vingt ans et que j'ai suivie sans interruption depuis seize ans. J'ai pu noter régulièrement pendant ce long espace de temps l'évolution de son esprit et les états pathologiques qu'il traverse. D'une manière générale, en laissant de côté un état de santé morale relativement bonne qui existait pendant l'enfance et qui ne reparait que bien rarement, cette jeune femme oscille entre deux états pathologiques : elle reste le plus souvent dans un premier état névropathique avec dépression de profondeur moyenne, que nous appellerons l'état psychasténique ; mais elle tombe de temps en temps dans un second état beaucoup plus grave qui dure chaque fois plusieurs mois, et que nous appellerons le délire psychasténique. Il nous faut décrire ces deux états avant d'étudier les modifications que présentent la volonté et la croyance dans l'un et dans l'autre.

Sophie présente des antécédents héréditaires caractéristiques : sa grand'mère maternelle a présenté des crises périodiques de mélancolie, sa grand'mère maternelle rhumatisante, goutteuse était atteinte de la maladie de Basedow. Son père et sa mère, quoique d'apparence normale, avaient tous les deux une volonté très faible, un frère a le même caractère mou, indécis, sans aucune énergie, quoique de temps en temps impulsif.

Sophie eut une enfance malade avec des entérites interminables qui n'ont franchement cessé qu'au moment où les troubles nerveux se sont installés. Depuis l'âge de 15 ans elle se plaignait beaucoup de troubles de l'estomac : digestions difficiles, lentes, souvent douloureuses avec renvois acides, estomac dilaté et clapotant. Pendant des années elle fut soumise à des régimes sévères et subit tous les traitements possibles de l'estomac. Celui-ci, chose curieuse, ne s'améliora définitivement que depuis l'installation des troubles mentaux : il y a là une alternance

(1) Cette observation a été présentée au Congrès de la « Medico-psychological association » à Boston (Mass.) et a été publiée dans *The American Journal of Psychiatry*, 1922 ; elle a été également résumée dans l'étude « sur les deux formes de la volonté et de la croyance à propos d'un cas de délire psychasténique » présentée au Congrès de philosophie, décembre 1921, et publiée dans les *Comptes rendus du Congrès*, 1924.

singulière qu'il est toujours intéressant de signaler. Cette jeune fille avait des règles irrégulières et souvent fort douloureuses, elle était susceptible au moindre refroidissement : elle était en somme d'une santé débile et ne pouvait supporter le moindre effort sans être troublée par la fatigue qui apparaissait très rapide et très exagérée.

Vers l'âge de dix-huit ans, à la suite d'une longue période de troubles gastro-intestinaux, et justement pendant la guérison de ces troubles, probablement aussi sous l'influence du chagrin causé par la mort d'une sœur, Sophie présenta une exagération de son caractère antérieur, qui était plutôt triste et paresseux, et entra dans la première forme de sa névrose, dans la période proprement psychasténique. Constamment triste et inquiète, elle était prête à pleurer pour la moindre des choses et restait immobile, presque toujours étendue, à rêver à ses pensées tristes ou bien elle se levait, marchait indéfiniment en parlant à mi-voix, mais sans faire davantage aucune action utile.

Ce qui arrête son action, finit-elle par expliquer d'une manière plus ou moins claire, ce sont surtout des sentiments de mécontentement, des scrupules, des remords de toute espèce à propos de toutes ses actions : « Tout acte que j'accomplis, ou que je commence à faire, ou tout simplement tout acte que je désire un peu, me semble ridicule et laid ; il me semble que je joue une comédie... Ou bien l'action me paraît immorale et dégoûtante, quand ce n'est pas plus ; je dois avoir perdu toute moralité ». J'appelle l'attention sur ce caractère que je considère comme essentiel dans la plupart des dépressions psychologiques. Il est le point de départ de la fameuse *peur de l'action*, des phobies, des manies de recommencement, des obsessions de scrupule et de sacrilège. J'ai longtemps étudié ce trouble fondamental et ses innombrables variétés dans mon livre sur les obsessions et la psychasténie, et dernièrement encore dans une conférence faite en Amérique au Congrès de l'« American psycho-pathological Society », en juin 1921 (1). Ce symptôme a été très remarquable dans l'observation de Sophie dès le début de la maladie, il a toujours joué un rôle prédominant. Nous aurons à reprendre son étude dans le second volume à propos des sentiments mélancoliques.

(1) Cette conférence « The fear of action » a été publiée dans le *Journal of abnormal psychology*, Boston, septembre 1921, p. 150.

Chez notre malade ce sentiment de la peur de l'action déterminait tout d'abord une foule d'idées obsédantes : « Il est évident, répétait-elle sans cesse, qu'il faudrait changer quelque chose à ma conduite, car je me rends bien compte, en agissant et après avoir agi qu'il y a dans ma manière d'agir quelque chose de répréhensible ; je sais à peu près ce qu'il faudrait faire, mais je n'ai pas le courage de l'exécuter, puisque je n'arrive à rien et que mes actions sont aussi mauvaises... Il faudrait vivre tout autrement, il faudrait me refaire une manière de vivre... mais je n'ai pas le courage de lutter contre moi-même... Il faudrait en un mot que je fasse quelque chose de remarquable, d'extraordinaire, pour sortir de là et pour retrouver toute ma volonté ».

D'un côté elle sent qu'elle a besoin de conseils et recherche constamment, comme tous les malades de ce genre, une personne qui ait de l'influence sur elle : « J'ai besoin qu'on s'occupe de moi et je ne me sens en sécurité que près d'une personne qui me dirige ». Mais de l'autre côté, elle retrouve vite son sentiment de culpabilité en commençant l'acte d'obéir ; elle l'explique en disant qu'elle a peur de perdre son indépendance, de se laisser aller à la mollesse en suivant les conseils qu'on lui donne, et se fait un devoir de résister à tout le monde : « Je ne veux pas qu'on prenne de l'influence sur moi, quand c'est moi qui, pour fortifier ma volonté, devrait chercher à prendre de l'influence sur les autres, à faire marcher tout le monde, mais je n'ai pas plus le courage de lutter contre les autres que celui de lutter contre moi-même. Je manque d'initiative, je ne me sens pas libre dans ce que je fais ; il faut pour retrouver ma liberté que j'arrive malgré tout le monde à faire des choses extraordinaires pour sortir de cet état ; il faut que j'arrive à soulever le monde à moi toute seule. »

Les remords sont souvent plus précis et portent sur tel ou tel devoir moral qui doit avoir été négligé, et elle se reproche de ne rien faire de bon pour les autres, d'être égoïste, et de ne pas savoir se dévouer. « Je devrais imiter Tolstoï et me dévouer pour les pauvres ; je devrais ne plus manger pour en laisser davantage aux autres... je devrais me placer comme infirmière auprès des malades. Croyez-vous que je pourrais empêcher les gens de mourir en souffrant des tortures moi-même ? » Les remords peuvent porter sur les actes les plus simples : elle se figure qu'elle n'est pas assez polie, assez aimable quand elle cause avec quelqu'un ; elle vous demande avec anxiété si elle

ne s'est pas laissée aller à la grossièreté en causant avec vous ; « elle mériterait sans cesse des punitions terribles pour la façon dont elle se tient avec les personnes qui viennent aimablement la voir ».

Elle a des scrupules sur son intelligence et se demande constamment si elle n'est pas très bête : « Il me semble que je ne comprends pas bien ce qu'on dit ; il vaudrait mieux que je n'ouvre pas la bouche en société, au moins on ne verrait pas que je suis si bête... Sans doute je sais ce que j'ai entendu, ce que j'ai lu, ce que j'ai vu ; les choses continuent à exister pour moi (les perceptions ne prennent pas souvent chez Sophie le caractère d'irréalité, comme cela arrive fréquemment dans une autre variété de la même maladie), mais elles manquent de sens et d'intérêt, et surtout elles ne sont plus jamais belles ou jolies comme autrefois... tout devient si laid dans le monde ! »

Un de ses scrupules les plus importants porte sur la propreté du corps : il lui semble toujours qu'elle est sale, qu'elle se salit constamment et qu'elle devrait se nettoyer à chaque instant : « J'ai envie d'aller à la selle et d'uriner, est-ce que ce n'est pas une chose sale ? C'est dégoûtant d'avoir tant d'urine dans le corps, je dois être plus sale que les autres. » Bien entendu, les craintes les plus graves portent sur les devoirs de la pudeur : elle s'accuse d'être inconvenante, d'avoir une foule de pensées obscènes, d'avoir envie de provoquer les hommes en s'exhibant. Jamais elle n'est satisfaite de la façon dont sa chemise est placée sur son corps et de la manière dont ses vêtements sont fermés.

A ce moment, pendant la période que nous considérons, toutes ces idées sans cesse présentes à l'esprit et sans cesse répétées ne sont que de simples obsessions en rapport avec le sentiment fondamental d'incomplétude. Jamais aucune de ces idées ne correspond à un acte réel : Sophie critique sa conduite, sent que toutes ses actions sont « des comédies dégoûtantes », mais elle les accomplit tout de même d'une manière raisonnable : « Il me semble que je suis un monstre quand je viens vous dire bonjour, mais, vous le voyez, je viens tout de même. Je me répète en dedans : c'est mal ce que tu dis là ! Mais je le dis tout de même ; n'est-ce pas que je suis bien sotte ? » Et elle se contente de se moquer d'elle-même, elle parle tout le temps de ses actes immoraux, mais elle n'en commet aucun. Elle ne dit jamais un mot grossier, ni ne fait le moindre geste inconvenant. Elle n'ac-

complit pas davantage aucun de ces actes de dévouement ou de ces actes extraordinaires dont elle parle sans cesse. Tout au plus peut-on noter quelque manies de précaution dans la façon de boutonner son corsage, quelques manies de lavage des mains, qui sont moins des commencements d'exécution que des attitudes symboliques destinées à la rassurer un peu.

De même que ces idées ne sont pas accompagnées d'exécution il est également évident que malgré l'apparence elles ne sont pas non plus accompagnées de croyance. Sophie feint quelquefois d'affirmer ces idées, mais c'est qu'elle plaide le faux pour savoir le vrai. En réalité elle interroge sans cesse à leur propos et il suffit de la contredire pour qu'elle rie et pour qu'elle nous remercie de l'avoir rassurée un moment. Elle oscille perpétuellement, tantôt elle se déclare coupable, tantôt elle reconnaît qu'elle a toujours fait de son mieux. En somme ces idées se présentent sans cesse avec hésitation dans l'action et doute dans la croyance et Sophie finit toujours par reconnaître qu'elle est bien sotte de se tourmenter ainsi et qu'elle doit tout simplement être malade.

L'état précédent, plus ou moins grave, se prolonge pendant des années. On peut dire que depuis l'âge de vingt ans il est chronique et constitue la vie la plus normale de cette personne. Aussi sommes-nous surpris quand nous voyons Sophie changer complètement de conduite. De temps en temps, à trois reprises, comme je l'ai déjà dit, la première fois à l'âge de vingt-six ans pendant cinq mois, la seconde fois à l'âge de vingt-neuf ans pendant dix-huit mois, et récemment pendant les deux dernières années à l'âge de trente-cinq ans, elle entre dans un tout autre état, que nous avons appelé son état de délire.

Pour le dire en un mot, Sophie exécute violemment et affirme avec la conviction la plus complète toutes les idées qui, pendant les années précédentes, se sont présentées sous la forme d'obsession avec hésitation et doute. La voici qui donne aux pauvres rencontrés dans la rue tout l'argent qu'elle a dans sa poche, son mouchoir et même son chapeau. Dès qu'elle voit une personne assise, elle se précipite avec des coussins à la main pour les lui mettre sous les pieds, sous la tête, sous les bras ; elle veut vous faire manger des gâteaux, et, si vous les refusez, elle vous les met dans la bouche et vous en barbouille la figure : « Ils meurent tous si je ne m'occupe pas d'eux ; je veux faire manger les autres

et ne plus manger moi-même... » Si elle aperçoit une personne qui marche dans la chambre, Sophie la prend par la taille, cherche à la soulever, et a la prétention de la porter dans un fauteuil ou dans un lit : « elle doit faire reposer les gens, les porter et les bien coucher ».

Ces actes de dévouement ne tardent pas à devenir tout à fait absurdes et délirants, car, dans la maison de santé où il est nécessaire de la placer à ce moment, elle continue à faire le geste de porter les gens dans le lit, quoiqu'elle ait les bras vides ; elle garnit de coussins, de serviettes, de tapis, tous les coins des meubles, « pour que sa mère ne se cogne pas contre les angles quand elle la transporte dans son lit... » Elle semble se prendre de passion pour un objet de la chambre : « L'esprit de ma mère est dans un rideau, il faut soigner ce rideau avec dévouement », ou bien l'esprit de sa mère est dans un tapis, et il faut absolument aller le chercher ; ou bien l'esprit de son oncle est au fond des cabinets, et elle plonge la tête au fond du vase pour le trouver. Elle reconnaît d'ailleurs fort bien que sa mère est en province fort loin d'ici, mais « elle est en même temps dans le rideau... Donner des soins au rideau ou donner des soins à sa mère, c'est exactement la même chose. »

Si les personnes présentes ou les gardes essayent de s'opposer à ces sottises, Sophie les attaque violemment, les bat, essaye de les renverser par terre : « Il faut, erie-t-elle, qu'elle impose sa volonté aux autres, qu'elle ait le courage de lutter contre eux... ; il faut que je prenne le dessus sur ma garde afin de faire un acte extraordinaire. » Elle entreprend alors contre ses gardes, qu'elle cherche à blesser, à mordre, des batailles interminables qui durent des jours et des nuits. Comme ces luttes sont épuisantes, il faut la laisser seule, mais alors elle appelle, elle frappe contre les portes, contre les murs, elle casse les carreaux pour que l'on vienne lutter avec elle. A d'autres moments elle manifeste sa volonté en refusant systématiquement tout ce qu'on lui demande : elle s'arrête de marcher si on lui dit d'avancer ; elle se lève si on lui dit de rester assise ; elle présente en apparence le négativisme le plus complet. Le plus souvent elle s'immobilise, se raidit dès qu'on lui demande quelque chose, elle reste en place comme une statue dans la position la plus absurde. Si on la touche, on constate la raideur de tous les muscles et on ne peut parvenir à déplacer un membre : cette immobilité et cette rai-

deur peuvent se prolonger pendant des heures ; puis tout à coup, Sophie se relâche et murmure en souriant : « Ouf ! c'était bien fatigant, mais il le fallait pour manifester ma volonté. »

L'idée de l'ascétisme, l'idée de s'imposer des sacrifices, des punitions se mêle à l'idée précédente de lutter : « il faut, chère, réfréner ses passions, s'imposer des privations, des souffrances ». Bien entendu, elle refuse de manger et doit être nourrie à la sonde, mais en outre, elle cherche à s'étouffer en retenant sa respiration, ou se gonfle la poitrine, ou souffle par une narine pendant des heures. Elle adopte une phrase qui a pour elle un sens cabalistique : « Je suis lâche, vile, criminelle, assassine, je dois chercher la boule de la terre », et elle va hurler cette phrase pendant trois jours de suite. Ou bien elle s'impose de répéter les mots à l'envers ; je la trouve en train de hurler : « rineved, rineved » ; et, comme je ne comprends pas, elle daigne m'expliquer que c'est le mot « devenir » et que je lui fais perdre sa volonté en l'interrompant pour cette explication. Elle lance des cris les plus aigus possible sans interruption pendant quarante-huit heures, en disant : « Je dois faire la locomotive jusqu'à épuisement ».

Elle cherche à se blesser en se frappant de tous les côtés et malgré toutes les précautions, réussit quelquefois à se faire des plaies en se cognant indéfiniment le coude ou le genou contre un mur. Elle s'impose des choses qu'elle trouve terriblement compliquées et difficiles, par exemple elle crache par terre et déclare que « ce crachat venant de son corps est le lait de sa mère, puisque son corps a été nourri par le lait de sa mère, que ce crachat est sacré, sacré, sacré et qu'elle doit passer des heures à le lécher par terre. Il faut que je tette de nouveau le lait de ma mère » ; et la voici qui crache et qui lèche indéfiniment.

Le plus étrange, c'est que les idées qu'elle redoutait autrefois, dont elle parlait avec crainte dans ses obsessions, sont précisément celles qui sont adoptées maintenant avec une sorte d'acharnement. Dans les périodes précédentes, Sophie était tourmentée par la crainte de la maison de santé. Quand elle s'approche de la période délirante, elle parle constamment de cette maison ; elle a constamment le désir d'y entrer, et même a l'impression qu'elle y est déjà placée : « Tous les actes que je fais, même les plus simples, sont accompagnés par le sentiment qu'ils me conduisent à cette maison ». Bientôt, elle se met à

faire exprès toutes les sottises possibles pour qu'il soit nécessaire de la mettre dans la maison qu'elle demande.

Nous avons vu que Sophie redoutait la grossièreté : dans ses crises, elle se montre étonnamment grossière, et cherche les injures les plus basses afin de les jeter à la tête des personnes qu'elle aime le plus. Elle avait de grandes inquiétudes sur la pudeur, la voici qui tombe au dernier degré de l'obscénité, qui cherche à se montrer toute nue, à se faire voir dans des poses ignobles, à se masturber continuellement si on ne l'arrête pas ; elle tient des discours invraisemblables, et déclare que les actes les plus malpropres sont sacrés et ordonnés par Dieu.

De temps en temps, au début des délires, elle a encore des actes de lavage et de nettoyage, mais le plus souvent elle a une tout autre conduite : autant elle craignait la malpropreté, autant elle paraît maintenant l'aimer et la rechercher. La voici qui crache partout, qui have sur ses vêtements, qui urine et qui fait ses excréments dans son lit, sur les meubles, de tous les côtés. Si elle le peut, elle ramasse ses matières, les roule dans ses doigts s'en barbouille la figure et les cheveux, ou bien elle les prend et les mange en hurlant : « C'est mauvais et répugnant, mais c'est sacré, sacré, sacré, le caca sacré, le pipi sacré, c'est mon devoir de chercher la vérité là dedans, de l'adorer, de le manger, d'en suivre la trace avec ma langue, cette trace me conduira à l'esprit de ma mère.. Je dois faire mon devoir à tout prix, même en employant des moyens épouvantables... »

Si l'on songe que de telles scènes se répètent jour et nuit pendant dix-huit mois ou deux ans, que les gardes ne peuvent rester auprès de Sophie sans provoquer des luttes atroces, qu'elles ne peuvent s'écarter sans qu'il y ait des actes absurdes et dangereux, que la malade ne peut être maintenue sans qu'elle cherche à se blesser, on comprendra que Sophie, pendant ce singulier délire, soit une malade des plus difficiles à surveiller et à traiter et qu'elle offre le spectacle le plus étrange.

2. — Diverses formes de ce délire

Les malades de ce genre sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit et nous pourrions réunir autour du portrait de Sophie une dizaine d'observations qui sembleraient calquées sur la

première. Il suffit de rappeler brièvement quelques-uns de ces faits, en résumant quelques observations du même délire qui présentent des formes d'évolution différentes.

Un jeune homme de 24 ans (1), que j'ai déjà décrit sous le nom de Fg. appartient à une famille où l'on compte de nombreux cas d'aliénation. Depuis son enfance il a été comme il le dit lui-même « timide, sauvage, embarrassé, courageux en face des dangers physiques mais lâche quand il s'agit des dangers sociaux ». Depuis l'âge de 14 ans, il se sent faible sans volonté : « ce qui est atteint chez moi, c'est le sentiment de la vie et le principe du vouloir... je ne suis pas réellement dans la vie, je ne fais que rêver à la vie... je ne jouis pas du présent que je ne sens pas réel, je suis toujours absorbé dans l'attente de quelque chose et ce n'est jamais quelque chose d'heureux, j'attends toujours quelque chose de malheureux. » Il a des tics et des manies bizarres, il ne veut plus boire d'eau et ne se désaltère qu'en suçant des pommes ou des oranges, il tient constamment en marchant les mains derrière son dos. C'est qu'il a peur de toucher son pantalon, il est inquiet à propos de toutes les fautes qu'il pourrait commettre, à propos des reproches de ses maîtres et surtout à propos des fautes sexuelles. Sans cesse il est obsédé par la crainte d'être inconvenant, de nuire aux gens, de les ennuyer, de leur faire du mal. Mais il s'agit toujours d'obsessions, d'interrogations interminables sans aucune affirmation.

C'est vers l'âge de 19 ans que certaines de ces idées malades semblent changer de nature. Au cours d'une promenade dans la montagne, à un moment où il se sent fatigué, « il sent et il voit avec une émotion horrible que cette fois ce n'est pas douteux, qu'il a réellement souillé de son sperme le dos du guide qui marche devant lui. » Depuis ce moment il est assailli constamment par des convictions délirantes qui nécessitent son internement.

Quand on va le voir dans la maison de santé, ce jeune homme se présente avec une attitude embarrassée et timide, mais il se tient correctement. Il répond avec intelligence et montre une mémoire très présente; sa conversation est intéressante, quelquefois spirituelle et exprime des sentiments délicats. Aussi est-on fort étonné quand on entend Fg. affirmer avec conviction

(1) L'observation du même malade est également résumée dans l'article de M. F. L. ARNAUD.

des idées tout à fait absurdes. A chaque instant, déclare-t-il, il se rend coupable des actes sexuels les plus malpropres, il assaille à distance toutes les femmes qu'il voit ou dont il soupçonne la présence, il les violente, il les rend toutes enceintes, « il fait même des saletés avec sa pauvre sœur ». Il a des rapports sexuels avec tous les hommes, surtout avec ses gardiens et il abuse d'eux à un tel point que l'on voit leur épuisement sur leur figure défaite. Il fait des abominations avec des animaux et toutes les chiennes des environs sont pleines par ses œuvres. Il contamine tous les individus qu'il touche et il donne la syphilis même au bon Dieu.

Il commet encore bien d'autres crimes, il est brutal, il frappe et blesse les gens, il fait dérailler les trains et les tramways à la distance de plusieurs kilomètres en leur lançant des pierres avec ses pieds, il démolit tout autour de lui. Tous ces accidents sont beaucoup plus graves dès qu'il prend des forces, aussi doit-il le plus possible rester sans boire ni manger.

En réalité il n'exécute aucune des actions dont il parle, mais il exécute des actes qu'il considère comme des défenses, des précautions contre ces actions. Quand il marche il fait de grands détours pour éviter d'approcher du tramway ou de passer près d'une femme, il refuse de sortir de sa chambre ou il refuse de manger. Une seule fois il a commis un acte grave, en essayant « de faire disparaître cette affreuse canaille : » il a réussi à se précipiter par une fenêtre du 3^e étage, mais tombé sur des arbres il ne s'est pas fait grand mal.

La croyance dans les idées délirantes paraît très complète, il réclame des traitements rigoureux, des protections efficaces pour défendre contre lui des innocents : « Cela m'enrage d'être un animal malfaisant, objet de mépris pour tout le monde qui a le monopole de toutes les cochonneries... Cela me désespère de voir que l'on ne prend pas des précautions suffisantes, il me faut un cachot solide avec des murs bien épais. »

Cette certitude est en apparence si complète qu'elle s'accompagne de sentiments de réalité et même d'hallucinations apparentes. Il sent que des influences agissent sur lui, le dominant, le poussent à agir malgré lui. « Des personnages mystérieux lui chuchotent des choses à l'oreille ou même, quand c'est plus perfectionné, lui envoient les pensées mauvaises directement dans le cerveau. » Il peut prédire une foule de choses, il pro-

phétise le résultat de ses crimes, il a le sentiment d'avoir prédit tous les malheurs dont il apprend la nouvelle. Il voit des taches de son sperme sur les vêtements des gens qui l'approchent.

L'évolution de ce délire a été tout à fait analogue à celle que nous avons vue dans l'observation de Sophie. Ce délire, qui s'est développé vers l'âge de 20 ans après une longue période de doutes et d'obsessions, a diminué et s'est effacé en apparence complètement vers l'âge de 24 ans. Le malade a commencé graduellement à mieux raisonner ses sottises, par moments il les met en doute : « Je sors de l'Enfer, dit-il, pour entrer dans le Purgatoire, je suis rôti, je suis dérôti, je ne sais plus où j'en suis... » En quelques mois il a abandonné toutes ses convictions délirantes ; mais il est retombé dans les doutes et les obsessions et a repris l'état mental psychasténique qui avait précédé le délire.

On pourrait également rattacher à cette forme d'évolution l'observation bizarre de Nelb. femme de 47 ans. Toute sa vie elle a été une douteuse et une obsédée, particulièrement préoccupée comme cela arrive souvent de l'amour moral et de l'amour physique, mais sans jamais dépasser les interrogations angoissantes. A l'âge de 45 ans, quelques mois après la mort de son mari, elle a présenté le délire le plus bizarre roulant constamment sur la conviction de la grossesse. Pendant dix-huit mois sans interruption la pauvre femme a été convaincue qu'elle était enceinte et aucun argument, aucune constatation, aucun calcul de temps n'a pu ébranler cette conviction. Après 18 ou 20 mois, cette conviction a diminué ; le doute et les interrogations ont recommencé et cette malade est revenue à son état antérieur. On observe de ces périodes de délire plus courtes chez beaucoup d'obsédés : Uje f. 38 est obsédée depuis l'âge de 12 ans par la pensée des fragments d'hostie consacrée qui peuvent être disséminés partout, elle rumine sur cette idée et sur d'autres analogues mais garde une vie normale, parce qu'« elle sait bien au fond que ce n'est pas vrai, c'est seulement une inquiétude et une précaution ; je peux me raisonner ». Par moments, à la suite d'une émotion religieuse, elle présente huit jours ou quinze jours de véritable délire. Elle ne peut plus se raisonner, « il y a eu un extrême dans la maison (un homme qui a reçu l'extrême-onction) et des gouttes d'huile sainte ont pu jaillir sur

les murs, sur sa robe, sur les aliments ». Elle refuse de s'habiller, de manger, elle reste immobile et terrifiée ; puis elle doute de nouveau et raisonne ses obsessions.

Il faudrait aussi rattacher à cette forme d'évolution la maladie de Fkv. homme de 63 ans. Après une longue carrière de scrupuleux obsédé, constamment inquiet sur les devoirs de la religion et sur ceux de la pudeur, il est atteint vers l'âge de 60 ans d'un accès de dépression plus grave qui prend d'abord pendant six mois la forme de l'agitation, puis pendant deux ans la forme de la mélancolie. Ne nous occupons pas pour le moment des sentiments qui ont donné à cet accès à double forme son aspect caractéristique, considérons seulement l'état de la croyance. Le malade remplace le doute et les obsessions par un délire affirmatif. Il est d'abord en enfer pendant la période d'agitation, il voit et entend les démons, puis il revient sur terre. Mais il est l'objet des plus terribles accusations, il entend ou il croit entendre des voix de tous les côtés qui lui rappellent les conduites suspectes de sa jeunesse, qui l'accusent d'avoir violé toutes les jeunes filles de la Provence et en particulier ses deux nièces, il s'entend appeler assassin, espion vendu à l'Allemagne et il construit toute une histoire pour établir que les horreurs de la guerre ont été déterminées par ses fautes sexuelles. Peu à peu il consent à mettre en doute ses affirmations qui à la fin de cette période délirante n'ont plus la forme que de simples obsessions. En même temps la gravité des accusations diminue, il n'a plus violé ses nièces, il se demande seulement avec inquiétude si son affection pour elles a toujours été bien pure : il est revenu à l'état scrupuleux antérieur. Cette forme de délire plus ou moins durable mais cependant passager alternant avec des périodes prolongées de simple obsession est assez fréquente chez les psychasténiques.

Le même délire me paraît présenter une évolution un peu différente dans l'observation très intéressante de Clarisse que j'ai déjà étudiée dans *Les médications psychologiques* et qui est déjà bien décrite dans l'article de M. Arnaud. Cette jeune fille depuis la puberté à 13 ans a présenté un état typique de dépression psychasténique, avec « les fatigues à tomber par terre », les aboulies, les doutes interminables, les sentiments d'incomplétude et les obsessions scrupuleuses. Elle pleurait de

désespoir après la confession parce qu'elle n'était jamais « certaine d'avoir tout dit » ; elle allumait et éteignait vingt fois de suite une bougie, sans pouvoir « croire qu'elle fût allumée, il faut du temps pour que l'idée qu'elle est allumée pénètre dans mon esprit ». Elle demandait toujours conseil et direction : « il faut toujours une volonté étrangère pour entraîner la mienne, pour me rassurer dans les inquiétudes que je me crée à moi-même » ; elle avait toujours peur de faire et surtout d'avoir fait du mal, « de s'être couchée sur son petit frère dans son enfance, d'avoir fait une communion sacrilège, etc. ». Elle arrivait naturellement à une série de manies de précaution pour éviter ces fautes : « je désire que l'on me tienne les deux mains quand je suis assise aux cabinets, c'est plus sûr. » Malgré ces précautions, elle traversa plusieurs crises d'obsessions très graves qui la rendirent malheureuse pendant des mois : elle fut très tourmentée par la peur d'avoir empoisonné plusieurs personnes avec des éclats de verre, des allumettes, du vert-de-gris, d'avoir communiqué des maladies microbiennes ou cancéreuses, d'avoir sali son lit par des gouttes d'urine ou d'avoir touché « des choses grasses, visqueuses, collantes, d'avoir commis à l'église d'épouvantables sacrilèges, etc. ».

Toutes ces craintes, toutes ces idées ont, pendant des années, gardé le caractère d'obsessions ; la malade répétait elle-même : « Je ne peux pas fixer bien mon esprit sur ce que j'ai fait, je ne distingue pas bien les choses réelles... Quand je parle de mes sottises je dis que je crois les voir, mais au fond j'ai en même temps l'idée que heureusement ce n'est pas vrai... C'est parce que je suis fatiguée que je ne peux pas croire, c'est un travail que de faire entrer une pensée juste dans mon cerveau, toutes les idées y pénètrent mal et seulement à moitié. » En fait ces idées ne déterminent aucune action et ne sont même pas affirmées d'une manière complète ; à la moindre observation elles sont transformées ou remplacées par l'idée opposée : « que voulez-vous, je sais bien que je ne distingue pas le vrai du faux. »

Vers l'âge de 20 ans elle perd son père et en éprouve un profond chagrin. Elle est envahie à ce propos par des remords comme elle en avait déjà eu bien souvent : « elle a empoisonné son père, elle l'a tué avec des raffinements de cruauté, etc. ». Mais très rapidement cette idée prend une autre forme ou du moins est exprimée d'une autre manière que précédemment,

Elle affirme des choses plus compliquées, plus invraisemblables : « elle a ouvert le cercueil pour violer le cadavre... elle a coupé le cadavre en morceaux et elle a disséminé ces morceaux dans les garnitures des fauteuils et dans les tiroirs, elle a volé des billets de banque dans le bureau de son père, etc. ». Quand on lui démontre qu'elle n'a pu matériellement commettre tous ces crimes toute seule, elle raconte qu'elle a soudoyé pour l'aider un Apache dont elle est la maîtresse, que, avec son aide, elle a fait mourir de la même manière plusieurs autres personnes, qu'elle sort toutes les nuits pour rejoindre cet Apache et pour profaner avec lui des cadavres, qu'elle est un monstre épouvantable... »

Ces idées elle les affirme maintenant avec la plus grande force, sans aucune hésitation, sans admettre jamais la possibilité du moindre doute : elle lève la main pour jurer qu'elle est coupable, ses yeux s'emplissent de larmes et si on la contredit, elle redouble l'énergie de ses affirmations, complique et systématise son roman de plus en plus. Toutes les personnes de son entourage, ses parents, ses gardes, surtout les gardes nouvelles qu'elle ne connaît pas encore bien, jouent un rôle compliqué dans des histoires abominables : elles sont des compagnes des Apaches dont elle-même est la reine, elles l'aident à s'échapper la nuit, à commettre et à dissimuler ses crimes. Quand elle connaît mieux la garde elle consent à admettre qu'elle n'est pour rien dans ce rôle, mais imagine qu'elle a un Sosie dans la bande des apaches dont il est extrêmement difficile de la distinguer. Suivant les cas elle croit avoir près d'elle la vraie garde ou le Sosie de la garde et cherche des petits signes, « un petit bouton au pouce gauche », pour distinguer la vraie garde du Sosie, mais ce signe ne suffit pas toujours car il peut être imité par les apaches de la bande des Chauves-souris et le délire se complique de plus en plus.

Non seulement elle affirme violemment son délire, mais elle le transforme en actes, elle exécute réellement ses croyances. Pendant deux ans elle a refusé absolument de voir sa mère car elle n'en était plus digne ; elle a écrit au Parquet pour se dénoncer et réclamer une enquête ; elle a fait plusieurs tentatives de suicide des plus sérieuses en avalant un bijou, des épingles, des fragments d'un verre qu'elle a brisé entre ses dents et que l'on a retrouvés dans les selles. Pour lutter contre ses crimes, pour ne pas s'échapper la nuit elle s'attachait et se faisait attacher sur

son lit avec des cordes serrées au point de produire des blessures, elle s'impose à elle-même une vie misérable pour réduire un peu ces crimes continuels.

Ce délire ressemble évidemment à celui de Sophie, quoique les actes réellement exécutés soient des actes défensifs contre les crimes auxquels elle se croit poussée plutôt que les crimes eux-mêmes : Sophie fait les malpropretés elles-mêmes, Clarisse fait des actes de protection contre les malpropretés. Mais la principale différence me paraît être dans l'évolution de la maladie.

Si nous considérons le cas de Sophie, nous pouvons avoir des inquiétudes à propos de la 3^e crise qui se prolonge déjà depuis trois ans, mais nous ne devons pas oublier que les deux premières crises se sont terminées par la disparition du délire et par le retour de la malade à l'état psychasténique antérieur avec doutes et obsessions. Il en est de même, comme on vient de le voir, dans l'observation du jeune homme Fg. et dans celle de Neb... Chez Clarisse, au contraire, la crise délirante qui a commencé à l'âge de 21 ans se prolonge depuis quinze ans sans la moindre modification, sans aucun retour net et prolongé à l'état du doute et d'obsession antérieur. Il est curieux de constater que la malade après avoir descendu un degré pour tomber dans le délire s'y est fixée en quelque sorte définitivement, ne remonte pas mais ne descend pas plus bas. C'est là une forme curieuse de la maladie dont nous aurons à tenir compte.

Cette forme est plus rare que la précédente, on pourrait rapprocher de Clarisse l'observation de Omu. (1). Cette femme de 45 ans, douteuse obsédée jusqu'à l'âge de 30 ans, préoccupée surtout d'idées religieuses à propos desquelles elle ne parvenait à aucune solution, épuisée par une série de malheurs et aussi il faut bien le dire par les débuts de la syphilis, a commencé un singulier délire religieux qui n'a pas varié depuis douze ans. Elle est en relations avec les esprits, particulièrement avec l'esprit de son père qui lui donne des conseils pour tout ce qu'elle doit faire et qui en particulier règle son costume. Elle circule en effet dans les rues à peine vêtue, recouverte d'une légère robe en toile noire et d'une écharpe noire sur la tête, elle ne doit porter ni linge, ni aucun vêtement de laine. Tout son corps y compris la

(1) Communication de la Société de psychologie, 10 janv. 1908 ; *Journal de psychologie*, 1908, p. 157.

tête est soigneusement rasé, car les esprits lui défendent d'avoir aucun poil. Les esprits lui dictent des procédés qui guériraient toutes les maladies, si les hommes consentaient à les utiliser. En un mot elle a un petit délire mystique assez grotesque

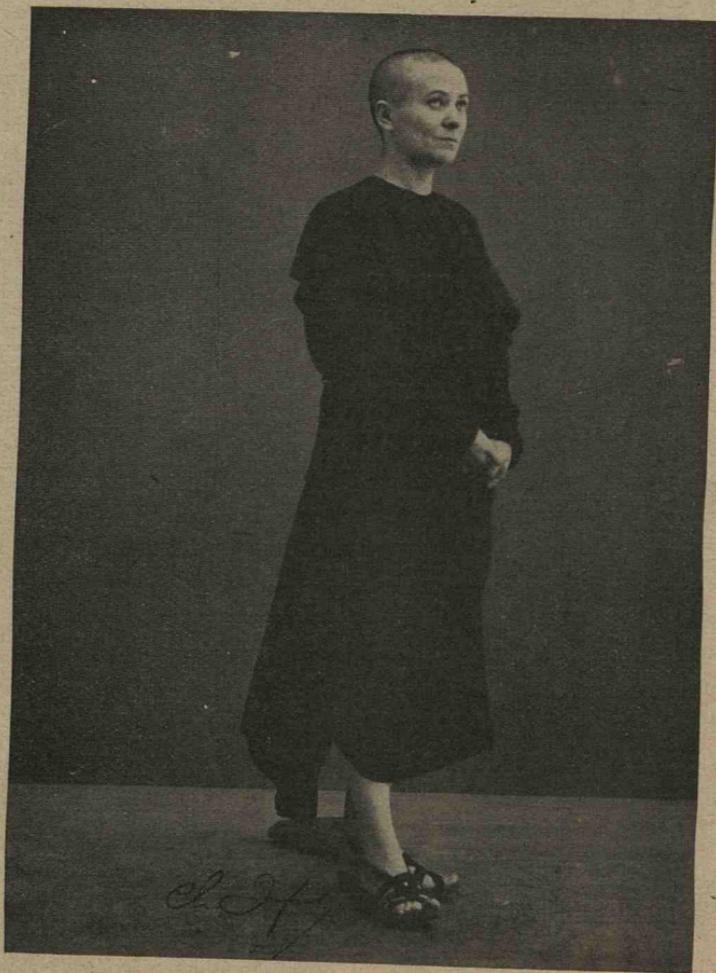


Fig. 30. — Costume et attitude de Omu ; délire religieux.

mais peu dangereux auquel elle croit aveuglément et dont elle exécute les prescriptions. En dehors de ce petit délire elle est assez raisonnable pour vivre en liberté et gagner sa vie. Un délire assez restreint, systématisé, mais qui s'applique à toutes les actions de la vie a remplacé les interrogations religieuses obsédantes d'une manière qui semble définitive (Fig. 30.)

L'observation de M^{me} Gkv. f. 55 doit également être rapprochée de ces cas quoique les symptômes soient compliqués par des troubles plus considérables des sentiments et que le délire prenne la forme d'un délire mélancolique. Mais si nous ne considérons maintenant que l'aspect intellectuel de la maladie nous voyons encore la même évolution. Gkv. a été pendant 40 ans, depuis l'âge de 10 ans jusqu'à l'âge de 50 ans, une obsédée typique, présentant successivement toutes les obsessions sacrilèges, criminelles, de la honte de soi, etc., mais gardant toujours le doute et l'interrogation. Depuis l'âge de 50 ans c'est une délirante qui répète avec entêtement des tentatives de suicide, qui s'est jetée par la fenêtre, qui s'est brûlée cruellement en mettant le feu à sa chemise, qui s'accuse avec conviction de tous les crimes possibles. Elle n'a plus présenté que bien rarement de courtes périodes de doute.

L'évolution de la maladie chez Nea, jeune fille de trente ans, semble au contraire se diviser en trois périodes au lieu de deux. Cette jeune fille appartient à une famille où l'hérédité vésanique est fort grave, détail curieux, elle est la sœur de Fg. ce jeune homme dont je viens de signaler le délire psychasténique. Dès son enfance elle présentait un calme et une lenteur des mouvements et des paroles qui semblent une conduite anormale. Les règles ne sont apparues qu'à 15 ans et à partir de ce moment, surtout à l'occasion des exercices religieux commencent des sentiments d'incomplétude, des doutes et des obsessions : « Je ne peux plus vivre comme les autres, je n'aime pas vivre, je ne m'aime pas moi-même, plus je vais plus je descends, moins je vois les choses réelles ». Elle imagine pour expliquer ces sentiments qu'elle doit avoir une vocation religieuse et qu'elle se rétablira par des pratiques ascétiques. Elle s'interdit ou désire s'interdire les distractions, les amusements, les gourmandises : « La gêne que je sens quand je vais à des réunions agréables pour les autres doit être le sentiment du divin, Dieu veut me dire probablement que là n'est pas ma place ». Mais en fait elle n'obéit pas à ces interdictions, car elle a en même temps des doutes religieux et se demande s'il ne vaudrait pas mieux se perfectionner dans les arts d'agrément et s'habituer à une vie mondaine plus active. Elle discute indéfiniment sur ces problèmes et s'embrouille dans des interrogations obsédantes inter-

minables. Elle reste trois ans dans cet état, et se présente comme tourmentée par une obsession de vocation religieuse, ce qui est banal.

A partir de 19 ans commence une seconde période avec des accidents plus graves. Sans doute Nea. paraît avoir conservé toute son intelligence, elle parle très bien et écrit des analyses psychologiques remarquables, mais il est vrai en ne parlant que d'elle-même. Le changement frappant c'est qu'elle ne doute plus, ne discute plus ses idées obsédantes, elle a remplacé toutes ses interrogations par des affirmations entêtées. Elle sait de science certaine par une révélation divine qu'elle a une situation morale spéciale : « Elle est une damnée par avance, elle a entendu la lecture du décret qui la condamne à l'Enfer ». Elle doit à la fois faire des actes religieux continuels et commencer les supplices de l'Enfer. A chaque instant elle se donne la communion à elle-même en mettant entre ses lèvres des petits morceaux de peau d'orange et elle organise des actes pénibles et des souffrances. Elle ne consent à boire qu'une fois par jour, seulement le matin, elle refuse de manger certains jours, si on lui offre un bonbon ou une friandise, elle doit le couper en deux et n'en prendra jamais que la moitié, elle enfonce sa tête dans le pot de chambre et boit un peu d'urine, elle se frotte les cheveux avec de la crotte de chien, etc. Bientôt commencent des actes plus graves : on découvre que depuis plusieurs semaines elle garde une ficelle serrée autour d'une cuisse ce qui a amené la déchirure de la peau ; elle se brûle les mains et les pieds en y faisant tomber des gouttes d'eau bouillante, enfin comme son frère elle se précipite par la fenêtre sans se blesser très gravement. Tous ces actes sont exécutés sans hésitation de même que les croyances sont présentées avec conviction.

A partir de l'âge de 23 ans, surtout après la tentative de suicide, l'aspect de la malade change : elle n'écrit plus de longues lettres, elle ne parle plus guère, ou bien elle répète indéfiniment la même chose, elle devient à la fois plus calme et plus indifférente. Elle résiste à tout ce qu'on lui demande sans discuter, sans présenter de raisons : le délire qui apparaît encore quoique de façon fragmentaire ne joue plus un grand rôle dans sa conduite : l'activité d'ailleurs aussi bien mentale que physique est extrêmement restreinte. Nous n'avons pas à nous occuper ici de cette troisième période qui soulève d'autres problèmes. Elle se rattache à ces

formes d'abaissement psychologique plus profond que l'on désigne confusément sous le nom de démence précoce. Je fais seulement remarquer que dans l'évolution de certains malades vers la démence précoce se présentent souvent au début des phases analogues à l'état d'obsession et au délire psychasténique.

3. — Interprétations

Reprenons l'étude des deux premiers états au point de vue intellectuel. Nous laissons de côté pour le moment les sentiments si nombreux et si caractéristiques, qui peut-être déterminent les croyances elles-mêmes mais que nous désirons étudier à part.

La première question qui se pose à propos de ces malades qui répètent indéfiniment une question absurde ou qui font des actes si déraisonnables est celle d'une perte, d'une diminution sérieuse, des fonctions intellectuelles. C'est d'ailleurs l'opinion qui est contenue dans le diagnostic de démence précoce si souvent exprimé à propos de ces délires. Cette interprétation ne me paraît guère présenter d'intérêt et il suffit de quelques remarques pour l'éliminer. Dans le premier état de Sophie évidemment et même dans le second, il est facile de constater la conservation de toutes les tendances malgré les insuffisances de leur fonctionnement. Jusqu'à présent, les grands délires quelquefois prolongés se sont toujours terminés chez cette malade par un retour sinon à l'état normal, au moins à l'état de doute, qui ne peut être appelé une démence.

Pendant le délire même, ces malades qui font de telles absurdités, qui présentent par moment l'apparence typique de l'aliénation la plus profonde, sont en réalité beaucoup plus intelligents qu'on ne serait disposé à le croire. Ils ont conservé non seulement toutes leurs sensibilités et tous leurs souvenirs, mais encore toutes leurs aptitudes à l'observation ; ils reconnaissent toutes les personnes, ils peuvent parler à chacun de la façon la plus correcte. Les actes les plus absurdes ne sont jamais exécutés brutalement, sans pensée, ni conscience, comme des impulsions élémentaires ; ils sont toujours préparés et combinés. Sophie veut déposer ses excréments au milieu du lit, elle les retient quand on la met sur la chaise, elle guette un moment de distraction de

la garde, comme elle a les bras entravés, elle se sert de ses dents pour enlever les toiles qui recouvrent le lit et dépose rapidement ses matières au milieu des draps ; comme elle le dit bien elle-même : « Elle le fait exprès ». Tous ces actes sont précédés et accompagnés de paroles qui en indiquent le but conscient : « Je dois téter le parquet parce que le crachat que j'y ai mis vient de mon corps et qu'il est le lait sacré de ma mère ». De tels actes laissent des souvenirs fort précis, que Sophie peut exprimer pendant la crise même et surtout après la crise de délire. Elle m'a longuement expliqué, à la fin d'une crise, pourquoi elle refusait de mettre une chemise et s'entêtait à rester toute nue : « La chemise que l'on me tendait n'était pas la même que celle que j'avais sur moi en entrant dans la maison de santé. Je m'étais mis dans la tête que je devais faire ma vie à l'envers, que je devais remonter en sens inverse tous les actes que j'avais faits depuis mon entrée dans la maison... C'est bien simple, quand on a mal agi il faut se convertir et refaire sa vie, je devais donc remettre la même chemise, le même costume et parcourir le même chemin en marchant en arrière. Vous ne compreniez pas tout cela et je ne devais pas vous l'expliquer pour avoir le mérite de bien faire l'acte moi-même... Je mangeais mes matières afin d'avoir une nourriture absolument pure qui vint directement de ma mère, c'était plus correct... J'attachais une signification sacrée à mes excréments ; n'est-ce pas que c'est curieux ? Je me mettais à genoux devant et, vraiment je les adorais. Je cherchais sincèrement ce que je pouvais faire de mieux pour les honorer, et je trouvais qu'il fallait les introduire en moi. » De tels souvenirs et de tels raisonnements au moins apparents, car nous aurons des réserves à faire sur la conservation du véritable raisonnement, sont bien loin d'un état démentiel.

On constate encore mieux la conservation des tendances intellectuelles en étudiant les intervalles lucides que Sophie présente très souvent au cours de ses délires les plus violents. On peut presque toujours, si l'on a quelque influence sur elle, l'interrompre, la distraire, la consoler : elle consent alors à cesser pour un moment ses sottises, à me suivre dans le jardin, à causer de tout autre chose. Cette interruption brusque d'un délire en apparence si grave présente vraiment un spectacle tout à fait frappant. Sophie, qui depuis des heures hurlait ou restait immobile comme une statue, les yeux fixes, la figure figée dans quelque

grimace extravagante, qui était complètement raide quand j'essayais de remuer un de ses doigts, pousse tout d'un coup un soupir ; elle se détend, prend une attitude plus commode, me regarde avec un bon sourire et me dit tranquillement : « Je suis bien absurde, n'est-ce pas, quand vous venez me voir ? Oh ! que c'est ennuyeux. Je voudrais bien être aimable, mais je suis obligée de faire des choses qui vous paraissent drôles. Je ne pouvais pas atteindre mes pensées, alors il fallait bien... Vous comprenez... Je vous aime bien au fond ; mais j'ai toujours peur que vous ne preniez de l'influence sur moi... Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas ? Donnez-moi des nouvelles de maman ». A ce moment elle montre qu'elle a conservé tous les souvenirs du passé et qu'elle se rend parfaitement compte de tout ce qui se passe autour d'elle dans la maison de santé, qu'elle observe parfaitement les malades aussi bien que les gardes et les médecins. Sans doute les actes qu'elle exécute alors présentent au plus haut degré un caractère curieux de doute et d'hésitation sur lequel je reviendrai tout à l'heure, mais ils sont corrects et les pensées sont parfaitement lucides. Nous sommes bien loin de l'état mental des déments ou même des confus, qui sont plus ou moins désorientés et qui se rendent très mal compte de leur situation et de leurs actes. Quelquefois cette période lucide peut se prolonger un certain temps ; souvent elle est fort courte et les absurdités ne tardent pas à recommencer. Mais dans les plus mauvais moments, on l'entend murmurer de temps en temps : « Que je suis malheureuse ! Je n'en sortirai jamais, cela finit par être absurde ».

L'apparition de ces intervalles singuliers, si lucides est vraiment tout à fait caractéristique ; elle exclut, à mon avis, la supposition d'une détérioration profonde et définitive. Sans doute, si de tels accès graves de délire se répètent et se prolongent pendant des années, les facultés intellectuelles s'abaisseront et Sophie s'acheminera vers un état plus ou moins démentiel : c'est d'ailleurs ce que nous avons observé dans le troisième groupe d'observations.

Mais cela prouve seulement que la maladie peut s'aggraver et qu'après s'être arrêté plus ou moins longtemps à cette forme délirante le malade peut tomber plus bas. Cela ne modifie pas nos remarques sur la conservation de l'intelligence au moment où ce délire se développe. A certains moments, pendant le cours même du délire, quelques malades, surtout Sophie, nous ont présenté des

troubles plus graves. Sophie semble ne plus me comprendre, ne plus pouvoir s'expliquer et se montre assez désorientée : j'ai été disposé à admettre des périodes courtes de confusion mentale. D'ailleurs de temps en temps cette même malade se plaint de troubles de la perception assez singuliers. Les objets sont vus dans un trop grand détail sans perception suffisante de l'ensemble et en outre ils perdent leur signification et surtout leur usage : « Je vois les feuilles de l'arbre une à une, les pierres du mur trop distinctes, je ne voyais pas comme cela autrefois... Je vois que c'est un banc mais je n'ai plus l'idée que l'on peut s'y asseoir, c'est un banc parce qu'il a des pieds, il me semble qu'il ne sert à rien ». Ces troubles assez complexes seront mieux étudiés à propos des sentiments et surtout à propos du sentiment du vide. On ne peut les considérer comme de véritables troubles de la perception intelligente.

Tout ce que nous avons à constater maintenant c'est que dans les deux premiers états de doute et de délire il n'y a pas encore de démence proprement dite. La même démonstration pourrait être faite facilement à propos des autres malades que nous avons rapprochés de Sophie. Le jeune homme, Fg. se montre intelligent et même spirituel : il a des goûts littéraires et peut exprimer, quand il est calme, des appréciations intéressantes sur les ouvrages qu'il vient de lire. Clarisse elle-même qui est figée au même degré du délire depuis des années, conserve tous ses souvenirs et toute son instruction, on ne peut pas dire qu'elle ait réellement baissé au point de vue intellectuel.

Dans la première des conférences que je viens de présenter à l'Université de Londres (1) j'ai essayé de montrer qu'une analyse de la conduite devait pour être complète, être faite à trois points de vue : 1° au point de vue de la qualité, il fallait décrire et classer les différentes conduites dont l'individu était capable, c'est-à-dire énumérer ses tendances ; 2° au point de vue de la quantité : il fallait tenir compte de la force dont le sujet disposait dans ses diverses conduites ; 3° au point de vue de la tension : il fallait apprécier le degré de perfection, le degré d'élévation dans la hiérarchie psychologique auquel parvenait la moyenne de ses actes. Nous venons de faire la première étude en constatant

(1) La tension psychologique et ses oscillations.. *The British Journal of psychology*, Medical Section, October 1920, Jan. July 1921.

que la plupart des tendances au moins des tendances élémentaires étaient conservées.

Un problème plus intéressant se présente si nous considérons la conduite de la malade au second point de vue, celui de la quantité. Ne pourrait-on admettre qu'il s'agit d'une diminution des forces psychologiques dans le premier état, diminution qui inspirerait des sentiments de tristesse et de mécontentement, et d'une augmentation des forces dans le second qui amènerait de l'agitation? Cette interprétation, évidemment un peu simpliste, conduirait à un diagnostic bien connu, celui de la psychose maniaque-dépressive. Il ne faut pas, bien entendu, se borner à qualifier de maniaque-dépressive toute psychose où l'on constate au cours de la vie des successions ou des alternances d'états psychologiques différents, quels qu'ils soient ; il faut encore donner à ces états alternants des caractères un peu déterminés. Le plus souvent on admet que l'un de ces états nous présente une activité psychologique plus faible, ralentie, une tendance à l'inertie avec disposition à la tristesse et à la défiance, tandis qu'on observe dans l'autre état une activité plus grande, de l'agitation avec un état particulier des sentiments, de l'euphorie, de la gaieté, de la confiance. Dans la forme typique de cette maladie, des alternances de ce genre dépendent à mon avis de modifications dans la quantité des forces psychologiques plutôt que dans leur tension.

Une interprétation de ce genre peut paraître ici assez vraisemblable. L'instabilité de l'humeur, l'oscillation entre deux états opposés dans lesquels prédomine tantôt l'inertie, tantôt l'agitation, est extrêmement fréquente même chez des individus à peu près normaux ; elle est tout à fait banale chez tous les névropathes. Sophie ne fait pas exception à la règle ; elle était évidemment, depuis son enfance, une asthénique, épuisée par le moindre effort ; mais elle présentait aussi très fréquemment, surtout dans les journées qui précédaient ses règles, et à bien d'autres occasions, des signes incontestables d'agitation.

Mais cette constatation, que je n'hésite pas à faire, ne nous apprend rien sur l'interprétation des deux états que je viens de décrire, parce qu'il n'y a aucune concordance entre ces oscillations banales de la quantité psychologique et ces deux états d'obsession et de délire.

Quand Sophie est dans le premier état, quand elle a simplement

des mécontentements d'elle-même et des obsessions scrupuleuses, elle nous présente évidemment de nombreux symptômes d'asthénie psychologique. C'est une personne qui remue peu, qui agit peu, qui est lente et paresseuse : « Elle est si paresseuse, dit-elle d'elle-même, que c'est pour elle une fatigue de voir seulement des gens qui travaillent. C'est bien ennuyeux de vivre, car il faut faire un effort pour tout ». Elle est paresseuse même dans son langage, elle n'aime pas à exprimer ses idées et souvent elle ne daigne pas terminer ses phrases. Ce qu'elle préfère c'est de rester immobile à rêver et surtout à ruminer ses obsessions. En effet, il ne faut pas oublier que la plupart de ces arrêts d'action et de ces lenteurs sont voulus et sont déterminés par des obsessions et des manies scrupuleuses. Sophie présente en même temps une humeur qui correspond à cette faiblesse : elle est depuis son enfance très disposée à la tristesse et au découragement. Sans doute cette tristesse ne peut pas être appelée de la véritable mélancolie : on ne retrouve ni la fixité, ni la monotonie, ni la douleur morale mélancoliques. La malade n'a jamais perdu, comme les vrais mélancoliques, la faculté de désirer, de vouloir ou de croire ; elle se laisse distraire et même égayer ; elle a plutôt un mécontentement général et un état d'inquiétude en rapport étroit avec les obsessions. Malgré ces restrictions, quoiqu'il ne s'agisse pas là des accidents de la grande asthénie psychologique, il y a incontestablement une faiblesse psychologique pendant une grande partie de la période des obsessions.

Mais il est nécessaire d'ajouter qu'au cours du même état, sans que les obsessions soient modifiées, Sophie nous a présenté très souvent des périodes d'agitation. A de certains moments, surtout à l'approche des règles, elle va, vient, remue beaucoup plus ; elle commence une foule d'actions sans les terminer davantage, ou même elle s'entête dans un travail qu'elle ne veut plus abandonner, même la nuit. Elle bavarde à tort et à travers et « semble rechercher le mouvement, le bruit et le plaisir à tout prix ». En même temps elle présente évidemment de l'excitation sexuelle et se déclare amoureuse de l'un ou de l'autre ; elle a à ce moment des raffinements de coquetterie qui contrastent avec son indifférence habituelle pour la toilette. Sans doute il y a là aussi dans cette agitation apparente, des manifestations de ses obsessions, mais il y a réellement une augmentation des forces déterminant des besoins de remuer, de parler, de rire, de pleurer.

L'humeur n'est guère modifiée et, sauf dans de rares moments, ne s'élève pas jusqu'à la gaieté, mais cette agitation augmente les interrogations et les inquiétudes, et détermine un certain degré d'anxiété.

Si, maintenant, nous considérons le deuxième état, l'état délirant, sans doute, au cours des mois et des années qu'il remplit sans interruption, nous retrouvons ces mêmes périodes d'agitation, et souvent aux mêmes moments. Quelquefois, pendant une semaine entière, la malade est bien plus remuante et plus violente ; elle lutte, elle frappe davantage et, surtout, parmi ses innombrables sottises, elle semble choisir de préférence les plus bruyantes. Elle crie énormément, elle chante à tue-tête et semble se complaire à faire du tapage. Pendant certaines de ces journées, l'agitation, jointe aux conduites extravagantes, donne à la malade, à peu près l'apparence d'une maniaque. Je dis à peu près car elle conserve toujours un entêtement systématique, un calcul prolongé, bien différents de la simple agitation maniaque. En outre, même à ce moment, elle n'a aucunement l'euphorie du malade vraiment agité ; elle reste sombre et triste, quoiqu'elle soit bruyante, et elle garde une sorte d'effort sérieux dans ses extravagances. Détail particulier, l'état euphorique rend le plus souvent les agités bienveillants et optimistes et, pendant leur crise, les maniaques sont facilement amis de tout le monde. Sophie est la première à nous dire que, pendant toute la période de délire, les gens lui paraissent toujours hostiles. Ce n'est qu'à la fin de la période délirante, quand le doute réapparaît, qu'elle retrouve des dispositions plus sympathiques : « Quand je suis malade, je voudrais aimer et je ne peux pas ».

La remarque la plus importante à faire, c'est que, même au cours du délire, ces périodes d'agitation sont peu fréquentes et sont de courte durée. Le plus souvent, Sophie délire avec calme et avec tristesse : elle pousse régulièrement ses cris aigus et monotones ; elle lutte contre les gardes avec une violence froide ; elle adore ses excréments avec calme et résignation. Pendant des journées entières elle est immobile dans un coin de sa chambre, s'efforçant de maintenir un bras raide, ou de se gonfler les joues, ou de souffler par une narine. Quand on l'interroge, elle reconnaît qu'elle se sent malheureuse, fatiguée des travaux qu'elle s'impose et inquiète de tout ce qu'elle a encore à faire.

En un mot, les oscillations de la quantité des forces psycho-

logiques jouent certainement un rôle dans cette maladie mentale comme dans toutes les autres, mais elles ne constituent pas l'essentiel des troubles que nous avons décrits. Ces oscillations se sont présentées indifféremment dans l'un et dans l'autre état ; elles en modifient quelque peu l'apparence extérieure, mais elles ne déterminent pas ces états. Ce n'est pas l'augmentation des forces qui à elle seule fait naître ce singulier délire, pas plus qu'on ne peut considérer la simple faiblesse comme l'explication suffisante des obsessions de scrupule.

4. — Les modifications de la volonté et de la croyance dans les deux états

Si l'on ne peut expliquer ces changements de conduite par la simple modification de la quantité des forces, il est nécessaire de tenir compte des changements que présentent les fonctions intellectuelles au point de vue de leur perfection. Ces changements sont particulièrement visibles si nous examinons les différentes formes que prennent la volonté et la croyance dans ces deux états.

Dans le premier état ou état d'obsession, qui se prolonge pendant des années, Sophie semble être avant tout une lente : elle se plaint que « tous les autres vont toujours beaucoup trop vite pour elle ». Elle est aussi une molle qui ne montre aucune fermeté dans ses actes ou ses affirmations. Elle met des heures pour faire sa toilette, pour écrire un mot sur une lettre ; elle efface ce qu'elle a écrit, elle recommence cent fois la même ligne, et souvent elle ne termine pas la lettre parce qu'elle est incapable de la signer. Elle parle lentement sans achever ses phrases ; elle s'embrouille dans un récit parce qu'elle veut sans cesse le recommencer ou changer de sujet.

Cette lenteur, ces changements perpétuels sont en rapport avec des interrogations, des délibérations interminables. Sophie reste une heure devant une porte à se demander si elle veut entrer et à peser les arguments pour et contre ; elle discute très longtemps pour savoir si elle veut ou non allumer une lampe ; elle se demande avec anxiété « si elle est dans la bonne voie, dans la voie morale » quand il s'agit simplement de commencer à uriner. Bien entendu, elle est incapable de faire un choix et elle a souvent des crises graves dans les magasins quand il s'agit de faire un

achat ; on a été obligé de la chercher et de la faire sortir de force parce qu'elle pleurait et se lamentait bruyamment : « C'est si douloureux d'avoir à décider entre un panier rond et un panier carré, pourquoi ne l'a-t-on pas choisi pour moi ? » Enfin quand elle a fait l'action tant bien que mal, elle a toujours des regrets, des remords interminables : il lui semble « qu'elle a mal fait, qu'elle a menti, qu'elle a fait le contraire de ce qu'elle voulait faire et de ce qu'elle devait faire, qu'elle a commis une action déshonorante ».

Tous ces caractères se retrouvent dans sa croyance, qui est lente, difficile à établir, instable, qui s'accompagne de doutes, de retours en arrière, de remords, de hontes. Elle a eu une grave crise d'indécision et d'interrogation pendant toute une journée, parce qu'on lui avait donné des nouvelles d'une amie malade et qu'elle ne parvenait pas à savoir si ces nouvelles signifiaient que l'amie était morte ou qu'elle était bien vivante : « C'est trop compliqué pour moi, je m'embrouille, je suis dédoublée, l'une croit une chose, l'une une autre, je ne peux pas unifier tout cela ». Qu'il s'agisse d'actions immédiates ou qu'il s'agisse de croyances, Sophie est toujours arrêtée devant d'énormes problèmes moraux qui lui semblent insolubles : « Je me demande toujours, à propos des plus petites choses, si je fais bien, si je fais mal de croire cela, si la religion, si le salut de mon âme et de celle de tous les miens y sont intéressés ; pour moi rien n'est plus simple, tout est grave et difficile, et je ne suis pas capable de résoudre tous ces problèmes ».

Ces indécisions, ces efforts désespérés pour arriver à une croyance à laquelle le malade aspire et qui semble fuir devant lui se retrouvent exactement les mêmes chez tous les malades que l'on vient de voir, si on les considère bien entendu dans leur premier état, dans celui que nous avons appelé précisément l'état de doute et d'obsession. Cela est d'ailleurs inévitable car c'est cet effort et cette incapacité d'arriver à l'affirmation complète qui détermine les obsessions et les caractères principaux de la maladie psychasténique.

On a beaucoup discuté pour savoir si les obsédés parviennent à l'hallucination véritable (1). Nous avons vu que ces malades approchent de l'hallucination, qu'ils ont des hallucinations sym-

(1) *Obsessions et psychasténie*. 1903, I, p. 91.

boliques, des hallucinations motrices, des hallucinations psychiques, etc. Mais en somme qu'ils n'ont pas d'hallucination complète : « Je ne vois pas tout à fait le fantôme de M. puisqu'elle est derrière mon dos, mais je crois qu'elle y est... Je ne vois pas tout à fait, cela reste implicite ». Le fait le plus important, ce n'est pas précisément que ces hallucinations manquent d'extériorité, c'est qu'elles manquent de réalité (1), comme d'ailleurs tous les objets, tous les êtres sur lesquels porte leur attention et auxquels ils essayent de croire sans y réussir.

L'obsession est toujours une affirmation incomplète et c'est précisément ce qui produit son caractère obsédant. Sophie, comme tous les autres malades, envisage à propos d'une situation donnée les conduites qui seraient utiles ou belles ou morales, elle se représente plusieurs de ces conduites et se trouve obligée de choisir. Elle sent très bien que ce choix dépend d'elle-même et que, après sa décision, l'action bien choisie sera rattachée à sa personne et créera une responsabilité. Aussi essaye-t-elle dans son imagination ces diverses conduites afin de se représenter leurs résultats, d'entrevoir les appréciations que ces conduites provoqueront chez les assistants ; c'est la recherche des raisons qui militent pour une de ces actions ou pour l'autre. Jusqu'à présent ces opérations sont fort correctes, malheureusement elles se prolongent indéfiniment : l'esprit oscille sans cesse d'une conduite à une autre, d'une croyance à l'autre et n'arrive jamais à se fixer sur la représentation d'une de ces conduites et à lui laisser prendre le caractère impulsif qui amène l'affirmation. Quand pour une raison quelconque l'esprit « réussit à comprendre », c'est-à-dire arrive à une solution, l'obsession disparaît. Clarisse qui a été obsédée pendant des années par la crainte des empoisonnements déterminés par le contact d'un objet en cuivre a compris une fois « que pour s'empoisonner il fallait en avaler des quantités ». Depuis ce jour l'obsession du cuivre a disparu : « cela revenait indéfiniment parce que je ne comprenais pas ». Les malades sont dans un état où ils comprennent très difficilement, où ils ne peuvent arriver à une solution.

Malheureusement les circonstances qui ont soulevé ce problème existent toujours, le sujet considère le problème comme grave et sa solution comme indispensable. D'ailleurs l'abandon du

(1) *Ibid.*, p. 93.

problème et la résignation à le laisser sans solution ne sont pas non plus des décisions faciles. La résignation est toujours pénible et il faudrait pour s'y résoudre une décision qui soulèverait elle aussi les mêmes délibérations interminables. C'est pour cela que l'idée devient obsédante et se représente indéfiniment en réclamant toujours une décision impossible. Comme je le disais autrefois l'obsédé est un individu qui pousse indéfiniment contre un mur avec l'espoir de le démolir. Cette délibération sans cesse répétée, cet effort d'invocation, de comparaison qui ne donne jamais naissance à une nouvelle tendance intermédiaire, deviennent épuisants et amènent des agitations et des angoisses. C'est le caractère de l'aboulie, de l'incapacité de conclure une délibération qui crée l'état obsédant (1).

Le sentiment de l'irréalité des choses et de soi-même a des origines multiples que nous retrouverons à propos de l'étude du sentiment du vide ; mais il est certain que cette indécision joue encore ici un rôle considérable. C'est dans les crises d'aboulie que tout devient irréel, c'est au moment de la décision, quand elle peut être obtenue que la réalité réapparaît. Le besoin de direction n'est autre chose que le besoin de faire faire par un autre l'acte que l'on ne peut pas faire soi-même, et le malade aboulique supplie que l'on décide pour lui dans tous les problèmes de la vie « parce qu'il ne peut pas savoir ce qu'il veut ». Partout on retrouve cette poursuite impuissante d'une croyance parfaite à laquelle le malade ne parvient jamais.

Quand Sophie est dans le second état, l'état délirant, et qu'elle exécute un de ses actes absurdes, son allure est tout autre, et semble bien surprenante. L'acte est fait rapidement et avec fermeté, sans oscillations ni retour en arrière, sans regrets. Il faut manger les matières fécales, elle en est absolument sûre, et cela immédiatement, dès que l'idée se présente à l'esprit : « C'est sacré, sacré, sacré comme le lait de sa mère ». Elle se précipite pour les dévorer et dit : « Sans doute, c'est mauvais et répugnant, mais j'ai bien fait d'accomplir cet effort et, dès que je pourrai, je recommencerai ». Les entêtements sont formidables pendant des semaines entières, et les résistances sont désespérées si l'on essaye d'arrêter une de ces actions.

(1) *Obsessions et psychasténie*, 1903, pp. 552, 596 ; *Les médications psychologiques*, 1919, III, p. 269.

« Quand on cherche à savoir quelles sont les croyances, ce que la malade pense elle-même de sa conduite quand elle est dans cet état, il faut se défier d'un malentendu. A chaque instant Sophie semble se critiquer elle-même. « C'est honteux de vivre ainsi, je suis dégoûtante, je suis une crapule qui n'a pas assez de volonté pour en sortir ». Il ne faut pas croire que ces reproches s'adressent aux conduites que nous jugeons si malpropres et si obscènes ; Sophie au contraire s'injurie parce qu'elle ne se trouve pas encore assez malpropre ni assez obscène : « qu'elle n'a pas le courage d'aller jusqu'au bout, qu'elle ne fait pas encore toutes les choses inouïes qu'il faudrait faire pour retrouver son âme tout d'un coup ».

Elle nous embarrasse également quand elle nous prie de ne pas laisser entrer ses parents ou ses amies « qui ne doivent pas la voir comme cela... : moi qui étais si propre... on ne comprendrait pas ». Il s'agit là d'un reste de sentiment d'affection : elle comprend qu'ils ne comprendront pas et qu'ils seront peinés par ce spectacle. Mais, en réalité, si je fais entrer ses parents, elle continue tout de même : « C'est plus pénible, mais il le faut ».

Elle explique elle-même la rapidité de ses actes en disant que, maintenant elle est bien sûre de ce qu'elle a à faire : « C'est sacré parce que c'est sacré, que voulez-vous de plus ?... Une voix me le dit avec netteté, c'est la voix de ma mère qui me l'affirme... C'est une révélation... Je sais que c'est mon devoir, cela se sent bien... Pourquoi voulez-vous que l'on renonce à ce que l'on sent être son devoir ?... Je ne suis pas entêtée, je montre de la suite dans mes idées simplement... Je tiens la vérité, je ne veux pas la lâcher... Ce serait perdre Dieu que d'y renoncer... Que l'on fasse de moi ce que l'on voudra... »

Cette conviction profonde n'est arrêtée par aucune absurdité, et nous avons vu que Sophie affirme sans hésitation les choses les plus contradictoires. Elle en arrive même à des déclarations compliquées et inintelligibles qui simulent les grands délires de négation : « Je ferai ce que je dois faire jusque dans le cercueil... On ne m'arrêtera pas. Mon estomac est si grand que je ne pourrai jamais mourir tout à fait, il y aura toujours de l'air et de la vie dans les profondeurs de mon estomac ; on ne pourra pas parvenir à me tuer, même si on me met dans le cercueil ».

Dans l'état précédent elle était mécontente d'elle-même et se déclarait malade ; maintenant même dans les plus mauvaises

périodes du délire, quand elle est en réalité triste et inerte toute la journée, elle fait un effort pour se redresser quand on lui parle : « Pourquoi dites-vous que je suis malade ? Est-ce qu'on est malade quand on est certain comme cela ?... C'est vous tous qui êtes malades et fous, et je devrais vous soigner tous... »

On juge de la force d'une conviction par les souffrances que l'on endure pour sa foi. Sophie a en réalité une vie très triste et très pénible dans une sorte de cabanon. Elle le reconnaît fort bien, et répète que c'est affreux de vivre comme cela. Elle sait que tout pourrait changer immédiatement si elle consentait à cesser ses efforts absurdes, mais elle ne peut y consentir. Il me semble que, dans cet état, Sophie a absolument l'attitude d'une personne dont la foi religieuse est intense et qui est disposée à tout subir pour ses croyances : « Je veux casser le nez de la statue de Jupiter, dit le croyant. — Renoncez à cette bêtise et je vous remets en liberté. — J'aime mieux subir le martyre que de renoncer à casser le nez de Jupiter ». Sophie sait bien que les autres ne la comprennent pas et ne l'approuvent pas, elle le regrette et veut éviter de montrer à ceux qui l'aimaient ce qu'elle est obligée de faire, mais elle le fait envers et contre tout, et sans hésitation elle subirait le martyre. Le foi profonde comme la volonté énergique a remplacé l'hésitation et le doute.

On pourrait répéter les mêmes remarques exactement dans les mêmes termes à propos de Fg., de Clarisse, de Nelb. et de tous les autres malades dont nous avons décrit le délire. Toujours nous retrouverions cette même conviction immédiate et énorme à la place de l'hésitation, du doute interminable de la période précédente.

La différence de ces deux modes du vouloir est encore plus nette quand ils sont pour ainsi dire juxtaposés. Dans les périodes de transition, au commencement ou à la fin des délires, et même au cours de la crise délirante, quand on est parvenu à fixer l'attention de la malade, à la remonter un peu, à lui donner un peu plus de confiance, on constate les changements les plus étranges à quelques minutes d'intervalle. Sophie, qui, tout à l'heure, était en pleine agitation délirante, qui se précipitait sur sa garde ou sur ses matières fécales, a pu s'arrêter presque subitement, et a consenti à sortir avec moi dans le petit jardin. Elle se traîne lentement, hésite, recule, gémit : « Ce n'est peut-être pas bien ce que vous me faites faire, êtes-vous sûr que je ne fais pas un acte

immoral en vous suivant dans le jardin ? Il me semble que je mens, c'est comme si je perdais Dieu, comme si j'insultais ma mère... Vous m'entraînez par cette allée, c'est justement par là qu'il ne fallait pas aller... Est-ce que cela ne donne pas la mort à ma mère ? Est-ce que vous ne me faites pas marcher sur son cadavre ? Est-ce que vous avez la permission ? Est-ce qu'on ne nous regarde pas ? Répétez-moi que je dois me fier à vous ; est-ce que mes parents vous ont dit de m'emmener par cette allée ?.. » Tout d'un coup elle s'arrête net et se met à pousser des cris aigus : « Là, je devais à cet endroit faire la locomotive, cela au moins j'en étais sûre, et je sens que j'ai bien fait... » Puis elle reprend sa promenade en se traînant à mon bras avec les mêmes hésitations et les mêmes gémissements.

Vers la fin de la crise, ces périodes lucides avec doute sont plus faciles à provoquer, plus nombreuses et plus longues. Elles sont encore remplies par des hésitations et des interrogations interminables : « Les actes que je faisais étaient répugnants, bien absurdes, mais faut-il vraiment que je cesse de les faire ? Vous me dites que je dois tout simplement me laisser vivre sans faire d'efforts ? Sans doute, c'est beaucoup plus facile et plus agréable, mais est-ce bien mon devoir ?... » Quand elle s'est fatiguée à discuter de cette manière pendant quelques minutes, elle change d'attitude, crie ou crache sur sa robe en hurlant que c'est sacré.

Le début de la crise peut d'ailleurs être reconnu par l'apparition de périodes d'abord courtes, puis plus longues, pendant lesquelles les doutes disparaissent et sont remplacés par des impulsions absurdes. « Est-ce que je deviens sale ou bien est-ce une révélation ? Tout à l'heure j'ai eu la conviction qu'il fallait lécher les cabinets et je me suis arrêtée quand j'avais ma tête dedans. J'ai cru un moment que c'était mon devoir et maintenant je me demande si je dois en avoir honte ou si c'est bien extraordinaire ».

Quand ces deux conduites sont ainsi juxtaposées, le contraste entre les deux formes de la volonté et de la croyance est vraiment saisissant. D'un côté, ce sont des actes lents, peu solides, accompagnés d'un sentiment de mécontentement qui va jusqu'au sentiment de sacrilège, mais ces actes sont à peu près adaptés aux circonstances, et ils sont entourés de délibérations et de discussions trop longues, mais relativement correctes. De l'autre, ce sont des actes très rapides, violents, durables, accompagnés du sentiment de la satisfaction la plus complète, mais ces actes ne

sont pas du tout adaptés, ils sont encore précédés par une idée et, par conséquent, ne sont pas des impulsions tout à fait élémentaires, mais ils sont accompagnés par une seule idée sans aucune tentative de comparaison et de délibération. Ce sont ces deux conduites différentes qui me paraissent être les faits les plus importants de cette maladie, déterminer les autres symptômes.

5. — Le problème des deux croyances

Comment pouvons-nous comprendre cette transformation rapide et complète de la volonté et de la croyance. Les symptômes essentiels que présentaient les malades était de l'aboulie et du doute et ces symptômes ont disparu complètement : est-ce qu'une guérison complète de la névrose est survenue ? Evidemment non, car les malades ne sont pas revenus à la vie normale, ils sont encore incapables de se conduire et seraient exposés aux plus grands dangers si on les laissait en liberté. D'ailleurs nous avons vu chez eux des périodes d'amélioration et de guérison relative de la névrose et elles ne se présentaient pas du tout de la même manière. Le doute disparaissait graduellement et non d'une manière aussi brutale et les croyances qui restaient raisonnables ne présentaient pas ce caractère grossier d'absurdité ; les malades devenaient de plus en plus capables de se conduire seuls et reprenaient une vie normale. Loin d'être améliorée, la maladie paraît plus grave quand le malade entre dans l'état délirant : on ne peut pas dire que le trouble de la volonté et de la croyance soit disparu, il est simplement transformé.

Nous avons déjà éprouvé un étonnement du même genre à propos d'un autre phénomène, celui de la suggestion : des individus disposés à discuter des ordres ou des affirmations dès qu'ils ne leur sont pas agréables ou dès qu'ils ne sont pas absolument raisonnables, ou même des individus douteurs, abouliques, comme les précédents disposés à discuter indéfiniment à propos de toute proposition, sont tout d'un coup transformés et acceptent immédiatement la croyance la plus absurde simplement parce qu'elle est affirmée par un certain personnage d'une certaine manière. Leur croyance qui était difficile devient immédiatement très facile. Peut-on dire ici que leur fonction de croyance

soit devenue plus forte et meilleure : évidemment non puisqu'elle amène des conduites absurdes, incompatibles avec la vie normale, puisque les sujets eux-mêmes s'étonnent de ces croyances et les trouvent tout à fait en opposition avec leur caractère antérieur.

Nous avons été amenés à présenter à propos du phénomène de la suggestion une interprétation, qui peut encore nous rendre service pour expliquer le délire psychasténique, c'est que dans les deux états dont l'opposition nous étonne l'opération de la croyance n'est pas la même, c'est qu'il s'agit non d'un progrès d'une même croyance, mais de deux croyances différentes. C'est justement pour approfondir cette interprétation que j'ai été amené à étudier les différents stades psychologiques et en particulier les deux formes de croyance que l'on observe au stade asséritif et au stade réfléchi. Les études sur les enfants, sur les prélogiques, sur les débiles mentaux comparés aux adultes, aux civilisés, aux individus normaux nous ont justement présenté les descriptions de deux formes de la croyance qui trouvent chez nos malades, une application et une démonstration.

La première croyance, celle qui existe chez l'individu normal quand il n'est pas suggestionné, celle qui existe chez le douteur quand il guérit réellement ou quand il arrive au terme d'une délibération, cette croyance qu'il connaît et qu'il cherche à atteindre par ses interrogations interminables est évidemment la croyance réfléchie que nous venons de décrire, elle en présente tous les caractères.

Il s'agit d'une affirmation lente survenant après un arrêt des tendances sous la forme verbale et leur transformation en idées, après discussion et modification de la proposition par la délibération. Ces transformations de la proposition primitive, même quand elles ont lieu dans la pensée intérieure dépendent d'une tendance à adapter les affirmations à l'intelligence des autres hommes, à les faire comprendre, à les rendre plus sociales si l'on veut. C'est pour cela qu'elles sont soumises à des règles logiques et morales, qu'elles doivent éviter les immoralités et les contradictions choquantes. Les croyances auxquelles parvient la décision, sont le résultat d'une série d'actes intelligents relationnels, elles sont des conduites intermédiaires entre plusieurs autres, c'est pourquoi elles se présentent comme assez générales, capables de s'adapter à un assez grand nombre de circonstances envisagées

d'avance, c'est aussi pourquoi elles ont une certaine stabilité et ne changent pas à tout instant suivant le caprice des sentiments, elles paraissent plus intellectuelles que sentimentales et relativement indépendantes du sentiment. Enfin ces croyances présentent des degrés et des nuances, elles distinguent des degrés de réalité et peuvent s'appliquer tantôt à des conceptions imaginaires reconnues comme telles, tantôt à des êtres déclarés réels. Cette forme de croyance donne naissance à des personnalités bien développées, à des « moi » spirituels, uniques et identiques. Elle détermine des parties bien distinctes du temps et en particulier sait reconnaître le présent. En un mot il serait facile d'appliquer à ces croyances toutes les études qui viennent d'être faites sur le stade réfléchi.

Ce qui est plus intéressant et ce qui demande un peu plus de démonstration c'est l'assimilation qui me paraît nécessaire de la croyance pendant la suggestion et pendant l'état de délire psychasténique avec le type de croyance que nous avons décrit au stade asséritif chez l'enfant, le prélogique ou le débile.

Ce sont des affirmations rapides qui suivent immédiatement l'ordre donné ou la perception provocatrice. On dit à la somnambule : « Vous êtes sur un bateau, vous avez le mal de mer. — Oh ! comme j'ai des nausées, et elle fait des efforts de vomissement avant d'avoir cherché à rien ressentir. Sophie voit la surveillante qui entre dans la chambre et elle s'écrie immédiatement : « Oh ! j'ai tué M^{me} X en la regardant, elle est morte par terre, c'est horrible. — Mais calmez-vous un moment, ouvrez les yeux et regardez M^{me} X qui est debout et qui vous tend la main. — Non, ce n'est pas la peine puisqu'elle est morte ».

Nous nous trompons quand nous essayons de faire raisonner ces malades ou quand nous croyons les entendre faire des raisonnements : « Si vous commettez des crimes à chaque instant de la journée, vous devez être souvent pris en flagrant délit, combien de fois votre garde vous a-t-il arrêté hier au moment de faire des crimes ? — Je n'en sais rien, le garde ne voit rien, moi non plus ; mais cela ne fait rien, puisqu'il y a des crimes continuels, qu'on les voie ou qu'on ne les voie pas ». M. Arnaud en décrivant ces malades parle de leur abus du raisonnement. Cet abus du raisonnement est certainement très caractéristique dans leur vie antérieure avant la période de délire ; il existe encore dans les

moments de doute qui alternent quelquefois avec le délire. Ce raisonnement antérieur laisse des manières de parler, des répétitions de formules de raisonnement, mais je suis disposé à croire que pendant les périodes proprement délirantes il n'y a rien de plus et que ces malades ont complètement cessé de raisonner véritablement.

Pour qu'il y ait raisonnement en effet, il faudrait qu'il y eût d'abord une suspension de l'affirmation, la proposition restant à l'état d'idée jusqu'à la conclusion du raisonnement. Or nous ne constatons rien de tel puisque l'affirmation est immédiate : « C'est la voix de ma mère qui me le commande, que vous faut-il de plus ? » Le pseudo-raisonnement, quand il existe, ne vient qu'après l'affirmation par simple habitude. « Ce crachat c'est ma mère » crie Sophie, de la même manière qu'elle criait : « Ma mère est dans le rideau. L'âme de mon oncle est dans le tuyau de la baignoire ». Elle ajoute comme une démonstration : « Ma mère m'a nourrie de son lait, ce qui sort de mon corps c'est ma mère ». Mais elle affirmait que ce crachat était sa mère avant d'avoir fait ce singulier raisonnement, et d'ailleurs pour la mère dans le rideau et l'oncle dans le tuyau elle ne songeait pas à faire un raisonnement.

En outre, pour raisonner, il faut tenir compte de la pensée d'autrui, de ses objections, il faut faire un effort pour être compris de lui : nous avons vu que la pensée réfléchie avec ses délibérations et ses raisonnements est sortie de la discussion avec les autres personnes. Or il me semble évident que ces malades dans leur délire ne tiennent aucun compte de la pensée d'autrui qu'ils croient être compris dès qu'ils affirment sans essayer de faire rien de plus. On pourrait dire qu'ils ont une pensée égocentrique, si on doit employer l'expression de M. Piaget, mais on a vu les difficultés que, si je ne me trompe, soulève cette expression. Il vaut mieux dire qu'ils ont une pensée plus sentimentale qu'intellectuelle. Fg. est avec moi dans le parc et il pousse des cris d'horreur en apercevant une femme dans le lointain : « Je viens encore de commettre un crime horrible, cette femme je la souille malgré elle. — Mais, lui dis-je, elle est un peu loin pour cela, vous êtes près de moi, vous n'êtes pas près d'elle. — Mais c'est la même chose, je suis avec elle comme je suis avec vous ; vous ne comprenez pas, tant pis, c'est un miracle comme il y en a toujours, des choses que vous ne pouvez pas comprendre. —

Comment est-il possible que votre pantalon qui a été traversé ne soit pas mouillé ? — Je n'en sais rien et qu'importe, puisque c'est un miracle, c'est incompréhensible pour vous. — Mais vous-même, est-ce que vous comprenez mieux que moi ? — Non, pas plus que vous, mais cela ne fait rien, je suis toujours forcé de faire ce que je fais par une tapée de miracles ». On voit par ce dernier détail que le malade ne s'explique pas à lui-même plus qu'il n'explique aux autres. Il croit parce que cela lui convient de croire sans avoir besoin d'expliquer sa croyance par aucun raisonnement.

On peut remarquer aussi que Fg. bien qu'il n'ait aucun délire proprement religieux parle à chaque instant de miracles ou de phénomènes magiques : « Il y a des aimants magiques dans le ventre des femmes et dans les tramways pour attirer mes mauvaises actions ». Affirmer si souvent des miracles et des actions magiques c'est se passer facilement d'explications pour les autres et pour soi-même.

De même que ces malades parlent de miracles et de magie ils font sans cesse allusion à des inspirations mystérieuses qui justifient leurs croyances et les dispensent de preuves : « Si je me mets toute nue, dit Sophie, c'est que j'obéis aux voix saintes qui m'inspirent, ce sont mes parents qui me commandent de montrer mon cul sacré. — Vous entendez donc la voix de vos parents ? — Non, je ne l'entends pas par les oreilles, ce sont des inspirations qui me viennent dans l'esprit. — Alors, comment savez-vous que ces idées viennent de vos parents. — Je sens qu'elles sont sacrées, sacrées, sacrées ! » On ne peut obtenir rien de plus.

Le mot « inspiration » va jouer un aussi grand rôle que le mot miracle : Clarisse est « inspirée par son Apache » et Fg. est « inspiré par les Jésuites, par saint Antoine de Padoue, par un tas de gens qu'ils ne connaît pas, mais qui lui donnent ou qui lui retirent des idées en agissant sur sa nuque ». La pauvre Nelb. au 20^e mois de sa grossesse se moquait des médecins : « Ils mettent du temps à examiner mon ventre et ils n'arrivent pas à voir une grossesse, moi je sais tout de suite que je suis enceinte : c'est une sorte de révélation ». Les mots « inspiration, révélation » comme les mots « miracle, magie » ne sont que l'expression de la croyance absolue qui s'impose sans réflexion et sans raisonnement.

Dans ces conditions, il n'est pas surprenant que ces croyances immédiates sans aucune critique renferment une foule d'absurdités. D'abord, comme on l'a bien vu dans les observations précédentes, ces croyances ne tiennent aucun compte de l'intérêt même du sujet. Sophie, comme Fg., comme Clarisse, sont placés par leurs croyances dans des situations fort pénibles et ont une vie très triste sous une surveillance continuelle. On leur répète sans cesse que leur situation changerait immédiatement s'ils acceptaient un moment de discuter de pareilles croyances. Mais, quoiqu'ils souffrent de cette situation, quoiqu'ils désirent leur liberté, ils sont incapables de faire agir ces désirs sur leurs affirmations, ils souffriraient le martyre sans modifier leurs croyances exactement comme les fanatiques religieux. Il est très important de remarquer que dans cet état l'intérêt personnel ne semble pas être compris comme dans les autres états. Ces malades ont des désirs isolés les uns des autres, ils semblent ne pas savoir ce que c'est que l'intérêt, moyenne des désirs ; ils semblent ne pas comprendre que l'intérêt peut jouer un rôle dans la détermination des volontés et des croyances. C'est cette incapacité de calculer l'intérêt et d'en tenir compte qui les sépare des autres hommes et qui les rend si incompréhensibles aux individus normaux.

De même que ces malades ne tiennent pas compte de leur intérêt personnel ils ne se préoccupent pas davantage des règles de la pensée sociale, ils ne savent pas soumettre leur croyance à ces règles morales et logiques que les hommes se sont imposées pour se comprendre les uns les autres. Il serait trop long de relever dans leurs affirmations toutes les absurdités logiques, car les principes de la raison et en particulier le fameux principe de contradiction semblent ne pas exister pour eux. Les philosophes soutenaient autrefois que le principe de contradiction était nécessaire et qu'aucune croyance contradictoire ne pouvait exister, ils seraient bien embarrassés s'ils essayaient d'expliquer les affirmations de Sophie : « Où est donc Madame votre mère en ce moment ? — A Grenoble dans sa maison, vous le savez bien. — Alors pourquoi la cherchez-vous ici sous le tapis ? — Elle est sous ce tapis, comme elle est à Grenoble, c'est évident ».. « Vous me séparez de ma mère en mettant votre lorgnon, s'écrie-t-elle. — Mais votre mère n'était pas ici, je ne puis donc vous en séparer. — Ma mère n'était pas ici, mais vous l'avez fait sortir tout de même ».. « Je suis un rat, je suis un rat qui mord. — Les

rats ne parlent pas et vous parlez très bien. — Je le sais bien, aucun rat ne parle, ils ne peuvent faire que couic, couic, couic, mais je suis un rat tout de même, c'est comme cela ». Elle se mêle ainsi à toutes sortes d'objets, d'animaux ou de personnes et l'on ne sait jamais jusqu'à quel point elle se confond avec l'objet ou s'en distingue ; les relations de ressemblance, d'analogie, d'action réciproque sont devenues pour elle des croyances confuses à une sorte d'identification : nous sommes en pleine participation.

Je voudrais insister sur un autre caractère qui me paraît intéressant et que l'on pourrait peut-être désigner par cette expression un peu bizarre, la brutalité des croyances. Ces malades n'ont aucune délicatesse, aucune nuance dans leurs croyances : ils mettent indéfiniment toutes leurs affirmations sur le même plan.

On remarque facilement qu'ils ne font aucun usage de certaines notions qui jouent d'ordinaire un grand rôle pour préciser le degré des croyances. Ils n'ont aucune notion du hasard : « Ce caillou est mis là par le destin pour qu'il le jette sur le tramway... Cette flaque d'eau a été mise au milieu du chemin pour qu'elle y cherche l'âme de son oncle ». Ou bien ces malades ne remarquent rien ou bien le fait qu'ils remarquent a été préparé par quelque individu visible ou invisible qui avait à leur égard des intentions bonnes ou mauvaises : c'est toujours et uniquement l'explication artificialiste et intentionnelle. Ces malades n'ont pas non plus les conduites ni les croyances relatives au possible ou à l'impossible : nous avons vu Sophie sautiller indéfiniment sur la pointe des pieds pour atteindre une branche à 3 mètres au-dessus de sa tête ou pousser sans arrêt contre une porte fermée. Après la guérison de la crise, elle se souvient de ce dernier fait et s'étonne : « J'avais toujours la conviction, que tout allait être cassé tout d'un coup, jamais je n'ai pensé un moment que c'était impossible, cela me semble maintenant bien drôle. » Ces observations sont intéressantes mais elles ne sont pas très démonstratives dans notre étude actuelle, car ces notions du hasard et du possible sont des notions élevées qui appartiennent à des stades psychologiques supérieurs, elles peuvent manquer même chez des individus au stade réfléchi.

Ce qui est plus important pour notre étude actuelle c'est la

suppression ou la confusion perpétuelle de toutes ces notions délicates qui nous permettent de distinguer l'un de l'autre le présent, le futur, le passé et surtout l'imaginaire. Les événements passés, la mort des parents, les fautes commises, les accidents anciens sont décrits comme des choses actuelles et restent toujours des choses actuelles. Les événements futurs, que le malade les redoute ou les espère, sont déjà actuels et déterminent de violentes émotions. Sophie voit d'avance la maison de santé où on va la mettre et la manière dont on la traitera comme si elle prophétisait. Fg. voit tout son avenir d'une manière si réelle que sa famille en est émue et demande si la névrose ne lui donne pas des facultés de prévision.

Ce qui est le plus frappant c'est que ces malades ne nous comprennent pas quand nous leur disons qu'il s'agit de choses imaginaires, que tout cela n'existe pas en réalité. Leurs rêveries sont des choses qui existent, des êtres aussi bien que des objets et des phénomènes réels et elles prennent tout de suite l'apparence d'hallucinations : « Autrefois, dit Fkv. en faisant allusion à la période de doute, j'avais des inquiétudes et des idées plus ou moins imaginaires, je me demandais si j'avais commis des actions contraires à la pudeur, maintenant ce sont des voix qui me répètent que j'ai violé mes deux nièces, tout le monde le crie dans le parc. » Quand on accorde au langage la plus grande croyance possible, sans admettre aucun degré de croyance, on transforme toute parole en parole entendue réellement et prononcée par les autres. Croire brutalement ses pensées, c'est-à-dire son langage intérieur, c'est transformer son langage intérieur en paroles entendues et lui donner l'apparence d'une hallucination de l'ouïe. « Pourquoi répétez-vous que j'ai des imaginations, dit Fg. Je n'ai pas des imaginations ni des pensées, j'ai des voix. Tout ce que je puis vous accorder c'est que le plus souvent ces voix sont dans ma tête ». Sophie va plus loin et fait de ses imaginations de vrais objets : « Mon oncle est dans le tuyau de la baignoire, pourquoi dites-vous qu'il n'existe pas, il existe aussi bien que le tuyau. » Une action que ces malades se représentent et que nous appellerions une imagination, ils la prennent pour une action véritable qui a été exécutée. Fg. qui a toujours peur de s'échapper pour faire des sottises m'explique que le mur au bout du parc n'est pas assez haut et qu'il peut le sauter, ce qui est fort dangereux. Quoique nous soyons dans sa chambre, il me décrit le petit mur et

fait le geste de le sauter : « Vous le voyez bien, je l'ai sauté devant vous. — Pardon, nous sommes assis dans votre chambre, nous ne sommes pas devant le mur au bout du parc. — Qu'est-ce que cela fait, l'essentiel c'est que je viens de sauter ce mur facilement, il faudra le faire élever davantage ». Clarisse, quand elle me raconte la journée de la veille et la visite de sa mère mêle confusément les détails vrais et les détails absolument faux et absurdes, elle a la même conviction pour ce qui est souvenir et pour ce qui est imaginaire et je ne peux pas arriver à lui faire sentir une différence.

Ces affirmations si brutales, si exagérées n'ont cependant pas de stabilité, elles sont éminemment variables : tantôt Sophie déteste ses gardes et les croit criminelles, tantôt elle les caresse et les croit parfaites ; tantôt Clarisse me prend pour un vrai docteur qui vient la défendre, tantôt elle fait de moi un lieutenant du chef des Apaches et ces diverses affirmations toujours aussi violentes se remplacent très facilement l'une l'autre.

Il est facile de comprendre ces variations, si on se souvient des caractères que nous avons décrits dans la croyance asséritive, dans cette forme de croyance qui existe chez les enfants, chez les prélogiques, chez les débiles et qui caractérise un stade de développement antérieur au stade réfléchi. Cette croyance qui était caractérisée par l'exagération, l'illogisme, la brutalité dépendait du sentiment prédominant. La croyance réfléchie qui dépendait au contraire non d'un sentiment unique, mais de la moyenne des tendances et des sentiments opposés les uns aux autres pouvait conserver une certaine stabilité, la croyance asséritive changeait dès qu'un sentiment nouveau devenait momentanément plus puissant. Nous aurons l'occasion de voir plus tard que les actions des stades psychologiques plus élevés dépendent beaucoup moins des sentiments que les actions des stades inférieurs.

6. — Le personnage du délire

Nous venons de rapprocher le délire psychasténique de l'état mental qui existe au cours du stade asséritif des prélogiques et des débiles. Ce rapprochement qui a été fondé surtout sur l'étude de la croyance peut être confirmé par l'étude d'un autre phéno-

mène psychologique, de la notion de la personnalité au cours de ce délire.

La personnalité du délirant n'a pas les caractères que nous avons trouvés dans le moi réfléchi, ce caractère synthétique qui réunit dans le moi toutes les tendances et tous les souvenirs de la vie, cette unité indivisible et cette identité au cours du temps. Au contraire nous retrouvons nettement en elle le personnage asséritif qui semble construit uniquement pour un rôle particulier et qui correspond simplement à un sentiment momentané. Sophie répète qu'elle est « un petit éléphant blanc, un petit monstre, un personnage bizarre et malfaisant » : ce personnage est l'incarnation de la tendance « à faire des actions extraordinaires » et rien de plus, il ne correspond aucunement à la vraie personnalité de cette pauvre fille simple et inquiète. Fg. se croit un Don Juan, le pauvre garçon ! Clarisse a imaginé pour elle-même un personnage très curieux : elle est la maîtresse du chef des Apaches, la reine de la bande des Chauves-souris avec des tendances débauchées, audacieuses et sanguinaires. Il y a là un fait psychologique curieux, c'est que ce personnage ne correspond pas du tout à la personnalité de Clarisse, prude, peureuse et inoffensive, qui aurait peur d'écraser une mouche. On peut dire plus, ce personnage n'est pas seulement différent de la personnalité réelle, il en est l'antithèse, la contradiction. On dirait que le sujet se conçoit non seulement différent de lui-même, mais opposé à lui-même et il fait la même chose avec les personnes qui l'entourent, quand il donne des rôles cruels aux gardes qu'il apprécie le plus pour leur douceur. Il y a là une application intéressante de la *loi d'inversion des sentiments et des actions* dont nous venons de voir l'importance à propos de la peur de l'action et que nous étudierons plus complètement à propos des sentiments. Les malades sont amenés à concevoir l'action tout à fait opposée à celle qu'ils désirent réellement faire, le sentiment tout à fait contraire à celui qu'ils éprouvent réellement. Le personnage de Clarisse est inventé de la même manière. Mais comme la malade est dans un état mental où les inventions de ce genre sont immédiatement transformées en croyance : le personnage contraire prend les apparences de l'existence et lui semble être sa véritable personnalité.

Ce personnage mal formé ne peut être stable et indivisible comme le moi, il est fragile et variable comme le sentiment qui

lui a donné naissance et c'est pourquoi ces personnalités délirantes présentent si souvent des dédoublements, des variations en apparence étranges. De temps en temps Clarisse et Sophie seront tout simplement « des bonnes filles » et ne comprendront plus un mot à leur personnage.

Voyons chez Clarisse une forme curieuse de ces complications, c'est l'invention des Sosies. Le délire des Sosies qui se présente dans plusieurs maladies mentales et qui consiste à imaginer deux personnages différents au fond, quoique identiques et indiscernables en apparence, ne doit pas avoir toujours la même explication. Je n'insiste donc que sur son explication dans ce cas particulier. Pourquoi Clarisse gratifie-t-elle ses gardes, ses médecins et souvent elle-même d'un Sosie pratiquement indiscernable ? C'est parce que son intelligence et surtout sa réflexion antérieure proteste contre l'attribution de personnages chimériques aux individus qu'elle connaît et qu'elle aime bien. Comment sa garde honnête, dévouée et douce peut-elle être cette Apache obscène et cruelle ? Eh bien ! ce sera simplement un Sosie de la garde qui sera l'Apache : voilà qui satisfait le reste de réflexion. Mais cette distinction ne sera pas complète. A de certains moments le Sosie sera parfait, il imitera même le petit bouton que la garde a au pouce gauche, il sera vraiment indiscernable et on pourra redouter la garde comme l'Apache : voilà qui satisfait la croyance délirante asséritive.

On voit également chez ces malades une transformation des sentiments qui accompagnent la personnalité. Pendant leur état de doute ils sont à la fois mécontents et inquiets de leur personnalité, ils répètent qu'ils ont des doutes sur la réalité de leur moi et qu'« ils ne s'aiment pas eux-mêmes ». Maintenant ils n'hésitent plus, ils ne parlent que d'eux-mêmes, ils ont oublié toutes les autres personnes et ne s'intéressent qu'à eux-mêmes. Ils sont, dit-on, devenus très égoïstes. Mais cet égoïsme est devenu bien bizarre, il est incapable de comprendre et de rechercher ce qui nous semble être l'intérêt le plus évident de la personnalité. Le sujet se condamne à une existence très pénible et se fait perpétuellement le plus grand tort à lui-même en ayant l'air de ne s'occuper que de lui-même. On dira qu'il se trompe et qu'il calcule mal son intérêt. Il est cependant assez intelligent pour éviter ces grossières erreurs. A mon avis il ne calcule plus du tout son intérêt et il ne

sait plus ce que c'est qu'une conduite intéressée. Ses actes sont déterminés par ce personnage momentané, variable et ne sont pas en rapport avec l'intérêt du moi. L'égotisme du stade asséritif s'est substitué à l'égoïsme réfléchi.

Enfin il faut encore rappeler une conséquence importante de cette modification de la personnalité. La réflexion nécessite un arrêt et en même temps une recherche et une évocation des tendances, elle s'accompagne, comme on le verra plus tard, d'un vif sentiment de l'action qui éveille la notion du moi à propos de tous les actes. Les douteurs le savent bien et ils travaillent désespérément à atteindre la décision réfléchie « pour arriver à sentir que c'est moi qui ai voulu cela, qui crois cela ». Au contraire les affirmations asséritives ne sont pas accompagnées de cet effort et n'éveillent pas toutes nécessairement le personnage. Bien des actions sont exécutées sans être rattachées à la personnalité, sans être personnifiées : cela est surtout vrai, comme le remarquait M. G. Poyer (1) pour le langage intérieur, pour l'évocation des idées « sur lesquelles la volonté a toujours moins de prise que sur les mouvements, l'automatisme idéatif sera encore plus considérable que l'automatisme moteur ».

Déjà le douteur obsédé chez qui le pouvoir de la réflexion diminue a des troubles de la personnification ; mais il les sent et s'en plaint, il fait effort pour arriver à la synthèse et c'est ce qui produit toutes les obsessions de dépersonnalisation ; le délirant cesse de lutter, il affirme immédiatement que certaines idées sont étrangères à son personnage. Il n'en prend plus la responsabilité et très facilement sous différentes influences il attribue ces actes et ces idées à d'autres personnages différents de sa personnalité. Tous ces malades répètent à chaque instant « qu'ils sont conduits par des puissances occultes... que des influences extra-terrestres leur donnent leurs idées... » même quand leurs idées sont parfaitement simples et banales : « Tenez, me dit gravement Fg., voici qu'en ce moment même la puissance extra-terrestre me fait entendre que je ne dois pas manger de haricots à déjeuner, que si je les mange la bonne du pavillon voisin deviendra enceinte par mon fait, voilà bien une révélation de l'au-delà ! » Sophie reçoit à chaque instant des révélations, des

(1) M. G. POYER. — *Le souvenir automatique*, 1914, p. 39.

inspirations qui viennent de sa mère cachée dans les rideaux, sous le tapis, ou dans la baignoire.

Tous ces caractères que nous retrouvons dans la personnalité du délirant psychasténique nous sont déjà connus par l'analyse que nous avons faite de l'état mental au stade asséritif. Nous pouvons résumer ces études en disant que la première période de la maladie, l'état de doute nous présente une forme incomplète sans doute et malade de l'état mental du stade réfléchi et que la seconde période de la maladie, l'état de délire nous présente un état mental très analogue à celui des individus que nous avons observés au stade asséritif. Nos malades, pendant cette période de délire se rapprochent des enfants, des prélogiques, des débiles mentaux, dont ils ont repris la croyance et la personnalité.

7. — Les oscillations du niveau mental

Les notions relatives à la hiérarchie des actions nous ont déjà permis de classer divers individus suivant qu'ils parviennent à tel ou tel niveau psychologique au-dessus duquel ils ne peuvent s'élever. En décrivant les actes réflexes, perceptifs et sociaux, les actes intellectuels élémentaires, les volontés et les croyances immédiates du niveau asséritif, les volontés et les croyances réfléchies, les actes ergétiques et rationnels, les conduites expérimentales et les conduites progressives, nous avons reconnu chemin faisant l'idiot, l'imbécile, le débile mental, l'égoïste passionné, le systématique, l'esprit scientifique, le génie. Mais il nous faut ajouter une notion de plus pour comprendre les troubles de l'esprit, les épuisements et les émotions, c'est que peu d'hommes restent ainsi fixés à un certain niveau et que sous mille influences l'esprit est capable de monter ou de descendre les échelons de cette hiérarchie des tendances psychologiques. On admet assez facilement l'évolution graduelle ascendante qui fait passer de l'enfant à l'adulte, du prélogique au logique. On connaît également les dégénérescences et les involutions qui ramènent le vieillard au niveau de l'enfance et qui font descendre le dément au-dessous du débile mental et du prélogique. Mais il faut aller plus loin et admettre au cours de la vie des oscillations passagères de la tension psychologique qui déterminent

des abaissements momentanés de la conduite suivies d'un relèvement de l'activité psychologique à un stade supérieur.

Rappelons brièvement à ce propos les notions auxquelles j'étais parvenu à propos de la tension psychologique (1). « D'une manière générale le degré de la tension psychologique ou l'élévation du niveau mental d'un individu dépend du degré qu'occupent dans la hiérarchie les tendances qui fonctionnent en lui et du degré d'activation auquel il faut porter les plus élevées de ces tendances... Il faut donc ajouter à la notion de la hiérarchie des tendances celle de la tension des conduites : il y a des conduites de basse tension dans lesquelles des tendances inférieures sont seules en exercice et des conduites de haute tension qui réclament la mise en jeu de tendances élevées dans la hiérarchie et leur activation complète ».

Dans les dépressions, dans les agitations on ne constate pas seulement des modifications de la force psychologique dont nous nous occuperons plus tard, mais aussi des changements dans la valeur et le niveau des actes. Dans un grand nombre de cas les actes au lieu d'être diminués paraissent au contraire exagérés : le malade remue beaucoup, il accomplit des actes de défense, de fuite, d'attaque, il parle énormément, il paraît évoquer beaucoup de souvenirs et combiner toutes sortes de récits dans des rêveries interminables. Mais examinez la valeur et le niveau de tous ces actes, ce sont de simples gestes, des tics, des commencements d'actes inachevés, des secousses des membres ou des secousses de la poitrine, des rires, des sanglots, des efforts respiratoires, en un mot des réactions simplement réflexes ou perceptives en rapport avec des stimulations immédiates sans inhibition, sans choix, sans adaptation, sans réflexion. Les pensées qui remplissent ces ruminations sont enfantines et bêtes comme les actes sont grossiers et maladroits, il y a un retour manifeste à l'enfance et à la barbarie et la conduite de l'individu agité est bien au-dessous de celle qu'il devrait normalement avoir. Il est facile de traduire ces faits dans le langage que nous avons adopté : l'agitation consiste tantôt dans une activation complète de

(1) cf. *Obsessions et psychasténie*, 1903, I, 476 ; *les névroses*, 1909, p. 361. La tension psychologique, ses degrés, ses oscillations. *British Journal of Psychology, medical section*, July 1921. *Les médications psychologiques*, 1919, II, 14-19, III, 118, 407.

tendances inférieures, tantôt dans une activation incomplète de tendances un peu plus élevées mais encore fort en dessous de celles que le sujet devrait utiliser.

C'est qu'en réalité l'agitation n'existe jamais seule et qu'elle est toujours accompagnée par un autre phénomène très important qu'elle dissimule quelquefois, je veux parler de la dépression caractérisée par la diminution ou la disparition des actes appartenant aux niveaux les plus élevés de la hiérarchie. On observe toujours que chez ces malades certaines actions ont disparu, que certains actes exécutés autrefois rapidement et aisément ne peuvent plus être accomplis. Ces individus semblent avoir perdu leur délicatesse, leur altruisme, leur critique intelligente. L'arrêt des tendances éveillées par la stimulation, la transformation des tendances en idées, la délibération, la réflexion, l'essai semblent supprimés aussi bien que l'effort moral et l'appel aux réserves pour exécuter un acte pénible. Il y a visiblement un abaissement du niveau psychologique et il est juste de dire que ces individus sont au-dessous d'eux-mêmes.

« Au fond, comme je le disais autrefois, cette association de la dépression et de l'agitation est une chose bien simple. Après les terribles bombardements qui ont dévasté nos villes, les toits des maisons et les étages supérieurs sont détruits, mais les caves subsistent et prennent même de l'importance, car on se met à les habiter. Inversement, quand la maison se reconstruit ou quand les fonctions mentales se restaurent, on voit les caves et les fonctions inférieures perdre de leur importance, on voit au-dessus réapparaître les actes plus compliqués et plus récents, enfin les plus parfaits viennent restaurer le sommet de l'édifice (1) ». Je n'ai fait qu'appliquer aux troubles mentaux une remarque que Hughlings Jackson avait appliquée à l'étude des troubles nerveux organiques.

Il est probable que cette association de la dépression et de l'agitation dépend de quelque loi très générale relative à la dépense des forces psychologiques. Il est probable que les phénomènes supérieurs exigent sous une forme de concentration, de tension particulière, beaucoup plus de force

(1) La tention psychologique. *British Journal of Psychology, medical section*, oct. 1920, p. 12.

que les phénomènes d'un ordre inférieur, quoique ceux-ci puissent paraître extérieurement plus violents et plus bruyants. « Quand une force primitivement destinée à être dépensée pour la production d'un certain phénomène supérieur reste inutilisée parce que ce phénomène est devenu impossible, il se produit des dérivations, c'est-à-dire que cette force se dépense en produisant une grande quantité d'autres phénomènes inutiles et surtout bien inférieurs (1) »

Pour ne prendre qu'un exemple considérons un moment le trouble banal de la timidité. Le timide qui a entrepris de parler en public ne peut y parvenir, il ne peut pas soutenir une conversation, il ne peut même pas entrer correctement dans un salon. C'est, dit-on, qu'il est troublé par l'émotion : il a des palpitations, des spasmes respiratoires, des secousses musculaires, un afflux d'idées dans la conscience, ce sont ces phénomènes d'agitation qui le gênent et qui l'empêchent d'agir. Si ces phénomènes ne le troublaient pas, il serait fort capable de bien s'exprimer : il réussit fort bien à faire tout seul dans sa chambre en parlant à des chaises la conférence qu'il ne peut pas faire devant le public. Il y a là un malentendu : l'action accomplie quand on est tout seul est une tout autre action que l'action faite devant le public, la première peut n'être qu'un bavardage du niveau des actes intellectuels élémentaires, la seconde demande un acte du niveau ergétique ou rationnel. Celle-ci se complique encore par l'acte d'affirmer sa personne, de l'exposer aux jugements d'autrui : c'est une de ces conduites relatives à la valorisation de la personne qui jouent un rôle essentiel dans les conduites ergétiques. Il est facile de constater que le timide est en réalité incapable d'une action de cet ordre élevé et que la dérivation se produit toutes les fois qu'il est amené à essayer d'en accomplir une semblable. Sans doute il y a des cas embarrassants que nous aurons plus tard à étudier quand nous parlerons de l'émotion où la dépense excessive des forces peut être jusqu'à un certain point primitive et amener à sa suite l'épuisement et la dépression, mais en général l'agitation et la dépression se développent parallèlement.

L'abaissement de la tension psychologique est quelquefois

(1) *Obsession et psychasténie*, 1903, 1. p. 559.

si net que certains phénomènes caractéristiques apparaissent au moment où il se produit. Nous avons déjà souvent fait allusion au phénomène de la décharge qui permet d'interpréter bien des troubles pathologiques. Quand nous faisons autrefois l'étude des crises nerveuses, des attaques hystériques ou des accès épileptiques nous avons trop considéré l'attaque en elle-même pendant son développement ; il faudrait à mon avis étudier davantage l'état physiologique et psychologique du sujet avant la crise et après la crise, on noterait des changements fort importants qui nous apprendraient beaucoup sur cette dynamique psychologique dont j'essaye de montrer l'importance. Déjà les anciens observateurs comme Briquet avaient observé que « malgré le brisement qui suit immédiatement l'attaque spasmodique les femmes hystériques se sentaient plus légères, les membres plus dispos et l'esprit moins préoccupé qu'avant l'attaque ». Avant l'attaque il y avait disproportion entre la quantité et la tension des forces psychologiques et la dépense des forces pendant l'attaque a rétabli cet équilibre important.

Très souvent l'attaque nous permet d'observer un autre fait également bien instructif, c'est le phénomène de la détente. On peut constater des faits de ce genre au cours des traitements des malades déprimés et il constitue malheureusement un des plus grands obstacles à leur guérison. Par différents procédés nous avons déterminé une excitation, c'est-à-dire que nous avons obtenu un fonctionnement plus actif et la restauration des activités ont le sujet paraissait incapable : les amnésies, les paralysies, les doutes, les obsessions et même quelquefois les délires semblent avoir disparu, la guérison des troubles mentaux semble complète. Mais après un temps variable, après quelques jours ou quelques heures survient une attaque plus ou moins violente et au réveil les mêmes symptômes sont réapparus car la dépression est de nouveau la même. Il n'y a pas eu simplement décharge des forces surabondantes, il y a eu changement de toute l'activité psychologique et diminution de la tension. Les accès épileptiques surtout nous permettent, trop souvent de constater cette déchéance : l'état mental d'un épileptique avant et après la crise pourrait souvent être représenté par une figure schématique où la courbe de la tension psychologique nous montrerait la profondeur de la chute pendant l'accès quand le malade retombe au niveau des actes simplement

réflexes et quand son agitation convulsive n'est qu'une dérivation par arrêt complet des phénomènes supérieurs, puis elle nous montrerait le relèvement d'abord assez rapide puis plus lent des fonctions psychologiques et enfin l'arrêt plus ou moins prolongé à un niveau inférieur à celui où se plaçait le malade avant l'accès. De telles courbes d'ailleurs pourraient être employées dans bien d'autres cas pour caractériser bien des troubles névropathiques où l'on observe également des phénomènes analogues de détente (1).

Il n'est pas nécessaire qu'il y ait une crise convulsive pour que nous observions des détentes importantes, nous les constatons après des crises de pleurs, des migraines, des agitations variées. D'ailleurs la détente ne se manifeste pas toujours d'une manière aussi visible : elle peut se faire graduellement d'une manière insensible, mais toujours on constatera dans les troubles des névroses et des psychoses qu'il y a eu en même temps que l'agitation un abaissement du niveau hiérarchique des conduites.

L'étude des causes qui interviennent dans ces dépressions et qui déterminent ces décharges et ces détentes soulève le gros problème des épuisements et des émotions, c'est-à-dire des dépenses psychologiques. Je l'ai déjà abordé à plusieurs reprises (2), j'essaierai d'en reprendre l'examen dans le second volume de cet ouvrage. Pour le moment constatons seulement les services que cette hypothèse des oscillations du niveau hiérarchique des conduites peut nous rendre dans l'interprétation et le classement des troubles pathologiques. La connaissance de la hiérarchie des fonctions psychologiques peut en effet nous aider à mettre un peu d'ordre dans la description des innombrables troubles de l'esprit observés et décrits isolément comme au hasard par les moralistes et par les médecins. Il faut cesser de mettre une cloison imperméable entre les erreurs, les fautes, les bizarreries du caractère décrites par les moralistes et les romanciers et les maladies de l'esprit étudiées par le médecin. Les aliénistes ne doivent pas non plus se borner à décrire isolément les aboulies du psy-

(1) *Les médications psychologiques*, 1920, III, pp. 115, 124, 122, 273-377.

(2) Rapport sur le problème psychologique de l'émotion. *Revue neurologique*, 30 décembre 1909 ; *Médications psychologiques*, 1919, II, pp. 41, 81, 268-276.

chasténique, les états mélancoliques, les états confusionnels, etc. : ils doivent établir les relations de ces divers états les uns avec les autres. Il me semble possible de démontrer que la plupart de ces troubles de la conduite ne sont que des degrés de la même dépression plus ou moins profonde. La profondeur de l'abaissement est caractérisée par le nombre plus ou moins grand des fonctions supérieures qui sont altérées et par le degré qu'occupent dans la hiérarchie les fonctions conservées et exagérées. Ce sont ces degrés de profondeur dans la dépression qui donnent aux différents troubles de l'esprit leur apparence si distincte.

Nous ne pouvons faire à ce propos que quelques remarques générales (1) : certaines dépressions n'atteignant que les degrés les plus élevés de la hiérarchie psychologique, les fonctions progressives ou les expérimentales ou même les tendances rationnelles. Ces dépressions légères sont le plus souvent compatibles au moins en apparence avec la santé normale et les hommes ne sont pas habitués à les considérer comme des maladies ; les troubles qu'elles déterminent sont appelés des erreurs logiques ou des fautes morales. Un esprit faux, un individu qui ne tient pas compte des souvenirs dans sa conduite présente, qui « donne le coup de pouce à l'expérience » paraît simplement raisonner mal ; le paresseux, celui qui manque de courage, qui ne tient pas ses engagements, c'est-à-dire qui descend au-dessous des tendances énergiques et rationnelles se conduit mal et fait une faute morale. Quand le trouble atteint les tendances réfléchies et détermine les aboulies, les doutes, les phobies nous commençons à parler de névroses. Mais nous n'hésitons pas à employer les mots de psychose et d'aliénation quand il s'agit des délires psychasténiques et des confusions mentales où apparaissent les agitations et les insuffisances des opérations asséritives ou des intellectuelles élémentaires. Enfin nous découvrirons des maladies du système nerveux, de vraies lésions organiques quand nous constaterons des altérations des actes perceptifs ou des actes réflexes. Nous ne devons cependant pas oublier que toutes

(1) Cf. sur ce sujet la conférence que j'ai faite à la célébration du centième anniversaire de l'hôpital de Bloomingdale à New-York. *The relation of the neuroses to the psychoses*. May 26, 1921.

ces altérations sont au point de vue psychologique de la même nature et se rattachent les unes aux autres d'une manière continue.

En nous plaçant à un autre point de vue, les mêmes notions nous permettent de déterminer l'importance de tel ou tel syndrome en le situant à sa place dans une série. Pour prendre un exemple on connaît ces malades si intéressants rattachés autrefois par Krishaber à la névrose cérébro-cardiaque, ces malades qui se plaignent d'avoir perdu la réalité des objets ou la réalité d'eux-mêmes : « Je ne sais plus si le monde existe ... Je me demande si les objets qui m'entourent ne sont pas un rêve, une comédie... Il me semble que je suis morte et entourée de cadavres dans un tombeau noir... Ma personne réelle a disparu et vous ne parlez qu'à une ombre vaine de moi-même... » Ces malades ont justement attiré l'attention des philosophes et nous nous rappelons la page brillante de Taine qui voit dans l'étude de ces malades toute une restauration de la philosophie : « Une observation de ce genre valant plus, disait-il, que tout un volume de métaphysique sur la substance du moi. » J'ai recueilli longuement au moins 60 observations de ces malades qui sont plus nombreux qu'on ne le croit, j'ai noté avec curiosité toutes les variétés quelquefois bien bizarres du phénomène et à bien des reprises j'ai proposé une interprétation de ce curieux symptôme.

Il faudra revenir avec plus de détails sur l'étude de ces « sentiments du vide » dans un chapitre du second volume de cet ouvrage; mais dès maintenant il est utile de signaler déjà ici quelques conclusions de cette étude.

Il me semble indispensable d'écarter les théories qui cherchent à expliquer ce trouble par des modifications des sensations élémentaires, qu'il s'agisse des sensations externes ou des sensations internes, d'écarter les théories qui rattachent le sentiment de l'irréel à des altérations des sensations viscérales ou des sensations musculaires, à quelque trouble de ce qu'on a appelé la « somato-psychose ou la myo-psychose ». D'abord les troubles réels de ces sensations tels qu'on les observe dans les maladies organiques, dans le tabès en particulier, ne s'accompagnent de rien de semblable; en outre, comme je le répète depuis trente ans, les mesures les plus précises n'ont jamais permis de constater aucun trouble d'une sensibilité interne, externe, viscérale ou musculaire chez les douteurs de ce genre. Continuer

à répéter que le doute de la personne dépend d'une perte de la « somatognose » c'est expliquer un symptôme réel par un mot vide et par un symptôme imaginaire, « *obscurum per obscurius* ». Il me semble plus intéressant et moins ambitieux de constater simplement la nature et la profondeur des troubles de la conduite qui accompagnent le sentiment de l'irréel et de situer ces troubles à leur place dans la série des dépressions.

Or ce trouble n'apparaît jamais ni dans les dépressions légères, ni dans les dépressions profondes : il n'existe jamais ni chez le neurasthénique léger, ni chez le mélancolique. Il n'apparaît jamais que chez le psychasténique au niveau des troubles de la réflexion ; il se développe parallèlement aux troubles de la passion, de l'égoïsme, de la conduite intéressée. Ces individus qui doutent de la réalité de leur personne « ne s'aiment plus eux-mêmes » et se plaignent de n'avoir plus de passion pour rien, « je sais bien, répètent-ils en gémissant, que si je pouvais avoir une grande passion je guérirais tout de suite. » Ils ne savent plus mettre dans une conduite l'intérêt de toute leur personne, en un mot ils ne savent plus adopter une volonté ni une croyance après réflexion. Ces observations m'ont amené à penser que la conduite réfléchie amène la croyance à la réalité et au présent comme l'assentiment simple sans réflexion donne naissance à la simple notion d'être, d'existence. C'est parce que le sujet a passé de la croyance réfléchie à une croyance plus élémentaire qu'il ne reconnaît plus son sentiment de la réalité. Sans doute ce n'est pas là une explication complète et nous aurons à revenir sur le sentiment de réalité. Mais c'est une indication utile sur la direction des recherches, sur la nature des conduites qu'il faut étudier pour comprendre le phénomène.

Considérons un autre phénomène pathologique, dont nous venons souvent de signaler l'importance, le phénomène de la suggestion (1). Il s'agit d'un assentiment, c'est-à-dire d'une volonté ou d'une croyance ordinairement complète et parvenue à son dernier degré d'activation, cet assentiment d'ordinaire s'accorde mal avec la réalité et nous paraît contenir une erreur. Mais cette exécution complète et ce caractère erroné ne suffisent pas pour caractériser la suggestion, car toutes les volontés complètes, toutes les certitudes absolues même quand elles aboutissent

(1) Cf. *Les médications psychologiques*, 1919, I, p. 213.

à des erreurs ne sont évidemment pas des suggestions. Le caractère essentiel de la suggestion doit être tiré de la manière dont le sujet arrive à cet assentiment, du mécanisme psychologique de cet assentiment. Le fait essentiel c'est que l'assentiment de l'individu suggestionné est immédiat, sans réflexion : il appartient au niveau des tendances asséritives que l'on peut appeler aussi en raison de ce fait des tendances pithiatiques. Il y a là un assentiment analogue à celui des peuplades primitives ou à celui des individus atteints de débilité mentale ; il est déterminé uniquement par la force momentanée que prend dans l'esprit du sujet une phrase, une expression particulière. Cette force particulière vient des circonstances environnantes, quelquefois simplement du sentiment qui l'accompagne, de l'influence de la personne qui énonce la phrase avec autorité, qui la répète avec énergie ou avec douceur. La suggestion est l'assentiment immédiat à une formule verbale qui s'impose, elle rentre dans le groupe important des impulsions.

Mais pourquoi sommes-nous surpris de ce genre d'assentiment et lui trouvons-nous un caractère anormal tandis que nous ne remarquons pas le caractère analogue des assentiments chez les débiles ? C'est que les sujets sur lesquels on a observé des suggestions ne sont d'ordinaire ni des sauvages, ni des véritables débiles : ce sont des individus capables de réflexion et qui dans la plupart des circonstances de la vie utilisent la réflexion plus ou moins habilement. D'ailleurs ces sujets ont souvent à propos de la proposition suggérée un début de réflexion et on peut constater chez eux un essai de délibération ou de raisonnement. Mais comme on l'observe chez des individus incapables de conduire jusqu'au bout une discussion, leur délibération ne peut pas être prolongée et surtout ne peut pas aboutir à une décision réfléchie capable de donner à l'assentiment son dernier perfectionnement. Cependant la proposition se transforme tout de même en assentiment parce que le sujet semble renoncer à la réflexion et retombe dans une forme inférieure d'assentiment, l'assentiment immédiat sans réflexion. Nous sommes surpris de ce changement de conduite et le sujet s'en étonne lui-même : il ne retrouve pas dans l'acte ainsi accompli, le sentiment de personnalité et de réalité qu'il était accoutumé à constater dans sa conduite : « Ce n'est pas moi qui ai agi, répète-t-il souvent, ce sont mes mains... J'ai été transformé en machine, j'ai agi comme dans un rêve... »

Le problème de la suggestion consiste à comprendre comment un individu ordinairement capable de réflexion cesse tout à coup de pouvoir réfléchir et tombe dans un état inférieur où l'assentiment est déterminé d'une toute autre manière (1). Il y a là une dépression particulière qui dépend évidemment d'une certaine prédisposition, mais qui est produite momentanément par des influences capables d'abaisser la tension psychologique. Nous aurons à revenir sur ces influences, mais nous remarquons seulement ici que la notion d'un abaissement momentané de la tension psychologique est nécessaire pour comprendre le phénomène de la suggestion. Cette hypothèse de l'oscillation du niveau psychologique atteint par les conduites d'un individu permet de classer et d'expliquer bien des faits et se présente comme un complément indispensable de la classification hiérarchique des tendances.

8. — Les oscillations de l'esprit dans le délire psychasténique

C'est cette même hypothèse de l'oscillation de la tension psychologique, de l'abaissement momentané sous diverses influences du niveau des conduites qui me semble encore la plus capable de résumer les faits complexes que nous ont présentés les deux états de doute et de délire de nos malades.

Les malades que nous avons décrits semblent placés dans une situation en quelque sorte intermédiaire; ils se trouvent entre les prélogiques et les logiques, entre les débiles mentaux et les égoïstes réfléchis, passant d'un groupe à l'autre suivant les oscillations de leur esprit. Dans leur enfance et pendant les périodes de guérison, qui sont rares mais qui existent nettement chez quelques-uns, ils doivent être placés au stade réfléchi et en présentent d'une manière assez correcte toutes les opérations. Dans la première forme de la maladie, dans l'état de doute, ils sont encore au moins en partie à ce stade, ils savent ce qu'est une conduite réfléchie, ils cherchent toujours à y parvenir. Mais ils sont au plus bas degré de la réflexion et les opérations réfléchies sont très troublées : les premières opérations de la réflexion, l'arrêt de la tendance éveillée, l'évocation des autres tendances sous forme

(1) *Les médications psychologiques*, 1920, I, pp. 203, 249-293.

verbale, la délibération, le raisonnement existent encore plus ou moins normalement, mais la dernière partie de la réflexion est lente, rare et souvent incomplète. De là tous les troubles de la peur de l'action et de l'obsession qui apparaissent quand ces malades essayent de réfléchir. C'est la réflexion et surtout la conclusion de la réflexion qui est difficile, car si on supprime les essais de réflexion, les actes deviennent immédiatement faciles. Sophie est arrêtée depuis une demi-heure par l'opération de lacer ses bottines, parce qu'elle réfléchit à la signification morale de cette action et qu'elle n'en sort pas. Parlez-lui d'autre chose, portez sa réflexion sur un autre sujet, et elle terminera rapidement les noeuds de ses lacets. J'ai souvent eu l'occasion de montrer qu'il en est de même chez tous les psychasténiques dont toute la maladie porte sur un trouble des opérations réfléchies.

D'ordinaire, ces malades psychasténiques restent à ce degré ; ils remontent de temps en temps au-dessus quand ils parviennent à achever mieux leurs réflexions, mais ils ne descendent guère au-dessous. Ce qui est intéressant, dans le cas de Sophie et de quelques autres malades du même genre, c'est que cette réflexion toujours imparfaite, peut, dans certaines circonstances, disparaître entièrement. Les malades deviennent tout à fait incapables d'arrêter la formule verbale avant l'assentiment et de commencer la délibération. Ils retombent dans le stade mental inférieur, celui de l'assentiment immédiat. L'aspect de la conduite change complètement, et nous voyons apparaître les actes impulsifs absurdes et violents chez des malades si lents et si indécis. A ce moment, si vous réussissez à relever un peu le malade, à rappeler pour un moment la réflexion débile, vous retrouverez immédiatement la conduite hésitante avec peur de l'action et sentiment de sacrilège comme nous en avons vu bien des exemples. Le délire psychasténique ou, si l'on veut, le délire pithiatique est une conséquence de cet abaissement de la tension psychologique, de ce retour à l'assentiment immédiat.

Nous avons vu, en effet, que la croyance pendant ce délire présente tous les caractères de la croyance asséritive immédiate, sans règles logiques, sans nuances. Nous retrouvons dans ce délire tous les caractères qui résultent de ce genre de croyance. On sait que la suggestibilité dépend précisément de cet épuisement et de la chute dans l'état asséritif. C'est même pour cette

raison que j'ai souvent désigné ce dernier état sous le nom d'état pithiatique : ce mot, qui a quelque célébrité, s'applique beaucoup plus justement à un état psychologique qu'à une maladie. En apparence nos malades délirants semblent être peu suggestibles car nous ne pouvons guère obtenir immédiatement chez eux les actes et les croyances que nous désirons. Ils semblent plutôt résister avec obstination à tout ce qu'on leur demande. Mais il ne faut pas s'y tromper, cette résistance dépend de circonstances accessoires qui troublent la disposition à la croyance immédiate. D'abord ces malades ont déjà un délire, une croyance adoptée immédiatement sans critique, ils sont dans la situation d'un individu très suggestible, mais qui a déjà reçu une suggestion, qui l'exécute et à qui on veut en imposer une autre : on sait que cela est le plus souvent fort difficile. En outre, comme on le verra tout à l'heure encore mieux, ces malades ont été auparavant dans l'état de doute psychasténique qui leur a inspiré certaines idées et ces idées se sont transformées actuellement en croyances absolues. Parmi ces idées une des plus fréquentes, bien visible chez Sophie, est l'idée de se méfier des ordres ou des conseils d'autrui, de résister à tout prix à une influence extérieure afin de manifester sa volonté et de faire quelque chose d'extraordinaire. Tout cela gêne énormément les manifestations actuelles de la suggestibilité.

Mais cependant les gardes de ces malades qui les connaissent bien ont peur des visites nouvelles et de toutes les paroles imprudentes que des personnes peu averties peuvent prononcer devant eux, car ces paroles, auxquelles les malades semblent ne prêter aucune attention, deviennent très souvent après quelques jours le point de départ de nouvelles impulsions. Si une personne dit devant Sophie : « Sophie va mieux, elle est moins bruyante et depuis longtemps elle n'a plus fait la locomotive », la malade semble ne pas réagir et ne modifie pas la conduite absurde qu'elle a en ce moment. Mais quelques jours après elle va hurler de nouveau et faire la locomotive. Le fait que j'ai noté très souvent peut s'expliquer de la manière suivante : au début le malade résiste à la suggestion, car il est déjà disposé à résister à toute pensée venant d'autrui ; mais après quelques jours il oublie que l'idée a été formulée devant lui par une autre personne, il trouve l'idée en lui-même comme s'il l'avait inventée et elle prend alors toute sa valeur suggestive. En réalité ces malades qui changent

rapidement sinon la forme du moins le contenu de leur délire, transforment en croyances absolues toutes les idées qui surviennent dans leur esprit, ce qui est le propre de la suggestibilité.

Cependant quand nous interprétons le délire psychasténique comme un retour momentané à l'état de la croyance asséritive ne rencontrons-nous pas une difficulté ? Ne peut-on pas remarquer très facilement que les individus de ce niveau inférieur, les enfants, les peuplades au stade prélogique ou même les débiles mentaux, sont loin de présenter constamment des conduites aussi absurdes que celles de Sophie et de Clarisse pendant leurs délires ? Il faut bien distinguer, à mon avis, les individus dont l'esprit a toujours été à un niveau inférieur, et ceux qui ont vécu pendant des années à un niveau supérieur avant d'être dégradés, comme il faut distinguer entre ceux qui ont toujours vécu dans la médiocrité et ceux qui sont tombés de la richesse dans la pauvreté. Ceux qui ont eu autrefois une activité d'esprit supérieure ont acquis un grand nombre d'idées compliquées, ont soulevé un grand nombre de problèmes dont les autres n'ont jamais eu connaissance, et ils sont bien plus troublés quand ils n'ont plus les moyens de se servir convenablement de ces idées, de même que les riches devenus pauvres ont gardé une foule d'habitudes et de désirs qui ne sont plus d'accord avec leur nouvelle situation.

Le mécontentement de soi-même, qui apparaît quand la réflexion est présente, mais qu'elle s'exerce d'une manière difficile et incomplète, donne naissance à une foule de manies de la perfection. Les scrupuleux ont presque tous la manie de l'extrême, et j'ai montré autrefois qu'ils semblaient souvent jouer au « jeu des combles ». Sophie a déjà imaginé depuis longtemps, dans les premières périodes de sa maladie, une foule de perfectionnements extravagants de sa conduite ; elle a déjà répété bien souvent qu'elle devait faire quelque chose d'extraordinaire pour réparer sa conduite insuffisante.

Dans mon étude sur la peur de l'action (1), j'ai exposé d'autres sentiments qu'engendrent également les troubles de l'activité

(1) The fear of action. *Journal of abnormal psychology*. Boston (Mass) Septembre 1921 : cette étude de la « la peur de l'action » sera reprise dans le second volume à propos des sentiments mélancoliques.

réfléchi. Les actions normales qu'il faut exécuter avec réflexion prennent aux yeux du sujet déjà déprimé un aspect pénible, répugnant, odieux, sacrilège, qui engendre la peur de l'action. Il en résulte une très singulière inversion des sentiments et des désirs. A la place du désir normal de l'action que l'on veut faire en réalité, apparaît un désir au moins apparent de l'action contraire, un sentiment d'impulsion qui paraît entraîner vers l'acte opposé. Le grand mystique anglais Bunyan, quand il voulait faire une prière fervente, était obligé de tenir sa mâchoire avec les deux poings, tant il sentait monter en lui l'envie de hurler des blasphèmes. Sophie, dans ses périodes de doute, nous a déjà souvent confié qu'elle se croyait entraînée vers les actions les plus effroyables, les combles de la malpropreté et de l'obscénité.

Comme je viens de le rappeler (1) les psychasténiques qui cherchent à sortir de leur doute, qui ont des manies de précaution et de vérification, qui ont peur d'une idée obsédante poussent tout à l'extrême, ils arrivent souvent au colossal, à l'in vraisemblable et ils semblent jouer au jeu des combles. Le délire présente une disposition du même genre : il y a chez Sophie un effort énorme pour crier le plus fort possible, pour être le plus obscène, le plus sale possible. Si la pauvre fille pouvait concevoir une action encore plus sale elle la ferait immédiatement. Les crimes dont parle Fg. comme ceux de Clarisse sont d'une énorme absurdité : comme le dit très bien M. Arnaud, « ils sont contradictoires, en opposition flagrante avec les données des sens, avec les faits matériels, avec toutes les possibilités, on n'observe rien d'aussi choquant dans les grands délires vésaniques ». Il y a là dans le délire même un reste des dispositions de la pensée pendant l'état de santé.

L'exagération même de la croyance que nous avons notée, cette assurance énorme que « toutes les plus grandes absurdités sont évidentes, sont des choses que l'on voit, que l'on entend, que l'on vous répète » peuvent aussi se rattacher à la manie de l'extrême, à la manie du tout ou rien si caractéristique du psychasténique. Comme on vient de voir, une formule verbale absolument certaine est une parole que l'on entend au dehors répétée par tous et le malade en arrive à affirmer l'hallucination continue.

(1) *Obsessions et psychasténie*, 903, I. p. 136.

Ces observations nous montrent que bien des caractères du délire psychasténique dépendent de la période précédente de doute et d'obsession. La chute dans l'état asséritif transforme en délires des phénomènes psychologiques déjà anormaux, des idées qui étaient déjà bizarres en raison de la longue durée du trouble précédent. Tous ces caractères du délire justifient notre hypothèse du passage d'une des formes de la croyance à l'autre.

Les caractères cliniques que nous a présentés le délire psychasténique dépendent donc de deux conditions, l'une particulière, un état de doute et d'aboulie assez prolongé avant la crise de délire, l'autre plus générale, l'abaissement de la tension psychologique et la transformation de la croyance réfléchie en affirmation immédiate. Il en résulte que ce délire psychasténique n'est qu'une forme particulière d'une classe de délires beaucoup plus nombreux qui dépendent seulement de la condition générale, l'abaissement de la croyance et n'ont pas tous été précédés par une longue période de doute.

Le délire, comme nous venons de le montrer, n'est pas seulement l'affirmation d'une croyance considérée comme erronée par la majorité des hommes ; pour qu'il y ait délire il faut que cette croyance ne puisse pas être corrigée par un effort d'attention du sujet. Il faut qu'elle dépende d'un trouble mental qui rend le sujet momentanément incapable de l'opération psychologique nécessaire pour cette correction. Il y aura des délires différents les uns des autres suivant que l'abaissement de la tension troublera telle ou telle opération psychologique qui joue un rôle dans les croyances de divers niveaux. Dans l'état de civilisation actuelle les opérations du stade expérimental qui ont commencé dans la recherche scientifique, mais qui se sont peu à peu généralisées, interviennent dans les opinions de tous les hommes considérés comme intelligents. Les opinions correctes ne sont pas uniquement fondées sur des raisons logiques et sur des déductions parfaites, elles tiennent un certain compte de l'expérience représentée par les souvenirs et de la vérification expérimentale des suppositions. Un individu dont la tension s'abaisse un peu conserve la conduite rationnelle, mais cesse de pouvoir tenir compte de l'expérience : il raisonne parfaitement, mais tire toutes ses opinions de quelques principes théoriques sans savoir jamais vérifier leur exactitude. Il peut arriver à de grossières erreurs et de véritables

délires tout en restant parfaitement logique. Certaines formes des délires systématiques, des délires d'interprétation sont de ce genre.

Supposons au contraire une chute de la tension beaucoup plus profonde qui abaisse l'individu au niveau du stade intellectuel élémentaire ou même au-dessous de ce stade. Non seulement le raisonnement logique et la réflexion, mais même les croyances et les affirmations immédiates deviennent impossibles. Le langage même, les conduites relationnelles, les orientations deviennent difficiles et incorrectes. Les anciennes expressions verbales qui étaient en rapport avec des opérations supérieures sont en grande partie conservées, mais ne correspondent plus à aucune opération actuelle et ne servent qu'à augmenter la confusion. Ce sera le délire confusionnel ou le délire onirique, le seul que les écrivains anglais aient conservé sous le nom de « delirium » ; ce délire a une toute autre signification que le précédent à cause de la profondeur de l'abaissement psychologique qu'il suppose.

Entre ces deux délires on peut placer le délire pithiatique qui nous intéresse particulièrement en ce moment et qui dépend d'un abaissement arrêté au stade asséritif. On décrivait autrefois une série de troubles délirants qu'il était juste de distinguer des autres et auxquels aujourd'hui, si je ne me trompe, on n'accorde plus un intérêt aussi grand. C'étaient les délires hystériques de Charcot, les bouffées délirantes des dégénérés de Magnan, certaines formes de paranoïa, les délires épisodiques de la psychopathie constitutionnelle (1). Dans tous ces délires il n'y avait pas de véritable confusion mentale, c'est-à-dire que l'on ne voyait pas de troubles de la conduite intellectuelle élémentaire. Le sujet, bien orienté dans le temps et dans l'espace, était capable d'affirmer. Mais il était facile de constater dans toutes les croyances ces caractères généraux que nous avons décrits à propos d'une forme particulière, celle du délire psychasténique. La croyance était immédiate, sans raisonnement et sans réflexion, avec sentiment de miracle et d'inspiration étrangère, cette croyance contenait nombre d'absurdités manifestes non seulement par une négligence

(1) Cf. Paul SÉRIEUX. — V MAGNAN, sa vie et son œuvre, *Annales médico-psychologiques* oct, 1917, p. 469 ; Discussion sur la paranoïa, *Ann. med. psych.* Janvier 1918, p. 166. S. VENTURI. — *Corrélations psycho-sexuelles* p. 148. ROQUES de FURSAC. — *Manuel de psychiatrie*, 1917, p. 400.

de l'expérience, mais par méconnaissance des principes de la raison et de toutes les conventions sociales nécessaires pour se faire comprendre ; enfin ces croyances étaient brutales, sans nuances, sans distinction du réel, du demi-réel, de l'imaginaire.

Ces délires en général se distinguent du délire proprement psychasténique : on ne retrouve pas dans le contenu du délire ces exagérations énormes, ce jeu des combles, cette recherche de l'opposé, ces résistances aux influences extérieures qui appartiennent particulièrement à la forme proprement psychasténique. D'autre part on y voit plus facilement et plus souvent des manifestations de la suggestion. Le contenu du délire est influencé par les manifestations de la névrose antécédente, par les rêves (1), les somnambulismes, les souvenirs traumatiques, l'influence de l'entourage.

C'est dans ce groupe plus large qu'il me semble juste de faire rentrer le délire psychasténique. Sans doute, comme nous l'avons vu dans le dernier groupe d'observations, certains malades descendent au-delà du stade asséritif et présentent de la confusion mentale. Sans doute exceptionnellement apparaissent quelques moments de confusion au cours du délire, mais d'une manière générale nos malades délirants n'ont que des troubles de la croyance analogues à ceux qu'on observe dans tous les délires pithiatiques, ils leur donnent seulement en raison de leurs doutes antérieurs une forme particulière.

(1) Ch. CHASLIN. — *Du rôle du rêve dans l'évolution du délire*, Thèse 1887.

TROISIÈME PARTIE

LES TROUBLES INTELLECTUELS DANS LE DELIRE RELIGIEUX

CHAPITRE I

L'ÉTAT NÉVROPATHIQUE PRIMITIF

Ces études sur l'évolution de l'intelligence et de la croyance, ces observations sur les maladies de la croyance, sur les états de doute et sur les délires psychasténiques nous permettent de revenir à l'observation de notre malade mystique Madeleine et de chercher à la mieux comprendre. Suivant notre convention nous nous occupons d'abord des troubles plus proprement intellectuels en laissant de côté les troubles des sentiments qui sont évidemment sous-jacents aux premiers et qui seront étudiés dans le second volume.

Dans l'observation de cette malade nous avons distingué cinq états principaux, les consolations, les tortures, les sécheresses, les tentations et l'équilibre. Nous commencerons notre étude par *les états de sécheresse et de tentation* : en premier lieu ce sont des états primitifs qui ont existé dès la jeunesse et qui constituaient les premiers troubles de Madeleine, ensuite ce sont des états qui se rapprochent des maladies que nous avons beaucoup

étudiées sous le nom de maladie psychasténique des obsessions. Ces deux états de tentation et de sécheresse diffèrent fort l'un de l'autre, si on considère les sentiments de malaise et d'inquiétude qui sont si importants dans le premier et qui manquent dans le second où ils sont remplacés par le sentiment du vide. Mais ils sont analogues au point de vue intellectuel si on considère surtout l'état des jugements et des croyances. Nous étudierons ensuite les états de torture et de consolation de la même manière, car très opposés au point de vue des sentiments ils présentent une activité intellectuelle du même genre.

1. — Le doute et la timidité

Ce qui frappe au premier abord dans notre description de l'état de tentation c'est le grand développement des *obsessions*. Celles-ci existèrent dès la jeunesse de la malade : l'obsession « du vol du livre à l'école », l'obsession « de la débauche en se lavant les parties » et celles de la « grossesse imaginaire » ont déterminé les premiers tourments dès l'âge de 13 ou 14 ans. La recherche d'une vertu inouïe, les exagérations folles de la pudeur, les remords de l'aisance dans la maison paternelle ont joué un rôle dans la fugue de la maison à 19 ans. Puis ce fut l'aspiration à l'idéal de la misère, l'obsession du comble de la pauvreté, « je voulais être vraiment pauvre, plus pauvre que les petites sœurs des pauvres, plus pauvre que les plus pauvres », et les serments solennels de rester jusqu'à la fin de sa vie sans rien posséder. Même quand l'état mental de Madeleine était fortement amélioré, cette obsession de la pauvreté rendait difficiles certains soins qu'on voulait lui donner. Toute sa vie errante, toutes ses aventures, ses démêlés avec la police pour dissimuler son nom, ses dévouements invraisemblables à de pauvres malades qu'elle conservait dans sa mansarde et qui auraient été mieux à l'hôpital nous révèlent une foule d'obsessions de ce genre.

L'observation de la malade à l'hôpital est encore plus convaincante, il y avait fréquemment des périodes qui pouvaient durer plusieurs mois pendant lesquels Madeleine était constamment et cruellement tourmentée par une série d'idées obsédantes qui changeaient d'objet, mais qui avaient toujours au fond le même caractère. Je rappelle seulement, sans insister sur

une description qui a déjà été faite, les obsessions de l'hérésie, du couvent ou de la vie laïque, l'énorme question du voyage à Rome sur la pointe des pieds pour aller montrer au pape le miracle de l'assomption de la vierge, le cruel problème moral des relations avec le bon Dieu. Puis ce sera le problème de la lévitation, le problème du directeur laïque, etc., etc. Si Madeleine ne présentait que ce seul état, personne n'hésiterait à la considérer comme *une obsédée scrupuleuse*.

Ces obsessions dans ce cas comme dans tous les autres dépendent d'une impuissance à conclure dès qu'un problème quelconque se pose devant la réflexion. Madeleine porte depuis, longtemps sans rien dire de vieux vêtements que sa sœur lui envoie à l'hôpital ; un jour, par malheur, elle est amenée à se demander : « Est-ce posséder une propriété que d'avoir sur soi une vieille robe de sa sœur ? » Depuis ce moment nous sommes perdus : il y aura pendant des semaines une série interminable de questions et d'angoisses à propos de la robe. Bien des bizarreries de Madeleine ne sont qu'une manifestation de cette incapacité de conclure et de ses efforts perpétuels pour arriver à conclure. Nous avons eu chez elle les manies d'interrogation, les discussions interminables, les ruminations, les serments pour fortifier une résolution qui fuit toujours, les pactes, le besoin de direction, la terreur de la liberté : « Ne me donnez plus jamais lieu de penser que je suis abandonnée, libre de croire et de faire ce que je veux, cela me rend trop malheureuse ». Quand Madeleine nous dit : « Je souffre physiquement et moralement de l'incertitude où je me trouve de la volonté de Dieu sur certains points », il faut bien comprendre cette incertitude de la volonté de Dieu. Ordinairement surtout dans les états de consolation elle appelle « volonté de Dieu » ses propres désirs quand ils sont nettement affirmés. Elle ressemble sur ce point au pasteur Guillaume Monod qu'a si bien décrit dans une belle étude M. Revault d'Allonnes : comme lui elle sanctifie et divinise tout ce qu'elle croit et surtout tout ce qu'elle désire. Quand elle ne sait pas quelle est la volonté de Dieu, c'est qu'elle ne sait pas non plus quel est son propre désir, c'est une expression religieuse de l'incapacité de conclure la délibération réfléchie.

Une conséquence bien connue de cet état de doute est le besoin d'une affirmation étrangère, le besoin de direction si caractéristique des états psychasténiques. Ce caractère a toujours été

manifeste chez Madeleine, elle a cherché toute sa vie à se confier « à quelque personne solide qui prendrait soin de sa pauvre petite âme ». Elle n'a pas trouvé ou n'a pas cru trouver cette personne dans sa famille, c'est la règle générale. Elle a cherché souvent à se confier à des prêtres et en a rencontré d'excellents, mais elle a toujours été assez vite découragée de leur direction. Déjà dans sa jeunesse elle refusait de se confier aux prêtres de sa paroisse et préférait s'adresser à des missionnaires qui passaient dans la ville : leur prestige de prêtres étrangers les lui recommandait et la certitude qu'ils disparaîtraient rapidement, qu'elle n'aurait plus l'humiliation de les rencontrer après ses aveux la rendait moins timide. C'est ce besoin de direction toujours mal satisfait qui a rendu faciles mes premières études sur cette malade d'ordinaire si réticente : elle s'est abandonnée immédiatement dès qu'elle a vu que je m'intéressais à elle et que je cherchais à la comprendre. A certains moments, surtout à la fin des périodes de consolation, elle semblait tout à fait confiante et acceptait ma direction avec une soumission et un enthousiasme exagérés : « J'accepterais n'importe quoi pour ne pas avoir à prendre de décisions moi-même et pour avoir un maître et comme la Providence m'a envoyée vers vous, c'est sa volonté que je vous obéisse absolument... J'ai eu une vision dans laquelle vous m'apparaissiez tenant un beau fouet ou plutôt une cravache d'or et en même temps j'en recevais l'explication.... ».

Mais cette soumission à une direction était fort variable et présentait bien des éclipses. Quand survenaient les périodes de joie extatique il était évident que Madeleine n'avait plus besoin de moi. Je n'avais plus qu'une autorité par délégation, je ne pouvais plus commander en mon propre nom, il me fallait employer la formule : « Demandez à Dieu qu'il vous permette de... » et comme Dieu ne permettait pas que je modifie la position des pieds, je ne pouvais défaire les contractures des jambes comme pendant d'autres états. Madeleine avait alors un autre Directeur, Dieu lui-même. Nous avons déjà montré autrefois qu'un grand nombre de malades douteurs « s'abandonnent amoureusement à la divinité, cherchent de l'énergie dans la contemplation d'une statue de la Vierge, dans la pensée d'un bon Dieu qui recueille les petites âmes (1) ». La religion de Madeleine et son délire

(1) *Obsessions et psychasténie*, 1903, I, p. 393.

religieux est en relation étroite avec son besoin de direction, c'est là un fait dont nous aurons à apprécier l'importance en étudiant l'évolution des sentiments religieux.

Ce qui était plus triste c'est qu'à d'autres moments la direction divine chancelait aussi bien que la mienne : « Dieu s'est retiré abandonnant mon âme à ses propres forces ». A ce moment elle essayait de se retourner vers moi, mais était tourmentée par les doutes et les obsessions à propos de ma direction : « Cette phrase que vous avez dite : c'est à vous de voir ce que vous préférez, m'a fait du mal au cœur. Je croyais être conduite et je me vois livrée à moi-même. Je n'étais donc pas dirigée par une main ferme qui me maintiendrait dans une voie, je suis abandonnée par tous ». Le besoin de direction lui-même était troublé par les manies du doute et de l'interrogation, tellement ce caractère d'hésitation, de délibération interminable sans parvenir à la croyance était fondamental.

L'étude de deux troubles de son caractère qui ont été manifestes depuis la jeunesse et presque depuis l'enfance mettent bien en évidence cette incapacité de l'acte volontaire surtout quand il exige la réflexion. L'étude de sa timidité et de son ascétisme est peut-être ici un peu prématurée car elle fait allusion à des troubles des sentiments et à des faiblesses dont nous parlerons surtout dans le second volume. Mais j'ai déjà souvent indiqué l'importance de ces deux symptômes pour le diagnostic de ces états abouliques et il est utile de les présenter ici.

Un trait fondamental du caractère de Madeleine depuis son adolescence a toujours été son invraisemblable timidité. Déjà tout enfant elle n'osait parler à personne et ne pouvait pas répondre en classe à la maîtresse : « même si je savais bien ma leçon je ne pouvais la réciter devant les camarades, à la grande rigueur j'aurais pu la réciter si la maîtresse m'avait prise à part dans sa chambre, pourquoi voulait-on me la faire réciter devant les autres ? » Elle avait une peur égale des reproches ou des compliments : non seulement elle ne pouvait pas faire la moindre action un peu répréhensible si on la regardait, mais elle ne pouvait pas non plus faire une bonne action si on pouvait la voir. « J'allais un jour donner une aumône à un pauvre dans la rue, quand je me suis avisée qu'une personne de notre connaissance pouvait me voir de loin, j'ai préféré passer près du pauvre sans

lui rien donner ». Encore maintenant à l'hôpital elle souffre quand des malades lui disent bonjour : « Ce qu'il y a de terrible c'est que je voudrais être aimable, c'est que je sens que je dois répondre quelque chose et je ne le peux pas ».

Comme l'a bien indiqué M. Dupuis dans ses études fort intéressantes sur la timidité, ce caractère est le plus souvent accompagné d'un autre trouble, celui de la susceptibilité. Notre pauvre Madeleine en apparence si bonne, si douce est abominablement susceptible. Elle s'oublie jusqu'à se plaindre à tort et à travers des malades qui ont chanté quelque chose d'un peu léger, qui ont eu l'air de se moquer d'elle ; elle réclame avec une insistance absurde le renvoi d'une pauvre fille qui a juré « nom de Dieu ». Quand je lui fais des reproches sur ces réclamations elle se désole et s'excuse : « Je ne peux rien supporter, je saute en l'air pour un rien. » C'est surtout vis-à-vis de moi qu'elle est ridiculement sensible : elle est au désespoir parce que j'ai laissé une de ses lettres confidentielles sur la table mêlée à d'autres papiers et que d'autres personnes auraient pu la voir. On a vu comme elle s'est fâchée parce que j'avais commis la maladresse de m'adresser à l'infirmière en lui demandant si elle avait vu Madeleine vomir. Cela a provoqué une grande scène : « Vous ne me croyez donc pas sur parole, vous demandez à d'autres des preuves, quelle insulte ! ! » On comprend que dans ces conditions des vérifications, en particulier celle des stigmates, n'aient pas toujours été faciles : « La moindre des choses, disait Madeleine, me donne des congestions au cœur et des bouleversements moraux dont je ne suis pas maîtresse ». Nous retrouverons ces faits à propos de l'émotivité, je ne signale ici que la complication de la timidité.

Cette timidité, cette susceptibilité déterminaient des désirs d'isolement bien caractéristiques : « Je meurs de plus en plus au monde, il faut que je me sauve de la société... Depuis l'âge de quinze ans j'ai des moments de dégoût de la vie des hommes en voyant ce qu'est le monde, la société, j'en suis écœurée, je préférerais mourir plutôt que de vivre dans cette société. Je voudrais me retirer dans une forêt : à défaut d'une vie de dévouement, je voudrais au moins une vie de solitude, de silence et de prière... C'est donc bien difficile d'avoir un petit trou où l'on puisse se réfugier absolument seule pour travailler et prier ? »

Bien entendu ce sentiment a joué un grand rôle dans la grande fugue exécutée à 19 ans : « Que voulez-vous, j'avais eu ce désir là

toute ma vie... La famille, les amis sont la source de toutes les complications de la vie, il vaudrait bien mieux être ignorée de tout le monde et n'avoir de rapports avec personne... Ne pouvant faire de bien à personne je voudrais être morte pour tout le monde et n'être plus qu'à Dieu, dussé-je vivre dans un tombeau... Quand il arrive un accident, une catastrophe j'ai le regret de ne pas m'y être trouvée : je me dis que j'aurais laissé croire que j'étais du nombre des victimes non reconnues et je n'aurais plus donné signe de vie à personne. » Ce sont des rêveries bien caractéristiques de ce que j'appelle « la manie de l'île déserte » chez les psychasténiques.

Bien entendu Madeleine a toujours interprété cette timidité à sa façon en accusant la société de frivolité, en imaginant qu'une vie « d'ermite dans le désert serait une vie moralement bien supérieure à la vie sociale... Le monde est trop compliqué pour moi... Ne croyez pas que je veuille m'ensevelir dans un oubli égoïste ; je ne cesserai pas de penser et de prier pour toutes les âmes qui me sont chères. Mon isclement me permettra au contraire de les recommander plus instamment à Dieu et je n'aurai plus ces distractions inutiles et fatigantes qui empêchent mon âme de prier en paix ». En un mot, comme nous l'avons déjà vu dans la description des consolations, elle veut tout de suite substituer l'acte facile, purement verbal, de la prière à l'acte plus difficile et plus moteur d'une démarche réelle.

Elle se félicite aussi de cette prétendue pudeur de l'âme : « J'ai toujours poussé la réserve extérieure à la plus grande exagération, mais c'était bien pis encore pour les choses de l'âme. C'était toujours au delà de mes forces de m'ouvrir, je serais plutôt morte que d'accepter la confusion de voir mes pensées manifestées. Dieu seul pouvait pénétrer dans le sanctuaire de mon cœur : je gardais *tout pour lui*. Dévoiler mes pensées m'était bien plus pénible que de montrer quelque partie de mon corps. La répugnance que j'éprouvais était vraiment insurmontable : je me serais laissée accuser, condamner à la mort plutôt que de dire un mot de ce que je considérais comme le secret de l'âme qui est déflorée quand elle s'ouvre à d'autres qu'au bon Dieu... Ce sentiment de grande réserve est comme une sorte de pudeur spirituelle plus difficile à surmonter que la pudeur du corps. »

Malheureusement je ne comprend pas les choses tout à fait de la même manière que Madeleine. Elle me paraît expliquer

sa timidité par des considérations tout à fait accessoires et surajoutées pour les besoins de la cause, de même que bien des théories expliquent l'arrêt de l'action du timide par des émotions plus ou moins concomitantes. « Si le timide ne peut pas parler en public, disais-je autrefois, c'est suppose-t-on d'ordinaire, parce qu'il a des palpitations, des spasmes respiratoires, des secousses des membres, des afflux d'idées. Ces agitations le gênent et l'empêchent d'agir; si elles ne survenaient pas il serait fort capable de bien s'exprimer : il réussit fort bien à faire tout seul dans sa chambre en parlant à des chaises vides la conférence qu'il ne peut pas faire devant le public. Il y a là un malentendu, l'action faite quand on est seul est une tout autre action que l'action faite devant le public. La première peut n'être qu'une combinaison de paroles, un bavardage du niveau du langage inconsistant dans le stade intellectuel élémentaire, la seconde demande souvent un effort moral du niveau ergétique. L'action faite en société se complique par l'acte d'affirmer sa personne en l'exposant aux jugements d'autrui, c'est une de ces conduites relatives à la valorisation de la personne qui jouent un grand rôle dans le stade ergétique ou rationnel. »

Si nous avons pu étudier plus complètement chacun des stades nous y aurions vu les formes différentes que prennent les conduites sociales à chaque degré du tableau hiérarchique. D'une manière plus simple on vient de voir que les actions sociales sont toujours des actes plus complexes, éveillant des tendances plus fortement chargées, qu'elles exigent des conduites d'un niveau plus élevé et surtout une plus grande dépense de forces. « Cette préoccupation des sentiments que les autres hommes peuvent avoir à notre égard ajoute tout de suite à l'action que nous faisons une complication énorme et demande une tension nerveuse infiniment plus considérable. Quand la tension nerveuse est abaissée on peut encore faire l'acte seul ou en cachette, mais on ne peut plus la faire devant témoins » (1).

L'observation de Madeleine et de son énorme timidité vient confirmer cette interprétation en nous montrant de toutes les manières son impuissance d'action sociale. On peut observer cette impuissance sociale particulière en remarquant que Madeleine est restée pendant plus de sept ans en relation cons-

(1) *Obsessions et psychasténie*, 1903. I. p. 570.

tante dans un dortoir commun avec un grand nombre d'autres malades qui ont séjourné plus ou moins longtemps dans la même salle. Celles-ci étaient des femmes jeunes pour la plupart, très nerveuses, très suggestibles, très faciles à influencer et, comme je l'ai dit, je craignais un peu au début que Madeleine ne fut le point de départ d'une petite épidémie de délire religieux. Il n'en a absolument rien été et Madeleine n'a jamais eu l'ombre d'une influence sur aucune de ces pauvres femmes. Elle le reconnaissait elle-même. « On éprouve de la douleur, lorsque possédant la lumière on vit avec des aveugles auxquels on voudrait ouvrir les yeux. Je connais la source du bonheur, mais, je ne sais pourquoi, je ne puis y conduire de pauvres âmes qui en sont affamées... J'ai peut-être comme saint François un grand désir de ramener les âmes à Dieu, mais ce désir sans la vertu divine est bien impuissant et j'ai la douleur de vouloir sans pouvoir réaliser le bien que je voudrais faire. Pourquoi suis-je ainsi en tout frappée de stérilité et d'impuissance ? Ce n'est pas ma moindre épreuve ; je dois me borner à prier Dieu de faire accomplir par d'autres ce que j'aurais voulu faire (toujours la prière à la place de l'acte.) Je rends autour de moi quelques services matériels, mais mon cœur est brisé de ne pas pouvoir éclairer les âmes avec lesquelles je vis, ni leur faire goûter d'autres joies que celles qu'elles connaissent. »

Bien mieux, j'ai remarqué que beaucoup de ces malades vivant ensemble plusieurs mois avaient formé entre elles des relations affectueuses qui ont survécu à leur séjour à l'hôpital. Beaucoup de ces personnes que j'ai suivies pendant tant d'années avaient conservé des relations avec les malades qu'elles avaient connues à la Salpêtrière. Madeleine n'était pas dépourvue de sentiments affectueux, elle disait souvent de ses compagnes : « Je les aime profondément, leurs misères physiques m'affectent autant que leurs misères morales... Elles ne sont pas sans mérites, quelques-unes ont de la vertu... Au fond elles sont toutes bonnes avec moi et je n'ai à me plaindre de personne ». Il est vrai que j'insistais sur ce dernier point et que j'exigeais la tolérance mutuelle ; mais Madeleine constatait justement une complaisance pour elle qui était réelle.

Eh bien, malgré ces bonnes dispositions, Madeleine n'a jamais eu d'amies dans la salle et après avoir quitté l'hôpital n'a conservé de relations avec personne, si ce n'est avec moi. Cette im-

puissance des psychasténiques à faire des camarades et des amis, à conserver des relations avec d'autres personnes que les professionnels est tout à fait caractéristique. La raison de ce petit fait est évidente : Madeleine, comme ces malades, ne savait pas comprendre les autres, était incapable d'entrer dans leur pensée, de s'y adapter, de se faire comprendre elle-même. Elle restait pour toutes ces jeunes femmes : « Une bonne toquée, qui est comique avec son bon Dieu et que personne ne comprend ». « Mais, disait Madeleine, vous me comprenez bien, vous ? — Hélas, Madeleine, ne vous vantez pas de cela, c'est une question de métier et vous n'y êtes pour rien. » Il était bon de noter cette impuissance générale d'action sociale pour confirmer nos observations sur la véritable origine de la timidité chez ces malades.

2. — L'ascétisme

A côté de cette timidité, véritable aboulie sociale, se présente chez Madeleine d'une manière remarquable une autre conduite celle de *l'ascétisme*, dont l'interprétation a soulevé bien des controverses, mais qui me paraît être analogue à la timidité et dépendre également d'une faiblesse de l'action.

Nous voyons d'abord que de très bonne heure, dès l'enfance, Madeleine présente une pudeur excessive et une sorte de terreur des plaisirs sexuels : « Instinctivement j'avais peur qu'on me touchât et j'avais de la répugnance à embrasser quelqu'un, je ne voulais pas embrasser mes parents... La couturière quand elle m'essayait une robe me causait un frémissement inquiétant, il me semblait que c'était le début d'une jouissance malsaine et dangereuse, je craignais malgré mon horreur du mal d'arriver à commettre le péché... J'avais comme des tentations la nuit et il me semblait que j'aurais volontiers prolongé, il valait mieux arrêter immédiatement, c'était trop dangereux... J'ai dû supprimer radicalement tous les attouchements, toutes les manifestations d'affection... Je me suis aperçue que ces impressions revenaient trop facilement pour la plus légère émotion : à 11 ans on est arrivé à me faire céder et j'ai consenti à danser un peu. J'y ai pris tant de plaisir que j'en ai été épouvantée et que j'ai fait le vœu de ne plus jamais recommencer. Le plaisir que j'ai éprouvé m'a suffisamment montré que c'était mau-

vais et j'ai supprimé la danse pour toujours. » Elle raconte d'une manière amusante qu'à l'âge de 15 ans elle a eu un petit sentiment tendre pour un gamin avec qui elle avait joué pendant les vacances. Elle attendait son retour avec impatience, mais, quand il revint, ce garçon devenu plus grand ne manifesta pour elle que la plus cruelle indifférence : « J'ai compris que je ne pourrai jamais trouver sur terre mon idéal, une affection en retour de la mienne, j'ai compris que le plaisir ressenti aux vacances précédentes près de ce garçon était mauvais et que tous les plaisirs de l'affection étaient dangereux, j'aurais dû m'en méfier quand j'avais ressenti du plaisir... J'ai pressenti quelque chose de l'affection des époux, c'est là le mariage, ce plaisir physique et moral, jamais je ne me marierai... Cette résolution un peu vague prise à 12 ans est devenue pour moi un engagement sacré que rien ne me fera rompre, pour rien au monde je ne ferai quelque chose qui puisse tant soit peu blesser la vertu de la pureté. » Et de fait la voici sans cesse préoccupée de la chasteté « que le ciel a toujours préservée dans les milieux les plus dangereux où elle est passée ». Elle prend constamment des précautions contre la volupté : « Lorsque j'ai dû me trouver dans le monde, je me suis arrangée pour qu'une souffrance volontaire continuelle m'empêchât de me laisser enivrer par des impressions de volupté. » Des obsessions se sont greffées sur cette peur du plaisir sexuel et à de certains moments dans les périodes de tentations elle voudrait à chaque instant me faire vérifier sa virginité.

Non seulement elle a ainsi l'horreur des plaisirs sexuels, mais il est facile de voir qu'elle renonce de la même manière à toute action qui peut procurer un plaisir quelconque. Elle raconte comment elle a dû s'efforcer pour supprimer radicalement tous les plaisirs du goût : « J'étais sensuelle de ma nature et j'avais le sens du goût très délicat, j'ai beaucoup aimé les friandises et il serait difficile d'être gourmande plus que je ne le suis naturellement. Je me suis aperçue de ces plaisirs et j'ai dû immédiatement lutter contre ces excès dangereux, j'ai résolu de ne boire que de l'eau sans y faire aucune attention, de ne manger que du pain sec sans me permettre d'en apprécier le goût. Voilà comment j'ai supprimé les dangereux plaisirs de la table. » Elle est aussi sévère pour des plaisirs moraux : « Quand je me suis rendu compte que je prenais du plaisir à la musique j'ai vu que cela

m'impressionnait et j'ai tout supprimé. — Mais que reprochez-vous donc à la musique ? — D'être un plaisir et les plaisirs pour moi, vous savez... ». « Les plaisirs de l'imagination peuvent être une des sources du mensonge, il faut prendre garde : plus de lectures amusantes, plus de rêveries qui distraient... J'avais des tentations d'impatience, de bavardage, de vanité, je ressentais des satisfactions venant de l'orgueil... j'ai constaté que j'éprouvais un certain plaisir à me fâcher quand on me disait quelque chose de contrariant, à discuter, à prendre le dessus. J'ai dû me rappeler toujours que la victoire la plus glorieuse est celle que l'on remporte sur soi-même ; en repoussant de telles satisfactions, j'ai voulu supprimer tous ces sentiments naturels... je me suis forcée à obéir à tout le monde même à des ordres que je trouvais idiots, parce qu'il fallait supprimer en moi les satisfactions de l'orgueil ».

En un mot depuis son enfance nous la voyons supprimer toutes les satisfactions, toutes les jouissances que la vie pouvait lui procurer en supprimant les actions qui pouvaient procurer ces satisfactions. Elle a dépensé une grande énergie (au moins apparente) à s'interdire ces actions, les caresses, la danse, les alimentations variées ou choisies, la musique, la rêverie, la pensée, les fiertés, les commandements, etc... ; elle les arrête dès le commencement. Elle le fait, comme si elle éprouvait un sentiment de peur à la pensée de leur résultat, de la jouissance que ces actions pourraient procurer. Dans certains cas même nous voyons apparaître une perversion singulière que nous étudierons plus tard au détail, mais qu'il faut signaler ici en passant : elle fait des efforts en sens contraire, elle cherche les actions de sens inverse qui peuvent lui procurer de la souffrance. « Je dois chercher les humiliations et les souffrances, c'est le premier devoir... Je dois me séparer violemment de tout ce que j'aime le plus... Quand je me sens attachée par des liens d'affection, je me dis que Dieu exige le sacrifice, ce sera une bonne souffrance. » Quelquefois elle va jusqu'à s'imposer des douleurs volontaires, elle a sur la poitrine des cicatrices qui ont été produites par la brûlure d'un crucifix de fer porté au rouge et appliqué sur la peau.

• Madeleine essaye de défendre ces conduites absurdes et elle donne des prétextes pour les justifier. Pendant longtemps,

comme elle le raconte, elle voulait présenter ces actions comme des obéissances à des ordres religieux ou moraux. « Il ne reste à l'âme que ce qu'elle a fait pour Dieu, s'il y a du plaisir ce n'est pas fait pour Dieu. » Mais elle est obligée d'avouer honnêtement que tous les prêtres, tous les directeurs de conscience ont protesté contre cette interprétation. « La religion, ont-ils dit, interdit certaines jouissances et non pas toutes ; elle ne réclame pas du tout la souffrance et la déplore, quand elle est nécessaire. L'Eglise ne condamne pas ceux qui sont dans la joie honnête, bien au contraire, saint François d'Assise ne tolérait pas les mines renfrognées et faisait un devoir de la bonne humeur ». Tout cela, elle le sait et elle le répète. « Mais... tout cela ne peut pas s'appliquer à elle ». Son cas est exceptionnel et les directeurs de conscience ne le connaissaient pas bien.

Elle arrive alors à une justification qui est fondamentale, car elle est répétée par tous les malades de ce genre et elle se retrouve au fond de la pensée de beaucoup d'ascètes. L'ascétisme, la fuite du plaisir, la recherche de la douleur sont présentés comme des précautions contre les dangers de la débauche et de la passion auxquels ces sujets se croient particulièrement exposés.

La famille de Madeleine explique les choses de cette manière : « C'est la passion de la Croix qui s'est emparée de son âme ; si un autre objet se fût trouvé sur son chemin et avait excité sa passion ardente, c'eût été bien plus déplorable. » Madeleine répète sur tous les tons « qu'elle avait en elle les germes de toutes les passions les plus dangereuses... Sans la religion je me serais tournée d'un autre côté... Mon extrême sensibilité rendait pour moi les dangers des affections bien plus grands que pour les autres... Au plaisir que j'avais pris à la danse j'ai compris que je devais faire comme les joueurs qui doivent s'abstenir de toucher les cartes s'ils ne veulent pas être dominés par leur funeste passion... Ce n'est pas sans raison que j'ai pris l'habitude de ne boire que de l'eau, je serais arrivée très vite à excéder la mesure... J'aurais aimé les liqueurs fortes comme j'aimais les bonbons et les pâtisseries... Me sentant naturellement portée à la sensualité j'ai compris que si je ne veillais pas sur moi, je tomberais vite dans tous les excès. C'est grâce à Dieu que j'ai réussi à triompher de ma nature, à fuir toutes les occasions d'offenser Dieu. Je n'aurais pu garder de la modération dans les plaisirs et je m'en suis abstenue complètement. N'est-il pas plus

juste de prévenir les tentations que de les arrêter ? La folie religieuse ne vaut-elle pas mieux que la folie mondaine ? » Nous avons déjà vu cet argument dans la bouche de Nadia qui croit nécessaire de dompter des passions formidables, de Hermine, cette pauvre femme qui, après la mort de ses deux enfants tués à la guerre, a fait le serment de chasteté et veut fuir les plaisirs de l'amour. Elle se figure être tourmentée par des impulsions abominables à assaillir tous les hommes dans les tramways ou les voitures et elle se croit obligée de résister perpétuellement avec l'énergie du désespoir contre les plus petites tentations de la chair. Nous retrouvons également cet argument dans le langage de beaucoup de mystiques : il est en particulier développé dans le livre du D. A. Bournet sur saint François d'Assise 1893, p. 84, 86.

Pendant je trouve cet argument banal fort contestable. La solution du « tout ou rien » si chère à tous les psychasténiques, n'est pas la solution du bon sens, ni celle de la vertu. Il ne faut pas nous présenter comme une vertu une conduite brutale et en somme fort inférieure. Sans doute les réflexes élémentaires déterminent des mouvements simples en avant ou en arrière, mais c'est là une conduite primitive et maladroitte ; ce qui caractérise les conduites intellectuelles c'est qu'elles sont intermédiaires entre plusieurs réflexes, qu'elles prennent la moyenne entre plusieurs stimulations et qu'elles restent en dépendance fonctionnelle de l'une et de l'autre. Les volontés et les croyances asséritives sont également brutales à droite ou à gauche, mais les affirmations réfléchies sont variables et intermédiaires. Sans doute, comme le dit Madeleine, « il est plus aisé de s'abstenir tout à fait d'une chose que d'arrêter son usage à un certain point quand on l'a commencé ». Mais c'est là une faiblesse dont il n'y a pas lieu de se vanter comme d'une vertu. Cette pratique aboutirait à la suppression de toute action, des bonnes aussi bien que des mauvaises, et supprimerait la vertu comme le vice, il faut dépasser ce point et chercher une conduite plus élevée et plus méritoire.

Mais il faut faire une remarque plus importante : cet argument repose entièrement sur un postulat inacceptable. Il suppose que ces individus sont de terribles passionnés, que toutes leurs tendances ont des charges formidables et qu'il faut leur opposer de grandes résistances pour éviter des cataclysmes. Mais sur

quoi se fondent-ils pour exhiber de telles prétentions ? Nadia est une sous-alimentée, amaigrie, épuisée rapidement par toute action un peu forte ou un peu prolongée, bien incapable de faire la centième partie de ce qu'elle imagine. Hermine est une pauvre femme de 45 ans, épuisée par le chagrin d'avoir perdu un de ses fils sur le champ de bataille, par les fatigues et les veilles au chevet du second revenu blessé et mourant ; elle est incapable d'accomplir jusqu'au bout un acte sexuel correct avec son mari, même quand elle y consent et le désire. Il en est de même de Madeleine dont la circulation est très défectueuse, qui est obligée de rester couchée plusieurs jours quand elle a fait une marche un peu longue, qui est avant tout une asthénique et dont les passions livrées à elles-mêmes n'iraient certainement pas bien loin. Cette prétendue explication de l'ascétisme comme une précaution nécessaire contre « un tempérament excessif » est donc inadmissible et l'ascétisme dépend en réalité de tout autre chose.

De nombreux auteurs, qui se placent surtout au point de vue religieux voulaient protester contre l'interprétation pathologique que j'ai présentée autrefois de l'ascétisme (1) et ont repris l'argument précédent d'une manière un peu différente. Ils ont d'abord fait une remarque fort juste c'est que les mystiques ne présentent pas toujours cette disposition à l'ascétisme : « ils ne sont pas toujours engourdis dans un lâche isolement, dit M. de Montmorand (2) », il y a des moments où ils cherchent l'activité sociale et la joie du dévouement. Cela est parfaitement exact et nous avons déjà noté des faits semblables dans la vie de Madeleine : à la fin de sa vie elle consent à rester auprès d'une parente tuberculeuse, elle renonce même aux joies que lui procurent les cérémonies religieuses pour se dévouer à cette malade, quoique celle-ci très irréligieuse se moque de ses croyances et elle déclare qu'elle est heureuse de se sentir utile à quelque chose. Ce n'est plus du tout la même conduite, il s'agit là des oscillations ascendantes de l'esprit qui font sortir le déprimé de son ascétisme. Nous reverrons tout à l'heure

(1) *Obsession et psychasténie*, 1903, I, p. 437, II, p. 23 ; *Les Nécroses*, 1909, p. 357. *Médications psychologiques*, 1919, II, p. 346, 350.

(2) M. de MONTMORAND, *op. cit.*, p. 99.

le même problème à propos de l'intelligence de l'extatique. Mais pour le moment nous négligeons ces changements pour nous occuper des périodes d'ascétisme proprement dit.

Cet ascétisme est présenté alors comme un effort vers une perfection plus grande : « L'ascétisme au point de vue chrétien n'est pas autre chose qu'un ensemble de procédés thérapeutiques tendant à la purification morale (1), il s'agit du sacrifice de plaisirs inférieurs en vue de conquêtes morales et de plaisirs supérieurs... Le mystique ne voit pas dans ces austérités la ruine et l'amointrissement de son propre être, il y voit au contraire un moyen de parvenir au plus être. » Si je comprends bien ces pages qui ne sont pas bien précises l'auteur veut appeler ascétisme le sacrifice d'un certain plaisir, considéré comme inférieur afin d'obtenir par un développement de l'esprit une satisfaction considérée comme supérieure. Sans doute de telles conduites existent parfaitement, ce sont les conduites de l'intérêt bien entendu, de la science, de l'art, de la vertu : quand je reste à travailler au lieu d'aller me promener, je fais un acte de ce genre. Mais doit-on donner à de tels actes le nom d'ascétisme ? Dans ce cas le commerçant qui travaille pour s'enrichir, l'artiste qui cherche pour trouver la beauté et en jouir, le savant qui veille pour voir la vérité seront tous des ascètes. Ce n'est qu'une question de mot peu intéressante. Mais ce qui est important c'est de reconnaître qu'il existe une conduite différente de celle-ci. Quand Madeleine et tous les malades précédents s'écartent sans motif plausible d'une action agréable en reconnaissant qu'au nom de la morale et de la religion le directeur de conscience ne condamne par cette action mais au contraire la recommande, quand poussés à bout dans leurs prétextes ils finissent par dire : « Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai toujours senti que le plaisir n'était pas fait pour moi, ce qui fait plaisir doit être sale parce que c'est un plaisir », ils font une action tout-à-fait différente des actions de l'intérêt bien entendu et le psychologue doit désigner cette action par un mot spécial. Quand Madeleine s'efforce d'avaler du pain rapidement pour ne pas en sentir le goût, je dis qu'elle fait un acte d'ascétisme, quand elle renonce à aller à l'église pour rester près d'une malade désagréable, je dis qu'elle fait un acte de vertu et je persiste à

(1) Jules PACHEU, *op. cit.*, 1911, p. 75, 204, 211.

dire que ce n'est pas la même chose. Sans doute cette manière de distinguer les faits psychologiques exige une critique des prétextes donnés par les ascètes, une recherche des vrais motifs de l'action, en un mot un diagnostic psychologique, qui ne peut être fait que sur des sujets réels bien observés et qui n'est pas possible sur des personnages anciens et légendaires.

M. de Montmorand propose une autre interprétation assez curieuse de certains ascétismes. C'est que les pratiques de l'ascétisme seraient pour certains mystiques un moyen d'obtenir les visions et les révélations que les sorcières d'autrefois cherchaient par les narcotiques : « Le Saint Esprit nous vide, puis il remplit le vide qu'il a fait... Pour qu'un autre entre en nous il faut que la créature en sorte... (1) ». Cette remarque repose sur un fait exact, c'est que les extases sont très souvent précédées par des périodes de dépression mélancolique et de vide : chez Madeleine en particulier la sécheresse et la torture précèdent l'extase. Quelques individus ont pu rechercher les premiers états, vider la conscience de tous les sentiments humains dans l'espoir d'arriver aux états ultérieurs comme des poètes ont pratiqué l'ivresse de l'absinthe pour arriver à l'inspiration. C'est possible, quoique ce soit probablement assez rare : dans le cas que j'ai étudié, Madeleine n'a jamais eu une idée semblable et elle avait trop horreur de l'état de sécheresse pour chercher à le faire naître. Je crois d'ailleurs que ce calcul serait le plus souvent fort mauvais, car nombre de malades ont eu des crises de vide et de mélancolie sans parvenir à l'extase. Mais en tous les cas cette remarque n'expliquerait en aucune façon le vrai ascétisme, car la conduite que l'on suppose serait encore une conduite intéressée et calculée. Le mystique renoncerait au plaisir, chercherait la douleur pour arriver à des visions délicieuses de la même manière que nous supprimons le déjeuner et que nous prenons une purge pour retrouver une bonne santé. Cela n'expliquerait toujours pas la conduite de ceux qui disent : « Mon confesseur m'a répété que certains plaisirs n'étaient pas défendus, qu'ils pouvaient même être utiles... Mais cela ne fait rien, je ne sais pas pourquoi, le plaisir n'est pas fait pour moi, il doit être sale ». Qu'importent les prétextes, le mystique peut dire qu'il renonce à se laver pour faire plaisir au bon Dieu, cela ne change pas le fait fondamental,

(1) M. de MONTMORAND, *op. cit.*, p. 75.

la peur du plaisir en tant que plaisir et l'amour de la douleur en tant que douleur.

L'amour de la douleur plus rare d'ailleurs et en général moins développé que la peur du plaisir peut dépendre de diverses causes. Il est quelquefois en rapport avec le caractère excitant que peut avoir la douleur qui remonte momentanément le déprimé : il en était ainsi dans le cas que j'ai rapporté de cette jeune fille qui faisait tomber sur ses mains et sur ses pieds des gouttes d'eau bouillante et qui déclarait que « cela seul pouvait lui rendre le sentiment d'être moi-même ». On s'est servi de ce caractère dans les ascétismes religieux de mortification dont parlait W. James (1). « La mortification et la douleur disait M. Vianney, le curé d'Ars que citait James, ont des baumes et des saveurs dont on ne peut plus se passer quand on les a une fois connus ». Dans d'autres cas, que je crois un peu plus fréquents, l'amour de la douleur rentre dans le groupe des actions contraires, des sentiments opposés que nous étudierons plus complètement à l'occasion de la peur de l'action chez les mélancoliques. Elle est une conséquence indirecte de l'horreur du plaisir et de la fuite à l'extrémité opposée.

Le phénomène principal de l'ascétisme, le point de départ de tout le reste c'est la peur du plaisir. Je reviens avec plus de précision à l'interprétation que j'avais déjà présentée autrefois (2) et qui est également esquissée dans le petit livre de Murisier sur *La pathologie du sentiment religieux*, 1900. Dans cette étude il faut à mon avis éviter de considérer trop isolément les ascètes religieux et d'embrouiller le problème psychologique par des discussions religieuses. Une foule d'individus simplement névropathes, sans croyances religieuses précises, deviennent incapables d'éprouver de la joie, trouvent que ce qui fait plaisir doit être sale ou dangereux et ont tout à fait des conduites d'ascètes, il faut les étudier de préférence. J'ai décrit bien souvent chez des femmes et chez des hommes qui n'avaient aucune préoccupation de morale ou de religion, l'exagération de la chasteté, la peur des jouissances sexuelles même les plus légitimes : « Je

(1) W. JAMES. *L'expérience religieuse*, Traduction, 1906, p. 256 ; cf. E. MURISIER, *Les maladies du sentiment religieux*, 1901, p. 45.

(2) *Obsession et psychasténie*, I, p. 346, 350, 417.

ne veux pas être aimé ni aimer de cette façon-là... Il y a donc des gens qui voient là un plaisir, quelle abomination ! » Bien des ménages parfaitement légitimes sont troublés parce que l'un des conjoints, et ce n'est pas toujours la femme, exhibe à tout propos des sentiments de ce genre, méprise les relations sexuelles et se croit par là très supérieur à l'autre. Chez quelques-uns s'ajoutent des déclamations morales ou médicales sur les mérites de la pureté ou les dangers de ces pratiques, mais ce sont là des complications accidentelles et variables, le phénomène fondamental reste chez eux une peur terrible de l'amour. Le même mépris des plaisirs de la table est très commun et conduit plusieurs de ces sujets au redoutable refus d'aliments ; il amène les autres à des régimes tristes et monotones. Ce ne sont pas les religieux qui s'imposent les régimes les plus austères, bien des névropathes sont sur ce point beaucoup plus sévères que les plus grands mystiques. Il en est de même pour tous les autres plaisirs : il serait bon de reprendre en détail l'observation d'une femme de 40 ans, libre et fort riche, sans aucune croyance religieuse qui, quoique intelligente et sans aucun délire proprement dit, ne s'accorde à elle-même aucune satisfaction, ne recherche rien, ne désire rien, ne jouit de rien. Elle prétend que dans son enfance elle a vu un tableau religieux représentant une tête de mort et deux os et en dessous cette phrase anglaise : « What's the use ? ». Elle a compris que la vie était insignifiante et n'était qu'une forme du néant : toute sa vie à propos de toute action qui pourrait être agréable elle se répète : « What's the use ? » et renonce à tout sans l'ombre d'un regret. Ce n'est qu'accidentellement que l'ascétisme est religieux.

Il est facile de comprendre la peur du plaisir sexuel : ce plaisir est intimement lié à un acte qui ne peut pas être considéré comme insignifiant. C'est un acte physiquement fatigant et nombre d'individus asthéniques ont remarqué qu'à la suite d'un rapport sexuel correct comme à la suite d'une masturbation ou d'un rêve voluptueux ils sont restés épuisés pendant plusieurs jours. Pour être accomplis d'une manière correcte ces actes doivent être des actes sociaux, nouveaux et par quelque côté mystérieux, ils peuvent avoir une foule de conséquences redoutables physiques, sociales, morales, ils entraînent des responsabilités, exigent des précautions et par conséquent des réflexions difficiles. Or les psychasténiques ont horreur des actes de ce genre. « Je veux

agir simplement comme une bête sans avoir à penser à rien, je ne veux pas des actions où il faut réfléchir ». Faire de tels actes sans réflexion n'est pas toujours possible et cela leur laisse toujours des inquiétudes, il vaut mieux les supprimer. Il en est de même de tous les actes qui peuvent procurer du plaisir : la recherche du plaisir, la jouissance elle-même, les arrêts de la jouissance, la modération dans la recherche du plaisir, le choix entre ses avantages et ses inconvénients, tout cela rend difficiles et coûteuses les actions suivies de plaisir.

Il en résulte que ces actes de plaisir deviennent difficiles ou même impossibles chez des individus épuisés ou constitutionnellement asthéniques qui ne sont pas capables d'en faire les frais. C'est ce que nous verrons mieux dans l'étude des sentiments du vide, si importants dans tous les ascétismes même religieux : « Dieu ne me répond plus, il ne m'inonde plus de joie après une prière, je ne me sens pas plus forte après une prière, ce n'est plus la peine de prier ». Combien d'individus semblent désirer violemment quelque chose et puis quand ils possèdent cette chose la rejettent parce qu'elle ne leur procure aucune joie. La coquette s'entête à vouloir qu'un homme soit amoureux d'elle, la recherche lui cause encore quelque excitation. Puis si l'homme s'intéresse à elle et paraît l'aimer elle fait volte-face et le trouve tout à fait insignifiant. Jouir des choses est une action compliquée ou surajoutée aux autres et qui peut disparaître chez des gens dont les actions semblent être restées normales à d'autres points de vue. Il faut se méfier des sacrifices que semblent faire quelquefois les ascètes ; ils ont l'air de sacrifier avec courage des satisfactions qui ne sont pas du tout à leur disposition et leur ascétisme religieux n'est souvent pas autre chose que le langage du renard : « Ils sont trop verts et bons pour des goujats ».

Dans d'autres cas cette dépense de force qui amène la jouissance ne peut être faite sans devenir épuisante et dangereuse. J'ai décrit des cas où elle détermine des accès épileptiques (1) ; dans d'autres bien plus fréquents elle amène des sentiments d'incomplétude, des obsessions de toute espèce. La réaction la plus simple devant de telles actions est nécessairement le recul. « Comme ces efforts amènent des délibérations interminables, des scrupules, des angoisses, ils ont peur de braver ces accidents et

(1) *Les médications psychologiques*, 1919, II, p. 278, III, 274-277.

en arrivent peu à peu à se passer de tout, à renoncer à tout (1) ». Ce recul se colore ou si l'on préfère prend l'apparence de sentiments de dépréciation comme cela arrive encore plus fortement dans la peur de l'acte des mélancoliques et le plaisir devient sale, dangereux, immoral, etc. Toutes sortes d'idées obsédantes ou de délires se greffent sur ces sentiments et l'ascétisme plus ou moins compliqué de sentiments et de théories finit par se constituer. L'ascétisme que nous avons noté chez Madeleine dès sa jeunesse peut donc s'ajouter à sa timidité pour indiquer sa faiblesse et sa dépression.

3. — L'état psychasténique et l'état d'équilibre normal

Un autre caractère bien important des asthéniques et des abouliques, c'est le mécontentement du monde où nous vivons, du monde qui à la réflexion se présente comme le monde réel. Le monde est trop compliqué, il nous cause trop de déceptions et de souffrances, il demande des actes trop massifs, trop coûteux.

Madeleine ne tarit point sur les critiques de ce monde réel, sur les déceptions qu'il lui a sans cesse apportées : « Quand j'étais toute petite ma mère m'avait fait choisir une robe de mousseline rose dont la couleur me plaisait fort et quand la robe a été apportée elle était blanche, la couturière s'était trompée d'étoffe. J'ai beaucoup pleuré mais j'ai compris qu'il en serait toujours de même pour moi dans ce monde mauvais, qu'il ne me fallait plus jamais rien souhaiter dans ce monde... J'ai aimé beaucoup ce garçon de mon âge pendant les vacances, j'ai pensé à lui toute l'année en attendant son retour. Quand il est revenu, tellement changé, il m'avait oubliée complètement. Si tous les hommes aiment ainsi sur cette terre, je ne veux plus de l'amour des hommes, en tout mon idéal est trop élevé pour le trouver sur terre ».

« L'abaissement de la tension psychologique, disais-je autrefois (2), en diminuant l'action et la perception du réel favorise la méditation : il donne aux malades une tendance à préférer

(1) *Les névroses* 1909, p. 317.

(2) *Obsessions et psychasténie*, I, p. 585.

l'idéal au réel, à aimer le mystérieux, le vague à se tourner vers une vie différente, vers une vie où l'action soit plus facile. » J'ai déjà insisté sur le bonheur singulier, sur la consolation que ces malades trouvent dans l'idée de la maladie et de la folie, si odieuse aux autres hommes.

Quand on est malade on est dispensé de la vie ordinaire et des efforts pénibles, on obtient aisément des égards c'est-à-dire des services non payés et non mérités. Quand on est fou on n'est plus considéré comme responsable, on n'a plus besoin de réfléchir. Madeleine a rêvé toute sa vie « d'être une petite malade », mais malheureusement elle ne pouvait être bien convaincue qu'elle était assez malade pour n'avoir pas des efforts à faire dans cette vie détestable... « Heureusement, dit-elle, j'ai découvert à la fin par révélation une bien bonne chose, c'est que je suis folle... Une folle n'a plus rien à faire, rien à dire, on ne la croirait pas... Je n'ai plus qu'à prier et à attendre sans scrupules que l'avenir montre si je suis ou non victime d'illusions ».

Un autre refuge précieux c'est le refuge dans l'imaginaire et tous ces malades pratiquent indéfiniment « l'histoire continuée », moitié récit, moitié comédie, moitié délire : ils se placent dans des circonstances imaginaires et ils y vivent une vie facile et agréable, pleine de succès sans efforts et sans dépenses. « J'ai senti de bonne heure, écrit Madeleine que je n'étais pas faite pour cette vie-ci et qu'il me fallait un autre monde. Retenue sur la terre j'éprouvais une souffrance inexprimable et j'ai toujours été heureuse que Dieu me permit de m'en évader... De tristes choses m'ont péniblement impressionnée : je ne me sentais pas le courage de vivre dans un monde pareil. Fort heureusement mon âme s'est tournée vers une autre vie, vers une vie céleste où j'ai trouvé tout ce que je désirais pour combler le vide de mon cœur, où j'ai trouvé lumière, force, consolation, espérance ». Nous savons par notre étude sur l'extase que Madeleine a raison et qu'en fait elle a réussi à réaliser son idéal. Mais d'ordinaire le succès n'est pas aussi complet et chez Madeleine elle-même ce succès, le sentiment complet de la consolation qui comble le vide de son cœur, n'existe qu'à certains moments dans les états de consolation. D'ordinaire, quand elle est dans l'état de tentation que nous considérons maintenant, elle ne réussit pas à trouver cette force et cette consolation. C'est qu'en effet le refuge dans la maladie ou le refuge dans l'idéal ne peut se faire que si on

arrive à certaines croyances fermes, à la croyance qu'on est fou ou à la croyance que Dieu existe et nous console. Or pour cela il faut encore croire et croire avec réflexion, puisque l'on a commencé par douter, il faut donc sortir du doute : or c'est là ce que la malade ne peut pas faire pendant cette crise de tentation qui est une crise de doute. D'ordinaire elle va douter de sa folie, douter des consolations divines et l'aspiration à une autre vie restera un désir, un doute sans pouvoir s'affirmer en croyance.

Toutes ces études confirment donc un diagnostic qui s'impose. Pendant la plus grande partie de sa jeunesse, avant de venir à l'hôpital et ensuite pendant les nombreuses périodes remplies par l'état de tentation, Madeleine présente des troubles psychologiques qui se rattachent à ceux d'un groupe de malades assez différents sans doute les uns des autres, mais qui présentent de nombreux caractères communs, le groupe des psychasténiques. Avec plus de précision Madeleine n'est pas simplement une asthénique, elle se rattache au groupe plus restreint des abouliques et des douteurs. Les symptômes importants que nous venons d'étudier, les obsessions, les interrogations interminables, les timidités, les ascétismes, l'histoire continuée, le mépris du monde réel, le refuge dans la folie et dans l'idéal permettent de caractériser cet état d'esprit.

Nous trouvons une confirmation de cette interprétation en considérant le fonctionnement de l'intelligence et de la croyance dans l'état qu'elle appelle elle-même l'état d'équilibre. Il présente presque complètement des caractères opposés à l'état précédent, il en est en quelque sorte la guérison. Dans cet état les forces sans être bien grandes sont devenues suffisantes pour supprimer en grande partie la peur de l'action et le mécontentement de l'action. Mais surtout la tension psychologique a remonté suffisamment pour rendre possible la plupart des actions réfléchies et même permettre un certain exercice de l'effort rationnel. La malade n'a plus de doutes ni d'abouliques, elle liquide à peu près complètement les problèmes qui se posent par des affirmations qui concluent les délibérations. Il en résulte qu'elle n'a plus de crises de doute ni d'obsessions, la timidité et l'ascétisme existent encore mais sont fortement diminués et ne donnent plus lieu à des conduites absurdes. C'est un état d'esprit qui en grande partie peut être considéré comme normal.

Madeleine a dû rester dans cet état à peu près complet pendant

la plus grande partie de son enfance, au moins bien entendu depuis l'âge où s'exercent plus complètement les tendances réfléchies c'est-à-dire l'âge de 6 à 7 ans. Elle a gardé le souvenir « d'une enfance troublée par un tas de maladies mais moralement fort heureuse ».

Cet état d'équilibre a dû pendant la jeunesse alterner avec les crises de scrupule qui caractérisaient les périodes de dépression aboulique. Ce même état a dû remplir certaines périodes de sa vie de travail et de pauvreté, quand elle réussissait à travailler correctement pendant quelque temps en se trouvant assez satisfaite. Nous avons vu qu'il a été rare pendant les premiers temps du séjour à l'hôpital quand Madeleine était très malade. Mais à la fin de ce séjour il était devenu beaucoup plus fréquent et beaucoup plus prolongé. Quand Madeleine a quitté l'hôpital et quand elle a pu vivre auprès de sa famille cet état a rempli la plus grande partie de la vie. Il représente pour nous l'état normal de cette personne en dehors de la maladie dépressive qui caractérise les périodes de tentation.

CHAPITRE II

LES TROUBLES DE LA CROYANCE DANS LE DÉLIRE RELIGIEUX

Il ne faut pas oublier que Madeleine n'est pas aussi simple qu'une malade psychasténique présentant de temps en temps des crises de dépression avec doutes et obsessions, puis remontant à un état de réflexion plus complète. Elle présente en outre des états tout à fait différents, au moins en apparence, que nous avons décrits sous le nom d'états de torture et d'états de consolation. Ces états sont caractérisés par des troubles très graves et l'un d'entre eux soulève le grave problème de la nature clinique et psychologique de l'extase. Il faut essayer maintenant d'interpréter ces deux états au point de vue intellectuel et de chercher le rapport qu'ils peuvent présenter avec les états d'aboulie précédents.

I. — Les caractères communs des deux états de torture et de consolation

En apparence ces deux états sont tout à fait différents et même opposés, dans l'un nous voyons des souffrances atroces physiques et morales avec des agitations et des efforts, dans l'autre un suave bonheur avec une immobilité complète. Ne devons-nous pas soigneusement séparer ces deux états et les étudier isolément ? C'est ce que font la plupart des auteurs qui étudient les extases des mystiques en faisant seulement une allusion rapide aux états de torture qu'ont presque toujours présentés ces mêmes sujets. Il y a certainement entre ces deux états des différences très importantes sur lesquelles il faudra insister. Mais il me semble utile

de chercher d'abord si certaines relations, certains caractères communs n'existent pas entre les tortures et les consolations, surtout quand on les considère au point de vue intellectuel.

Malgré l'opposition apparente les pensées et les croyances qui remplissent ces deux états sont loin d'être absolument séparées, elles sont réunies dans l'esprit de la malade par une sorte de logique. Il y a des obstacles à l'union parfaite avec Dieu qui dépendent de nos fautes et de l'antagonisme du démon, il faut expier nos fautes et vaincre le démon pour jouir de la récompense, la phase des tortures est le Purgatoire pour mériter le ciel. « Notre âme, pour paraître devant Lui, doit être *purifiée*. La souffrance sur la terre, aide à cette purification. Celle du purgatoire l'achève après la vie. Elle est bien plus grande que celle que nous endurons en ce monde. Voilà pourquoi le malheur, la pauvreté, les épreuves de la vie sont en réalité un *bien* quand on sait en profiter.... »

« Cette doctrine qu'enseigne le catholicisme, Dieu me la fait comprendre d'une *manière particulière*. Je sens se faire en moi cette purification du Purgatoire qui n'a lieu ordinairement qu'après la mort, mais que Dieu, dans ses desseins, me fait sentir dès cette vie. Cela peut paraître actuellement de la *folie* mais Dieu donnera des *signes sensibles* que cette folie est la *vraie sagesse*. Ce qui paraît être aujourd'hui une *divagation de l'esprit* apparaîtra un jour comme la *Vérité*. Patience, mon âme, souffre et résigne-toi en ce moment. Une heure viendra où ta croyance sera reconnu et partagée. Déjà en Purgatoire tu n'es plus de ce monde. Accepte de n'être pas comprise et attends *l'heure de Dieu* où la *joie véritable* te sera donnée. »

L'ordre de succession de ces deux états ne peut être fortuit : « L'expiation doit précéder la récompense, le Christ lui-même a dû passer par le jardin des Oliviers et le Golgotha avant la résurrection et le triomphe... Je commence toujours par croire que je vais mourir dans les douleurs et après je ressuscite. Ma vie est une suite interminable d'agonies et de vies intenses où mon être physique paraît se renouveler ». Madeleine est si habituée à cet ordre des choses qu'elle en fait le fond de ses prophéties. « La tactique actuelle de Satan est de vouloir cacher à l'homme son existence, de la faire nier comme celle de Dieu. Cela semble lui réussir d'abord mais à la fin Dieu le fera rentrer dans la poussière. Il arrivera d'abord de tristes choses, les châteaux, les maisons

des riches seront incendiés, le peuple se révoltera contre ceux qui possèdent et se vengera cruellement, les hommes abandonnés par Dieu à leurs propres instincts se dévoreront mutuellement. Ton triomphe, Satan, sera de peu de durée et ta honte sera d'autant plus grande que ton orgueil aura été plus audacieux : la Vierge qui t'a terrassé t'écrasera encore. Arrière, Satan ! Place à la Croix ! Place à l'amour ! Arrière !... La pauvre France est bien coupable hélas ! et le Père reprendra ses droits sur ses enfants pour les purifier en les châtiant. (Suit une longue description des horribles cataclysmes qui vont s'abattre sur nous, mais tout finit par s'arranger). Des débris informes et épars d'une France divisée et décrépée Dieu fera naître une nation nouvelle dont l'amour le dédommagera de l'ingratitude de l'ancienne. Plus le scandale et le martyre auront été grands, plus éclatera la bonté divine qui aura transformé la France et l'aura ramenée à son amour ». Il en est toujours ainsi « après les châtimens douloureux vient l'heure de la miséricorde, du pardon et de la joie ». C'est la malade elle-même qui nous enseigne à réunir les tortures et les consolations qui forment dans son esprit une unité.

Non seulement ces deux états se succèdent ainsi logiquement, mais ils se mêlent souvent : « C'est inimaginable comme je passe promptement de l'état de souffrance horrible à l'ivresse spirituelle où chaque partie de mon être a sa pure volupté, où tout me cause des transports difficiles à contenir... Souvent je sens mes lèvres qui se collent, j'ai de grandes douceurs dans la bouche, mais j'éprouve en même temps d'horribles souffrances dans les pieds. Je trouve une sorte de volupté à ces souffrances et je ne sais comment vous expliquer ce que je sens. Ce qui est vrai c'est que tout à la fois je souffre et je jouis, je goûte quelque chose du ciel tout en étant encore en partie dans l'enfer... Mon âme est en ce moment pleine à la fois de douceur et d'amertume, elle souffre en même temps qu'elle jouit. Dieu l'attire, mais elle sent en même temps sa misère et son indignité. C'est un passage, une transition je m'élève au Ciel, mais des liens terrestres me retiennent qui ne sont pas encore brisés ».

La transition est si facile entre les tortures et les consolations que je puis quelquefois la déterminer moi-même et assister au passage. Madeleine était devant moi dans un état de torture et de complet désespoir, accablée par ses convictions de damnation et par ses terribles pressentiments. J'essayais de la calmer, de la con-

soler en lui répétant qu'elle était malade et que son esprit troublé lui fait voir les choses plus noires qu'elles n'étaient. Elle accepte l'idée : « C'est cela, je suis folle, il faut faire à Dieu le sacrifice de ma raison. Toute ma vie n'a été qu'une suite d'humiliations, celle-là est la plus cruelle. Eh bien oui ! Je m'abandonne à la volonté de Dieu, je me dis avec sainte Thérèse que rien ne me trouble, que rien ne m'épouvante, tout passe, Dieu ne change point. Oui, j'éprouve de la volupté à savourer l'humiliation, je n'aurais jamais cru qu'il fut si doux de se sentir considérée comme folle... » et elle entre dans l'extase. Ces deux états sont tellement intriqués qu'ils semblent en proportion l'un de l'autre : on peut prédire que l'extase sera forte et longue quand la période de torture physique et morale semble particulièrement cruelle.

Ces deux états aussi voisins devaient posséder des caractères communs : j'ai cru les trouver non dans le contenu des délires qui est évidemment très différent, mais dans l'état intellectuel, dans la forme que prennent les croyances dans l'un aussi bien que dans l'autre état.

2. — La croyance complète et immédiate

La croyance présente en effet dans ces deux états des caractères frappants qui étonnent quand on vient d'entendre Madeleine exprimer indéfiniment ses doutes et ses interrogations dans les états précédents.

La malade n'exprime plus jamais le moindre doute : tous les problèmes qui précédemment étaient discutés indéfiniment sans arriver jamais à une conclusion ont reçu maintenant une solution radicale. Il est vrai que cette solution diffère suivant l'état, tantôt elle est mauvaise, tantôt elle est bonne, mais toujours elle est complète et décisive. Madeleine est dans l'Enfer, ou elle est dans le Paradis, c'est tantôt l'un tantôt l'autre, mais c'est toujours net et définitif. Sa lévitation sur la pointe des pieds est une mauvaise plaisanterie du démon ou c'est évidemment le début d'une assomption au ciel ; ses visions sont fausses, absurdes, condamnées par l'Eglise ou ce sont des révélations célestes qui vont révolutionner les dogmes. Si pendant les consolations je rappelle le problème interminable du voyage à Rome, c'est bien simple elle ira à Rome sur la pointe des pieds soutenue et

nourrie par les anges, le pape sera immédiatement convaincu par des miracles et elle montera au ciel : « M. Janet n'aura plus besoin de chercher toujours avec sa balance s'il y a une différence de poids, pendant qu'il cherchera à lire le poids elle sera déjà dans les nuages ». Si elle pense aux difficultés morales que soulevait ma direction, elle n'a plus la moindre hésitation : « Vous êtes un envoyé de Dieu pour le remplacer pendant une période transitoire... Ma confiance en vous, mon père, est définitivement affermie. Vous pouvez me gronder, m'humilier, mon cœur tout brisé débordera de reconnaissance et reconnaîtra dans vos paroles l'inspiration de Dieu ». Elle ne pose plus le fameux problème de la vie civile ou de la vie du couvent : « J'ai compris que j'avais une vocation toute particulière, que je devais vivre avec les pauvres âmes déshéritées qui ne croient même pas en Dieu pour être un exemple vivant de la foi au milieu des incrédules ». Elle n'a plus ces sentiments d'irrésolution et d'inquiétude : « Il est doux quand on aime de s'abandonner complètement et aveuglément à la volonté de son amour, Dieu est mon père, je suis entre ses mains ». La souffrance même la plus terrible dans les tortures n'est pas de l'inquiétude, elle est un état net et stable et ne provoque pas les mêmes troubles ; c'est pourquoi je comprends Madeleine qui quelquefois au milieu des plus grandes tortures déclare qu'elle préfère encore cet état aux incertitudes des états précédents.

Elle se souvient en effet de ses doutes, mais avec un certain étonnement : « Oui, je sais que j'ai eu des scrupules autrefois et que c'était bien terrible. Je bénis Dieu de m'en avoir guérie et je ne suis plus capable de me troubler ainsi... Oui, il y a des moments où je doutais et je dois comprendre, quoique ce soit difficile, que les autres puissent douter ; mais en réalité cela me paraît absurde, mon cœur a maintenant une certitude que rien au monde ne peut troubler... Quand je suis consolée, je ne comprends plus mes propres souvenirs. Comment ai-je pu avoir les scrupules et les doutes que je vous ai confiés ? Que j'avais l'esprit compliqué, comme j'embrouillais les choses, tout est si simple et la vérité est si facile à voir ». La pauvre femme ne songe pas que dans quelques [semaines peut-être elle sera de nouveau dans les tentations et les sécheresses et qu'elle aura des doutes interminables sur les mêmes points qu'elle affirme aujourd'hui avec tant de conviction. C'est que tout justement elle a un état d'es-

prit particulier où elle ne réalise pas ce que c'est que le doute quoiqu'elle répète le mot par habitude.

Elle vient de dire qu'elle admet l'existence de gens qui doutent, mais dès qu'on insiste elle retire cette concession : « Comment pouvez-vous douter ? On voit, on sent la vérité, je ne puis pas plus douter de mes consolations que de mes peines, je sens, je souffre, je jouis... Une lumière intérieure fait distinguer clairement la vérité de l'erreur, je vois d'une manière qui ne trompe pas... Comment pouvez-vous dire que l'erreur est possible ? Il n'y a pas d'erreur possible pour une pensée qui est la vérité ». A ce moment en effet je ne puis pas arriver à lui faire entrevoir la possibilité d'une erreur : elle souffre horriblement dans les pieds pendant la torture et déclare que « ces douleurs sont fort augmentées par la triste conviction que Dieu l'a abandonnée et qu'il l'a livrée à Satan. De telles souffrances sont causées par les morsures et les brûlures que fait le démon ». Je lui demande simplement de penser un moment à l'hypothèse médicale qu'elle admettait parfaitement bien les jours précédents, de penser qu'elle peut avoir une maladie de la moelle épinière qui détermine une irritation des nerfs des pieds. Elle essaye de m'obéir, mais semble ne pas comprendre : « Qu'est-ce que cela veut dire de penser à une chose qui n'est pas vraie, quand on sait la vérité ? Puisque c'est le diable qui brûle mes pieds, penser autre chose est impossible ». On se souvient des sentiments de trouble et de gêne qu'elle éprouvait dans les autres états quand elle parlait de son union sexuelle avec Dieu, de ses explications embarrassées quand elle disait : « Je ne peux pas critiquer la conduite de Dieu, mais il vaut mieux ne pas en parler, les autres personnes ne comprendraient pas et moi-même... je ne comprends plus très bien ». Aussi est-on étonné de l'entendre déclarer maintenant avec une assurance tranquille : « C'est pur, c'est divin, et alors il est impossible que ce soit impur ! ».

Cette absence du moindre doute nous montre que probablement l'affirmation est très rapide et qu'elle n'est pas précédée par cet arrêt, cette évocation des autres tendances, cette délibération qui prépare l'affirmation réfléchie. Nous pouvons peut-être le vérifier par l'étude d'un phénomène psychologique essentiel, celui de la *discussion* qui est le point de départ de la délibération, celle-ci n'étant qu'une discussion avec soi-même.

La discussion est un arrêt de l'affirmation provoqué par l'opposition d'une autre personne qui évoque des tendances opposées en proposant des arguments. Le sujet défend son opinion en diminuant la force des arguments ou tendances éveillées par l'adversaire et en fortifiant la tendance qui provoquait son affirmation primitive. Cependant il tient compte des tendances éveillées par l'adversaire, il les combine avec les siennes et la conclusion d'une discussion bien faite n'est pas la répétition de l'une des affirmations primitivement en présence, c'est l'invention et l'affirmation d'une formule intermédiaire entre celles-ci.

J'ai pu étudier la discussion chez Madeleine car j'avais souvent à m'opposer à ses affirmations délirantes et j'ai noté comment elle se comportait suivant l'état dans lequel elle se trouvait. Il y a en particulier une discussion, à laquelle j'ai déjà fait allusion sous le nom d'argument de la balance ou de discussion de la balance qui a été recommencée dans chacun des états avec des résultats assez différents. Je rappelle comment se pose le problème : Madeleine a l'idée qu'elle monte au ciel soulevée par Dieu qui la tire par les épaules, elle se dispose à l'affirmer. Je l'arrête en énonçant l'idée opposée qu'elle n'est pas enlevée du tout et qu'elle rêve. Pour soutenir mon idée je lui propose l'argument suivant : « Si Dieu vous soulève par les épaules, il diminue votre poids ; voyons votre poids sur cette balance... Il est le même, 49 kg. 800, plutôt un peu plus fort que la dernière fois, donc Dieu ne vous soulève pas et votre idée ne doit pas être affirmée ».

Cet argument en réalité est assez compliqué et demande l'exercice des fonctions supérieures : d'abord il faut la réflexion qui arrête l'affirmation de la formule primitive, qui combine les formules opposées. Mais il suppose en plus avant l'affirmation finale un exercice de la pensée formelle, comme l'appelle M. Piaget, c'est-à-dire des fonctions rationnelles pour déduire les conséquences de la formule considérée comme hypothétique : « Si Dieu vous soulève, la balance doit indiquer une diminution de poids ». Enfin il suppose une soumission au jugement de la balance, c'est-à-dire une conduite expérimentale avec toutes les vertus qu'elle réclame.

Or, Madeleine dans certaines périodes d'équilibre me paraît faire toutes ces opérations d'une manière assez correcte. Elle accepte l'expérience et s'y intéresse, elle attend avec impatience

la lecture du poids ; donc elle a compris la conséquence déduite de l'hypothèse et le rôle de la vérification expérimentale. A la fin de la discussion elle arrive à affirmer cette formule : « Eh bien, soit ! J'ai dû me tromper tout à l'heure en me sentant soulevée, je ne l'étais pas à ce moment, mais vous verrez qu'à un autre moment je le suis énormément. » Cette formule n'est exactement ni celle qu'elle exprimait au début, ni la mienne, elle est intermédiaire entre les deux et elle est assez juste, car elle est la vraie conclusion à tirer d'une expérience de ce genre, si elle reste unique. Sans doute on pourrait observer que Madeleine se résigne mal, qu'elle maudit son juge, « cette affreuse balance », qu'elle cherche à se soulever sur la balance, à pousser le fléau, en un mot « à donner le coup de pouce à l'expérience » et surtout qu'elle ne garde pas longtemps sa nouvelle croyance, car elle va bientôt affirmer qu'elle est tout à fait soulevée et qu'elle l'a toujours été : la conduite expérimentale est loin d'être parfaite. Mais la conduite de la discussion et la conduite réfléchie en général ont été suffisamment correctes.

Recommençons la même discussion dans un autre état, dans l'état de tentation ou dans l'état de sécheresse, le résultat n'est pas le même. Nous avons déjà vu que dans l'état de tentation qui est un état de doute, Madeleine se prête de la même manière à la discussion et à l'expérience, elle paraît également s'y intéresser et cherche à connaître le poids ; mais la pesée une fois faite elle ne conclut pas comme précédemment, elle ergote indéfiniment. « Ce n'est pas bien ce que vous me faites faire... Dieu n'aime pas ces choses-là ; il refuse peut-être de me soulever à ce moment... L'oiseau posé à terre a son poids, c'est autre chose quand il vole... Pourquoi dites-vous : si Dieu me soulève, puisqu'il me soulève... Vous dites que je me trompe, vous pouvez vous tromper aussi. Le diable peut fausser votre balance et votre vue... Tout le monde me dit, vous avez l'air de voler en l'air, l'appréciation de tant de personnes vaut bien celle d'une balance... Qu'est-ce que le poids dans une assomption ? Les anges soulèvent aussi bien une femme lourde qu'une femme légère... Est-ce que Dieu me soulève ou est-ce que le diable se moque de moi ? Voilà ce qu'il faudrait savoir... etc. » et elle continue ainsi pendant des heures en transformant cette expérience en une nouvelle obsession interrogatoire. Les opérations supérieures sont troublées et plus ou

moins absentes, car au fond elle a accepté l'expérience sans la comprendre : ses expressions montrent qu'elle n'accepte ni le jugement de l'expérience « qu'est-ce que le poids vient faire là ? » ni la déduction de l'hypothèse, « pourquoi dites-vous si Dieu vous soulève, puisqu'il me soulève ». Mais la réflexion elle-même ne se fait pas correctement, puisque Madeleine suspend bien son affirmation première, mais qu'elle n'arrive à aucune autre.

Ce qui nous intéresse surtout en ce moment c'est l'attitude de Madeleine devant l'argument de la balance pendant la durée des états de consolation : dans les états de torture, le problème ne se pose pas car elle nie son assumption. Mais dans les consolations son attitude est en effet toute différente : Madeleine m'obéit avec une docilité apparente et elle monte sur la balance, mais elle ne s'intéresse pas du tout à l'expérience qu'elle appelle une de mes manies. « Quelle importance cela a-t-il pour nous que la balance marque tel ou tel chiffre ? Qu'est-ce que peut bien signifier une balance des hommes devant le souffle de Dieu ? » Elle accepte le poids que je lui dis sans chercher à le vérifier ou à le changer : « Eh bien oui, je pèse sur votre balance 49 kilogs et puis après ? » Quand elle semble donner des raisons pour expliquer la permanence de son poids elle paraît se préoccuper de mon embarras et non de sa propre croyance. « Vous ne comprenez pas, il ne faut pas que cela vous tourmente ; dites-vous que le diable vous fait lire 49 kilos, que la balance est devenue folle, que Dieu me soulève d'une autre façon (probablement sans changer son poids), n'y faites donc pas attention... Vous devriez bien renoncer à cette manie de me peser, pourquoi faire ? Dieu me soulève, il m'emporte, ce n'est pas respectueux de lui opposer une balance. » Il me paraît clair que d'abord elle ne comprend rien au raisonnement, quoiqu'elle l'ait compris les jours précédents et surtout que mon argument et mon expérience n'ont aucune influence sur sa croyance qui est fixée définitivement avant la discussion et qui ne change pas du tout par la discussion.

Je retrouve la même attitude à propos d'autres discussions faites dans les mêmes circonstances. Pendant une sortie Madeleine a marché sur la pointe des pieds depuis la Salpêtrière jusqu'à l'église de Montmartre et elle est revenue de la même manière. Elle est rentrée épuisée, souffrant cruellement des pieds qui

sont enflés, noirâtres, couverts d'ampoules et blessés en plusieurs endroits : les jours suivants, comme cela arrive souvent après les épuisements, elle est dans les états de consolation. Je lui fais des reproches sur cette marche excessive qui a amené des accidents. — « Je ne marchais pas, Dieu me portait. — Le triste état de vos pieds montre bien que c'est eux et non pas Dieu qui vous portaient. » Ici encore le raisonnement est analogue aux précédents, il devrait être développé de la manière suivante : « Si Dieu vous avait portée, vos pieds n'auraient pas été meurtris (déduction rationnelle). Vous constatez qu'ils sont malades et que par conséquent Dieu ne vous a pas portée (conduite expérimentale) vous devez donc modifier votre affirmation (conclusion réfléchie) ».

Madeleine ne fait rien de tout cela, elle continue à affirmer comme devant, sans rien modifier à sa croyance et me donne pour moi des raisons quelconques : « Ce n'est pas de la fatigue, c'est une épreuve que Dieu m'envoie... Qu'importent les pieds d'une pauvre femme auprès de la gloire de Dieu... Si j'ai été fatiguée c'est à cause des efforts que je dois faire pour rattraper la terre, si je ne faisais pas ces efforts je serais enlevée à chaque pas. — Eh bien ! cessez donc de faire ces efforts pour rattraper la terre. — Je dois les faire. » Elle n'arrive jamais à dire pourquoi.

Il en est toujours ainsi dans cet état de consolation, aucun argument ne la touche, elle a réponse à tout ou plutôt elle se contente d'une réponse quelconque qui est plutôt une réponse de politesse qu'une tentative d'argumentation : « Voici quatre ans que vous me dites être enlevée au ciel et je ne constate pas un progrès d'un millimètre. — Dieu fait les choses lentement, il a l'éternité pour lui ». En réalité il n'y a pas de discussion du tout et cette opération si importante, point de départ de la délibération a disparu de son esprit.

Un autre phénomène me paraît également mettre en évidence ce caractère immédiat de l'affirmation, c'est le *sentiment d'inspiration, de révélation* qui l'accompagne toujours dès qu'on amène Madeleine à insister sur sa croyance et sur son origine. Elle nous déclare toujours tantôt que c'est le diable, tantôt que c'est le bon Dieu qui lui donne ses idées et qui la fait parler, jamais elle n'accepte que ces idées puissent venir d'elle-même. « Que je

subisse toutes les humiliations plutôt que de voir réaliser ces noires révélations qui me sont faites, non certainement ce n'est pas mon esprit qui pense ces choses-là, j'en ai trop horreur... J'ai des rêves révélateurs, des intuitions bien involontaires qui me montrent l'avenir de plus en plus sombre, j'ai eu la révélation de la guerre civile et de la division du pays contre lui-même... Non, l'année ne sera pas calme, vous vous moquez de moi en disant que je n'en sais rien, c'est plus que de savoir, c'est un pressentiment qui ne trompe jamais, une lumière particulière qui m'éclaire, hélas, je voudrais bien que tout cela vienne de moi et que par conséquent cela puisse être faux... Plus d'une fois je vous ai parlé de mes vues, mais aujourd'hui je sens que je prévois avec certitude et je vous annonce que dimanche prochain commencent nos malheurs, à vous de prendre des précautions... On verra bien si ce que je dis est de la folie, les événements parleront, il y a des sentiments qui ne peuvent pas tromper. L'erreur est possible quand c'est l'homme qui parle, il n'y a pas d'erreurs dans les vraies révélations... Vous me demandez toujours comment je sais qu'un si brillant avenir nous est réservé, je ne puis pas vous le dire, car ce n'est pas moi qui le découvre... Non, je ne le vois pas par les sens... Non, je ne l'entends pas annoncer... C'est mieux que par la parole, c'est une intuition de l'âme, c'est une inspiration qui vient du ciel et qui n'a aucune analogie avec les communications humaines... »

Tous les auteurs qui ont étudié les mystiques ont noté chez eux dans certains états la grande fréquence des sentiments d'inspiration (1). En général ils ont rangé sous ce nom deux catégories de phénomènes qu'il me semble utile de distinguer. En premier lieu les mystiques disent que la révélation s'accompagne du sentiment de certitude, de vérité absolue et d'un sentiment de parfaite spiritualité. En second lieu, ils affirment que cette pensée ne vient pas d'eux-mêmes, qu'elle est le résultat d'une influence étrangère. Etudions séparément ces deux aspects de l'inspiration.

A propos du premier point, les auteurs qui ont étudié les

(1) Cf. LUVIEN ROURE, *En face du fait religieux, Le mysticisme*, 1908, p. 180 ; M. de MONTMORAND, *op. cit.*, 1920, p. 109 ; H. DELACROIX, Le prophète, l'inspiration prophétique, *Journal de psychologie*, 15 déc., 1921, p. 785 ; *La religion et la foi*, 1922, p. 301.

mystiques remarquent « qu'ils ne comprennent même pas la possibilité de l'erreur et du doute ; qu'ils sentent en outre que leur intelligence peut se passer d'images et de raisonnements. La connaissance mystique se fait par une vision intérieure substituée à notre procédé indirect et discursif... la vérité pure entre en relation directe avec l'âme et la pensée... Ils disent sentir par le centre de l'âme, par le fond de l'âme, par les portes de l'âme pour montrer que cette connaissance ne se fait pas par le concours des facultés élémentaires..... Les paroles intellectuelles se font entendre à l'âme sans l'intermédiaire des sens externes et internes et par la voie directe de l'entendement... C'est une communication de la pensée sans mots. »

N'oublions pas qu'il s'agit là d'un sentiment exprimé par les sujets eux-mêmes et non d'une constatation objective sur la nature de l'intelligence pendant les états mystiques. Il me semble que les auteurs ne distinguent pas toujours avec assez de netteté ce caractère. Quand ils disent que les mystiques ont des éclairs de génie, des inspirations qui révèlent des vérités profondes, ils ne nous disent pas suffisamment que ce sont les mystiques eux-mêmes qui qualifient leurs pensées de géniales et de profondes, et que les admirateurs n'ont jamais rigoureusement constaté une véritable découverte faite uniquement pendant l'état mystique. Quand ils nous parlent de connaissance sans le secours des sens, de pensée sans image, etc., ils oublient quelquefois que ce sont les mystiques eux-mêmes qui appellent leur connaissance purement spirituelle sans aucun rapport avec les sens inférieurs et que les observateurs n'ont pas fait d'observations précises ni d'expériences pour vérifier cette lucidité et cette forme anormale de la pensée. Il ne s'agit donc pas d'une pensée anormale, mais d'un sentiment anormal à propos de cette pensée.

Cette première forme des sentiments d'inspiration, ce sentiment d'intellection existe très fortement comme on l'a vu dans les états de consolation de Madeleine qui reçoit des révélations « d'âme à âme ». Les croyances sont alors inspirées par Dieu, elles sont sublimes, spirituelles et étrangères aux sens. Mais dans les états de torture où la forme de la croyance est semblable, mais où le contenu et certains sentiments sont différents, ce sentiment d'intellection disparaît ou se transforme. Les croyances sont encore des vérités (dans ces deux états tout est vérité),

mais ce sont des vérités basses, matérielles, aussi bien que tristes. C'est pendant les états de torture que l'on note les révélations auditives, par les paroles que hurle le Diable, à la place des révélations d'âme à âme.

Ce sentiment dépend à mon avis de la nature particulière de la croyance toujours absolue et immédiate dans cet état et d'un sentiment de satisfaction intellectuelle auquel nous avons déjà fait allusion en décrivant les états de consolation de Madeleine. Nous ferons de ce sentiment d'intellection une étude plus complète à propos des sentiments d'euphorie, de satisfaction qui jouent un si grand rôle dans les extases.

A propos du second point, le sentiment d'une inspiration étrangère, nous avons surabondamment montré que dans les deux états de Madeleine, dans les tortures comme dans les consolations, le sentiment d'inspiration reste le même. Madeleine répète encore dans les tortures que les pensées ne viennent pas d'elle, qu'elles sont dictées par un autre, par le Diable. On ne peut donc pas dire que le sentiment d'inspiration soit indissolublement lié au sentiment d'intellection. D'ailleurs les écrivains dont je parlais le reconnaissent quand ils admettent un second caractère au sentiment d'inspiration, le caractère de passivité : « le sujet n'est pas actif, il subit ces idées, on est, comme dit Nietzsche, le porte-voix des puissances supérieures et on est entraîné dans un tourbillon. » Ce second caractère de l'inspiration me paraît beaucoup plus général et plus essentiel que le premier.

D'où vient ce dernier sentiment d'absence de l'activité personnelle ? M. Delacroix remarque avec raison que des recherches, des méditations, des ruminations plus ou moins conscientes, plus ou moins oubliées, ont préparé une synthèse psychologique qui apparaît plus ou moins instantanément à la conscience et qui semble une découverte merveilleuse. Il remarque également que l'idée paraît nouvelle au sujet parce qu'elle prend à un moment une valeur singulière, mais qu'elle avait déjà été dans l'esprit à maintes reprises : « Le prophète reste un visionnaire qui prend pour des révélations les idées qui se lèvent dans son esprit ».

Notre observation confirme évidemment ces remarques : Madeleine dans la torture découvre avec horreur par une révélation diabolique que les Parisiens se nourrissent de chair humaine, ou bien pendant l'extase elle découvre par une inspiration de

la Sainte Vierge que la France sera sauvée par la croyance à l'assomption de Marie. Mais elle m'a déjà raconté cent fois ces histoires dans les équilibres ou les tentations, elle a même eu de longues obsessions à ce sujet.

Il faut, à mon avis, bien noter que les idées inspirées ne sont pas nécessairement des idées nouvelles, ni des synthèses grandioses, ni des pensées belles ou instructives ; on cède à une illusion quand on étudie le sentiment de l'inspiration chez des mystiques anciens, vénérés, dont l'histoire n'a conservé que les inspirations édifiantes. Quand on suit journallement le sujet inspiré en notant toutes les idées qu'il déclare inspirées, quelles qu'elles soient, on constate sans cesse que ce sentiment peut accompagner les idées les plus banales. Un délirant mystique Uo. h. 30 est inspiré par le Saint Esprit quand il se masturbe et Madeleine vient me dire que Dieu lui inspire de me demander un laxatif et de l'eau sucrée. Le sentiment d'inspiration dispense la pauvre femme de s'avouer à elle-même que malgré son ascétisme elle songe à ses malaises et qu'elle aime les boissons sucrées. Nous venons de voir Fg. recevoir du ciel une inspiration, celle de ne pas manger de haricots à déjeuner. Ce n'est pas la nature de l'idée, ni les conditions de sa formation qui déterminent le sentiment d'inspiration, c'est la manière dont elle se présente actuellement, c'est la manière dont se forme la croyance dans l'état psychologique actuel du sujet.

Dans le second volume de cet ouvrage nous retrouverons ce problème de l'inspiration et nous verrons le rôle qu'y joue le sentiment du vide et l'absence du sentiment de l'effort. Mais nous devons constater que nous retrouvons ici ce que nous avons déjà vu en étudiant les délirants psychasténiques, l'absence de travail, d'effort, de réflexion, les troubles de la personification. Ici encore il s'agit de sujets qui ont eu des périodes de pensée réfléchie où les croyances se formaient différemment, qui sentent la différence, et qui l'interprètent par le sentiment d'inspiration. C'est pourquoi je considère ce sentiment comme une nouvelle manifestation de la croyance immédiate.

L'existence de cette croyance immédiate uniquement déterminée par des sentiments momentanés devrait trouver sa vérification dans l'étude du phénomène de la suggestion et de tels

sujets dans ces états devraient être suggestibles comme certains somnambules. Cependant on ne constate pas ici la suggestibilité d'une manière grossière. Si une personne étrangère s'adresse à Madeleine pendant l'état de torture, elle est entendue, mais n'obtient aucune obéissance, pendant l'état d'extase elle ne paraît même pas être entendue. Si cette personne soulève le bras de l'extatique, elle détermine de la catatonie à cause de l'indifférence absolue de l'esprit à l'état des membres. Mais il faut pour cela que le bras soit pendant dans une position indifférente, si le bras a déjà une attitude expressive, comme celle de la crucifixion, il se laisse déplacer mais revient lentement à sa première position. J'ai moi-même plus d'influence et je peux à ce moment déterminer des attitudes cataleptiques permanentes, mais je ne peux brutalement donner des ordres quelconques, ils ne seraient pas exécutés, je dois employer des formules spéciales pour être obéi et je ne peux guère changer l'essentiel des croyances.

C'est que Madeleine a des idées préconçues à propos de l'hypnotisme et de la suggestion : « Ce sont des ficelles du Diable, des choses infernales ». Elle tient à se croire tout à fait au-dessus de la suggestion et elle résistera indéfiniment si elle soupçonne qu'un de mes ordres peut être une suggestion. Elle ne veut avoir vis-à-vis de moi qu'une obéissance volontaire, qu'elle accepte de rendre parfaite : « L'autorité que vous avez sur moi est toute divine, aucune pratique humaine comme celle de la suggestion ne peut lui être comparée... Votre volonté m'apparaît tout aimable parce qu'elle se confond avec l'ordre divin, une suggestion serait au contraire opposée à la volonté divine ». La pauvre femme ne se doute pas que ces distinctions vont être bien difficiles à faire en pratique, surtout dans un état où la réflexion n'existe pas : elle se laissera aller à la suggestion ou elle résistera suivant les caprices de ses sentiments du moment. Nous nous trouvons donc dans la situation que j'ai déjà signalée à propos des délirants psychasténiques. Ces malades et les extatiques eux-mêmes ne doivent pas être confondus avec des somnambules dont l'esprit est vide ou qui n'ont qu'une seule idée, celle de l'obéissance à l'hypnotiseur, ils ont l'esprit rempli d'une foule d'idées fixes qui se comportent comme autant de suggestions bien plus puissantes que les nôtres.

Il faut rechercher si malgré ces conditions défectueuses pour la suggestion expérimentale il y a place cependant pour des

formes de la suggestion, moins précises, mais cependant réelles. En premier lieu les croyances irréfléchies de Madeleine qui surgissent à chaque instant suivant les circonstances, toutes ces idées accidentelles qui sont adoptées immédiatement sont bien analogues à des suggestions. En voici un exemple : Madeleine est depuis le matin en pleine extase et en pleine joie, un hasard, lui fait remarquer la date du calendrier et lui rappelle qu'aujourd'hui l'Eglise célèbre la fête de la Sainte Croix. « Il est bien étrange, dit-elle, que je sois ainsi dans la joie quand l'Eglise est dans le deuil » Peu de temps après elle se plaint de sentir dans tout son corps de grandes douleurs « comme si j'étais étendue sur un bois dur et comme si j'étais tirillée » et la voici de nouveau crucifiée, de nouveau dans l'état de torture qui pendant la nuit avait été remplacé par l'extase, celle-ci ne recommencera définitivement que le lendemain. Nous avons vu que ce retour en arrière de l'extase à la torture était chez elle assez rare, et semble bien ici en rapport avec une croyance analogue à une suggestion. Sans doute mes ordres ne sont exécutés que s'ils sont enveloppés de la formule « demandez à Dieu qu'il vous permette de... », mais chez la plupart des suggestibles il en est de même. Léonie autrefois exigeait pour obéir qu'on lui grattât l'ongle du pouce, une autre qu'on lui tirât le lobule de l'oreille, ce sont des signes qui servent au sujet à faire rentrer la nouvelle suggestion dans une suggestion plus générale déjà acceptée. Mais par ce procédé j'ai souvent obtenu des volontés et des croyances fort complexes, des transformations graves des états psychologiques : faire lever et marcher une extatique, la faire parler, écrire, tirer la corde d'un ergographe, etc., c'est transformer son état, c'est lui faire prendre une direction qu'il n'aurait pas pris naturellement, c'est le transformer simplement par une idée qui se développe automatiquement sans réflexion.

Comme je l'ai vérifié, certaines croyances auxquelles je l'ai amenée pendant l'extase sont si peu raisonnables qu'elles ne sont pas acceptées de la même manière pendant les autres états. Je mets au doigt de Madeleine pendant l'extase l'anneau aimanté d'Ochorowiz après lui avoir expliqué les merveilles de l'action de l'aimant sur la main humaine : elle a dans la main des frémissements, des tremblements et des contractures comme je l'avais dit ; la même expérience ne produit aucun résultat pen-

dant l'état d'équilibre car « elle fait attention à ce qu'elle sent et elle voit bien qu'elle ne sent rien ». Je lui fais pendant l'extase des passes sur tout le corps, elle a des frémissements partout et elle croit ne rien sentir quand on la pince, « c'est une influence sur le corps mais l'âme est restée libre et comme l'âme est dans la tête, la tête n'est pas modifiée », la peau de la face est seule restée sensible (1). Pendant l'état d'équilibre les passes n'ont aucun effet ni sur le corps ni sur la tête : « elle a réfléchi que c'est du magnétisme et que le magnétisme n'a aucun effet sur elle ».

J'ai pu également pendant l'extase diriger et transformer les rêves, au lieu du Christ dans les nuages je lui faisais voir un joli petit agneau tout blanc qui était descendu sur ses genoux et qu'elle caressait avec joie : « Il est sur mes genoux, il cache mes genoux, il apporte un bouquet de fleurs dans la bouche, etc. ». Dans les autres états elle veut bien se représenter l'agneau pour me montrer qu'elle a de belles représentations visuelles, mais « elle n'y croit pas », elle ne se figure pas qu'il vient réellement.

Les attitudes cataleptiques que je détermine quand je déplace les membres et qui sont différentes de celles que déterminent les autres personnes, sont des phénomènes du même genre, car elle dira très bien un peu plus tard

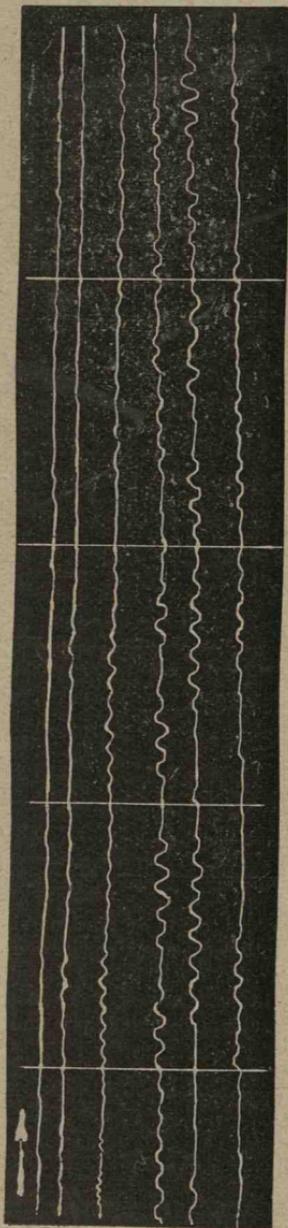


Fig. 32 — Tremblement du bras droit étendu pendant l'extase, les trois premières lignes indiquent le tremblement au début, les trois dernières le tremblement après 35 minutes, les Lignes verticales indiquent le temps en secondes.

(1) Cf. un cas analogue : « *Automatisme psychologique* », 1889.

qu'elle m'a reconnu et que Dieu lui a permis l'obéissance. Ces attitudes soulèvent un problème intéressant de la psychologie des mouvements. J'ai pris des graphiques de ces attitudes longtemps prolongées et j'ai observé comme le notait autrefois M. Paul Richer que la descente du membre est très lente, que les tremblements du membre sont très petits et qu'ils ne s'accompagnent pas de modifications respiratoires (fig. 32). La même

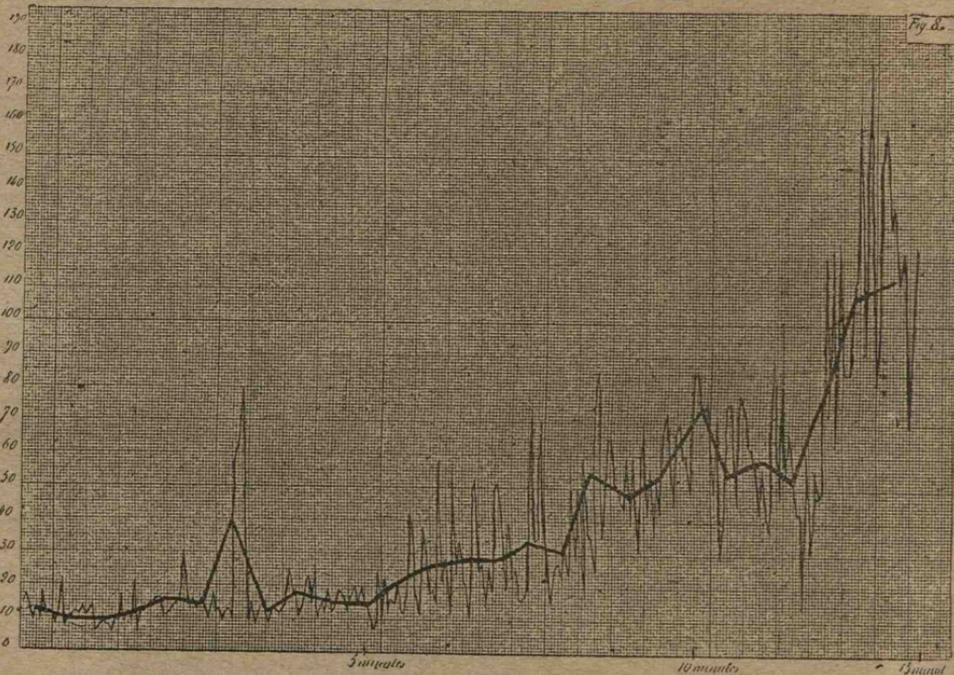


Fig. 33. — Courbe des temps de réaction simple à des stimulations tactiles chez une malade hystérique dont l'attention est assez rapidement fatiguée. Les temps de réaction mesurés par le chronomètre de d'Arsonval sont reportés sur le papier quadrillé, la courbe est tracée à la main, ligne plus forte indique la courbe des moyennes calculées de dix en dix réactions. En A ascension brusque de la courbe déterminée par une distraction en rapport avec un bruit dans la salle.

expérience donne des graphiques différents pendant les états d'équilibre. Il est probable que dans les états de suggestion le mouvement se simplifie et revient à des formes plus élémentaires et que dans les autres états, l'attention, la surveillance réfléchie le complique.

Peut-être peut-on proposer une remarque du même genre à propos d'une autre expérience qui montre également le développement de l'automatisme dans les périodes de consolation. Je cherchais à cette époque à mesurer la puissance de l'attention

en étudiant la vitesse de la réaction après une stimulation tactile longtemps répétée et en traçant la courbe des temps de réaction successive (1). Dans certaines expériences la courbe des temps de réaction était inscrite mécaniquement sur le cylindre enregistreur par une méthode signalée par M. Patrizzi. Théoriquement cette courbe des temps de réaction devait monter assez rapidement en raison de la fatigue de l'attention qui augmentait les temps de réaction (2) comme le montre la figure 33. J'ai montré dans mon étude publiée en 1896 qu'il n'en est pas toujours ainsi quand on opère sur des malades : on obtient souvent des courbes très longues et très basses qui semblent indiquer une grande attention indéfiniment prolongée chez des malades complètement incapables d'attention et qui d'ailleurs rêvaient à toute autre chose. J'ai essayé d'expliquer « ces courbes paradoxales » par la substitution complète d'une réaction automatique à la réaction attentive (3). J'ai longuement décrit à ce moment une expérience de ce genre qui avait été faite précisément sur Madeleine, désignée dans cet ouvrage par les lettres V_k., je renvoie pour la description du détail de l'expérience au travail précédent p. 95. La courbe que j'ai obtenue de cette manière sur Madeleine pendant l'extase est des plus curieuses, elle est très longue, car l'expérience a été prolongée deux heures et demie. La figure 34 reproduit ce graphique déjà publié en 1896. Les derniers temps de réaction, tant que la malade reste dans l'extase et n'est pas dérangée, sont plus courts que les premiers. C'est une courbe de réaction tout à fait automatique chez une personne qui reconnaît d'ailleurs avoir constamment rêvé à toute autre chose : « Je crois avoir toujours appuyé sur l'appareil comme vous me le demandiez, le bon Dieu a dû diriger ma main pour qu'elle puisse vous obéir, car pour moi je ne pouvais plus y faire attention ».

Cette disposition à l'automatisme, cette disposition à présenter des mouvements inférieurs élémentaires à la place des actes supérieurs est encore un des caractères de la suggestibilité. On peut donc reconnaître que, malgré l'apparence, malgré la difficulté de suggestionner un individu dont l'esprit est déjà rempli

(1) La mesure de l'attention et le graphique des temps de réaction, *Névroses et idées fixes*, 1896, I, p. 69.

(2) *Ibid.* p. 84.

(3) La réaction automatique, *op. cit.*, p. 94.

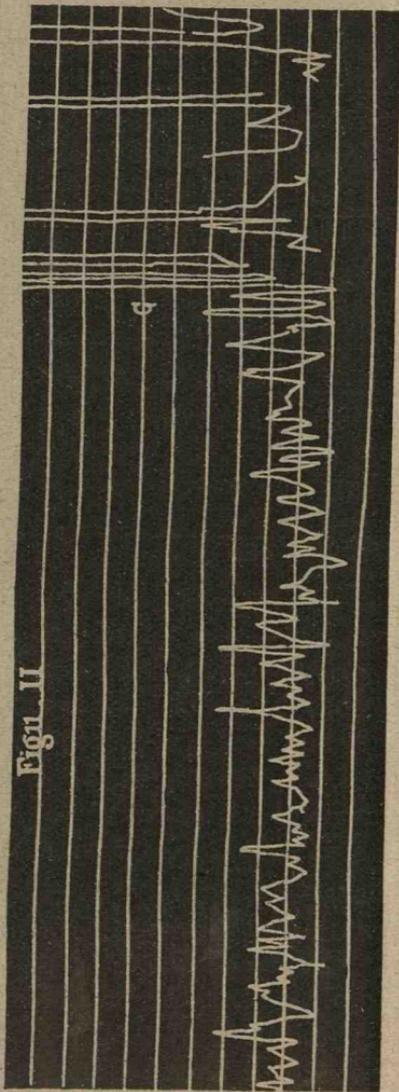
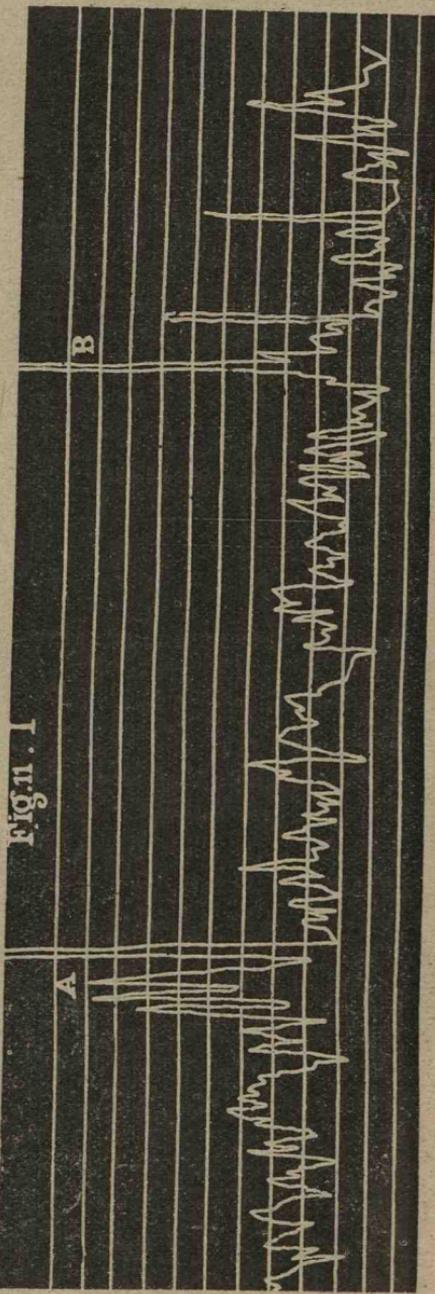


Fig. 31.

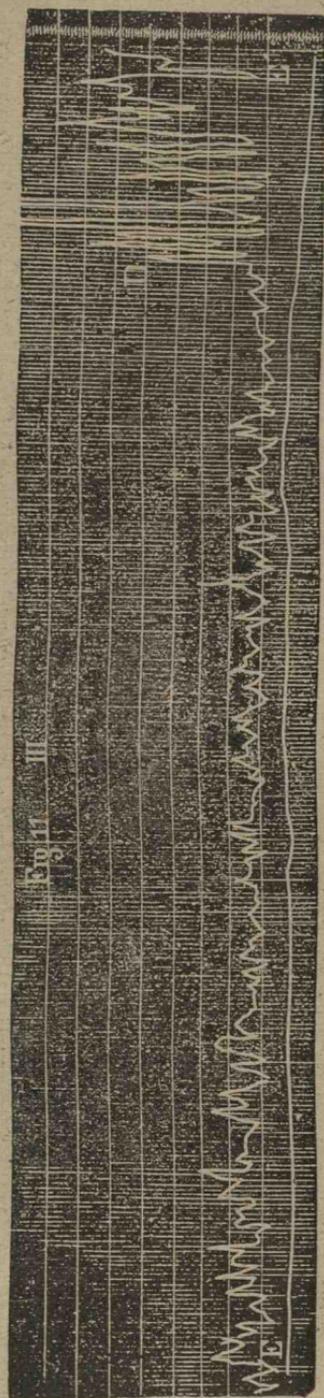


Fig. 34 bis

Courbe des temps de réaction de Madeleine à des stimulations auditives pendant l'extase. La courbe a été inscrite par la méthode graphique de M. Patrizi. Le graphique total pris pendant deux heures est trop long pour être reproduit en entier, les graphiques 4, 2 et 3 en reproduisent des fragments caractéristiques. Dans le premier le sujet est bien éveillé et fait attention consciemment, les ascensions de la courbe en A et B sont dues à des distractions déterminées par des bruits dans la salle, dans le second le sujet a fermé les yeux, il est envahi par des pensées religieuses, en C début de l'extase, le sujet lève les bras en croix et se soulève, pendant ces mouvements le graphique est souvent interrompu; en 3 l'extase est complète et le graphique est parfaitement régulier pendant une heure, je n'en reproduis que la dernière partie, en O réveil et interruption du graphique.

de toutes autres idées fixes, il y a chez notre extatique des phénomènes de suggestion suffisamment nets qui viennent confirmer notre conclusion précédente sur la forme immédiate que prend la croyance dans ces états.

3. — La croyance exagérée et brutale

Laissons de côté la manière dont cette croyance s'est formée et considérons les caractères qu'elle présente chez Madeleine pendant les périodes de torture et de consolation. En lisant la description de ces états on est disposé à dire que la malade est perpétuellement hallucinée, il ne s'agit que de visions, de prophéties, de contact immédiat d'objets imaginaires et d'impulsions. « Ce sont bien les feux de l'Enfer qui nous brûleront, je les vois, je les sens. Le feu de l'Enfer est un bien triste feu, un feu sombre qui brûle et n'éclaire pas... J'ai vu des gens qui portaient des sacs et des linceuls pour les victimes de la guerre civile qui va commencer, je les ai vus devant moi comme je vous vois... Mais oui, j'entends de véritables voix en dehors de moi, des voix dont le son frappe réellement mes oreilles corporelles. Une de ces voix criait : c'est ainsi que nous passerons, c'est ainsi que nous mourrons, c'est ainsi qu'on nous enterrera... J'ai entendu très clairement une voix qui disait : nous serons châtiés par le feu, et, comme je tendais l'oreille pour écouter, la voix a repris : par le feu et par l'eau... ». Elle est si convaincue de ces visions prophétiques et de ces noirs délires qu'elle « se sent obligée de les faire connaître... Un petit chien qui voit entrer les voleurs ne doit-il pas aboyer ? » Avant son entrée à l'hôpital elle courait avertir le commissaire de police des attentats que préparaient les anarchistes, maintenant elle est obligée de se borner à me confier la mission d'avertir qui de droit. Sans entrer ici dans la théorie de l'hallucination, j'ai déjà fait remarquer que dans des troubles de ce genre l'élément *croyance et affirmation violente* jouait un rôle bien plus considérable que l'élément proprement sensoriel. Affirmer qu'un être est présent devant nous, qu'il existe au moment actuel et qu'il est placé dans l'espace à une petite distance de notre corps, à la portée de nos perceptions et surtout à la portée de notre contact, c'est le plus haut degré de la croyance.

La croyance en effet, rappelons-le encore une fois, n'est pas autre chose que la liaison entre la parole et l'action de nos membres. Cette action des membres demande des conditions de temps et d'espace, elle exige que l'objet existe au moment actuel et qu'il soit à portée de notre contact. Affirmer la réalisation de ces conditions, c'est promettre l'action des membres à propos de la parole, c'est exprimer la croyance complète. Comme le fait bien remarquer M. Louis Roure, « les mystiques pour indiquer leur connaissance des choses empruntent leur langage à des opérations inférieures, en particulier à celles qui relèvent du contact pour exclure toute idée d'intermédiaire et de reflet (1) ». Pour Madeleine toute chose qu'elle pense est affirmée si violemment qu'elle se transforme en un objet qu'on entend, qu'on voit, qu'on peut toucher.

Un exemple bien typique de cette disposition à la croyance exagérée est le sentiment de présence dans lequel se trouvent au plus haut degré les caractères précédents. Il suffit de rappeler mes descriptions précédentes pour remarquer que Dieu est toujours bien présent, à portée de ses sens et de sa main ; dans les consolations, elle l'entend, le voit, lui parle, le caresse et elle est caressée par lui. « Comment voulez-vous que j'aie la moindre incertitude sur la volonté de Dieu, puisqu'il est sans cesse là, à mes côtés et qu'il m'exprime directement ses pensées et ses sentiments ». M. R. W. Thouless dans son livre intéressant sur la psychologie de la religion fait de ce sentiment de la présence de Dieu un élément essentiel de la pensée mystique (2). Mais le problème de la présence de Dieu soulève des questions complexes, il vaut mieux rappeler ici que ce sentiment de présence s'applique à une foule d'autres choses et que les objets ou les personnes auxquelles Madeleine pense avec cette conviction deviennent également présents. Elle est souvent en présence du Démon, comme en présence de Dieu, elle assiste aux scènes de l'Apocalypse et se trouve en présence des chevaux rouges, on se souvient de l'évocation de son ancienne domestique Julie. Je ne veux rappeler qu'une seule chose, c'est la précision qu'elle donne au sentiment de ma présence à certains moments, quand les

(1) LUCIEN ROURE, *En face du fait religieux*, 1908, p. 175.

(2) R. W. THOULESS, *An introduction to the psychology of religion*, 1923, p. 226.

consolations imparfaites viennent remplacer l'extase et quand ma présence remplace celle de Dieu. « Toujours, mon père, vous êtes présent, je fais mon adoration sous vos yeux, comme la Sainte Vierge adorant Jésus en présence de son protecteur et de son guide, le bon saint Joseph. Je ne sais comment expliquer cette vue continuelle que j'ai de votre présence, mais elle devient de plus en plus claire, c'est comme si réellement je vivais avec vous... Vous présidez à tout, je dors sous votre regard, je m'éveille en vous sentant présent, en vous voyant. Ce que je fais, je l'accomplis d'après vos ordres et pour vous obéir, j'entends votre voix me commander... » Quand j'arrive en réalité à l'un de ces moments et quand je lui demande de me raconter ce qu'elle vient d'éprouver, elle refuse de me répondre : « C'est inutile de vous le répéter encore une fois, vous étiez près de moi depuis plusieurs heures, vous avez tout vu, je vous ai tout dit, pourquoi voulez-vous que je recommence ? — Excusez-moi d'insister, mais je viens d'entrer dans la salle. — Je ne sais pourquoi vous dites cela, vous étiez près de moi à me regarder et à me parler depuis ce matin, demandez-le à toutes les autres malades ». Voilà une conviction de présence bien typique et qui ne s'applique pas à la divinité.

J'ai déjà décrit plusieurs fois des cas absolument semblables. Voici d'abord des malades traitées par la suggestion hypnotique qui les nuits suivantes rêvent que je suis avec elles et les force à exécuter les actes dont elles ont peur : « à mettre des fleurs sur une tombe (1) ». Ce même sentiment peut survenir pendant l'état de veille : Justine, malade obsédée par la peur du choléra fait d'ordinaire de grands détours pour éviter de passer devant un hôpital ; elle raconte avec la plus grande conviction qu'elle m'a rencontré tout à coup devant l'hôpital Saint-Antoine, quand elle se disposait à quitter le trottoir : « Vous étiez au milieu de la rue, comment ne vous en souvenez-vous pas ? Vous m'avez empêchée de passer, vous m'avez fait suivre le trottoir. Quand la porte de l'hôpital a été franchie vous m'avez dit en riant : Eh bien ! êtes-vous morte ? et vous avez disparu je ne sais où (2) ». Je rappelle aussi l'amusante histoire de Lec. qui était parvenue à se sauver de la Salpêtrière et qui « n'avait pas fait dix pas sur la place,

(1) *Névroses et idées fixes*, 1898, I, p. 449.

(2) *Revue philosophique*, 1894. I. p. 166.

quand par le plus grand des hasards elle m'a rencontré juste devant elle». Stupéfaite, elle est rentrée immédiatement, honteuse de son escapade (1). W. James parlait déjà à propos de ces faits d'une adaptation motrice sans cause. J'ai précisé cette interprétation en insistant sur les modifications de l'attitude et de la tension psychologique qui ont lieu en présence d'une personne et qui la caractérisent, ce sont ces modifications à peine esquissées à la phase de simple érection qui donnent un sens aux noms propres quand nous les prononçons en l'absence de la personne ; M. Bernard Leroy insiste sur une explication analogue (2). Mais il faut ajouter dans les cas que nous considérons une affirmation à propos de ce sentiment, affirmation violente et exagérée qui transforme l'idée de l'influence en présence réelle.

On peut voir dans l'observation de Madeleine tous les degrés de cette affirmation. Cette femme déprimée et douteuse aspire, comme nous l'avons vu à sentir une direction ; elle désire avant tout la direction de la Divinité. Mais faute de mieux elle se contenterait de la mienne. Souvent elle doute de ma direction, elle me sent absent, indifférent, hostile et a toutes sortes d'obsessions à ce sujet. A d'autres moments, le doute est moins fort ou il porte sur d'autres objets, elle croit que je m'intéresse à elle et que je la dirige, mais la croyance étant modérée, elle parle seulement « de mon intérêt, de ma pensée qui se reporte sur elle de temps en temps, des ordres que je lui ai donnés la veille ». Un degré de plus et la croyance tout en restant raisonnable s'accompagne d'un sentiment de présence naissant : « Il me semble quelquefois que vous êtes derrière mon dos... Cela pourrait être gênant. C'est une illusion qui n'a rien de désagréable ». Enfin elle perd toute critique, ajoute une foi absolue à des attitudes qui commencent en elle et elle va affirmer dans les consolations que je suis constamment présent devant elle et qu'elle me voit. Le sentiment de la présence de Dieu se complique par l'adjonction de sentiments de satisfaction complète et d'euphorie, mais il a la même base, c'est la reproduction d'une attitude, celle que le fidèle a adoptée en présence de Dieu, qui se reproduit à tout moment et sur laquelle repose une affirmation plus ou moins complète ou tout à fait exagérée.

(1) *Névroses et idées fixes*, 1898, I, p. 450.

(2) In H. DELACROIX. — *La religion et la foi*, appendice. I. 440.

Cette croyance exagérée présente à un haut degré un caractère dont je viens de montrer l'importance, c'est sa brutalité, la suppression des nuances, des degrés de réalité que l'on trouve toujours dans les affirmations réfléchies. Tout chez Madeleine semble mis sur le même plan, tout est grave, sérieux, énorme : un petit papier rose qui s'est trouvé sur son chemin ou une démangeaison qu'elle a ressentie, tout cela est exposé de la même manière grandiloquente. Cette impression générale peut être précisée, si nous constatons que la malade dans ces états délirants semble avoir perdu l'usage d'une foule de notions délicates qui nous servent à apprécier le degré de réalité des choses.

On sait que pour elle le hasard n'existe pas et que tout événement quel qu'il soit dépend d'une intention mauvaise ou bonne, c'est une méchanceté du Diable ou une attention délicate du bon Dieu. Une dépression qu'elle remarque dans le terrain de la cour c'est l'ouverture comblée d'un puits où on jetait les cadavres, un bruit quelconque la nuit, c'est le choc des haches qui dépècent les cadavres, un murmure quand elle passe, c'est une conspiration, un verre sur une table, c'est un préparatif d'empoisonnement : « J'allais m'asseoir sur un banc de pierre, quelle ne fut pas ma surprise de voir une belle petite fleur blanche qui avait poussé entre deux pierres. J'ai bien compris qu'elle avait été mise là pour me consoler. Une voix intérieure me disait : Dieu qui a fait pousser rapidement cette petite fleur dans la pierre, avant que tu ne viennes, gardera ton âme du péché. En même temps je sentais dans mon cœur un inexprimable sentiment de confiance et d'amour qui me consolait bien plus que je n'avais souffert ».

Le possible et l'impossible se confondent pour elle puisqu'elle a supprimé l'impossible par l'idée de miracle et qu'à n'importe quel moment le miracle peut donner naissance à n'importe quoi : elle peut vivre sans manger et sans boire indéfiniment aussi bien qu'elle peut voler en l'air, une balance peut indiquer une augmentation de poids pour un objet qui devient plus léger.

Mais il s'agit là de notions d'ordre supérieur, nous voyons disparaître des notions plus simples, en particulier les distinctions des périodes du temps. Quand elle parle de ce que nous appelons l'avenir, elle nous paraît faire sans cesse des prophéties, mais elle ne distingue pas comme nous ce genre de réalité que nous appelons l'avenir, qui n'est pas encore réel comme le présent, mais

qui doit cependant déterminer certains actes parce que ces actes joueront un rôle dans sa réalisation. Au fond elle ne sait pas très bien si la destruction de Paris qu'elle annonce est future ou présente. Quand j'essaye de la consoler en lui disant : « Calmez vous, après tout Paris n'est pas encore brûlé, nous avons le temps de prendre des précautions », elle s'écrie : « Mais non, mais non, les actions des hommes n'y peuvent rien, tout est déjà détruit et brûlé ». Quand elle est dans l'état d'équilibre, Madeleine qui conserve en partie ses idées religieuses spéciales parle quelquefois de sa lévitation : « Il est fort possible que Dieu m'enlève un jour dans les airs, vous seriez bien surpris si cela arrivait devant vous, n'est-ce pas ! » Son sourire montre qu'elle plaisante à moitié. Dans l'extase elle parle de cette même lévitation et je reprends le même ton : « C'est moi qui serai surpris, quand devant moi vous partirez comme une fusée dans les nuages, je voudrais bien assister à cette petite fête ! » Non seulement elle ne sourit pas, mais elle ne comprend pas la plaisanterie et elle n'admet pas que je mette cette assumption dans l'avenir : « Vous ne le voyez donc pas, mais une main de fer me soulève, je fends l'air comme un ballon, je traverse les nuages, je vole sur la route du ciel, unie à Dieu, emportée par son souffle... Le moindre vent me balance et me fait tourner comme une feuille ». Et, ce disant, elle tourne assez lourdement sur ses pointes : c'est le vrai miracle actuellement réel qu'elle me montre quand en apparence nous ne parlions que de l'avenir.

Je crois qu'il en est de même pour la notion de passé, qui est très mal comprise, quoique le sujet par habitude continue à employer les termes usuels qui la désignent. Nous avons déjà vu à plusieurs reprises ces remarquables extases des fêtes de Noël qui nous présentent une reproduction de la nativité. Madeleine vient de me montrer qu'elle est le Christ naissant ou qu'elle est la Vierge qui accouche et elle soutient que tout s'est passé en ma présence, puisque à ce moment je suis saint Joseph. Je me permets une question indiscreète : « En quelle année sommes-nous donc ? — En 1897. — Mais alors le vrai Christ est né il y a deux mille ans, celui qui vient de naître doit être un autre Christ. — Que dites-vous là, celui qui vient de naître est Jésus, le vrai Jésus ». Madeleine n'a jamais compris cette question, elle continue à répéter : « Vous êtes là, je suis là, nous sommes des gens de 1897... Mais c'est le vrai Christ qui est né, le Christ de Beth-

léem... Vous dites que c'est une répétition, mais il n'y a pas de répétition pour la vraie naissance de Dieu et c'est la vraie naissance... Vous ne comprenez pas, c'est un miracle ». Il est curieux de remarquer que dans les états d'équilibre elle essaye de donner une explication religieuse : « La naissance du Christ a lieu tous les ans et c'est une même naissance, comme son incarnation se fait tous les jours dans les communions ». Mais dans une extase consécutive elle ne veut plus que je répète cet argument et continue à dire seulement que « c'est la vraie naissance du vrai Christ et que je l'embrouille avec mes questions de date ».

Il ne faut pas confondre ce cas avec les illusions de mémoire dont je parlais dans ma conférence à Genève sur « les souvenirs irréels ». Certains malades surestiment leurs récits, les font monter dans le tableau des degrés du réel et les considèrent comme plus récents qu'ils ne sont. Il y a là une illusion dans l'appréciation du recul du passé ; Madeleine va plus loin dans ses rêves extatiques, elle ne distingue plus le passé du présent. L'événement est à la fois passé et présent ou plutôt il n'est ni l'un ni l'autre, il est tout simplement.

En écoutant les paraboles de Madeleine, nous avons envie d'employer les mots « symboles, imaginations poétiques » et de dire que cette malade abuse seulement de la pensée symbolique et imaginaire. Mais est-il sûr qu'elle comprenne le symbole et l'imagine de la même manière que nous ? Pour nous le symbole est l'expression de l'objet, mais il n'est pas l'objet lui-même, l'imaginaire n'existe que comme phénomène psychologique, il n'est pas une réalité du monde extérieur. Pour Madeleine la présence du symbole équivaut toujours à celle de l'objet et la pensée de l'imaginaire à la contemplation de la réalité extérieure. Elle a fait la remarque bizarre que sa salive a effacé une tache d'encre et elle ajoute par comparaison « C'est comme le sang du Christ qui efface les péchés du monde ». Pendant quelque temps après cette remarque, elle va dire qu'elle crache du sang et que sa salive est le sang du Christ.

« Je vois, dit-elle, le char du gouvernement brisé par terre et écrasant une vieille femme décrépée, des débris sortent un beau char resplendissant portant un bel enfant ». Ce n'est qu'une métaphore, dira-t-on, mais Madeleine est convaincue que la République est renversée et qu'elle a assisté à la Révolution.

Elle remarque elle-même avec un certain esprit d'observation :

« Quand je suis dans l'état où je suis maintenant (état d'équilibre) j'ai des vues de l'imagination et je sais bien les distinguer de ce qui est réel ; quand je suis dans les consolations que Dieu m'envoie, je n'ai plus que des visions qui sont toutes vraies, ce n'est plus la même chose ». C'est qu'en effet dans l'état d'équilibre elle est capable de distinguer l'externe, l'interne, l'avenir, le passé, le présent, l'imaginaire, le réel, la pensée, etc. Dans ses consolations, comme dans ses tortures elle ne sait plus distinguer toutes ces nuances et elle met à peu près toutes ses croyances sur le même plan, tout en employant les mots anciens qui ne servent qu'à nous tromper.

Aucune de nos idées usuelles ne peut s'appliquer correctement à un état d'esprit semblable : j'ai eu souvent à protester contre des infirmières et des personnes de l'hôpital qui mettaient en doute la sincérité de Madeleine : « Une personne qui montre souvent tant d'intelligence et de bon sens ne peut pas se laisser aller à dire tant d'absurdités, elle se moque de nous, elle ment en affirmant de telles croyances ». Nous avons déjà vu combien il est difficile de parler de la sincérité ou du mensonge des névropathes ; le problème est ici particulièrement délicat, car il s'agit d'un délire religieux, et comme nous le verrons plus tard, les religieux se comportent sur ce point comme des névropathes. Madeleine n'est ni sincère, ni menteuse, au sens usuel des mots : elle affirme et elle croit dans son état anormal des choses qu'elle ne croirait pas dans son état plus normal ; elle ne sait plus conformer son expression à sa pensée, car elle ne sépare plus sa pensée de l'expression. Elle est dans un état où les mots « sincérité et mensonge » n'ont plus leur application ordinaire.

Enfin je voudrais rappeler encore un caractère que toutes les remarques précédentes mettent déjà en évidence, c'est que les règles logiques, les principes de la raison ne sont pas appliqués dans ces états de torture et de consolation de la même manière que dans la pensée normale, c'est ce qui donne si souvent à cette pensée l'aspect de l'absurdité. On est étonné que Madeleine affirme des propositions énormes, invraisemblables sans faire le moindre effort de démonstration, de justification : le commerce de chair humaine, le tapage nocturne pour remplir les puits de cadavres, l'explosion du pont Alexandre, aussi bien que les mouvements de la statue de Notre-Dame des Victoires et les

discours du bon Dieu et ses baisers, tout cela aurait besoin de quelques preuves. Madeleine ne parle toujours que de « preuves providentielles », c'est-à-dire du sentiment de foi que Dieu lui envoie et qui est toujours le même à propos de n'importe quoi.

Non seulement elle ne donne pas de preuves, mais elle ne se préoccupe d'aucune objection. Quand je viens lui dire que le pont Alexandre n'a pas sauté à trois heures, elle n'en est aucunement gênée ; elle ne reconnaît pas que la révélation divine a été fautive et elle recommence au nom de la même révélation à affirmer un autre désastre pour une autre heure. On ne peut s'empêcher de penser au mot de Dostoïewski dans la Maison des Morts : « Il y a des gens comme Pétrof sur lesquels le raisonnement n'a aucun pouvoir, à moins qu'ils ne le veuillent bien ». La menace de la considérer comme folle et de l'interner, qui, dans les périodes de sécheresse, pouvait jouer un grand rôle n'a plus maintenant aucune influence. Madeleine est toute prête à subir le martyre pour ses idées, comme Sophie pour les siennes.

Une pensée qui ne tient aucun compte ni de l'opposition, ni des arguments des adversaires, qui ne se laisse aucunement modifier par la pensée des autres, risque fort d'être brutale et absurde. En effet la pensée de Madeleine est remplie de contradictions morales et logiques. Elle est extrêmement sévère pour les autres malades ; un acte sexuel, une masturbation sont des actes absolument défendus par Dieu et que Satan seul peut permettre ; mais ce même acte accompli par elle pendant l'extase est pur, pur, pur, car il est divin et voulu par Dieu. Accompli par elle, il devient l'acte d'un petit enfant innocent : « Voyons, Madeleine, soyons raisonnables, un petit enfant ne récite pas le Cantique des Cantiques : mon épouse est une fontaine scellée, quand il ne peut pas faire pipi. — Je suis une enfant pure telle que Dieu veut que je sois ».

Nous avons vu que Madeleine ne comprenait guère la distinction usuelle des temps et réunissait le passé et le présent sans craindre la contradiction. Elle ne s'arrête pas plus devant la distinction des personnes et des différents êtres : elle est la mère de Dieu enceinte et en même temps elle parle comme si elle était Jésus lui-même, elle est à la fois la femme enceinte et l'enfant qui sort de cette femme. Au moment où elle est Jésus qui vient de naître, elle fait un salut et adresse une prière éloquente à Dieu son père. Je lui fais doucement observer que ce petit

enfant est bien avancé pour son âge. « Mais moi, dit-elle, je sais parler ». Ainsi elle est donc encore Madeleine âgée de 40 ans en 1898 et elle est en même temps Jésus qui vient de naître il y a vingt siècles et en plus Marie enceinte. Elle est tout cela, sans aucune gêne et, si j'insiste, elle dira que je n'ai pas assez de respect pour la religion et que cela m'empêche de comprendre. D'ailleurs je n'insiste guère, car j'ai peur de faire évanouir par mes critiques le caractère naïf de ces extases et de ne plus avoir devant les yeux que les extases expurgées des personnages sanctifiés. Je rappelle seulement que cette pensée livrée à elle-même est non seulement sans nuances et sans distinctions, mais qu'elle est sans critique et sans logique.

4. — La personnalité

Pour montrer que dans ces délires le fonctionnement de la pensée est différent de ce qu'il est dans les autres états, il faudrait examiner les plus importants résultats des opérations intellectuelles et montrer leurs modifications, je n'insisterai que sur la construction de la personnalité.

On peut cependant noter rapidement quelques modifications de la perception ou de la notion des objets extérieurs qui rappellent des faits analogues notés dans le délire psychasténique. Il s'agit plutôt de l'état de torture, car dans les consolations Madeleine qui a les yeux mi-clos ne s'occupe guère des objets extérieurs et n'en parle pas. A plusieurs reprises dans cet état de torture Madeleine se plaint de voir différemment, elle se plaint d'abord de la micropsie : « Tous les objets sont rapetissés d'une manière bizarre et ont l'apparence d'être des jouets d'enfants » ; elle éprouve la même impression quand elle essaye de se représenter les objets, même dans son imagination l'église de Montmartre est devenue ridiculement petite. Je signale ce fait en passant pour le rapprocher plus tard d'une observation très intéressante, celle de Flore que j'aurai à discuter à propos des troubles de la vision dans les états asthéniques. Ces objets tout petits sont devenus étonnamment précis : « le parquet de la salle est devenu plein de raies et de petits trous, comment a-t-il pu être ainsi abîmé subitement ; si je suis dehors, je vois les petits cailloux, les taches et les rugosités des pavés, je ne les

voyais pas ici auparavant ». Bien entendu elle est disposée à expliquer cela dans son délire : « Mes yeux pénètrent la pierre et découvrent des défauts invisibles pour tout le monde : rien de ce qui est humain ne peut être parfait ». Mais il est facile d'observer qu'elle a les mêmes impressions en regardant les troncs des arbres et les feuilles des plantes. Nous avons déjà vu des faits semblables dans l'observation de Sophie. Peut-être s'agit-il encore de phénomènes d'asthénie d'autant plus que le trouble existe surtout dans l'état de torture, peut-être s'agit-il d'un abaissement de la perception qui devient moins synthétique.

Les modifications de la personnalité sont plus visibles dans les deux délires. Ce qui est d'abord manifeste, c'est ce que j'ai envie d'appeler *la comédie du personnage*. Madeleine dans ces états attribue aux individus avec qui elle garde des relations un personnage tout conventionnel qu'elle adopte et conserve d'une manière invariable. Quelle singulière idée de m'avoir transformé en saint Joseph et de me faire jouer indéfiniment ce rôle qui, à mon avis ne me convient guère ! Dans les autres états, dans les tentations en particulier, elle sait très bien que je ne partage pas ses idées et c'est là pour elle un grand motif de troubles et de doutes. Dans les états de consolation, cette idée ne lui effleure pas l'esprit et elle n'en tient pas le moindre compte, si je la lui rappelle. Pour elle je suis saint Joseph, qui adore Jésus avec elle, qui croit à sa naissance miraculeuse, à sa divinité. Un personnage artificiel et invariable s'est substitué à ma personne. Le personnage le plus curieux construit par Madeleine est évidemment Dieu qui pour elle n'a rien d'inconnu et d'impénétrable. Il est devenu évidemment un homme, ayant quelques-uns des traits légendaires de Jésus-Christ, mais transformé pour les besoins de la cause en un amoureux autoritaire. Dieu exige de Madeleine une foule de choses et il ne l'épargne pas, il manque un peu d'égards et traite assez durement sa bien-aimée. Quoiqu'il ait ses faiblesses, il est un maître et il veut être aimé avec docilité et avec respect. Bien entendu Madeleine le fait parler et le fait agir, elle joue en son nom le personnage du père vénérable, du professeur très supérieur à l'élève, de l'amant passionné et exigeant. C'est tout un rôle qu'elle a appris et qu'elle joue dans la perfection sans avoir jamais aucun doute sur l'exactitude du rôle qu'elle joue.

Enfin ces malades inventent un personnage qu'ils s'attribuent à eux-mêmes. M. Revault d'Allonnes disait très bien de Guillaume Monod que toute sa vie il a voulu être « un Christ malgré lui » (1). Madeleine se prête à elle-même un personnage qui ne lui convient qu'en partie, celui de la Sainte miraculée. Son visage, ses mouvements, ses paroles, même dans les consolations où elle peut se mouvoir, ne sont plus naturels, ne sont plus son expression normale. Les malades disent que Madeleine joue la comédie et elles n'ont pas tout à fait tort ; ce qui frappe au premier abord c'est une singulière vanité dans l'humilité apparente, c'est un manque de discrétion et un étalage de soi. Cette femme au fond si dévouée aux autres, si effacée, si modeste semble pleine d'elle-même et se montre ridiculement importante. Pendant ces états elle parle d'elle-même constamment et ne parle que d'elle-même, de ses souffrances, de ses jouissances, des grâces qui lui arrivent.

Madeleine attribue, en effet, à tout ce qui la concerne une importance énorme, si j'ai eu l'air de douter un moment de sa parole ou si je me suis permis une critique, « elle éprouve quelque chose d'analogue à l'agonie de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers et elle a le pressentiment que cela ne fait que commencer et que mon attitude lui prépare de plus grandes épreuves encore ». Toutes les idées qui lui passent par la tête ont une importance et des conséquences remarquables : elle est sortie sans but bien déterminé et l'idée lui vient d'aller faire une visite à une amie qu'elle trouve malade et à qui elle rend quelques services. Cette visite devient immédiatement providentielle, impossible à expliquer sans surnaturel, sans l'action des bons anges et de Dieu qui est le maître de tout. Si elle rêve d'un incendie, il faut prévenir la police, car elle ne peut pas avoir un rêve inutile. « Dans toutes les circonstances j'ai eu des preuves que ma vie si singulière était vraiment conduite par une force invisible qui *présidait aux plus petits détails* et me donnait sans cesse des témoignages d'une existence toute providentielle. Sans doute cette puissance m'envoyait de terribles épreuves, mais elle faisait aussi pour moi des merveilles de bonté qu'il était bien impossible de méconnaître. »

Ces manifestations de l'attention de la Providence sont sin-

(1) REVAULT D'ALLONNES. — *Psychologie d'une religion*, 1908, p. 43.

gulièrement flatteuses et la personne qui se les attribue ne manque pas d'un certain orgueil. « Une nuit j'ai vu la très sainte Vierge avec un costume d'or et une couronne de reine, elle planait dans l'air et ses vêtements étaient tout couverts de diamants. Ceux de sa couronne étaient les plus gros et les plus beaux, une auréole de lumière l'environnait. Elle me regardait avec une bonté ineffable et de ses deux mains elle détachait les diamants qui l'ornaient pour les jeter sur moi. Elle prenait aussi ceux de sa couronne pour les jeter particulièrement sur ma tête. C'était une pluie de diamants et de pierres précieuses qui tombaient sur moi comme des flocons de neige. Impossible de dire la beauté de ce spectacle que je n'oublierai jamais. En même temps j'entendais dire intérieurement que ces diamants et ces pierres précieuses étaient l'image des Ave Maria que j'avais dits en l'honneur de Marie. La très Sainte Vierge en avait été glorifiée, mais elle me les rendait en pluie de grâces qu'elle obtenait pour moi de son divin Fils. »

Madeleine a évidemment la manie des miracles, non seulement pour lui fournir des explications mais aussi pour satisfaire sa vanité, car il s'agit toujours d'une intention particulière de la Providence à son égard. « Dieu lui donne d'autant plus de grâces qu'elle s'est plus oubliée pour lui ; dans le chemin de la croix elle trouve partout des roses qui la charment et l'embaument délicieusement. » Elle trouve dans un livre acheté sur les quais un petit papier qui lui convient particulièrement : « Cette attention nouvelle de la Providence n'est pas une vision cette fois, c'est un miracle sensible et palpable, vous en conviendrez ». Elle va à l'église quand il pleut et marche sur la pointe des pieds, la pointe seule des pieds est mouillée : « Dieu a protégé ses pieds de l'eau, quel miracle ! » On lui avait conseillé de prendre des pilules de kermès, elle en a pris plus qu'il ne fallait et était inquiète en sentant quelques douleurs dans le ventre, mais à la suite de ces douleurs elle a rendu un gros ver : « C'était le ver qui avait absorbé le poison ; sans ce ver j'aurais été empoisonnée par le kermès et sans le kermès je n'aurais pas rendu ce ver. Grâce soient rendues à saint Michel qui a ainsi arrangé les choses ! » Il faudrait énumérer aussi le miracle du bain où elle est miraculeusement avertie de l'asphyxie imminente, le miracle du petit anneau qu'elle a rencontré et de la voix qui lui dit : « Voici le signe que tu demandais et le gage qui t'est donné

par la divine Providence», le miracle de l'illumination des chaises à l'église qui sous un rayon de soleil se sont transformées en chaises d'or: « Va donc t'exposer aux rayons du soleil de justice présent dans le sacrement d'amour et ton âme comme le bois de ces chaises sera toute en or ».

Non seulement Madeleine assiste ainsi à des miracles en sa faveur, mais elle fait elle-même des miracles. Si un vieux maire de son village s'est converti avant de mourir, c'est qu'elle l'a demandé à Dieu, si sa sœur s'est relevée de sa chaise quand elle est entrée, c'est que Dieu l'a guérie en l'honneur de la visite de Madeleine. Si le petit chat perdu a été retrouvé derrière la porte, c'est un miracle qu'elle avait demandé à Dieu qui ne lui refuse rien. D'ailleurs elle est prudente dans ses demandes : comme je lui proposais de demander à Dieu la guérison subite d'une pauvre malade dans un état très grave, « elle a l'inspiration qu'il ne faut pas demander cela » et quand la malade est morte, Madeleine me dit : « Vous avez assisté hier à un miracle, quand j'ai eu l'inspiration de ne pas demander au ciel sa guérison ».

Tout chez elle a un pouvoir merveilleux : une voisine ayant demandé à boire, Madeleine sort de l'engourdissement des consolations et avec complaisance lui verse un verre d'eau de son propre pot à eau. La voisine boit et dit : « Oh ! que c'est bon ! quelle eau excellente ! » Madeleine qui me raconte cette histoire ajoute avec un fin sourire : « Elle s'est figurée que j'avais mis quelque chose dans l'eau, ce n'était que de l'eau ordinaire, mais c'était mon eau, l'eau dont je venais de boire un peu et alors... vous comprenez... » D'ailleurs ne croit-elle pas, quand elle est dans cet état, à l'efficacité merveilleuse de sa propre salive qui a la propriété de faire briller les métaux, de guérir les yeux malades, d'enlever toutes les taches. Madeleine est convaincue qu'elle peut guérir les malades, communiquer à distance ses sentiments aux âmes qui lui sont chères, illuminer à distance la figure des enfants auxquels elle pense, etc. « L'amour de Dieu n'est pas seulement le principe de toutes les vertus, il est le principe de toutes les forces ».

Peut-on parler d'égoïsme et d'orgueil, quand il s'agit d'une femme qui en dehors de ces états spéciaux reste bonne et simple, qui pendant les années de la guerre n'a plus jamais parlé ni de prophéties, ni de miracles ? Il s'agit là non de la personne véritable, mais d'un personnage momentané, celui de la Sainte miraculée que Madeleine incarne pendant ses délires.

5. — Le délire de l'extase et le délire psychasténique

Quand on étudie de la même manière que précédemment les modifications mentales présentées par les religieux mystiques, on constate souvent qu'ils ont traversé des états fort comparables à ceux de Madeleine, surtout si on étudie de préférence les mystiques qui ont eu comme elle des crises de scrupules et de sécheresse. Ils ont non seulement des extases, mais des tortures, et des consolations, c'est-à-dire des périodes pendant lesquelles ils affirment des croyances lugubres et des périodes pendant lesquelles ils affirment les croyances les plus heureuses et les plus glorieuses. On peut voir en particulier dans la thèse de Maurice Apte sur *Les stigmatisées*, 1903, la description des délires mystiques de Christine de Stumbaln 1242-1312 qui tous les quinze jours a des alternatives de tristesses profondes avec hallucinations répugnantes et diaboliques et de joies surhumaines au cours d'extases divines (p. 32).

Si on considère la forme de ces croyances lugubres ou heureuses, la manière dont la croyance se forme et se constitue sans insister pour le moment sur son contenu, on sera obligé de reconnaître que ces croyances, quelle que soit leur qualité, au point de vue du sentiment, ont au point de vue intellectuel les mêmes caractères que celles de Madeleine. Même si le sujet a souffert du doute antérieurement et a traversé des crises de scrupules, il ne présente plus aucun doute dans ces croyances bonnes ou mauvaises, qui quelquefois portent sur des questions précédemment insolubles. Toutes ces croyances à l'Enfer ou au Paradis, à l'action du Diable ou à l'action de Dieu sont accompagnées d'une conviction profonde et inébranlable. Cette conviction ne résulte d'aucune discussion, d'aucun raisonnement, ne dépend d'aucune preuve, d'aucun témoignage, elle est immédiate dès que l'idée se présente et se trouve d'accord avec un sentiment actuellement fort. Il s'agit toujours d'inspirations, de révélations, de visions intellectuelles, de paroles diaboliques ou divines. Cette remarque a été bien faite en particulier dans la remarquable étude de M. Revault d'Allonnes sur le pasteur Guillaume Monod qui se croit le fils de Dieu et qui transforme en dogmes indiscutables, en paroles divines, en révélations sans images toutes les idées qui lui viennent

à l'esprit quand il est dans certaines dispositions de croyance (1). Cette attitude de croyance absolue, immédiate, intuitive, sans possibilité de doute est tout à fait caractéristique dans toutes les études sur les croyances des extatiques.

Ces croyances sont exagérées, brutales, sans nuances et sans critique, elles présentent en maints endroits des contradictions et ne tiennent aucun compte des règles vulgaires du bon sens. Sainte Thérèse parle de la présence de Dieu dans les mêmes termes que Madeleine : « C'est comme si dans l'obscurité on sentait quelqu'un auprès de soi ; quoiqu'on ne puisse pas le voir on ne laisserait pas pour cela d'être sûr de sa présence... Je ne voyais rien ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme, mais je sentais près de moi Jésus-Christ et je voyais bien que c'était lui qui me parlait, il marchait toujours à côté de moi (2) ». On retrouverait dans ces descriptions de personnages anciens, la suppression du hasard, l'abus de l'idée de miracle, l'abus des symboles transformés en êtres, la régression du moi au stade du personnage et l'exhibition même de l'égotisme. C'est ce dernier caractère mal compris qui provoque la mauvaise humeur de W. James contre sainte Thérèse, contre « sa perpétuelle préoccupation d'elle-même, son humilité stéréotypée... C'est une débrouillarde, non seulement il lui faut pour elle seule les faveurs extraordinaires de son Sauveur, mais il faut qu'elle les décrive sur le champ, qu'elle les exploite... (3) ». Au lieu de les critiquer ainsi il vaut mieux reconnaître chez eux un trouble pathologique momentané.

Il existe, comme je l'ai montré, un groupe de phénomènes que l'on peut appeler des extases laïques, moins parfaites que les extases proprement religieuses mais avec des formes très analogues. Si on considère ces extases laïques on y trouvera les mêmes transformations de la croyance. Martial parle de la gloire comme les mystiques parlent de Dieu ; la certitude qu'il possède la gloire ne tolère aucun doute, quoiqu'elle ne se fonde sur aucune raison : « C'est une inspiration vraie, c'est plus vrai qu'une perception, c'est une sorte de perception lumineuse, car cette gloire

(1) Cf. REVAULT d'ALLONNES. — *Psychologie d'une religion*, 1908, p. 38.

(2) Cf. M. de MONTMORAND. — *Psychologie des mystiques*, 1920, p. 108.

(3) W. JAMES. — *L'expérience religieuse*, Traduct. 1906, p. 301.

éclate, se manifeste par des rayons lumineux qui sortent de sa plume, de son papier, de toute sa personne ». Cette gloire invraisemblable est d'ailleurs très peu logique, elle est partout, en lui et hors de lui, elle est une idée et elle est un être, comme il est lui-même Napoléon, Victor Hugo tout en étant toujours lui-même. On pourrait répéter en prenant les paroles de Martial la plupart des études que nous venons de faire sur Madeleine.

Cet ensemble de caractères que nous avons étudié d'abord dans l'observation de Madeleine, que nous retrouvons dans beaucoup de troubles des mystiques forme donc un syndrome assez caractéristique auquel il faut donner une place dans les descriptions psychiatriques. On a souvent rapproché cet état mental de celui qui existe dans les rêves et dans les délires confusionnels qui se rapprochent des rêves, j'ai insisté autrefois sur ces analogies. Il y a dans les extases et les tortures des spectacles vagues et mal coordonnés, souvent contradictoires et changeants ; on constate un abaissement de la tension psychologique comme dans les assoupissements et les sommeils. D'ailleurs il est probable que dans certaines périodes, celles des ravissements complets, le sujet s'endort tout à fait. Mais il ne faut pas pousser trop loin cette assimilation : ces malades qui peuvent comprendre les questions et répondre, qui écrivent leurs idées, qui formulent des croyances précises, ne présentent pas de troubles du stade intellectuel élémentaire comme les confus : ils sont pendant la plus grande partie de l'extase elle-même au-dessus du rêve et du sommeil.

On a également cherché à rapprocher ces états de torture et de consolation des états de somnambulisme et j'ai insisté autrefois sur les analogies de ces phénomènes. Ce qui m'inspirait cette comparaison, c'est la constatation d'ailleurs assez banale de plusieurs états mentaux différents les uns des autres et se remplaçant l'un l'autre, c'est aussi l'observation d'une certaine disposition à la suggestion et à l'auto-suggestion dans les extases comme dans certains somnambulismes. Je n'ai pas tardé à discuter ces interprétations un peu superficielles. La conception du somnambulisme, qui d'ailleurs est une conception psychologique assez vague, ne tient pas grand compte de l'état mental du sujet pendant la période anormale, de la faiblesse ou de l'abaissement de l'activité psychologique pendant cette période. Car le mot somnambulisme s'applique à des états fort différents

les uns des autres, tantôt à des états très élémentaires présentant peu d'activité et fort voisins des sommeils, tantôt à des états très actifs analogues à une vie normale. Ce mot désigne surtout la séparation de l'état anormal et de l'état dit normal, par ce trouble spécial de la mémoire qui constitue l'amnésie périodique et la mémoire alternante (1).

Les auteurs qui ont étudié l'extase ont rappelé justement ces différences entre l'état intellectuel de l'extase et la conception du somnambulisme. « On ne trouve rien dans le somnambulisme qui ressemble à la joie enthousiaste de l'extase et on ne constate rien pendant la période extatique, ni après cette période qui soit identique à la mémoire alternante des somnambulismes (2) ». Ces remarques sont justes : il y avait pendant quelque temps dans la même salle que Madeleine, une jeune femme Mrb., morphomane, éthéromane et hystérique qui avait de temps en temps des crises de délire à forme somnambulique. A genoux sur son lit elle parlait à l'archange Gabriel qu'elle voyait dans l'air entouré des dix vierges qui avaient de belles ailes bleues. Elle manifestait peu de sentiments, ne répondait pas aux questions, restait absorbée dans ses rêves et au réveil ne pouvait retrouver aucun souvenir. Quoique le contenu du délire fût analogue, on ne pouvait songer à assimiler son état psychologique à celui de Madeleine pendant ses tortures ou ses extases.

Ces mêmes auteurs vont plus loin, ils protestent que les mystiques dont nous étudions les troubles ne peuvent pas être rapprochés des malades psychasténiques tourmentés par des doutes et des obsessions : « Sainte Thérèse, disent-ils, ne présente pas ces sentiments d'incomplétude, ces doutes, ces manies de perfection, son œuvre poursuivie avec énergie et persévérance est de celle qu'un psychasténique n'eut pu entreprendre ni mener à bien (3) ». Cette affirmation est plus fragile, l'état proprement psychasténique n'est pas constant et un malade disposé aux doutes, qui traverse fréquemment des crises de dépression avec aboulie et obsession, peut être en dehors de ces crises assez actif et surtout persévérant pour accomplir des œuvres intéressantes. Il me paraît au contraire certain qu'un grand nombre de ces personnages ont eu comme Madeleine des crises graves de tentation et

(1) Cf. *Les médications psychologiques*, 1919, I, p. 269.

(2) Cf. M. de MONTMORAND, *op. cit.*, p. 185, 187, 195, 199.

(3) *Ibid.*

de sécheresse et qu'en général il ne serait pas faux de dire que ce sont des malades psychasténiques. Mais je reconnais volontiers que les crises de torture, de consolation, d'extase sont loin de ressembler aux crises de doute et d'obsession les plus communes chez ces malades et qu'il s'agit d'accidents différents.

Après ces remarques critiques quelques auteurs sont parvenus à une conclusion singulière. Flournoy disait déjà : « C'est en vain que l'on promène les mystiques dans les cadres les plus divers de la pathologie mentale, on n'en trouve aucun qui leur convienne exactement » et M. de Montmorand conclut que les extases ne peuvent trouver place dans les cadres de la psychiatrie. De là on arriverait facilement à soutenir que les extases sont des phénomènes surnaturels étrangers à la psychologie humaine. Si même il était vrai que l'extase ne trouve pas de place précise dans les cadres de la psychiatrie actuelle, cela n'aurait guère d'importance, car ces cadres ont bien peu de valeur. Mais cela même est-il indiscutable ?

M. Bernard Leroy dans une lettre intéressante à M. Marcel Hébert fait observer que l'on réunit sous le nom d'extases des mystiques un groupe tout à fait artificiel de faits disparates, des somnambulismes, des rêves, des hallucinations, des faits de confusion mentale, etc. (1). Je viens de montrer moi-même que si on se place au point de vue intellectuel, il ne faut pas étudier les extases séparément mais qu'il faut les réunir avec les délires de torture présentés par les mêmes sujets.

Si on prend ces précautions d'éliminer bien des faits disparates, de réunir les faits du même genre, si on laisse de côté pour le moment le problème de la joie extatique et de la douleur des tortures que nous étudierons à part, on arrive à une conclusion qui est intéressante pour le moment, c'est que ces états se rapprochent d'un état mental qui nous est déjà un peu connu et qui ne présente rien de mystérieux.

Cette forme de croyance qui révèle tout un fonctionnement psychologique particulier, qui est accompagnée par des caractères spéciaux dans l'activation de toutes les tendances n'est pas pour nous une notion nouvelle. Nous l'avons déjà étudiée dans tout le chapitre précédent sous le nom de délire psychasténique.

(1) In Marcel HÉBERT, *Le divin*, 1907, p. 200.

Sans doute on éprouve quelque hésitation à comparer les délires de Sophie avec les consolations de Madeleine : le contenu des croyances est tellement différent au moins en apparence et il détermine des attitudes si différentes. Il est également juste de reconnaître que le ton des sentiments est tout autre et qu'on ne retrouve chez Sophie ni les désespoirs des tortures de Madeleine, ni les joies de ses extases. Ainsi que nous le verrons plus tard les sentiments dépendent de la quantité et de la répartition des forces et on ne peut pas comparer l'activité de Sophie avec les immobilités de Madeleine. Il est donc incontestable qu'à bien des points de vue, ces délires psychasténiques semblent constituer des phénomènes psychologiques bien distincts des consolations. Je ne le nie pas et je compte dans le second volume de cet ouvrage insister sur ces distinctions qui nous instruiront un peu dans notre études des sentiments. Mais nous nous sommes placés jusqu'à présent à un point de vue particulier, celui du fonctionnement intellectuel des croyances qui nous permet d'apprécier la tension psychologique, la perfection des fonctions qui sont activées et le degré de leur évolution. C'est à ce point de vue que nous nous plaçons pour rappeler que la croyance immédiate, exagérée, brutale sans nuances du réel caractérisait déjà tous les délires psychasténiques avant d'être relevée dans les croyances des tortures et des consolations.

Quel est donc cet état d'esprit que nous retrouvons dans ces troubles mentaux en apparence si différents ? Nous avons essayé de nous représenter le délire psychasténique et les états du même genre comme des régressions, des retours en arrière vers une forme de pensée plus simple et plus primitive. Le stade de la pensée asséritive était caractérisé par une affirmation immédiate uniquement déterminée par des sentiments, exagérée, brutale, sans les nuances du réel. Cette forme de pensée est encore d'une manière constante celle des populations sauvages que M. Lévy-Brühl a décrites sous le nom de prélogiques, elle est d'une manière générale, avec toutes les irrégularités que détermine la maladie, celle des arriérés qu'on appelle des débiles mentaux, elle existe régulièrement chez les enfants au-dessous de 6 à 7 ans. Sous des influences fort diverses que nous comprendrons mieux après avoir étudié les asthénies psychologiques, des malades névropathes présentent une tension psychologique instable. Ils se maintiennent difficilement au stade de la pensée réfléchie, ils

ont quand ils exercent la réflexion des hésitations, des doutes et des obsessions. Ils descendent de temps en temps pour une période de temps plus ou moins longue à un degré inférieur et adoptent la croyance asséritive qui supprime leurs doutes, mais leur donne une croyance grossière et primitive. Madeleine dans ses extases pense comme Sophie dans ses délires, elle mêle comme elle les temps et les lieux, elle est à la fois la Sainte Vierge, Jésus et elle-même comme Sophie est à la fois un rat et elle-même, elle croit à toutes les participations comme les Australiens de M. Lévy-Brühl (1). Cet auteur d'ailleurs avait prévu ces rapprochements quand il parlait des besoins de participation dans les religions analogues aux participations primitives (2).

Cette interprétation des délires mystiques soulève un grand nombre de difficultés, nous en étudierons quelques-unes plus tard, mais il est une objection dépendant plutôt d'un sentiment que de la raison qu'il est bon de signaler tout de suite. La plupart des écrivains religieux qui ont écrit sur les mystiques accepteront à la rigueur notre interprétation quand elle est appliquée aux délires de torture : quand le saint personnage se désespère, se croit environné de diables et affirme sa damnation, on est assez disposé à dire que sa pensée a pris une forme inférieure et que ses croyances sont mal constituées. Mais ces mêmes auteurs se révoltent à la pensée d'appliquer la même interprétation aux consolations et aux extases quand le pieux personnage ne voit plus et n'affirme plus que des béatitudes célestes. Ils ne peuvent admettre que la pensée pendant l'extase soit une pensée inférieure, une pensée en régression, analogue à celle des petits enfants et des sauvages ; ils sont au contraire convaincus que la pensée pendant l'extase prend une forme supérieure, à la fois plus profonde et plus vraie que la pensée normale et qu'elle nous révèle des vérités religieuses incontestables. Ils développent le mot de Briquet : « Selon Cabanis rien n'est moins rare que de voir des femmes acquérir dans leurs vapeurs une pénétration qu'elles n'avaient pas naturellement et de voir disparaître ces avantages qui ne sont que maladifs

(1) LÉVY-BRÜHL, *Les fonctions mentales dans les sociétés primitives*, 1910, p. 452.

(2) *Ibid.*, p. 453.

quand la santé revient (1) ». Myers disait aussi : « L'extase est à l'hystérie quelque chose comme le génie est à l'insanité... (2) ». En un mot « la question reste ouverte si les états mystiques ne seraient pas des fenêtres ouvertes donnant sur un monde plus étendu et plus complet (3) ».

Cette disposition à admirer la pensée extatique ne se trouve pas seulement chez les écrivains religieux, elle existe aussi chez des philosophes. Ceux-ci voient dans cet anéantissement progressif de la pensée normale une libération qui permet à l'esprit d'échapper aux sensations et aux perceptions, une négation de tout ce qui apparaît, de toute phénoménalité et un pas vers une connaissance plus directe et plus profonde de la réalité. On peut voir une curieuse manifestation de cet état d'esprit dans le petit livre intéressant de M. Léon Chestov, *Les révélations de la mort, Etude sur Dostoïevski et Tolstoï*, 1923. « Les divisions ordinaires du temps et de l'espace, les règles logiques n'ont aucune valeur... Les hommes d'action ont un esprit médiocre, car l'essence de l'action est la limitation... L'histoire n'enregistre que les actions qui laissent des traces dans le torrent de la vie sociale et oublie ce qui est proprement individuel... (22). Tant que les lois logiques existent, tant que les lois jugent, la mort règne dans l'univers... (92) Il faut s'arracher à cette conscience commune en dehors de laquelle les hommes ne peuvent pas concevoir l'existence, il faut lutter contre les lois de la raison et l'ensemble des évidences... (36) Dostoïevski est attiré par le peut-être, l'inattendu, le subit, les ténèbres, le caprice, par tout ce qui au point de vue du bon sens ne devrait pas exister... (32.) Il fallait à Plotin ses extases, ses évasions hors du monde pour se libérer de l'emprise des évidences philosophiques... (65). L'ancienne vision exige des preuves, elle veut que toutes les impressions concordent entre elles, la nouvelle saisit ce qui apparaît devant elle et non seulement ne songe pas à faire concorder sa vision avec les données fournies par d'autres organes, mais ne comprend pas, n'entend pas la voix de la raison... (77). Ainsi Plotin découvrit Dieu là même où les autres ne voyaient que le néant, il en fut de même de Dostoïevski. »

(1) BRIQUET, *De l'hystérie*, 1840, p. 411.

(2) F. H. MYERS. *Proceedings of the Society for psychical research*, 1887, p. 507.

(3) Jules PACHEU, *op. cit.*, p. 275.

L'extase et tous les accidents mentaux mal connus, les grands troubles émotifs, les agonies semblent fournir précisément une réalisation de cette pensée libre de toute règle et par conséquent les intuitions les plus précieuses.

Si je ne me trompe, on trouvera une conception sur certains points analogues dans le grand travail de M. Jean Baruzi sur *Saint Jean de la Croix* dont je n'ai pu faire encore qu'une étude incomplète. Ici encore l'expérience mystique de l'extase brise les bornes de la connaissance claire, elle détermine « la nuit », car elle supprime les objets ordinaires de nos perceptions sensibles, mais ne nous fait-elle pas connaître la divinité et ne dépasse-t-elle pas la contemplation métaphysique ?

Ces théories philosophiques et religieuses se rattachent à un mouvement plus important et plus curieux sur lequel nous aurons à revenir dans le second volume de cet ouvrage, celui des « religions du sentiment » qui veulent un Dieu sensible au cœur, non à la raison. Ces religions ont leur expression en particulier dans les ouvrages de Newman et dans *L'expérience religieuse* de W. James, elles ont provoqué un exposé remarquable et une critique aussi acérée que plaisante dans l'ouvrage de Vernon Lee, *Les mensonges vitaux* (1). Nous comprendrons mieux ces conceptions dans leur ensemble après avoir étudié la psychologie des sentiments religieux.

Pour le moment bornons-nous à rappeler que ces théories à propos de l'extase prennent leur point de départ dans l'idée de l'inconnu : « C'est toujours une tentative, comme dit Vernon Lee, pour identifier le résidu mystérieux laissé par la pensée scientifique avec les mystères des différentes religions (2) ». Placer ainsi la religion dans le domaine de l'inconnu scientifique ne me paraît pas faux, cela rappelle la définition de la religion que donnait récemment M. Paul Ultramare : « Observée historiquement la religion apparaît comme l'ensemble des sentiments et des croyances, des actes et des institutions, suscités dans les individus et les sociétés par les phénomènes de l'univers et de la vie que l'homme se sent hors d'état soit de comprendre, soit de modifier à son gré (3) ».

(1) VERNON LEE, *Les mensonges vitaux*. Etude sur quelques variétés de l'obscurantisme contemporain. Traduction, de M. E. Bernard Leroy, 1921.

(2) VERNON LEE, *op. cit.*, p. 157.

(3) PAUL ULTRAMARE, *La religion et la vie de l'esprit*, 1925, p. 8.

C'est l'application particulière de cette conception au phénomène de l'extase qui me paraît peu intelligible. Considérer une crise de nerfs, un trouble pathologique, un petit délire en réalité assez puéril comme le plus mystérieux des phénomènes du monde physique et moral me semble un choix bien singulier. Si on veut fonder la religion sur l'inconnu, sur le résidu laissé inexpliqué par la science et par la philosophie, que l'on prenne comme point de départ un fait quelconque de la vie et de la pensée, la naissance, la mort, le progrès, et tout ce qui dépend du temps. Mais pourquoi bâtir des constructions métaphysiques sur l'évanouissement graduel d'une extatique quand on observe des faits du même genre dans tout sommeil normal ? La meilleure réponse à faire à ces doctrines c'est le travail patient d'explication des phénomènes de l'extase que nous avons commencé en considérant d'abord leur aspect intellectuel.

Il y a des raisons particulières qui ont amené ce choix des phénomènes extatiques pour y attacher les croyances religieuses. Nous verrons plus tard qu'un des besoins primordiaux de toutes les religions, c'est le besoin de faire parler les Dieux et de considérer certaines paroles humaines comme des réponses de la divinité. On a été obligé de chercher, pour les interpréter de cette manière, certaines paroles anormales par certains côtés que l'on pouvait ainsi opposer aux paroles uniquement humaines, c'est ce que font encore aujourd'hui les spirites quand ils attribuent à l'Esprit les paroles qu'un médium exprime en secouant les pieds d'une table. Les premières religions ont considéré comme divines les paroles des idiots, des déments, des épileptiques, puis pendant longtemps celles des somnambules hystériques. Les explications scientifiques ou les apparences d'explication que la psychologie a données de ces dernières paroles ont déterminé un abandon des somnambules par les religions et il a fallu se rejeter sur des phénomènes anormaux qui semblaient moins étudiés et moins expliqués scientifiquement. Ici encore les progrès de la science suffiront pour amener les esprits religieux eux-mêmes à oublier et à mépriser les plus belles extases mystiques.

Il y a encore un autre sentiment, plus général peut-être, qui a troublé un grand nombre d'observateurs quand ils ont étudié des extatiques, c'est ce caractère de joie, de bonheur ineffable, de satisfaction, d'admiration pour soi-même qui rayonne autour

de l'extatique. Bien des auteurs s'indignent « contre ceux qui parlent de maladies de la volonté à propos d'états où la nature humaine apparaît si noble et si belle ». Nous sommes habitués, hélas ! par une longue expérience à associer la douleur et la tristesse avec les désordres et les maladies. La joie est plutôt rare dans la vie, elle vient après des efforts et des succès et nous la croyons liée à un perfectionnement de la vie. Il est très difficile devant une personne qui a un tel sentiment d'intellection, qui est si sûre de tout comprendre et qui jouit si admirablement, de ne pas nous laisser suggestionner, de ne pas chercher à sympathiser avec cette joie pour la ressentir un peu et de ne pas admirer cette pensée que nous envions. Nous avons plus de peine à appliquer à ce moment le principe que nous recommandait Charcot pour l'étude des névropathes : *Nil admirari*. Il nous faut faire un effort pour comprendre que la joie n'a pas le privilège d'être toujours raisonnable et correcte, qu'il y a des joies fausses et des joies pathologiques et qu'un individu n'a pas toujours une intelligence supérieure simplement parce qu'il se figure qu'il comprend tout.

Enfin un dernier argument me semble avoir un peu plus d'intérêt. Beaucoup d'auteurs entraînés probablement par l'un des sentiments précédents se sont efforcés d'énumérer les belles œuvres, les grandes pensées que l'on constate chez beaucoup de personnages qui ont eu des crises d'extase : « Sainte Thérèse, par exemple, le type de l'âme mystique, fut la réformatrice de son ordre, la fondatrice de dix-sept couvents de Carmélites déchaussées ; elle a pendant vingt ans tourné ou surmonté tous les obstacles, négocié, lutté, gouverné avec une activité, une habileté, une persévérance, une entente des détails, une largeur d'esprit incomparable... ». On en conclut que l'extase a joué un grand rôle dans ces belles œuvres, qu'elle a inspiré et dirigé la conduite et la pensée de ces personnages. Pour que cet argument ait quelque valeur il faudrait établir que c'est pendant l'extase qu'ont été résolus les problèmes, qu'ont été inventées les belles pensées. Comment songer à une pareille démonstration quand il s'agit de personnages très anciens, passablement légendaires dont on accepte le plus souvent sans contrôle possible toutes les affirmations ? On attribue à l'extase tous les mérites possibles simplement parce que le sujet lui rapporte son intelligence et sa force et parce qu'on admire l'extase.

Sans doute certains troubles nerveux et peut-être des états

extatiques qui, comme nous le verrons, se rapprochent des agitations peuvent avoir une certaine influence sur l'activité et sur la forme littéraire que prennent les pensées. Mais il faudrait une étude précise pour montrer jusqu'où peut aller cette influence, qui, en général, semble fort restreinte. Ces individus, en effet, n'ont pas passé toute leur vie en extase, ils ont pendant des périodes bien plus longues présenté une activité normale. Pendant ces périodes, ils ont été capables d'observer, de comprendre, de réfléchir et il est infiniment probable que leurs actions et leurs pensées les plus importantes se sont préparées et développées pendant ces périodes. Auguste Comte a-t-il écrit le Cours de philosophie positive *parce qu'il* a été interné à Charenton, ou bien ne l'a-t-il pas écrit *quoiqu'il* ait été interné à Charenton ?

Pour résoudre ce problème sur le rôle de l'extase dans la formation de ces pensées il ne faut pas se contenter de ces exemples historiques et des affirmations des mystiques, il faut étudier en détail la manière de juger et de croire de sujets actuellement sous nos yeux. Nous venons de faire cette étude et nous sommes obligés de reconnaître que nous n'avons pas constaté l'existence d'une pensée supérieure pendant l'extase. Nous avons été obligés de constater une croyance simple, immédiate, mal nuancée et mal critiquée. Cette pensée se rapprochait de celle des individus suggestionnés et de celle des débiles et les caractères inférieurs de cette pensée ont rendu compte d'une manière assez précise de nombreux phénomènes observés pendant l'extase.

6. — Les attitudes et les stigmates

Ces études sur l'état mental pendant les délires peuvent même être étendues et elles trouvent une application et une justification dans l'interprétation des symptômes que nous avons notés dans les autres états. Le délire paraît déborder au delà de la période proprement délirante et déterminer des attitudes qui semblaient difficiles à interpréter. C'est ainsi que je crois pouvoir interpréter maintenant deux phénomènes caractéristiques qui nous ont frappés dès le début de l'observation, la marche sur la pointe des pieds et l'apparition des petites plaies qui constituaient les stigmates du Christ.

On sait que Madeleine dès les débuts de son séjour à l'hôpital marchait constamment sur l'extrême pointe des pieds et qu'on la comparait à une danseuse de l'Opéra, c'est même cette démarche qui avait attiré notre attention sur elle. Cette démarche était en rapport avec une extension extrême du pied sur la



Fig. 35. — Contracture des jambes pendant les délires de crucifixion, légère torsion des pieds en dedans qui indique la tendance à appliquer un pied sur l'autre « pour que les deux pieds soient percés par le même clou ».

jambe et une contracture permanente des muscles du mollet. Quand on examinait la malade, la contracture s'étendait également aux muscles de la cuisse, aux muscles extenseurs et adducteurs, mais en dehors de l'examen, cette contracture ne devait pas être aussi considérable, car la malade pouvait en marchant écartier les jambes et conservait une certaine souplesse des mouvements (fig. 35). J'ai raconté dans la biographie et dans les

études sur l'évolution de la maladie, les discussions qui ont eu lieu à la Salpêtrière à propos du diagnostic de la contracture qui déterminait cette étrange démarche. J'avais soutenu dès le début que cette contracture persistant déjà depuis trois ans, invariable, ne cédant à aucun traitement psychologique devait dépendre de quelque lésion organique. Des objections importantes avaient été présentées et pendant longtemps cette contracture des jambes fut classée parmi les contractures systématiques en rapport avec des idées fixes (1) et expliquée par les lois de la névrose hystérique. On a vu les considérations qui m'ont conduit à revenir à mon premier diagnostic et à admettre qu'une maladie organique de la moelle épinière, probablement une syringomyélie avait joué un grand rôle dans ces troubles de la marche.

Au fond Madeleine n'a pas tout à fait tort, quand elle répète que l'idée de sa propre crucifixion et l'idée de son enlèvement au ciel ne se sont bien développées qu'après les douleurs des pieds et le relèvement du talon qui étaient survenus spontanément à plusieurs reprises, que ces croyances ont été renforcées par le sentiment de l'extension permanente des pieds et du relèvement du corps : « La pensée de la croix, disait-elle, a accompagné et suivi les douleurs des pieds plutôt qu'elle ne les a précédées, car ce que j'éprouvais était bien de nature à me rappeler le crucifiement. Lorsque j'avais des rages de dents je pensais aux soufflets donnés à notre Seigneur, des douleurs de tête me rappelaient son couronnement d'épines. Les pensées d'être crucifiée sont venues de la même manière ».

S'il en est ainsi pourquoi cette opinion, que j'exprimais d'ailleurs dès le début, a-t-elle rencontré tant de résistance quand on examinait Madeleine à la Salpêtrière ? C'est parce que ces symptômes que je rattache maintenant à une maladie organique se présentaient d'une manière très anormale avec des exagérations et des transformations évidemment psychiques. Cette contracture des pieds était absolument permanente et invariable ; comment une contracture aussi intense était-elle compatible avec une telle agilité, car Madeleine était capable de marcher fort longtemps et même de courir sur la pointe des pieds. Ces

(1) Cf. *Névroses et idées fixes*, 1898. I, p. *Accidents mentaux des hystériques*, 1893, p. 109.

contractures qui ne changeaient point avec l'état de la santé se modifiaient un peu selon les idées qui traversaient l'esprit. Debout Madeleine avait les pieds très droits et parallèles car elle ne songeait qu'à s'élever au ciel ; couchée sur son lit elle avait les pieds étendus mais déviés en dedans car un pied reposait sur l'autre : il s'agissait alors de la crucifixion, « un même clou traverse les deux pieds » et la position des bras étendus s'harmonisait avec celle des pieds. Les traitements, massages, mobilisations, suggestions avaient des effets fort différents suivant les idées que Madeleine avait à ce moment sur son directeur. Les traitements que je faisais étaient efficaces quand j'avais moi-même la direction, ils n'avaient plus la moindre influence quand Dieu avait la direction. En effet, pendant les extases et les délires de consolation, quand Madeleine était en réalité fort suggestible, je ne pouvais rien obtenir, car je me heurtais à une idée fixe, à une auto-suggestion préalable, à l'idée que Dieu voulait cette position des pieds. Je réussissais dans les tentations, quoique la malade en période de doute fut beaucoup moins suggestible, parce qu'elle croyait moins fermement à ce moment aux ordres de Dieu et qu'elle était plus disposée à accepter les miens. Il y a dans tous ces faits des marques évidentes de l'influence morale sur cette attitude.

Nous ne pouvons donc pas conclure d'une manière simple, parce que rien n'est simple dans la vie, ni dans la maladie ; la démarche de Madeleine dépendait à la fois d'une lésion organique de la moelle et d'un délire. Le délire, survenant à la période de torture et de consolation, nous est connu et nous avons vu comment se développent à ce moment les idées de crucifixion et d'assomption. Mais ces idées dépassent l'expression du délire proprement dit, elles se comportent comme des suggestions post-hypnotiques. Ces suggestions semblent s'éveiller à propos de certains signaux qui sont les douleurs et les troubles du mouvement déterminés par les lésions de la moelle. L'état mental délirant vient compliquer les symptômes de la maladie et détermine cette singulière démarche sur la pointe des pieds qui pendant tant d'années a donné à Madeleine une allure si singulière.

Le dernier phénomène dont il nous reste à parler, les petites érosions sur la peau des pieds, des mains et de la poitrine qui

reproduisent si exactement les cinq plaies du Christ et qui constituent les stigmates des mystiques nous présente un problème beaucoup plus difficile à discuter (fig. 36).

Ce qui constitue le stigmate mystique, ce n'est pas seulement la place de ces petites lésions, ce sont les conditions dans lesquelles elles apparaissent. Si on constatait ces lésions après une déchirure de la peau produite par un instrument tranchant manié par le sujet lui-même ou par quelque autre personne, elles n'auraient aucun intérêt. Il faut pour que l'on parle de stigmate mystique véritable et non simulé que ces lésions apparaissent sans action externe locale, sans traumatisme évident. C'est précisément à cause de l'absence de l'explication usuelle par le traumatisme que l'on trouve dans ces lésions un aspect religieux et miraculeux. La lésion est produite soit directement par l'action de Dieu qui se plaît à rendre le sujet semblable à lui-même, soit indirectement par l'imagination du sujet qui se représente les plaies du Christ mais qui reçoit du ciel une force spéciale surajoutée à son imagination pour la rendre efficace.



Fig. 36. — Les stigmates sur les deux pieds.

Cette conception des stigmates mystiques est très bien indiquée dans cette page célèbre de saint François de Sales (1) qui explique

(1) SAINT FRANÇOIS DE SALES. — *Traité de l'amour de Dieu*, liv. IVI, ch. XX. Ce passage a déjà été cité et discuté par bien des auteurs. GRATIOLLET, — *Anatomie comparée du système nerveux dans ses rapports avec l'intelligence*, II, p. 628. BERTRAND. — *De l'extase*, 1820 ; MANOUVRIER, *Rev. philosophique*, 1896. I, p. 643. BARTHÉLÉMY. — *Le dermatoglyphisme*, p. 112. BOURNET, — *Saint François d'Assise*, p. 90 ; G. DUMAS, La stigmatisation chez les mystiques chrétiens, *Revue des deux mondes*, mai 1907.

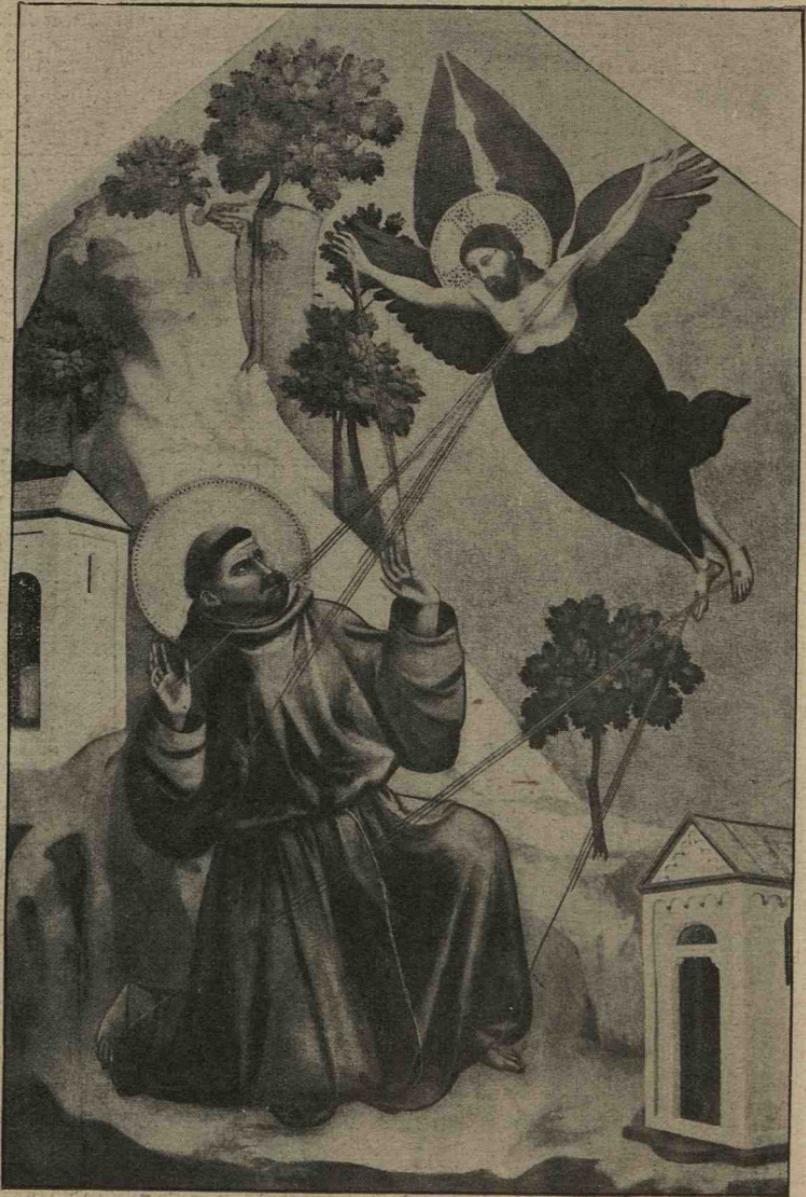


Photo Girodon.

Fig. 37. — Tableau de Giotto di Bondone. — Saint François d'Assise, au Musée du Louvre.

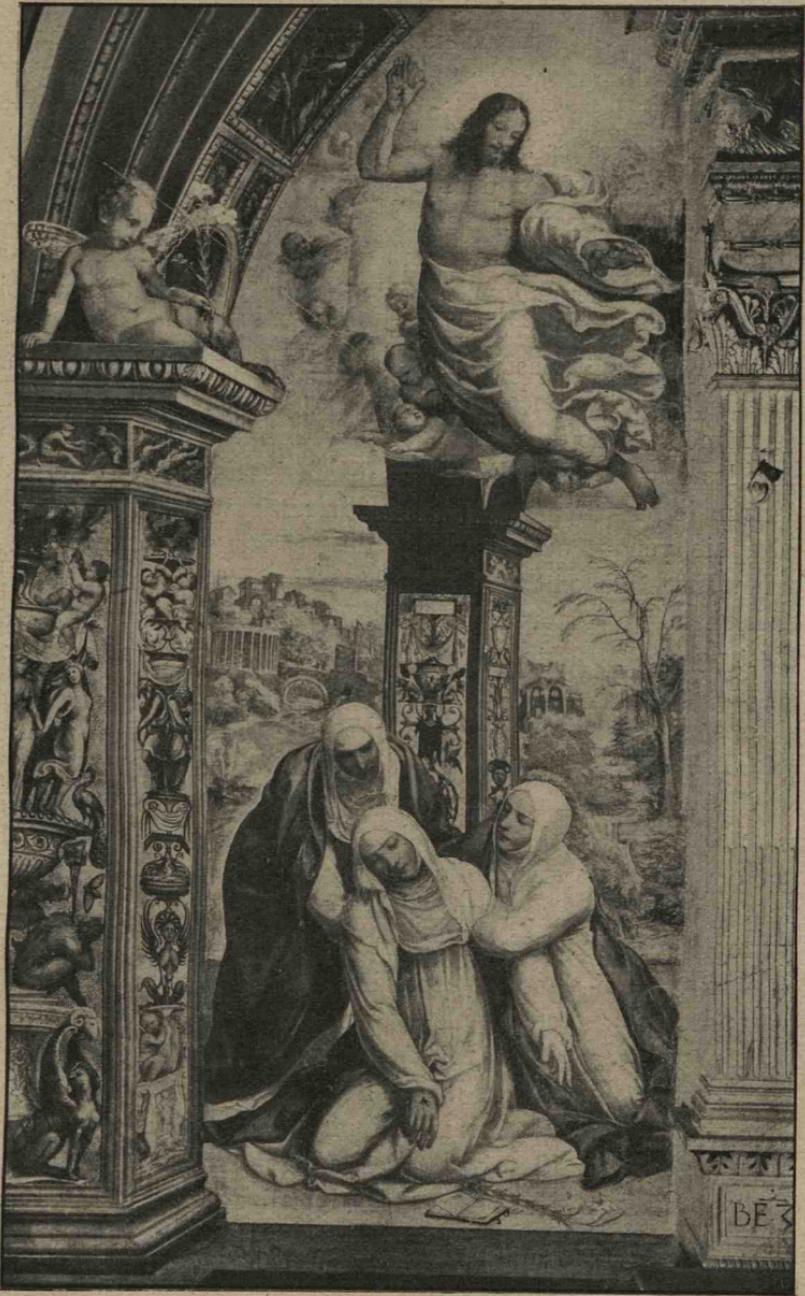


Photo Olinari

Fig. 38. — Tableau de Sodoma. — Sainte Catherine de Sienne Eglise de San-Domenico à Sienne.

les stigmates de saint François d'Assise. « L'imagination appliquée fortement à se représenter les blessures et les meurtrissures que les yeux regardaient alors si parfaitement bien exprimées par l'image présente, l'entendement recevait les espèces infiniment vives que l'imagination lui fournissait, enfin l'amour employait toutes les forces de la volonté pour se complaire et se conformer à la passion du bien aimé, dont l'âme sans doute se trouvait toute transformée en un second Crucifié. Or, l'âme comme forme et maîtresse du corps, usant de son pouvoir sur iceluy, imprima les douleurs des playes dont elle était blessée ès endroits correspondants à ceux auxquels son amant les avait endurées... L'amour donc fit passer les tourments intérieurs de ce grand amant de saint François jusques à l'extérieur et blessa le corps du même dard de douleur duquel il avait blessé le cœur. Mais de faire les ouvertures en la chair par dehors, l'amour qui était dedans ne le pouvait pas bonnement faire. C'est pourquoi l'ardent Séraphin venant au secours darda des rayons d'une clarté si pénétrante qu'elle fit réellement les plaies extérieures du crucifix en la chair que l'amour avait imprimées intérieurement en l'âme ». C'est également cette conception qui se trouve reproduite dans les nombreux tableaux qui représentent le Séraphin dardant les rayons sur les pieds et les mains du saint stigmatisé (fig. 37 et 38).

Il est visible que c'est également la conception que Madeleine a de ses propres stigmates, elle s'en étonne et me les présente comme une chose extraordinaire ce qu'elle ne ferait pas pour une égratignure d'origine connue. Elle remarque avec intérêt leur analogie avec les plaies du Christ : « C'est coupé à vif sur le sein comme avec une lance et cependant je n'ai reçu aucun coup en cet endroit, j'y ai senti une douleur, mais je n'ai rien vu qui ait pu la provoquer... C'est vrai que c'est comme la blessure du cœur que l'on voit aux images du Christ... Vous dites que la plaie du Christ est à droite, c'est vrai ordinairement, mais le grand Christ dans l'église de la Salpêtrière a la plaie à gauche à la place du cœur... J'ai réfléchi à toutes ces fautes des hommes réputées légères et qui sont pour le cœur de Jésus comme autant de coups d'épingle, le lendemain matin, j'ai été saisie en voyant autour de la plaie que j'ai au côté une quantité de petites cloques qui étaient comme autant de coups d'épingle ». Suivant les états qu'elle traverse, tortures ou consolations, elle attribue ces stig-

mates au démon ou au bon Dieu : « Comme le démon se plaît à singer les choses de Dieu il peut arriver que par son action des marques apparaissent sur certaines personnes pour les aveugler sur elles-mêmes... Ces marques sont une grâce que Dieu fait à certaines âmes qu'il veut associer d'une manière particulière au sacrifice de son Fils et qu'il rend pour des desseins à lui, des images vivantes du Crucifié ». Elle admet donc toujours qu'il n'y a pas eu de cause naturelle de traumatisme local au point de départ.

L'étude de ces stigmates suppose donc la vérification fondamentale de ce fait qu'il n'y a pas eu de traumatisme et qu'il n'est pas possible qu'il y en ait eu un d'aucune espèce, c'est par là que toute étude doit commencer. Si les précautions pour rendre impossible le traumatisme ayant été bien prises on constate que le stigmate n'apparaît plus, il sera facile de conclure que ce n'est pas un vrai stigmate mystique, que cette plaie dépend d'une action externe locale et il y aura lieu de chercher si cette action était volontaire ou involontaire, consciente ou subconsciente, etc. Si, au contraire, les précautions étant bien prises, tout traumatisme étant considéré comme impossible, le stigmate continue à apparaître on pourra aborder l'étude des miracles ou de la puissance de l'imagination, on entrera dans le problème des vésications par suggestion, de l'action de l'esprit sur le corps, etc. Mais ces études secondaires ne peuvent avoir aucune valeur tant que la première vérification n'a pas été faite d'une manière décisive.

Je m'étais figuré au début que cette étude sur les stigmates de Madeleine se présentait dans des conditions particulièrement favorables. La plupart des stigmatisés connus étaient dans des couvents, entourés de religieux peu disposés à la critique de ce prétendu miracle. Madeleine, qui semblait pleine de sincérité avec moi, était dans un hôpital, où je pouvais demander toutes les surveillances. Il semblait facile d'arriver à des conclusions nettes, de mettre en évidence les supercheries et les illusions, de montrer la cause simple de ces petites lésions si étranges. J'ai dû rapidement changer mon opinion, reconnaître que tout dans ce problème est extrêmement difficile à vérifier et me convaincre que l'on ne peut arriver qu'à des interprétations moyennes et complexes.

Il faut commencer par interroger Madeleine et attirer son attention sur les traumatismes qui ont pu précéder l'apparition

du stigmaté et sur leur importance. A de certains moments elle semble me bien comprendre, elle admet qu'avant de parler de miracle il faut vérifier si cette petite bulle de pemphigus apparaît tout à fait spontanément, sans aucune action extérieure à cet endroit. Elle sait que si j'arrive à constater un frottement, un grattage, un choc extérieur je ne l'en rendrai pas responsable, que je ne l'accuserai pas de mensonge, que je considérerai ce petit mouvement comme accidentel, involontaire, inconscient. Mais ceci bien compris, elle répète à maintes reprises ses affirmations absolues : « Je puis le certifier, je suis sûre que je ne me suis aucunement frottée ou grattée à cet endroit... Je ne pensais pas du tout à avoir quelque chose au cœur et j'en ai été bien surprise... Je l'ai déjà écrit et je l'écris encore *je n'ai absolument rien fait pour faire venir cette bulle* à mon pied que je n'attendais pas (c'est elle-même qui souligne)... Je suis bien certaine de n'y avoir aucunement touché les jours précédents. » Elle ajoute qu'elle est prête à se soumettre à toutes mes vérifications, qu'elle se prêtera à tous les contrôles et qu'elle m'aidera de tout son pouvoir pour arriver à la vérité.

Tout cela est fort bien, mais est-ce suffisant pour entraîner notre conviction ? Sans doute nous savons que Madeleine est très sincère et qu'elle a toutes sortes de scrupules à propos du moindre mensonge. Mais nous avons vu déjà ce qu'il faut penser de la sincérité des malades dans certains états, surtout quand des sentiments religieux sont en jeu ; Madeleine ne nous a-t-elle pas avertis elle-même que pendant des années elle a menti sur son véritable nom et sur son histoire : les directions d'intention, les mensonges à soi-même, les auto-persuasions sont toujours à redouter. En outre Madeleine peut parfaitement se tromper, oublier des actes qu'elle croit insignifiants et qui ne le sont pas. Enfin, elle change d'état psychologique et elle n'a pas toujours la même bonne volonté. A d'autres moments elle va déclamer : « Si vous ne croyez pas que c'est un miracle, vous m'accusez d'un mensonge odieux... ou miracle ou crime ! » C'est le « tout ou rien » de la pensée asséritive, la disparition des degrés et des nuances. Mais cela l'amène à trouver mes vérifications injurieuses pour elle et irrévérencieuses pour Dieu et à s'opposer à toutes mes précautions.

Nous voici obligés de ne pas tenir grand compte des paroles de la malade et de la soumettre à une surveillance externe,

Cette surveillance est-elle possible ? Je ne sais pas à quel moment le stigmaté peut apparaître et il y a souvent des intervalles de plusieurs mois sans aucun stigmaté, peut-on exiger que pendant tout ce temps, nuit et jour, des infirmières aient les yeux fixés sur les pieds et les mains de Madeleine ? Il n'y fallait pas songer et il était nécessaire de recourir aux pansements occlusifs et aux appareils.

Comme je l'ai raconté dans ma conférence sur Madeleine j'ai cru pendant quelque temps résoudre le problème par des bandages occlusifs. J'établissais autour du point à protéger une sorte de pansement ouaté qui devait empêcher tout contact sur le point où apparaissait le stigmaté et je le fermais par des cachets de cire. Mais songez que le bandage devait rester en place pendant des semaines et des mois et que le sujet pendant ce temps continuait à marcher constamment et déplaçait tout le pansement. D'ailleurs il lui aurait été bien facile de le déplacer et de le remettre à mon insu.

J'ai eu l'idée de faire construire par M. Verdin un petit appareil évidemment assez rudimentaire mais un peu plus pratique. Cet appareil consistait essentiellement en une plaque de métal adaptée au cou de pied et portant en son centre au lieu du stigmaté un verre de montre enchâssé. Je fixais cet appareil par des cordons et des cachets de cire et je pouvais surveiller à travers le verre de montre la région du stigmaté sans que le sujet put la toucher (fig. 39). Il n'y avait pas lieu cependant d'être entièrement satisfait : cet appareil ne pouvait pas être appliqué sur la peau d'une manière absolument exacte, il était toujours facile de glisser quelque chose entre la peau et l'appareil. J'ai essayé de faire porter sous l'appareil un bas de caoutchouc fin portant une seule ouverture en regard du verre de montre, on n'aurait pu faire pénétrer une pointe jusqu'à l'endroit du stigmaté sans déchirer le caoutchouc. Madeleine me fit observer que le bas se déchirait de lui-même quand elle marchait. Ce qui était plus grave c'est que l'appareil de cuivre déterminait des frictions, des compressions malgré toutes les précautions et faisait naître sur divers points du pied des excoriations de toute espèce que la malade me montrait avec quelque ironie en remarquant qu'elles n'étaient certainement pas des stigmates.

J'ai donc été obligé de renoncer à la surveillance continue,

ce qui a permis aux stigmates d'apparaître plusieurs fois à l'improviste et sans aucun contrôle sur un point ou sur un autre. J'ai dû me borner à ne mettre l'appareil et à n'établir la surveillance qu'à certains moments que le sujet me désignait lui-même, quand pour une raison ou pour une autre il se sen-



Fig. 39.

tait disposé à croire que le stigmate se préparait à cet endroit.

Quel a donc été le résultat de ces tentatives de surveillance ? En général il a été nul. Pendant des semaines et des mois les précautions ont été à peu près bien prises et les stigmates ne se reproduisirent pas ou apparurent à d'autres endroits qui n'étaient pas surveillés. Dans l'étude du Dr Imbert sur la stig-

matisée La Palma je trouve déjà cette même remarque que le stigmaté se produit toujours à l'endroit que l'on ne surveille pas. Une seule fois j'ai obtenu un résultat assez curieux : Madeleine me prévint le 5 juin 99 qu'elle sentait sur le dos du pied droit de fortes douleurs caractéristiques. J'ai examiné et noté par écrit l'état de l'épiderme à ce moment : il n'y avait aucune lésion véritable, mais on constatait une certaine dépression et une notable rougeur à l'endroit du stigmaté, rien de plus. J'ai appliqué l'appareil occlusif avec précaution ; le lendemain une excoriation de l'épiderme d'un centimètre de long et d'un demi centimètre de large laissant écouler de la sérosité et du sang était visible à travers le verre de montre. J'ai fait photographier cette lésion telle qu'elle était avant de retirer l'appareil resté bien en place (fig. 40). Dans ce cas, en admettant, ce qui me paraît bien probable, que Madeleine n'a rien introduit sous l'appareil, la lésion s'est développée d'une manière fort nette tout à fait à l'abri du contact. Mais je suis obligé de le constater, elle avait déjà débuté nettement et se manifestait par de la douleur, de la dépression de l'épiderme et de la rougeur avant l'application de l'appareil et cette expérience intéressante ne démontre pas l'absence complète de traumatisme les jours précédents avant ces premiers symptômes.

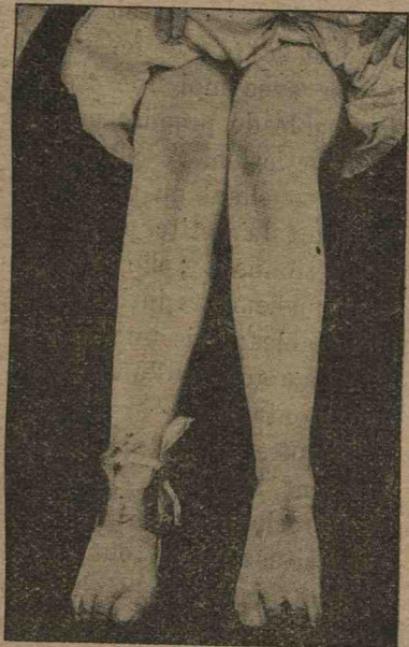


Fig. 40. — Le stigmaté apparaissant sous le verre de l'appareil comme sur le pied laissé à découvert.

Non seulement je n'ai pas pu démontrer l'absence ou l'impossibilité de tout traumatisme avant le stigmaté, mais j'ai été même conduit peu à peu à la conviction que l'existence d'un certain traumatisme avant le stigmaté était toujours très probable. Je ne fonde pas cette probabilité sur la loi banale qui nous fait associer un traumatisme avec une lésion,

car la généralité de cette loi est justement le point en question. Je fonde cette probabilité sur un certain nombre d'observations faites sur la malade elle-même.

D'abord Madeleine sous l'influence de ses habitudes ascétiques est parfaitement capable de se faire à elle-même des blessures assez graves : elle a sur la poitrine de grandes cicatrices de brûlures, l'une en forme de croix, les autres en forme des deux lettres J. M. (fig. 19). Elle avoue qu'elle s'est fait elle-même ces brûlures : « J'avais peur en entrant dans la prison qu'on ne me prit la croix de fer que j'avais toujours sur moi et j'ai voulu porter avec moi une croix indélébile ». Madeleine est surtout incapable de prendre une précaution pour éviter une blessure et une lésion. A plusieurs reprises je l'ai prise en flagrant délit, touchant au pansement que j'avais mis sur le stigmaté, grattant la petite plaie, l'envenimant et si j'ose ainsi dire la perfectionnant ; elle s'excuse en parlant de démangeaisons, d'attouchements insignifiants, de stigmates déjà développés et invariables ; mais une fois je lui ai fait constater des stries de grattage autour d'un stigmaté qui venait de paraître et qu'elle me montrait.

Ensuite, il est important d'observer que cette femme a souvent, sur la peau, des petites éruptions, des ecchymoses, des érosions épidermiques souvent analogues aux stigmates, mais situés sur de tout autres parties du corps sans signification et que Madeleine néglige complètement de me montrer. Ces éruptions dépendent quelquefois de troubles cutanés, mais sont souvent en rapport avec des traumatismes divers, comme la pression trop prolongée d'une cuisse sur l'autre. Madeleine me raconte une fois qu'elle a dû toute la nuit se battre avec le diable, qu'il l'a rouée de coups et qu'elle en porte encore les marques sur les bras, les épaules et la poitrine. Il est vrai qu'elle a de graves ecchymoses et quelques érosions, mais il est facile de lui montrer que ces ecchymoses ont été produites par ses propres bras qu'elle serrait convulsivement l'un sur l'autre pendant des heures.

La nature des crises extatiques prédispose la malade à des accidents localisés ayant la place des fameux stigmates. Il ne faut pas oublier que pendant ces crises la malade va garder une immobilité absolue pendant de longues périodes, souvent plus de vingt-quatre heures ; si pendant cette longue immobi-

lité une partie dure du corps pèse sur une partie fragile, il y aura une ecchymose et une lésion. Or, dans ces extases, les mains sont souvent crispées, le poing serré, l'ongle du médius pressant exactement au point où se présente le stigmaté des mains ; on observe d'ailleurs assez souvent cette lésion de la paume dans les contractures de la main mal surveillées. Madeleine a sur la poitrine un gros crucifix et plusieurs médailles métalliques : que les bras serrent un de ces objets dans une mauvaise position sur le sein et il y aura une coupure. Les pieds étendus sont très souvent placés l'un sur l'autre « le même clou les traversant », la grosse callosité développée sur la tête du premier métatarsien à cause de la marche sur les pointes pressera la peau du dos du pied contre les os et produira une lésion au milieu du dos du pied. Il y a là des traumatismes infiniment probables qui auront justement pour résultat de produire les stigmates aux endroits consacrés.

J'ajouterai une dernière remarque, qui n'aurait pas de valeur démonstrative si elle était isolée, mais qui confirme les précédentes, c'est que l'influence morale isolée sans le traumatisme matériel n'a jamais suffi pour déterminer le stigmaté. J'ai essayé bien des fois pendant l'extase de suggérer ou de faire suggérer par Dieu l'apparition d'un stigmaté déterminé ou d'un phénomène analogue, des brûlures, des vésications. Jamais je n'ai obtenu aucun succès de ce genre. On peut même remarquer que de très belles crises de crucifixion dans lesquelles la malade développait surabondamment l'idée des blessures du Christ et en ressentait les souffrances n'ont pas été suivies par l'apparition des stigmates. Ceux-ci, au contraire, apparaissent quelquefois d'une manière inattendue après des crises où il n'avait pas été question de crucifixion. Une autre influence semble donc devoir s'ajouter à celle des représentations imaginaires et c'est probablement celle des traumatismes dont je viens de parler.

Devons-nous immédiatement conclure que les stigmates sont complètement expliqués, qu'il s'agit simplement de lésions produites par des compressions trop longtemps prolongées pendant les extases ? Ce serait beaucoup trop simple et les faits sont plus complexes. S'il en était ainsi nous devrions être surpris par le petit nombre des stigmates qui ont été constatés : en sept ans j'ai observé une vingtaine de fois cette apparition. Mais les crises

d'extases et les immobilités prolongées ont été cent fois plus nombreuses, pourquoi n'ont-elles déterminé qu'un aussi petit nombre de stigmates ?

Ici se place une observation qui m'a paru importante et curieuse à propos de la date d'apparition des stigmates. Presque toujours, 16 fois sur 20, les stigmates ont apparu à une époque déterminée, dans les journées qui précédaient le commencement des règles. Le stigmate apparaît par exemple le 12 avril 1893, les règles commencent le 13 ; le stigmate apparaît le 9 mai 99, les règles commencent le 11 mai ; le stigmate se montre le 3 juin 99, les règles le 4 juin, et ainsi presque toujours, quand j'ai pu vérifier les dates avec précision. Cette coïncidence du stigmate avec les règles que j'avais relevée n'était pas faite pour plaire à Madeleine qui certainement l'aurait évitée si elle l'avait pu. C'est là encore un détail qui plaiderait pour son absolue sincérité si cela n'était pas inutile. Après sa sortie de l'hôpital bien des personnes et des prêtres en particulier, qui s'étaient précipités sur cette pauvre femme après ma conférence à l'Institut psychologique, auraient bien désiré constater le phénomène des stigmates. Mais les stigmates ne reparurent plus si ce n'est une fois ou deux incomplètement. Or Madeleine était sortie de la Salpêtrière âgée de 49 ans et la ménopause avait déjà supprimé les règles à peu près complètement. On peut rapprocher de ce fait une autre observation, c'est que dans quelques cas, quand les stigmates ne coïncidaient pas avec les règles, ce qui était rare, ils survenaient après des émotions violentes qui avaient bouleversé la malade.

Il est probable que dans ces journées d'émotion et dans les journées qui précédaient immédiatement les règles, il y avait de grands troubles circulatoires. Charcot, puis Hallion et Comte, 1895, signalaient déjà la fréquence de ces troubles à propos de diverses occasions chez les malades atteints de syringomyélie ; on peut faire la même remarque pour les malades qui présentent des troubles cardiaques et surtout du rétrécissement aortique. D'ailleurs on peut noter chez Madeleine à ce moment de l'œdème des chevilles, des dispositions aux congestions localisées, des plaques de rougeur au cou, à la face, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. J'ai noté à ce moment que la peau des régions légèrement œdématisées était anormalement susceptible. Une simple boulette de coton que j'avais posée sur un pied dans la région de la cheville

et que j'avais simplement fixée par deux bandelettes de diachylon a déterminé le lendemain une forte ampoule suivie d'une lésion épidermique tout à fait analogue à celle du stigmaté.

Cette susceptibilité spéciale de la peau, cette sorte de disposition momentanée à un certain dermatographisme apparaissant à certains moments explique la rareté des stigmates et les conditions de leur apparition. Il ne suffisait pas d'un rêve de crucifixion et d'une compression prolongée d'un pied par les durillons de l'autre pour que le stigmaté apparut sur le dos du pied, il fallait encore que cette compression coïncidât avec une période de circulation anormale et de susceptibilité de la peau. Cette coïncidence dépendait du hasard et Madeleine, qui ne s'en était pas rendu compte, était la première à s'étonner de cette apparition irrégulière des stigmates. Elle me faisait justement observer que je me préoccupais trop de ses grattages ou de ses pressions sur la peau puisque le plus souvent ils ne déterminaient rien de particulier. Cela était exact, j'avais essayé moi-même de déterminer des lésions de la peau par des petites pressions sans y parvenir jusqu'au moment où j'ai pu déterminer la condition qui rendait efficaces ces petites pressions.

Mais ces dispositions physiologiques doivent être encore complétées, par des dispositions morales qui jouent également un rôle incontestable. Madeleine, malgré mes réclamations, ne prend pas de précautions pendant le délire de consolation, il semble même qu'elle affectionne certaines positions des membres qui sont favorables à la production des stigmates, elle s'intéresse énormément à ces petites ampoules quand elles apparaissent au bon endroit. Elle vient me les montrer et quoiqu'elle prenne un petit air détaché en faisant semblant d'ignorer de quoi il s'agit, elle le sait parfaitement et elle est fière de ce phénomène. Elle y attache autant d'importance qu'à sa marche sur les pointes et elle y voit une marque de son élection et de son assumption. Malgré mes ordres, il n'est pas sûr qu'elle ne regarde pas trop le stigmaté, qu'elle ne défasse pas le pansement que j'ai appliqué le matin, qu'elle ne touche pas à la petite lésion que, sous prétexte de démangeaison, elle ne l'embellisse pas un peu. Tout cela est-il du mensonge, de la simulation ? Je me garderai bien de le dire après avoir étudié ces attitudes morales intermédiaires entre le mensonge et la délusion qui caractérisaient précisément un certain stade psychologique. C'est justement parce que Madeleine est

amenée à ce stade pendant ses périodes délirantes que les stigmates se sont développés de cette manière et ont joué ce rôle. Il s'agit encore d'un phénomène qui a des liens étroits avec l'état de croyance asséritive qui a rempli la période de torture et de consolation.

CHAPITRE III

LE CONTENU DU DÉLIRE RELIGIEUX

Les caractères de la croyance pendant les périodes de doute et pendant les périodes délirantes ne déterminent pas seulement la forme du délire, ils ont aussi une influence sur le contenu même du délire. Il n'est pas possible de donner dès maintenant une étude complète sur les idées qui remplissent les périodes de torture et de consolation, car d'autres influences interviennent et avant tout l'influence des sentiments. Mais, si nous laissons de côté ce qui dépend des sentiments, nous constatons qu'une partie importante du délire est déterminée par cet état psychasténique dont nous avons poursuivi l'étude.

1. — Les tentatives de délire

M. Blondel dans son livre sur *La conscience morbide* a bien montré que chez beaucoup de malades le délire qui semble bien systématisé n'a pas toujours eu autant d'unité qu'on le suppose. Autour du délire principal ou devenu principal, il y a une foule d'autres idées délirantes qui ont commencé de se développer, mais qui ont avorté. Nous retrouvons facilement ces fragments du délire chez les délirants psychasténiques typiques comme Sophie ou Clarisse dont le délire est au fond mal systématisé, mais nous les trouvons également chez Madeleine, malgré l'unité apparente de son délire religieux. Elle semble à divers moments de sa vie essayer tel ou tel délire et s'arrêter avant qu'il n'envahisse son esprit.

A plusieurs reprises j'ai constaté chez elle des débuts de délire hypocondriaque : elle grossissait d'une manière mélodramatique

le danger de petites hémorroïdes ou d'une inflammation de la gorge ; à propos de quelques boutons d'acné, elle décrivait la mort horrible des cancéreux qui allait être bientôt la sienne : il était curieux de voir cette femme si certaine du Paradis, si désireuse d'y arriver le plus tôt possible, s'effarer de cette manière à propos de maladies imaginaires.

Les problèmes politiques donnaient lieu à des interprétations tout à fait délirantes. L'alliance franco-russe avait le don de l'horripiler, car la Russie n'était pas assez orthodoxe pour elle : « C'est une trahison que cette alliance, *la France a été vendue* ; la Russie suit toujours les instructions de Pierre le Grand, elle veut arriver à subjuguier la France et tous les moyens lui sont bons. La Russie nous envie tout ce que nous avons de beau, de noble, de grand ; elle n'a pas oublié l'incendie de Moscou et brûle du désir de se venger, la France se verra asservie par ce peuple qu'elle a si follement acclamé ! »

D'ailleurs il y a manifestement de temps en temps des tendances au délire de persécution : tout ce qui se passe autour d'elle au lieu d'être interprété comme des manifestations religieuses est interprété comme une preuve des conjurations des hommes contre elle-même. « Sur mon passage on disait des paroles grossières, on me traitait de *vendue*, on voulait faire croire que j'avais des rendez-vous avec des hommes... Une fois on a cherché à m'hypnotiser par derrière, les personnes avec qui je me trouvais se sentaient comme moi enveloppées d'influences. Un prêtre me disait : « Je ne m'explique pas pourquoi on s'occupe tant de vous, il y a quelque chose là-dessous.. » On a voulu m'empoisonner en m'offrant une bouteille de vin, heureusement cette bouteille est tombée par terre et s'est cassée, la Providence m'avait sauvée par un miracle, il était temps ! ». A plusieurs reprises elle a localisé ce délire de persécution sur telle ou telle personne, elle avait pris en haine en particulier un pauvre employé des postes qui habitait une mansarde voisine de la sienne et qui avait offert de lui rendre quelques services. Elle se figurait être persécutée par tous les habitants de la maison « qui ne peuvent pas perdre le plus petit objet sans m'accuser de l'avoir volé et sans venir fouiller ma chambre en mon absence, c'est une triste destinée ».

Les délires de grandeur ont failli éclore quand elle révélait des conspirations au commissaire de police, quand elle écrivait une

lettre aux députés pour leur enjoindre « de remettre l'image du Christ partout où elle a été lâchement enlevée. Vous ne voulez pas croire à la puissance de Dieu, vous serez bien obligés de croire à celle du démon ; c'est moi qui vous ouvrirai les yeux et qui rétablirai l'ordre dans la France... ». Un grand délire de persécution et de grandeur était fort possible, mais il a été arrêté dans son développement et remplacé par une autre pensée plus puissante dans son esprit.

Ces divers délires dépendent de l'état d'esprit pendant les périodes d'abaissement de la tension : à ces moments la croyance devient immédiate et sans critique et toute pensée prédominante devient une affirmation violente. Il y a un état de suggestibilité passager qui expose à la formation d'idées fixes et de délires. Quelles sont les pensées qui peuvent ainsi se transformer, chez notre malade ? Nous ne voyons guère chez elle de délire d'origine externe développé par le mécanisme des souvenirs traumatiques : aucune aventure de sa vie si bizarre ne semble avoir joué un grand rôle ; il s'agit toujours d'un délire d'origine interne qui transforme en croyance brutale l'expression d'une tendance antérieure. En effet, la crainte, l'orgueil et surtout la méfiance ont toujours joué un grand rôle dans le caractère de Madeleine, comme cela est naturel chez une faible et une timide. Madeleine se méfie toujours des personnes qui l'environnent, elle a peur, comme Sophie, « qu'on ne prenne de l'influence sur elle ». C'est cette méfiance de sa famille, en particulier de sa sœur qui a rendu difficile son retour au foyer. Ce sont là des traits fondamentaux du caractère psychasténique et il est naturel qu'ils puissent être à certains moments le point de départ de délires.

2. — Le délire d'Union

Les délires précédents ne se sont pas développés parce qu'une autre affirmation fondée sur une autre tendance encore plus importante dans le caractère psychasténique s'est présentée plus souvent dans les états asséritifs et a envahi l'esprit. On est disposé à dire qu'il s'agit d'un délire religieux et que cette croyance a été l'épanouissement des idées enseignées par la religion.

Cela est en partie exact, mais il ne faut pas exagérer le rôle de l'éducation et des idées religieuses dans ce délire. Sans doute Madeleine a eu une éducation catholique, peut être un peu étroite, mais ses sœurs ont eu exactement la même éducation et l'une a une religion normale très modérée, l'autre est devenue franchement irréligieuse. D'ailleurs peut-on dire que les idées proprement religieuses jouent un très grand rôle dans le délire de Madeleine ? Il n'y a guère d'interrogations métaphysiques sur l'origine du monde, sur celle de l'homme, sur la fin des choses. Elle n'a jamais pu comprendre ce que je lui disais sur le problème du temps et ne s'y est pas intéressée. Elle se satisfait sur tous les points par un semblant d'explication, par l'imagination d'un rôle des démons ou des anges qui ne correspond même pas à son degré d'instruction et d'ailleurs elle n'a écrit ses explications que sur ma demande. Son Dieu n'a rien de philosophique, il reste le Dieu des religions les plus simples. Au fond ce Dieu n'est qu'un homme, il n'a rien de plus que des idées et des sentiments tout humains. Il est seulement plus puissant que les hommes ordinaires ; mais encore cette puissance que lui prête Madeleine, n'a rien de bien extraordinaire : il dirige des chars, il fait des feux d'artifice, il fait du mal à ceux qu'il n'aime pas, il embrasse ceux qu'il aime, et leur donne des couronnes de diamants. C'est assez simple et en somme peu intéressant : la considération de ce Dieu et de ses propriétés ne me semble guère suffisante pour alimenter un grand délire.

L'essentiel de ce délire ne me paraît pas l'idée religieuse ; celle-ci vient secondairement se rattacher à quelque chose de plus important. Le délire de Madeleine est au fond le récit perpétuel de ses relations affectueuses avec un personnage qu'elle appelle Dieu. Si on laisse de côté la forme mentale des délires et leur évolution, le contenu des délires de Madeleine n'est pas différent de celui des délires de Nathalie qui rêve indéfiniment à ses relations affectueuses avec un prince allemand, délicieux et puissant, qu'elle baptise du nom cependant anglais de Byron. Chez cette autre malade nous n'hésitons pas à dire qu'il s'agit d'un délire d'amour, il en est exactement de même chez Madeleine. Son délire présente des formes très spéciales au point de vue de la croyance et surtout comme on le verra au point de vue des sentiments, mais le contenu est un délire d'amour.

Madeleine est intarissable sur cet amour, comme on l'a déjà

vu : pendant toutes les périodes d'extase et de consolation elle ne pense qu'à l'amour et ne parle que de l'amour. « Oui, c'est vrai, l'amour me brûle, mais s'il fait mon tourment il est en même temps ma félicité, parce que cet amour est divin... En allant à Dieu il embrasse toutes les créatures qu'il voudrait voir véritablement heureuses par cet amour divin... Je voudrais être plus forte pour mieux supporter les flots d'amour qui inondent mon cœur... Le mot rassasiement ne convient pas ; quand on est rassasié, on ne désire plus la continuation d'une jouissance, mais plus on aime plus on a soif d'aimer davantage. Jamais l'âme aimante ne dira : « C'est assez », toujours elle montera plus haut vers cet infini de voluptés sans nom que prodigue l'amour... J'ai eu une crise d'amour pendant la messe, j'ai versé d'abondantes larmes parce que des flots d'amour m'envahissaient le cœur et le faisaient battre comme si j'allais mourir. Ah ! qui pourrait rendre compte de ces impressions tout à la fois si fortes et si enivrantes. L'amour nous brûle, nous dévore en même temps qu'il nous comble de délices : on aime la blessure qu'il nous fait, on jouit de la volupté qu'il apporte, on voudrait communiquer son feu à tous, embraser l'univers entier, faire de toutes les âmes un seul cœur pour le jeter dans la fournaise de l'amour divin... Il me semble que mon cœur est comme un volcan prêt à jeter des flammes... On ne peut douter à ce moment que cet amour ne vienne du ciel car il est trop pur, trop violent et trop ineffable. L'amour humain ne peut avoir ce désintéressement et cette suave volupté. »

Ce qui est particulièrement intéressant, c'est la forme que prend cet amour dans les états de consolation : il n'est pas un amour qui cherche, qui aspire à quelque chose, il est un amour satisfait qui est arrivé au terme de ce qu'il poursuivait. C'est l'affirmation cent fois répétée du succès complet, de la conquête de l'amour, c'est en un mot le triomphe de l'amour. « Je jouis de tous les plaisirs réunis dans un sentiment d'amour inouï pleinement satisfait. J'avais toujours une gêne au cœur, parce que je pensais que mon amour n'était pas suffisamment partagé, maintenant j'ai un sentiment ineffable que mon amour est compris, partagé, rendu au centuple, c'est une telle confiance, un tel abandon ! » Elle fait des vers assez médiocres sur l'amour et les récite à mi-voix :

« Ah ! quel est donc ce feu qui brûle ainsi mon âme ?
 D'où viennent ces transports qui m'enlèvent aux cieus ?
 Pourquoi tant désirer communiquer ma flamme
 Aux hommes ici-bas heureux ou malheureux ?
 Qui donc peut me causer cette insigne souffrance
 Qui consume mon cœur d'un infini bonheur,
 Me fait souvent pleurer d'une joie si intense,
 Me fait ressusciter quand je crois que je meurs ?

.....
 Je ne me connais plus, je sens une énergie
 Qui dans un corps si faible a lieu de m'étonner,
 Il me semble vraiment reprendre une autre vie
 Et je veux l'employer tout entière à aimer ! »

Cet amour triomphant se déverse sur tout ; « les oiseaux l'aiment et chantent pour elle, les petits enfants lui sourient, les malades de la salle ont des têtes divines et sont remplies d'amour pour elle, enfin elle possède l'amour de tous ».

Mais, dira-t-on, cette interprétation qui fait de l'amour le centre et l'essentiel de ce délire peut s'appliquer aux consolations et ne peut pas s'appliquer aux tortures, il faut alors admettre deux délires différents. Ce n'est pas mon avis, et je suis disposé à croire que le contenu du délire de torture est exactement le même et qu'il est toujours question de l'amour de Dieu. Mais c'est l'amour malheureux et définitivement repoussé, Dieu non seulement ne l'accueille plus, mais il la chasse, il l'abandonne au Diable contre lequel elle résiste désespérément, car elle voudrait se conserver pour Dieu. En un mot « Dieu la déteste » et la haine n'est que l'inverse de l'amour. Tous les actes, toutes les paroles, qui, pendant les consolations plaisaient à Dieu, c'est-à-dire qui réussissaient, n'aboutissent plus qu'à provoquer le mépris et la colère de Dieu, c'est-à-dire qu'ils échouent lamentablement. C'est là un exemple typique de cette pensée catastrophique dont nous verrons l'importance dans les états mélancoliques : toute action que la malade se représente n'aboutit qu'à des catastrophes et la haine de Dieu est la plus grande des catastrophes. Le Dieu que Madeleine se représente n'est pas seulement un Dieu vengeur, c'est un Dieu haineux, qui cherche à faire aux hommes et à elle-même le plus de mal possible, à les brûler, à les faire piétiner par des chevaux rouges, etc. Quand je lui fais observer que c'est là

une bien fâcheuse conception du bon Dieu, elle me répond que c'est tout naturel, « puisqu'il en est arrivé à nous détester » : c'est tout à fait un délire de persécution par Dieu.

Quand Madeleine nous dit que Dieu nous déteste, elle ajoute tristement : « J'ai bien peur de le détester aussi ». Non seulement elle n'arrive plus à se faire aimer par Dieu, mais elle ne réussit plus à l'aimer elle-même et comme les obsédés scrupuleux qui se croient entraînés à des actes immondes, elle passe à l'extrême opposé et elle croit qu'elle déteste Dieu : cela soulève le problème de l'inversion des sentiments et de la peur de l'acte dans les délires mélancoliques.

N'insistons pas pour le moment sur ces problèmes, sur les transformations du même acte suivant qu'il est envisagé sous la forme du succès ou sous la forme de l'échec, nous aurons l'occasion d'étudier ces questions longuement à propos des sentiments. Je ne les indique ici que pour montrer l'unité fondamentale du délire dans les tortures et dans les consolations. La différence porte sur le ton de sentiment qui accompagne la représentation de l'acte, c'est-à-dire sur les réactions de succès ou d'échec qui se développent en même temps qu'elle, mais au fond l'acte dont il est question est toujours le même : le contenu du délire dans les tortures et dans les consolations est toujours le même, c'est l'amour de Dieu.

Cette conclusion ne doit pas surprendre, beaucoup de mystiques comme sainte Thérèse décrivent leurs extases comme « des états d'Union » et ne parlent que « de la délicieuse agonie et du doux martyre de l'amour ». Beaucoup d'écrivains qui ont étudié les mystiques ont insisté sur le rôle essentiel que joue l'amour dans toutes leurs pensées. M. Bournet dans son livre intéressant sur saint François d'Assise dit que la folie de saint François a été la folie de l'amour, mais de l'amour pour les hommes autant que pour Dieu : « Ainsi que l'amour-propre, la charité a ses fous (1) ». M. Havelock Ellis, dans son livre sur *La pudeur* insiste sur les amours fous que l'on trouve à chaque page dans la vie des Saints, et soutient que beaucoup de ces états mystiques ne sont que des romans d'amour (2). Il est vrai qu'il se place surtout au point de vue de l'amour sexuel, ce qui

(1) BOURNET. — *Saint François d'Assise*, p. 107.

(2) HAVELOCK ELLIS. — *La pudeur*, trad. p. 400, 403.

me paraît un peu étroit. M. Marcel Hébert dans son petit livre sur *Le divin* nous donne une étude intéressante sur le grand mystique brabançon Jean Ruysbroeck, l'Admirable, né entre Hal et Bruxelles en 1274. Il répète que la vie de ce personnage « n'est qu'amour et bonheur... C'est l'amour, toujours l'amour et la même espèce d'amour... La carrière des mystiques n'est qu'un long effort pour se rendre moralement dignes de leur Seigneur », de l'objet de leur amour (1). M. D. Roustan dans l'introduction qu'il a placée au début de son édition du traité de Malebranche sur l'amour de Dieu a décrit la psychologie de Mme de Guyon qui « aimait Dieu plus que l'amant le plus passionné n'aime sa maîtresse » (2). Pour étudier la psychologie de la religion et en particulier les états mystiques, il faut toujours en revenir à l'étude du sentiment de l'amour.

3. — L'amour obsession et l'amour délire

Cette étude de l'amour ne nous surprend pas, nous l'avons déjà rencontrée. A plusieurs reprises j'ai insisté sur l'importance de l'étude de l'amour quand on examine des névropathes. On est surpris de les entendre si souvent parler d'amour, beaucoup accusent l'amour de les avoir rendus malades et rattachent leur trouble à quelque sentiment d'amour, mais beaucoup aussi et quelquefois les mêmes considèrent l'amour comme une panacée qui les guérira de tous leurs maux et aspirent à le retrouver. C'est cette importance du rôle de l'amour dans les névroses que j'avais signalée depuis longtemps qui a été le point de départ des doctrines du Freudisme. Ces auteurs ont voulu expliquer ce fait par l'intervention exclusive des tendances sexuelles et n'ont parlé que de l'amour sexuel. C'est là à mon avis une erreur grossière que j'ai déjà discutée plusieurs fois et que je reprendrai en cherchant l'origine des jouissances de l'extase. Une fonction particulière, si importante qu'elle soit, ne modifie pas de cette manière toute l'activité du névropathe : au lieu de rattacher tous les phénomènes des névroses à une seule tendance de l'orga-

(1) Marcel HÉBERT, *Le divin*, 1907, p. 15, 31, cf. Jules PACHEU, *op. cit.*, 1911, p. 125.

(2) MALEBRANCHE, *Traité de l'amour de Dieu*, Préface de D. ROUSTAN, 1922, p. 14.

nisme, je suis disposé à croire que des modifications générales de l'organisme, de son activité et de sa force jouent un rôle plus important dans la maladie et dans ce sentiment de l'amour. Le fait fondamental que nous aurons à étudier en détail dans le second volume de cet ouvrage et que je rappelle seulement ici, c'est que de nombreuses actions sociales, les luttes, les concurrences, les obéissances, les attitudes que l'on prend quand on reçoit des punitions, des reproches, etc., déterminent des dépenses et des épuisements des forces. Inversement d'autres actions et quelquefois les mêmes dans d'autres circonstances deviennent pour l'homme des sources de force et de tension psychologiques. Non seulement les actes sexuels, mais les imitations, les commandements, les obéissances même, les attitudes que l'on prend quand on reçoit des encouragements, des louanges, etc., peuvent remonter et exciter. L'homme redoute les premières actions et il s'écarte des individus qui en sont l'occasion, il recherche les secondes et comme il ne peut les accomplir qu'avec l'aide d'autrui, il recherche les individus dont la présence les détermine. C'est à ce propos que se sont développées les conduites de la haine et les conduites de l'amour.

Les névropathes qui sont avant tout des asthéniques et des atoniques, pour qui la perte des forces ou l'acquisition des forces sont des choses de grande importance, auront très facilement et très fortement ces sentiments de haine et d'amour ; ils s'efforceront de fuir les individus qui donnent naissance à la haine et de se rapprocher des individus qu'ils aiment et par qui ils veulent être aimés.

Dans ces conduites de la haine et de l'amour une grande part se rattache aux sentiments, mais il y a également dans ces conduites un côté intellectuel qui n'est pas sans importance. Quand il s'agit de sujets parvenus à un certain stade du développement psychologique, l'application de ces sentiments à un individu déterminé ne peut se faire sans une série de croyances. Il faut croire que cet individu est capable de nous faire du mal ou du bien, de nous épuiser ou de nous remonter ; il faut croire que nous avons déterminé en lui des sentiments de haine ou d'amour, que nous méritons les uns ou les autres. Il faut croire en particulier que nous pouvons gagner son affection et la conserver ; il faut croire que les sentiments de ces individus sont durables, qu'il nous rendra des services longtemps, et même toujours. En

un mot le développement et l'application de ces sentiments se compliquent d'une série d'opérations intellectuelles et d'affirmations plus ou moins réfléchies. Comme nos malades ont une foule de troubles de la croyance, ils n'exécuteront pas correctement ces diverses affirmations et il y aura des obsessions et des délires soit de la haine, soit de l'amour.

Les obsessions d'amour sont bien connues et j'ai eu bien souvent l'occasion de les décrire. « Les besoins d'obéissance, de soins, de flatteries de ces malades leur ont créé des obsessions d'ordre et de domination, mais ils peuvent aussi être exprimés d'une autre manière, ils sont alors demandés comme des manifestations d'affection. Il s'agit alors du fameux besoin d'aimer et d'être aimé qui joue un rôle si considérable dans la conduite des névropathes : « J'ai tant besoin d'adorer et d'être adoré, répètent-ils... Je n'ai pas le mari ou la femme que j'avais rêvé... J'ai tant besoin de caresses, de cajoleries, d'affection, d'amour, je n'ai jamais pu en avoir autant qu'il m'en aurait fallu... Je ne pourrai être guéri que par l'affection et l'amour ». Tel est perpétuellement le langage d'un grand nombre de ces malades (1) ». Ce passage d'une lettre écrite par une malade, Emma, que j'ai souvent décrite est bien caractéristique : « Aussi loin que je me souviens, nous dit-elle, toutes les sottises ou toutes les bonnes actions que j'ai pu faire viennent de la même cause, une aspiration à un amour parfait et idéal où je puisse me donner tout entière, confier tout mon être à un autre être, Dieu, homme ou femme, si supérieur à moi que je n'aurais plus besoin de penser à me conduire dans la vie, ni à veiller sur moi-même. Trouver quelqu'un qui m'aimerait assez pour se donner la peine de me faire vivre, quelqu'un à qui j'obéirais aveuglément et en toute confiance, sûre qu'il m'éviterait toute défaillance et me mènerait tout droit, très doucement et avec beaucoup d'amour vers la perfection, qui m'élèverait avec lui toujours vers le bien et le beau auquel j'aspire et ne puis parvenir, n'ayant pas la force d'éviter les tentations... Combien j'envie l'amour idéal de Marie-Madeleine et de Jésus : être le disciple ardent d'un maître adoré et qui en vaut la peine, vivre et mourir pour son idole, croire en lui sans aucun doute

(1) *Obsessions et psychasténie*, 1903, I, p. 32, 40, 88, II, p. 11, 49, 92, 404, 410, *Médications psychologiques*, II, 137, 145, III, 180.

possible, tenir enfin la victoire définitive de l'ange sur la bête... Me tenir dans ses bras si enveloppée, si petite, si blottie sous sa protection et tellement à lui que je n'existe plus (1) ».

Tantôt il ne s'agit que d'une aspiration à l'amour, ou du regret d'un amour perdu, tantôt les malades sont obsédés par la pensée de la difficulté de gagner cet amour et de le payer. Ils consentent bien à faire de menus cadeaux, librement, à leur heure, à rendre de petits services le plus souvent imaginaires ; mais ils sont maladroits, incapables d'agir utilement et sans aucune persévérance et ils veulent au fond que leurs cadeaux et leurs services soient surestimés : « la moindre des choses devrait avoir une grande valeur si on m'aimait réellement » (2). Le plus souvent d'ailleurs, ils veulent être aimés de cette manière sans avoir rien à faire eux-mêmes, ils veulent être aimés pour des qualités naturelles qu'ils ont ou qu'ils croient avoir apportées en naissant ou pour des actions anciennes, faites autrefois, qui leur ont créé des mérites et des droits indéfinis sans qu'il soit nécessaire de les renouveler ; c'est ce qu'ils appellent « être aimé pour soi-même ». Je comprends d'ailleurs assez bien ces protestations des malades : ce qu'ils veulent c'est la certitude, la sécurité dans l'amour, une garantie que le dévouement complet continuera indéfiniment dans toutes les circonstances. Or s'ils doivent le payer par de l'argent, par l'observation de leurs troubles, par des services ou par le don de leur corps, ils n'ont pas cette certitude absolue et inconditionnelle, car ils peuvent cesser d'être riches, intéressants, forts, jeunes et beaux et alors le dévouement conditionnel disparaîtra. Ou plutôt tous ces paiements, quels qu'ils soient, impliquent des actes à faire, des efforts pour donner quelque chose ou même pour se donner, ils ont peur de ne pas pouvoir toujours faire ces actes et ils sont effrayés à la pensée d'avoir à les faire pour conserver les dévouements : « Il vaut bien mieux, répètent-ils tous, être aimés pour soi-même ». Enfin cet amour même parfait peut-il se prolonger indéfiniment, n'avons-nous pas à entrevoir des morts, des changements, de nouvelles adaptations qui exigeraient des actions possibles ? Chacun de ces problèmes peut déterminer d'interminables questions, car sur tous les points, le « mendiant d'amour » a des doutes et se comporte comme un obsédé.

(1) *Obsessions et psychasténie*, II, Observation 185, p. 405.

(2) *Médications psychologiques*, 1919, II, p. 142.

Les obsessions de persécution ou plutôt les obsessions de haine sont peut-être moins connues car on a davantage étudié les idées de persécution sous la forme délirante. Cependant elles ne sont qu'une inversion des obsessions précédentes et se présentent aussi très fréquemment, je suis disposé à croire que dans bien des cas elles précèdent le véritable délire de persécution et que leur étude permettrait de le mieux comprendre. Les mêmes malades asthéniques et douteurs n'envisagent plus l'aide que peut leur donner un autre homme, mais le surcroît de travail, de dépenses que peut occasionner pour eux l'action d'un autre homme, car l'action sociale a un double aspect, elle peut nous enrichir ou nous épuiser. Ils ont peur qu'on ne leur prépare des discussions, des combats, des souffrances et ils sont obsédés par cette crainte. Ils s'interrogent à ce propos pour savoir si l'hostilité existe, si ils l'ont provoquée, comment ils pourraient la faire disparaître définitivement sans combattre eux-mêmes, exactement de la même manière que les précédents s'interrogeaient sur l'amour. J'ai rapporté bien des observations de ce genre (1). Voici en particulier un homme de 36 ans toujours aboulique et inquiet qui a déjà eu des crises de doutes et de scrupules. Il a reçu une lettre anonyme où on lui dénonce la conduite de sa femme et il a commis la sottise de la montrer à ses camarades d'atelier. Il croit maintenant que ses camarades se moquent de lui, il est inquiet et il s'interroge indéfiniment sur leur attitude. « Sont-ils vraiment méchants avec lui, sont-ils capables de mettre du poison dans ses aliments, que leur a-t-il fait pour cela, etc. ? » C'est un interrogatoire obsédant qui porte sur la haine au lieu de porter sur l'amour.

Je rappelle à ce propos un détail qui sera intéressant plus tard, c'est que dans certains cas ces obsessions de haine sont la transformation, l'inversion d'une obsession d'amour antérieure (2). Un jeune homme de 30 ans remplit des pages d'injures contre les petites ouvrières qui n'ont pas répondu à ses avances déjà pathologiques, il se figure qu'il est possédé par elles, qu'elles accaparent sa volonté et le forcent à prendre leur voix, leur attitude. L'observation de Px... est particulièrement typique : cette femme de trente-sept ans habitait avec sa mère et sa sœur et commandait depuis longtemps d'une manière despotique à toute

(1) Cf. *Obsessions et psychasténie*, 1903, II, les observations 234, 235, 236.

(2) Cf. *Médications psychologiques*, 1919, II, p. 160.

la maison. Elle a d'abord eu vis-à-vis de sa sœur une obsession d'amour avec manie d'être aimée et d'aimer, puis une obsession de domination et d'accaparement, se montrant au dernier degré jalouse de cette sœur. Enfin devant quelques résistances de la sœur qui essayait de se réserver une ombre d'indépendance, elle s'irrita de plus en plus et arriva à une sorte de délire de la persécution qui n'était en réalité qu'une manie obsédante de haine contre sa sœur. Elle sentit elle-même qu'elle devait quitter définitivement la maison : « Je sentais que je n'étais plus maîtresse des autres, qu'il aurait fallu faire des choses que je ne pouvais pas faire, j'ai fini par voir rouge et j'ai compris qu'il valait mieux me sauver ». Dans une vingtaine de mes observations le délire de persécution ou de haine se présente de la même manière comme une transformation des obsessions d'amour et de domination.

C'est qu'en effet ces obsessions de haine peuvent se transformer en délires comme nous l'avons constaté à propos de toutes les obsessions. Sans doute il y a des délires de persécution qui sont différents des délires psychasténiques que nous venons d'étudier. Ce sont des délires où les fonctions réfléchies semblent bien conservées, où le fonctionnement intellectuel n'est que légèrement abaissé au-dessous du stade expérimental. Ce sont les vrais délires systématisés, en apparence raisonnables, analogues à des systèmes philosophiques, mais tout à fait imperméables à l'expérience et en contradiction avec toutes les vérifications : on les retrouve surtout chez ceux que l'on appelle des interprétateurs. A l'extrémité opposée il y aura des délires de persécution presque démentiels avec des troubles portant non seulement sur la croyance réfléchie, mais même sur la croyance immédiate et à la fin sur les opérations intellectuelles élémentaires (1). Mais entre les deux il y a des malades qui pendant toute leur vie ou pendant une longue période de la maladie restent dans un état de dépression intermédiaire avec les réactions de la croyance asséritive, certitude brutale, hallucinations auditives verbales, égocentrisme, etc. Parmi mes anciennes observations je rappelle celle de Xs. qui montre bien le passage de

(1) Cf. HENRI WALLON, *Le délire de persécution*, Thèse 1909; L. THUILLIER LANDRY, *Etude sur le délire à évolution démentielle précoce*, Thèse 1916.

l'obsession au délire et la prolongation du délire à forme psychasténique (1). Je rappelle aussi cette curieuse obsession de Lrm. qui à certains moments devient tout à fait délirante et qui amène des scènes de bataille avec son meilleur ami (2).

Ce qui s'est passé pour les idées de haine se présente également pour les obsessions d'amour et il y a de nombreux délires psychasténiques de l'amour. Des malades ont été longtemps obsédés par une aspiration à l'amour d'une personne et ils ont eu à ce propos des croyances troublées par des interrogations et des doutes. A un certain moment, à la suite d'un abaissement plus grand qui supprime la réflexion déjà défaillante, ils cessent d'interroger et de douter, ils affirment ce qu'ils désiraient, ils construisent un délire dans lequel ils réalisent l'amour de cette personne qui devient pour elles un père, un amant ou un mari.

Je rappelle l'observation de Ssa., jeune fille de 26 ans toujours malheureuse dans sa famille et maltraitée par son père. Dans un état de doute et de scrupule elle allait se confesser perpétuellement : un prêtre la prit en pitié et lui donna une foule de bons conseils. La voici bouleversée par l'amour que lui inspire ce prêtre et après quelque temps, dans une période de dépression plus grande, elle raconte toute une histoire qu'elle adopte avec conviction et dans laquelle elle est la fille de ce prêtre qui la soigne et la dirige constamment (3).

J'emprunte aussi au même ouvrage l'observation de Druo., jeune fille de 24 ans, qui attendait impatiemment un certain M. Alphonse. Celui-ci devait venir incessamment la chercher pour l'épouser. Après une période assez longue de passion exagérée et ridicule, sous la forme obsédante et impulsive, pour ce garçon qu'elle avait rencontré, elle était arrivée non seulement à en parler constamment, mais à lui parler tout en restant seule et à l'entendre d'une manière précise, tantôt en tendant l'oreille, tantôt en faisant elle-même les réponses à voix basse. Il n'y a jamais eu de véritables hallucinations ni de la vue, ni du tact, ni même de l'ouïe : ce n'est qu'une histoire continuée, une scène qu'elle joue mais qu'elle accompagne d'une croyance brutale.

Enfin je viens de faire allusion à l'observation de Nathalie

(1) *Névroses et idées fixes*, 1898, II, Observation 233.

(2) *Obsessions et psychasténie*, 1919, II, p. 512.

(3) *Obsessions et psychasténie*, 1903, II, Observation 230.

qui est plus complexe, car il s'agit de ces états étudiés aujourd'hui sous le nom de schizophrénies et que nous retrouverons plus tard à propos de l'asthénie. Cette jeune fille de 30 ans vit depuis plusieurs années dans un rêve perpétuel qu'elle exprime tout haut de temps en temps avec conviction : « Elle vient de rencontrer ses trois enfants et l'aînée surtout est une petite fille bien jolie... Elle n'a pas le droit de parler à ses enfants parce qu'une grande conspiration politique à laquelle elle est mêlée l'oblige à vivre séparée de son mari et de ses enfants, à ne pas les reconnaître, car ce serait dangereux pour eux. Mais son mari n'en est pas moins un prince charmant, un prince allemand quoiqu'il descende d'une grande famille anglaise, celle des Byron... Elle a trouvé et elle retrouvera bientôt avec lui un bonheur parfait qu'elle ne peut pas réaliser dans sa famille, etc. »

Quand j'ai étudié les directions psychologiques des névropathes j'ai indiqué quelques-uns des dangers de ce traitement et j'ai décrit en particulier chez un homme de 45 ans, Uw. un délire singulier que j'appelais un délire inverse de la persécution et qui est une forme des délires d'influence. Le sujet emporte son directeur avec lui, le sent perpétuellement présent, lui parle et entend ses paroles par une inspiration intellectuelle, il se figure que ce directeur s'occupe constamment de ses moindres actions et les influence (1). On pourrait facilement ajouter un grand nombre d'exemples pour montrer la transformation des obsessions d'amour en délires d'amour et la réalisation délirante de l'union à laquelle aspire le malade.

Si nous revenons à notre malade Madeleine nous retrouvons chez elle un grand nombre de faits de ce genre. Ainsi elle a été toute sa vie très disposée aux obsessions et aux doutes de persécution. Les croyances et les doutes sur les paroles grossières que l'on prononçait sur son passage, les suppositions qu'on avait voulu l'empoisonner, les mauvais soupçons sur le voisin trop complaisant et trop aimable sont bien démonstratifs. D'une manière générale elle a dans l'esprit, depuis son enfance, l'idée qu'elle est destinée à souffrir plus que les autres, qu'elle souffrira toute sa vie. C'est en partie « parce que les souffrances des autres lui sont transférées », c'est aussi « parce qu'elle est le souffre-

(1) *Les médications psychologiques*, 1919, III, p. 438.

douleur de tout le monde... Dès mon enfance j'ai beaucoup souffert pour mes sœurs et par mes sœurs». Une chose m'a frappé dans son attitude, comme dans celle de beaucoup de personnes très religieuses, c'est qu'elle soupçonne toujours autour d'elle des railleries, des attaques contre ses croyances, des persécutions qui n'existent pas. Sitôt qu'on ne partage pas ses convictions religieuses, elle suppose une hostilité contre elle. Souvent je l'ai vu tourmentée, hésitant entre ce sentiment très développé et la constatation de bon sens qu'on ne gênait en réalité aucune de ses pratiques religieuses. Il y a dans tout cela une disposition manifeste à transformer en obsessions des idées de haine et de persécution. Quant au passage de ces obsessions à de véritables délires de persécution, il est bien indiqué dans l'étude rapide que nous avons faite au début de ce chapitre sur ses tentatives de délire.

Ces dispositions aux idées de haine sont beaucoup moins importantes dans la vie de Madeleine que les dispositions aux sentiments et aux idées de l'amour. Madeleine se préoccupe moins des dangers auxquels la société l'expose que des secours que cette même société peut lui apporter. L'amour qu'elle recherche constamment, auquel elle aspire depuis son enfance est celui d'une personne qui la protège, qui lui évite tout effort pénible, qui fasse à sa place les actions difficiles et coûteuses, surtout les actions sociales, qui d'autre part l'excite elle-même et lui fasse faire les actions avantageuses, capables de remonter sa force et sa tension. C'est cet amour spécial, objet d'aspiration pour tous les faibles psychologiques, que nous avons résumé faute de mieux par le mot « *besoin de direction* ». C'est ce besoin de direction, cette recherche d'une influence protectrice et excitante, qui, par les efforts et les doutes qu'ils déterminent, amène les obsessions et les délires.

Nous voyons ce caractère dès l'enfance dans l'attitude de Madeleine vis-à-vis de ses parents : « Dès mon enfance j'ai souffert de mon amour exalté qui ne parvenait pas à s'exprimer : j'éprouvais par moments un grand désir de me jeter dans les bras de mon père et de ma mère et de leur dire combien je les aimais ! Je n'osais pas ! Jamais ils ne se sont doutés des sentiments que j'avais pour l'un et pour l'autre. Plus d'une fois j'ai essayé d'écrire ce que je ne pouvais dire ; je le faisais en pleurant d'émotion. Puis après je déchirais mon papier et je renfermais mes impressions. J'aurais bien voulu avoir une

amie intime à qui j'aurais pu tout dire, mais même à une amie je ne pouvais rien dire. J'aimais beaucoup mes sœurs, mais avec elles je ne m'épanchais pas, elles ne m'auraient pas comprise. Je sentais pour toute personne un amour extrême, mais à personne je n'osais le témoigner. » Il est difficile de mieux décrire cet état d'esprit des faibles émotifs et timides qui aspirent à l'amour et qui ne peuvent pas le réaliser. Quand on a essayé de mettre cette enfant en pension loin de ses parents, elle est devenue très malade et il a été nécessaire de la retirer de la pension et de la ramener auprès des siens. Elle souffrait cruellement de la moindre séparation et de la moindre rupture d'affection, elle a même été malade à la suite d'un accident arrivé à sa poupée : « Toute jeune, à six ans, je crois, j'avais une poupée que j'aimais comme une mère aime son enfant. Cette poupée s'est trouvée égarée : grand désespoir ! Je me figurais qu'elle avait la vie comme moi, qu'elle souffrait et l'incertitude que j'avais sur son sort me déchirait le cœur, j'étais inconsolable. J'étais indignée qu'on puisse supposer que j'oubliais ma fille. Quand je l'ai retrouvée, la tête cassée, j'ai éprouvé toute la douleur d'une mère qui perd son enfant et il a fallu me tenir couchée, car j'ai été bien malade. »

Dans ces conditions il n'est pas étonnant qu'à tout âge, dans tous les états, les pensées et les écrits de Madeleine soient perpétuellement remplis de dithyrambes sur l'amour. « Oh oui ! c'est l'esprit d'Amour qui est tant nécessaire aux hommes. Seule la vraie charité fait qu'on se supporte, qu'on s'aide mutuellement, qu'on se sacrifie, qu'on se donne ! Ah ! pourquoi faut-il qu'on ne puisse trouver cet amour autour de soi ?... Ce seul mot d'amour me cause des transports mystérieux que je ne puis exprimer. Pour moi l'amour c'est tout, c'est la puissance incompréhensible et souveraine qui transforme tout, qui réunit tous les êtres dans une divine flamme, c'est le principe, c'est le but de toute ma vie, c'est la joie de l'âme sur la terre comme ce sera sa récompense dans le ciel, l'amour comprend tout, résume tout, défie tout... S'il est doux de donner aux pauvres quelque chose de ses biens, que dire de la félicité d'une âme qui se donne tout entière. Ah ! si les hommes savaient se donner ! Ah ! si je pouvais me donner !... »

Mais ce qu'on ne doit pas oublier et ce que j'ai déjà montré

bien des fois, c'est que Madeleine qui aspire à l'amour, qui veut qu'on se donne à elle et qui veut se donner à un autre n'y parvient pas dans la société humaine. Elle essaye cent fois d'établir avec des hommes ou des femmes cette union rêvée et pour une raison ou pour une autre elle se décourage et ne réussit pas. Nous avons vu sa déception dans son adolescence quand elle a de l'affection pour un jeune garçon de son âge. J'ai vu plus tard à l'hôpital ses efforts, quelquefois sincères, pour se lier avec certaines malades de la salle et j'ai dû constater que sa bonne volonté maladroitement et timide n'aboutissait à rien. Comme nous l'avons remarqué elle est restée sept ans dans la même salle sans se lier d'amitié avec personne et sans conserver après sa sortie de l'hôpital aucune de ces relations amicales que j'ai vu s'établir entre plusieurs autres malades. C'est là un caractère typique des psychasténiques, l'aspiration à l'amitié et l'incapacité d'établir ces relations sociales d'amitié.

Une forme intéressante de ce trouble sur laquelle j'ai souvent insisté, c'est la recherche d'amitiés anormales en dehors des personnes de leur âge et de leur milieu. J'ai déjà montré beaucoup de ces psychasténiques qui cherchent à se lier avec des individus d'une condition ou d'une éducation inférieure et très souvent avec des individus d'un âge très différent du leur. J'ai montré que ces différences d'âge et de situation rendent au moins en apparence les relations sociales plus faciles pour le timide. C'est à ce groupe de faits que je rattacherai la passion énorme et souvent bizarre que Madeleine montre pour les enfants. Elle a toujours voulu soigner et instruire de jeunes enfants, elle ne peut pas voir un enfant sans vouloir lui parler et jouer avec lui et elle éprouve en voyant des enfants des émotions folles : « Leur petite voix m'enchanté et me fait éprouver au cœur un sentiment qu'il m'est impossible d'exprimer. C'est pour moi la plus belle de toutes les mélodies. Quand je les entends, je suis captivée, hypnotisée, je ne me possède plus, je suis comme transportée au Ciel. Il y a des moments où je puis supporter cette joie ; mais dans d'autres je sens mon cœur défaillir, je fonds en larmes, je n'ai plus la force de supporter une pareille émotion, on dirait que je vais en mourir... »

On comprend que, dans ces conditions, Madeleine ait souffert bien souvent dans ses affections, qu'elle ait eu à maintes reprises des crises de doutes, de scrupules, des obsessions interminables

à propos de ses sentiments pour telle ou telle personne. Ces malades essayent de fixer leur besoin d'affection et de direction sur une personne particulière, puis à la suite de la moindre difficulté ils doutent que cette personne soit bien choisie, qu'elle ait un réel dévouement pour eux, qu'elle les aime bien pour eux-mêmes, qu'elle n'ait pas une arrière-pensée, que ces relations soient parfaitement honnêtes et pures, etc., etc. On pourrait trouver bien des exemples de ces obsessions de Madeleine sur ses amies, sur les prêtres qui essayaient de jouer le rôle de directeur de conscience. Je me borne à renvoyer à la description des interminables interrogations qui agitent son esprit pendant les périodes de tentation à propos de mon influence sur elle et de ma direction.

Inversement, comme l'esprit de cette malade est changeant, il y a des moments où ces mêmes sentiments déterminent de véritables convictions délirantes. Après avoir trop douté de l'affection que l'on a pour elle et de la pureté des intentions elle est trop convaincue à d'autres moments de l'exagération de cette affection et de sa perfection. Si nous avons été frappés du caractère pathologique de ses doutes pendant la période des tentations, nous reconnaitrons également l'aspect anormal des sentiments qu'elle a à mon égard à la fin des extases dans la période de consolation qui les suit.

Nous avons déjà vu qu'à ce moment Madeleine me croit constamment présent auprès d'elle, épiait ses mouvements et ses moindres pensées, elle imagine que je la dirige dans tous ses actes et que je suis prêt à la châtier avec une cravache d'or si elle résiste le moins du monde. Elle se souvient de ses doutes précédents, mais elle ne s'en préoccupe plus : « J'ai pensé à la bonté de Dieu qui nous pardonne nos doutes injurieux et j'ai la certitude que vous ferez comme le bon Dieu, que vous oublierez tout... Maintenant je vous vois sans cesse auprès de moi, mais je n'en suis plus surprise puisque vous êtes l'organe de la divinité... Le sentiment que j'éprouve est inexprimable, je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de vous être soumise. Et quand même, mon Père, vous jugeriez à propos de ne rien me dire, de ne rien m'ordonner, quand même vous n'auriez pour moi ni un regard, ni une parole, je jouirais quand même de me savoir en vos mains, toute à votre disposition, prête à faire votre volonté lorsqu'il vous plaira de la manifester... Quelle

paix indicible procure à mon âme cet abandon de moi-même à votre direction ! Quelle douceur je goûte à porter le joug ! »

Si on ne considère chez Madeleine que des sentiments de ce genre, des haines ou des amours s'adressant à des hommes réels, on ne sera guère embarrassé pour le diagnostic. Il s'agit évidemment de troubles psychologiques tout à fait analogues à ceux que nous venons de voir chez les malades précédents. Ce sont des obsessions et des délires à propos des sentiments de haine ou d'amour chez des malades chez qui l'amour a une grande importance, qui sont très peu capables d'établir des relations sociales correctes et dont les croyances sont facilement troublées. Le délire de Madeleine sur ma présence et ma direction perpétuelle est tout à fait identique à celui que nous avons observé chez Uw. et il se développe à peu près dans les mêmes conditions à propos de ma direction.

4. — Le directeur divin

Les pensées de Madeleine sont plus complexes : elle ne présente pas seulement ces amours pour des femmes ou des hommes de ce monde que nous croyons comprendre, elle a en outre et principalement des sentiments et des idées d'union avec Dieu qui sont souvent considérés comme d'une autre nature. Pouvons-nous comparer ces amours divines avec des amours humaines et parler encore d'obsessions et de délires d'amour sous une forme particulière ?

Evidemment le Dieu de Madeleine ressemble beaucoup à un homme et il est difficile d'imaginer une religion plus anthropomorphique que la sienne. Mais il y a cependant des différences assez importantes : ce Dieu n'est pas un homme comme les autres, soumis aux lois de la nature et aux lois de la raison, avec les mêmes faiblesses que nous ; il peut faire une foule de choses dont les hommes sont incapables et il est au-dessus de toutes les lois. Ce Dieu ne circule pas au milieu de nous de telle manière que tout le monde puisse le voir et le toucher, il est invisible comme il est tout-puissant. Ces différences incontestables modifient-elles profondément la nature de l'Union ? En apparence les relations ne semblent guère changées et nous avons vu que

Dieu était pour Madeleine un souverain, un enfant, un professeur, un père, un amant, c'est-à-dire qu'il remplissait vis-à-vis d'elle des rôles qu'un homme aurait parfaitement pu remplir. Si nous examinons le problème de plus près nous allons voir que la nature divine modifie assez profondément ces rôles, mais ces modifications ont toutes le même effet, elles ne font que faciliter et perfectionner l'amour et l'union sans en changer la nature.

Madeleine qui a une nature aimante ne réussit pas suffisamment à son gré à être aimée et à aimer. C'est évidemment à cause des difficultés que présente l'union avec les hommes réels en chair et en os. La différence qui existe entre les hommes, l'opposition des natures, des volontés, des intérêts, les défauts des autres et nos propres défauts rendent cette union difficile : il faut pour arriver à l'union des entreprises, des luttes, des adaptations de toute espèce. Madeleine fait difficilement et mal toutes ces actions et les a en horreur, ce qui fait qu'elle s'écarte des gens qu'elle aime le plus et qu'elle renonce à s'en faire aimer : « Rien ne me réussit, mes compagnes restent froides avec moi, les mères ont peur que je ne prenne leurs enfants et me les retirent. Mon cœur a soif d'amour et d'union et je sens qu'ici-bas il est impossible de le satisfaire, de là une tristesse intérieure qui me donne un besoin de pleurer et me fait désirer mourir. »

Nous la voyons de très bonne heure changer l'objet de son amour : « C'est maintenant le sentiment d'être aimée par Dieu qui me donne cette touche au cœur que je considère comme la plus grande grâce, c'est ce sentiment qui seul me fait répandre d'abondantes larmes d'une douceur que je ne saurais dire. » Tous les problèmes de l'amour humain sont transférés à l'amour divin. Est-ce que je fais bien tout pour obtenir l'amour de Dieu ? Est-ce que Dieu m'aime complètement, définitivement ? De là les interrogations et les obsessions sur la perfection de la conduite religieuse, sur les marques de la faveur divine, les miracles, la lévitation. Un pareil changement est-il intelligible ?

Le Dieu de Madeleine a sur les pauvres humains un avantage immense, c'est qu'il n'est pas vrai et n'a pas besoin d'être vrai. Entendons-nous, je ne parle pas du tout de la vérité religieuse

ou métaphysique, je parle uniquement de la vérité psychologique. Au point de vue psychologique, la vérité est une complication de la croyance réfléchie, c'est une action nouvelle qui se surajoute aux précédentes quand l'esprit atteint le stade rationnel et surtout le stade expérimental. Non seulement la formule verbale est soumise au contrôle des autres tendances et n'est affirmée qu'après avoir été combinée avec elles, mais encore elle est contrôlée par les lois sociales, par les lois de la raison et surtout elle est contrôlée par l'expérience. La formule verbale n'est affirmée, ne devient croyance que si elle se trouve d'accord avec l'idée de ces lois et avec certains actes perceptifs. En un mot une croyance réfléchie ne devient une croyance vraie que si elle est soumise aux lois de la raison et à la vérification expérimentale. C'est la nécessité de cette vérification qui rend si difficiles les amours et les actions avec les hommes : il ne suffit pas de construire dans son esprit les sentiments qu'on leur prête, il faut encore tenir compte du bon sens, ne pas leur prêter des conduites absurdes, tenir compte de leurs actes réels et de leurs paroles réellement prononcées, c'est la vérité de leurs sentiments qui est embarrassante et souvent pénible. Même si on ne tient pas compte de cette vérité logique et expérimentale, les croyances relatives aux hommes réels sont soumises dans la réflexion au contrôle des tendances perceptives. Nous désirons voir chez nos amis une certaine attitude et une certaine conduite, les entendre exprimer certaines paroles et nous ne croyons pas à leur affection si nous ne pouvons pas avoir ces perceptions. Jamais quand il s'agit des hommes réels on ne peut échapper aux actes et aux perceptions réelles.

Or, le Dieu de Madeleine a deux propriétés remarquables, il est tout-puissant et il est invisible. Il peut tout faire, il peut déranger l'ordre des choses adopté par le bon sens et il ne peut être perçu par aucun de nos sens. Il est vrai que Madeleine prend bien des libertés avec ces propriétés de Dieu et les change à sa fantaisie. Elle fait souvent parler Dieu selon les règles de la logique et de la morale humaines et ne lui prête des miracles que de temps en temps. Elle peut à certains moments le voir, l'entendre et le toucher, mais elle le considère comme invisible pour les autres hommes et de temps en temps invisible aussi pour elle-même. Dieu est impalpable quand il traverse les murs et il est palpable quand il caresse Madeleine. Il n'en est pas moins vrai

que la possibilité du miracle irrationnel et la possibilité d'échapper complètement aux perceptions humaines offre des commodités considérables pour supprimer tous les contrôles et toutes les discussions. Si je me permets de trouver la conduite de Dieu un peu étrange au point de vue moral, Madeleine me répond avec componction : « Dieu fait bien ce qu'il fait, sa volonté change tout en or ». Si je lui dis que Dieu doit être un bon Dieu et un Dieu pas trop bête, elle me répond ironiquement : « Est-ce que Dieu a besoin que nous l'approuvions et le trouvions intelligent ? Ses desseins sont impénétrables, il est tout naturel que vous ne compreniez pas. Dieu est ce qu'il veut être. » Si je demande à voir une preuve quelconque, elle cherche à me montrer des miracles quand elle est dans les périodes de doute, mais dans les périodes de conviction elle se moque de moi : « Vous avez des yeux qui ne savent pas voir les choses invisibles ». Voici des croyances bien à l'abri de tout examen indiscret.

En réalité Dieu n'est pas seulement ce qu'il veut, il est ce que veut Madeleine : il est amoureux, si elle est bien disposée, il est professeur et philosophe quand elle est prête à écouter ou plutôt à faire des discours. Il est sur ce point bien différent des hommes qui ne sont jamais prêts à notre heure et qui ont des humeurs différentes de la nôtre ; il est dans ces conditions bien plus facile de l'aimer et d'en être aimé. L'identification avec Dieu, qui est, comme le rappelait M. Revault d'Allonnes à propos de Guillaume Monod (1), le terme de ce genre d'unions, est singulièrement facilitée par cette docilité de la divinité. On ne s'identifie jamais complètement avec une personne réelle, parce que ses actes, ses sentiments, manifestés dans les perceptions, s'opposent toujours à notre nature par quelque détail ; on s'identifie beaucoup plus facilement avec un être qui n'est pas perceptible ou qui ne l'est qu'aux moments favorables quand il est d'accord avec nous.

Ce caractère irrationnel et imperceptible de Dieu diminue beaucoup la complexité des relations sociales : « Ah ! comme tout devient simple ! Qu'importent les misères de la vie, les complications de la santé, de la fortune et des relations humaines ! Je n'ai plus à tenir compte de rien. Je suis à Lui, rien qu'à Lui, sa volonté est ma seule préoccupation... C'est une ivresse d'amour, un

(1) REVAULT D'ALLONNES. *Psychologie d'une religion*, p. 48.

délire du cœur, que des paroles ne peuvent rendre, que la raison ne peut comprendre. L'âme est indifférente à toutes les peines, à toutes les humiliations, à tous les problèmes du monde. Elle aime et ne fait qu'aimer, sur terre on fait toujours autre chose en même temps que l'on aime... Ce qui me rend de plus en plus heureuse dans mon unique acquiescement à la volonté de Dieu, c'est qu'il ne me demande et ne me demandera jamais rien qui ne soit simple et facile : je ne me préoccupe plus de rien, tout en moi se simplifie ».

Cette simplification des relations affectueuses ne diminue pas cependant leur intérêt, car cette union avec Dieu reste avantageuse et rémunératrice. Il est évident qu'une telle union est des plus flatteuses pour l'orgueil humain qui subsiste toujours un peu au cœur des ascètes : « Quand je songe au résultat final, j'ai plus d'orgueil de ma pauvreté et de mon détachement de tout que les plus riches ne peuvent avoir de tous leurs biens. Les humiliations par lesquelles j'ai dû passer n'ont réussi qu'à me mettre au-dessus de tout, à me faire dominer tout ».

Mais nous pouvons nous rendre compte d'une foule d'avantages plus précis. Madeleine reçoit d'abord de Dieu une protection et un secours matériel dans toutes les circonstances de la vie : « Qu'importent ma faiblesse, ma maladresse pour gagner ma vie, pour me défendre, une voix m'a dit que par la communion journalière Jésus est en moi avec toute sa force et toute sa richesse, n'est-ce pas la plus grande fortune et la plus grande sécurité ici-bas... Les mères sont bien heureuses lorsqu'elles contemplent leur enfant, mais il me semble que je le suis plus qu'elles quand je considère l'enfant Jésus, que je baise ses mains et ses petits pieds, que j'ose le prendre dans mes bras et le presser sur mon cœur. Alors je suis riche, car j'ai le trésor des trésors, je suis fière car j'ai la suprême beauté, je suis invincible car j'ai la source de toute force et de toute justice. J'ose me présenter devant Dieu avec mon doux fardeau, car ce petit enfant est la rançon du monde et je n'ai pas à craindre de voir ma prière repoussée. La pureté s'oppose à nos souillures, la sainteté couvre nos crimes, la bonté et l'amour d'un Dieu triomphent de l'égoïsme et de l'ingratitude des hommes ».

Dans certains cas nous constatons facilement le bénéfique et l'économie des forces que cette alliance lui procure. Madeleine

qui d'ordinaire est très dévouée et qui souvent s'épuise pour rendre service ne veut plus rien faire pour personne quand elle est dans ses états de consolation, nous l'avons vu refuser d'écrire un mot pour aider une amie d'enfance. C'est qu'il lui suffit de recommander à Dieu ceux qu'elle devrait assister elle-même : « Dieu n'a rien à lui refuser et donner Dieu à cette amie c'est bien mieux que de lui donner une lettre ». Nous avons décrit des obsédés qui faisaient des générosités avec l'argent du patron, elle fait des générosités avec la puissance de Dieu, ce qui lui permet d'être bonne et d'acquérir des reconnaissances à peu de frais.

Dieu lui donne également la force intellectuelle qui permet de tout comprendre définitivement : « C'est dans cet amour que j'ai vu et compris toutes choses, le passé, le présent et l'avenir, les joies et les douleurs de la terre comme les béatitudes du ciel... La lumière intérieure qui m'a éclairée m'a fait découvrir de nouvelles beautés dans l'œuvre de Dieu et j'ai mieux compris quelque chose de ses desseins : Dieu me donne le suc des choses pour la nourriture de mon âme ».

Je constate surtout avec intérêt la façon dont Dieu joue le rôle de directeur des psychasténiques. Une des manies bien connues de ces malades c'est de faire décider par leur directeur les actes qu'ils désirent en réalité accomplir, mais qu'ils ne peuvent pas vouloir. Ils sont incapables d'exécuter des résolutions d'ailleurs insuffisantes, dès qu'il se présente un léger obstacle (trouble du stade ergétique-rationnel) et même très souvent de transformer en résolutions des désirs qu'ils sentent vaguement en eux-mêmes (trouble du stade réfléchi). Quand ils viennent demander au directeur de prendre la décision à leur place ils se gardent bien de lui dire quel est leur désir secret, car ils craignent que cette révélation ne l'impressionne et qu'il n'ordonne ce qu'ils désirent pour leur faire plaisir. Le directeur se figure qu'il peut décider au hasard ce qui lui paraît convenable, mais son rôle est loin d'être aussi simple car il se heurtera à des résistances désespérées et déterminera de grands troubles s'il n'a pas deviné le désir du malade. C'est là une des difficultés de la direction humaine.

Le Dieu de Madeleine se trouve dans de bien meilleures conditions : il n'a pas à deviner les désirs, il les connaît parfaitement, puisque c'est la même personne qui sent les désirs et qui fait

parler le Dieu. Aussi ses décisions sont-elles toujours parfaites, admirablement adaptées à la situation morale du disciple qui les accepte avec joie, d'abord parce que l'autorité divine vient ajouter un excitant de nature supérieure à la volonté et ensuite parce que la décision s'accorde très bien avec le désir. Pendant certaines périodes Madeleine charge Dieu de toutes les opérations psychologiques qu'elle me demande de faire pendant les autres périodes et elle est obligée de me dire avec des réserves de politesse, que la direction de Dieu est bien plus habile que la mienne.

Aussi dans ces périodes particulières Madeleine fait décider par Dieu les actes les plus simples et j'ai déjà rapporté que c'est Dieu qui lui conseille de me demander un laxatif ou de l'eau sucrée. Voici encore un exemple de cette tendance à rattacher à un ordre de Dieu, un acte qui dépend en réalité d'un désir naturel. Madeleine qui a un certain talent de dessin ne voulait faire que des images de piété et m'avait déclaré cent fois qu'elle ne pouvait employer son crayon qu'à reproduire les images de la Sainte Famille. Je la trouve un jour dans la salle en train de faire le portrait d'une malade et je l'en félicite. Elle m'écrit alors la lettre suivante : « J'ai reçu dans ces derniers temps une lumière qui a changé ma manière de voir. Dieu m'a fait comprendre que l'homme est la plus belle de toutes ses œuvres, c'est le chef-d'œuvre de la création et l'image du Christ fait homme pour son amour... Dieu l'aime toujours cette image si souillée qu'elle soit parce qu'il y voit toujours quelque reflet de son souffle. Pourquoi moi aussi dans les créatures ne verrais-je pas toujours le souffle divin et ne m'attacherais-je pas à reproduire de mon mieux ces fleurs sorties du cœur de Dieu ? Avec de telles considérations le portrait n'est plus un sujet profane, c'est une image vivante du Christ que je m'efforce de rendre avec son caractère particulier propre à chaque personne... Dieu vient de confirmer encore ces idées qu'il m'avait inspirées ». Il est bien certain que Madeleine avait commencé le portrait de la malade sans réfléchir, en cédant à un caprice et, si le hasard ne m'avait pas fait passer par la salle, elle n'aurait pas interrogé Dieu et ne m'aurait pas écrit cette lettre. C'est mon passage et peut-être mon sourire qui ont amené le doute et la parole du directeur divin est venue justifier un désir.

Parmi les difficultés que soulève l'amour des hommes il y a les complications qui dépendent de l'évolution du temps et de

l'avenir : m'aimera-t-il toujours ? Changera-t-il si je change moi-même ? « Je n'ai à me préoccuper de rien pour l'avenir, dira au contraire Madeleine, et je me sens tout à fait l'esprit libre. Jésus aime les siens et comme il ne change pas il les aimera toujours, Dieu est immuable dans ses desseins ». Il ne pourrait changer que si elle changeait elle-même, si elle cessait d'aimer Dieu, si elle tombait dans le péché ; mais comme nous l'avons déjà vu, cette supposition est une pure absurdité. « La vue de Dieu en toutes choses a sanctifié toutes mes affections, elles sont toutes devenues pures, aucune ne peut inspirer un péché... Ce n'est pas elle qui agit, c'est Dieu qui la fait agir ; comment imaginer que Dieu fasse lui-même un péché ? Comment ferait-il pécher ceux qu'il aime. Il est toujours le même dans l'éternité et elle n'a rien à craindre de l'avenir ».

Enfin il y a une dernière question très indiscreète que je me suis permis de poser à Madeleine pendant les extases et qui a provoqué des discussions fort curieuses. Je répète encore que je ne posais de telles questions que pendant les états de consolation, quand elles étaient inoffensives ; dans d'autres états les mêmes questions auraient pu être cruelles.

Je disais à Madeleine : « L'amour est un commerce où chacun trouve à gagner quelque chose : je vois bien ce que vous gagnez à cette Union, mais je voudrais savoir ce que Dieu y trouve pour lui-même. Pourquoi Dieu vous a-t-il choisie entre toutes les femmes ? Quelle satisfaction exceptionnelle lui procurez-vous qui justifie cet amour de dilection ? » Un détail particulier m'avait frappé à cette époque, en 1899, et je le comprends mieux aujourd'hui après mes études sur « l'amour pour soi-même ». Madeleine ne répondait jamais d'une manière précise à ma question en parlant de ce qu'elle ferait pour Dieu dans l'avenir, mais parlait uniquement de ce qu'elle avait fait pour lui dans le passé et considérait qu'elle avait ainsi acquis des droits définitifs. Nous avons vu que c'est là tout à fait la conduite des psychasténiques à la recherche de l'amour pour soi-même.

Mais considérons le détail de ces services passés. « J'ai toujours eu pour Dieu un amour pur, humble, confiant et désintéressé... La gloire seule de Dieu me préoccupait uniquement. J'aurais voulu rendre Dieu plus grand si cela avait été possible. Ne le pouvant pas, puisqu'il est Dieu, du moins j'étais heureuse de

m'abîmer devant lui dans la profondeur de mon néant... Ma volupté était de proclamer sa toute-puissance et mon incapacité, sa grandeur, sa bonté et mon indignité. J'avais de la joie à lui dire que je n'avais rien de bon en moi et que je tirais tout de lui. Plus je me voyais misérable et plus mon cœur se remplissait d'amour et de reconnaissance. Plus j'étais petite et plus il paraissait bon de s'abîmer jusqu'à moi. Sa volonté était tout pour moi... J'aimais Dieu et tout mon bonheur était de me tenir à ses pieds, de louer, de bénir sa grandeur, sa beauté, toutes ses perfections. J'aimais Dieu et pour le rendre plus grand, si cela avait été possible, j'aurais voulu lui servir de piédestal. Quand je songe que j'ai toujours pensé et senti ainsi, je comprends, je me résigne à être consolée, puisque maintenant Il le veut ainsi ».

Il n'y a dans tout cela que de basses flatteries et il est singulier de voir employer vis-à-vis d'un Dieu intelligent et bon les procédés qui servaient dans les relations avec les plus grossiers tyrans. Mais surtout Madeleine ne se demande pas si Dieu a besoin de ses flatteries, s'il désire qu'elle s'occupe du soin de sa gloire ; elle oublie l'adage : *invitum qui servat idem facit occidenti* et elle impose à Dieu ses fades compliments. Pourquoi admettre immédiatement que Dieu doit les accepter et en être reconnaissant de cette manière invraisemblable. Nous retrouvons là exactement l'état d'esprit des obsédés amoureux, voisins des obsédés autoritaires, qui veulent imposer des services et des cadeaux qu'on ne leur demande pas et qui exigent que ces cadeaux soient surestimés.

Madeleine ajoute une autre explication : elle insiste énormément, et je ne puis citer tous ces passages, sur les souffrances qu'elle a subies. Elle rappelle sa misère, son travail excessif, les abominables douleurs qu'elle a ressenties dans les pieds, ses souffrances morales, ses humiliations, ses désespoirs même quand elle se sentait abandonnée par Dieu et livrée au Diable. Ces souffrances elle les a offertes à Dieu, c'est-à-dire qu'au moment où elle souffrait elle pensait à Dieu et lui donnait en cadeau ses souffrances. « Ne pouvant rendre Dieu ni plus grand, ni plus parfait qu'il n'est, je voudrais pouvoir disparaître en sa présence dans un acte de suprême adoration. Je trouve une véritable volupté à me sentir comme broyée à ses pieds. Chaque douleur que j'éprouve, je la lui offre comme un cri d'amour qui s'échappe de tout mon être... Pour moi le grand bonheur quand on aime, c'est de souffrir,

d'endurer quelque chose de pénible pour la personne aimée, j'ai soif de m'effacer devant Dieu pour prouver sa gloire. Ce besoin est si réel que la mort qui répugne tant à la nature m'apparaît à moi comme un bonheur. Je suis heureuse de penser qu'un jour mon corps s'anéantira et deviendra poussière dans l'immensité de Dieu. J'éprouve le besoin de me consumer devant lui comme se consume l'huile d'une lampe devant le tabernacle. Mon amour enfin est une adoration et demande une sorte d'immolation de moi-même pour se témoigner. C'est dans le sacrifice qu'elle se trouve. »

On pourrait répondre à Madeleine d'abord qu'il ne faut rien exagérer, qu'elle n'a été crucifiée que dans son lit et que les clous ne dépassaient pas l'épiderme ; on pourrait lui faire observer que dans l'univers bien d'autres femmes ont souffert autant et plus qu'elle et ont invoqué comme elle des divinités. Mais l'idée générale de Madeleine semble plus intéressante : au premier abord sa croyance semble assez peu intelligible. Comment acquiert-on des droits à la reconnaissance et à l'affection de quelqu'un simplement parce que l'on est d'une manière accidentelle accablé de souffrances ? S'il a de la sympathie pour nous et s'il nous assiste, c'est nous qui devons des remerciements et il ne nous doit rien. Si l'invocation de son nom au moment de la souffrance nous apporte un réconfort et un soulagement, c'est heureux pour nous et nous devons peut-être lui en être reconnaissants, mais c'est tout et on ne comprend pas qu'il nous doive à ce propos une si grande affection.

Cependant des idées de ce genre sont très répandues, elles doivent se rattacher à des associations de ces idées avec quelques anciennes conduites sociales. Dans certains cas particuliers la souffrance est une punition : le chef qui n'a pas été obéi a une déception et sa colère dérive sur le délinquant : après les coups, après la souffrance de celui-ci la colère du chef est épuisée et le coupable rentre en grâce. La punition est un moyen pour rétablir les bonnes relations entre le Dieu et le fidèle. « Toujours, nous dit Madeleine, la douleur de quelque nature qu'elle soit m'a paru une expiation... Un ange est venu me dire dans mon enfance que je devais souffrir pour tous, j'ai compris ce que Dieu attendait de moi et je me suis résignée à une vie de souffrances ». Dans d'autres cas la douleur est le résultat d'une obéissance, d'une dévotion. Un tyran tout puissant peut avoir des ca-

prices cruels et peut éprouver un sentiment de puissance, une excitation s'il fait souffrir ses victimes. Il les aime au fond tout en les faisant souffrir et leur sait gré de l'excitation qu'il ressent : nous venons de voir des cas semblables à propos des manies de domination. Si les victimes résistent trop, se défendent et réussissent à moins souffrir, elles ne satisfont pas le sadisme du tyran et l'indisposent contre elles, elles s'exposent à un plus grand mal. Il se peut qu'une bonne tactique soit l'acceptation immédiate des souffrances, peut-être même avec exagération de leurs manifestations pour acquérir en fin de compte la bonne grâce du tyran. On peut se demander si certains mystiques ne se font pas une idée de ce genre à propos de leurs souffrances. Saint François de Sales parlant du vrai chrétien ne nous dit-il pas que, si cela amusait Dieu le moins du monde de le voir souffrir éternellement dans l'enfer, « si par imagination de chose impossible, il savait que sa damnation fût plus agréable à Dieu que sa salvation, il quitterait sa salvation et courrait à sa damnation (1) », il considère heureusement cette supposition comme invraisemblable.

Madeleine ne fait même pas cette restriction raisonnable, elle pousse la flatterie jusqu'au bout : « J'acceptais tout pour moi, je faisais abnégation complète de moi-même et me résignais à tous les abandons, à toutes les angoisses de l'amour souffrant que la volonté de Dieu brise comme il lui plaît. Je trouvais même une sorte de volupté à prendre mon cœur broyé et à le lui offrir ainsi tout meurtri et tout désolé par ses coups, l'assurant que toujours et pour toutes choses je lui rendrai grâces quelles que soient les souffrances qu'il m'envoie. Pendant que mes yeux versaient d'abondantes larmes, que mon cœur était tout brisé je sentais l'amour croître d'autant plus que je souffrais davantage. Je sentais que vraiment *sa volonté m'était tout* ».

Enfin il me semble que l'on peut se placer à un autre point de vue : pour rendre service à un personnage nous devons agir, dépenser nos forces et faire des efforts. Une conception psychologique assez superficielle que nous aurons à discuter associe l'effort avec la souffrance, il en résulte que nos efforts pour rendre service auront été d'autant plus grands que nous aurons

(1) SAINT FRANÇOIS DE SALES, *Traité de l'amour de Dieu*, t. II, ch. IV, cf. MALEBRANCHE, *Traité de l'amour de Dieu*, Introduction de D. F. GOSSET, 1923, p. 40.

plus souffert et l'individu à qui nous prétendons rendre service nous devra une plus grande reconnaissance. Nos souffrances étant ainsi assimilées, le plus souvent sans aucune raison, à des punitions, à des flatteries, à des efforts pour rendre service deviennent donc méritoires et paraissent justifier l'affection du personnage à qui on les offre, c'est-à-dire à qui on rattache ces punitions, ces flatteries, ces services. C'est ainsi que l'on peut comprendre cette idée si fréquente des mérites de la souffrance. Inutile d'insister sur toutes les erreurs psychologiques, sur tous les malentendus et je dirais presque sur les conceptions irrespectueuses de la divinité qui remplissent de telles interprétations.

Madeleine se défend en disant que son cas est tout particulier : elle a les mêmes souffrances que le Christ, elle est crucifiée comme lui, cette souffrance doit avoir aux yeux de Dieu une valeur inestimable et provoquer sa grande affection : « Ma douleur est toujours une participation aux douleurs de Jésus-Christ, victime par les péchés de l'humanité déchue... », elle est sur la croix, de gros clous de fer pénètrent dans ses pieds, elle a les cinq plaies, etc. Il y a encore là une idée singulière : pourquoi un homme qui souffre d'une maladie doit-il être particulièrement reconnaissant à un autre homme qui a la même maladie, pourquoi un individu crucifié doit-il se considérer comme le débiteur d'un autre individu crucifié comme lui, en quoi est-il soulagé et pourquoi attribue-t-il ce soulagement à celui qui éprouve le même supplice ?

Il y a là une interprétation particulière de la sympathie : un homme nous paraît comprendre mieux nos souffrances s'il peut bien se les représenter. S'il éprouve les mêmes, il sera dans ce cas plus disposé à nous plaindre, à faire des efforts pour nous. Souvent ce n'est qu'une illusion, car cet individu peut ne s'occuper que de sa propre souffrance et non de la nôtre ; mais nous sommes disposés à croire qu'il sympathise mieux avec nous et nous lui en saurons gré. Le croyant prête à Dieu cette illusion naïve, il admet qu'il sera plus satisfait de nous, qu'il croira davantage à notre dévouement s'il nous voit dans ces bonnes conditions pour sympathiser avec lui. Dieu qui scrute le fond des cœurs ne devrait pas avoir besoin de ces artifices, mais les hommes qui s'en servent se tournent à Dieu quand ils désirent qu'il sympathise avec eux et leur sympathie.

Il n'est pas longtems ces discussions car elle
ce aux arguments qu'elle présente.

Qu'importe après tout la raison pour laquelle Dieu l'aime particulièrement, il l'aime et il l'aime définitivement voilà l'essentiel : « Vous ne comprenez pas pourquoi Dieu m'aime, qu'importe ? C'est un mystère, c'est son idée de m'aimer, c'est une folie, si vous voulez. L'incarnation du Verbe est-elle donc autre chose que l'acte d'amour d'un Dieu fou ? Oui, mon Dieu, vous me permettrez de vous le dire, vous êtes encore tous les jours fou d'amour pour vos créatures. Vous aimez les hommes faits à votre image et vous avez pour moi des complaisances particulières... J'ai pleuré et mes larmes d'amour m'ont bien révélé que Dieu était pour moi quelque chose de particulier. Il était plus que mon créateur, il était pour moi quelque chose qu'il n'était pas pour les autres... il y avait entre nous un lien étroit. Oh ! Je ne peux pas communiquer mes vues et mes impressions, vous ne pouvez pas comprendre. »

Si nous résumons les caractères de cette croyance à l'Union avec Dieu nous remarquons qu'elle présente un grand nombre de caractères déjà connus et déjà décrits dans les obsessions de direction et dans les délires d'amour des obsédés psychasténiques. C'est toujours la même conception d'un individu tout à fait identique à un homme, toujours présent près du sujet, surveillant ses moindres actes et ses moindres pensées, arrêtant les débuts d'actes dangereux, encourageant et excitant les conduites avantageuses, faisant à la place du sujet toutes les réflexions et tous les efforts pénibles. Le caractère divin du personnage est simplement une aide pour rendre cette conception plus facile, pour amener une réalisation plus parfaite de la direction et de l'amour. Quelquefois on retrouve dans de simples délires d'amour qui n'ont rien de religieux ce besoin de placer le personnage principal dans le ciel où tout est plus facile que sur la terre. J'ai omis de signaler un détail de l'observation de Ssa que je viens de rappeler. Quand cette jeune fille imagine que l'abbé D. est son père, elle me raconte une histoire compliquée pour expliquer qu'il s'agit d'une paternité spirituelle et divine. C'est dans le ciel que l'abbé D. devenu ange a été son père, c'est spirituellement qu'il l'a engendrée. D'où vient cette singulière complication ? Cette jeune fille respecte le caractère ecclésiastique de l'abbé D. et elle ne sait pas comment lui attribuer autrement un rôle de père sur la terre ne serait pas convenable. Le Dieu d.

caractère de toute puissance au-dessus de la raison humaine, par son invisibilité permet de se représenter aisément les conduites affectueuses qui sont difficiles avec des hommes vrais. Un Dieu qui est ce qu'il veut, ou plutôt ce que veut Madeleine, peut bien plus facilement l'aimer et être aimé d'elle.

Le caractère divin de la direction la rend extrêmement avantageuse et honorable, mais il ne la rend pas plus coûteuse. Ce sont des mérites passés et conventionnels qui l'ont déterminée et Madeleine est bien aimée par Dieu pour elle-même, ce qui est le rêve de tous les psychasténiques. Cela lui permet de ne se préoccuper de rien et de conserver l'immobilité de l'extase. Dans cette croyance à l'amour divin le sujet conserve toujours le même état mental qui se manifestait déjà dans ses obsessions et ses délires relatifs à des amours humaines. Tantôt il attribue à Dieu des recherches d'excitation par la flatterie, par la contemplation des souffrances, par le sentiment exagéré de la sympathie, tantôt il conserve lui-même les besoins typiques du douteur, le besoin de direction étroite, le besoin de faire surestimer des actions insignifiantes, le besoin d'amour invariable sans paiement.

Aussi nous arrivons à cette conclusion : Madeleine qui a présenté toute sa vie l'aspiration à l'amour et l'incapacité d'établir ces relations sociales de l'amour en est arrivée à réaliser cet amour dans un délire. De temps en temps ce délire porte sur un personnage terrestre et devient alors tout à fait identique aux délires d'amour des psychasténiques. Mais d'ordinaire ce personnage terrestre est encore insuffisant, car il amène vite des difficultés et des doutes et Madeleine ne peut se reposer pleinement dans un amour satisfait qu'en prenant Dieu lui-même pour objet de son amour. Le délire de l'Union avec Dieu n'est qu'une forme du délire de direction des psychasténiques.

5. — Le problème des sentiments

Il ne faut pas croire que cette hypothèse supprime toutes les difficultés. Il n'est pas facile de comprendre cette transformation de direction en délire d'Union avec Dieu. Cette difficulté se rattache comme toujours à l'étude de la croyance qui constitue le problème principal, non de la religion, mais de la psychologie de la con-

duite. La transformation dont nous parlons, suppose une foi profonde, inébranlable malgré toutes les objections, car le moindre doute même parfaitement raisonnable supprimerait immédiatement toute la valeur de cette Union avec Dieu. Nous avons dit que Dieu dirigeait admirablement Madeleine, bien mieux qu'un directeur humain, parce que le même esprit avait conscience des désirs du sujet et des ordres de Dieu et pouvait parfaitement adapter les seconds aux premiers. Mais si Madeleine soupçonnait le moins du monde qu'elle jouait elle-même le rôle de Dieu et qu'elle transformait elle-même en ordres divins ses propres désirs, elle serait immédiatement retombée dans le doute et aurait perdu toute la valeur de cette direction divine. C'est là ce qui arrive chez les autres malades qui essayent d'imaginer quand ils sont seuls ce que dirait leur directeur : ils ne peuvent sortir ainsi de l'hésitation, parce qu'ils savent qu'ils font parler le directeur, parce qu'ils ne peuvent croire absolument à l'origine extérieure de ses ordres. Les bénéfices de l'Union dont nous avons parlé, la satisfaction orgueilleuse, la confiance dans un avenir illimité, la conviction d'être aimé définitivement pour soi-même, tout cela disparaîtrait en un instant si le sujet avait le moindre doute sur ses inspirations et ses révélations. Tout s'effondre s'il a le soupçon qu'il rêve et nous le voyons bien quand l'état de tentation remplace l'état de consolation. Nous avons déjà remarqué cette difficulté à propos de l'histoire continuée.

Or, notre malade qui était une douteuse n'arrive que très difficilement à une croyance ferme, comment peut-elle tout d'un coup accueillir avec une foi pareille cette idée de l'Union avec Dieu. C'est cette difficulté fondamentale qui nous explique pourquoi les malades analogues arrivent si rarement à se guérir par les croyances religieuses. Sans doute Madeleine trouve une certaine aide dans l'enseignement religieux qui lui fournit les thèmes principaux, si l'on veut le canevas de son délire. Mais cet enseignement admet une tradition et une autorité auxquelles Madeleine ne tient guère à se soumettre, car elle a besoin d'une religion personnelle. Il y a dans son Union avec Dieu une foule de détails que la religion orthodoxe ne lui fournit pas et qu'elle a besoin de croire pour arriver à trouver dans cette Union une satisfaction complète.

C'est pour résoudre cette première difficulté que nous sommes obligés de faire un long détour et d'étudier la croyance. Il nous a fallu comprendre que la croyance

la même et que dans certains cas une croyance élémentaire et brutale pouvait se substituer à une croyance supérieure devenue défaillante. La notion du délire psychasténique qui peut se greffer sur un terrain de doute et de réflexion insuffisante permet d'interpréter une grande partie des faits observés dans les délires mystiques.

L'abaissement de la croyance, la substitution de la croyance asséritive à la croyance réfléchie ne suffit pas pour expliquer cette confiance dans l'Union avec Dieu. Cette forme de croyance existe naturellement chez bien des individus, des enfants, des sauvages, des débiles mentaux qui n'arrivent pas à une croyance religieuse analogue. Le délire psychasténique dans lequel cette forme de croyance réapparaît peut porter sur toutes sortes d'idées et ne contient pas toujours cette confiance heureuse en une alliance surnaturelle. D'ailleurs dans l'observation même de Madeleine nous avons noté des états de torture et des états de consolation. Nous avons établi que dans ces deux états la croyance était au même niveau et que l'un et l'autre étaient des formes du délire psychasténique. Le sujet des croyances reste sans doute le même et il s'agit toujours de l'amour de Dieu. Mais dans l'un cet amour de Dieu est supprimé, détruit radicalement, dans l'autre il est merveilleusement rétabli. Il y a au moins un sens de la croyance qui est complètement renversé. Comment le même état de croyance est-il orienté tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre direction ?

Il y a d'autres éléments dans ces états psychologiques que les idées et les croyances, il y a des sentiments profonds qui suivant leur nature orientent la pensée et la croyance dans un certain sens. Quand le sentiment est tourné vers la satisfaction et la joie, il résiste aux idées opposées et les transforme. Voici un morceau curieux qui a été écrit par Madeleine dans une période de consolation, quand j'essayais de la tirer du Ciel en rappelant ses idées précédentes sur l'Enfer : « Lorsqu'il me vient à l'esprit que je suis rejetée de Dieu, que j'irai dans l'Enfer, je me dis : Oui, c'est vrai, je le mérite bien. Mais, si je vais en Enfer je bénirai la justice de Dieu, je le louerai quand même. Je me consolerais en pensant aux âmes qui dans le ciel prouveront sa gloire. Alors, qu'il ne saurait y avoir d'Enfer pour l'âme tentation s'en va. Il y a des moments où je ne puis rien faire sur moi, que je lui appartiens et qu'il s'empare de mon âme à la mort. Alors je me

mets à bénir Dieu plus que jamais, et je me dis : Est-il possible qu'un Démon puisse aimer et glorifier Dieu ? Si je vais en Enfer je L'adorerai quand même. Il y aura là au moins une âme qui L'aimera, qui Le remerciera. Dans mes tourments je crierai qu'Il est juste et bon. Mais quand je parle ainsi, cela suffit, le calme revient bientôt : je sens que l'Enfer avec l'amour se changerait en ciel. » Inversement, quand elle est dans l'état de torture et plongée dans l'Enfer l'évocation de la pensée du Ciel loin de la consoler ajoute une torture de plus. Les idées chez elle ne changent pas les sentiments, mais ce sont les sentiments qui modifient les idées et les croyances. « Mes souffrances extraordinaires, dit Madeleine, m'empêchent de douter qu'il y ait un Enfer et mes consolations me donnent une idée du bonheur du Ciel : je suis dans l'Enfer ou dans le Ciel suivant ce que je sens. Tout mon être est la proie des démons ou bien tout mon être est plongé dans un océan de paix et de félicité qui ne peut venir que de Dieu, je suis forcée de croire à l'un aussi bien qu'à l'autre ». Sans doute une croyance réfléchie devrait résister à cette influence des sentiments, mais comme on l'a vu, un des caractères de la croyance asséritive est précisément une plus forte dépendance vis-à-vis du sentiment et Madeleine dont la croyance est abaissée s'abandonne à cette influence toute puissante du sentiment.

Les sentiments d'ailleurs interviennent encore à d'autres moments, l'état intellectuel et la forme de la croyance nous ont paru être les mêmes dans l'état de tentation et dans l'état de sécheresse et cependant ces deux états sont fort différents l'un de l'autre. Ils nous présentent également une modification importante des sentiments. Partout cette influence du sentiment est considérable chez une malade très émotive et très sensible.

Nos études sur les fonctions intellectuelles d'une mystique et en particulier sur ses croyances ont en quelque sorte déblayé le terrain et expliqué, un certain nombre de phénomènes qui sont en relation avec ces modifications de la croyance. Mais nous trouvons encore dans cette observation et dans un certain nombre d'autres qui doivent lui être comparées une occasion d'aborder un nouveau problème psychologique, celui de la nature des sentiments et du rôle qu'ils jouent dans la con

TABLE DES FIGURES

522

340

182

<i>Figure</i>		Pages
1.	— Tableau de la Nativité, peinture de la malade.....	1
2.	— Attitude sur la pointe des pieds, photographie.....	2
3.	— Attitude.....	4
4.	— Attitude et démarche.....	4
5.	— Ecriture.....	5
6.	— Empreinte des pieds sur le sol pendant la marche ..	25
7.	— Attitude des jambes dans la marche.....	28
8.	— Contracture des jambes.....	29
9.	— Le stigmaté sur le pied.....	31
10.	— Spécimens d'écriture.....	36
11.	— Reproduction d'un grand tableau en couleurs, la Vierge couronnée.....	39
12.	— Extase avec attitude de crucifixion debout.....	49
13.	— Physionomie pendant l'extase.....	50
14.	— Graphique de la respiration pendant l'extase.....	52
15.	— Graphique de la respiration normale.....	54
16.	— Graphique du pouls pendant l'extase.....	55
17.	— Courbe ergographique obtenue pendant l'extase....	58
18.	— Dessin au crayon, la Vierge et l'enfant Jésus.....	72
19.	— La sainte Trinité conçue pendant l'extase.....	116
20.	— La Trinité, par Benedetto Montagna, Vicence.....	117
21.	— Le Christ sur la croix, dessin.....	165
22.	— Graphique du pouls.....	184
23.	— Graphique de la respiration pendant l'état d'équi- libre.....	185
24.	— Diagrammes graphiques de la respiration pendant l'extase.	187
	— Diagrammes des premières crises de dépression.....	191
	— Diagrammes des crises de dépression plus complexes ...	192
	— Diagramme de la succession des états.....	195
	— Diagramme de l'évolution des crises de dépression au cours de la vie.....	199

29. — Tableau en couleurs, Jésus enfant, au travail.....	201
30. — Costume et attitude de Omu, délire religieux.....	252
31. — Tableau en couleurs, la Vierge et les Anges.....	399
32. — Graphique de la catatonie pendant l'extase.....	439
33. — Courbe des temps de réactions dans l'attention....	440
34. — Courbe des temps de réaction pendant l'extase.....	442
35. — Contractures des jambes dans les crucifixions.....	470
36. — Les stigmates sur les deux pieds de Madeleine.....	473
37. — Tableau de Giotto, Saint François d'Assise.....	474
38. — Tableau de Sodoma, Sainte Catherine de Sienne...	475
39. — Appareil en place sur le pied.....	480
40. — Le stigmate apparaissant sous le verre.....	481

TABLE DES CHAPITRES

	Pages
INTRODUCTION.....	1
PREMIÈRE PARTIE	
UN DÉLIRE RELIGIEUX CHEZ UNE EXTATIQUE	
CHAPITRE I. — Biographie	9
1. — Enfance et jeunesse chez les parents....	9
2. — L'idéal de la misère.....	18
3. — Le séjour à la Salpêtrière.....	27
4. — Le retour au foyer.....	40
CHAPITRE II. — Les états de consolation et les extases	44
1. — Les divers degrés des états de consolation	44
2. — La suppression des actions extérieures ..	49
3. — Le désintéret de l'action.....	55
4. — L'activité spirituelle et l'union avec Dieu	68
5. — Les opérations intellectuelles dans l'Union	81
6. — La foi dans l'histoire continuée.....	93
CHAPITRE III. — Les sentiments de joie dans l'extase	101
1. — La jouissance dans le calme et dans la force	102
2. — Les jouissances des sens.....	106
3. — Les jouissances artistiques.....	110
4. — Le sentiment d'intellection.....	114
5. — La pureté morale.....	120
6. — La vie divine.....	124
7. — Les caractères psychologiques de l'extase	132
CHAPITRE IV. — Les états inférieurs	139
1. — L'état de tentation, son importance dans la maladie.....	139
2. — Les obsessions pendant l'état de tentation.	142
3. — Les troubles de l'action et de la croyance de tentation.....	150
le sécheresse.....	159
le torture.....	164

CHAPITRE V. — L'état d'équilibre et l'évolution	174
1. — L'état d'équilibre.....	174
2. — Les maladies organiques.....	180
3. — L'évolution des états psychopathiques..	191

DEUXIÈME PARTIE

LES CROYANCES

CHAPITRE I. — L'ordre hiérarchique des tendances.....	201
1. — La psychologie de la conduite.....	202
2. — Les tendances psychologiques inférieures	210
3. — Les tendances moyennes.....	218
4. — Les tendances supérieures.....	226
5. — La convergence des études psychologiques	234
CHAPITRE II. — Les deux croyances.....	244
1. — Le caractère logique des croyances	245
2. — La mythomanie et la fabulation	254
3. — L'être asséritif.....	262
4. — Le réel réfléchi.....	275
5. — Les degrés du demi-réel.....	284
6. — Le presque réel.....	289
7. — Le personnage asséritif	304
8. — Le moi réfléchi.....	309
9. — La corrélation des stades psychologiques	322
CHAPITRE III. — Le délire psychasténique	333
1. — De l'obsession au délire	334
2. — Les diverses formes de ce délire	344
3. — Interprétations	35.
4. — Les modifications de la volonté et de la croyance.....	362
5. — Le problème des deux croyances	369
6. — Le personnage du délire	377
7. — Les oscillations du niveau mental	381
8. — Les oscillations de l'esprit dans le délire psychasténique.....	391

TROISIÈME PARTIE

LES TROUBLES INTELLECTUELS DANS LE DÉLIRE RELIGIEUX

CHAPITRE I. — L'état névropathique primitif	399
1. — Le doute et la timidité	400
2. — L'ascétisme	408
3. — L'état psychasténique et libre normal.....	

CHAPITRE II. — Les troubles de la croyance dans le délire religieux	423
1. — Les caractères communs des deux états de torture et de consolation.....	423
2. — La croyance complète et immédiate.....	426
3. — La croyance exagérée et brutale.....	444
4. — La personnalité.....	453
5. — Le délire de l'extase et le délire psychasténique.....	458
6. — Les attitudes et les stigmates.....	469
CHAPITRE III. — Le contenu du délire religieux.....	487
1. — Les tentatives de délire.....	487
2. — Le délire d'union.....	489
3. — L'amour obsession et l'amour délire.....	494
4. — Le Directeur divin.....	506
5. — Le problème des sentiments.....	519

VERIFICAT
1987



Imp. des PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 49, Bd St-Michel, Paris (5^e)

VERMONT
2007